NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG . CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE

BRIGADIER FRÉDÉRIC

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ŒUVRE COMPLÈTE. — VOLUMES IN-18 A 3 FR.

SOUVENIRS D'UN ANCIEN CHEF DE CHANTIER, 5e édition	1 volume.
LE BRIGADIER FRÉDÉRIC, 7e édition	1 —
UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, 6e édition	1 —
LES DEUX FRÈRES, 10e édition	1 —
HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, 9e édition	1 —
HISTOIRE DU PLÉBLISCITE, 14e édition	1 —
L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, 5e édition	1 —
LA MAISON FORESTIÈRE, 7e édition	1 —
MAITRE DANIEL ROCK, 4e édition	1 —
MAITRE GASPARD FIX, 6e édition	1 —
CONTES POPULAIRE, 5e édition	1 —
CONTES DES BORDS DU RHIN, 4e édition	1 —
CONTES DE LA MONTAGNE, 5e édition	1 —
CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, 6e édition	1 —
HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, 37e édition	1 —
L'INVASION, 15e édition	1 —
MADAME THÉRÈSE, 24e édition	1 —
WATERLOO, 26e édition	1 —
LA GUERRE, 6e édition	1 —
LE BLOCUS, 16e édition	1 —
HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE, 10e édition	1 —
HISTOIRE D'UN PAYSAN :	
1re Partie. Les États-Généraux, 1789, 21e édition	1 —
2e Partie. La Patrie en danger, 1792, 14e édition	1 —
3e Partie. L'an I de la République, 1793, 11e édition	1 —
4e Partie. Le citoyen Bonaparte, 1794 à 1815, 10e édition	1 —

LE JUIF POLONAIS, drame en 3 actes et 5 tableaux, avec airs notés.
1 vol. in-18. Prix ..... 1 fr. 50 c.

LETTRE D'UN ÉLECTEUR A SON DÉPUTÉ. Prix ..... 50 c.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE

BRIGADIER FRÉDÉRIC

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

---

17 ILLUSTRATIONS PAR THÉOPHILE SCHULER

GRAVURES PAR PANNEMAKER

PARIS

J. HETZEL ET Cie ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE BRIGADIER FRÉDÉRIC

HISTOIRE

D'UN FRANÇAIS CHASSÉ PAR LES ALLEMANDS

— ILLUSTRÉE PAR THÉOPHILE SCHULER —

Ils se causaient par-dessus la haie (p. 6).

CHAPITRE Ier

Quand j'étais brigadier forestier à la Steinbach, me dit le père Frédéric, et que j'avais l'inspection du plus beau triage de tout l'arrondissement de Saverne, une jolie maisonnette sous bois, le jardin et le verger derrière, pleins de pommiers, de poiriers et de pruniers où pendaient les fruits en automne; avec cela quatre bons arpents de prairie le long de la rivière ; que la grand'mère Anne, malgré ses quatre-vingts ans, filait encore

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

derrière le poêle et pouvait rendre des services à la maison ; que ma femme et ma fille surveillaient le ménage, l'étable et la culture de notre bien; et que les semaines, les mois et les années se passaient dans la tranquillité comme un seul jour... Si dans ce temps-là quelqu'un était venu me dire : — « Tenez, brigadier Frédéric, voyez cette grande vallée d'Alsace jusqu'aux rives du Rhin : ces centaines de villages entourés de récoltes en tous genres, tabac, houblon, garance, chanvre, lin, blé, orge, avoine, où passe le vent comme sur la mer ; ces hautes cheminées de fabriques qui fument dans les airs; ces moulins et ces scieries ; ces coteaux chargés de vignes ; ces grands bois de hêtres et de sapins, les plus beaux de France pour les constructions de marine ; ces vieux châteaux en ruine depuis des siècles à la cime des montagnes ; ces forteresses de Neuf-Brisach, de Schlestadt, de Phalsbourg, de Bitche, qui défendent les défilés des Vosges.... Regardez, brigadier, aussi loin que les yeux d'un homme peuvent s'étendre, des lignes de Wissembourg à Belfort, eh bien, tout cela dans quelques années sera aux Prussiens ; ils seront maîtres de tout ; ils auront garnison partout; ils lèveront des impôts; ils enverront des percepteurs, des contrôleurs, des forestiers, des maîtres d'école dans tous les villages ! Et les gens du pays courberont les reins ; ils feront l'exercice dans les rangs allemands, commandés par des *feldwébel*[1] de l'empereur Guillaume !... » — Si quelqu'un m'avait dit ça, j'aurais cru que cet homme était fou, et même, dans mon indignation, j'aurais été capable de lui passer un revers de main par la figure.

Il n'aurait pourtant dit que la vérité, et même il n'en aurait pas dit assez, car nous avons vu bien d'autres choses ; et la plus terrible de toutes pour moi, qui n'avais jamais quitté la montagne, c'est encore de me voir à mon âge, dans cette mansarde d'où l'on ne découvre que des tuiles et des cheminées, seul, abandonné du ciel et de la terre, et rêvant jour et nuit à cette histoire épouvantable.

Oui, Georges, le plus terrible, c'est de rêver!

Les renards et les loups auxquels on casse une patte se lèchent et guérissent; les chevreuils que l'on blesse meurent de suite, ou bien se couchent dans un hallier et finissent par en revenir ; et quand on enlève aux chiennes leurs petits, les pauvres bêtes maigrissent quelques jours, puis elles oublient, et tout est effacé. Mais, nous autres, nous ne pouvons pas oublier ; plus le temps marche, plus nous reconnaissons notre misère, plus nous voyons de choses tristes, que nous n'avions pas senties dans le premier moment : l'injustice, la mauvaise foi, l'égoïsme, tout grandit devant nos yeux, comme les ronces et les épines.

Enfin, puisque tu désires savoir comment je suis arrivé dans ce taudis, au fond de la Villette, et la manière dont j'ai passé ma vie jusqu'à présent, je ne refuserai pas de te répondre.

Tu pourrais interroger bien d'autres gens, des employés de toute sorte, des ouvriers, des paysans émigrés de là-bas ; toutes les masures de la Chapelle et de la Villette en sont pleines. Je me suis laissé dire qu'il en est parti plus de deux cent mille! C'est possible ; au moment où je quittais le pays, toutes les routes en étaient déjà couvertes.

Mais ces choses, tu les sais aussi bien que moi ; je vais donc te parler de ce qui me regarde seul, en commençant par le commencement ; c'est le plus simple.

Quand ton grand-père, M. le président du tribunal Münstz, obtint de l'avancement en 1865, et qu'il partit pour la Bretagne, d'une certaine façon cela me fit plaisir, car il méritait d'avancer; on n'a jamais vu d'homme plus savant ni meilleur, sa place n'était pas à Saverne ; mais d'un autre côté j'en eus aussi beaucoup de chagrin.

Mon père, l'ancien forestier de Dôsenheim, ne m'avait jamais parlé de M. le président Münstz qu'avec le plus grand respect, me répétant sans cesse que c'était notre bienfaiteur, qu'il avait toujours aimé notre famille; moi-même je lui devais le bon poste de la Steinbach ; et c'est aussi sur sa recommandation que j'avais obtenu ma femme, Catherine Bruat, la fille unique de l'ancien brigadier Martin Bruat.

D'après cela, tu penses bien que, en allant faire mes rapports à Saverne, je regardais toujours avec attendrissement cette bonne maison, où j'avais été si bien reçu pendant vingt ans; je regrettais ce brave homme, cela me serrait le cœur.

Et naturellement nous étions aussi beaucoup privés de ne plus te voir arriver en vacances à la maison forestière. Nous en avions tellement pris l'habitude, que longtemps d'avance nous disions :

« Voici le mois de septembre qui s'approche, le petit Georges va bientôt venir! »

Ma femme dressait le lit en haut ; elle

1. Sergent.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mettait de la lavande entre les draps bien blancs; elle lavait le plancher et les vitres.

Moi, je préparais les lacets pour les grives et les amorces de toute sorte pour les truites; j'allais réparer sous les roches notre hutte aux mésanges; j'essayais les sifflets pour la pipée, et j'en faisais de nouveaux avec du plomb et des os d'oie. J'arrangeais tout en ordre dans nos boîtes, les hameçons, les cordeaux, les mouches en plumes de coq, riant d'avance du plaisir de te voir farfouiller là-dedans, de t'entendre me dire :

« Ecoutez, père Frédéric, il faudra m'éveiller demain à deux heures sans faute, nous partirons longtemps avant le jour! »

Je savais bien que tu dormirais comme un loir, jusqu'à ce que je vienne te secouer en te reprochant ta paresse; mais le soir, avant de te coucher, tu voulais toujours être debout à deux heures, et même à minuit; cela me réjouissait.

Et puis je te voyais déjà dans la hutte, tellement tranquille, pendant que je pipais, que tu n'osais presque pas respirer; je t'entendais frémir sur la mousse, quand les geais et les grives arrivaient, tournoyant pour voir sous les feuilles; je t'entendais murmurer tout bas :

« En voici!... En voici!... »

Tu ne te possédais plus, jusqu'à l'arrivée du grand nuage des mésanges, qui ne vient guère qu'au petit jour.

Oui, Georges, tout cela faisait ma joie, et j'attendais les vacances peut-être avec autant d'impatience que toi.

Notre petite Marie-Rose aussi se faisait une joie de te revoir bientôt; elle se dépêchait de tresser de nouvelles nasses et de réparer les mailles des filets rompues l'année d'avant; mais alors tout était fini, tu ne devais plus revenir, nous le savions bien.

Deux ou trois fois cet imbécile de Calas, qui gardait nos vaches dans la prairie, voyant passer de loin, sur l'autre pente de la vallée, des gens qui se rendaient à Dôsenheim, accourut en criant, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles :

« Le voici!... Le voici!... C'est lui... Je l'ai reconnu.... il a son paquet sous le bras.... »

Ragot aboyait sur les talons de cet idiot. J'aurais voulu les assommer tous les deux, car nous avions appris ton arrivée à Rennes : M. le président lui-même avait écrit que tu regrettais tous les jours la Steinbach; j'étais bien d'assez mauvaise humeur, sans entendre des cris pareils.

Souvent aussi ma femme et Marie-Rose, en rangeant les fruits sur le plancher du grenier, disaient :

« Quelles belles poires fondantes!... Quelles bonnes reinettes grises!... Ah! si Georges revenait, c'est lui qui roulerait là-haut du matin au soir; il ne ferait que monter et descendre l'escalier. »

Et l'on souriait, les larmes aux yeux.

Et combien de fois, moi-même, rentrant de la pipée, et jetant sur la table mes chapelets de mésanges, ne me suis-je pas écrié :

« Tenez, en voilà dix, quinze douzaines. A quoi cela sert-il maintenant? Le petit n'est plus là!... Autant les donner au chat; moi je m'en moque pas mal! »

C'est vrai, Georges, je n'ai jamais eu le goût des mésanges ni même des grives. J'ai toujours mieux aimé un bon quartier de bœuf, et de temps en temps seulement un peu de gibier pour changer.

Enfin, c'est ainsi que se passèrent les premiers temps après votre départ. Cela dura quelques mois; finalement nos idées prirent un autre cours, d'autant plus qu'en janvier 1867 nous eûmes un grand malheur.

CHAPITRE II

Au cœur de l'hiver, pendant que tous les sentiers de la montagne étaient couverts de neige, et que nous entendions chaque nuit les branches des hêtres chargés de givre se briser comme du verre à droite et à gauche de la maison, un soir, ma femme, qui, depuis le commencement de la saison, allait et venait toute pâle, sans parler, me dit vers six heures, après avoir allumé le feu sur l'âtre : « Frédéric, je vais me coucher... Je ne me sens pas bien... J'ai froid. »

Jamais elle ne m'avait rien dit de semblable. C'était une femme qui ne se plaignait jamais et qui, durant sa jeunesse, surveillait notre ménage jusqu'à la veille de ses couches.

Moi, je ne me méfiais de rien, et je lui répondis :

« Catherine, ne te gêne pas... Tu travailles trop... Va te reposer... Marie-Rose fera la cuisine. »

Je pensais : Une fois dans vingt ans, ce n'est pas trop; elle peut bien se reposer un peu.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Marie-Rose fit chauffer une cruche d'eau pour lui mettre sous les pieds, et nous soupâmes tranquillement comme à l'ordinaire, avec des pommes de terre et du lait caillé. Aucune inquiétude ne nous venait; sur les neuf heures, après avoir fumé ma pipe près du fourneau, j'allais me coucher, quand, arrivant près du lit, je vis ma femme blanche comme un linge, les yeux tout grands ouverts. Je lui dis :

« Hé! Catherine! »

Mais elle ne bougea pas. Je répétai : « Catherine! » en lui secouant le bras... Elle était déjà froide!

Cette femme courageuse s'était couchée en quelque sorte à la dernière minute; elle avait perdu beaucoup de sang sans se plaindre. J'étais veuf... Ma pauvre Marie-Rose n'avait plus de mère!

Cela me causa un déchirement terrible; je crus que jamais je ne me relèverais de ce coup.

La vieille grand'mère, qui depuis quelque temps ne bougeait presque plus de son fauteuil et semblait toujours en rêve, se réveilla. Marie-Rose poussait des sanglots qu'on entendait jusque dehors, et Calas lui-même, ce pauvre idiot, bégayait :

« Ah! si j'étais seulement mort à sa place !... »

Et comme nous étions au loin dans les bois, il fallut transporter ma pauvre femme, pour l'enterrer, à l'église de Dôsenheim pendant les grandes neiges. Nous allions à la file, le cercueil devant nous sur la charrette. Marie-Rose pleurait tellement, que j'étais forcé de la soutenir à chaque pas. Heureusement la grand'mère n'était pas venue; elle s'était assise dans son fauteuil et récitait les prières des morts à la maison.

Nous ne revînmes ce soir-là qu'à la nuit noire. Et maintenant la mère était là-bas sous la neige, avec les anciens Bruat, qui sont tous au cimetière de Dôsenheim, derrière l'église; elle était là, et je pensais :

« Qu'est-ce que la maison va devenir? Jamais, Frédéric, tu ne te remarieras; tu as eu une bonne femme, qui sait si la seconde ne serait pas la plus mauvaise et la plus dépensière du pays? Jamais tu n'en prendras d'autre. Tu vivras comme cela tout seul. Mais quoi faire?... Qui est-ce qui prendra soin de tout? Qui est-ce qui veillera jour et nuit à tes intérêts? La grand'mère est trop vieille et ta fille n'est encore qu'une enfant. »

Je me désolais, songeant que tout allait se perdre; que nos économies depuis tant d'années se dépenseraient de jour en jour.

Mais j'avais dans ma petite Marie-Rose un véritable trésor, une enfant pleine de courage et de bon sens; sitôt ma femme morte, elle se mit à la tête de nos affaires, veillant aux champs, au bétail, au ménage, et commandant à Calas comme la mère. Le pauvre garçon lui obéissait; il comprenait, dans sa simplicité, que c'était maintenant la maîtresse, et qu'elle avait le droit de parler pour tout le monde.

Voilà comment vont les choses sur la terre.

Quand on a eu des misères pareilles, on croirait qu'il ne peut rien vous arriver de pire; mais tout cela n'était qu'un petit commencement, et lorsque j'y pense, il me semble que notre plus grand bonheur aurait été de mourir tous ensemble le même jour.

La vieille maison, où je rentrais autrefois en riant de loin, rien que de voir ses petites fenêtres briller au soleil et sa petite cheminée fumer entre les cimes des sapins, était alors triste, désolée. L'hiver nous parut bien long. Le feu qui pétille si joyeusement sur l'âtre, quand les fleurs blanches du givre couvrent les vitres et que le silence règne dans la vallée, ce feu, que je regardais souvent des demi-heures en fumant ma pipe, rêvant à mille choses qui me passaient par la tête, ne me donnait plus que de tristes pensées. Les bûches pleuraient; le pauvre Ragot cherchait dans tous les coins, il montait, descendait, soufflait sous les portes; Calas tressait des paniers en silence, les osiers en tas devant lui; la grand'mère disait son chapelet; et Marie-Rose, toute pâle et vêtue de noir, allant et venant dans la maison, veillait à tout et faisait tout sans bruit, comme sa pauvre mère.

Moi, je ne disais rien; quand la mort est entrée quelque part, toutes les plaintes que l'on peut faire sont en pure perte.

Oui, cet hiver fut long!

Puis le printemps revint comme les autres années; les hêtres et les sapins se remirent à pousser leurs bourgeons; on ouvrit les fenêtres pour renouveler l'air; le grand poirier devant la porte se couvrit de fleurs; tous les oiseaux du ciel recommencèrent à chanter, à se poursuivre, à nicher, comme si rien ne s'était passé.

Je repris aussi mon travail, accompagnant monsieur le garde général Rameau dans ses tournées, pour l'aménagement des coupes, surveillant l'exploitation au loin, partant de grand matin et revenant tard, au dernier chant des hautes-grives.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le chagrin me suivait partout, et pourtant j'avais encore la consolation de voir Marie-Rose grandir en force et en beauté d'une façon vraiment merveilleuse.

Ce n'est pas, Georges, parce que j'étais son père que je dis cela; mais on aurait cherché longtemps de Saverne à Lutzelstein, dans nos vallées, avant de rencontrer une jeune fille aussi fraîche, la taille aussi bien prise, l'air aussi honnête, avec d'aussi beaux yeux bleus et d'aussi magnifiques cheveux blonds. Et comme elle s'entendait à tous les ouvrages, soit de la maison, soit du dehors!... Ah! oui, je puis bien le dire, c'était une belle créature, douce et forte.

Souvent, en rentrant à la nuit et la voyant au haut de l'escalier me faire signe qu'on m'attendait depuis longtemps pour le souper, puis descendre les marches et me tendre ses bonnes joues, souvent j'ai pensé :

« Elle est encore plus belle que sa mère au même âge; elle a le même bon sens; dans ton malheur, ne te plains pas, Frédéric, car beaucoup d'autres envieraient ton sort d'avoir une enfant pareille, qui te donne tant de satisfaction. »

Une seule chose me faisait venir des larmes, c'est quand je songeais à ma femme, alors je m'écriais :

« Ah! si Catherine pouvait revenir pour la voir, elle serait bien heureuse! »

Vers le même temps, d'autres idées me passaient par l'esprit, l'époque de ma retraite approchait, et comme Marie-Rose entrait dans sa dix-septième année, je songeais à lui trouver un brave garçon de la partie forestière, chez lequel je finirais tranquillement mes jours, au milieu de mes enfants et de mes petits-enfants, et qui, prenant ma place, me respecterait comme j'avais respecté le beau-père Bruat, en lui succédant vingt ans avant.

J'y pensais, c'était ma principale idée, et justement j'avais quelqu'un en vue, un grand et beau jeune homme de Felsberg, sorti des chasseurs à cheval quatre ou cinq ans avant et qui venait d'être nommé garde forestier à Tomenthâl, près de chez nous. Il s'appelait Jean Merlin et connaissait déjà la partie forestière, ayant fait son apprentissage du côté d'Egisheim, en Alsace.

Ce garçon-là me plaisait, d'abord parce qu'il avait un bon caractère, ensuite parce que Marie-Rose le regardait d'un œil favorable. J'avais remarqué qu'elle rougissait toujours un peu en le voyant entrer à la maison faire son rapport, et que lui, ces jours-là, ne manquait jamais d'arriver en tenue, la petite casquette à cor de chasse ornée d'une feuille de chêne ou d'une brindille de bruyère, ce qui relève un homme; et que sa voix un peu rude devenait très-douce en disant :

« Bonjour, mademoiselle Marie-Rose; vous allez toujours bien?... Quel beau temps aujourd'hui... quel beau soleil!... etc. »

Il paraissait troublé; Marie-Rose aussi lui répondait d'une voix toute timide. Enfin, c'était clair, ils s'aimaient et s'admiraient l'un l'autre, chose naturelle quand on est en âge de se marier. Cela s'est vu dans tous les temps et se verra toujours; c'est un bienfait de la Providence.

Donc, je n'y trouvais pas de mal, au contraire je pensais :

« Quand il me la demandera suivant les règles, nous verrons... Je ne dirai ni oui, ni non tout de suite; il ne faut pas avoir l'air de se jeter au cou des gens; mais je finirai par me laisser attendrir et je consentirai, car il ne faut pas non plus désespérer la jeunesse. »

Voilà les idées qui me roulaient dans la tête.

En outre, le jeune homme était de bonne famille : il avait son oncle, Daniel Merlin, maître d'école à Felsberg; son père avait été sergent dans un régiment d'infanterie, et sa mère Margrédel, quoique retirée avec lui dans la maison forestière du Tomenthâl, jouissait à Felsberg d'une maisonnette, d'un jardin et de cinq ou six arpents de bonne terre; on ne pouvait souhaiter de parti plus convenable sous tous les rapports.

En voyant que tout marchait selon mes idées, presque tous les soirs, lorsque je revenais de mes tournées sous bois, dans le sentier qui longe la vallée de Dôsenheim, au moment où le soleil se couche, où le silence s'étend avec l'ombre des forêts, dans les grandes prairies de la Zinzelle, — ce silence de la solitude à peine troublé par le murmure de la petite rivière, — presque chaque soir, en marchant tout pensif, je me représentais la paix que mes enfants auraient dans ce coin du monde; leur bon ménage; la naissance des petits êtres, que nous porterions à Dôsenheim, pour les baptiser dans la vieille église, et d'autres choses semblables qui m'attendrissaient et me faisaient dire :

« Seigneur Dieu, c'est sûr, ces choses arriveront!... Et quand tu seras vieux, Frédéric, bien vieux, le dos plié par l'âge, comme la grand'mère Anne, et la tête toute blanche, tu t'en iras tranquillement, rassasié de jours,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en bénissant la jeune couvée. Et longtemps après toi, ce brave Jean Merlin, avec Marie-Rose, se rapelleront ton souvenir.

En me figurant cela, je faisais halte régulièrement dans le sentier au-dessus de la maison forestière de Jean Merlin, regardant au-dessous le petit toit en bardeaux, le jardinet entouré de palissades, et la cour où la mère de Jean chassait ses poules et ses canards au poulailler vers la nuit, car les renards ne manquent pas dans ce tournant de la forêt. Je regardais d'en haut, et je criais en levant ma casquette :

« Eh ! Margrédel, bonsoir ! »

Alors, elle, levant les yeux, me répondait toute joyeuse :

« Bonsoir, monsieur le brigadier. Ça va bien chez vous?

— Mais oui, Margrédel, très-bien, Dieu merci. »

Aussitôt je descendais à travers les broussailles; nous nous donnions une poignée de main.

C'était une bonne femme, toujours gaie et riante, par suite de sa grande confiance en Dieu, qui lui faisait toujours voir les choses du bon côté. Sans nous être rien dit, nous savions bien ce que nous pensions tous les deux; nous n'avions besoin que de parler de la pluie et du beau temps, pour comprendre le reste.

Et quand, après avoir bien bavardé, je m'en allais, Margrédel me criait encore de sa voix un peu cassée, car elle avait près de soixante ans :

« Bonne route, monsieur le brigadier ! N'oubliez pas Mlle Marie-Rose et la grand'mère !

— Soyez tranquille, je n'oublierai rien. »

Elle faisait signe de la tête que c'était bien, et je partais en allongeant le pas.

Il m'arrivait aussi quelquefois, quand ma tournée finissait avant cinq heures, de trouver Jean aux environs de la maison, de l'autre côté du vallon, dans le sentier qui longeait notre verger, et Marie-Rose dans le jardin, à cueillir des légumes. Ils étaient chacun de son côté et se causaient par-dessus la haie, sans en avoir l'air; ils s'en racontaient !

Cela me rappelait le bon temps où je faisais ma cour à Catherine, et j'arrivais tout doucement par les bruyères, jusqu'à vingt pas derrière eux, criant :

« Hé ! hé ! Jean Merlin, c'est comme cela qu'on remplit son service ! Je vous attrape à dire de belles paroles aux jeunes filles ! »

Alors il se retournait, et je voyais son air embarrassé.

« Pardon, brigadier, disait-il, je viens pour une affaire de service... je causais avec Mlle Marie-Rose en vous attendant.

— Oui... oui... c'est bon... nous allons voir ça ! Je ne me fie pas aux renards, moi ! »

Enfin, des plaisanteries... Tu comprends, Georges, le bonheur était revenu chez nous.

J'avais autant de confiance en Jean Merlin que dans Marie-Rose et dans moi-même. La mauvaise race qui trompe n'existe pas au pays; elle est toujours venue d'ailleurs.

CHAPITRE III

Les choses allèrent ainsi durant toute l'année 1868. Jean Merlin cherchait toutes les occasions de se présenter à la maison, soit pour affaires de service, soit même pour me consulter sur ses affaires de famille. Il n'avait qu'une crainte, c'était d'être refusé; quelquefois, étant en tournée ensemble sous bois, je le voyais la tête penchée; il semblait vouloir parler, il élevait la voix tout à coup, puis se taisait.

Je lui souhaitais un peu plus de courage, mais je ne pouvais pas commencer, cela n'aurait pas convenu pour un supérieur; j'attendais sa demande en règle, pensant qu'il finirait par m'écrire, ou par m'envoyer quelqu'un de ses parents en cérémonie faire la déclaration, par exemple son oncle Daniel, le maître d'école de Felsberg, homme respectable, qui pouvait se charger d'une commission aussi délicate.

Il m'arrivait aussi de réfléchir à ce qui me regardait particulièrement. Je ne demandais pas mieux que de voir ma fille heureuse, mais il faut tâcher autant que possible d'accorder tous les intérêts ensemble. Quand on ne songe à rien, tout vous paraît simple et facile, et pourtant les meilleures choses ont leur mauvais côté.

J'avais encore près de deux ans à faire pour arriver à ma retraite; mais après cela, si mon gendre n'était pas nommé brigadier à ma place, il allait donc falloir quitter cette vieille maison, où j'avais passé tant d'années avec les êtres qui m'étaient chers : le beau-père Bruat, ma pauvre femme, la grand'mère Anne, enfin tout le monde; il allait falloir tout abandonner, pour vivre dans des pays que je ne connaissais pas, parmi des figures étrangères !

Cette idée me désolait.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je savais bien que Marie-Rose et Jean Merlin me respecteraient toujours comme leur père, j'en étais sûr ! Mais l'habitude de retourner dans le même coin et de voir les mêmes choses devient une seconde nature, et voilà pourquoi les vieux lièvres, même après avoir reçu des coups de feu dans les environs de leur gîte, y reviennent toujours ; ils ont besoin de voir la broussaille, la touffe d'herbe qui leur rappellent la jeunesse, les amours et même les inquiétudes et les chagrins, qui font à la longue les trois quarts de notre existence et nous attachent autant que les souvenirs de bonheur.

Ah ! je n'aurais jamais cru qu'il m'arriverait bien pis que de me retirer avec mes enfants, dans un pays de sapins semblable au nôtre, et dans une maisonnette pareille à la mienne !

Ces choses m'inquiétaient donc beaucoup ; et depuis le départ de M. le président Münstz, je ne savais plus à qui demander un bon conseil, quand tout s'arrangea d'une façon très-heureuse, qui m'attendrit encore quand j'y pense.

Tu sauras que, durant les années 1867, 1868 et 1869, on faisait des routes dans toutes les directions, pour l'exploitation des coupes et le transport des bois au chemin de fer et au canal. M. Laroche, inspecteur forestier du canton de Lutzelstein, dirigeait ces grands travaux. C'était un homme de cinquante-cinq ans, robuste et sérieux, qui ne s'occupait que de son affaire ; la chasse, la pêche n'entraient pas dans ses goûts ; avec lui, pour être bien noté, il ne s'agissait pas d'être bon tireur ou bon traqueur, il fallait bien remplir son service.

Lui-même arrivait souvent sur les lieux, expliquant clairement les pentes à suivre, les arbres qui devaient tomber, etc. ; à moins d'être véritablement borné, chacun était forcé de comprendre ; les choses marchaient ainsi rondement et pour le mieux.

Naturellement, un homme pareil connaissait aussi son personnel à fond ; et quand il était content, il vous adressait une de ces bonnes paroles qui vous relèvent le cœur.

Pour ma part, je crois qu'il me portait de l'intérêt, car souvent, après avoir entendu mon rapport dans son cabinet, à Lutzelstein, il me disait : « C'est très-bien.... très-bien, père Frédéric ! » et me donnait même une poignée de main.

Or, vers le printemps de 1869, l'ordre arriva de refaire le chemin qui descend de la Petite-Pierre à la vallée du Graufthâl, pour rejoindre la nouvelle route de Saverne à Metting ; l'embranchement tombait près de la scierie, non loin de la maison forestière : je me trouvais donc tous les jours de service avec ma brigade, pour surveiller les travaux.

La première partie était presque terminée ; on commençait à faire sauter les roches en bas, près de la vallée, pour régulariser la voie, quand un matin, étant allé faire mon rapport ordinaire à Lutzelstein, M. l'inspecteur me reçut particulièrement très-bien.

Il pouvait être une heure, moment de son déjeuner, et lui-même arrivait à sa maison comme je sonnais.

« Ah ! c'est vous, père Frédéric, dit-il tout joyeux en ouvrant sa porte. Un beau temps ce matin. Tout roule là-bas ?

— Oui, monsieur l'inspecteur, tout marche rondement, selon vos ordres.

— Bon !... bon ! fit-il. Asseyez-vous, nous avons à causer. Vous déjeunerez avec moi. Ma femme est chez ses parents, en Champagne ; vous me tiendrez compagnie. »

Souvent, quand j'arrivais à l'heure du déjeuner, il m'avait offert un bon verre de vin, mais jamais l'idée ne lui était venue de me faire asseoir à sa table.

« Asseyez-vous là, dit-il. Hé ! Virginie, apportez un couvert pour le brigadier. Vous pouvez servir. »

Figure-toi mon étonnement et ma satisfaction. Je ne savais comment le remercier ; lui n'avait pas l'air de voir mon embarras. Il commença par ôter sa tunique et par mettre un paletot, en me demandant :

« Vous avez bon appétit, père Frédéric ?

— Mais oui, monsieur l'inspecteur, cela ne manque jamais.

— Allons, tant mieux, tant mieux ! Goûtez-moi ce bifteck ; Virginie est une bonne cuisinière ; vous m'en donnerez des nouvelles. A votre santé !

— A la vôtre, monsieur l'inspecteur. »

J'étais là comme en rêve ; je me disais :

« Est-ce bien toi, Frédéric, qui déjeunes ici dans cette belle chambre, avec ton supérieur, et qui bois ce bon vin ? »

Enfin, j'étais embarrassé.

M. Laroche, au contraire, semblait toujours plus familier avec moi, de sorte qu'à la fin, après trois ou quatre rasades, je trouvai moi-même la chose en quelque sorte naturelle. Parce que sa femme n'était pas là, je pensais qu'il était content de m'avoir, pour causer de l'aménagement des bois, des nouvelles coupes, de notre chemin du Graufthâl,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

J'allais comme à vingt ans (p. 10).

et je m'enhardissais à lui répondre en riant, presque sans gêne.

Nous étions ainsi depuis environ vingt minutes. Mlle Virginie venait d'apporter les amandes, les biscuits et le fromage de Gruyère, quand se redressant contre le dos de sa chaise et me regardant d'un air de bonne humeur :

« C'est pourtant agréable, dit-il, de se porter comme nous autres, à notre âge... Ha ! ha ! ha ! nous n'avons pas encore perdu nos dents, père Frédéric !

— Non, non, monsieur l'inspecteur, elles sont bien plantées. »

Et je riais aussi.

« Quel âge avez-vous ? fit-il.

— Cinquante ans bientôt, monsieur l'inspecteur.

— Et moi, cinquante-cinq. Hé ! hé ! c'est égal, le temps de la retraite approche ; un de ces jours on va nous fendre l'oreille. »

Il riait toujours. Moi, songeant à cela, je n'étais plus aussi gai.

Alors il me passa le fromage, en disant :

« Et que pensez-vous faire dans deux ans d'ici ? Moi, ma femme veut m'emmener dans son pays de Champagne. Cela m'ennuie beaucoup, je n'aime pas la plaine ; mais vous savez : ce que femme veut, Dieu le veut ! C'est un proverbe, et tous les proverbes ont un air de bon sens extraordinaire.

— Oui, monsieur l'inspecteur, lui répondis-je. C'est même très-ennuyeux des proverbes pareils, car moi je ne pourrai jamais quitter la montagne, l'habitude est trop forte.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Maintenant, je puis mourir en paix (p. 12).

S'il fallait partir, je n'en aurais pas pour quinze jours; il ne resterait plus qu'à me jeter la dernière pelletée de terre.

— Sans doute, fit-il, et pourtant les jeunes arrivent, les vieux doivent leur céder la place. »

Malgré les bonnes rasades, j'étais devenu tout muet, songeant à ces choses malheureuses, quand il me dit :

« Dans votre position, père Frédéric, savez-vous ce que je ferais? Puisque vous aimez tellement la montagne, puisque c'est en quelque sorte votre existence de vivre sous les bois... Eh bien, je me chercherais un gendre dans la partie forestière, un brave garçon qui me remplacerait, et chez lequel je vivrais tranquillement jusqu'à la fin, au milieu des casquettes vertes et de l'odeur des sapins.

— Ah! justement, monsieur l'inspecteur, j'y pense tous les jours; mais..

— Mais quoi? fit-il. Qu'est-ce qui vous gêne? Vous avez une jolie fille, vous êtes un brave homme, qu'est-ce qui vous embarrasse? Le choix ne vous manque pas, j'espère; parmi les gardes de l'inspection, le grand Kern, Donadieu, Nicolas Trompette ne demanderaient pas mieux que de devenir votre gendre. Et ce brave Jean Merlin... Voilà ce qu'on peut appeler un garde forestier modèle, franc, actif, intelligent, et qui ferait bien votre affaire. Ses notes sont excellentes; il figure en premier sur le tableau d'avancement, et ma foi, père Frédéric, à votre retraite, je crois bien qu'il a toutes les chances de vous succéder. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En écoutant cela, j'étais devenu rouge jusqu'aux oreilles, et je ne pus m'empêcher de répondre :

« Ça, c'est vrai! Contre Jean Merlin, personne n'a rien à dire; jamais on n'a vu de meilleur garçon ni de plus honnête; mais je ne peux pourtant pas offrir ma fille aux gens qui me plaisent; Merlin ne m'a jamais parlé de mariage avec Marie-Rose, ni sa mère Margrédel, ni son oncle Daniel, ni personne. Vous comprenez bien, monsieur l'inspecteur, que je ne dois pas m'avancer jusque-là, ce serait trop fort! Et puis tout doit se passer dans l'ordre, la demande doit être faite régulièrement. »

Il allait me répondre; mais Mlle Virginie étant entrée pour verser le café, il prit sur la cheminée une boîte, en disant :

« Allumons un cigare, père Frédéric. »

Je voyais qu'il était réjoui; la servante étant sortie, il s'écria tout joyeux :

« Ah çà! père Frédéric, est-ce que vous avez besoin qu'on vous dise que Jean Merlin et Marie-Rose s'aiment de tout leur cœur? Faut-il que l'oncle Daniel vienne vous déclarer la chose en capote noire, avec des boucles aux souliers? »

Il riait tout haut, et comme je restais surpris :

« Eh bien! fit-il, voici l'affaire en deux mots : L'autre jour Merlin était si triste, que je lui demandai s'il n'était pas malade, et le pauvre garçon m'avoua, les larmes aux yeux, ce qu'il appelait son malheur. Vous avez la figure si grave, si respectable, que personne de la famille n'ose vous faire la demande. Ces braves gens ont pensé que j'aurais de l'influence. Faut-il mettre mon grand uniforme, père Frédéric? »

Il était si gai, que malgré mon trouble je lui répondis :

« Oh! monsieur l'inspecteur, maintenant tout est bien!

— Vous consentez?

— Si je consens! Jamais je n'ai souhaité que cela... Oui... oui... je consens et je vous remercie! Vous pouvez dire, monsieur Laroche, qu'aujourd'hui vous avez rendu Frédéric le plus heureux des hommes. »

Je m'étais levé, j'avais déjà remis mon sac sur l'épaule, quand M. le garde général Rameau entra, pour affaires de service.

« Vous partez, père Frédéric, me dit monsieur l'inspecteur, vous ne videz pas votre tasse?

— Ah! monsieur Laroche, lui dis-je, je suis trop content maintenant pour tenir en place... Les enfants m'attendent bien sûr... il faut que je leur rapporte la bonne nouvelle.

— Eh bien, allez, dit-il en se levant et me reconduisant jusqu'à la porte; vous avez raison, il ne faut pas retarder le bonheur des jeunes gens. »

Il me serra la main, et je partis après avoir salué M. Rameau.

Je sortis tellement heureux que je ne voyais plus clair. Ce n'est qu'au bout de la rue, en redescendant à gauche dans la vallée, que je m'éveillai de ce grand trouble d'idées joyeuses.

J'avais peut-être un petit coup de trop; je dois le reconnaître, Georges, ce bon vin m'avait ébloui; mais les jambes étaient solides tout de même, j'allais comme à vingt ans, en riant et me disant :

« A cette heure, Frédéric, tout est en ordre, personne n'aura rien à dire, c'est monsieur l'inspecteur qui a fait la demande; cela vaut encore mille fois mieux que si c'était l'oncle Daniel... Ah! ah! ah! quelle chance!... Allons-nous être heureux dans la baraque!... Vont-ils être contents d'apprendre que tout s'est arrangé, que je consens et qu'il ne reste plus qu'à chanter le *Gloria in excelsis*. Ha! ha! ha!... Et toi, tu peux rire aussi, tout a marché comme tu voulais... Tu resteras dans le pays jusqu'à la fin de ton existence; tu verras les bois par ta fenêtre et tu sentiras la bonne odeur de la résine et de la mousse jusqu'à quatre-vingts ans. Voilà ce qu'il te fallait, sans parler du reste, des enfants, des petits-enfants, etc., etc. »

J'avais envie de danser, en descendant le chemin de la Frômühle.

Il pouvait être alors six heures, la nuit approchait, avec la fraîcheur du soir; les grenouilles commençaient leur musique au milieu des joncs et des hautes herbes de l'étang; les vieux sapins, au revers de la côte, devenaient bleus dans le ciel plus sombre. Je m'arrêtais de temps en temps pour les regarder, et je pensais :

« Vous êtes de beaux arbres bien droits et remplis de bonne sève; aussi vous resterez encore là bien longtemps. Le soleil réjouira vos cimes toujours vertes, jusqu'à ce qu'on vous marque pour la hache du bûcheron. Alors, ce sera la fin; mais les petits sapins auront grandi à votre ombre, la place ne sera jamais vide. »

Et, pensant à cela, je me remettais à marcher tout attendri; je m'écriais :

« Oui, Frédéric, voilà ton sort!... Tu as

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aimé le beau-père Bruat; tu l'as soutenu quand il ne pouvait plus rendre aucun service, en considération de la confiance qu'il avait mise en toi, et parce que c'était un brave homme, un vieux serviteur de l'Etat, très-respectable... Maintenant c'est ton tour d'être aimé et soutenu par ceux qui s'élèvent pleins de jeunesse; tu seras au milieu d'eux, comme un de ces vieux sapins couverts de mousse blanche. Ah! les pauvres vieux, ils méritent bien de vivre; s'ils n'avaient pas poussé droit, on les aurait coupés depuis longtemps, pour en faire des bûches et des fagots. »

Je bénissais l'Eternel, qui ne laisse jamais dépérir les honnêtes gens; et c'est ainsi que j'arrivai vers sept heures du soir, dans le chemin de la Scierie, au fond de la vallée. Je vis la maison forestière à gauche, près du pont. Ragot aboyait; Calas ramenait le bétail à l'étable, en criant et claquant du fouet; la bande des canards, au bord de la rivière, sur le sable, se grattait et s'épluchait autour du cou, sous les ailes et la queue, en attendant l'heure de dormir; quelques poules becquetaient encore dans la cour, et deux ou trois vieilles, à moitié déplumées, s'assoupissaient à l'ombre du petit mur.

Alors voyant Ragot accourir à ma rencontre, je me dis :

« Nous y voilà!... Maintenant, attention... Tu vas d'abord parler... Jean Merlin doit être là pour sûr... Il faut que tout soit clair d'avance!... »

Je montai les marches, et je vis Marie-Rose dans la chambre en bas, les bras nus, qui pétrissait de la pâte et l'étendait en galettes avec le rouleau sur notre grande table, pour faire des *noûdels*. Elle m'avait aperçu de loin, et continuait son ouvrage, sans lever les yeux.

« Tu travailles bien, Marie-Rose, lui dis-je.

— Ah! c'est toi, mon père, fit-elle. Je fais des *noûdels*.

— Oui, c'est moi, répondis-je en accrochant mon sac au mur. J'arrive de chez M. l'inspecteur... Est-ce qu'il n'est venu personne?

— Si, mon père, Jean Merlin est venu faire son rapport, mais il est reparti...

— Ah! il est reparti... Bon! bon!... Il n'est pas allé bien loin, je pense; nous avons à causer ensemble et d'affaires graves! »

J'allais, je venais, regardant les galettes, la corbeille pleine d'œufs, le petit corbillon rempli de farine, et Marie-Rose se dépêchant, se dépêchant sans desserrer les lèvres.

A la fin, je m'arrêtai et je dis :

« Ah çà! Marie-Rose, c'est bon de travailler, mais nous avons autre chose à faire pour le moment... Qu'est-ce que je viens d'apprendre chez M. l'inspecteur? Est-ce vrai que tu aimes Jean Merlin? »

Comme je parlais, elle laissa tomber son rouleau et devint toute rouge.

« Oui, lui dis-je, voilà l'histoire! Ce n'est pas pour te faire des reproches, Jean Merlin est un brave garçon, un bon forestier, je ne lui en veux pas... Moi-même, dans le temps, j'ai bien aimé ta mère, et le père Bruat, qui était mon supérieur, ne m'a pas chassé, ni maudit à cause de cela. C'est une chose naturelle, quand on est jeune, de penser à se marier. Mais lorsqu'on veut avoir une honnête fille en mariage, il faut d'abord la demander à son père, il faut que tout le monde soit d'accord... Tout doit marcher selon le bon sens. »

Elle était toute troublée; mais en entendant cela, elle courut bien vite prendre un pot de réséda et le posa sur le rebord de la fenêtre ouverte, ce qui me remplit de surprise, car ma femme Catherine avait fait la même chose le jour de ma demande en mariage, pour m'appeler; et presque aussitôt Merlin sortit du bouquet d'arbres sous les roches en face, où je m'étais aussi caché, et se mit à venir en courant à travers la prairie, comme j'étais venu moi-même, vingt ans avant!

Alors, voyant ces choses, je fis aussi comme avait fait le vieux Bruat. Je me mis dans l'allée, devant la porte de la chambre, ma fille derrière moi; et comme Merlin entrait tout essoufflé, je me redressai et je lui dis :

« Merlin, est-ce vrai ce que M. l'inspecteur m'a raconté : que vous aimez ma fille et que vous la demandez en mariage?

— Oui, brigadier, dit-il, en posant la main sur sa poitrine, je l'aime plus que ma vie! »

En même temps il voulut parler à Marie-Rose, mais je criai :

« Halte!... un instant... Vous l'aimez, et Marie-Rose vient de reconnaître qu'elle vous aime aussi... C'est très-bien... c'est agréable de s'aimer!... Mais il faut penser aussi aux autres, aux anciens. Moi, quand je me suis marié avec Catherine Bruat, j'ai promis de garder le beau-père et la belle-mère jusqu'à la fin de leurs jours, et j'ai tenu ma parole, comme fait tout homme d'honneur; je les ai aimés, soignés et vénérés; ils ont toujours eu la première place à table, le premier verre de vin, le meilleur lit de la maison. La grand'-mère Anne, qui vit encore, est là pour le dire !... Ce n'était que mon simple devoir; si je ne l'avais pas fait, j'aurais été un gueux;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mais ils n'ont jamais eu à se plaindre de moi; sur son lit de mort, le père Bruat m'a béni, il a dit : « Frédéric a toujours été pour nous « comme le meilleur des fils ! » J'ai donc mérité d'avoir la même chose, et je veux l'avoir, parce que c'est juste !... Eh bien, maintenant que vous m'avez entendu, promettez-vous, Merlin, d'être pour moi comme j'ai été pour le père Bruat ?

— Ah ! brigadier, fit-il, je serai le plus heureux des hommes de vous avoir pour père ! Oui, oui, je vous promets d'être un bon fils; je vous promets de vous aimer toujours et de vous respecter comme vous le méritez. »

Alors je fus attendri et je dis :

« De cette manière, tout est bien; je vous donne la main de Marie-Rose; vous pouvez l'embrasser. »

Ils s'embrassèrent sous mes yeux, comme de braves enfants qu'ils étaient. Marie-Rose pleurait à chaudes larmes. J'appelai la grand'-mère dans la petite chambre à côté; elle vint appuyée sur mon bras et nous bénit tous en disant :

« Maintenant je peux mourir en paix, j'ai vu ma petite-fille heureuse, aimée par un honnête homme. »

Et tout ce jour-là, jusqu'au soir, elle ne finit pas de prier, recommandant ses petits-enfants à Dieu. Merlin et Marie-Rose ne se lassaient pas de se regarder et de causer entre eux. Moi je me promenais dans la grande chambre et je leur disais :

« A cette heure vous êtes fiancés... Jean pourra venir quand il voudra, soit que je me trouve à la maison, ou que je sois sorti. M. l'inspecteur m'a dit qu'il était le premier sur le tableau d'avancement, et qu'il me remplacerait sans aucun doute à ma retraite; cela ne peut plus tarder longtemps, alors nous célébrerons le mariage. »

Ces bonnes nouvelles augmentaient encore leur satisfaction.

La nuit étant venue, Jean Merlin, pour ne pas inquiéter sa mère, se leva, embrassant de nouveau sa fiancée. Nous le reconduisîmes jusque dehors, sous le grand poirier. Le temps était magnifique, le ciel tout blanc d'étoiles; pas un oiseau, pas une feuille ne remuait au loin, tout dormait dans la vallée. Et comme Merlin me serrait la main, je lui dis encore :

« Vous préviendrez Margrédel, votre mère, de venir sans faute demain, avant midi; Marie-Rose nous fera un bon dîner, nous célébrerons les fiançailles ensemble. C'est la plus grande fête de la vie; si l'oncle Daniel peut aussi venir, nous en serons bien contents.

— C'est bon, père Frédéric, » dit-il.

Puis il partit d'un bon pas.

Nous rentrâmes les larmes aux yeux. Et songeant à ma pauvre Catherine, je me dis :

« Il y a pourtant de beaux jours dans la vie; pourquoi ma bonne, mon excellente femme n'est-elle plus avec nous?... »

Ce fut le seul moment d'amertume que j'eus dans cette journée.

CHAPITRE IV

Tu comprends, Georges, qu'après cela tout alla très-bien. Je n'avais plus à m'inquiéter que de mon service. Jean Merlin et sa mère Margrédel venaient passer les dimanches à la maison.

C'était l'automne, l'ouverture de la pêche et de la chasse; le temps de la pipée et de la tendue au bois, des nasses et des verveux à la rivière.

Le vieil horloger Baure, de Phalsbourg, arrivait comme autrefois, avec sa grande gaule et son sac à truites; Laflèche, Vignerel et d'autres, avec leurs pipeaux et leurs gluaux; les messieurs de Saverne, avec leurs chiens et leurs fusils; on sifflait, on criait; on tirait des lièvres et de temps en temps un chevreuil; ensuite tout ce monde venait casser une croûte et se rafraîchir à la maison forestière; l'odeur de la friture et des bonnes omelettes au lard se répandait jusqu'au jardin; on gagnait quelques sous à la maison.

Toutes ces choses, tu les connais, je n'ai pas besoin de t'en parler.

Mais cette année, nous vîmes arriver aussi des quantités de bûcherons du Palatinat, de la Bavière et de plus loin; de grands gaillards solides, le sac au dos, les guêtres à boutons d'os aux jambes, qui se rendaient à Niederviller, à Lunéville, à Toul, travailler dans les coupes. Ils passaient par bandes, la veste pendue au manche de la hache, sur l'épaule.

Ces gens vidaient leur chopine de vin en passant; c'étaient de joyeux vivants, qui remplissaient la salle de la fumée de leurs grosses pipes de porcelaine, s'informant de tout, riant et se gobergeant, comme il arrive à ceux qui ne sont pas embarrassés de gagner leur vie.

Naturellement, j'étais content de les voir s'arrêter chez nous, cela faisait rouler le commerce.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je me rappelle de ce temps une chose qui montre bien l'aveuglement des pauvres d'esprit, ignorant ce qui se passe à vingt lieues de chez eux, et qui se fient au gouvernement, sans penser à rien; une chose dont j'ai honte, car nous allions jusqu'à rire des hommes de bon sens qui nous avertissaient d'être sur nos gardes.

Un jour, toute notre maison était remplie de gens arrivés de la ville et des environs; quelques-uns de ces étrangers se trouvaient aussi dans le nombre. On causait, on buvait, et l'un de ces grands Bavarois, à favoris rouges et grosses moustaches, devant la fenêtre s'écriait :

« Quel beau pays! Quels magnifiques sapins!... Qu'est-ce que ces vieilles ruines là-haut... et ce petit bois là-bas... et ce sentier à droite... et ce défilé à gauche, entre les rochers?... Ah! je n'ai jamais vu de pays pareil, pour le regain, pour les arbres fruitiers, et la belle pente des eaux. C'est gras, c'est vert. Est-ce qu'il n'y a pas un clocher derrière ce petit bois?... Comment s'appelle ce joli village? »

Moi, content d'entendre cet homme s'extasier sur notre vallée, je lui rendais compte de tout en détail.

Baure, Dürr, Vignerel parlaient entre eux; ils fumaient, ils allaient voir à la cuisine si l'omelette était bientôt prête, sans s'inquiéter du reste.

Mais, près de l'horloge se trouvait le capitaine Rondeau, revenu depuis quelques mois au pays, avec sa retraite, un homme grand, sec, les joues creuses, la redingote noire boutonnée jusqu'au menton, souffrant toujours de ses blessures d'Afrique, de Crimée, d'Italie; il écoutait sans rien dire et buvait une tasse de lait, parce que le docteur Semperlin lui avait défendu de prendre autre chose.

Cela durait depuis une bonne heure, quand les Bavarois, ayant vidé leurs chopines, se remirent en route. Je les suivis dehors sur la porte, pour leur montrer le sentier de Biegelberg; le grand roux riait, montrant ses dents d'un air joyeux; finalement, il me serra la main et me cria : « Merci! » en rejoignant sa bande.

Or, tandis qu'ils s'en allaient, le capitaine Rondeau, appuyé sur sa canne, était là sur la porte, qui les regardait s'éloigner, les yeux brillants et les lèvres serrées.

« Qu'est-ce que ces gens-là, père Frédéric? me dit-il. Vous les connaissez?

— Ça, capitaine, lui répondis-je, ce sont des Allemands, des bûcherons. Je ne les connais pas autrement; mais je sais qu'ils vont du côté de Toul, travailler pour le compte de quelques entrepreneurs du pays.

— Pourquoi ne prennent-ils pas des Français, ces entrepreneurs?

— Ah! c'est que ces bûcherons sont à meilleur marché que les nôtres; ils travaillent à moitié prix. »

Le capitaine fronçait le sourcil, et tout à coup il me dit :

« Ce sont des espions... des gens qui viennent observer la montagne.

— Comment! des espions, répondis-je tout étonné; qu'est-ce qu'ils ont donc à espionner chez nous? Est-ce que nos affaires les regardent?

— Ce sont des espions prussiens, dit-il d'un ton sec; ils viennent relever nos positions. »

Alors je crus presque qu'il voulait se moquer de moi, et je lui dis :

« Mais, capitaine Rondeau, tous les plans sont relevés, chacun peut acheter les cartes du pays, à Strasbourg, à Nancy, partout. »

Mais lui, me regardant de travers, s'écria :

« Les cartes!... Les cartes!... Est-ce que vos cartes disent combien de foin, de paille, de blé, d'avoine, de vin, de bœufs, de chevaux et de voitures on peut réquisitionner dans chaque village, pour une troupe en marche? Est-ce qu'elles vous racontent où demeurent le maire, le curé, le maître de poste, le receveur des contributions, pour mettre la main dessus d'une minute à l'autre? Où se trouvent les écuries pour loger les chevaux, et mille choses utiles à connaître d'avance? Des cartes!... Est-ce que vos cartes vous donnent la profondeur des cours d'eau, la situation des gués? Est-ce qu'elles vous indiquent les guides qu'il faut prendre; les gens qu'il faut empoigner, parce qu'ils pourraient soulever la population? »

Et comme je restais les bras pendants, surpris de ces choses auxquelles je n'avais jamais pensé, le père Baure s'écria de la salle :

« Eh! mon Dieu, capitaine, qui donc peut avoir envie de venir nous attaquer? Les Allemands!... Ha! ha! ha! qu'ils viennent.... qu'ils viennent!... Nous les recevrons bien! Pauvres diables.... Je ne voudrais pas être dans leur peau.... Ha! ha! ha! on les arrangerait.... Il n'en sortirait pas un seul de la montagne! »

Tous les autres riaient et criaient :

« Oui.... oui.... qu'ils arrivent.... qu'ils essayent.... nous les recevrions! »

Alors le capitaine, rentrant dans la salle et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

regardant le gros Fischer, qui criait le plus fort, lui demanda :

« Vous les recevriez !... Avec quoi ?... Savez-vous ce que vous dites ?... Où sont nos troupes, nos approvisionnements, nos armes, où, où, où ? je vous le demande. Et savez-vous combien ils sont, ces Allemands ? Savez-vous qu'ils sont un million d'hommes exercés, disciplinés, organisés, prêts à partir en quinze jours, artillerie, cavalerie, infanterie ! Savez-vous cela ?... Vous les recevriez !...

— Oui, cria le père Baure ; Phalsbourg avec Bitche, Lichtenberg et Schlestadt les arrêteraient pendant vingt ans. »

Le capitaine Rondeau ne se donna pas seulement la peine de lui répondre, et montrant par la fenêtre les bûcherons qui s'en allaient, il me dit :

« Regardez, père Frédéric, regardez !... Est-ce que ce sont là des bûcherons ? Est-ce que nos bûcherons marchent en rang, est-ce qu'ils emboîtent le pas, est-ce qu'ils ont les épaules effacées, la tête droite, est-ce qu'ils obéissent à un chef en serre-file ? Est-ce que nos bûcherons à nous et tous les bûcherons des montagnes n'ont pas le dos rond et la marche lourde ? Ces gens-là ne sont pas même des montagnards, ils arrivent de la plaine ; ce sont des espions, oui, des espions, et je vais les faire arrêter. »

Et sans écouter ce qu'on pouvait lui répondre, jetant quelques sous sur la table, pour sa tasse de lait, il partit brusquement.

Il était à peine dehors, que tous ceux qui se trouvaient là éclatèrent de rire. Je leur fis signe de se taire, que le capitaine pouvait encore les entendre ; alors ils se serrèrent les côtes, en soufflant du nez et disant :

« Quelle farce !... quelle farce !... Les Allemands venir nous attaquer ! »

Le père Baure, en s'essuyant les yeux avec son mouchoir, disait :

« C'est un brave homme, mais que voulez-vous, il a reçu un atout à Malakof ; depuis, l'horloge est dérangée, elle marque midi à quatorze heures. »

Les autres recommencèrent à rire comme de véritables fous, de sorte que moi-même, Georges, je pensai que le capitaine n'avait pas le sens commun.

Voilà ce qui me revient comme si cela s'était passé hier ; et deux ou trois jours après, ayant appris que le capitaine avait fait arrêter les bûcherons à la gare de Lutzelbourg, et que leurs livrets étant en règle, ils avaient obtenu l'autorisation de poursuivre leur route en Lorraine, malgré toutes les réclamations et les observations de M. Rondeau, je crus que le pauvre homme avait décidément la tête fêlée.

Chaque fois que Baure venait à la maison forestière, il retombait sur le chapitre des espions allemands et me faisait du bon sang. Mais aujourd'hui nous avons fini de rire, et je suis sûr que les malins de Phalsbourg ne se frottent plus les mains, quand le *feldwébel* fait siffler sa baguette, en criant aux conscrits sur la place d'armes : *Gewehr auf !* — *Gewehr ab !* Je suis sûr que cette vue leur a rappelé plus d'une fois les avertissements du capitaine.

CHAPITRE V

Ce que je te raconte se passait à la fin de l'automne de 1869, la vallée était déjà pleine de brouillards ; l'hiver arriva bientôt après, la neige se mit à tourbillonner devant les vitres, le feu à pétiller dans le fourneau, et le rouet de Marie-Rose à bourdonner du matin au soir, au tic-tac monotone de la vieille horloge.

J'allais, je venais, en fumant ma pipe et rêvant à ma retraite. Marie-Rose y rêvait aussi sans doute. Jean Merlin me parlait quelquefois d'avancer le mariage, ce qui m'ennuyait beaucoup, car moi je n'ai jamais eu qu'une parole ; et puisque nous étions convenus de célébrer les noces le jour de sa nomination, je ne voyais pas pourquoi nous serions revenus sur des affaires décidées.

Enfin les jeunes gens étaient pressés ; l'ennui de la saison et l'impatience de la jeunesse en étaient cause.

Depuis deux mois, Baure, Vignerel, Dürr et les autres ne venaient plus ; les arbres ployaient sous le givre, personne ne passait plus que de loin en loin dans la vallée. L'histoire des espions du capitaine, qui m'avait fait tant rire, m'était sortie de l'esprit, lorsqu'une chose extraordinaire me prouva clairement que ce vieux soldat n'avait pas eu tort de se méfier des Prussiens, et que d'autres gens encore songeaient à faire de mauvais coups, des gens élevés en grade, en qui reposait toute notre confiance.

Cette année-là, plusieurs troupes de sangliers ravageaient le pays ; ces animaux fourrageaient dans les nouveaux semis ; ils labouraient les bois pour trouver des racines, et descendaient toutes les nuits retourner les champs autour des fermes et des hameaux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les paysans ne finissaient pas de crier et de se plaindre, quand enfin on apprit que M. le baron Pichard était arrivé pour organiser une battue générale. Je reçus en même temps l'ordre d'aller le rejoindre à son rendez-vous du Rôthfelz, avec les meilleurs tireurs de la brigade et le plus de traqueurs des environs que je pourrais emmener.

C'était en décembre. Je partis avec Merlin, le grand Kern, Donadieu, Trompette, quinze ou vingt traqueurs; et le soir nous trouvâmes là-haut tous les invités de M. le baron remplissant déjà les chambres de la petite baraque, couchant sur la paille, mangeant, buvant et se gobergeant, comme à l'ordinaire.

Mais tu connais ces choses, Georges; tu connais aussi la baraque du Rôthfelz, les cris des traqueurs, les aboiements des chiens, et le danger des invités, qui tirent à tort et à travers dans les lignes et hors des lignes, se figurant toujours à la fin avoir tué la grosse bête. Nous autres gardes, nous avions toujours manqué... Tu connais cela, c'est toujours la même histoire.

Tout ce que je veux te dire, c'est qu'après la chasse, où quelques gros sangliers et quelques marcassins étaient tombés, on fit un festin extraordinaire dans la baraque. Les voitures du baron avaient amené de tout en abondance : vin, kirsch, pain blanc, pâtés, sucre, café, cognac, et naturellement vers minuit, après avoir couru dans la neige, bu, mangé, crié, chanté, la partie de plaisir prenait une belle tournure.

Nous autres, nous étions dans la cuisine, rien ne nous manquait non plus. La porte de la salle restant ouverte pour renouveler l'air, nous entendions tout ce que les invités se disaient, d'autant plus qu'ils criaient comme des aveugles.

J'avais remarqué dans le nombre un grand gaillard sec, le nez crochu, les yeux noirs, la moustache fine, bien serré dans sa veste et les jambes nerveuses dans ses hautes guêtres de cuir, qui maniait son petit fusil avec une justesse singulière; je m'étais dit :

« Celui-là, Frédéric, n'a pas l'habitude de rester assis devant un bureau et de se chauffer les mollets auprès du poêle; c'est bien sûr un soldat, un officier supérieur! »

Il était posté près de moi le matin, et ses deux coups de feu n'avaient pas manqué. Je le considérais donc comme un vrai chasseur, et il l'était. Il savait aussi boire sec, car, vers minuit, les trois quarts des invités dormaient déjà dans tous les coins; et sauf lui, le baron Pichard, M. Tubingue, le plus gros et l'un des plus riches vignerons d'Alsace, M. Jean-Claude Ruppert, le notaire, qui peut boire deux jours de suite sans changer de couleur, ni dire une parole plus vite que l'autre, et M. Mouchica, le marchand de bois, dont l'habitude est de griser tous ceux avec lesquels il a des affaires, sauf ceux-là, les autres invités, étendus sur leur botte de paille, avaient tous quitté la partie.

Alors une grande conversation venait de commencer; le baron disait que les Allemands espionnaient l'Alsace, qu'ils avaient des agents partout, soit comme domestiques, soit comme voyageurs de commerce ou colporteurs; qu'ils levaient les plans des chemins, des sentiers, des forêts; qu'ils entraient même dans nos arsenaux, envoyant régulièrement des notes au pays; qu'ils avaient fait la même chose dans le Schleswig-Holstein avant de commencer la guerre, et puis en Bohême, avant Sadowa; qu'il fallait se méfier d'eux, etc.

Le notaire et M. Mouchica soutenaient qu'il avait raison, que c'était grave, et que notre gouvernement devrait prendre des mesures pour arrêter cet espionnage.

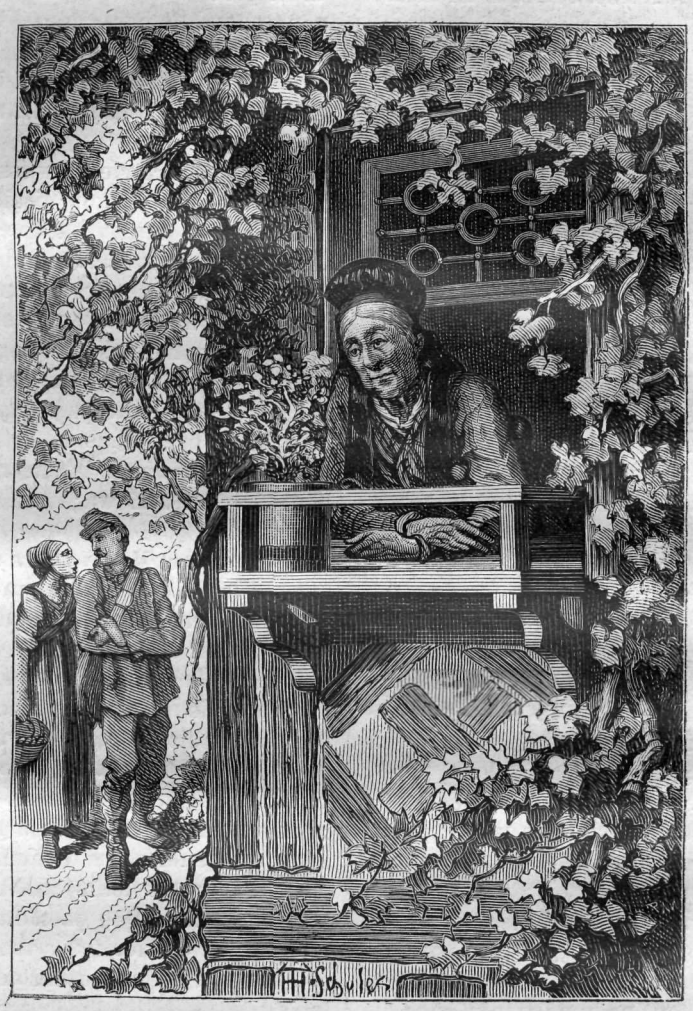
Naturellement nous autres, entendant cela, nous écoutions, quand l'officier se mit à rire tout haut, disant qu'il croyait d'autant plus ce que racontait M. le baron, que nous faisions le même exercice en Allemagne; que nous avions des officiers du génie dans toutes leurs places fortes, et des officiers d'état-major dans toutes leurs vallées. M. Tubingue ayant dit alors que ça n'était pas possible, que pas un officier français ne voudrait aller rouler de la sorte, à cause de l'honneur militaire....

« Comment.... comment.... vous en êtes là?..... dit l'officier en riant encore plus fort. Mais, mon cher monsieur, la guerre, en ce temps-ci, qu'est-ce que c'est? C'est un art, un jeu, une partie ouverte; on se regarde, on tâche de deviner les cartes de son adversaire. Tenez, moi, oui, moi qui vous parle, j'ai parcouru tout le Palatinat en qualité de commis voyageur; je vendais du vin de Bordeaux à ces bons Allemands! »

Puis, recommençant à rire, ce monsieur raconta tout ce qu'il avait vu sur son chemin, absolument comme le capitaine Rondeau avait dit que les Prussiens faisaient chez nous, ajoutant que nous étions prêts, et qu'on n'attendait plus qu'une bonne occasion, pour empoigner la rive gauche du Rhin.

En entendant cela, mes gardes, assis autour de l'âtre, se mirent à trépigner de joie,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je redevins jeune comme au temps de mon mariage (p. 18).

comme si leur fortune avait été faite ; et presque aussitôt la porte se referma, nous n'entendîmes plus rien.

Moi, je sortis prendre l'air, car la bêtise du grand Kern, de Trompette et des autres me dégoûtait.

Il faisait très-froid dehors, la lune au-dessus des vieux sapins hérissés regardait entre les nuages.

« Qu'est-ce que vous avez, brigadier ? me demanda Merlin, qui m'avait suivi, vous êtes tout pâle... Est-ce que vous vous sentez mal ?

— Oui, la bêtise de Trompette et des autres me bouleverse, lui répondis-je. Je voudrais bien savoir ce qui les fait trépigner. Et vous aussi, Merlin, vous m'étonnez ! Vous trouvez cela beau, d'envahir le pays de nos voisins ; d'empoigner le vin, le blé, le foin, la paille de pauvres gens qui ne nous ont pas fait de mal.. Vous trouvez beau de prendre leur pays et de les rendre Français malgré eux. C'est un jeu, ça... vous trouvez que c'est un jeu !... Voudriez-vous devenir Allemand, vous ? Voudriez-vous obéir aux Prussiens, et mettre de côté votre patrie pour une autre ? Quel profit aurions-nous d'avoir fait un coup pareil ? Est-ce que cela nous rendrait plus riches, d'arracher l'âme de nos voisins ? Est-ce que cela nous laisserait une bonne conscience ? Eh bien, moi, je ne voudrais pas, pour l'honneur de notre nation, un centime ni un pouce de terre mal acquis. Je ne veux pas croire ce que dit ce monsieur. Si c'est vrai, tant pis ! Quand même nous serions les plus forts aujourd'hui,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est le bruit du canon !... (p. 20).

les Allemands ne penseraient de père en fils qu'à se venger, à rentrer dans leurs droits, à réclamer leur sang. Est-ce que le bon Dieu serait juste de les abandonner ? Il n'y a que des êtres sans cœur et sans religion, capables de le croire ; des joueurs qui se figurent bêtement qu'on gagne toujours. Nous voyons pourtant bien que les joueurs finissent tous sur un fumier.

— Père Frédéric, me dit Merlin, ne soyez pas fâché contre moi. Je n'avais jamais pensé à tout ça; c'est juste ! Mais vous êtes trop en colère pour rentrer dans la cuisine.

— Oui, lui dis-je, allons dormir, cela vaudra mieux que de boire ; il reste encore de la place dans la grange. »

C'est ce que nous fîmes, et nous repartîmes le lendemain au petit jour.

Je ne te dis pas un mot, Georges, qui ne soit vrai ; j'ai toujours mis la justice au-dessus de tout ; et même dans ce moment, où j'ai perdu ce que j'avais de plus cher au monde, je répète les mêmes choses : j'aime mieux, dans ma grande misère, être privé du fruit de mon travail depuis trente ans, que d'avoir perdu l'amour de la justice.

CHAPITRE VI

Après cela, l'hiver se passa comme à l'ordinaire : de la pluie, de la neige, de grands

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

coups de vent à travers les arbres dépouillés, des sapins déracinés, des roches éboulées couvrant de terre les chemins au bas de la côte. C'est ce que j'avais vu depuis vingt-cinq ans.

Et tout doucement aussi le printemps reparut. Le bétail redescendit s'abreuver à la rivière ; Calas se remit à chanter en claquant du fouet, et le coq à battre des ailes sur le petit mur de la cour, au milieu de ses poules, en remplissant de sa voix claire tous les échos de la vallée.

Ah! comme tout cela me revient, Georges, et que ces choses, auxquelles je ne faisais pas attention, me paraissent belles aujourd'hui, dans cette mansarde.

C'était notre dernier printemps à la maison forestière.

Marie-Rose, chaque matin, en petite jupe, son fichu bien propre croisé sous les bras, descendait au jardin avec sa corbeille et le vieux couteau terreux, pour cueillir les premiers légumes. Elle relevait, en passant, la bordure de buis des petites allées et rattachait à leur piquet les brindilles défaites de nos rosiers. Je voyais de loin Jean Merlin s'avancer d'un bon pas dans le sentier de la prairie, longeant les vieux saules; je l'entendais crier :

« Marie-Rose! »

Aussitôt elle se redressait, se dépêchant d'aller à sa rencontre. Ils s'embrassaient et revenaient tout riants, bras dessus, bras dessous. J'étais content, je me disais :

« Ils s'aiment bien.... Ce sont de braves enfants! »

La grand'mère Anne, presque toujours enfermée dans sa chambre, regardait aussi, penchée dans la petite fenêtre entourée de lierre, les yeux plissés, sa vieille figure ridée de satisfaction; elle m'appelait :

« Frédéric?

— Quoi, grand'mère?

— Je redeviens jeune comme au temps de mon mariage. C'était l'année de la comète, où l'on a fait de si bon vin, avant le grand hiver de Russie; vous avez entendu parler de ça, Frédéric, tous nos soldats ont gelé.

— Oui, grand'mère. »

Elle aimait à se rappeler ces histoires lointaines, et nous ne pensions pas qu'il nous faudrait bientôt en voir de semblables.

Les bonnes gens de Phalsbourg, les plus pauvres, comme le père Maigret, le vieux Paradis, le grand-père Lafougère, tous d'anciens soldats, sans autres moyens d'existence que la bourse des pauvres et leur médaille de Sainte-Hélène, commençaient à revenir chercher des champignons au bois; ils les connaissaient tous chacun selon son espèce, depuis la morille jusqu'au gros Polonais; ils ramassaient aussi des fraises et des mûres. Les fraises des bois, qui sont les meilleures, se vendaient en ville à deux sous le litre, les champignons à trois sous le petit panier.

La prairie en bas, au bord de la rivière, leur donnait aussi de la salade en quantité. Que de fois ces pauvres vieux reins étaient forcés de se courber, pour gagner un sou !

Et tous les ans nous recevions encore l'ordre d'appliquer plus sévèrement les règlements forestiers, d'empêcher de ramasser les feuilles mortes et les faînes, autant dire les pauvres gens de vivre.

Tout alla donc ainsi jusqu'à la fenaison, où se fit sentir la grande sécheresse; elle dura jusqu'à la fin de juillet; on craignait pour les pommes de terre.

Quant au plébiscite, je ne t'en parle pas, ces choses-là ne nous inquiétaient pas beaucoup, nous autres gardes forestiers. Un beau matin, nous avions reçu l'ordre d'aller à la Petite-Pierre, et toute la brigade, après s'être réunie chez moi, était partie ensemble en grande tenue, pour voter *oui*, comme on nous l'avait ordonné. Puis, étant entrés à l'auberge des Trois-Pigeons, nous avions bu un bon coup à la santé de l'Empereur, à la suite de quoi chacun avait repris le chemin de sa maison, et le lendemain personne n'y pensait plus.

Les gens ne se plaignaient que d'une chose, au Graufthâl, à Dôsenheim, à Echbourg, etc., c'est qu'il ne tombait pas d'eau. Mais dans le fond de la vallée, ces temps secs étaient justement les plus beaux et les plus riches; l'humidité ne manquant jamais, l'herbe poussait à foison, et tous les oiseaux d'Alsace, merles, grives, bouvreuils, ramiers, avec leurs jeunes nichées, s'ébattaient chez nous comme dans une volière.

C'était aussi le meilleur temps qu'on pût souhaiter pour la pêche, car lorsque les eaux sont basses, les truites remontent aux sources vives, sous les roches, où l'on va les prendre à la main.

Tu penses bien que les pêcheurs ne manquaient pas. Marie-Rose n'avait jamais eu plus d'omelettes à faire, ni de fritures. Elle veillait à tout, et répondait en courant aux compliments qu'on lui faisait sur son prochain mariage. Elle était fraîche comme une rose; rien que de la voir, Jean Merlin avait les yeux humides d'attendrissement.

Qui se serait figuré, dans ce temps, que nous allions avoir la guerre avec les Prussiens? Quel

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

intérêt avions-nous à cela? D'ailleurs tout le monde ne disait-il pas que le plébiscite avait été voté pour maintenir la paix! Une idée pareille était donc bien loin de notre esprit, quand, un soir de juillet, le petit juif David, revenant d'acheter un veau à Dôsenheim, me dit en passant :

« Vous savez la grande nouvelle, brigadier?

— Non. Qu'est-ce que c'est?

— Eh bien, les gazettes de Paris racontent que l'Empereur veut déclarer la guerre au roi de Prusse. »

Je ne pouvais pas le croire; d'autant moins que le marchand de bois Schatner, revenu quelques jours avant de Sarrebrück, m'avait raconté que là-bas tout le pays fourmillait de troupes, cavalerie, infanterie, artillerie; que les bourgeois eux-mêmes avaient chacun leur sac, leur fusil, leur équipement complet garni d'étiquettes et de numéros, bien en ordre sur des rayons, dans une grande baraque, et qu'au premier signe du *hauptmann*, ces gens n'auraient qu'à s'habiller, à recevoir des cartouches et à monter en chemin de fer, pour nous tomber sur le dos en masse. Nous autres, nous n'avions rien du tout, ni dans nos villes, ni dans nos villages, de sorte que le simple bon sens me faisait penser qu'on n'allait pas déclarer la guerre à ces Allemands, avant de nous avoir mis en état de nous défendre.

Je levai donc les épaules, quand le juif vint me rapporter une chose aussi bête, et je lui dis :

« Est-ce que tu prends l'Empereur pour un imbécile? »

Mais lui s'en lalait, tirant son veau par la corde, en disant :

« Attendez.... attendez, brigadier; vous verrez.... ça ne durera pas longtemps. »

Tout ce qu'il pouvait me dire sur ce chapitre, ou rien du tout, revenait au même; et Jean Merlin étant venu le soir, comme à l'ordinaire, causer avec nous, je n'eus pas même l'idée de lui en parler.

Malheureusement, huit ou dix jours après, la chose était devenue certaine; on rappelait tous les congédiés, on disait même que les Bavarois avaient coupé des fils télégraphiques en Alsace, que des troupes innombrables passaient à Saverne, et que d'autres campaient à Niederbronn.

Tout à coup le bruit courut qu'on s'était battu du côté de Wissembourg, et le soir du même jour, des habitants de Neuwiller, se sauvant avec leurs meubles sur des voitures à Lutzelstein, racontèrent à la porte de la maison, sans vouloir entrer, que plusieurs de nos bataillons avaient été massacrés, que le général d'avant-garde était resté sur le terrain, que Wissembourg brûlait et que nos troupes se retiraient du côté de Bitche.

Ces bourgeois étaient comme effarés; au lieu de continuer leur chemin vers la Petite-Pierre, l'idée leur vint tout à coup que cette place n'était pas assez forte, et, malgré le détour de trois lieues qu'ils avaient fait, toute la bande, hommes et femmes, se mit à grimper la côte du Falberg, pour se sauver à Strasbourg.

Alors la désolation fut chez nous. Merlin et sa mère vinrent causer de ces mauvaises nouvelles à la maison. La grand'mère gémissait. Moi, je disais qu'il ne fallait pas se désoler; que jamais les Allemands n'oseraient se hasarder dans nos bois; qu'ils ne connaissaient pas les chemins, et d'autres raisons pareilles, qui ne m'empêchaient pas d'être très-inquiet moi-même, car tout ce que nous avait dit un an avant le capitaine Rondeau me revenait; les bûcherons qu'il avait fait arrêter à Lutzelbourg défilaient devant mes yeux; et puis j'étais humilié d'apprendre que des Badois et des Bavarois avaient battu des Français à la première rencontre. Je pensais bien qu'ils s'étaient réunis dix contre un, mais le chagrin n'en était pas moins grand.

Ce fut notre première mauvaise nuit; je ne pouvais pas dormir, et j'entendais aussi Marie-Rose, dans sa petite chambre à côté, se lever, ouvrir la fenêtre et regarder.

Tout dehors se taisait, comme si rien n'était arrivé; pas une brindille ne remuait, tant l'air était calme; quelques cigales nasillaient même sur la terre encore chaude six heures après le coucher du soleil, et, le long de la rivière, des grenouilles faisaient entendre leur chant traînard.

L'agitation intérieure m'empêchait de dormir. Sur les quatre heures, Ragot se mit à japer en bas dans l'allée; quelqu'un toquait contre la porte. Je m'habillai, et deux minutes après je descendais ouvrir.

Un homme, le fils Klein-Nickel, de la Petite-Pierre, m'apportait un ordre de M. l'inspecteur Laroche de venir sans retard.

Marie-Rose était descendue. Je ne pris que le temps de casser une croûte, et puis je partis, mon fusil en bandoulière. A sept heures, j'étais à la porte de M. Laroche, et j'entrais. Monsieur l'inspecteur, assis à son bureau, écrivait.

« Ah! c'est vous, Frédéric, fit-il en déposant sa plume, asseyez-vous. Nous avons d'assez

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mauvaises nouvelles ; vous savez que notre petit corps détaché en observation près de Wissembourg a subi un échec ?

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— On s'est laissé surprendre, dit-il ; mais ce n'est rien, ça n'arrivera plus. »

Il paraissait tranquille comme à l'ordinaire, et dit que dans toutes les guerres il y avait des hauts et des bas ; qu'un premier engagement malheureux ne signifiait pas grand'chose, mais qu'il était toujours bon de prendre ses précautions en cas d'événements plus graves, impossibles à prévoir ; qu'il s'agissait donc de prévenir tous les hommes de ma brigade et ceux que nous employions aux travaux des chemins forestiers, d'être prêts à marcher avec leurs pioches, leurs pelles et leurs haches, au premier commandement, parce qu'il serait peut-être nécessaire de faire sauter des roches et de couper les chemins, au moyen de tranchées et d'abatis.

« Vous comprenez, dit-il en me voyant un peu troublé, vous comprenez, père Frédéric, que ce sont de simples mesures de prévoyance, rien n'est menaçant ; le maréchal de Mac-Mahon se concentre près de Haguenau, tout est en mouvement, nous n'avons rien à craindre d'immédiat ; mais le principal, c'est d'être prêt en cas de besoin ; quand tout est prêt, on agit rapidement et sûrement. Je puis recevoir un ordre du général de Failly de couper les routes, et, dans un cas pareil, il faut que l'ordre s'exécute en quelques heures.

— Ce ne sera pas long, monsieur l'inspecteur, lui répondis-je, partout des rochers se penchent sur nos chemins ; en tombant, ils entraîneront tout au fond des vallées.

— Justement, dit-il. Mais d'abord il faut que notre monde soit prévenu. La poudre de mine ne nous manque pas ; si l'ordre arrive, tous mes collègues ayant pris les mêmes mesures, ce sera l'affaire d'une journée de Bitche à Dabo ; pas un canon, pas un caisson ne passera d'Alsace en Lorraine. »

Voilà ce qu'il me dit, en me reconduisant jusqu'à la porte, et en me donnant une bonne poignée de main.

Comme je m'en allais tout pensif, j'aperçus sur les hauteurs de l'Altenberg quelques soldats en train de planter une ligne de palissades le long de la côte. Le plus grand trouble régnait au faubourg, les gens couraient d'une maison à l'autre chercher des nouvelles ; deux ou trois compagnies d'infanterie campaient dans un champ de pommes de terre.

Tout ce jour et le lendemain je ne fis que porter les ordres de M. l'inspecteur, de la Frohmühle à Echbourg, d'Echbourg à Hangeviller, au Graufthal, à Metting, etc., prévenant chacun de ce qu'il aurait à faire, des endroits où l'on se réunirait, des rochers qu'il faudrait attaquer.

Enfin, le second jour je rentrai tellement las à la nuit, qu'il me fut impossible de manger, ni même de m'endormir pendant quelques heures. Pourtant, vers le matin, j'avais fini par tomber dans un profond sommeil, quand Marie-Rose, entrant dans ma chambre, m'éveilla en ouvrant la fenêtre du côté de Dôsenheim.

« Ecoute, mon père, dit-elle d'une voix tremblante, écoute ce bruit.... Qu'est-ce que c'est ? On n'entend plus que cela dans la vallée !.... »

J'écoutai ; c'était un bourdonnement sans fin, qui remplissait la montagne et couvrait de temps en temps le murmure des bois.

Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre ce que cela signifiait, et je répondis :

« C'est le bruit du canon !.... On se bat à sept ou huit lieues d'ici, du côté de Wœrth ; c'est une grande bataille ! »

Aussitôt Marie-Rose descendit, et, m'étant habillé, je la suivis dans la salle en bas, où se trouvait aussi la grand'mère, dont le menton tremblait, et qui me regardait avec des yeux tout ronds.

« Ce n'est rien, leur dis-je, n'ayez pas de crainte ; quoi qu'il arrive, jamais les Allemands ne viendront jusqu'ici. Nous avons de trop bons endroits pour défendre nos défilés. »

Mais j'étais bien loin d'avoir confiance moi-même.

Les coups de canon redoublaient quelquefois comme le roulement lointain d'un orage ; puis ils s'affaiblissaient, et l'on n'entendait plus que le bruissement des feuilles, les jappements de Ragot devant la porte, le cri d'un canard dans les saules de la rivière. Ces voix de la solitude, lorsqu'on songeait à ce qui se passait derrière le rideau des forêts, avaient quelque chose d'extraordinaire.

J'aurais voulu courir sur les rochers, voir au moins ce qui se passait de l'autre côté, dans la plaine, mais l'ordre de commencer les abatis pouvait arriver d'une minute à l'autre, j'étais forcé de rester.

Cela dura jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Je me promenais, tâchant de faire bonne mine, pour ne pas effrayer les femmes.

Cette journée du 6 août fut bien longue ; même aujourd'hui, que tant d'autres chagrins

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous ont accablés, je n'y pense qu'avec un serrement de cœur.

Le plus terrible moment fut encore quand tout à coup ce bruit sourd, que nous entendions depuis le matin, cessa. Nous écoutions à la fenêtre du jardin. Mais plus un souffle, plus un soupir, autres que ceux de la vallée, n'arrivaient jusqu'à nous.

Au bout de quelques minutes seulement, je dis :

« C'est fini..... la bataille est terminée.... A cette heure, les uns se sauvent, et les autres poursuivent.... Dieu veuille que nous ayons gagné. »

Et jusqu'au soir pas une âme ne parut dans les environs. Après le souper, on alla se coucher, dans l'inquiétude.

Le lendemain fut un jour triste ; le ciel s'était couvert, il finit par pleuvoir après deux mois de sécheresse ; la pluie tombait lourde et continue; les heures se passaient lentement, l'ordre de commencer les abatis n'arrivait pas ; je me disais :

« C'est bon signe !... Tant mieux !... Si nous avions perdu, l'ordre serait arrivé de grand matin. »

Mais nous n'avions aucune nouvelle, et sur les trois heures, n'y tenant plus d'impatience, je dis à Marie-Rose et à la grand'mère :

« Ecoutez, cela ne peut plus durer, il faut que j'aille voir à la Petite-Pierre ce qui se passe. »

Je mis mon caban de toile cirée, et je partis sous la pluie toujours plus forte. Dans nos terrains sablonneux, l'eau coule et ne détrempe pas le sol. J'arrivai vers six heures à la Petite-Pierre, où tout le monde se tenait enfermé dans les maisonnettes. A la pointe du vieux fort, dans les airs, veillait une sentinelle hors de sa guérite.

Quelques instants après, j'entrais dans le bureau de M. l'inspecteur. Il était là seul, se promenant la tête penchée, l'air soucieux ; et comme je relevais mon capuchon, il me dit en s'arrêtant :

« C'est vous, père Frédéric ! Vous venez chercher des nouvelles et prendre des ordres?

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Eh bien, les nouvelles sont mauvaises; la bataille est perdue, nous sommes repoussés de l'Alsace, cent cinquante mille Allemands s'avancent pour entrer en Lorraine. »

Un froid m'avait passé le long du dos, et, comme il se taisait, je murmurai :

« Tout est prêt, monsieur l'inspecteur, il ne s'agit plus que de distribuer la poudre de mine et de commencer les abatis ; nous sommes tous prêts, nous attendons. »

Alors, souriant avec amertume, sa grosse chevelure brune ébouriffée, il s'écria :

« Oui.... oui.... nous sommes tous comme cela !.... Le moment presse, la retraite continue par Bitche et Saverne, l'ennemi lance ses éclaireurs dans toutes les directions, et l'ordre ne vient pas !... »

Je ne répondais rien, et lui, s'asseyant, s'écria :

« Au fait, pourquoi vous cacher la chose? Le général de Failly m'a fait répondre que les abatis sont inutiles, que nous n'avons rien à faire. »

J'étais enraciné à ma place. Lui, s'était remis à marcher, les mains croisées sous les basques de sa redingote ; et comme il allait, venait, sans ajouter un mot, je lui demandai :

« Et maintenant, que faut-il faire, monsieur l'inspecteur?

— Rester à son poste, comme de braves gens, dit-il ; je n'ai pas d'autres ordres à vous donner. »

Quelque chose m'étouffait, il le vit, et, me regardant d'un œil humide, il me tendit la main en disant :

« Allons, père Frédéric, du courage !... C'est pourtant agréable de pouvoir se dire, la main sur le cœur : Je suis un brave homme !... Voilà, voilà notre récompense, à nous autres. »

Et je répondis tout attendri :

« Oui, monsieur l'inspecteur, oui, c'est tout ce qui nous reste ; celle-là ne nous manquera jamais. »

Il me fit l'honneur de me reconduire jusque dans l'allée, sur la porte de la rue ; et me serrant encore une fois la main, il s'écria :

« Du courage ! »

Alors je repartis, descendant la grande vallée. La pluie couvrait l'étang de la Frohmühle, qui frissonnait tout gris entre les saules et les herbages desséchés.

Quant à te raconter les idées qui se suivaient dans ma tête, et combien de fois ma main passa sur ma figure, pour en essuyer les larmes et l'eau qui en découlaient. Quant à te raconter cela, Georges, ce n'est pas dans mes moyens, il en faudrait un plus savant que moi ; je ne me sentais plus, je ne me reconnaissais plus, je me répétais dans le trouble :

« Pas d'ordres !... C'est inutile !... Le général dit que c'est inutile de faire des abatis et de défoncer les routes !... Il veut donc que l'ennemi avance, qu'il passe les défilés !... »

Et je marchais.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La nuit était noire lorsque je rentrai à la maison. Marie-Rose m'attendait, assise près de la table ; elle m'observait d'un œil inquiet et semblait me demander : Qu'est-ce qui se passe ? Quels ordres avons-nous ? »

Mais je ne dis rien, et jetant mon caban tout ruisselant de pluie au dos d'une chaise, secouant ma casquette, je m'écriai :

« Va te coucher, Marie-Rose. Nous ne serons pas troublés cette nuit ; va dormir tranquillement : le général de Bitche ne veut pas qu'on se remue. La bataille est perdue, mais nous en aurons une seconde en Alsace, à Saverne, ou plus loin, les chemins doivent rester libres, nous n'avons pas besoin de bouger, les chemins seront bien gardés. »

Je ne sais pas ce qu'elle en pensait ; mais, au bout d'un instant, voyant que je ne m'asseyais pas, elle dit :

« J'ai gardé ta soupe près du feu, elle est encore chaude, si tu veux manger, mon père ?

— Bah ! je n'ai pas faim, lui répondis-je ; allons dormir, il est tard, cela vaudra mieux. »

Je ne pouvais plus me contenir, la colère me gagnait.

J'entrai dans l'allée, je poussai les verrous, et prenant la lampe je montai. Marie-Rose me suivait ; nous entrâmes dans nos chambres.

J'entendis ma fille se coucher ; moi, longtemps encore, le coude sur la table, regardant la petite flamme jaune devant les vitres noires, où s'agitaient les feuilles de lierre sous la pluie, je restai pensif, clignant de l'œil et me disant :

« Frédéric, il y a pourtant des ânes en ce monde, et ceux-là ne sont pas à la queue ; ils marchent en tête et conduisent les autres ! »

Enfin, comme la nuit s'avançait, vers deux heures, songeant qu'il était inutile de brûler de l'huile pour rien, je me déshabillai et je me couchai en soufflant la lampe.

Or, dans cette nuit même du 7 au 8 août, les Allemands, ayant poussé des reconnaissances au loin et reconnu que tous les passages étaient libres, s'avançaient en masse et s'emparaient des défilés, non-seulement de la Zinzel, mais encore de la Zorn, investissant ainsi la place de Phalsbourg, dont le bombardement commençait le surlendemain.

Ils passaient aussi en Lorraine par le grand tunnel de Hômartin, pendant que notre armée se retirait à marche forcée sur Nancy et puis sur Châlons.

Ainsi les deux grandes armées allemandes de Wœrth et de Forbach se trouvaient réunies, et nous autres nous étions comme engloutis, éloignés de tout secours et même de toute espérance.

Tu peux facilement te représenter cette immense armée du prince Frédéric : Bavarois, Wurtembergeois, Badois, cavalerie, artillerie, infanterie, qui défile par escadrons et par régiments dans notre vallée solitaire ; ce torrent d'êtres humains qui va, va toujours devant lui, sans interruption durant toute une semaine ; et le canon qui tonne autour de la place, les vieilles roches du Graufthâl qui retentissent d'échos en échos ; puis la fumée de l'incendie qui monte au ciel, en formant une voûte sombre au-dessus de nos vallons !

CHAPITRE VII

Après le grand passage des armées allemandes et le bombardement de la ville, des milliers de landwehr vinrent occuper le pays. Ces gens remplissaient tous les hameaux et les villages : ici une compagnie, là deux, plus loin trois ou quatre, commandées par des officiers prussiens. Ils gardaient les routes et les sentiers, ils faisaient des réquisitions de toute sorte : pain, blé, farine, foin, paille, bétail, tout leur était bon ; ils se plaisaient au coin du feu, parlaient de leurs femmes et de leurs enfants d'un air d'attendrissement, plaignaient le sort de leurs pauvres frères alsaciens et lorrains et soupiraient de nos misères. Mais tout cela ne les empêchait pas de bien manger et de bien boire à nos dépens, et de s'étendre dans le vieux fauteuil du grand-père ou de la grand'mère, en fumant avec satisfaction les cigares que nous étions forcés de leur fournir ! Oui, les belles paroles ne leur coûtaient pas grand'chose. C'est ce que j'ai vu souvent au Graufthâl, à Echbourg, Berlingen, Hangeviller, où le désir d'apprendre des nouvelles me faisait aller de temps en temps, en blouse et le bâton à la main.

Dès les premiers jours de septembre, leur gouverneur général Bismarck-Bohlen vint s'établir à Haguenau, déclarant que l'Alsace avait toujours été un pays allemand, et que Sa Majesté le roi de Prusse rentrait en possession de ses biens ; que Strasbourg, Bitche, Phalsbourg, Neuf-Brisach devaient être considérés comme des villes rebelles à l'autorité légitime du roi Guillaume, mais qu'on les mettrait bien vite à la raison, avec les nouveaux obus de cent cinquante kilos.

Voilà, Georges, ce qu'on prêchait ouvertement chez nous, et cela montre que ces Alle-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mands nous prenaient tous pour des bêtes, auxquelles on pouvait raconter les plus mauvaises plaisanteries du monde, sans crainte de se faire rire au nez.

Notre seule consolation était de vivre au milieu des bois, où ces braves gens n'aimaient pas à se hasarder; j'en bénissais le ciel tous les soirs. Mais à peine Bismarck-Bohlen fut-il installé, que nous vîmes passer régulièrement matin et soir des gendarmes à cheval dans la vallée, avec leurs casques et leurs grands manteaux, portant les ordres du gouverneur, et des paquets d'affiches que les maires étaient tenus de poser à la porte des mairies et des églises.

Ces affiches promettaient les meilleurs traitements aux fidèles sujets du roi Guillaume, et menaçaient de mort tous ceux qui prêteraient assistance aux Français, qu'elles appelaient « nos ennemis »! Il était défendu de leur donner du pain et même un verre d'eau dans le malheur, de leur servir de guide, de les cacher dans sa maison; il fallait les livrer, pour être un honnête homme; les conseils de guerre devaient seuls vous juger en cas de désobéissance, et la moindre peine pour ces délits était vingt ans de galères et trente-sept mille francs d'amende!

Avec des moyens pareils, Bismarck-Bohlen pouvait se passer de toutes les autres explications touchant les races, la patrie allemande et les droits de Sa Majesté.

Représente-toi maintenant notre solitude, la crainte des maraudeurs, qu'on n'aurait pas osé repousser, parce qu'ils se seraient présentés au nom du roi. Heureusement cette espèce de gens n'avait pas grand courage; le bruit courait que des francs-tireurs et même des soldats échappés de Wœrth rôdaient aux environs; cela nous préservait des visites de la bonne race, qui nous voulait tant de bien.

On disait aussi que les employés de la partie forestière seraient conservés, qu'on augmenterait même les appointements des anciens gardes et que plusieurs obtiendraient de l'avancement.

Tu comprends mon indignation, lorsque j'entendais répéter de semblables paroles; je n'avais pas oublié les recommandations de notre brave inspecteur; je les rappelais à tous mes hommes chaque fois que l'occasion s'en présentait :

« Il faut rester à notre poste!... La fortune ne sera peut-être pas toujours contre nous.... Que chacun remplisse son devoir jusqu'à la fin.... Je n'ai pas d'autre ordre à vous donner. »

Cet ordre, il l'observait lui-même, restant à la Petite-Pierre, et continuant de remplir ses fonctions.

Strasbourg se défendait; on se battait autour de Metz. De temps en temps, j'envoyais Merlin prendre les avis des supérieurs, et toujours la réponse était : « Rien n'est désespéré.... Nous pouvons avoir à rendre des services d'un moment à l'autre.... Que tout le monde reste! »

Nous attendions donc; et l'automne, toujours si beau dans nos montagnes, avec ses feuilles couleur de rouille, ses grandes futaies silencieuses, où plus un oiseau ne chante, ses prairies nouvellement fauchées, unies comme un tapis à perte de vue, la rivière couverte de glaïeuls et de feuilles mortes, ce grand spectacle, si calme dans tous les temps, avait encore plus de grandeur et de tristesse, au milieu des événements terribles que nous traversions.

Combien de fois alors, écoutant le murmure sans fin des forêts, où passaient les premiers frissons de l'hiver, combien de fois je me suis dit :

« Pendant que tu regardes, Frédéric, ces vieux bois où tout dort, que se passe-t-il là-bas, en Champagne? Que sont devenues ces armées nombreuses, cette cavalerie, cette infanterie, ces canons, tous ces milliers d'êtres acharnés à leur perte, pour la gloire et l'intérêt de quelques-uns? Les verrons-nous repasser en déroute? Resteront-ils couchés dans les brouillards de la Meuse, ou reviendront ils nous poser le talon sur la nuque? »

Je me représentais de grandes batailles.

La grand'mère aussi, tout inquiète, assise près de la fenêtre, disait :

« Ecoutez, Frédéric, n'entendez-vous rien? »

Et je prêtais l'oreille; ce n'était que le vent dans les feuilles desséchées.

Quelquefois, mais rarement, la ville semblait se réveiller; quelques coups de canon tonnaient dans les échos de Quatre-Vents à Mittelbronn, et puis tout se taisait de nouveau. L'idée de Metz nous soutenait; c'est de là surtout que nous espérions voir arriver du secours.

Mais il faut que je te raconte maintenant une chose qui nous surprit beaucoup, que nous ne pouvions comprendre, et qui malheureusement a fini par devenir trop claire pour nous, comme pour beaucoup d'autres.

Environ quinze jours après l'établissement de Bismarck-Bohlen à Haguenau, un matin, nous vîmes arriver du fond de la vallée une voiture semblable à celles de ces Allemands qui partaient pour l'Amérique, avant l'inven-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Torrent d'êtres humains qui va, va toujours devant lui (p. 22).

tion des chemins de fer, une longue voiture chargée de mille vieilleries : paillasses, dévidoirs, bois de lit, casseroles, lanternes, que sais-je? avec le chien crotté, la femme mal peignée, la nichée d'enfants morveux et le monsieur conduisant lui-même sa haridelle par la bride.

Nous regardions tout étonnés, pensant :

« Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que ces gens viennent faire chez nous? »

Sous la bâche, près du timon, la femme, déjà vieille, jaune et ridée, le bonnet de travers, épluchait la tignasse de ses enfants, qui fourmillaient dans la paille, des garçons et des filles, tous blond-filasse, joufflus et ventrus comme des mangeurs de pommes de terre.

« Wilhelm, veux-tu rester tranquille, disait-elle. Attends, que je regarde bien! attends, je vois quelque chose; c'est bon, je le tiens.... tu peux te rouler maintenant! Wilhelmine, mets ta tête sur mes genoux.... à chacun son tour.... tu regarderas les sapins plus tard. »

Et le père, un gros homme en capote vert-bouteille qui faisait mille plis dans le dos, les joues pendantes, le petit nez garni de lunettes, les pantalons dans les bottes, et sa grande pipe de porcelaine à la bouche, tirait la pauvre rosse par la bride, en disant à sa femme :

« Herminia, regarde ces forêts, ces prairies, cette riche Alsace.... Nous sommes dans le paradis terrestre. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous regardâmes longtemps comme en rêve (p. 30).

C'était un spectacle dans le genre des Zigeiners; et Merlin étant venu nous voir ce jour-là, nous ne parlâmes que de cela durant la soirée.

Mais nous devions en voir bien d'autres, car le passage de ces étrangers, en vieux cabriolets, paniers à salade, chars à bancs, voitures à deux ou quatre roues réquisitionnées en route, allait continuer longtemps. Depuis celle-ci, dont le souvenir m'est resté, cela ne finit plus; il en passait journellement trois, quatre, cinq, encombrées d'enfants, de vieillards, de jeunes femmes et de jeunes filles fagotées d'une façon singulière, avec des robes qu'il me semblait avoir vues quinze ou vingt ans avant aux dames de Saverne, et de grands chapeaux garnis de roses en papier, sur leurs cheveux jaunes, nattés comme les queues de nos grands-pères.

Et ces gens parlaient toute espèce d'allemand difficile à comprendre. Ils avaient aussi des figures de toute sorte, les unes grosses et bouffies, la barbe vénérable; d'autres en lame de rasoir, la vieille polonaise boutonnée jusqu'au menton, pour cacher la chemise; des êtres aux yeux gris-clair, les favoris roux, durs et hérissés; d'autres petits, ronds, vifs, allant, courant, se démenant; mais tous, à la vue de notre belle vallée, poussaient des cris d'admiration et levaient les mains, hommes, femmes, enfants, comme on raconte des Juifs à leur entrée dans la terre promise.

Ainsi venaient ces gens de toutes les parties de l'Allemagne; ils avaient pris les chemins

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de fer jusqu'à la frontière; mais toutes nos lignes étant alors occupées par leurs troupes, leurs convois de vivres et de munitions, à partir de Wissembourg ou de Soultz, ils étaient forcés de se faire trimbaler en charrette, à la mode d'Alsace.

Tantôt les uns, tantôt les autres nous demandaient la route pour Saverne, Metting, Lutzelstein; ils descendaient à la source en bas du pont et s'abreuvaient dans une de leurs écuelles ou dans le creux de la main.

Tous les jours ces passages recommençaient. Je me creusais la cervelle pour savoir ce que ces étrangers venaient faire chez nous dans un moment si difficile, où les vivres étaient si rares, où l'on ne savait ce qu'on mangerait le lendemain. Ils n'en soufflaient pas un mot et poursuivaient leur voyage, sous la protection des landwehr qui remplissaient le pays. Nous avons même su par la suite qu'ils participaient aux réquisitions, ce qui leur permettait de faire des économies et de se remonter l'estomac pendant la route.

Or, Georges, tous ces bohémiens d'une nouvelle espèce, dont l'air misérable nous faisait pitié, même au milieu de nos chagrins, étaient les fonctionnaires que l'Allemagne envoyait pour nous administrer et nous gouverner : percepteurs, contrôleurs, greffiers, maîtres d'école, gardes forestiers, qu'est-ce que je sais, moi? Des gens qui dès le mois de septembre et d'octobre, bien avant le traité de paix, arrivaient tranquillement occuper la place des nôtres, en leur disant sans cérémonie :

« Ote-toi de là, que je m'y mette ! »

On aurait dit que c'était entendu d'avance, car il en arriva même avant la reddition de Strasbourg.

Combien de paniers percés, de sacs à bière, de buveurs de *schnaps* (1), tirant le diable par la queue depuis des années et des années dans toutes les petites villes de la Poméranie, du Brandebourg et de plus loin, qui ne seraient jamais rien devenus chez eux et ne savaient plus à qui demander du crédit, combien de ces gens-là sont tombés alors sur la « riche Alsace », ce paradis terrestre promis aux Allemands par leurs rois, leurs professeurs et leurs maîtres d'école!

Au temps dont je te parle, ils étaient encore modestes, malgré les victoires singulières de leurs armées; ils n'étaient pas encore sûrs de conserver cette chance extraordinaire jusqu'à la fin; en comparant leurs vieux habits râpés et leur air minable, à l'aisance des moindres fonctionnaires de l'Alsace et de la Lorraine, ils se disaient sans doute intérieurement.

« Ça n'est pas possible que le Seigneur Dieu ait choisi des gaillards de notre espèce pour remplir d'aussi bonnes places. Quel mérite extraordinaire avons-nous donc, pour jouer le premier rôle dans un pays pareil, que les Français ont cultivé, planté, enrichi d'usines, de fabriques, d'exploitations de toutes sortes... Pourvu qu'ils ne viennent pas le reprendre et nous forcer de retourner à notre *schnaps !* »

Oui, Georges, avec un peu de bon sens et de justice, ces intrus devaient se tenir ce raisonnement; une sorte d'inquiétude se reconnaissait dans leurs yeux et dans leur sourire. Mais une fois Strasbourg rendu, Metz livré, eux commodément installés dans les grandes et belles maisons qu'ils n'avaient pas bâties, couchés dans les bons lits des préfets, des sous-préfets, des juges et d'autres personnages, dont ils ne s'étaient jamais fait même une idée; après avoir levé les impôts sur les bonnes terres qu'ils n'avaient pas ensemencées, et mis la main sur les registres de toutes les administrations qu'ils n'avaient pas établies, voyant l'argent, le bon argent de « la riche Alsace » entrer dans leurs caisses, alors, Georges, ils se crurent réellement présidents de quelque chose, inspecteurs, receveurs, contrôleurs, et l'orgueil allemand, qu'ils savent si bien cacher sous la bassesse quand ils ne sont pas les plus forts, cet orgueil brutal gonfla leurs joues.

Il leur resta toujours, du temps que j'étais encore là-bas, un vieux souvenir de la *Loumpé-Strasse*, qu'ils avaient habitée jusqu'alors. Ce souvenir les rendait très-économes; ils buvaient une chope à deux, et chacun payait sa part; ils disputaient sur des liards avec le cordonnier et le tailleur; ils trouvaient à redire sur toutes les notes, criant qu'on voulait les écorcher; le dernier savetier chez nous aurait eu honte de montrer la ladrerie de ces nouveaux fonctionnaires, qui nous promettaient tant de bien au nom de la patrie allemande, en nous montrant tant d'avarice et même de crasse abominable. Cela dénotait à quelle race nous avions affaire.

CHAPITRE VIII

Un jour, à la fin du mois d'octobre, un des gendarmes de Bismarck-Bohlen qui passaient

(1) Eau-de-vie.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chaque matin dans la vallée fit halte à la porte de la maison forestière, en criant :

« Personne ? »

Je sortis.

« Vous êtes le brigadier Frédéric ? me dit cet homme.

— Oui, lui répondis-je, je m'appelle Frédéric, et je suis brigadier forestier.

— Eh bien, fit-il en me tendant une lettre, voici pour vous. »

Puis, il s'en alla, rejoignant au petit trot son camarade qui l'attendait plus loin.

Je rentrai.

Marie-Rose et la grand'mère étaient inquiètes, elles me regardaient en silence ; je dis en ouvrant la lettre :

« Qu'est-ce que ces Prussiens peuvent me vouloir ? »

C'était un ordre de l'*Oberfœrster* (1), établi à Zornstadt, de me rendre chez lui le lendemain, avec tous les gardes de ma brigade. Je lus haut cette lettre, les femmes en furent consternées.

« Que vas-tu faire, mon père ? me demanda Marie-Rose au bout d'un instant.

— C'est à quoi je pense, lui répondis-je. Ces Allemands n'ont pas d'ordres à me donner ; mais ils sont maintenant les plus forts, ils peuvent nous mettre à la porte du jour au lendemain, cela demande réflexion. »

Je me promenais de long en large, terriblement ennuyé, quand tout à coup Jean Merlin, passant devant nos fenêtres à grands pas, enjamba les trois marches du seuil et entra.

« Bonjour, Marie-Rose, dit-il, bonjour, grand'mère. Vous avez reçu l'ordre de l'*Oberfœrster*, brigadier ?

— Oui.

— Ah ! fit-il, ces gens-là n'ont pas confiance en vous ; tous les gardes en ont reçu autant. Est-ce que nous irons ?

— Il faut voir, lui dis-je. Vous allez partir pour la Petite-Pierre et demander l'avis de notre inspecteur. »

L'horloge marquait huit heures. Jean partit tout de suite ; à midi juste, il revenait déjà nous dire que M. Laroche nous engageait à voir ce que ces Allemands nous voulaient, et de l'en prévenir aussitôt. Il fut donc résolu que nous irions.

Tu sauras, Georges, que depuis l'arrivée des Allemands, les forêts étaient pillées de fond en comble ; tous les bois de vente encore en cordes et en stères dans les coupes s'en allaient bûche par bûche ; les landwehr enlevaient tout ce qui se trouvait à leur portée, ils aimaient à se tenir près d'un bon feu, dans leurs retranchements couverts de terre du côté de la ville ; les paysans se faisaient aussi des provisions, on aurait dit que les biens de l'État étaient au premier venu.

Je répétais sans cesse à mes gardes de bien remarquer les délinquants, que les bois appartenaient toujours à la France, et qu'après la guerre il faudrait rendre des comptes. Mon triage avait moins souffert que les autres, parce que je continuais de faire mes tournées comme autrefois ; les gens respectent toujours ceux qui remplissent leur devoir.

Enfin, j'envoyai Jean prévenir ses camarades d'être sans faute le lendemain, vers neuf heures, à la maison forestière, en uniforme, mais sans plaque, et que nous partirions ensemble pour Zornstadt.

Le lendemain, tous étant venus, on se mit en marche, et, vers midi, nous arrivions dans le vestibule de la grande maison où s'était installé monsieur l'*Oberfœrster*, avec toute sa famille.

C'était grande fête à Zornstadt pour les Prussiens. Ils venaient d'apprendre la capitulation de Bazaine, et chantaient dans tous les cabarets. L'*Oberfœrster* donnait aussi gala.

Naturellement, cette triste nouvelle nous rendait sombres.

Les autres brigades se trouvaient déjà réunies à la porte, les brigadiers Charles Werner, Balthazar Rœdig et Jacob Hepp en tête.

Après nous être serré la main, il fut décidé que nous écouterions les observations de M. l'*Oberfœrster* en silence, et que moi, comme le plus ancien brigadier, je parlerais pour tous, s'il y avait quelque chose à répondre.

Nous attendîmes encore près d'une demi-heure, car le festin ne finissait pas ; on se gobergeait, on riait, on trinquait, on tapait sur un piano, on chantait la *Wacht am Rhein !*

Malgré leur vanité singulière, ces gens ne s'étaient pas attendus à de si grandes victoires ; et je crois qu'avec d'autres chefs, malgré les préparatifs et la supériorité du nombre, ils n'auraient pas eu l'occasion de se goberger d'une telle manière.

Enfin sur les deux heures, un Allemand en chapeau de feutre vert garni de trois ou quatre plumes de coq, l'air joyeux et les joues rouges jusqu'aux oreilles, car il sortait de la cuisine, vint nous ouvrir la porte, en disant :

« Vous pouvez entrer. »

Et traversant une grande pièce, nous trouvâmes plus loin M. l'*Oberfœrster* seul, assis dans un fauteuil au bout d'une longue table

(1) Inspecteur forestier.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

encore couverte de dessert et de bouteilles vides, la figure rouge, les mains croisées sur son ventre d'un air de satisfaction.

C'était un bel homme, dans sa camisole de drap vert bordée de peau de martre, oui, Georges, il faut le reconnaître, un très-bel homme, grand, bien bâti, la tête carrée, les cheveux courts, les mâchoires solides, avec de longues moustaches et de larges favoris roux qui lui couvraient pour ainsi dire les épaules. Seulement son gros nez rouge, recouvert de petites plaques farineuses, vous étonnait au premier abord, et vous forçait en quelque sorte de détourner les yeux, par respect pour son grade.

Il nous regardait entrer, ses petits yeux gris plissés jusqu'aux oreilles; et quand nous fûmes tous rangés autour de la table, la casquette à la main, après nous avoir bien observés, il tira son gilet par le bas, en toussant un peu, et nous dit d'un air d'attendrissement :

« Vous êtes de braves gens, vous avez tous de bonnes figures allemandes, cela me fait plaisir! Votre tenue est aussi très-bien; je suis content de vous! »

Dans la salle à côté, les invités riaient; cela força M. l'*Oberfœrster* de s'interrompre.

« Wilhelm, ferme donc la porte, » dit-il au garçon qui venait de nous faire entrer.

Le garçon obéit, et M. l'*Oberfœrster* recommença :

« Oui, vous avez de bonnes figures allemandes!... Quand je pense que vous avez été retenus tant d'années dans la servitude de cette race de fanfarons, j'en suis indigné. Mais grâce à l'Éternel et grâce aux armées de notre glorieux roi Guillaume, l'heure de la délivrance est arrivée, le règne de Sodome et de Gomorrhe est passé. On ne verra plus d'honnêtes pères de famille, de bons serviteurs remplissant avec exactitude et loyauté leurs devoirs, et conservant le bien de Sa Majesté, on ne verra plus de pareilles gens réduits à vivre avec cinq ou six cents francs d'appointements, tandis que des aventuriers, des violateurs de la loi, des joueurs, des êtres criblés de vices, s'adjugeaient à eux-mêmes des quarante millions par an, pour entretenir des danseuses, des cuisiniers, des flagorneurs, des mouchards, et pour déclarer la guerre à tort et à travers aux voisins pacifiques, sans raisons, sans prévoyance, sans armées, sans munitions et sans canons, comme de véritables imbéciles! Non, voilà ce qu'on ne verra plus jamais, la vieille Allemagne s'y oppose! »

Alors, M. l'*Oberfœrster*, content de ce qu'il venait de dire, remplit son verre pour se rafraîchir les idées; il but gravement, les yeux à demi fermés, et continua :

« Je vous ai fait venir pour vous confirmer tous dans vos postes; car j'ai visité les forêts, j'ai vu que tout était en ordre, j'ai reconnu que vous étiez de fidèles serviteurs; il est donc juste que vous restiez.

« Et je vous annonce que vos appointements seront doublés; que les vieux serviteurs, au lieu d'être mis à la retraite, recevront encore de l'avancement; qu'ils jouiront d'une honnête aisance proportionnée à leurs grades, enfin que la munificence de Sa Majesté se répandra sur vous tous, et que vous bénirez dans votre vieillesse l'heureuse annexion de ce noble pays d'Alsace à la mère-patrie. Vous raconterez un jour à vos enfants et à vos petits-enfants cette longue captivité de Babylone, où vous avez tant souffert, et vous serez aussi les plus fidèles serviteurs de Sa Gracieuse Majesté.

« Voilà ce que je veux!

« D'anciens fonctionnaires comme vous, respectés et honorés dans le pays, à cause de la loyauté de leurs services, exercent toujours une grande influence sur les paysans. Vous exprimerez hautement votre attachement à notre glorieux roi Guillaume, cet attachement de cœur que tout homme allemand éprouve. Oui, vous allez prêter serment à Sa Majesté; et quant au reste, quant aux augmentations, je vous donne ma parole d'*Oberfœrster* que tout s'accomplira selon la promesse que je viens de vous faire.

Pendant qu'il parlait ainsi, il ne cessait de nous observer; derrière nous se trouvaient deux ou trois grands Allemands en uniforme, qui paraissaient émerveillés et même attendris de son discours. Mais nous autres, nous restions froids, la casquette à la main; et, comme j'étais chargé de répondre, tous me regardaient, pour découvrir ce que je pensais.

Tu conçois, Georges, quelle devait être mon indignation intérieure, de voir qu'on nous appelait honnêtes gens, bons serviteurs, pour faire de nous des traîtres. Je sentais la rougeur me couvrir les joues; j'aurais souhaité de pouvoir répondre que la canaille seule accepte le titre de brave homme, en manquant à l'honneur; mais je retenais ma langue, ne voulant pas engager les camarades, dont plusieurs étaient surchargés d'enfants; la responsabilité me paraissait trop forte.

M. l'*Oberfœrster*, ayant fini, nous observa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'un œil plus fixe, moi particulièrement, en disant :

« Eh bien! vous pouvez parler; je vous autorise à parler. »

Alors je répondis :

« Monsieur l'*Oberfœrster*, comme le plus vieux forestier des trois brigades, mes camarades m'ont chargé de parler pour tous; mais la proposition que vous venez de nous faire est grave; je crois que chacun demandera du temps pour réfléchir. »

Tous inclinèrent la tête; et lui, vraiment étonné, car il avait cru sans doute que l'augmentation des appointements déciderait de tout, resta plus d'une minute les yeux écarquillés, me regardant comme s'il avait vu quelque chose d'extraordinaire; puis il en fit autant pour les autres, et, fronçant les sourcils, il dit d'un ton rude :

« Je vous accorde vingt-quatre heures! Demain, à cette heure-ci, je veux avoir la réponse écrite et signée de chacun de vous : oui ou non! Ne croyez pas que les hommes nous manquent, il en existe beaucoup en Allemagne, et de braves gens, de vieux forestiers, connaissant le service aussi bien que le plus fin d'entre vous, qui ne demanderaient pas mieux que de venir dans cette riche Alsace, où tout pousse en abondance, se loger dans de bons nids, au milieu de magnifiques forêts en plein rapport, faire un petit tour aux environs matin et soir, dresser un procès-verbal, et recevoir pour cela qninze cents francs par an, avec le jardin, le bout de prairie, le bois de chauffage, la pâture pour la vache, et le reste. Non, ne le croyez pas! Des centaines attendent avec impatience qu'on leur fasse signe de venir. Et pesèz bien votre réponse; songez à vos femmes et à vos enfants; craignez d'avoir à vous repentir amèrement, si vous dites non! La France est ruinée de fond en comble, elle n'a plus le sou ; les pauvres forêts qui lui restent du côté des Landes et de la Bretagne sont des manches à balai; les gardes de ces broussailles seront maintenus à leurs postes et vous ne serez jamais replacés. Vous êtes Allemands! Les Français vous exploitaient et vous méprisaient; ils vous appelaient têtes carrées! Réfléchissez à tout cela; c'est un conseil d'honnête homme que je vous donne, de frère allemand, de bon père de famille! »

Il me regardait, pensant que j'allais dire quelque chose; mais je serrais les lèvres et je sentais comme de petits coups de vent froid passer sur mon front.

Tous les camarades aussi gardaient le silence. A côté, derrière la porte, on touchait du piano, une femme chantait un petit air doux et mélancolique.

« Vingt-quatre heures, reprit-il en se levant, pas une minute de plus! »

Et jetant sa serviette sur la table avec mauvaise humeur, il ajouta :

« Notez bien aussi que ceux qui veulent répondre *non* peuvent faire leurs paquets tout de suite, la grande route est pour eux. Nous ne garderons jamais des ennemis parmi nous, des êtres dangereux. Ce serait trop bête... Nous ne sommes pas des Français!.. »

Là-dessus il entra dans la salle voisine, pendant que nous défilions par le vestibule.

Ce que l'*Oberfœrster* venait de nous déclarer à la fin, « que nous serions difficilement replacés en France, et que les Allemands nous forceraient de déguerpir sans miséricorde », était terrible, les plus courageux baissaient la tête.

Quelques-uns, tout pâles, eurent l'idée d'entrer au cabinet du Sapin, pour délibérer; ils tenaient surtout à savoir mon opinion, mais je leur dis, en m'arrêtant devant la porte de l'auberge :

« A cette heure, camarades, économisons tous le peu d'argent que nous pouvons avoir; cinq sous pour une chopine de vin sont toujours cinq sous! Il va falloir déménager, et dans ces temps de malheur tout est cher; les voyages coûtent, quand on emmène des femmes, des enfants et des vieillards. »

Le grand Kern voulait absolument savoir ce que je pensais; plusieurs s'étant réunis autour de moi, je finis par leur dire :

« Écoutez!... Pour ce qui me regarde, je sais bien ce qu'il me convient de faire; mais, dans des moments pareils, chacun doit rester libre, chacun a sa conscience; je ne donnerai de conseils à personne. »

Et voyant le pauvre Jacob Hepp, père de six petits enfants, les épaules courbées, les bras tombants et les yeux à terre, je m'écriai :

« Allons!... donnons-nous encore une bonne poignée de main, ce sera peut-être la dernière !..... Que les vieux souvenirs d'amitié nous suivent partout où le ciel nous conduira! »

Plusieurs s'embrassèrent, et dans cet endroit nous nous séparâmes.

Jean Merlin et moi nous prîmes le chemin du Fâlberg; je ne sais pas ce que firent les autres, s'ils entrèrent au cabaret ou s'ils retournèrent chez eux.

Quant à nous, tant d'idées nous traversaient l'esprit, que nous marchâmes longtemps sans dire un mot.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Au sortir de Zornstadt, nous remontâmes la côte des Bruyères, jusque sur le plateau du Graufthâl, et tout à coup le soleil perça les nuages, il se mit à briller sur les bois. C'était un coup de soleil magnifique, qui nous fit découvrir à travers les taillis dépouillés, tout au fond de la vallée, la jolie maisonnette où j'avais passé tant de jours heureux, depuis que le père Bruat m'avait donné sa fille en mariage.

Je m'arrêtai tout court. Jean, qui me suivait dans le sentier, fit aussi halte auprès de moi, et, les mains appuyées sur nos bâtons, nous regardâmes longtemps comme en rêve.

Tous les jours d'autrefois défilaient devant mes yeux.

La petite maisonnette, dans ce jour clair et froid, se voyait comme peinte sur la côte, au milieu des hauts sapins; son toit de bardeaux gris, sa cheminée où montait un filet de fumée, ses fenêtres, où Marie-Rose posait au printemps ses pots d'œillets et de réséda, le treillage où grimpait le lierre, le hangar et ses piliers vermoulus, tout était là devant nous, on aurait cru pouvoir les toucher.

En voyant cela, je me disais :

« Regarde bien, Frédéric, regarde ce coin du monde si paisible, où s'est passée ta jeunesse, et qu'il faut quitter, la tête grise, sans savoir où aller; cette pauvre baraque, où ta chère femme Catherine t'a donné plusieurs enfants, dont quelques-uns reposent près d'elle sous la terre, à Dôsenheim. Regarde!... et rappelle-toi les instants si calmes, où ta vie s'est écoulée au milieu de braves gens qui t'appelaient bon fils, bon père, honnête homme et priaient Dieu de te combler de bénédictions. A quoi te sert maintenant d'avoir été bon père et bon fils, d'avoir toujours rempli tes devoirs avec honnêteté, puisqu'on te chasse et que pas une âme au monde ne peut réclamer pour toi? Les Allemands sont les plus forts, et la force vaut mieux que le droit établi par Dieu même. »

Je frémissais d'oser élever mon reproche jusqu'à l'Eternel, mais ma douleur était trop profonde, l'iniquité me paraissait trop forte... Que le ciel me pardonne d'avoir douté de lui!

Quant au reste, ma résolution était inébranlable, j'aurais mieux aimé périr, que de commettre une bassesse. Et regardant Merlin, appuyé contre un bouleau, près de moi, l'œil sombre, je lui dis :

« C'est la dernière fois que je regarde ma vieille baraque; demain, l'*Oberfœrster* recevra ma réponse, et après-demain les meubles seront sur la charrette. Dites-moi maintenant ce que vous pensez faire. »

Alors il devint tout rouge et murmura :

« Oh! père Frédéric, pouvez-vous me demander cela? Vous me faites de la peine. Ne savez-vous donc pas ce que je ferai? Je ferai comme vous; il n'y a pas deux manières d'être honnête homme.

— C'est bon! Je le savais, lui dis-je, mais je suis pourtant content de vous l'avoir entendu dire. Il faut que tout soit clair entre nous. Nous ne sommes pas des Allemands, nous autres, qui vont par trente-six chemins, et qui trouvent que tout est bien, pourvu que cela réussisse. Allons, en route, Jean, et bon courage! »

Nous commençâmes à descendre la côte, et je t'avoue, Georges, qu'en approchant de la maison, et pensant qu'il allait falloir annoncer la terrible nouvelle à ma fille et à la grand'mère, mon cœur en frémissait.

Enfin, nous arrivâmes tout de même sur le seuil. Jean entra le premier; je le suivis en refermant la porte.

Il pouvait être quatre heures. Marie-Rose pelait des pommes de terre pour le souper, et la grand'mère, assise dans son fauteuil, près du poêle, écoutait bourdonner le feu comme à l'ordinaire, depuis des années.

Figure-toi notre position; comment nous y prendre pour leur dire que les Allemands nous mettaient à la porte? Mais les pauvres femmes n'eurent qu'à nous regarder, pour comprendre qu'il se passait quelque chose de grave.

Après avoir posé mon bâton au coin de l'horloge et pendu ma casquette à son clou, je fis quelques tours dans la chambre; puis, comme il fallait bien commencer d'une manière ou d'une autre, je me mis à raconter en détail les propositions que nous avait faites l'*Oberfœrster*, d'entrer au service du roi de Prusse. Je ne me pressais pas, je disais les choses clairement, sans rien cacher ni rien ajouter, voulant que ces pauvres êtres eussent aussi la liberté de choisir entre la misère et la honte.

Marie-Rose, toute pâle, levait à chaque instant les mains au ciel, en murmurant :

« Est-ce possible, mon Dieu? Existe-t-il de pareils gueux dans le monde? Ah! plutôt mourir, que de s'engager dans cette bande de coquins! »

Cela me faisait plaisir de voir que ma fille avait du cœur; Jean Merlin en était tellement touché, que je voyais trembloter ses moustaches.

La grand'mère, elle, se réveillait comme un escargot dans sa coquille, ses yeux éteints brillaient de colère; j'en étais surpris moi-même. Et quand je me mis à dire que l'*Oberfœrster*,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

si nous refusions de servir la Prusse, nous accordait vingt-quatre heures pour quitter la baraque, son indignation éclata d'un coup :

« Quitter la maison ! dit-elle, en se levant toute courbée, mais cette maison est à moi ! Je suis venu au monde dans cette maison, voilà plus de quatre-vingts ans, et je ne l'ai jamais quittée. C'est mon grand-père Laurent Duchêne qui vint y demeurer le premier, voilà plus de cent trente ans, et qui planta tous les arbres fruitiers de la côte ; c'est mon père Jacquemin qui, le premier, traça le chemin de Dôsenheim et le sentier de Tommenthal ; c'est mon mari Georges Bruat et mon gendre Frédéric, ici présent, qui firent les premiers semis de hêtres et de sapins, dont les forêts s'étendent maintenant sur les deux vallées ; et tous, de père en fils, nous avons vécu honnêtement dans cette maison ; nous l'avons gagnée ; nous avons entouré le jardin de haies vives ; chaque arbre du verger est de nous ; nous avons économisé pour acheter la prairie, élever la grange et l'étable.... Nous chasser de cette maison ! Ah ! les misérables.... En voilà des idées d'Allemands !... Eh bien, qu'ils viennent ! C'est moi, Anne Bruat, qui veux leur parler ! »

Je ne pouvais pas calmer cette pauvre vieille grand'mère, tout ce qu'elle disait était juste ; mais, avec des gens qui soutiennent que la force est tout, et que la honte et l'injustice ne sont rien, à quoi bon tant parler ?

Comme elle venait de se rasseoir tout essoufflée, je lui demandai d'un ton bien triste, mais ferme :

« Grand'mère, voulez-vous que j'accepte du service chez les Allemands ?

— Non, fit-elle.

— Eh bien, dans quarante-huit heures il faudra quitter tous ensemble cette vieille maison.

— Jamais ! cria-t-elle. Je ne veux pas !

— Et moi, lui dis-je, le cœur brisé, je vous dis qu'il le faut ! Je le veux !.... C'est le premier ordre que je vous donne depuis mon arrivée ici.... Vous le savez, j'ai toujours eu pour vous le plus grand respect. Que ces Allemands soient maudits mille fois, pour m'avoir forcé de vous manquer de respect, je les en exècre encore plus, si c'est possible !... Mais ne comprenez-vous pas, grand'mère, que ces brutes, sans pitié même pour la vieillesse, s'ils éprouvaient de votre part la moindre résistance, vous traîneraient dehors par vos cheveux gris ; vous n'êtes pas forte, vous ; ils sont forts, eux, et cela leur suffit !... Ne comprenez-vous pas que moi, voyant un tel spectacle, je me précipiterais sur eux, quand ils seraient un régiment, et qu'ils me massacreraient ?.. Alors que deviendriez-vous, vous et ma fille ? Voilà ce qu'il faut voir, grand'mère. Pardonnez-moi de vous parler si durement, mais je ne veux pas une minute de grâce, ni vous non plus, j'en suis sûr ; et d'abord ils ne nous l'accorderaient pas, ce sont des gens sans entrailles ! »

Elle fondait en larmes et bégayait :

« Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! quitter cette maison, où j'espérais voir ma petite-fille heureuse et bercer encore mes arrière-petits-enfants !... Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas appelée plus tôt ? »

Elle pleurait si amèrement, que tous ensemble, nous sentions les larmes descendre une à une sur nos joues. Que de souvenirs nous revenaient ! Mais la pauvre grand'mère en avait encore bien plus, n'ayant jamais quitté le vallon durant tant d'années, que pour aller deux ou trois fois l'an au marché de Saverne ou de Phalsbourg ; c'étaient ses plus longs voyages.

Enfin, le grand coup était porté. La nécessité, Georges, la terrible nécessité venait de parler par ma bouche ; les femmes avaient compris qu'il fallait partir, peut-être pour toujours, que rien ne pouvait empêcher cet épouvantable malheur.

C'était déjà quelque chose ; mais un autre devoir aussi pénible me restait à remplir. Comme les gémissements avaient cessé, comme nous rêvions tous dans l'abattement, élevant de nouveau la voix, je dis :

« Jean Merlin, vous m'avez demandé, l'été dernier, ma fille en mariage, et je vous avais accepté pour être mon fils, parce que je vous connaissais, que je vous aimais, et que je vous estimais autant que n'importe qui dans le pays. C'était donc entendu, nos paroles avaient été données, il ne nous en fallait pas plus !... Mais alors j'étais brigadier forestier, j'allais avoir droit à ma retraite, et mon poste vous était promis. Sans être riche, j'avais un peu de bien, ma fille pouvait être considérée comme un bon parti. Maintenant je ne suis plus rien ; à dire la vérité, je suis même un homme pauvre. Les vieux meubles qui me restent convenaient à cette maison ; quand il faudra les emmener, ils seront un embarras ; et la prairie, que j'ai payée de mes économies, quinze cents francs, aussi par convenance pour la maison forestière, ne vaudra guère plus de moitié, quand il faudra la revendre. Encore les Allemands déclareront peut-être que les biens immeubles doivent aussi leur revenir. Cela ne dépend que d'eux, puisque le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Frédéric !... Frédéric !... tuez-moi !... (p. 35).

plus fort a toujours raison ! Vous-mêmes, vous allez vous trouver sans place ; votre vieille mère reste à votre charge. L'entretien d'une femme, au milieu de toutes ces misères, peut vous paraître bien pénible... C'est pourquoi, Jean, mon honneur et celui de ma fille m'obligent à vous rendre votre parole. Les choses ne sont plus les mêmes, Marie-Rose n'a plus rien, et je comprendrais qu'un honnête homme, dans une occasion aussi grave, pût changer d'idée.

Merlin était devenu pâle en m'écoutant, et, d'une voix enrouée, il me répondit :

« Je vous ai demandé Marie-Rose pour elle, père Frédéric, parce que je l'aimais et qu'elle m'aimait aussi. Je ne vous l'ai pas demandée, ni pour votre place, ni pour le bien qu'elle pouvait avoir ; si j'avais eu cette idée, j'aurais été un gueux. Et maintenant j'y tiens encore plus qu'avant, j'ai vu qu'elle avait du cœur, cela passe avant tout ! »

Et se levant, les bras étendus, il s'écria :

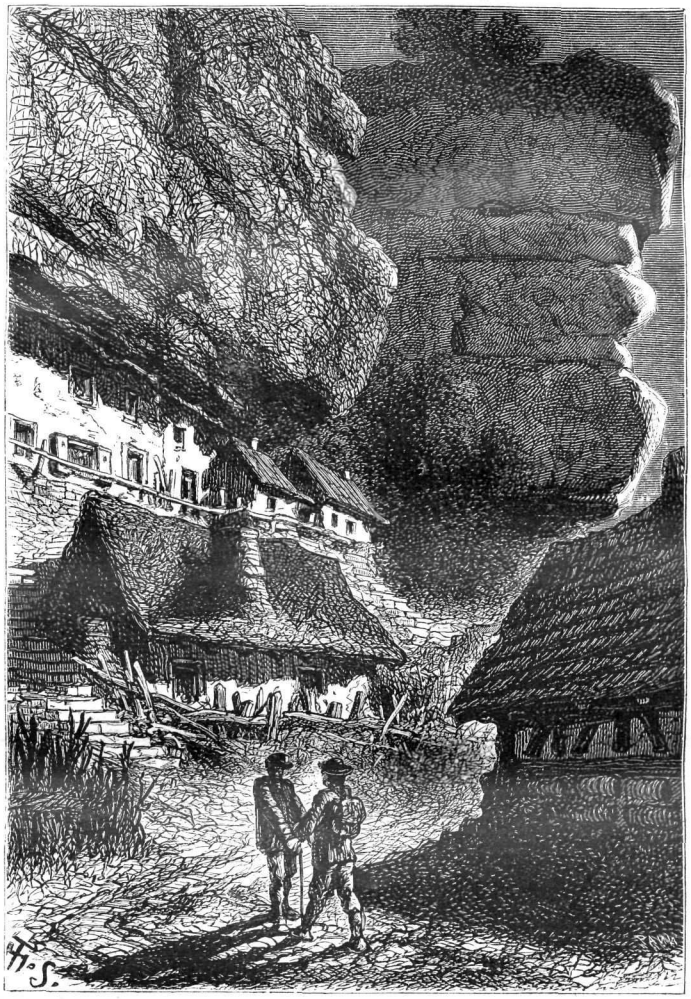
« Marie-Rose ! »

A peine l'avait-il appelée, qu'elle se retournait, la figure baignée de larmes, et se jetait dans ses bras ; ils s'embrassèrent longtemps, et je pensai :

« Tout est bien, ma fille est entre les mains d'un honnête homme, c'est ma plus grande consolation dans tous ces malheurs abominables. »

Après cela, Georges, malgré notre désolation, le calme se rétablit. Merlin et moi, nous convînmes qu'il irait le lendemain porter

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Du courage, nous sommes des hommes !... (p. 42).

notre réponse à Zornstadt : « Non, monsieur l'*Oberfœrster*, nous ne servirons pas le roi de Prusse ! » J'écrivis ma lettre tout de suite, il la mit dans sa poche.

Il fut également arrêté que j'irais de bonne heure au Graufthâl, tâcher de découvrir un endroit pour nous loger, avec nos meubles. Les trois chambres au premier du père Ykel, aubergiste de la *Coupe*, devaient être toujours libres depuis l'invasion, pas un voyageur ne venant au pays ; la place ne devait pas manquer non plus dans son écurie ; j'espérais les louer à bon marché.

Quant à Merlin, il avait encore à prévenir sa mère, et nous dit qu'elle partirait pour Felsberg, où l'oncle Daniel serait bien heureux de la recevoir. Le vieux maître d'école et sa sœur avaient longtemps fait leur ménage ensemble ; et seulement après son installation à la maison forestière du Tomenthâl, Jean Merlin avait pris sa mère avec lui. La bonne vieille Margrédel n'avait donc qu'à retourner au hameau où sa petite maison l'attendait.

Ainsi furent prises nos dernières résolutions.

Jean se chargea aussi d'aller prévenir M. Laroche de ce qui venait de se passer, et de lui dire que j'irais le voir après notre déménagement. Puis il embrassa Marie-Rose, dit encore quelques paroles d'encouragement à la grand'-mère et sortit. Je l'accompagnai sur le seuil, en lui serrant la main. La nuit était venue, il gelait à pierre fendre, le ciel étincelait d'étoiles. Quel temps pour quitter la baraque et chercher un autre asile !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En rentrant, je vis le pauvre Calas vider la marmite aux pommes de terre sur la table et poser les deux pots de lait caillé près du saladier, en nous regardant d'un air étonné; personne ne bougeait.

« Assieds-toi, Calas, lui dis-je, mange seul; personne de nous n'a faim ce soir. »

Il s'assit donc et se mit à peler ses pommes de terre; ayant tiré le fumier de l'écurie et donné le fourrage au bétail, sa tâche était remplie et sa conscience tranquille.

Heureux ceux qui ne prévoient pas le lendemain, et que l'Eternel gouverne seul, sans rois, sans empereurs et sans ministres.... Ils n'ont pas le quart de nos chagrins!... L'écureuil, le lièvre, le renard, tous les animaux des bois et de la plaine reçoivent leur fourrure nouvelle à l'entrée de l'hiver; les oiseaux du ciel reçoivent un plus fin duvet; ceux qui ne pourraient pas vivre dans la neige, faute d'insectes pour les nourrir, ont reçu de grandes ailes qui leur permettent d'aller chercher un plus beau soleil. L'homme seul ne reçoit rien! Ni son travail, ni sa prévoyance, ni son courage ne peuvent le préserver du malheur; ses semblables sont ses pires ennemis, et sa vieillesse est souvent le comble de la misère. Voilà notre partage.

Quelques-uns voudraient changer ces choses, mais c'est difficile; il faudrait du cœur et du bon sens qui nous manquent.

Enfin, à la nuit close, nous allâmes rêver seuls, chacun dans son coin, au coup terrible qui nous accablait.

CHAPITRE IX

Le lendemain, 1er novembre, au petit jour, je partis pour le Graufthâl. J'avais mis ma blouse, mes gros souliers et mon feutre. Les arbres au bord du chemin se courbaient sous le givre; de loin en loin, un merle, une grive s'élevaient sous les broussailles blanches, poussant leur cri, comme pour me dire adieu. Depuis, j'y ai rêvé bien des fois; j'étais sur le chemin de l'exil, Georges; il commençait seulement et devait aller bien loin.

Vers sept heures, j'arrivais sous les grosses roches, où se cachent les plus pauvres maisonnettes du hameau; d'autres suivent la rivière; et je m'arrêtai devant celle du père Ykel. J'entrai par la cuisine, dans la salle d'auberge tout enfumée. Rien ne bougeait; je croyais être seul et j'allais appeler, quand j'aperçus Ykel, assis derrière le poêle, son bout de pipe noire à couvercle de cuivre entre les dents, et le gros bonnet de coton sur l'oreille; il ne remuait pas, ayant eu quelques semaines avant une attaque de rhumatisme, qui lui venait de ses longues pêches à la main aux sources vives de la montagne et de ses pêches de nuit dans les brouillards, au flambeau.

Jamais la vallée n'avait eu de pêcheur pareil; il vendait des écrevisses et des truites jusqu'aux grands hôtels de Strasbourg. Malheureusement tout se paye tôt ou tard, les rhumatismes étaient venus, et maintenant il pouvait songer aux bons endroits de la rivière, aux beaux coups de filet.

Dans le moment où je le découvris, ses petits yeux verts étaient déjà fixés sur moi.

« C'est vous, père Frédéric! dit-il. Que venez-vous faire ici parmi les gueux qui nous dépouillent? A votre place, moi, je resterais tranquille sous bois; les loups ne sont pas d'aussi mauvais voisins.

— On ne fait pas ce qu'on veut, lui répondis-je. Est-ce que vos trois chambres en haut sont toujours libres, et avez-vous de la place à l'écurie pour deux vaches?

— Si j'en ai! s'écria-t-il. Les Prussiens en ont fait de la place! Ils ont tout pris, foin, paille, avoine, farine, avec le bétail.... Ah! la place.... la place.... Je crois bien.... depuis le grenier jusqu'à la cave, nous en avons, elle ne nous manquera pas de longtemps!... »

En même temps, il fit entendre un éclat de rire sec, en grinçant ses vieilles dents et murmurant :

« Oh! scélérats!... Dieu veuille que nous ayons un jour le dessus, j'irai là-bas sur des béquilles, malgré mes rhumatismes, reprendre tout ce qu'ils m'ont volé.

— Alors, lui dis-je, les chambres sont vides?

— Oui, et l'écurie aussi, avec le grenier à foin. Mais pourquoi me demandez-vous ça?

— C'est que je viens pour louer.

— Vous! s'écria-t-il stupéfait. Vous ne restez donc plus à la maison forestière?

— Non, les Prussiens me chassent.

— Ils vous chassent!... Et pourquoi?

— Parce que je ne veux pas accepter de service chez les Allemands. »

Alors Ykel parut attendri, son nez crochu se recourba jusque sur ses lèvres, et d'une voix grave il me dit :

« J'ai toujours pensé que vous étiez un honnête homme. Vous étiez un peu sévère dans le service, mais vous étiez juste; on n'a jamais pu dire le contraire. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Puis il appela :

« Katel!... Katel! .. »

Et sa fille, qui venait d'allumer du feu sur l'âtre, entra.

« Tiens, Katel, dit-il en me montrant, voilà le père Frédéric, que les Prussiens chassent avec sa fille et la grand'mère, parce qu'il ne veut pas entrer dans leur bande. Ça, c'est encore mille fois pire que les réquisitions ; c'est quelque chose qui vous fait dresser les cheveux. »

Sa fille alors prit aussi notre parti, criant que le ciel devrait tomber, pour écraser des gueux de cette espèce. Elle me conduisit en haut, grimpant l'escalier en échelle de meunier, pour me faire visiter les trois chambres que je désirais louer.

Tu ne peux rien te représenter de plus misérable; on touchait les poutres du plafond de la main; les fenêtres basses, à vitraux de plomb, dans l'ombre des rochers, donnaient à peine un rayon de jour.

Quelle différence avec notre jolie maisonnette, si bien éclairée au versant de la côte! Oui, c'était bien triste, mais nous n'avions pas de choix, il fallait se loger quelque part.

Je dis à Katel de faire un peu de feu dans la grande chambre, pour en dissiper l'humidité; puis étant descendu, le père Ykel et moi nous convînmes que j'aurais le premier de sa maison, deux places à l'écurie pour mes vaches, le petit fenil au-dessus, avec un réduit à porcs, un coin de la cave pour mes pommes de terre, et la moitié du hangar, où je comptais laisser les meubles qui ne pourraient pas entrer dans les chambres, le tout à raison de huit francs par mois, somme assez forte dans un temps où personne ne trouvait à gagner un centime.

Deux ou trois voisins, le grand charbonnier Starck et sa femme Sophie, le vannier Koffel, et Hulot, l'ancien contrebandier, arrivaient alors à l'auberge prendre leur chopine d'eau-de-vie, selon l'habitude. Ykel leur raconta les nouvelles abominations des Allemands, ils en furent révoltés. Starck m'offrit de venir avec ses chevaux et sa voiture m'aider à déménager, ce que j'acceptai de bon cœur.

Les choses étant entendues de la sorte, Starck me promit encore de venir sans faute avant midi; après quoi je repris le chemin de la maison. Il commençait à neiger; pas une âme, ni devant ni derrière moi, ne suivait le sentier, et, sur les neuf heures, je frappais des pieds dans l'allée, pour en détacher la neige.

Marie-Rose était là. Je lui dis en quatre mots que j'avais retenu notre logement, qu'il fallait préparer la grand'mère à partir bientôt, vider nos armoires dans nos paniers et défaire les meubles. J'appelai Calas pour m'aider, et tout de suite ce travail commença; nous prîmes à peine le temps de déjeuner. Le marteau retentissait dans la baraque; nous entendions la grand'mère sangloter dans sa petite chambre et Marie-Rose l'encourager.

C'est tout ce qui me revient.

C'était épouvantable d'entendre gémir cette pauvre vieille, de l'entendre se plaindre du sort qui l'accablait dans sa vieillesse, et puis appeler au secours son mari, le brave père Bruat, mort depuis dix ans, et tous les anciens dont les os reposaient au cimetière de Dôsenheim. Cela me fait encore frémir quand j'y pense; et les bonnes paroles de ma fille me reviennent avec attendrissement.

Le marteau allait son train; les meubles, la petite glace près du lit de Catherine, — ma pauvre femme défunte, — les portraits du grand'père et de la grand'mère, peints par Ricard, le même qui faisait les belles enseignes de la ville du temps de Charles X, les deux bénitiers et le vieux crucifix au fond de l'alcôve, la commode de Marie-Rose, et la grande armoire de noyer qui nous venait de l'arrière-grand-père Duchêne; toutes ces vieilles choses, qui nous rappelaient les anciens, la bonne vie paisible, et qui depuis des années avaient leur place qu'on retrouvait à tâtons dans la nuit noire, tout se détachait; c'était en quelque sorte notre existence qu'il fallait défaire de nos propres mains!

Et Ragot qui va et vient, tout étonné de ce remue-ménage; Calas qui demande : « Qu'est-ce que nous avons donc fait, pour nous sauver comme des voleurs?... » Et le reste... car je ne me souviens pas de tout, Georges! Je voudrais même avoir tout oublié, et n'avoir jamais commencé cette histoire, la honte du genre humain et l'humiliation de cette espèce de chrétiens, qui réduisent leurs semblables à la dernière misère, parce qu'ils ne veulent pas s'agenouiller devant leur orgueil.

Enfin, puisque nous y sommes, allons toujours.

Tout cela n'était encore rien!

C'est quand le grand Starck arriva, et que, les meubles étant chargés sur sa voiture, il fallut dire enfin à la grand'mère de sortir de sa petite chambre, et que voyant dans l'allée cette désolation, elle tomba la face contre terre, en s'écriant :

« Frédéric!... Frédéric!... tuez-moi!... faites-moi mourir.... mais ne m'emmenez pas!...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Qu'on me laisse au moins dormir sous la neige, dans notre petit jardin! »

C'est alors, Georges, que je souhaitai moi-même d'être mort.... Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Et maintenant, après quatre ans, je serais bien embarrassé de te dire comment la grand'mère se trouva placée dans la voiture, au milieu des paillasses et des matelas, sous les milliers de flocons qui tombaient du ciel.

La neige, n'ayant pas cessé de tomber depuis le matin, était déjà haute. La grande voiture s'en allait lentement; Starck, devant, tirait ses biques par la bride, en jurant et les forçant d'avancer à coups de fouet; Calas, plus loin, chassait le bétail, Ragot l'aidait; Marie-Rose et moi, nous suivions, la tête penchée; et derrière nous la maisonnette s'éloignait toute blanche, au milieu des sapins.

Il nous restait à prendre le lendemain notre bois, notre fourrage et nos pommes de terre; aussi j'avais fermé la porte et mis la clef dans ma poche avant de partir.

A la nuit close, nous arrivâmes devant la maison d'Ykel. Je pris la grand'mère dans mes bras, comme un enfant, et je la portai en haut dans sa chambre, où Katel avait fait un bon feu. Marie-Rose et Katel s'embrassèrent; elles avaient été à l'école et fait leur première communion ensemble, à Dôsenheim. Katel pleurait. Marie-Rose, toute pâle, ne disait rien. Elles montèrent; et pendant que Starck avec Calas et deux ou trois voisins déchargeaient les meubles sous le hangar, j'entrai dans la salle m'asseoir un instant derrière le fourneau et prendre un verre de vin, car je n'en pouvais plus, j'étais à bout de forces.

CHAPITRE X

Notre première nuit au Grafthâl, dans cette soupente où passaient les courants d'air du grenier, est la plus triste dont je me souvienne; le fourneau fumait; la grand'mère toussait dans son lit; Marie-Rose se levait, malgré le froid, pour lui donner à boire; les petites vitres grelottaient à chaque coup de vent, qui nous amenait la poussière de neige jusque sur le plancher.

Ah! oui, nous avons bien souffert cette première nuit! Et, ne pouvant fermer l'œil, je me disais :

« Impossible de vivre ici!... Nous péririons tous avant quinze jours; il faut absolument nous en aller plus loin... Mais où aller? Quel chemin prendre? »

Tous les villages d'Alsace et de Lorraine étaient encombrés d'Allemands, les routes couvertes de canons et de convois; pas une baraque, pas même une écurie ne restait libre.

Ces idées me faisaient des cheveux gris; j'aurais voulu m'être cassé le cou tout de suite en descendant les marches de la maison forestière, et j'en souhaitais autant pour la grand'mère et pour ma fille.

Heureusement, Jean Merlin arriva le lendemain de bonne heure. Il avait porté notre réponse à l'*Oberfœrster;* il avait déménagé ses meubles à Felsberg, et la vieille Margrédel, sa mère, était déjà tranquillement assise près du feu, chez l'oncle Daniel.

C'est ce qu'il nous dit d'un air de bonne humeur, après avoir embrassé Marie-Rose et souhaité le bonjour à la grand'mère.

Rien que de voir sa confiance, cela m'avait déjà remonté le cœur; et, comme je me plaignais du froid, de la fumée, de notre mauvaise nuit, il s'écria :

« Oui!... je comprends tout ça, brigadier; je m'en doutais bien; aussi je me suis dépêché de venir. C'est dur de quitter ses habitudes et de se mettre à vivre chez les étrangers à votre âge; cela vous casse les bras. Dans des occasions pareilles, il faut se changer les idées. Voici la clef de ma baraque et le cahier des estimations; vous avez aussi votre registre et le marteau de marque; eh bien, savez-vous ce que je ferais à votre place? J'irais tout porter à notre inspecteur; d'autant plus que l'*Oberfœrster* de Zornstadt pourrait vous les réclamer et vous forcer de les donner. Une fois qu'ils seront chez M. Laroche, personne n'aura plus rien à vous dire. Pendant que vous serez là-bas, Marie-Rose lavera les fenêtres et le plancher; Calas ira chercher le bois, le fourrage, les pommes de terre avec Starck, et moi je me charge d'arranger les meubles, de tout mettre en place.

Il parlait avec tant de bon sens, que je suivis son conseil. Nous descendîmes dans la grande salle, et, quoique ce ne soit pas mon habitude, nous prîmes ensemble un bon verre d'eau-de-vie; après quoi je partis, le registre sous ma blouse, le marteau dans ma poche, et le bâton à la main.

C'est mon dernier voyage au pays, pour affaires de service.

L'étang de la Frohmülhe était couvert de glace; le moulin et la scierie plus bas ne marchaient plus. Personne, depuis la veille,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

n'avait suivi mon sentier, tout semblait désolé ; durant trois heures je ne vis pas une âme.

Alors, me rappelant la fumée des charbonnières, le tic-toc des bûcherons travaillant dans les coupes, ébranchant les arbres, entassant les bûches le long des chemins forestiers, même en plein hiver, toute cette vie joyeuse d'autrefois, ce gain qui donne la nourriture et le bonheur aux moindres hameaux, je me disais que les bandits capables de troubler un pareil ordre, pour s'attirer indûment le fruit du travail des autres, méritaient la corde.

Et de loin en loin, au milieu du silence, voyant passer un épervier sur ses larges ailes, les griffes repliées sous le ventre, et poussant son cri de guerre, je pensais :

« Voilà les Prussiens !... Aujourd'hui ils dévorent tout. Ils ont planté leurs griffes sur les Allemands ; ils leur ont donné des officiers qui les triquent ; au lieu de travailler, ces gens seront forcés de manger leur dernier liard à la guerre, et les autres auront toujours le bec et les ongles dans leur graisse ; ils les plumeront à plaisir, sans qu'ils puissent se défendre. Malheur à nous tous ! Les nobles Prussiens vont nous manger ; et les Badois, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Hessois avec nous ! »

Ces idées mélancoliques et beaucoup d'autres semblables me passaient par la tête.

Sur les dix heures, je montais la rampe du vieux fort, abandonné depuis le commencement de la guerre ; puis, descendant la rue du Faubourg, j'entrai dans la maison de M. l'inspecteur. Mais la porte du bureau dans le vestibule à gauche était fermée ; j'eus beau sonner, essayer d'ouvrir, personne ne répondit. J'allais sortir pour m'informer chez un voisin de ce qu'était devenu M. Laroche, s'il avait été forcé de partir, lorsqu'une porte en haut s'ouvrit, et M. l'inspecteur lui-même, en robe de chambre, parut sur l'escalier.

« Qui est là ? fit-il, ne me reconnaissant pas d'abord sous mon grand feutre.

— C'est moi, monsieur l'inspecteur, lui dis-je.

— Ah ! c'est vous, père Frédéric, dit-il tout réjoui. Eh bien, montez, montez. Toute ma maison est partie, je reste seul ; on m'apporte mes repas de l'auberge de la *Grappe*. Entrez !... entrez !... »

Nous entrâmes alors dans une petite chambre bien propre au premier ; un bon feu bourdonnait dans le fourneau. Et m'avançant un fauteuil :

« Prenez place, père Frédéric, » dit-il, en s'asseyant près d'une petite table couverte de livres.

Je m'assis donc, et nous nous mîmes à causer de nos affaires. Je lui racontai notre visite à l'*Oberfœrster ;* il savait tout et bien d'autres choses encore.

« Je suis content de voir, disait-il, que nos gardes, sauf le pauvre Heppe, père de six enfants, ont tous fait leur devoir ; c'est une grande satisfaction pour moi. En ce qui vous regarde, père Frédéric, vous et Jean Merlin, votre gendre, je n'ai jamais eu le moindre doute. »

Puis il s'informa de notre position ; et, recevant le registre et le marteau, il les mit dans une armoire, disant que ses papiers étaient déjà partis, que ceux-ci iraient les rejoindre. Il me demanda si nous n'avions pas des besoins pressants. Je lui répondis qu'il me restait bien encore 300 francs, que j'économisais pour acheter un bout de prairie, à côté du verger, que cela me suffirait sans doute.

« Allons, tant mieux ! dit-il. Vous savez, père Frédéric, que ma bourse est à votre service ; elle n'est pas forte aujourd'hui ; chacun est obligé de ménager ses ressources, car Dieu sait combien de temps cette campagne peut durer ; mais s'il vous fallait quelques fonds.... »

Je le remerciai de nouveau.

Nous causions comme de véritables amis. Il m'engagea même à prendre un cigare dans sa boîte, mais je le remerciai. Alors il me demanda si j'avais une pipe, et me dit de l'allumer. C'est pour te faire comprendre quel brave homme c'était que notre inspecteur.

Je me rappelle qu'il me dit ensuite que tout n'était pas fini ; que sans doute nos armées régulières s'étaient rendues en masse ; que tous nos officiers, maréchaux, généraux, jusqu'aux simples caporaux, étaient tombés par ce moyen au pouvoir de l'ennemi, chose qui ne s'était jamais vue depuis le commencement de l'histoire de France et de n'importe quelle autre nation ; cela le peinait, et même, si j'ose le dire, l'indignait. Il en avait les larmes aux yeux comme moi.

Mais après cela, il disait que Paris tenait bien, que ce grand peuple de Paris n'avait jamais tant montré son courage et son amour de la patrie ; il ajoutait qu'une grande et solide armée, quoique jeune, s'était déjà formée du côté d'Orléans, et qu'on attendait beaucoup d'elle ; que la République avait été proclamée après Sedan, comme les paysans vont cher-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cher le médecin, quand le malade est à l'agonie, et que pourtant cette République avait eu le courage de prendre le fardeau de tous les dangers dont elle n'était pas cause, pendant que ceux qui nous avaient jetés dans la guerre se retiraient à l'étranger. Qu'un homme très-énergique, Gambetta, membre du gouvernement provisoire, se trouvait à la tête de ce grand mouvement ; qu'il appelait à lui tous les Français en état de porter les armes, sans distinction d'opinions, et que si la campagne se prolongeait quelques mois, les Allemands ne pourraient y tenir, que tous les chefs de famille étant enrégimentés, leurs terres, leurs usines, leurs exploitations restaient abandonnées; que le labour et les semailles n'auraient pas lieu, et que les femmes, les enfants, la population en masse périrait dans une horrible famine.

Nous avons vu depuis, Georges, que ces choses étaient vraies; toutes les lettres qu'on a trouvées sur les landwehr annonçaient la plus grande misère en Allemagne.

Enfin, ce que me dit M. Laroche réveilla mes espérances. Il promit aussi de faire liquider ma retraite dès que cela serait possible, et vers une heure je le quittai plein de confiance. Il me serra la main et me cria sur la porte :

« Bon espoir, père Frédéric ; nous aurons encore des jours heureux ! »

En le quittant, j'étais un autre homme, et j'arrivai sans me presser au Graufthâl, où m'attendait la plus agréable surprise.

Jean Merlin avait tout mis en ordre. Les fentes de la soupente, des portes et des fenêtres étaient fermées, le plancher lavé, les meubles en place, les cadres pendus aux murs, autant que possible comme ils se trouvaient à la maison forestière. Le froid était très-vif dehors; notre fourneau, que Jean avait monté et nettoyé à la mine de plomb, tirait comme un soufflet de forge; et la grand'mère, assise derrière, dans son vieux fauteuil, écoutait ce bourdonnement, en regardant la flamme briller jusqu'au fond de la chambre. Marie-Rose, les manches retroussées, semblait contente de voir ma satisfaction; Jean Merlin, son bout de pipe entre les moustaches et les yeux plissés, me regardait comme pour dire :

« Eh bien, papa Frédéric, qu'est-ce que vous pensez de cela? Est-ce qu'il fait encore froid dans cette chambre? Est-ce que tout n'est pas propre, reluisant et bien en place? C'est Marie-Rose et moi qui avons arrangé cela. »

Et moi, voyant ces choses, je leur dis :

« Tout est bien... la grand'mère a chaud... Maintenant je vois que nous pourrons rester ici... Vous êtes de braves enfants ! »

On dressa la table. Marie-Rose avait fait une bonne soupe aux choux et au lard, car les Allemands prenant toute la viande fraîche pour eux, on était encore bien content d'avoir de la viande fumée; heureusement les pommes de terre, les choux, les navets ne manquaient pas, cela formait notre principale ressource.

Ce soir-là, nous mangeâmes en famille; et pendant le souper je racontai dans tous les détails ce que m'avait appris M. l'inspecteur touchant les affaires de la République. C'étaient les premières nouvelles positives que nous avions de la France depuis longtemps; aussi tu penses si l'on m'écoutait. Les yeux de Jean brillaient, quand je parlais de batailles prochaines du côté de la Loire.

« Ah ! faisait-il, on appelle les Français, les anciens soldats. Tiens ! tiens ! on se défend ! »

Et je m'écriais plein d'enthousiasme :

« Si l'on se défend !... je crois bien ! M. l'inspecteur dit que si ça continue quelques mois, les autres en auront assez. »

Alors il retroussait ses moustaches et semblait vouloir parler; mais ensuite, regardant Marie-Rose qui nous écoutait, l'air grave comme d'habitude, il se remettait à manger en disant :

« C'est égal, vous me faites joliment plaisir de me raconter çà, père Frédéric; oui, c'est une fameuse nouvelle. »

Enfin, sur les huit heures, il partit en nous annonçant son retour pour le lendemain ou le surlendemain, et nous nous couchâmes dans la plus grande tranquillité.

Autant la nuit d'avant avait été triste et froide, autant celle-là fut bonne; nous dormîmes comme des bienheureux, malgré la bise qui se démenait dehors.

J'étais revenu de ma désolation ; je pensais que nous pourrions vivre au Graufthâl jusqu'à la fin des événements.

CHAPITRE XI

Une fois retirés sous les roches de Graufthâl, j'espérais que les Allemands nous laisseraient tranquilles. Que pouvaient-ils nous demander encore? Nous avions tout abandonné, nous vivions dans le plus pauvre hameau du pays, au milieu des bois ; bien rarement leurs escouades venaient dans ce coin, si pauvre qu'on y trouvait à peine de quoi réquisition-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ner quelques bottes de foin ou de paille. Tout me paraissait donc pour le mieux, et nous pensions n'avoir plus rien à démêler avec cette mauvaise race.

Malheureusement on se trompe souvent, les choses ne vont pas toujours comme on pense.

Bientôt le bruit courut que Donnadieu, le grand Kern et d'autres gardes avaient passé les Vosges, qu'ils se battaient contre les Allemands du côté de Belfort, et tout de suite l'idée me vint que Jean voudrait aussi partir. J'espérais que Marie-Rose le retiendrait, mais je n'en étais pas sûr. Cette crainte ne me quitta plus.

Chaque matin, pendant que ma fille faisait le ménage et que la grand'mère dévidait son chapelet, je descendais fumer une pipe dans la grande salle, avec le père Ykel. Koffel, Starck et les autres arrivaient prendre leur verre d'eau-de-vie; on parlait des visites domiciliaires, de la défense de sonner les cloches, de l'arrivée des maîtres d'école allemands, pour remplacer les nôtres, des réquisitions de toute sorte qui augmentaient chaque jour, des malheureux paysans réduits à labourer pour nourrir les Prussiens, et de mille autres abominations, qui vous indignaient contre ces imbéciles de Badois, de Bavarois, de Wurtembergeois en train de se faire massacrer pour le roi Guillaume, et de se battre contre leurs propres intérêts. Le grand Starck, fort dévot et qui ne manquait jamais d'assister à la messe les dimanches, criait qu'ils étaient tous damnés sans miséricorde et que leurs âmes brûleraient jusqu'à la consommation des siècles.

Cela nous aidait à passer le temps.

Un jour, Hulot nous amena son petit-fils Jean-Baptiste, un grand garçon de seize ans, en pantalon et veste de toile, les pieds nus, hiver comme été, dans ses gros souliers, les cheveux pendant en longues mèches jaunes sur la figure, et le sac de contrebande sur sa maigre échine. Ce garçon-là, s'étant assis près du feu, nous raconta que du côté de Sarrebrück et de Lanuda les landwehr étaient furieux, qu'on les entendait crier dans tous les cabarets contre la République, cause de la continuation de la guerre depuis Sedan, qu'on venait d'apprendre qu'une bataille près de Coulmiers, vers Orléans, avait été livrée; que les Allemands se sauvaient en déroute, et que l'armée de Frédéric-Charles courait à leur secours; mais que nos jeunes gens allaient aussi rejoindre l'armée de la nation; et que les *hauptmann* avaient établi 50 francs d'amende par jour contre les parents de ceux qui s'échappaient du pays, ce qui ne l'empêcherait pas, lui, Jean-Baptiste, d'aller au secours de la patrie comme les camarades.

A peine avait-il fini de parler, que je montais quatre à quatre, pour raconter ces bonnes nouvelles à Marie-Rose. Je la trouvai sur le palier; elle descendait à la buanderie, et ne parut pas étonnée du tout.

« Oui... oui... mon père, dit-elle, je pensais bien que cela finirait de cette manière; il faut que tout le monde s'en mêle, il faut que tous les hommes partent. Ces Allemands sont des voleurs, ils reviendront en déroute. »

Sa tranquillité m'étonnait, car l'idée devait aussi lui venir que Jean, un homme hardi, ne resterait pas au pays dans un moment pareil, et qu'il pouvait tout à coup s'en aller là-bas, malgré toutes les promesses de mariage.

Enfin, songeant à cela, je rentrai dans ma chambre, pendant qu'elle descendait l'escalier, et deux minutes après le pas de Jean Merlin retentit sur les marches.

Il entra tranquillement, son large feutre rabattu sur les épaules, et dit de bonne humeur :

« Bonjour, père Frédéric. Vous êtes seul ?

— Oui, Jean, Marie-Rose vient de descendre à la buanderie, et la grand'mère est encore au lit.

— Ah! bon... bon... » fit-il en posant son bâton derrière la porte.

Je devinais quelque chose à sa mine. Il se promenait de long en large, et tout à coup, s'arrêtant, il me dit :

« Vous savez ce qui se passe du côté d'Orléans? Vous savez que la débâcle des Allemands commence et qu'on appelle tous les hommes de bonne volonté. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? »

J'étais devenu tout rouge, et je répondis un peu embarrassé :

« Oui, pour ceux qui sont là-bas, de l'autre côté de la Loire, c'est bon; mais nous autres nous aurions du chemin à faire, et puis les Prussiens nous arrêteraient en route, ils gardent tous les chemins, tous les sentiers.

— Bah! dit-il, on les croit plus malins qu'ils ne le sont. Je parierais bien de passer les Vosges à leur barbe. Le grand Kern et Donnadieu ont bien passé avec beaucoup d'autres! »

Aussitôt je compris qu'il voulait partir, que c'était en quelque sorte décidé dans son esprit; cela me donna un coup, car une fois en route, Dieu seul savait quand le mariage se ferait; l'idée de Marie-Rose me troublait.

« Sans doute, lui dis-je; mais il faut aussi penser aux vieux, Jean! Que dirait votre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Pense à la grand'mère... (p. 46).

mère, cette bonne vieille Mangrédel, si vous l'abandonniez dans un moment pareil?

— Ma mère est une bonne Française, dit-il. Nous avons causé de ça, brigadier; elle consent! »

Alors les bras me tombèrent, je ne savais plus quoi répondre, et seulement au bout d'une minute je dis :

« Et Marie-Rose!... Vous ne pensez pas à Marie-Rose! Vous êtes pourtant fiancés... c'est votre femme devant Dieu!...

— Marie-Rose consent aussi, dit-il. Nous n'avons plus besoin que de votre consentement; dites oui! tout sera bien. La dernière fois que je suis venu, pendant que vous étiez en bas à fumer votre pipe, j'ai raconté la chose simplement à Marie-Rose, je lui ai dit qu'un garde forestier sans place, un vieux soldat comme moi devait être au feu; elle a compris, elle consent. »

Ce qu'il me racontait là, Georges, était trop fort; je criai : « Ce n'est pas possible! » Et ouvrant la fenêtre, j'appelai :

« Marie-Rose... Marie-Rose... Monte... Jean est ici. »

Elle étendait le linge sous le hangar, et tout de suite, laissant son ouvrage, elle monta.

« Marie-Rose, lui dis-je, est-ce vrai que tu consens à ce que Jean Merlin aille se battre contre les Allemands du côté d'Orléans, derrière Paris? Est-ce vrai? Parle sans gêne. »

Alors elle, toute pâle et les yeux brillants, dit :

« Oui!... C'est son devoir... Il doit partir!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La maladie de la grand'mère s'aggravait (p. 47)

Nous ne voulons pas être Prussiens, et les autres ne doivent pas se battre seuls pour nous sauver... Il faut être des hommes... il faut défendre son pays ! »

Elle dit d'autres choses pareilles, qui me bouleversaient le sang et me faisaient penser :

« Quelle brave enfant j'ai là !... Non, je ne la connaissais pas encore... C'est la fille des anciens Bruat !... Voilà maintenant que les vieux ressuscitent et qu'ils parlent par la bouche des enfants ! Ils veulent qu'on défende la terre du vieux cimetière où reposent leurs os ! »

Je me levai, les bras étendus.

« Embrassons-nous, leur dis-je, embrassons-nous ! Vous avez raison. Oui, c'est le devoir de tous les Français d'aller se battre. Ah ! si j'avais seulement dix ans de moins, j'irais avec vous, Jean, nous serions deux frères d'armes. »

Et nous nous embrassâmes tous les trois.

Je pleurais; j'étais fier d'avoir une fille si brave, si honnête. La résolution de Jean et de Marie-Rose me paraissait donc naturelle. Mais, comme nous entendions la grand'mère venir à tâtons de la chambre voisine, en s'appuyant au mur, je leur fis signe de se taire; et la pauvre femme étant entrée, je lui dis :

« Grand'mère, voici Jean, que monsieur l'inspecteur envoie du côté de Nancy; il restera là-bas quelque temps.

— Ah ! fit-elle. Il n'y a pas de danger ?

— Non, grand'mère, c'est une commission pour les registres forestiers ; ça ne regarde pas la guerre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Allons, tant mieux ! dit-elle. Combien d'autres sont en danger !... On doit être bien heureux de se tenir dehors ! »

Puis, s'étant assise, elle commença, selon l'habitude, à prier.

Maintenant, Georges, qu'est-ce que je puis encore te dire sur ces choses, qui me déchirent le cœur quand j'y pense?

Jean Merlin passa toute la journée avec nous. Marie-Rose fit un aussi bon dîner que possible, dans notre position; elle mit son beau bonnet et son fichu de soie bleue, pour être agréable aux yeux de celui qu'elle aimait.

Il me semble encore la voir assise à table près de la grand'mère, en face de son fiancé, lui souriant comme en un jour de fête. Il me semble entendre Jean parler des nouvelles d'Orléans, des chances heureuses de la guerre, qui ne sont pas toujours pour les mêmes.

Ensuite, après le dîner, pendant que la grand'mère rêve dans son fauteuil, je vois les enfants assis l'un à côté de l'autre, près de la petite fenêtre, se regardant, se tenant par la main, et causant à voix basse, tantôt tristes, tantôt gais, comme il arrive aux amoureux.

Moi, je vais, je viens, je fume des pipes, songeant à l'avenir. J'écoute le bourdonnement du cabaret; et me rappelant le danger de partir, les peines établies par les Allemands contre ceux qui veulent rejoindre nos armées, il me semble entendre en bas marcher de grosses bottes et traîner des sabres. Je descends, je jette un coup d'œil, en entr'ouvrant la porte de la salle pleine de fumée, et puis je remonte, un peu rassuré, me disant qu'il ne faut pas trembler, qu'on traverse des lignes ennemies plus difficiles, que des hommes énergiques se tirent toujours d'affaire.

Ainsi se passa toute cette après-midi.

Puis au souper, à mesure que le moment du départ approchait, une tristesse plus terrible et des craintes inconnues, étranges, me gagnaient.

« Allez dormir, disais-je à la grand'mère, la nuit est venue. »

Mais elle ne m'écoutait pas, étant un peu sourde; elle murmurait ses litanies, et nous nous regardions les uns les autres, échangeant nos pensées d'un signe. A la fin pourtant, la pauvre vieille se leva, les deux mains appuyées aux bras de son fauteuil, en murmurant :

« Bonsoir, mes enfants. Venez, Jean, que je vous embrasse. Méfiez-vous des Prussiens... ce sont des traîtres !... Ne vous hasardez pas... et que le Seigneur vous conduise ! »

Ils s'embrassèrent. Jean semblait attendri; et la porte s'étant refermée, comme l'église sonnait huit heures et que les petites vitres étaient obscures, il dit :

« Marie-Rose, voici le moment.... La lune se lève; elle éclaire déjà le sentier par où je vais gagner le Donon. »

Ils s'embrassèrent longtemps, se tenant serrés dans le plus grand silence, car en bas on parlait, on criait encore; des étrangers pouvaient nous épier, il fallait de la prudence.

Tu ne sais pas, Georges, et je souhaite que tu ne saches jamais ce qu'un père éprouve dans des instants pareils.

Enfin ils se séparèrent. Jean prit son bâton; Marie-Rose, toute blanche, mais ferme, dit : « Adieu, Jean ! » Et lui, sans répondre, sortit brusquement, en respirant comme si quelque chose l'étouffait.

Je le suivis.

Nous descendîmes le petit escalier sombre, et sur la porte, où la lune couverte de nuages jetait à peine un pâle rayon, nous nous embrassâmes aussi.

« Tu n'as besoin de rien? lui dis-je, car j'avais mis quelque cinquante francs dans ma poche.

— Non, dit-il, j'ai ce qu'il me faut ! »

Nous nous serrions les mains, sans pouvoir nous lâcher, et nous nous regardions jusqu'au fond de l'âme.

Et comme je sentais mes joues trembler :

« Allons, mon père, dit-il d'une voix frémissante, du courage... nous sommes des hommes ! »

Puis il partit à grands pas.

Je le regardai s'enfoncer dans la nuit noire, en le bénissant du cœur. Il me semble l'avoir vu se retourner au coin du sentier des roches, agitant son chapeau, mais je n'en suis pas sûr.

Quand je rentrai, Marie-Rose, assise sur une chaise près de la fenêtre ouverte, pleurait la tête dans ses mains. La pauvre enfant avait eu du courage jusqu'à la dernière minute, mais alors son cœur fondait en larmes.

Je ne lui dis rien, et laissant la petite lampe sur la table, j'entrai dans ma chambre.

Ces choses se passaient en novembre 1870. Nous devions avoir de plus grandes douleurs.

CHAPITRE XII

Après cela, durant quelques jours tout resta paisible.

On n'entendait plus parler d'Orléans. De

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

temps en temps le canon de la ville tonnait, celui de l'ennemi lui répondait de Quatre-Vents et de Wéchem, puis tout se taisait de nouveau.

Le temps s'était mis à la pluie; il tombait de grandes ondées froides, la neige fondante suivait par bancs le cours de la rivière débordée. On se tenait blotti au coin du feu; on rêvait aux absents, à la guerre, aux marches, aux contre-marches. Les gendarmes de Bismarck-Bohlen continuaient leur service; on les voyait passer, le manteau ruisselant de pluie. Le silence, l'incertitude vous accablaient. Marie-Rose allait et venait sans rien dire; elle prenait même un air souriant, lorsque ma tristesse était trop grande, mais je voyais bien à sa pâleur ce qu'elle devait souffrir.

Quelquefois aussi la grand'mère, quand on y pensait le moins, se mettait à parler de Jean, demandant de ses nouvelles. On lui répondait par des choses insignifiantes; les idées courtes de la vieillesse, sa mémoire affaiblie l'empêchaient d'aller plus loin; elle se contentait de ce qu'on pouvait lui dire, et murmurait en rêvant :

« C'est bon!... c'est bon! »

Et puis, les soucis de l'existence, le travail journalier, les soins du bétail, du ménage, nous aidaient à vivre.

Le pauvre Calas, n'ayant plus d'ouvrage chez nous, s'était mis à faire la contrebande entre Phalsbourg et les environs, risquant sa vie tous les jours, pour porter quelques livres de tabac ou d'autres menus objets sur les glacis; le bruit courut en ce temps qu'il avait été tué par une sentinelle allemande; Ragot l'avait suivi, nous n'entendîmes plus parler d'eux. Ils dorment sans doute depuis longtemps au coin d'un bois, ou dans un sillon quelque part; ils sont bien heureux.

Un matin, dans la grande salle en bas, étant seuls, le père Ykel me dit :

« Frédéric, on sait que Jean Merlin, votre gendre, est parti pour rejoindre l'armée nationale. Méfiez-vous, les Prussiens pourraient vous faire de la peine! »

J'étais tout saisi, et je lui répondis au bout d'un instant :

« Mais non, père Ykel! Jean a des affaires du côté de Dôsenheim; il court pour faire rentrer de vieilles créances; dans ce moment on a besoin d'argent.

— Bah! bah! dit-il, vous n'avez pas besoin de me cacher la chose; je suis un vieil ami des Bruat et le vôtre. Merlin n'est pas venu depuis quelques jours; il a passé la montagne et il a bien fait, c'est un brave garçon; mais les traîtres ne manquent pas, vous êtes dénoncé, ainsi soyez sur vos gardes. »

Cet avertissement me donna l'éveil; et, pensant qu'il était bon de prévenir aussi la mère Margrédel et l'oncle Daniel, après déjeuner, sans rien dire à Marie-Rose, je pris mon bâton et je partis pour Felsberg.

Il ne pleuvait plus. Le soleil d'hiver brillait sur les bois; et ce spectacle, en sortant de notre sombre recoin, me ranima. Comme le sentier au pied de la côte passait près de la maison forestière, découvrant le vieux toit au loin, j'en fus attendri. Tous mes souvenirs se réveillèrent; l'idée me vint d'aller voir la maisonnette, de regarder à l'intérieur, en me dressant sur le banc du mur. Il me semblait que cela me ferait du bien, de revoir la vieille salle où les anciens étaient morts, où mes enfants étaient venus au monde! Mes entrailles en frémissaient, et j'allais d'un bon pas, quand, arrivant au petit pont en dos d'âne, entre les saules couverts de givre, je restai tout saisi.

Un garde forestier allemand, son chapeau de feutre vert à plumes de coq sur l'oreille, la pipe de porcelaine à long tuyau dans ses grosses moustaches blondes, et les bras croisés au bord de la fenêtre ouverte, fumait tranquillement, l'air calme, heureux comme dans son propre nid. Il regardait, en souriant, deux enfants joufflus à tête blonde qui s'amusaient sur la porte; et derrière lui, dans l'ombre de la salle, se penchait une femme grasse, les joues rouges, criant d'un ton joyeux :

« Wilhelm, Karl, arrivez, voici vos tartines! »

Tout mon sang ne fit qu'un tour.

Quel malheur de voir des étrangers dans la maison des anciens, où l'on a vécu jusqu'à la vieillesse, et d'où l'on est chassé sans avoir commis de crime, seulement parce que les autres sont maîtres et qu'ils vous jettent dehors! C'est épouvantable.

Le garde alors ayant levé la tête, j'eus peur qu'il ne me vît, je me cachai. Oui, je me cachai derrière les saules, me dépêchant de gagner le sentier plus loin, en me courbant comme un malfaiteur. J'aurais eu honte que cet homme ne s'aperçût que l'ancien maître l'avait trouvé dans sa maison, dans sa chambre, à son foyer; j'en rougissais! Je me cachais, car il aurait pu rire de l'Alsacien mis à la porte; il aurait pu se faire du bon sang. Mais depuis ce jour la haine, que je n'avais jamais connue, est entrée dans mon cœur : je hais ces Allemands, qui jouissent en paix du fruit de notre travail et se considèrent comme d'honnêtes gens, je les abhorre!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Enfin, de là je remontai vers les bruyères jusqu'à Felsberg, bien triste et le front courbé.

Le pauvre village, dans ses tas de boue et de fumier, était aussi triste que moi ; pas une figure ne paraissait dans la rue, où les réquisitions de toute sorte avaient passé plus d'une fois. Devant la vieille maison d'école, posant le doigt sur le loquet, je trouvai la porte fermée. J'écoutai.... aucun bruit, aucun murmure d'enfants ne se faisait entendre. Je regardai par les petites vitres, les exemples pendaient toujours à leurs ficelles, mais les bancs étaient vides.

J'appelai : « Père Daniel ! » regardant en l'air les petites fenêtres du premier, car la porte de l'allée était aussi fermée. Quelques instants après, une autre porte, celle de la maison de Margrédel, bâtie contre le pignon, s'ouvrit ; l'oncle Daniel, un petit homme vif, en gros tricot de laine, et le bonnet de coton noir sur la nuque, parut en disant :

« Qui est là ? »

Je me retournai.

« Hé ! c'est le brigadier Frédéric, fit-il. Entrez.

— Vous ne demeurez donc plus là ? lui dis-je.

— Non ; depuis avant-hier l'école est fermée, » fit-il tristement.

Et dans la salle basse de la vieille baraque, près du petit fourneau de fonte, où les pommes de terre cuisaient dans la marmite, répandant leur vapeur au plafond, j'aperçus Margrédel assise sur un escabeau.

Elle avait sa figure de brave femme et même son sourire ordinaire.

« Ah ! fit-elle, on n'a plus la belle chambre d'en haut pour les amis... Les Allemands nous chassent de partout... on ne saura bientôt plus où se mettre !... C'est égal, asseyez-vous toujours là, sur le banc, père Frédéric, et, si le cœur vous en dit, nous mangerons des pommes de terre ensemble. »

Sa bonne humeur dans un endroit si misérable et son courage m'indignaient encore plus contre ceux qui nous précipitaient tous dans le malheur ; la consternation m'empêchait de parler.

« Marie-Rose et la grand'mère se portent bien ? me demanda Margrédel.

— Oui, Dieu merci, lui répondis-je ; mais nous sommes tous inquiets pour Jean. Les Prussiens savent qu'il est parti ; le père Ykel m'a prévenu d'être sur nos gardes, et j'arrive vous avertir.

— Je me moque pas mal des Prussiens ! dit-elle alors, en levant les épaules d'un air de mépris : Jean a passé la montagne depuis longtemps ; s'ils avaient pu l'arrêter, nous le saurions déjà ; ils n'auraient pas manqué de venir nous le dire, en se frottant les mains ; mais il a passé... c'est un gaillard !... »

Elle riait de sa bouche édentée.

« Ceux qui lui tomberont sous la main ne riront pas.... Il est bien sûr avec nos volontaires !... les coups de fusil et de canon roulent là-bas ! »

La pauvre femme voyait tout en beau, comme d'habitude, et je pensais :

« Quelle chance d'avoir un aussi bon caractère, quel bonheur ! »

L'oncle Daniel, lui, se promenait de long en large, en disant :

« C'est parce que Jean est parti que les bandits ont fermé mon école. Ils n'avaient rien à me reprocher ; ils ne m'ont pas donné d'explications ; ils ont fermé, voilà tout, et nous ont accordé juste le temps de porter nos meubles dehors ; ils nous regardaient d'un œil louche, en criant : *Schwint !... Schwint* (1) !

— Oui, criait Margrédel, ce sont des sournois, des hypocrites ; ils font leurs mauvais coups sans vous prévenir. Le matin, ils vous sourient, ils s'assoient comme de bons apôtres au coin de votre feu ; ils caressent vos enfants, les larmes aux yeux ; et puis tout d'un coup leur mine change, ils vous empoignent au collet et vous mettent à la porte, sans pitié. Ah ! les bons Allemands, nous connaissons maintenant ces braves gens !... Mais ils ne seront pas toujours si fiers.... Attendez..... attendez un peu.... le ciel est juste !. .. Les nôtres reviendront... Jean sera là... Vous verrez, père Frédéric !.. nous rentrerons à la maison forestière, nous ferons les noces !.... Je ne vous dis que cela. Voyez-vous, il faut avoir confiance en Dieu.... Maintenant nous souffrons à cause de nos péchés.... Mais le bon Dieu remettra tout en ordre, quand nous aurons fini d'expier nos fautes. Ça ne peut pas être autrement.... Il se sert des Prussiens pour nous punir. Mais leur tour viendra, nous irons aussi chez eux... Ils verront comme c'est agréable d'être envahis, volés, pillés. Gare !.... gare !.... A chacun son tour !... »

Elle parlait avec tant de confiance, que j'en prenais aussi ; je me disais :

« C'est bien possible ce qu'elle raconte là... Oui, la justice arrive tôt ou tard ! A la fin du compte, nous pourrions bien reprendre l'Alsace.... Tous ces Allemands ne s'aiment pas entre eux.... Il ne faudrait qu'une grande bataille gagnée, la débâcle commencerait tout de

(1) Vite ! vite !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

suite... les Bavarois, les Hessois, les Wurtembergeois, les Saxons, les Hanovriens, chacun tirerait de son côté...., cela marcherait tout seul. »

Mais en attendant, nous étions dans une bien triste position.

Margrédel disait qu'ils avaient assez de seigle et de pommes de terre pour aller jusqu'à la fin de la guerre, et qu'avec quelques sous de sel cela leur suffirait.

Maître Daniel serrait les lèvres et restait pensif.

Enfin, ayant vu l'état des choses à Felsberg, je pris congé de ces vieux amis vers onze heures, en leur souhaitant toutes les bonnes choses du monde.

J'évitai de passer auprès de la maison forestière et je descendis la côte du Graufthâl, par la sapinière des roches, m'appuyant sur mon bâton dans les endroits trop escarpés.

Je me rappelle avoir rencontré aux deux tiers du chemin le vieux Roupp, un délinquant incorrigible, avec sa petite blouse déteinte, la cravate de coton roulée en corde autour de son cou maigre et la hachette à la main.

Il taillait et abattait à tort et à travers tout ce qui se trouvait à sa convenance ; grosses branches, petits sapins, tout y passait ; son fagot magnifique s'étendait en travers du sentier ; et comme je lui criais :

« Vous n'avez donc pas peur des gardes allemands, père Roupp ? »

Il se mit à rire, le menton en galoche, et son morceau de feutre sur la nuque, en se passant la manche sous le nez.

« Ah ! brigadier, fit-il ensuite tout réjoui, ces gens-là ne se hasardent pas seuls au bois !... A moins d'être des régiments, et d'avoir des canons devant eux, des ulhans de tous les côtés et d'être dix contre un, ils suivent toujours les grandes routes... Ce sont des braves qui tiennent à leur peau.... Hé !.... Hé !... Hé !... »

Je riais moi-même, parce qu'il disait la vérité.

Mais une terrible surprise m'attendait plus loin, à la descente des roches.

Dans le moment où je sortais du bois et que les petits toits de chaume se découvraient au pied de la côte, sous les bruyères, je vis d'abord des casques briller dans la ruelle, devant le hangar du père Ykel ; puis, regardant mieux, j'aperçus la foule en guenilles, hommes et femmes, qui stationnait autour d'eux ; Ykel, sur la porte de l'auberge, qui parlait ; Marie-Rose derrière, devant l'écurie sombre, et la grand'mère à sa petite fenêtre, levant les mains comme pour maudire.

Naturellement je me mis à galoper par-dessus les broussailles, comprenant qu'il se passait quelque chose de grave ; et descendant la ruelle du vieux cloître, pour couper au court, je débouchai derrière l'écurie, au moment où quelqu'un en sortait, traînant nos deux vaches attachées par les cornes.

C'était le cantonnier de Bockberg, le nommé Toubac, un homme court, trapu, à barbe noire, dont les deux belles et grandes filles passaient pour être les servantes du hauptmann (1) prussien qui vivait chez lui depuis le commencement du siége.

En voyant ce gueux emmener mon bétail, je lui criai :

« Qu'est-ce que vous faites là, voleur ? Voulez-vous bien lâcher mes bêtes, ou je vais vous rouer de coups. »

Alors, à mes cris, le sergent, son piquet d'hommes la baïonnette au bout du fusil, Ykel, Marie-Rose, et la grand'mère elle-même, se traînant et s'appuyant au mur, entrèrent dans la ruelle.

Marie-Rose se mit à crier :

« Mon père, on veut prendre nos vaches. »

Et la grand'mère, d'une voix lamentable, dit :

« Mon Dieu ! de quoi vivrons-nous ? Ces vaches sont notre seul bien, c'est tout ce qui nous reste ! »

Le sergent, grand, sec, la taille serrée dans son uniforme et le sabre au côté, entendant Ykel dire : « Voilà le maître !... c'est à lui que sont les vaches ! » tourna la tête comme sur un pivot, et me regarda par-dessus l'épaule, il avait des lunettes sous son casque, les moustaches rousses et le nez crochu ; on aurait dit un hibou qui tourne la tête sans bouger le corps : mauvaise figure !

La foule encombrait la ruelle, et le sergent cria :

« En arrière ! Faites évacuer les environs, caporal ; et vous autres, si l'on se révolte : Feu !... »

Le roulement des sabots dans la boue et les cris de la grand'mère pleurant et sanglotant donnaient à ce spectacle quelque chose d'épouvantable.

« Ces vaches me conviennent, disait le cantonnier au sergent, je les prends, nous pouvons partir.

— Sont-elles à vous ? lui dis-je indigné, en serrant mon bâton.

(1) Capitaine.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Ça ne me regarde pas, fit-il d'un ton de vrai bandit, sans cœur et sans honneur. J'ai le choix entre toutes les vaches du pays, pour remplacer celles que les gueux de Phalsbourg m'ont enlevées à la dernière sortie. . Je choisis celles-là... Ce sont des vaches suisses... J'ai toujours aimé les vaches suisses.

— Et qui vous donne le choix ? m'écriai-je. Qui peut vous donner le bien des autres ?

— Le *Hauptmann*, mon ami le *Hauptmann !* » fit-il en levant le bord de son chapeau d'un air cafard.

Alors plusieurs se mirent à rire dans la foule, en disant :

« Le *Hauptmann* est un homme généreux, il récompense bien ceux qui lui font plaisir. »

L'indignation me possédait; et le sergent ayant donné l'ordre à son piquet de partir, au moment où le cantonnier criait : « Hue ! » traînant mes pauvres bêtes par les cornes, j'allais tomber sur lui comme un loup, quand Marie-Rose me prit les mains et me dit tout bas d'un air d'épouvante :

« Mon père, ne bouge pas, ils te tueraient.... Pense à la grand'mère.... »

Mes joues tremblaient, mes dents se serraient, des flammes rouges me passaient devant les yeux; mais l'idée de ma fille abandonnée, seule au monde, dans ces temps de malheur, et de la grand'mère mourant de faim, me donna la force de surmonter ma rage, et je criai seulement :

« Va, canaille !... Garde mon bien volé, mais tâche de ne jamais me rencontrer au coin d'un bois ! »

Le sergent et ses hommes firent semblant de ne pas m'entendre; et lui, le misérable, dit en riant :

« Celles-ci, sergent, valent les miennes; à force de chercher, nous avons pourtant fini par trouver deux belles bêtes. »

Ils avaient couru tous les villages, visité toutes les écuries, et c'est sur nous que le malheur tombait.

Marie-Rose, voyant s'éloigner ces pauvres animaux élevés par nous-mêmes, à la maison forestière, ne pouvait retenir ses larmes, et la grand'mère, les mains jointes au-dessus de sa vieille tête grise, criait :

« Ah ! maintenant.... maintenant nous sommes perdus !... Maintenant c'est le dernier coup.... Mon Dieu, qu'avons-nous donc fait pour mériter toutes ces misères ! »

Je la soutenais sous les bras, l'invitant à monter, mais elle disait :

« Frédéric, laissez-moi seulement regarder encore une minute ces bons animaux.... Oh ! pauvre Bellotte !... pauvre Blanchette.... je ne vous verrai plus !... »

C'était un spectacle à fendre l'âme; les gens se sauvaient, détournant la tête, car la vue de pareilles iniquités est tout ce qu'il y a de plus abominable sur la terre.

Enfin, il fallut pourtant remonter dans nos pauvres petites chambres, et rêver seuls à notre désolation; il fallut songer aux moyens de vivre, maintenant que toutes les ressources nous étaient enlevées.

CHAPITRE XIII

Tu sais, Georges, ce que vaut une vache pour nous autres paysans; avec une vache à l'étable, on a du lait, du beurre, du fromage, tout le nécessaire de la vie; une vache c'est l'aisance, deux c'est presque la richesse. Jusqu'alors nous avions pu vendre et faire ainsi quelques sous; maintenant il allait falloir tout acheter dans ces temps de disette, où l'ennemi s'engraissait de notre misère.

Ah ! quel affreux passage !... Ceux qui viendront après nous ne s'en feront pas même une idée.

Il ne nous restait que cinq ou six milliers de foin et des pommes de terre.

Ykel, qui prenait part à tous nos chagrins, me dit le jour même :

« Ecoutez, brigadier, ce que je vous avais prédit arrive. Ces Allemands vous en veulent à mort, parce que vous avez refusé d'accepter du service chez eux, et que votre gendre est allé rejoindre les républicains.... S'ils pouvaient vous chasser et même vous exterminer, ils le feraient; mais ils veulent encore se donner des airs de justice, de grandeur; c'est pourquoi ils vous dépouilleront jusqu'à la chemise, pour vous forcer de partir, comme ils disent, *de bonne volonté !* Croyez-moi, débarrassez-vous bien vite de votre fourrage, car un de ces quatre matins ils viendront le réquisitionner, en disant que celui qui n'a pas de vaches n'a pas besoin de foin. Et surtout ne racontez pas que je vous ai donné ce conseil ! »

Je compris qu'il avait raison; dès le lendemain mon fenil était vide : Gaspard Diederich, Hulot, Jean Adam, le grand Starck, tous les voisins étaient venus le soir enlever notre provision par bottes; de cette façon j'eus quelques francs en réserve. Starck me céda même une de ses chèvres, qui nous rendit les plus grands services; au moins la grand'mère eut un peu de lait matin et soir, cela lui prolongea

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'existence; mais après tant de secousses, la pauvre vieille était bien affaiblie; elle tremblait comme une feuille et ne quittait plus le lit, rêvant toujours, murmurant des prières, parlant de Bruat, son mari, du grand'père Duchêne, de tous les anciens qui lui revenaient en mémoire. Marie-Rose filait auprès d'elle et veillait bien avant dans la nuit, écoutant sa respiration pénible et ses plaintes.

Moi, seul dans la chambre à côté, près des petites fenêtres où s'entassait la neige, les jambes croisées, la pipe éteinte entre les dents, songeant à toutes ces injustices, à tous ces vols, à ces abominations qui se suivaient de semaine en semaine, je commençais à perdre *ma confiance dans l'Eternel*! *Oui, c'est triste* à penser; mais à force de souffrir, je me disais que parmi les hommes beaucoup représentent les moutons, les oies, les dindons, destinés à nourrir les loups, les renards et les éperviers, qui se gobergent à leurs dépens. Et je poussais l'indignation jusqu'à m'écrier en moi-même que notre sainte religion avait été inventée par des malins, pour consoler les imbéciles d'être la proie des autres.

Voilà pourtant, Georges, à quels excès nous pousse l'injustice.

Mais le pire, c'est que les nouvelles de l'intérieur devenaient mauvaises.

Un piquet d'Allemands, venus de Wéchem pour réquisitionner mon foin, trouva la place vide; ces gens en furent indignés; ils me demandèrent ce que le fourrage était devenu, je leur répondis que les vaches du cantonnier l'avaient mangé.

Ma chèvre se trouvait par bonheur avec celles de Starck, sans cela les bandits n'auraient pas manqué de l'emmener.

Cette troupe de braillards, entrant alors à l'auberge, raconta que les républicains avaient été battus, qu'ils avaient laissé des milliers de morts sur les champs de bataille, qu'ils étaient repoussés d'Orléans, et qu'on allait les poursuivre plus loin; ils riaient et se glorifiaient eux-mêmes. Nous ne croyions pas le quart de ce qu'ils disaient, mais leur air de bonne humeur et leur insolence nous forçaient pourtant de penser que tout n'était pas mensonge.

Quant à Jean, pas de lettres, pas de nouvelles!... Qu'était-il devenu? Cette question, que je me posais souvent à moi-même, me troublait. Je me gardais bien d'en parler à Marie-Rose; sa pâleur m'avertissait assez que la même pensée la suivait partout.

Nous étions alors en décembre. Depuis quelque temps le canon de Phalsbourg se taisait; le bruit courait qu'on voyait des flammes s'élever brusquement la nuit des remparts; on se demandait ce que cela pouvait être. Nous avons appris depuis qu'on brûlait alors les poudres de la place, qu'on brisait le matériel d'artillerie, et qu'on enclouait les pièces, parce que les vivres touchaient à leur fin et qu'on allait être forcé d'ouvrir les portes.

Ce malheur arriva le 13 décembre, après six bombardements et 120 jours de siége. La moitié de la ville était en décombres; au seul bombardement du 14 août, huit mille cinq cents obus avaient abîmé des rues entières. Les pauvres garçons ramassés à la hâte aux *environs et réunis dans la place aux temps* des grandes chaleurs, n'ayant que leur blouse sur le dos et leurs souliers aux pieds, après avoir passé ce rude hiver sur les remparts, furent encore emmenés comme prisonniers de guerre, les uns à Rastadt, les autres en Prusse, au milieu des neiges.

A cette nouvelle, la consternation s'étendit partout. Tant que le canon de Phalsbourg avait tonné, notre espérance s'était soutenue; on se disait de temps en temps : « La France parle encore!... » Et cela vous faisait relever la tête; mais alors le silence nous apprit que les Allemands étaient bien maîtres chez nous et qu'il fallait se faire petit, pour ne pas s'attirer leur colère.

Depuis ce jour, Georges, notre tristesse n'eut plus de bornes.

Pour comble de malheur, la maladie de la grand'mère s'aggravait. Un matin, comme j'entrais dans sa chambre, Marie-Rose me dit à voix basse :

« Mon père, la grand'mère est bien malade.... elle ne dort plus.... elle étouffe!... Tu devrais aller chercher le médecin.

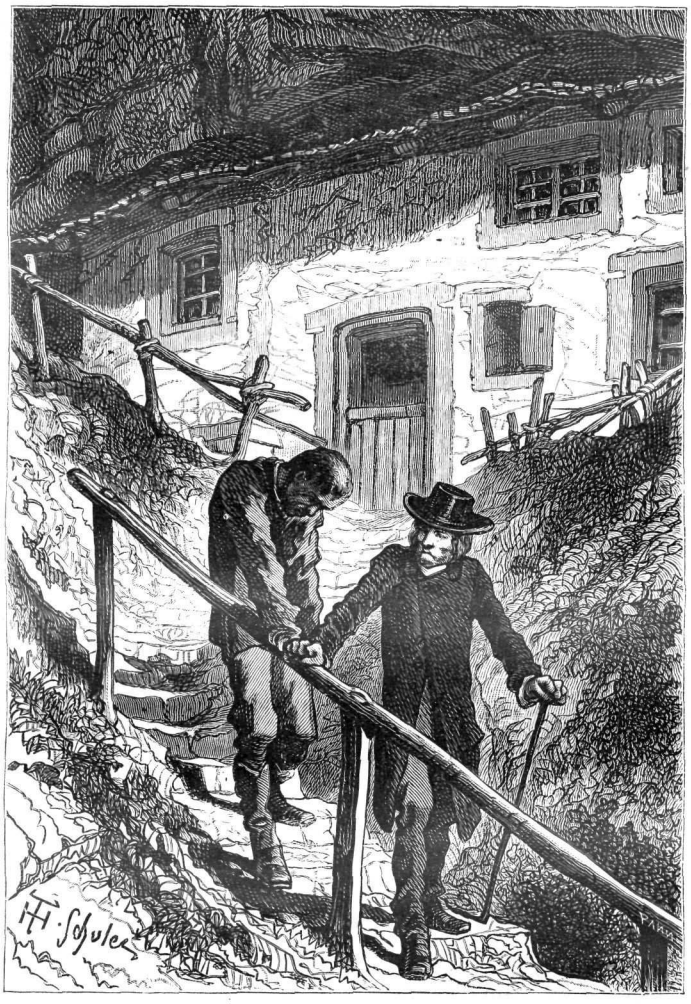
— Tu as raison, mon enfant, lui dis-je; nous avons déjà peut-être trop attendu. »

Et malgré la douleur de voir les vieux murs de notre forteresse au pouvoir de l'ennemi, je résolus d'aller à Phalsbourg chercher un médecin.

Ce jour-là, tout le pays n'était que boue et que nuages. J'allais devant moi, le dos courbé, marchant sur les talus au revers du chemin, l'esprit vide, à force d'avoir rêvé depuis des mois à notre abaissement, et tellement abattu, que j'aurais donné ma vie pour rien.

Sur le plateau de Biegelberg, au sortir de la forêt, voyant à trois kilomètres devant moi la petite ville comme écrasée sous le ciel sombre, ses maisons brûlées, son église affaissée, ses remparts écornés à fleur de terre, je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Chaque pensée nous tue... (p. 63).

m'arrêtai quelques instants, les reins appuyés à mon bâton, me rappelant les jours passés.

Que de fois, depuis vingt-cinq ans, j'étais allé là les dimanches et jours de fête, avec ma femme, la pauvre Catherine, et ma fille, soit pour assister aux offices, soit pour regarder les baraques de la foire, ou serrer la main de quelques vieux camarades, riant, heureux, pensant que les choses iraient ainsi jusqu'à la fin de nos jours ! Et toutes les joies disparues, les vieux amis qui, dans leurs petits jardins au pied des glacis, nous appelaient pour cueillir des groseilles ou faire un bouquet, semblaient revivre. Que de souvenirs me revenaient!... Je ne pouvais me les rappeler tous, et je m'écriais en moi-même :

« Oh! que ces choses sont loin!... Oh! qui jamais aurait cru que nous en arriverions à ce malheur, nous Français, nous Alsaciens, de courber le front sous des Prussiens!... »

Ma vue se troublait; je finis par me remettre en route, murmurant dans mon âme la consolation de tous les malheureux :

« Bah! la vie est courte.... Bientôt, Frédéric, tout sera oublié.... Ainsi, prends courage, tu n'as plus longtemps à souffrir. »

Il me semblait aussi entendre la trompette de nos joyeux soldats; mais à la porte, un piquet d'Allemands en grosses bottes, et leur sentinelle, la jambe tendue, le fusil penché sur l'épaule, le casque sur la nuque, se promenant de long en large devant le corps de garde, me rappelèrent notre position.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je partis sans retourner la tête (p. 56).

Mon vieux camarade Thomé, préposé de la ville aux perceptions de l'octroi, me fit signe d'entrer. Nous causâmes de nos malheurs; et voyant que je regardais défiler sur le pont une compagnie de Prussiens qui se redressaient, marquant le pas, il me dit :

« Ne les regardez pas, Frédéric, ils sont trop fiers qu'on les regarde; ils se figurent qu'on les admire. »

Alors je détournai les yeux, et m'étant reposé quelques minutes, j'entrai en ville.

Ai-je besoin maintenant de te peindre la désolation de ce pauvre Phalsbourg, autrefois si propre, les maisonnettes si bien alignées, la grande place d'armes si riante les jours de revue? Faut-il te parler de ces maisons tombées les unes sur les autres, les pignons renversés, les cheminées dans les airs au milieu des ruines; et de ces cabarets pleins d'Allemands mangeant, buvant, riant, tandis que nous autres, la mine longue, l'air effaré, misérables et déguenillés à la suite de tous ces désastres, nous voyions ces intrus se goberger avec leur haute paye prise dans nos poches? Non, rien que d'y penser, mon cœur se lève; c'est mille fois pire que tout ce qu'on raconte.

Comme j'arrivais au coin de la place d'armes, en face de la tour de l'église encore debout, avec ses cloches fondues et sa Vierge, les bras en l'air, une voix rude criait de l'Hôtel de ville :

« *Hérausse* (1). »

(1) Dehors.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était le sergent du poste qui donnait l'ordre à ses hommes de sortir; l'officier de ronde arrivait, les autres se précipitaient du corps de garde et se mettaient en rang : il était midi !

J'avais fait halte tout consterné, à la porte du café Vacheron. Une foule de pauvres gens sans asile, sans travail et sans pain, allaient et venaient, grelottant, les mains dans les poches jusqu'aux coudes; et moi, sachant, d'après ce que m'avait dit Thomé, qu'une foule de malades encombraient l'hôpital militaire et le collége, je me demandais s'il se trouverait un médecin pour visiter au Graufthâl une pauvre vieille femme en danger de mort. La tristesse et le doute m'accablaient; je ne savais à qui m'adresser ni quel parti prendre, quand un vieil ami de la maison forestière, Jacob Baure, le premier pêcheur de truites de la vallée, se mit à crier derrière moi :

« Hé ! c'est le père Frédéric ! Vous êtes donc encore de ce monde? »

Il me serrait la main, et paraissait si content de me revoir, que j'en fus attendri.

« Oui, lui répondis-je, nous en sommes réchappés, Dieu merci... Quand on se rencontre maintenant, on se croirait ressuscités ! Malheureusement la grand'mère est bien mal, et je ne sais pas où trouver un médecin, au milieu de cette débâcle. »

Il me donna le conseil de monter chez le docteur Semperlin, qui demeurait au premier du café Vacheron, disant que c'était un homme savant, dévoué, bon Français, qui ne refuserait pas de m'accompagner, malgré la longueur du chemin et le travail qu'il avait en ville, dans ce moment de presse extraordinaire.

Je montai donc; et le docteur Simperlin, qui se mettait à table, me promit de venir aussitôt après dîner.

Alors je descendis un peu plus tranquille, dans la grande salle du café, casser une croûte de pain et prendre un verre de vin en l'attendant.

La salle était pleine de landwehr : gros bourgeois en uniforme, brasseurs, architectes, fermiers, banquiers, maîtres d'hôtel, venus pour occuper le pays, sous le commandement de chefs prussiens qui les faisaient marcher comme des marionnettes.

Tous ces gens avaient de l'argent plein leurs poches, et, pour oublier les désagréments de la discipline, ils avalaient autant de saucisses à la choucroute, de jambons et de salades au cervelas, que nos vétérans prenaient autrefois de petits verres d'eau-de-vie. Les uns buvaient de la bière, d'autres du vin de Champagne ou de Bourgogne, chacun selon sa fortune, sans en offrir aux camarades, cela va sans dire; ils mangeaient tous des deux mains, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles et le nez dans leur assiette; et tout ce que je peux te dire, c'est que par ce temps de boue et de pluie, qui vous empêchait d'ouvrir les fenêtres, on avait besoin quelquefois d'aller respirer dehors.

Je m'étais assis dans un coin, auprès de ma chopine, regardant la fumée de tabac tourbillonner au plafond, les servantes apporter ce qu'on leur demandait, rêvant à la grand'mère malade, aux ruines que je venais de voir, écoutant les Allemands, que je ne comprenais pas, car ils parlaient tous une autre langue que celle de l'Alsace; et à l'autre bout de la salle, quelques Phalsbourgeois s'entretenant d'un bureau de secours en train de se former à l'Hôtel de ville; d'un bouillon qu'on voulait établir dans l'ancienne caserne de cavalerie, pour les pauvres, des indemnités promises par les Prussiens et sur lesquelles on ne comptait guère.

Le temps se passait lentement. J'aurais fini par ne plus rien écouter du tout, songeant à mes propres misères, quand une voix plus haute, plus hardie, me tira de mes réflexions; je regardai, c'était Toubac, le cantonnier du Bockberg, qui se mêlait à la conversation des Phalsbourgeois et s'écriait effrontément, son gros poing sur la table :

« Ça vous est bien commode, à vous autres gens de la ville, de parler maintenant des misères de la guerre. Vous étiez derrière vos remparts, et quand les obus arrivaient, vous couriez dans vos casemates. On ne pouvait rien vous prendre ! Ceux dont les maisons sont brûlées vont recevoir des indemnités plus fortes qu'elles ne valaient; les vieux meubles vermoulus seront remplacés par des neufs, et plus d'un qui tirait la langue avant la campagne pourra se frotter les mains et s'arrondir le ventre en disant : « La guerre m'a fait bon bourgeois; j'ai payé mes dettes et je passe encore pour un fameux guerrier, parce que ma cave est à l'épreuve de la bombe. Je vais me dévouer à rester au pays, pour acheter à bon compte le bien de ceux qui s'en iront, avec l'argent de mes indemnités; je me sacrifierai jusqu'à la fin, comme je l'ai fait depuis le commencement ! » Oui, la guerre de cette façon est agréable; derrière de bons murs tout va bien.... Tandis que nous autres, pauvres paysans, nous avons été forcés de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nourrir les ennemis, de les loger, de leur donner foin, paille, orge, avoine, froment, jusqu'à notre bétail, entendez-vous, notre dernière ressource.... Tenez, moi, on m'a pris mes deux vaches, et maintenant à qui réclamer?... »

C'était trop fort. Lorsqu'il dit cela, l'effronterie de ce coquin m'indigna tellement que je ne pus m'empêcher de lui crier de ma place :

« Ah! mauvais gueux, glorifie-toi de tes souffrances et de ta belle conduite pendant nos malheurs.... Parle de tes sacrifices et du bel exemple qu'ont donné tes filles.... Raconte à ces messieurs comment après avoir couru tout le pays, avec un piquet d'Allemands qui te donnaient le choix dans tous les bestiaux de la plaine et de la montagne, pour remplacer tes misérables biques, après m'avoir volé par ce moyen mes deux belles vaches suisses, tu n'es pas encore content. Tu oses encore te plaindre, et rabaisser ces braves gens qui ont fait leur devoir? »

A mesure que je parlais, songeant que le gueux était cause de la maladie de la grand'mère, la colère me gagnait de plus en plus; j'aurais voulu me retenir; mais c'était plus fort que moi, et tout à coup, empoignant mon bâton à deux mains, je courus sur lui pour l'assommer.

Par bonheur, Fixari, le boulanger, assis à côté de ce vaurien, voyant ma trique se lever, para le coup avec sa chaise, en s'écriant :

« Père Frédéric, à quoi pensez-vous? »

Cela produisit un effet terrible, toute la salle était en l'air et nous séparait. Lui, le bandit, se trouvant derrière les autres, levait le poing et criait :

« Vieux gueux! tu me payeras ça!... Les Allemands n'ont pas voulu de toi.... monsieur l'*Oberfœrster* t'a jeté dehors.... Tu aurais bien voulu prendre du service, mais on te connaissait, on t'a fermé la porte au nez.... Cela te vexe...: tu insultes les honnêtes gens; mais gare, gare, tu recevras de mes nouvelles! »

Ces indignes mensonges me rendaient encore plus furieux, il fallait me retenir à cinq ou six, pour m'empêcher d'arriver jusqu'à lui.

J'aurais fini par tout bousculer, si les landwehr n'avaient appelé un piquet de ronde qui passait sur la route. Alors, entendant les crosses de fusil à la porte, et découvrant les casques devant les fenêtres, je me rassis et tout s'apaisa.

Le caporal entra; Mme Vacheron lui fit prendre un verre de vin sur le comptoir, et comme le bruit avait cessé, après s'être essuyé les moustaches, il sortit en faisant le salut militaire. Mais Toubac et moi nous nous regardions de loin, les yeux étincelants, les joues frémissantes. Il comprenait bien maintenant, le misérable, que sa honte allait être découverte dans toute la ville, cela le mettait hors de lui.

Moi, je pensais : « Tâche seulement de venir sur mon chemin en allant au Biechelberg, je réglerai ton compte pour longtemps, la pauvre grand'mère sera vengée. »

Il avait sans doute de son côté des idées semblables, car il m'observait en dessous, avec son mauvais sourire de gueusard. C'était tout ce que je souhaitais, lorsque le docteur Semperlin parut sur la porte de la salle, en me faisant signe de venir.

Je sortis aussitôt, après avoir payé ma chopine de vin, et nous nous mîmes en route pour le Graufthâl. Il tombait du grésil, les grosses ornières pleines d'eau frissonnaient. Le docteur Semperlin et moi nous marchâmes longtemps l'un derrière l'autre, en silence, ayant soin d'éviter les mares, où l'on pouvait s'enfoncer jusqu'aux genoux.

Plus loin, après avoir dépassé le Biechelberg, sur le terrain plus ferme de la Forêt, je me mis à raconter au docteur les offres que nous avait faites l'*Oberfœrster*, le refus de tous nos gardes, à l'exception de Jacob Hepp; notre déménagement de la maison forestière et notre établissement chez Ykel, dans un coin froid de la pauvre auberge, sous les roches, où la grand'mère n'avait pas cessé de tousser depuis six semaines.

Il m'écoutait la tête penchée et finit par me répondre que c'était bien dur de quitter sa baraque, son champ, son pré, les arbres qu'on a plantés; mais qu'on ne doit jamais reculer devant un devoir; et qu'il allait aussi partir, avec sa femme et ses enfants, abandonnant sa clientèle, le fruit de son travail depuis des années, pour ne pas entrer dans le troupeau du roi Guillaume!

En causant ainsi, nous arrivâmes, vers trois heures, devant la pauvre auberge du Graufthâl. Nous montâmes le petit escalier. Marie-Rose nous avait entendus; elle était sur la porte, et s'empressa de présenter une chaise à M. Semperlin.

Le docteur regardait les poutres noires du plafond, les petites fenêtres, le petit poêle et dit :

« C'est bien petit et bien sombre, pour des gens habitués au grand air. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il se rappelait notre jolie maison de la vallée, ses fenêtres si claires, ses murs si blancs. Ah ! les temps étaient bien changés.

Enfin, ayant respiré deux minutes, il dit :

« Allons voir la malade. »

Nous entrâmes ensemble dans la petite chambre à côté. Le jour baissait, il fallut allumer la lampe ; le docteur, se penchant sur le lit, regarda la pauvre vieille en lui disant :

« Eh bien ! grand'mère Anne, je passais au Graufthâl, et le père Frédéric m'a fait signe d'entrer ; il m'a dit que vous n'étiez pas tout à fait bien. »

Alors la grand'mère, se réveillant tout à fait, le reconnut et répondit :

« Ah ! c'est vous, monsieur Semperlin.... Oui.... oui.... j'ai souffert et je souffre encore.... Dieu veuille que ça finisse ! »

Elle était si jaune, si ridée, si maigre, qu'on pensait en la voyant :

« Mon Dieu, comment notre pauvre corps peut-il durer encore dans cet état? »

Et ses cheveux, autrefois gris, maintenant blancs comme du lin, ses joues creuses, ses yeux brillants sous le front tout ratatiné à force de rides, la rendaient pour ainsi dire méconnaissable.

Le docteur l'interrogea ; elle répondit très-bien à toutes les questions. Il écouta, l'oreille sur la poitrine et puis appuyée sur le dos, pendant que je la soutenais. Enfin, il dit en souriant :

« Allons. .. allons.... grand'mère, nous ne sommes pas encore en danger.... Hé ! hé ! hé ! ce gros rhume passera avec l'hiver ; seulement il faut vous tenir au chaud, et puis n'avoir pas des pensées tristes.... Vous retournerez bientôt à la maison forestière, tout ça ne peut pas durer.

— Oui, oui, faisait-elle en nous regardant, j'espère que tout se remettra, mais je suis bien vieille.

— Bah ! quand on s'est maintenue comme vous, est-ce qu'on est vieille? Tout ceci vient d'un courant d'air ; il faudra éviter les courants d'air, mademoiselle Marie-Rose. Allons, bon courage, grand'mère. »

Ainsi parlait le docteur ; la grand'mère semblait un peu rassurée.

Nous sortîmes de la chambre ; et dehors, comme je l'interrogeais et que ma fille écoutait, M. Semperlin me demanda :

« Faut-il parler devant Mlle Marie-Rose?

— Oui, » lui répondis-je, — car ma pauvre fille, chargée de soigner la malade, devait tout savoir ; si le mal était grave, si nous devions perdre le dernier être qui nous aimait et que nous aimions, eh bien, il valait encore mieux l'apprendre d'avance, que d'être frappés par le malheur, sans avoir été prévenus.

« Eh bien ! fit-il, la pauvre femme est malade, non-seulement à cause de la grande vieillesse, mais principalement à cause des chagrins qui la minent. Elle a quelque chose au cœur, c'est ce qui la fait tousser. Prenez garde de la chagriner, cachez-lui vos misères.... Faites-lui bonne mine.... Dites-lui que vous avez bonne espérance.... Quand elle vous regarde, souriez-lui.... Si elle est inquiète, dites-lui que ce n'est rien.... Ne laissez entrer personne, de crainte qu'on ne lui apprenne de mauvaises nouvelles, c'est le meilleur remède que je puisse indiquer. »

Pendant qu'il parlait, Marie-Rose, tout épouvantée, toussait dans sa main d'une petite toux sèche ; il s'interrompit en la regardant, et lui demanda :

« Vous toussez ainsi depuis longtemps, mademoiselle Marie-Rose?

— Depuis quelque temps, » fit-elle en rougissant.

Alors il lui prit le bras et lui tâta le pouls, puis il dit :

« Il faut prendre garde et vous soigner aussi, ce logement n'est pas sain. N'avez-vous pas la fièvre le soir?

— Non, monsieur.

— Allons, tant mieux ; mais il faut vous ménager, il faut autant que possible écarter les tristes pensées de votre esprit. »

Ayant dit cela, il prit son chapeau sur mon lit, sa canne dans un coin, et me dit en descendant les marches de l'escalier :

« Vous viendrez demain en ville, et vous trouverez chez Rêeb, le pharmacien, une petite bouteille dont vous ferez prendre trois gouttes matin et soir à la grand'mère dans un verre d'eau : c'est pour calmer ses étouffements ; et prenez aussi garde à votre fille, elle est bien changée ; quand on a vu Marie-Rose si fraîche, si bien portante il y a six mois, cela vous inquiète. Ménagez-la.

— Mon Dieu, me disais-je en moi-même, désolé, la ménager !... Oui.... oui.... si je pouvais lui donner ma propre existence ; mais comment ménager des êtres que la crainte, le regret, la douleur accablent? »

Et songeant à cela, j'aurais voulu pleurer comme un enfant. M. Semperlin le vit, et sur la porte, me serrant la main, il me dit tout attendri :

« Nous aussi, n'est-ce pas, père Frédéric, nous sommes bien malades?... Oui, terrible-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ment malades. Notre cœur se déchire, chaque pensée nous tue; mais nous sommes des hommes, nous devons avoir du courage pour tout le monde.»

J'aurais voulu l'accompagner au moins jusqu'au bout de la vallée, car la nuit était venue, mais il s'y opposa en disant :

« Je sais mon chemin. Remontez, père Frédéric. Montrez du calme à votre mère et à votre fille, c'est nécessaire. »

Il partit alors et je remontai chez nous.

CHAPITRE XIV

Deux ou trois jours se passèrent.

J'étais allé prendre en ville, chez Rêeb, la potion ordonnée par M. Semperlin; la grand'mère se calmait; elle toussait moins, on ne lui parlait que de paix, de tranquillité, du retour de Jean Merlin, et la pauvre femme se remettait tout doucement, quand un matin deux gendarmes prussiens firent halte à l'auberge; comme ces gens passaient d'ordinaire sans s'arrêter, cela me surprit, et quelques instants après, la fille du père Ykel monta me dire de descendre, qu'on me demandait.

Etant donc descendu, je trouvai ces deux grands gaillards en hautes bottes, au milieu de la salle; leurs casques touchaient presque le plafond. Ils me demandèrent s'ils parlaient au nommé Frédéric, autrefois brigadier forestier du Thomenthâl. Je leur répondis que oui; et l'un d'eux, ôtant ses gros gants pour fouiller dans sa sacoche, me remit une lettre que je lus aussitôt.

C'était un ordre du commandant de Phalsbourg d'évacuer le pays dans les vingt-quatre heures.

Tu comprends, Georges, quelle impression cela me fit; je devins pâle et je demandai ce qui pouvait m'attirer une sommation aussi terrible.

« Cela ne nous regarde pas, me répondit l'un des gendarmes. Tâchez d'obéir, ou l'on prendra d'autres mesures. »

Là-dessus ils remontèrent à cheval; et le père Ykel, seul avec moi, me voyant tout défait, tout saisi d'une pareille abomination, ne sachant lui-même quoi dire, ni quoi penser, s'écria :

« Au nom du ciel, Frédéric, qu'avez-vous fait? Vous n'êtes pourtant pas un homme considérable, et dans notre pauvre village, on aurait dû vous oublier depuis longtemps. »

Je ne répondais rien, je ne me souvenais de rien; je ne songeais qu'à la désolation de ma fille et de la pauvre vieille grand'mère, lorsqu'elles apprendraient ce nouveau malheur.

Pourtant à la fin je me rappelai mes paroles imprudentes à la brasserie Vacheron, le jour de ma dispute avec Toubac; et le père Ykel, au premier mot, me dit que tout venait de là, que Toubac m'avait dénoncé pour sûr; qu'il ne me restait plus qu'un moyen, c'était de courir tout de suite supplier le commandant de m'accorder un peu de temps, en considération de la grand'mère, âgée de quatre-vingts ans passés, gravement malade, et qui mourrait immanquablement en route. Il fit venir aussitôt le maître d'école, et me donna, comme maire de la commune, une attestation en règle, touchant mes bons antécédents, la position malheureuse de la famille; enfin il dit tout ce qu'on pouvait dire de plus touchant et de plus vrai dans une occasion pareille. Il me recommanda surtout d'aller trouver aussi M. Semperlin, pour confirmer son attestation par un certificat de maladie, pensant qu'ainsi le commandant se laisserait attendrir et voudrait bien attendre que la pauvre vieille fût en état de supporter le voyage.

Dans mon trouble, ne voyant pas autre chose à faire, je partis.

Marie-Rose ne savait rien, ni la grand'mère non plus; je n'aurais pas eu le courage de leur annoncer le coup qui nous menaçait. Partir seul, me sauver loin des barbares qui nous précipitaient froidement dans toutes les misères, ne m'aurait rien fait; mais les autres !.,. Ah ! je n'osais pas y penser !...

Avant midi, j'étais à Phalsbourg, dans un état de trouble épouvantable; tous les malheurs qui nous ont écrasés depuis défilaient devant mes yeux.

Je vis le docteur, qui déclara simplement dans son certificat que la malade, vieille, faible, et du reste dépourvue de toutes ressources, ne supporterait pas seulement deux heures de route sans mourir.

« Voilà ! dit-il en me remettant le papier, c'est l'exacte vérité. Je pourrais ajouter que votre départ la tuerait aussi, mais cela ne ferait rien au commandant; si ceci ne le touche pas, le reste serait également inutile.»

Je me rendis donc à la commandature, établie dans l'ancien hôtel du gouvernement, rue du Collége. L'humiliation de prier des gueux que je détestais n'était pas la moindre de mes douleurs : moi, un vieux forestier français, un vieux serviteur de l'Etat, la tête grise et sur le point d'avoir ma retraite, aller m'abaisser à supplier des ennemis aussi durs, aussi fiers

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de leurs victoires obtenues par le nombre !.... Enfin, pour la grand'mère, pour la veuve du vieux Bruat, je pouvais tout supporter !...

Un grand pendard en uniforme et gros favoris roux me fit attendre longtemps dans le vestibule ; on déjeunait à la commandature, et seulement vers une heure j'eus l'ordre de monter. En haut, un autre factionnaire me retarda encore, et puis, ayant eu la permission de passer dans une grande chambre sur le jardin de l'Arsenal, je frappai à la porte du commandant, qui me cria d'entrer. Je vis là un homme fort, la face pourpre, qui se promenait en passant les manches de son uniforme et soufflant dans ses joues d'un air de mauvaise humeur. Je lui racontai humblement ma position, et je lui remis mes certificats, qu'il ne se donna même pas la peine de lire et qu'il jeta sur la table.

« Tout cela ne signifie rien, dit-il brusquement. Vous êtes signalé comme un être dangereux, ennemi acharné des Allemands. Vous avez détourné vos hommes de prendre du service chez nous ; votre gendre est allé rejoindre les bandits de Gambetta. Vous vous êtes vanté dans une brasserie d'avoir refusé les offres de l'*Oberferster* de Zorntadt : en voilà quatre fois plus qu'il n'en faut pour mériter d'être mis à la porte. »

Je lui parlai de l'état de la grand'mère.

« Eh bien ! laissez-la dans son lit, fit-il ; l'ordre du *Kreissdirector* n'est que pour vous. »

Puis, sans m'écouter davantage, il entra dans une chambre à côté, appelant un domestique, et referma la porte derrière lui.

Je redescendis bouleversé ; ma dernière espérance était perdue, il ne me restait aucune ressource, il fallait partir, il fallait annoncer ce malheur à ma fille, à la grand'mère ! Je savais ce qui allait en résulter ; et le front courbé, je passai la porte d'Allemagne, le pont, l'avancée, sans rien voir. Sur les glacis, au Biechelberg, tout le long du chemin sous bois et par la vallée, j'étais comme fou de désespoir ; je parlais en moi-même, je criais, regardant les arbres et levant la main.

« Maintenant, la malédiction est sur nous !... Maintenant la pitié, la honte du crime, le remords de la conscience sont abolis !..... Il ne reste plus que la force. Qu'on nous extermine, qu'on nous égorge ! Que les scélérats étranglent la vieille femme dans son lit, qu'ils pendent la fille à la porte, et moi qu'ils me hachent en morceaux !.... Cela vaudra mieux.... Cela sera moins barbare que de nous arracher des bras l'un de l'autre, de forcer le fils d'abandonner la mère au lit de mort !... »

Et j'allais, je trébuchais. Les forêts, les ravins, les rochers me paraissaient pleins de ces vieux brigands, de ces Pandours dont j'avais entendu parler durant mon enfance ; je croyais les entendre chanter autour de leurs feux, en se partageant le pillage ; toutes les vieilles misères d'avant la grande Révolution me revenaient. La trompette lointaine des Prussiens en ville, qui beuglait ses trois notes sauvages dans les échos, me semblait réveiller ces anciens scélérats réduits en poussière depuis des siècles.

Tout à coup la vue des baraques du Graufthâl me réveilla de ces rêves ; j'eus comme un frisson en pensant que le moment était venu de parler, de dire à ma fille, à la grand'mère, que j'étais banni, chassé du pays. Cela me produisait l'effet d'une condamnation à mort, qu'il aurait fallu prononcer moi-même contre ceux que j'aimais le plus au monde. Je ralentissais le pas pour ne pas arriver trop vite, quand levant les yeux, après avoir dépassé les premières baraques, j'aperçus Marie-Rose dans la petite allée sombre de l'auberge ; sa vue seule m'avertit qu'elle savait tout.

« Eh bien, mon père ? fit-elle à voix basse, sur le seuil.

— Eh bien, lui répondis-je en tâchant de me raffermir, il faut que je parte... Mais vous autres, vous pouvez rester.... on vous donne la permission de rester. »

En même temps j'entendis la grand'mère gémir en haut dans son lit. Kettel, le matin, au moment de mon départ, était montée bien vite raconter le malheur à ma fille ; la pauvre vieille avait tout entendu.

La nouvelle courait déjà tout le hameau ; les gens autour de nous écoutaient ; et voyant que le grand coup était porté, je dis à tous ceux qui voulaient l'entendre comment le commandant prussien m'avait reçu.

La foule des voisins et des voisines prêtait l'oreille autour de moi, sans murmurer une parole ; tous avaient peur d'éprouver le même sort.

La grand'mère, ayant reconnu ma voix, m'appelait :

« Frédéric !... Frédéric !... »

Rien que de l'entendre, la sueur me couvrait la face. Je montai, répondant :

« Me voilà, grand'mère, me voilà !.... Mon Dieu, pourquoi tant gémir ! Ceci n'aura qu'un temps.... Je reviendrai !.... Maintenant on se méfie de moi... on a tort, grand'mère... mais les autres sont les plus forts !...

— Ah ! criait-elle, vous partez, Frédéric, vous partez comme le pauvre Jean... Je savais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

bien qu'il était parti pour se battre... Je savais tout.... Je ne vous verrai plus ni l'un ni l'autre.

— Pourquoi, grand'mère, pourquoi? Dans quelques semaines j'aurai la permission de rentrer.... et Jean aussi reviendra après la guerre !....

— Je ne vous verrai plus! » criait-elle.

Et ses sanglots redoublaient.

Les gens, curieux et même cruels dans leur curiosité, étaient montés l'un après l'autre; nos trois petites chambres en étaient pleines; ils ne respiraient pas, ils avaient ôté leurs sabots au bas de l'escalier; ils voulaient tout voir, tout entendre; mais alors, découvrant cette pauvre vieille dans l'ombre de ses grands rideaux gris, qui sanglotait en me tendant les bras, presque tous se dépêchèrent de redescendre et de se sauver chez eux. Il ne resta que le grand Starck, le père Ykel et sa fille Kettel.

« Grand'mère Anne, disait le père Ykel, ne vous faites donc pas des idées pareilles. Frédéric a raison.... il faut être raisonnable.... La paix faite, tout rentrera dans l'ordre. Vous êtes arrivée à quatre-vingt-trois ans et moi j'en ai près de soixante-dix.... Qu'est-ce que cela fait? J'espère bien revoir Jean, le père Frédéric, et tous ceux qui sont partis....

— Ah! faisait-elle, j'ai trop souffert; maintenant c'est fini ! »

Et jusqu'au soir elle ne cessa point de gémir.

Marie-Rose, toujours courageuse, ouvrait les armoires et préparait mon paquet, car je n'avais pas de temps à perdre; le lendemain, il fallait être en route. Elle avait sorti mes habits et mes meilleures chemises sur la table. et me demandait à voix basse, pendant que la grand'mère continuait de pleurer:

« Tu prends ceci, mon père? Et cela?»

Je lui répondais :

« Fais comme tu penseras, mon enfant. Moi, je n'ai plus l'esprit à rien. Mets seulement mon uniforme dans le paquet, c'est le principal. »

Ykel, sachant que le moment pressait, nous dit de ne pas nous inquiéter du souper, que nous souperions avec eux; nous acceptâmes.

Ce soir-là, Georges, à table on parla peu. Kettel, en haut, veillait la grand'mère. Et la nuit étant venue, mon paquet étant prêt, on se coucha de bonne heure.

Je ne dormis guère, tu peux me croire. Les plaintes de la grand'mère, et puis mes réflexions, l'incertitude de savoir où me rendre, le peu d'argent que je voulais garder pour le voyage, car il fallait laisser de quoi vivre à la maison, tout me tenait éveillé, malgré la fatigue et le chagrin qui m'accablaient. Et durant cette longue nuit, en me demandant où aller, quoi faire, quel chemin prendre. à qui m'adresser pour gagner mon pain, en retournant ces idées cent fois dans ma tête, je finis par me rappeler mon ancien garde général, M. d'Arence, l'un des meilleurs hommes que j'aie connus, qui m'avait toujours aimé, et même protégé du temps que j'étais sous ses ordres, comme simple garde, bien des années avant. Je me rappelai qu'on le disait retiré à Saint-Dié, et j'espérai, si j'avais le bonheur de le trouver encore en vie, qu'il me recevrait bien et m'aiderait un peu dans le malheur. Cette idée me vint le matin; je la trouvai bonne et je m'endormis alors une ou deux heures.

Mais au petit jour j'étais debout. Le moment terrible approchait; à peine hors du lit, la grand'mère m'avait entendu et m'appelait.

Marie-Rose était aussi levée, elle avait préparé notre déjeuner pour le départ; Ykel avait fait monter une bouteille de vin.

M'étant donc habillé, j'entrai dans la chambre de la grand'mère, tâchant de raffermir mon cœur, mais sachant bien que je ne la verrais plus.

Elle semblait plus calme, et me dit d'abord de m'approcher, en m'entourant le cou de ses deux bras et me disant :

« Mon fils... car vous avez été mon fils... un bon fils pour moi... Mon fils Frédéric, je vous bénis !... Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez !... Ah! les souhaits ne servent pas de grand'chose, et les bénédictions des pauvres gens non plus !... Sans cela, cher Frédéric, vous ne seriez pas si malheureux !... »

Elle pleurait; moi je ne pouvais plus retenir mes larmes. Marie-Rose, debout contre le lit, sanglotait tout bas.

Et comme la grand'mère me retenait toujours, je lui dis :

« Écoutez, grand'mère, votre bénédiction et vos bonnes paroles me font autant de bien que si vous pouviez me combler de toutes les richesses du monde; c'est ma consolation de penser que je vous reverrai bientôt.

— Peut-être nous reverrons-nous ailleurs, fit-elle; mais ici-bas, sur cette terre, je vous dis adieu.... Adieu, Frédéric... adieu ! »

Elle me serrait, en m'embrassant de ses lèvres tremblantes; et puis, m'ayant lâché et détournant la tête, elle me retint encore la main un instant, et, se remettant à sangloter, elle répéta tout bas :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais elle me le cachait (p. 63).

« Adieu ! »

Je sortis; les forces me manquaient.

Dans la chambre à côté, je pris un verre de vin et je mis une croûte de pain dans ma poche. Marie-Rose était près de moi; je lui fis signe de descendre doucement, pour que la grand'mère ne pût pas entendre nos sanglots au moment du départ.

Nous descendîmes donc en silence dans la grande salle en bas, où le père Ykel nous attendait avec d'autres amis : Starck, qui nous avait aidés à déménager de la maison forestière, Hulot, et quelques autres braves gens.

On se dit adieu; puis dans l'allée j'embrassai Marie-Rose comme un père malheureux embrasse son enfant, et dans cet embrassement je lui souhaitai tout ce qu'un homme peut souhaiter à l'être qu'il aime plus que sa propre existence, et qu'il estime comme on estime la vertu, la bonté, le courage. Et tout aussitôt, mon paquet au bout du bâton, je partis sans retourner la tête.

CHAPITRE XV

Le chemin de l'exil est long, Georges, et les premiers pas que l'on fait sur ce chemin sont lourds. Celui qui disait qu'on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers se connaissait en souffrances humaines.

Et quand on laisse derrière soi son enfant,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ma pauvre enfant était étendue là (p. 67).

quand on croit encore entendre en marchant la grand'mère vous dire adieu, quand du haut de la montagne qui vous abritait du vent et vous couvrait de son ombre, au dernier détour du sentier, avant la descente, on se retourne et qu'on regarde sa vallée, sa maisonnette, son verger, en pensant : « Tu ne les verras plus! » alors, Georges, il vous semble que la terre vous retient, que les arbres vous tendent les bras, que l'enfant pleure au loin, que la grand'mère vous rappelle au nom de Dieu !

Oui, j'ai senti tout cela sur la côte de Berlingen et j'en frémis encore.

Et dire que des vermisseaux comme nous osent imposer de pareilles souffrances à leurs semblables !... Que le Tout-Puissant ait pitié d'eux ; l'heure de la justice viendra pourtant !

M'étant arraché de là, je continuai ma route.

J'allais, je descendais les reins courbés, et le cher pays s'éloignait lentement. Oh! que je souffrais, que de pensées lointaines me revenaient! Les bois, les sapinières, les vieilles scieries s'en allaient!...

J'approchais de Schoenbourg et je commençais à redescendre la seconde côte, perdu dans mes rêveries et mon désespoir, quand tout à coup un homme à cinquante pas devant moi, le fusil en bandoulière, sortit de la forêt en me regardant. Cette vue me tira de mes tristes pensées, je levai les yeux : c'était Hepp l'ancien brigadier, que les Prussiens avaient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

embauché et qui seul de nous tous avait pris du service chez eux.

« Hé! fit-il bien étonné, c'est vous, père Frédéric ?

— Oui, lui répondis-je, c'est moi.

— Mais où donc allez-vous de si bon matin, un paquet sur l'épaule?

— Je vais où Dieu voudra.... Les Allemands me chassent.... Je vais gagner ma vie ailleurs. »

Il était devenu tout pâle. J'avais fait halte une seconde pour respirer.

« Comment! dit-il, on vous chasse à votre âge! vous, un vieux forestier, un bon chef, un honnête homme qui n'a jamais fait de tort à personne!

— Oui! on ne veut plus de moi dans ce pays. On m'accorde vingt-quatre heures pour quitter la vieille Alsace, et je suis en route....

— Et Marie-Rose... et la grand'mère?

— Elles sont au Graufthâl, chez Ykel. La grand'mère va mourir... les autres l'enterreront! »

Hepp, le front penché et les yeux à terre, leva la main en murmurant :

« Quel malheur!... quel malheur!... »

Je ne répondais rien, je m'essuyais la figure couverte de sueur.

Au bout d'un instant, sans me regarder, il dit en toussant tout bas :

« Ah! si j'avais été seul avec ma femme! Mais j'ai six enfants... je suis leur père... je ne pouvais pas les laisser mourir de faim!... Vous aviez quelques sous d'économie... moi, je n'avais pas un centime.... »

Alors, voyant cet homme en place, car il était brigadier forestier allemand, voyant cet homme qui s'excusait devant un malheureux banni comme moi, ne sachant non plus que lui répondre, je dis :

« Mon Dieu! voilà!... A chacun son fardeau.... Allons... allons... au revoir.... »

Il aurait bien voulu me donner la main, mais je détournai les yeux, et je continuai ma route, en pensant :

« Celui-ci, Frédéric, est encore plus malheureux que toi; son chagrin est épouvantable; il a vendu sa conscience aux Prussiens pour un morceau de pain noir! Au moins, toi, tu peux regarder tout le monde en face; tu peux dire, malgré ta misère : — Je suis un honnête homme!...

« Et lui n'ose plus regarder un vieux camarade; il rougit, il baisse la tête!... Les autres ont profité de ce qu'il avait six enfants pour l'acheter. »

En songeant à cela, je repris un peu de courage, reconnaissant que j'avais bien fait, malgré tout, et que, à la place de Hepp, je me serais sans doute déjà pendu quelque part au coin d'un bois. Cela me consolait un peu. Que veux-tu ? on est toujours content d'avoir pris le meilleur parti, même lorsqu'on n'avait à choisir qu'entre les plus grandes misères.

Puis ces idées s'effacèrent aussi, d'autres vinrent à leur place.

Il faut te dire que dans tous les villages et même dans les plus petits hameaux où je passais, les pauvres gens me voyant en route, à mon âge, le paquet sur l'épaule, me recevaient bien; ils comprenaient que j'étais de ceux qu'on chassait parce qu'ils aimaient la France; les femmes, devant leurs portes, l'enfant sur les bras, me disaient avec attendrissement :

« Dieu vous conduise!... »

Dans les petites auberges où je faisais halte de temps en temps pour reprendre des forces à Lutzelbourg, à Dabo, à Viche, on ne voulai rien recevoir pour ma dépense. Aussitôt que j'avais dit : « Je suis un vieux brigadier forestier; les Allemands me chassent parce que je n'ai pas voulu prendre de service chez eux!. . » j'avais le respect de tout le monde.

Naturellement aussi je n'acceptais pas les bonnes offres qu'on me faisait, je payais, car, dans ce temps de contributions forcées, personne n'avait rien de trop.

Tout ce pays tenait avec la République; et plus j'avançais du côté des Hautes-Vosges, plus on parlait de Gambetta, de Chanzy, de Faidherbe; mais plus aussi les réquisitions étaient fortes et les villages infestés de landwehr.

A Schirmeck, où j'arrivai le même jour vers huit heures du soir, je vis en entrant à l'auberge un « Feldwèbel », un percepteur, un commissaire qui buvaient et fumaient, au milieu d'une quantité de leurs gens attablés comme eux.

Tous retournèrent la tête et se mirent à m'inspecter, pendant que je demandais à loger pour une nuit.

Le commissaire m'ordonna de lui montrer mes papiers; il examina tout en détail, les signatures et les timbres; ensuite, il me dit :

« Vous êtes en règle jusqu'à présent, mais demain, au petit jour, vous devez être en route. »

Après cela, l'aubergiste osa me servir à manger; et l'auberge étant occupée par les fonctionnaires prussiens, on me conduisit coucher à la grange, où je m'endormis sur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une botte de paille. Il gelait dehors, mais la grange était près de l'étable, il y faisait chaud, je dormis bien à cause de la fatigue. Le sommeil, Georges, est la consolation des malheureux; si j'avais à parler de la bonté de Dieu, je dirais qu'il nous appelle tous les jours quelques heures auprès de lui, pour nous faire oublier nos misères.

Le lendemain, une sorte de calme avait remplacé mon abattement; je partis plus ferme, allongeant le pas à travers la plaine, pour gagner Rothau. L'idée de Jean Merlin me revint. Peut-être avait-il suivi la même route, c'était la plus courte. Quel bonheur si j'allais trouver en chemin de ses nouvelles et les envoyer à Marie-Rose! quelle consolation dans notre malheur! Mais il ne fallait pas l'espérer, tant d'autres depuis trois mois avaient grimpé de Rothau à Provenchères, des Français et des Allemands, des étrangers dont personne ne voulait avoir gardé le souvenir!

J'y songeais pourtant! Et tout en marchant d'un bon pas, j'admirais les belles forêts de ce pays de montagnes, les immenses sapins qui bordent la route et qui me rappelaient ceux du Fâlberg, près de Saverne; leur vue me touchait: c'étaient comme de vieux camarades, qui vous reconduisent encore quelques heures, avant les derniers adieux.

Enfin le mouvement, l'air vif du haut pays, le bon accueil des braves gens, l'espérance de retrouver mon ancien garde général d'Arence, et surtout la volonté de ne pas me laisser abattre, quand ma pauvre enfant et la grand'mère avaient encore si besoin de moi, tout cela me réveillait; je m'écriais à chaque pas:

« Frédéric, du courage.... tous les Français ne sont pas morts.... à la fin peut-être les beaux jours reviendront.... Ceux qui se désespèrent sont perdus; les pauvres petits oiseaux que l'hiver chasse de leurs nids et qui s'en vont au loin chercher les graines et les insectes qui les font vivre, souffrent aussi, mais le printemps les ramène!... Cela doit te servir d'exemple.... Encore un bon coup de collier et tu seras sur le plateau; de Provenchères tu n'auras plus qu'à descendre. »

Ainsi grimpant, m'encourageant et me cramponnant, tout fatigué que j'étais, j'atteignis Provenchères au milieu du jour et j'y fis halte.

Je bus un bon verre de vin à l'auberge des Deux-Clés, et là j'appris que M. d'Arence était toujours à Saint-Dié, inspecteur des eaux et forêts, qu'il avait même commandé la garde nationale dans les derniers événements.

Cette nouvelle me fit grand plaisir; je repartis de là plein d'espérance; et le soir, ayant atteint Sainte-Marguerite, au fond de la vallée, je n'eus plus qu'à suivre la route nationale jusqu'à la ville, où j'arrivai tellement fatigué, qu'il me restait à peine la force de me tenir debout.

Je fis halte à la première petite auberge de la rue du Faubourg-Saint-Martin, et j'eus le bonheur d'y trouver un lit, où je dormis encore mieux que dans ma grange de Schirmeck.

La trompette des Prussiens m'éveilla de bon matin; un de leurs régiments occupait la ville; le colonel logeait à l'évêché, et les autres officiers et leurs soldats chez les habitants; les réquisitions en foin, paille, viande, farine, eaux-de-vie, tabac, etc., allaient leur train à Saint-Dié comme ailleurs.

Je sortis de mon paquet une chemise propre, et je mis mon uniforme, me rappelant que M. d'Arence avait toujours fait grande attention à la tenue de ses hommes. Le caractère ne change pas, on est à cinquante ans ce qu'on était à vingt. Puis je descendis dans la salle d'auberge, et je m'informai du logement de M. l'inspecteur des forêts.

Une bonne vieille femme, la mère Ory, qui tenait cet établissement, me dit qu'il demeurait au coin du grand pont, à gauche, en arrivant à la gare. Je m'y rendis aussitôt.

Il faisait un temps clair et froid; la grande rue, qui descend de la gare à la cathédrale, était toute blanche de neige et les montagnes autour de la vallée aussi. Quelques soldats allemands, dans leur longue capote couleur de terre et coiffés du bonnet plat, emmenaient au loin, devant la mairie, une charretée de vivres; deux ou trois servantes remplissaient leur cuveau à la jolie fontaine de la Meurthe. Du reste, on ne voyait rien, les gens se tenaient enfermés chez eux.

Sous la porte de M. l'inspecteur, m'étant arrêté deux minutes pour réfléchir, j'allais monter, quand un grand bel homme en pantalon à la hussarde, la taille serrée dans une redingote à brandebourgs, la casquette verte à galons d'argent un peu sur l'oreille, se mit à descendre l'escalier.

C'était M. d'Arence, toujours droit, les épaules effacées, la barbe brune et le teint frais comme à trente ans; je le reconnus aussitôt. Sauf la tête grisonnante, il n'était pas changé; mais lui ne me reconnut pas d'abord; et seulement quand je lui rappelai son ancien garde Frédéric, il s'écria:

« Comment, c'est vous, mon pauvre Frédéric! Décidément, nous ne sommes plus jeunes. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Non, je n'étais plus jeune, et ces derniers mois m'avaient encore vieilli, je le savais bien.

Enfin il fut tout de même content de me voir.

« Montons, dit-il, nous causerons plus à l'aise. »

Et nous montâmes.

Il me fit entrer dans un grand bureau sombre, les persiennes fermées, puis dans son cabinet, où pétillait un bon feu dans un grand poêle de faïence; et m'ayant dit de prendre une chaise, nous causâmes longtemps du pays. Je lui racontai toutes nos misères depuis l'arrivée des Allemands; il m'écoutait les lèvres serrées, le coude au bord du secrétaire, et finit par me dire :

« Oui, c'est terrible!... Tant d'honnêtes gens sacrifiés à l'égoïsme de quelques malheureux!... Nous expions durement nos fautes; mais les Allemands auront leur tour. En attendant, il ne s'agit pas de cela, vous devez être gêné; vous êtes sans doute à bout de ressources? »

Naturellement, je lui dis la vérité; je lui dis qu'il avait fallu laisser de quoi vivre à la maison, et que je cherchais du travail.

Alors il ouvrit tranquillement un tiroir, en me disant que j'avais droit, comme les autres brigadiers d'Alsace, à mon dernier trimestre, qu'il allait m'en faire l'avance, et que je le rembourserais plus tard.

Je n'ai pas besoin de te peindre ma satisfaction de recevoir des pièces de cent sous dans un aussi pressant besoin; cela m'attendrissait tellement que j'en avais les larmes aux yeux et que je ne savais comment le remercier.

Il vit bien à ma figure ce que je pensais, et, comme j'essayais de lui tourner un petit remercîment, il dit :

« C'est bien.... c'est bien, Frédéric.... Ne parlons pas de cela.... Vous êtes un brave homme.... un bon serviteur de l'Etat.... Je suis content de vous rendre service. »

Mais ce qui me fit encore plus de plaisir que le reste, c'est quand, au moment de partir et déjà levé, il me demanda si plusieurs gardes de notre inspection n'avaient pas rejoint l'armée des Vosges.

Aussitôt l'idée de Jean me vint; je pensai qu'il en avait peut-être des nouvelles. Malgré cela je lui citai d'abord le grand Kern et Donadieu, puis seulement Jean Merlin, parti le dernier, et qui sans doute avait suivi le même chemin que moi, par Schirmeck et Rothau.

« Un grand et solide gaillard, fit-il, à moustaches brunes, ancien chasseur à cheval; n'est-ce pas cela?

— Oui, monsieur, lui répondis-je dans le plus grand trouble, c'est mon gendre.

— Eh bien, dit-il, ce brave garçon a passé par ici. Je lui ai donné les moyens et les indications nécessaires pour se rendre à Tours. Si vous êtes inquiet de lui, rassurez-vous, il a rejoint.... il est à son poste. »

Nous arrivions alors au bas de l'escalier; sur la porte, M. d'Arence me donna la main, puis il partit, traversant le pont, et moi je remontai vers la gare, plus heureux qu'il ne m'est possible de le dire.

Je voyais d'avance la joie de Marie-Rose, j'entendais la pauvre grand'mère remercier Dieu, en apprenant la bonne nouvelle; il me semblait que nos plus grandes misères étaient passées, que le soleil se remettait à luire pour nous à travers les nuages. Je marchais la tête pleine de bonnes idées; et comme j'entrais dans la salle du *Lion-d'Or*, la mère Ory en me regardant s'écria :

« Ah! mon brave homme, il vous est arrivé quelque chose d'heureux.

— Oui, lui répondis-je en riant, je ne suis plus le même homme qu'hier soir. Les grandes misères ne sont pas toujours pour les mêmes! »

Et je lui racontai ce qui venait de se passer. Elle me regardait de bonne humeur; mais quand je lui demandai du papier, pour écrire tout cela au Graufthâl, elle me dit en joignant les mains :

« A quoi pensez-vous? Ecrire que votre gendre est à l'armée, qu'il a reçu des secours de M. d'Arence pour faire sa route! mais M. l'inspecteur serait arrêté demain, et vous aussi, et votre fille! Vous ne savez donc pas que les Allemands ouvrent toutes les lettres; que c'est leur meilleur moyen d'espionnage, et qu'ils cherchent toutes les occasions de mettre des contributions sur la ville? rien que pour une lettre pareille, on nous imposerait encore des réquisitions. Gardez-vous d'une si grande imprudence! »

Alors, reconnaissant qu'elle avait raison, je perdis d'un seul coup toute ma joie; c'est à peine s'il me resta le courage d'écrire à Marie-Rose que j'étais arrivé en bonne santé et que j'avais reçu quelques petits secours de mon ancien garde général. Tout me paraissait de trop; j'avais peur qu'un point, une virgule ne servît de prétexte aux gueux pour intercepter ma lettre et me chasser plus loin.

Ah! quel malheur de ne pouvoir pas même envoyer un mot d'espérance et de consolation à ceux que l'on aime, surtout dans des mo-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ments aussi cruels. Et faut-il être barbare, pour faire un crime au père des paroles consolantes qu'il envoie à son enfant, d'une bonne nouvelle envoyée par le fils à sa mère mourante !

Voilà pourtant ce que nous avons vu.

Les lettres annonçant la mort de ses proches, les nouveaux désastres de la patrie, arrivaient seules, ou bien encore des mensonges, des nouvelles de victoires inventées par l'ennemi, et qu'il faisait suivre le lendemain de l'annonce de quelque défaite.

CHAPITRE XVI

Depuis ce jour, n'osant pas écrire ce que je savais et ne recevant pas de nouvelles de la maison, je vécus dans la tristesse.

Représente-toi, Georges, un homme de mon âge, seul au milieu des étrangers, dans une petite chambre d'auberge, regardant des heures entières la neige voltiger contre ses vitres, écoutant les bruits du dehors, — une charrette qui passe, un peloton de Prussiens qui fait sa ronde, un chien qui aboie, des gens qui se disputent, — sans autre distraction que ses rêveries et ses souvenirs.

« Que fait-on là-bas ? La grand'mère vit-elle encore ? Et Marie-Rose, qu'est-elle devenue... et Jean.... et tous les autres ? »

Toujours ce poids sur le cœur !

« Il n'arrive pas de lettres, tant mieux..., dans un cas de malheur, Marie-Rose m'aurait écrit. Elle n'écrit pas.... tant pis !.... Peut-être est-elle aussi malade ! »

Ainsi de suite du matin au soir.

Quelquefois, quand des voix bourdonnaient en bas dans la salle, je descendais pour apprendre des nouvelles de la guerre. L'espérance — ce grand mensonge qui dure toute la vie — est tellement enracinée dans notre âme, qu'on s'y cramponne jusqu'à la fin.

Je descendais donc, et là, le long des tables, autour du fourneau, des gens de toute sorte, marchands, paysans, rouliers, causaient de combats dans le Nord, dans l'Est, de pillages, de fusillades, d'incendies, de contributions forcées, d'otages..., qu'est-ce que je sais ?

Paris se défendait toujours; mais du côté de la Loire, nos jeunes troupes avaient été forcées de reculer : les Allemands étaient trop ! Il en arrivait par tous les chemins de fer ; et puis, les armes, les munitions nous manquaient. Cette jeune armée, rassemblée à la hâte, était forcée de soutenir cette rude guerre, et ce poids terrible devait l'écraser à la longue.

C'est ce que racontaient les journaux de la Belgique, de la Suisse, que des voyageurs laissaient quelquefois en passant.

Le bombardement de Belfort continuait. Le temps était affreux ; la neige, les gelées les plus froides se suivaient. On aurait dit que l'Eternel se mettait contre nous.

Moi, Georges, il faut que je l'avoue, après tant de malheurs, j'étais abattu ; la moindre rumeur m'inquiétait, j'avais toujours peur d'apprendre de nouveaux désastres; quelquefois aussi l'indignation m'emportait jusqu'à vouloir partir malgré mes vieilles jambes, et me faire exterminer n'importe où, pour en finir.

L'ennui, le découragement avaient pris le dessus, quand enfin je reçus une lettre de ma fille.

La grand'mère était morte !

Marie-Rose allait venir me rejoindre à Saint-Dié. Elle me disait de louer un petit logement, voulant amener quelques-uns de nos meubles, du linge, de la literie, et vendre le reste au Graufthâl, avant son départ.

Elle me disait aussi que Starck s'était offert de la conduire sur sa charrette, par Sarrebourg, Lorquin, Raon-l'Etape ; que le voyage durerait bien trois jours, mais que nous pourrions nous embrasser vers la fin de la semaine.

Ainsi, la pauvre grand'mère avait cessé de souffrir ; elle reposait à côté de Catherine, sa fille, et du père Bruat, que j'avais tant aimés ! Je me dis qu'ils avaient tous eu plus de chance que moi ; qu'ils dormaient parmi les anciens, à l'ombre de nos montagnes.

L'idée de revoir ma fille me fit du bien. Je me représentai que nous ne serions plus seuls, que nous pourrions vivre sans grande dépense jusqu'à la fin de l'invasion ; et puis qu'au retour de Jean, lorsqu'il serait replacé quelque part, nous rebâtirions notre nid dans le fond d'un bois ; que j'aurais ma retraite ; et que, malgré toutes nos misères, je finirais mes jours dans le calme et la paix, au milieu de mes petits-enfants.

Cela me paraissait naturel. Je me représentais que Dieu est juste, et que tout rentrerait bientôt dans l'ordre.

C'est le 5 janvier 1871 que Marie-Rose arriva.

J'avais loué, pour 12 francs par mois, deux petites chambres et la cuisine au second étage de la maison voisine du *Lion-d'Or*, chez M. Michel, jardinier, un bien brave homme,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui nous a rendu par la suite de grands services.

Il faisait très-froid ce jour-là.

Marie-Rose m'avait bien écrit qu'elle viendrait, mais sans me dire si ce serait le matin ou le soir; j'étais donc forcé d'attendre.

Vers midi, la charrette de Starck parut enfin au bout de la rue, toute couverte de meubles et d'effets de literie.

Marie-Rose était sur la voiture, dans la grosse pèlerine de sa mère; le grand charbonnier, devant, conduisait ses chevaux par la bride.

Je descendis et je courus à leur rencontre. J'embrassai Starck, qui venait de faire halte, puis ma fille, en lui disant tout bas :

« J'ai des nouvelles de Jean... Il a passé par Saint-Dié... C'est M. d'Arence qui lui a donné les moyens de traverser les lignes prussiennes et de rejoindre l'armée de la Loire. »

Elle ne répondit pas; mais comme je parlais, je sentis sa poitrine se gonfler et ses bras me serrer avec une force extraordinaire.

On se remit en route; cinquante pas plus loin, nous étions devant notre logement. Starck mena ses chevaux à l'écurie du *Lion-d'Or*. Marie-Rose entra dans la grande salle de l'auberge; et la bonne mère Ory, qui nous attendait sur la porte, lui fit prendre tout de suite une tasse de bouillon pour la réchauffer, car elle avait bien froid.

Ce même jour, Starck et moi nous montâmes les meubles. A quatre heures, tout était en place. On fit du feu dans le poêle. Marie-Rose était si fatiguée, qu'il fallut presque l'aider à monter.

J'avais bien remarqué d'abord sa pâleur et ses yeux brillants, cela m'étonnait; mais j'attribuais ce changement aux longues veillées, au chagrin, à l'inquiétude et surtout aux fatigues de ce voyage de trois jours, dans une voiture découverte, par un froid terrible. Mon Dieu! n'était-ce pas naturel après tant de souffrances? Je la savais forte; depuis son enfance elle n'avait jamais été malade; je me disais que cela se remettrait, et qu'avec un peu de soins et de tranquillité elle reprendrait bien vite ses belles couleurs.

Une fois en haut, en face du petit feu qui flamboyait, voyant la chambre bien propre, la vieille armoire au fond, les vieux cadres de la maison forestière pendus au mur, et notre vieille horloge en train de marcher dans le coin à droite, derrière la porte, Marie-Rose parut contente et me dit :

« Nous serons bien ici, mon père; nous resterons tranquilles, et les Allemands ne nous chasseront pas plus loin. Pourvu que Jean arrive bientôt, nous vivrons en paix. »

Sa voix était enrouée.

Elle voulut aussi voir la petite cuisine sur la cour; le jour arrivant par-dessus les toits rendait ce réduit un peu sombre, mais elle trouva tout bien.

Comme nous n'avions pas encore de provisions, j'avais fait apporter le dîner de l'auberge, avec deux bouteilles de vin.

Starck ne voulut rien recevoir en dehors des frais de route. Il disait que dans cette saison on n'avait pas d'ouvrage au bois, et qu'il aimait autant être venu que d'avoir laissé ses chevaux à l'écurie; mais il ne pouvait me refuser un bon dîner, et puis il aimait aussi un bon verre de vin.

Alors à table Marie-Rose me raconta la mort de la pauvre grand'mère en détail; comment elle s'était éteinte, après avoir crié trois jours et trois nuits de suite, dans ses rêves : « Bruat !.... Frédéric !.... Les Allemands !... Frédéric !... ne m'abandonnez pas... Emmenez-moi avec vous ! » Enfin le bon Dieu avait fini par la prendre, et la moitié du Graufthâl l'avait accompagnée par les neiges jusqu'à Dôsenheim, pour l'enterrer avec les nôtres.

En racontant ces choses tristes, Marie-Rose ne pouvait retenir ses larmes, et de temps en temps elle s'arrêtait pour tousser, c'est pourquoi je lui dis que c'était assez comme cela, que je ne voulais pas en apprendre davantage.

Et le dîner étant fini, je remerciai Starck des services qu'il nous avait rendus. Je lui dis que dans le malheur on apprend à connaître ses véritables amis, et d'autres choses justes qui lui firent plaisir, parce qu'il les méritait. Sur les six heures il repartit, malgré tout ce que je pus lui dire pour l'engager à rester. Je l'accompagnai jusqu'au bout de la rue, le priant de remercier le père Ykel et sa fille de ce qu'ils avaient fait pour nous; et, s'il allait du côté de Felsberg, de raconter à la mère Margrédel dans quel état nous étions, et de l'engager surtout à nous envoyer toutes les nouvelles de Jean qu'elle pourrait recevoir.

Il le promit, et nous nous séparâmes.

Je revins alors tout pensif, content d'avoir mon enfant près de moi, mais inquiet du gros rhume qui l'empêchait de parler. Pourtant, je n'avais aucune crainte sérieuse, comme je te l'ai dit, Georges. Quand on a toujours vu les personnes en bonne santé, on sait bien que de pareils accidents ne signifient pas grand'chose.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il nous restait sept ou huit semaines d'hiver à passer. Au retour du mois de mars, le soleil est déjà beau, le printemps commence; en avril, abrités comme nous l'étions par la grande côte de Saint-Martin, nous allions bientôt voir les jardinets et les prairies reverdir à l'ombre des forêts.

Nous avions aussi, au bord de nos fenêtres, deux grosses caisses de plantes grimpantes, que je me figurais d'avance étendues sur nos vitres, et qui devaient un peu nous rappeler la maison forestière.

Toutes ces choses me paraissaient bonnes, et, dans mon attendrissement de revoir Marie-Rose, je me représentais l'avenir en beau; je voulais vivre pour nous seuls, en attendant le retour de Jean, et ne nous inquiéter que le moins possible de la guerre, quoique cela soit bien difficile, lorsque le sort de la patrie est en jeu, oui, bien difficile ! Je me promettais de ne dire à ma fille que les choses agréables, les victoires, si nous avions le bonheur d'en remporter, et surtout de lui cacher mes inquiétudes au sujet de Jean, dont le long silence me donnait quelquefois des idées sombres.

Au milieu de ces pensées, je remontai chez nous. La nuit était venue. Marie-Rose m'attendait auprès de la lampe; elle se jeta dans mes bras en murmurant :

« Ah ! mon père, quel bonheur d'être encore une fois ensemble !

— Oui, oui, mon enfant, lui répondis-je; et d'autres, éloignés maintenant, reviendront aussi ! Il faut encore un peu de patience..... Nous avons trop souffert injustement, pour que cela dure toujours. Maintenant, tu es un peu malade... ce voyage t'a fatiguée... mais ça ne sera rien ! Va dormir, mon enfant, repose-toi. »

Elle entra dans sa chambre, et je me couchai, remerciant Dieu de m'avoir rendu ma fille.

CHAPITRE XVII

Ainsi, Georges, après la perte de ma place et de mes biens, acquis par trente années de travail, d'économies et de bons services; après la perte de notre cher pays, de nos vieux parents et de nos amis, j'avais encore une consolation : ma fille me restait, ma bonne et courageuse enfant, qui me souriait malgré ses inquiétudes, ses chagrins et sa souffrance, lorsqu'elle me voyait trop abattu.

Voilà ce qui m'accable quand j'y pense; je me reprocherai toujours d'avoir laissé paraître ma désolation devant elle, de n'avoir pu surmonter ma colère contre ceux qui nous avaient réduits en cet état.

Ah ! c'est facile de faire bonne mine, quand rien ne vous manque; mais dans le besoin, en pays étranger, c'est autre chose.

Nous vivions avec la plus grande économie. Marie-Rose veillait à notre petit ménage, et moi, souvent assis des heures auprès de la fenêtre, rêvant à ce qui s'était passé depuis quelques mois, à l'ordre abominable qui m'avait chassé de mon pays, l'indignation me prenait tout à coup, je levais les deux bras en poussant un cri sauvage.

Marie-Rose, elle, avait plus de calme; notre humiliation, notre misère et les malheurs de la patrie la touchaient autant et peut-être plus que moi, mais elle me le cachait. Seulement, ce qu'elle ne pouvait pas me cacher, c'était ce mauvais rhume qui me donnait de l'inquiétude. Bien loin de diminuer comme je l'espérais, il augmentait pour ainsi dire de jour en jour. La nuit surtout, quand j'entendais au milieu du grand silence cette toux sèche, âpre et profonde, il me semblait que sa poitrine se déchirait : je m'asseyais sur mon lit et j'écoutais, rempli d'épouvante.

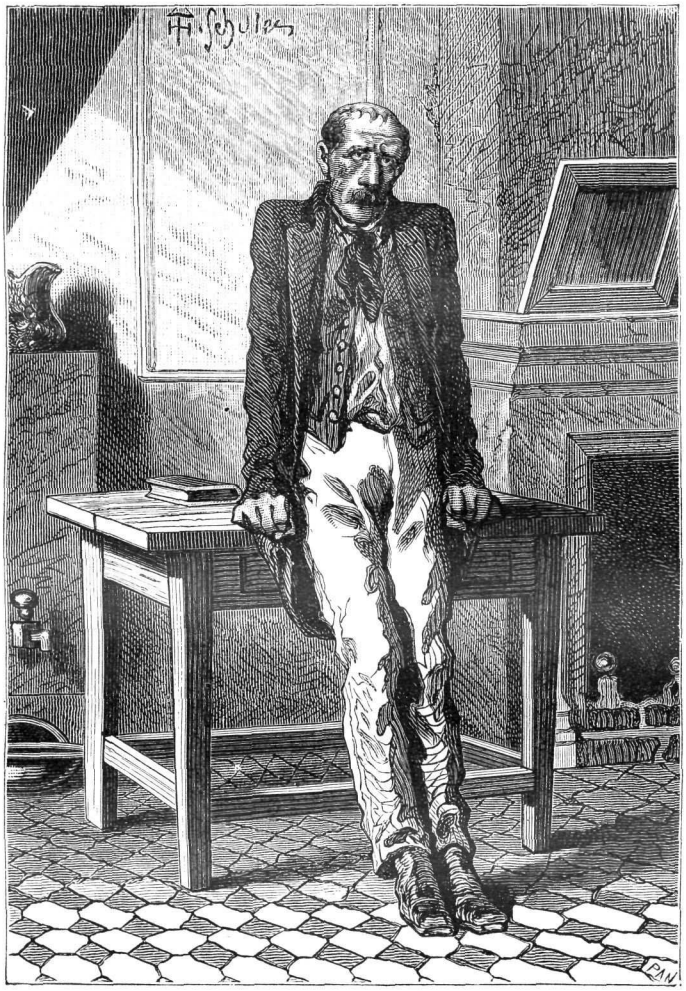
Parfois, cependant, ce rhume horrible avait l'air de se calmer, Marie-Rose dormait bien; aussitôt je reprenais courage; et songeant aux misères innombrables qui s'étendaient alors sur la France, à la grande famine de Paris, aux champs de bataille couverts de morts, aux ambulances encombrées de blessés, aux incendies, aux réquisitions, aux pillages, je me disais que nous étions encore les moins à plaindre, qu'il nous restait un peu de feu pour nous réchauffer, un peu de pain pour nous soutenir... Et puis, tant de choses incroyables arrivent à la guerre ! N'avions-nous pas autrefois vaincu toute l'Europe, ce qui ne nous avait pas empêchés d'être accablés à notre tour ! Les Allemands ne pourraient-ils pas éprouver le même sort ?... Tous les joueurs finissent pas perdre !

Ces idées et bien d'autres semblables me roulaient dans la tête; et c'est aussi ce que me disait Marie-Rose :

« Tout n'est pas fini, mon père, tout n'est pas fini !... J'ai fait un rêve la nuit dernière... J'ai vu Jean en uniforme de brigadier forestier; nous aurons bientôt de bonnes nouvelles ! »

Hélas ! de bonnes nouvelles..... Pauvre enfant !... Oui... oui... tu pouvais faire de beaux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Tu es seul au monde (p. 69).

rêves; tu pouvais voir Jean avec les galons de brigadier, te sourire et t'emmener au bras, la couronne blanche sur la tête, à la petite chapelle du Graufthâl, où vous attendait le vieux curé pour vous marier!... Cela devait arriver ainsi, mais il aurait fallu moins de gueux sur la terre, pour détourner les choses justes établies par l'Eternel.

Chaque fois que ce souvenir me revient, Georges, je crois sentir une main là qui m'arrache le cœur. Je voudrais m'arrêter, mais puisque je te l'ai promis, j'irai jusqu'au bout.

Un jour, que le petit fourneau bourdonnait, que Marie-Rose, toute maigre et pensive, cousait, et que les vieux souvenirs de la maison forestière — avec leurs printemps verdoyants, leurs automnes calmes et mélancoliques, leurs chants de grives et de merles, le murmure de la petite rivière dans les roseaux, la voix de la vieille grand'mère, celle du pauvre Calas, les aboiements joyeux de Ragot et les mugissements sourds de nos deux belles vaches à l'ombre des vieux hêtres — nous rendaient tout doucement visite; pendant que je m'oubliais à ces choses, et que le bruit monotone du rouet et le tic-tac de l'horloge remplissaient notre petite chambre, tout à coup des cris et des chants retentirent au loin.

Marie-Rose écouta toute saisie; moi, brusquement arrêté dans mes songes, je tressaillis comme un homme qu'on réveille : les Allemands se réjouissaient!!! un nouveau malheur venait d'arriver. C'est l'idée qui me frappa d'abord et je ne me trompais pas.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Bientôt des bandes de soldats traversèrent la rue bras dessus bras dessous, criant comme des aveugles : « Paris est rendu !... Vive la patrie allemande ! »

Je regardai Marie-Rose, elle était pâle comme une morte et me regardait aussi avec ses grands yeux brillants. Nous détournâmes nos regards l'un de l'autre, pour ne pas nous laisser voir l'émotion terrible que nous éprouvions. Elle sortit dans la cuisine, où je l'entendis pleurer.

C'était le dernier coup, Georges; la branche qui nous soutenait encore en l'air venait de se casser.

Jusqu'à la nuit sombre, de nouvelles bandes, chantant et braillant, ne firent que passer; moi, la tête penchée, j'entendais de temps en temps la toux de mon enfant éclater derrière la cloison de la cuisine, et je m'abandonnais au désespoir.

Vers sept heures, Marie-Rose entra avec la lampe. Elle voulut dresser la table.

« C'est inutile, lui dis-je; ne mets pas mon assiette... Je n'ai pas faim.

— Ni moi non plus, fit-elle.

— Eh bien, allons nous coucher... tâchons d'oublier nos misères... essayons de dormir ! »

Je m'étais levé; nous nous embrassâmes en pleurant.

Cette nuit-là, Georges, fut horrible.

Malgré ses efforts pour étouffer le bruit de son rhume, j'entendis Marie-Rose tousser sans relâche jusqu'au matin, de sorte qu'il me fut impossible de fermer l'œil. Je résolus d'aller chercher un médecin; mais je ne voulais pas effrayer ma fille, et songeant au moyen de lui parler de cela, vers le petit jour je m'endormis.

Il était bien huit heures lorsque je me réveillai; m'étant habillé, j'appelai Marie-Rose. Elle ne répondit pas. Alors j'entrai dans sa chambre et je vis des taches de sang sur son oreiller; son mouchoir aussi, qu'elle avait laissé sur la table de nuit, était tout rouge.

Cela me fit frémir !... Je retournai m'asseoir dans mon coin, pensant à ce que je venais de voir.

C'était jour de marché. Marie-Rose était allée faire nos petites provisions; elle revint sur les neuf heures, tellement essoufflée, qu'il lui restait à peine la force de tenir son panier.

En la voyant entrer, je me rappelai ces figures pâles de jeunes filles, dont les pauvres gens de nos vallées disent que Dieu les appelle, et qui s'endorment tout doucement aux premières neiges. Cette idée me frappa, j'en eus peur; mais ensuite, raffermissant ma voix, je dis d'un air assez tranquille :

« Ecoute, Marie-Rose, toute la nuit dernière je t'ai entendue tousser; cela m'inquiète.

— Oh ! ce n'est rien, mon père, fit-elle en rougissant un peu, ce n'est rien, les beaux jours vont revenir, ce rhume passera.

— C'est égal, lui répondis-je, je ne serai pas tranquille tant qu'un médecin ne m'aura pas dit ce que c'est. Il faut absolument que je cherche un médecin. »

Elle me regardait, les mains croisées sur son panier, au bord de la table; et devinant peut-être à mon trouble que j'avais découvert les taches de sang, elle murmura :

« Eh bien, mon père, pour ta tranquillité...

— Oui, lui dis-je, il vaut mieux s'y prendre d'avance; ce qui n'est rien au commencement peut devenir très-dangereux quand on le néglige. »

Et je sortis.

En bas, M. Michel m'indiqua le docteur Carrière, qui demeurait dans la rue de l'Evêché.

J'allai le voir.

C'était un homme de soixante ans, sec, les yeux noirs et vifs, la tête grisonnante, qui m'écouta très-attentivement et me demanda si je n'étais pas le brigadier forestier dont il avait entendu parler par son ami M. d'Arence. Je lui dis que c'était moi, et tout aussitôt il m'accompagna.

Vingt minutes après, nous arrivions dans ma chambre.

Marie-Rose étant venue, le docteur l'interrogea longtemps sur les commencements de son rhume; sur ce qu'elle éprouvait maintenant, si la nuit elle n'avait pas de la fièvre, des frissons, des étouffements.

Par sa manière de l'interroger, elle était en quelque sorte forcée de lui répondre, et le vieux médecin sut bientôt qu'elle crachait du sang depuis plus d'un mois; elle l'avoua, toute pâle, en me regardant comme pour me demander pardon de m'avoir caché ce malheur.

Ah ! je le lui pardonnais de bon cœur, mais j'étais désespéré.

Après cela, M. Carrière voulut l'examiner; il écouta sa respiration et finit par dire que c'était bien, qu'il allait écrire son ordonnance.

Mais dans la chambre voisine, étant seuls, il me demanda si personne de notre famille n'avait été malade de la poitrine; et comme je l'assurais que jamais, ni de mon côté ni du côté de ma femme, nous n'avions connu de ces maladies, il me dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Je vous crois; votre fille est très-bien conformée, c'est une forte et belle créature; mais alors il faut qu'un accident, une chute ou quelque chose de semblable l'ait mise en cet état. Elle nous le cache peut-être, il faut absolument le savoir.

Aussitôt je rappelai Marie-Rose, et le docteur lui demanda si, quelques semaines avant, elle ne se rappelait pas être tombée, ou bien s'être heurtée fortement, lui disant qu'il allait faire son ordonnance selon ce qu'elle répondrait et que la vie pouvait en dépendre.

Alors Marie-Rose avoua que, le jour où les Allemands étaient venus enlever nos vaches, elle avait essayé de les retenir par la corde, et qu'un de ces Prussiens lui avait donné un coup de crosse entre les épaules, dont elle était tombée sur les mains, et que tout aussitôt elle avait eu la bouche pleine de sang; mais que la crainte de ma colère en apprenant cette abomination, et la peur de me voir faire un mauvais coup, l'avaient empêchée de m'en rien dire.

Tout devenait clair!

Je ne pus m'empêcher de pleurer en regardant ma pauvre enfant, victime d'un si grand malheur.

Elle se retira.

Le docteur écrivit son ordonnance; comme nous descendions, il me dit :

« C'est grave.... Vous n'avez que cette fille?

— Je n'ai qu'elle! » lui répondis-je.

Il était triste et pensif.

« Nous ferons notre possible, dit-il; la jeunesse a tant de ressources! Mais évitez les émotions. »

En marchant dans la rue, il me répétait les conseils de M. Semperlin pour la grand'mère; je ne répondais rien. Il me semblait que la terre s'ouvrait devant mes pas et me criait : « Des morts!... des morts!... Je veux des morts!... »

Et j'aurais voulu me coucher le premier, fermer les yeux et lui répondre : « Eh bien! me voilà.... prends-moi, et laisse les jeunes!... Laisse-les respirer quelques jours encore.... Ils ne savent pas que vivre c'est un malheur horrible; ils l'apprendront bientôt et partiront avec moins de regrets.... Tu les auras tout de même!... »

Et, continuant à rêver ainsi, j'entrai chez le pharmacien, près du grand pont, qui me fit mon ordonnance.

Je retournai à la maison.

Marie-Rose prit deux cuillerées de la potion matin et soir, selon qu'il avait été prescrit. Cela lui fit du bien, je m'en aperçus dès les premiers jours; sa voix était plus claire, ses mains étaient moins brûlantes; elle me souriait, comme pour dire : « Tu vois, mon père, ce n'était qu'un rhume.... Ne te chagrine plus. »

Une douceur infinie brillait dans son regard, elle était heureuse de se ranimer; et l'espérance de revoir bientôt Jean ajoutait encore à son bonheur. Naturellement je l'encourageais dans ces bonnes idées; je lui disais :

« Nous recevrons des nouvelles un de ces jours..., le voisin un tel en attend aussi de son fils, cela ne peut plus tarder. Les postes étaient arrêtées pendant la guerre, les lettres restaient entassées dans les bureaux.... Les Allemands voulaient nous décourager.... Maintenant que l'armistice est accepté, les lettres vont revenir. »

La satisfaction d'entendre ces bonnes choses épanouissait sa figure.

Je ne la laissais plus descendre en ville; je prenais moi-même le panier pour aller faire nos petites provisions; les bonnes femmes me connaissaient.

« C'est le vieux brigadier, disaient-elles, dont la jolie fille est malade. Ils sont seuls. C'est lui qui vient maintenant. »

Jamais aucune d'elles ne me vendit ses légumes trop cher.

Je ne songeais plus alors aux affaires du pays, je ne voulais que sauver ma fille; les bruits d'élections, d'Assemblée nationale à Bordeaux ne me faisaient plus rien; ma seule pensée était : « Pourvu que Marie-Rose vive!... »

Ainsi se passa la fin de janvier; puis arriva le traité de paix : nous étions abandonnés!

Et de jour en jour les voisins recevaient des nouvelles de leurs fils, de leurs frères, de leurs amis, les uns prisonniers en Allemagne, les autres cantonnés à l'intérieur; mais nous, pas un mot!

J'allais tous les matins voir à la poste si rien n'était arrivé. Un jour le chef du bureau me dit :

« Ah! c'est vous.... Le facteur vient de partir.... il vous remettra une lettre. »

Alors, plein d'espérance, je courus à la maison; comme j'arrivais sur le seuil, le facteur sortait de l'allée et me criait en riant :

« Dépêchez-vous, père Frédéric; cette fois vous avez votre affaire : une lettre qui vient de l'armée de la Loire! »

Je montai quatre à quatre, le cœur battant. Qu'allions-nous apprendre? Depuis tant de semaines, que s'était-il passé? Jean était-il en route pour venir nous voir? Arriverait-il le lendemain.... dans deux, trois ou quatre jours?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tout agité par ces pensées, en haut ma main cherchait le loquet sans le trouver; enfin je poussai la porte, ma petite chambre était vide.

J'appelai :

« Marie-Rose ! Marie-Rose ! »

Pas de réponse.

J'ouvris l'autre chambre : mon enfant, ma pauvre enfant était étendue là, près de son lit, sur le plancher, blanche comme de la cire. ses grands yeux à demi ouverts, la lettre serrée dans sa main, un peu de sang sur les lèvres.

Je la crus morte, et la relevant avec un gémissement horrible, je la déposai sur le lit.

Puis, la tête égarée, appelant, criant, je pris la lettre, et d'un seul coup d'œil je la lus.

Tiens, la voilà ! Lis, Georges, lis haut; je la sais par cœur, mais c'est égal, j'aime à sentir se retourner le couteau; quand cela saigne, ça fait moins mal.

« Ma bonne Marie-Rose,

« Adieu !... Je ne te verrai plus.... un éclat « d'obus m'a fracassé la jambe droite.... les « chirurgiens m'ont fait l'amputation.... Je « n'y survivrai pas.... J'étais resté trop long- « temps à terre.... J'avais perdu trop de sang... « C'est fini.... il faut que je meure !... Oh ! « Marie-Rose, chère Marie-Rose, que je vou- « drais te revoir un instant, une minute, que « cela me ferait de bien !... Pendant tout le « temps que j'étais couché dans la neige, avec « ma blessure, je n'ai pensé qu'à toi.... Ne « m'oublie pas non plus.... pense quelquefois « à Jean Merlin.... Pauvre mère Margrédel.... « pauvre père Frédéric.... pauvre oncle Da- « niel ! Tu leur diras.... Ah ! que nous aurions « tous été heureux sans cette guerre... »

La lettre s'arrêtait en cet endroit. Au bas, comme tu le vois, une autre main avait écrit :

« JEAN MERLIN, *Alsacien.*

« *Détachement du 21e corps.*

« *Silly-le-Guillaume, 26 janvier* 1870. »

Tout cela je le vis d'un regard, et puis je recommençai de crier, d'appeler, et je finis par tomber dans le fauteuil, sans forces, me disant que tout était perdu : ma fille, mon gendre, ma patrie.... tout !... et qu'il valait mieux aussi mourir.

On avait entendu mes cris, on montait : le père et la mère Michel, je crois. Oui, c'est eux qui firent venir le médecin. Moi, je n'étais plus qu'un être égaré, sans ombre de raison ; mes oreilles bourdonnaient; il me semblait dormir et faire un rêve épouvantable.

Longtemps après, la voix du docteur Carrière m'éveilla; il disait :

« Emmenez-le.... qu'il ne voie pas cela ! Qu'on l'emmène !... »

Des gens me prenaient par les bras; alors l'indignation me saisit, et je criai :

« Mais non ! monsieur, je ne veux pas qu'on m'emmène.... Je veux rester..., c'est ma fille ! Est-ce que vous avez des enfants, vous, pour dire qu'on m'emmène ! Je veux la sauver, moi..., je veux la défendre.

— Qu'on le laisse, fit le docteur tristement ; laissez ce malheureux. Mais il faut vous taire, me dit-il, vos cris peuvent l'achever. »

Je retombai en murmurant :

« Je ne crierai plus, monsieur, je ne dirai plus rien. Qu'on me laisse seulement près d'elle, je serai tranquille. »

Et quelques instants après, M. Carrière sortait, faisant signe à l'assistance de se retirer.

Beaucoup de gens le suivirent, un petit nombre restèrent. Je les voyais aller, venir, relever le lit, l'oreiller, parler bas entre eux. Le silence était grand... Le temps se passait... Un prêtre parut avec ses assistants..., on se mit à prier en latin..., c'étaient les derniers secours de la religion. Les bonnes femmes, à genoux, répondaient.

Tout disparut.

Il pouvait être alors cinq heures du soir. Une lampe s'alluma. Je me levai tout doucement et je m'approchai du lit.

Ma fille, belle comme un ange, les yeux à demi ouverts, respirait encore; je l'appelai tout bas : « Marie-Rose !... Marie-Rose !... » en pleurant.

Il me semblait à chaque seconde qu'elle allait me regarder et me répondre : « Mon père ! »

Mais ce n'était que la lumière qui clignotait sur sa figure. Elle ne bougeait plus. Et de minute en minute, d'heure en heure, j'écoutais sa respiration toujours plus faible, je regardais ses joues, son front toujours plus pâles. A la fin, exhalant un soupir, sa tête un peu penchée se releva, et ses yeux d'un bleu pâle s'ouvrirent lentement.

Une brave femme, qui regardait près de moi, prit un petit miroir sur la table et l'approcha de la bouche ; aucun nuage ne s'étendit sur la glace ; Marie-Rose était morte !.

Je ne dis rien, je ne fis entendre aucune plainte, et je suivis comme un enfant ceux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui m'emmenaient dans la chambre voisine. Je m'assis dans l'ombre, les mains sur les genoux ; mon courage était brisé.

Et maintenant c'est fini !... Je t'ai tout raconté, Georges.

Ai-je besoin de te parler encore des cierges, du cercueil, du cimetière !... et puis de mon retour dans la petite chambre, où Marie-Rose et moi nous avions vécu ; de mon désespoir, en me voyant là... seul, sans parents, sans patrie, sans espérance, et de me dire : « Tu resteras ainsi toujours,.. toujours... jusqu'à ce que les vers te mangent !... »

Non !... je ne peux pas te raconter ça ; c'est trop horrible... Je t'en ai dit assez !

Tu sauras seulement que j'étais devenu comme fou, que j'avais des idées mauvaises qui me suivaient, des idées de vengeance !

Ce n'est pas moi, Georges, qui nourrissais ces idées, c'était le pauvre être abandonné du ciel et de la terre, auquel on avait arraché son cœur morceau par morceau, et qui ne savait plus où reposer sa tête.

Je vaguais dans les rues, les bonnes gens me plaignaient, la mère Ory me donnait à manger. J'ai su cela plus tard ! Alors je ne pensais à rien ; les mauvaises idées ne me quittaient pas ; j'en parlais seul, assis derrière le poêle de l'auberge, ma tête grise entre les mains, les coudes sur les genoux et les yeux à terre.

Dieu sait ce que je ruminais de haine !

La mère Ory entendait tout, et cette excellente femme, qui me voulait du bien, en prévint M. d'Arence.

Un matin que j'étais seul dans la salle, il arriva me parler de ces choses, me rappelant qu'il avait toujours eu de la considération pour moi, qu'il m'avait toujours recommandé comme un honnête homme, un bon serviteur, plein de zèle et de probité, sur lequel on pouvait se reposer entièrement, et qu'il espérait bien que cela durerait jusqu'à la fin, qu'il en était sûr ! qu'un homme juste et brave, même au milieu des plus grands malheurs, se montre tel qu'il était dans la prospérité ; que le devoir et l'honneur marchent devant lui ; que sa plus grande consolation et la plus belle, c'est de pouvoir se dire : « Je suis abattu, c'est vrai ; mais mon courage me reste, ma bonne conscience me soutient ; mes ennemis eux-mêmes sont forcés de reconnaître que le sort m'accable injustement. »

Il me parla longtemps de la sorte, brusquement, en se promenant de long en large ; et moi, qui n'avais pu pleurer à l'enterrement de ma fille, je fondis en larmes.

Puis il me dit que le moment était venu de partir ; que la vue des Prussiens m'aigrissait le sang ; qu'il allait me donner une lettre de recommandation pour un de ses bons amis de Paris ; que j'obtiendrais là-bas une petite place, soit au chemin de fer, soit ailleurs ; et qu'ainsi, ma retraite étant liquidée, je pourrais vivre en paix, non pas heureux, mais éloigné de tout ce qui me rappelait sans cesse le souvenir de mes malheurs.

J'étais prêt à faire tout ce qu'il aurait voulu, Georges ; mais il ne voulait rien que pour mon bien.

Je partis donc, et me voilà depuis trois ans surveillant à la gare de l'Est.

En arrivant au milieu de la grande confusion, après le siége, j'eus encore la douleur de voir une chose épouvantable, dont le souvenir ajoute à mes souffrances : des Français se battaient contre des Français. . La grande ville était en flammes... et les Prussiens regardaient ce spectacle avec une joie de sauvages.

« Il n'y a plus de Paris !... disaient-ils. Plus de Paris ! »

L'envie horrible qui ronge ces gens était satisfaite.

Oui, j'ai vu cela ! J'ai cru que c'était fini de nous ; j'en ai frémi. Je me suis écrié :

« L'Eternel a donc résolu que la France descendrait dans l'abîme ! »

Mais cela, grâce au ciel, s'est aussi passé. Le souvenir en reste, espérons qu'il ne périra jamais !

Et ce n'était pas encore tout. A la suite de ces grandes calamités, il m'a fallu voir, en remplissant ma petite place, défiler jour par jour devant mes yeux la grande émigration de nos frères alsaciens et lorrains, hommes, femmes, enfants, vieillards, par milliers, allant chercher leur pain loin de la terre natale, en Algérie, en Amérique, partout !

Nos pauvres compatriotes me reconnaissent tous à ma figure ; ils disent :

« C'est un des nôtres ! »

Leur vue me soulage aussi, c'est comme un souffle du pays, un bon air qui passe. On se serre la main. Je leur enseigne l'hôtel où l'on est à bon marché ; je leur rends tous les petits services qu'on peut rendre à des amis d'un jour, qui garderont un bon souvenir de celui qui leur a tendu la main. Et le soir, dans ma petite chambre, sous les toits, rêvant à ces choses, je suis encore heureux de n'être pas tout à fait inutile en ce monde ; c'est mon unique consolation, Georges ; quelquefois elle me procure un bon sommeil.

D'autres jours, quand le temps est triste,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quand il pleut, qu'il fait froid, ou que j'ai rencontré dans la rue un cercueil de jeune fille, avec la couronne blanche!... alors les idées sombres reprennent le dessus. Je mets mon vieux manteau après le service, je cours dans les rues au hasard, parmi ces gens tout occupés de leurs affaires, qui ne font attention à personne. Je vais au loin, tantôt vers l'Arc de Triomphe, tantôt vers le Jardin des Plantes, et je reviens accablé de fatigue. Je m'endors, évitant de songer aux beaux jours d'autrefois, car ces souvenirs me font battre le cœur, même en rêve, et tout à coup je m'éveille couvert de sueur, en m'écriant :

« C'est fini !... tu n'as plus de fille... tu es seul au monde !... »

Je suis forcé de me lever, d'allumer ma lampe et d'ouvrir la fenêtre pour me calmer un peu, m'apaiser et me faire une raison.

Quelquefois aussi je rêve que je suis à la maison forestière avec Jean et Marie-Rose. Je les vois... je leur parle... nous sommes heureux ! Mais quand je m'éveille...

Tiens, laissons cela, ce qui est fini ne peut plus revivre !

Tout ira de la sorte tant que cela pourra. Je ne serai pas enterré parmi les anciens, ni près de ma fille. Nous serons tous dispersés ! Cette idée me fait aussi de la peine.

Je dois reconnaître, Georges, que nos frères de Paris nous ont bien reçus ; ils nous ont secourus, ils nous ont aidés de mille manières ; ils ont fait pour nous tout ce qu'ils ont pu. Mais dans un si grand désastre, eux-mêmes ayant été si fortement éprouvés, la misère fut encore grande ; longtemps dans les greniers de la Villette, de la Chapelle et des autres faubourgs on souffrit du froid et de la faim.

Aujourd'hui, le plus grand flot de l'émigration est écoulé, presque tous les ouvriers ont du travail, les femmes et les vieillards un asile, et les enfants reçoivent de l'instruction dans les écoles.

Il en vient toujours d'autres, l'émigration durera aussi longtemps que l'annexion, car des Français ne peuvent courber la tête comme des Allemands sous le despotisme prussien ; et l'annexion sera longue, si nous continuons à nous disputer sur des intérêts de partis, au lieu de nous réunir dans l'amour de la patrie.

Mais ne parlons pas de ce qui nous divise, c'est trop triste !

La seule chose que je veuille encore te dire, pour finir cette lamentable histoire, c'est que, au milieu de mes misères, je n'accuse pas l'Eternel ; non, l'Eternel est juste, nous avons mérité de souffrir ! D'où viennent tous nos malheurs ? D'un seul homme qui avait prêté serment devant Dieu d'obéir aux lois et qui les a mises sous ses pieds ; qui a fait tuer ceux qui les défendaient et transporter au loin, dans les îles, des milliers de ses semblables dont il craignait le courage et le bon sens. Eh bien, cet homme, nous l'avons approuvé, nous avons voté pour lui, non pas une fois, mais vingt fois ; nous avons pris de la sorte à notre compte ses mauvaises actions ; nous avons mis de côté la justice et l'honneur ; nous avons pensé : « L'intérêt fait tout... cet homme est malin... il a réussi... il faut le soutenir ! »

Quand je me rappelle que j'ai voté pour ce malheureux, sachant bien que ce n'était pas juste, mais dans la crainte de perdre ma place, quand je me rappelle cela, je m'écrie : « Frédéric, que Dieu te pardonne ! Tu as tout perdu, amis, parents, patrie, tout... avoue que tu l'as mérité. Tu n'as pas eu honte de soutenir l'homme qui faisait perdre les mêmes choses d'un coup à des milliers de Français aussi honnêtes que toi... Tu as voté pour la force contre la justice, courbe-toi sous la loi que tu as acceptée !... Et, comme des millions d'autres, tu as aussi donné le droit à cet homme de faire la guerre ; il l'a faite !... Il t'a joué, toi, ton pays, ta famille, ton bien, celui de tous les Français, dans l'intérêt de sa dynastie, sans s'inquiéter de rien, sans réfléchir ni prendre de précautions ; il a perdu... Paye et tais-toi !... Ne reproche pas à l'Eternel ta propre bêtise et ton injustice ; frappe-toi la poitrine et supporte ton iniquité ! »

Voilà ce que je pense.

Que les autres profitent de mon exemple ; qu'ils nomment toujours d'honnêtes gens pour les représenter ; que l'honnêteté, le désintéressement et le patriotisme passent avant tout le reste ; les gens trop fins sont souvent malhonnêtes, et les gens trop hardis, qui ne craignent pas de crier contre les lois, sont aussi capables de les renverser et de mettre leur volonté à la place.

C'est le meilleur conseil qu'on puisse donner aux Français ; s'ils en profitent, tout ira bien, nous reprendrons nos frontières ; s'ils n'en profitent pas, ce qui est arrivé aux Alsaciens et aux Lorrains leur arrivera province par province ; ils s'en repentiront, mais il sera trop tard.

Et quant aux Allemands, ils récolteront aussi ce qu'ils ont semé ! Maintenant ils sont au pinacle ; ils font trembler l'Europe et ils ont la bêtise de s'en réjouir. C'est très-dange-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

reux de faire peur à tout le monde; nous l'avons appris à nos dépens, ils l'apprendront à leur tour ! — Parce que Bismarck a réussi dans ses entreprises, ils le considèrent comme une espèce de dieu; ils ne veulent pas reconnaître que cet homme n'a employé que des moyens malhonnêtes : la ruse, le mensonge, l'espionnage, la corruption et la violence.... Ce qu'on bâtit là-dessus n'est jamais solide.

Mais tout ce qu'on pourrait dire aux Allemands ou rien ce serait la même chose; ils sont grisés par leurs victoires, et ne se réveilleront que lorsque l'Europe, fatiguée de leur ambition et de leur insolence, se lèvera pour les remettre à la raison; alors ils seront bien forcés de reconnaître, comme nous l'avons reconnu nous-mêmes, que « *si la Force prime quelquefois le Droit, la Justice est éternelle!...* »

FIN DU BRIGADIER FRÉDERIC.

Paris. — Imprimerie GAUTHIER-VILLARS, quai des Grands-Augustins, 55.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ERCKMANN-CHATRIAN

ŒUVRES COMPLÈTES parues **36 fr.** BROCHÉES — (ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES) — ŒUVRES COMPLÈTES parues **48 fr.** CARTONNÉES

ROMANS NATIONAUX

Illustrés par TH. SCHULER, RIOU et FUCHS

LE CONSCRIT DE 1813..	1 vol. à...	1 40	L'HOMME DU PEUPLE ...	1 vol. à...	1 70
MADAME THÉRÈSE.....	— ...	1 40	LA GUERRE.....	— ...	1 40
L'INVASION.....	— ...	1 60	LE BLOCUS.....	— ...	1 60
WATERLOO.....	— ...	1 80			

Un très-beau vol. gr. in-8 illustré de 182 dess. — Broc., 10 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 15 fr.

CONTES ET ROMANS POPULAIRES

Illustrés par BAYARD, BENETT, GLUCK et TH. SCHULER

MAÎTRE DANIEL ROCK.....	1 vol. à	1 20	LE JOUEUR DE CLARINETTE...	1 vol. à	1 60
L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHEUS	—	1 40	LA MAISON FORESTIÈRE....	—	1 20
HUGUES LE LOUP.....	—	1 40	L'AMI FRITZ.....	—	1 50
CONTES DES BORDS DU RHIN..	—	1 30	LE JUIF POLONAIS.....	—	1 30

Un très-beau vol. gr. in-8 illustré de 171 dess. — Broc., 10 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 12 fr.

HISTOIRE D'UN PAYSAN

La Révolution française racontée par un paysan

118 illustrations par TH. SCHULER

L'ouvrage complet, un vol., broché, 7 fr.; toile, tranche dorée, 10 fr.; relié, tranche dorée, 12 fr.

CONTES ET ROMANS ALSACIENS

HISTOIRE DU PLÉBISCITE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 2 fr.

HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 1 30

LES DEUX FRÈRES, illustrés par Th. Schuler. — Un volume..... 1 50

UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 1 40

LE BRIGADIER FREDERIC, illustré par Th. Schuler. — Un volume..... 1 20

MAITRE GASPARD FIX, illustré par Th. Schuler. — Un volume..... 2 fr.

Un très-beau vol. gr. in-8 illustré de 138 dess. — Broc., 9 fr.; toile, tr. dor., 12 fr.; relié, tr. dor., 14 fr.

ŒUVRES DE JULES VERNE

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRE COMPLÈTE ILLUSTRÉE — ILLUSTRATIONS PAR BAYARD, BENETT, DE BEAUREPAIRE, FÉRAT, DE MONTAUT, DE NEUVILLE, RIOU	Broché, 7 fr.	Toile, 10 fr.	Relié, 12 fr.
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS.....	— 4 »	— 7 »	— » »
CINQ SEMAINES EN BALLON.....	— 4 »	— 7 »	— » »
VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE.....	— 4 »	— 7 »	— » »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	— 7 »	— 10 »	— 12 »
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT (*Voyage autour du monde. — Amérique du Sud, Australie, Océan Pacifique*).....	— 9 »	— 12 »	— 14 »
DE LA TERRE A LA LUNE.....	— 4 »	— 7 »	— » »
AUTOUR DE LA LUNE.....	— 4 »	— 7 »	— » »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	— 7 »	— 10 »	— 12 »
UNE VILLE FLOTTANTE et LES FORCEURS DE BLOCUS.....	— 4 »	— 7 »	— » »
AVENTURES DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS.....	— 4 »	— 7 »	— » »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	— 7 »	— 10 »	— 12 »
LE PAYS DES FOURRURES.....	— 7 »	— 10 »	— 12 »
VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS.....	— 7 »	— 10 »	— 12 »
LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS.....	— 4 »	— 7 »	— » »
LE DOCTEUR OX.....	— 4 »	— 7 »	— » »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	— 7 »	— 10 »	— 12 »
L'ILE MYSTÉRIEUSE.....	— 9 »	— 12 »	— 14 »
LE CHANCELLOR.....	— 4 »	— 7 »	— » »
MICHEL STROGOFF (pour paraître prochainement).	— 7 »	— 10 »	— 12 »

— JULES VERNE — THÉOPHILE LAVALLÉE —

GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE LA FRANCE

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE PAR DUBAIL

101 VUES ILLUSTRÉES PAR CLERGET ET RIOU — 100 CARTES INÉDITES PAR CONSTANS ET SÉDILLE

Un très-beau volume in-8. — Prix : Broché, 10 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 15 fr.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

VICTOR HUGO

ŒUVRES COMPLÈTES — **42 fr. 30** — BROCHÉES

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ŒUVRES COMPLÈTES — **58 fr. 50** — CARTONNÉES

ROMANS ILLUSTRÉS

158 DESSINS DE BRION, GAVARNI, BEAUCÉ ET RIOU

NOTRE-DAME DE PARIS..	1 volume à...	4	»	DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ.....	1 volume à..	1	15
HAN D'ISLANDE.....	— ...	2	85	CLAUDE GUEUX.....			
BUG-JARGAL.....	— ...	1	35				

Réunis en un volume grand in-8. — Broché, 9 fr.; toile, tr. dor., 12 fr.; relié, tr. dor., 14 fr.

LES MISÉRABLES, 202 dessins par Brion. L'ouvrage complet. — Broché..... 12 fr.
Toile, tr. dor..... 15 fr.
Relié, tr. dor..... 17 fr.

LES TRAVAILLEURS DE LA MER, 70 dessins par Chifflart. L'ouvrage complet. — Broché... 4 fr.
Cart. toile, tr. dor..... 6 fr. 50

THÉATRE ILLUSTRÉ

119 DESSINS PAR BEAUCÉ, C. NANTEUIL ET RIOU

CROMWELL.....	16 liv. réun. en 1 sér. de			1	80	HERNANI.....	6 liv. réun. en 1 sér. de		»	75
RUY BLAS.....	6	—	—	»	75	LE ROI S'AMUSE...	6	—	—	»	75
MARION DELORME.	6	—	—	»	75	ANGELO.....	6	—	—	»	75
MARIE TUDOR.... / LA ESMERALDA....	6	—	—	»	75	LES BURGRAVES....	6	—	—	»	75
						LUCRÈCE BORGIA...	4	—	—	»	60

Réunis en un volume grand in-8. — Broché, 7 fr.; toile, tr. dor., 10 fr.; relié, tr. dor., 11 fr.

POÉSIES ILLUSTRÉES

ILLUSTRATIONS PAR BEAUCÉ, E. LORSAY, GÉRARD SÉGUIN

ODES ET BALLADES.	14 liv. réun. en une sér.			1	80	LES FEUILLES D'AUTOMNE..... / LES CHANTS DU CRÉPUSCULE....	10 liv. réun. en une sér.			1	35
VOIX INTÉRIEURES. / LES RAYONS ET LES OMBRES.....	10	—	—	1	35						
LES ORIENTALES..	6	—	—	»	75						

Quatre séries réunies en un volume contenant 77 dessins. — Broché, 4 fr. 50 ; cart. toile, tr. dor., 7 fr. 50 ; relié, tr. dor., 9 fr.

Pour paraître successivement : LES CONTEMPLATIONS. — LA LÉGENDE DES SIÈCLES. — LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS.

LES CHATIMENTS, 22 dessins par Théophile Schuler. Broché..... 1 fr. 30
LE RHIN, 120 dessins par Beaucé et Lancelot. — Un volume grand in-8, très-illustré. — Br. 4 fr. 50
Toile, tr. dor..... 7 fr. 50
Relié, tr. dor..... 9 fr. »

ŒUVRE POÉTIQUE ELZÉVIRIENNE

FORMANT 10 VOL. IN-18 RAISIN

57 fr. 50 — Edition elzévirienne sur papier de Hollande — **57 fr. 50**

DESSINS ET ORNEMENTS PAR E. FROMENT

Chaque volume se vend séparément :

ODES ET BALLADES. 1 vol.....	7	50	RAYONS ET OMBRES. 1 vol...		4	»
ORIENTALES. 1 vol.....	4	»	CONTEMPLATIONS. 2 vol. à 7 fr. 50.....		15	»
FEUILLES D'AUTOMNE. 1 vol.....	4	»	LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 1 vol.....		7	50
CHANTS DU CRÉPUSCULE. 1 vol.....	4	»	LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS. 1 vol..		7	50
VOIX INTÉRIEURES. 1 vol.....	4	»				

Les 10 volumes : **57 fr. 50** — Sur chine : **115 fr.**

LES GRANDS CLASSIQUES ILLUSTRÉS

FABLES DE LA FONTAINE, précédées d'une Notice sur sa vie et son œuvre, par A. Morel, 115 grandes planches imprimées hors texte, par Eugène Lambert. Un très-beau vol. grand in-8. — Br. 10 fr.
Cartonné, toile..... 13 fr.
Relié..... 15 fr.

ŒUVRES DE MOLIÈRE, préface de Sainte-Beuve, de l'Académie française, 630 dessins par Tony Johannot. Réimpression de la célèbre édition du Molière-Johannot. — Un splendide volume grand in-8. — Broché..... 10 fr.
Cartonné toile..... 13 fr.
Relié..... 15 fr.

L'ESPRIT DES BÊTES, par A. TOUSSENEL, 85 dessins par E. Bayard. Un magnifique volume in-8. — Broché..... 5 fr.
Cartonné toile, tr. dor..... 7 fr. 50
Relié, tr. dor..... 9 fr. 50

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UNE

CAMPAGNE EN KABYLIE

ÉDITION ILLUSTRÉE

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Paris. — Imprimerie GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Grands-Augustins.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UNE CAMPAGNE EN KABYLIE

RÉCIT

D'UN CHASSEUR D'AFRIQUE

— *LES ANNÉES DE COLLÉGE DE MAITRE NABLOT* —

— UNE VEILLÉE AU VILLAGE —

— LE PATÉ DE LAPIN. — L'EXILÉ —

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉS DE 22 DESSINS

PAR

THÉOPHILE SCHULER

GRAVURES PAR PANNEMAKER

PARIS

J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 18, RUE JACOB.

1876

Tous droits réservés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UNE

CAMPAGNE EN KABYLIE

RÉCIT D'UN CHASSEUR D'AFRIQUE

Un bon cheval entre les jambes, un sabre à la ceinture... (p. 1).

Écoute, me dit mon ami Goguel, tu es un homme de paix, un homme amoureux du bétail, des abeilles et de tout ce qui regarde la vie des champs ; c'est tout naturel, de père en fils dans ta famille on ne fait que labourer, semer et récolter ; mais il ne faut pas croire que les autres vous ressemblent ; il ne faut pas dire non plus que l'Éternel est avec vous seuls ; si l'Éternel n'aimait que la paix, est-ce qu'il aurait créé et mis au monde les éperviers pour manger les poules, les loups pour manger les moutons et les brochets pour avaler les carpes ?

Quant à moi, je ne te cache pas que j'ai toujours eu plus de plaisir à me sentir un bon cheval entre les jambes, un sabre à la ceinture et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

un mousqueton sur la cuisse, que d'être assis devant une charrette pour conduire des légumes au marché.

Que veux-tu ? A chacun son caractère ! Le plus beau jour de ma vie, c'est le 30 mars 1871, quand Grosse, vieux trompette au 1er chasseurs d'Afrique, à Blidah, sonna vers une heure aux fourriers de tous les escadrons, et qu'en entrant dans la salle du rapport, je vis l'adjudant Pigacé qui me souriait en se retroussant les moustaches.

Je sentis aussitôt qu'il allait m'arriver quelque chose d'agréable, et je ne me trompais pas ; à peine les camarades réunis, l'adjudant s'écria :

« Ordre du jour. — Quel numéro avons-nous? Personne n'en sait rien !... Allons, vous le mettrez plus tard. — Promotions : Le colonel commandant le 1er régiment de chasseurs d'Afrique nomme maréchal des logis, Goguel (Alban-Montézuma). »

Il n'avait pas fini de parler, que j'étais un tout autre homme. Moi, Goguel, engagé pour la durée de la guerre contre la Prusse, maréchal des logis de chasseurs d'Afrique au bout de huit mois de service !... Tu ne pourras jamais comprendre ça. Je me redressais, j'allongeais mon pantalon, les deux pouces dans les poches, les épaules effacées, et je criais :

« Vive la France ! »

Les autres riaient, et l'adjudant, refermant son cahier, me dit d'un air joyeux :

« Eh ! eh ! Goguel, nous voilà le pied dans l'étrier; nous entrons dans les honneurs !... »

Tu penses bien que j'invitai les camarades à boire l'absinthe, et que nous sortîmes tous bras dessus, bras dessous, pour aller à la cantine. Jusqu'à cinq heures on ne fit que rire, trinquer et se représenter la vie en beau. Mais à cinq heures, Grosse sonne encore une fois aux fourriers. Nous sortons, et là, devant le quartier, on annonce que le maréchal des logis Goguel est désigné pour aller rejoindre le détachement à Tizi-Ouzou, avec quatre chasseurs non montés.

Tu sauras que Tizi-Ouzou se trouve en Kabylie, à trente-cinq lieues environ de Blidah, et que nous avons en cet endroit un fort qui protége les villages européens. Des hommes étaient morts là-bas, soit par maladie, soit autrement ; on envoyait quatre de nos chasseurs les remplacer et monter leurs chevaux.

C'était très-bien ; mais de faire porter le porte-manteau et les bagages à mes hommes pendant trente-cinq lieues, sous le soleil d'Afrique, cela me paraissait un peu dur. J'ai toujours pensé qu'il faut ménager le soldat autant que possible, et je passai le reste de la journée à tourmenter l'intendance pour faire voiturer mes chasseurs par la charrette et la vieille bique du père Lubin, qui remplissait ce service depuis quinze ans.

On finit par me l'accorder.

Le lendemain donc, avant le petit jour, ayant harnaché mon cheval et fait compléter les effets d'habillement de mes hommes, je leur donnai l'ordre de prendre l'avance.

Moi, je courus serrer la main de mon ami Jaquel, avoué à Blidah. Mon cheval piaffait à la porte. Nous prîmes sur le pouce un petit verre de kirschen-wasser qu'il avait reçu du pays; puis, nous étant embrassés, je sautai en selle et je rejoignis mon petit détachement d'un temps de galop.

La vieille rue des Juifs était encore déserte; quelques bonnes femmes donnaient leur coup de balai le long des murs et tournaient la tête pour voir filer le maréchal des logis à franc étrier, le sabre sonnant contre la botte.

Une fois hors de la porte d'Alger, j'eus bientôt rattrapé la charrette, qui s'en allait au pas, avec mes quatre chasseurs fumant leur pipe à la fraîcheur du matin et causant entre eux de choses indifférentes.

Un peu plus loin, nous prîmes la route de Dalmatie, chemin stratégique qui longe le pied de l'Atlas et qui devait nous conduire directement à l'Arba, notre première étape.

Jamais je n'oublierai le calme joyeux de notre départ, à cette heure matinale où la fraîcheur règne encore à l'ombre de hautes montagnes. Les cailles s'appelaient et se répondaient au milieu des blés ; elles sont innombrables en Algérie. A notre droite montait l'Atlas, avec ses broussailles de lentisques et d'ajoncs dorés ; à notre gauche s'étendait la plaine de la Métidja, couverte de récoltes, et ses mille ruisseaux qui sortent en bouillonnant des gorges voisines.

A mesure que s'élevait le soleil, les tourterelles, les rossignols et d'autres oiseaux du pays s'égosillaient dans les sycomores, et nous distinguions mieux, à travers le crépuscule, la grande masse de pierres en pyramide qu'on appelle le *Tombeau de la Reine*, et, tout au bout de l'horizon, le grand mont du Zackar.

C'était quelque chose d'immense, personne ne peut se faire une idée de cette abondance des biens de la terre.

Si l'on avait construit des chemins de fer en Algérie depuis trente ans, les villages seraient venus se poser par milliers sur leur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

parcours, comme on le raconte de l'Amérique ; nous aurions là une France plus belle et plus riche que la première. Mais nous autres, nous voulons que les villages existent avant d'établir des routes et des chemins de fer ; nous donnons des pays entiers à des gens qui ne cultivent rien, et puis nous avons les bureaux arabes. Tu ne sais peut-être pas ce que c'est qu'un bureau arabe, je vais te le dire, ce ne sera pas long.

D'abord, toute l'Algérie est divisée en trois grandes provinces : celle d'Alger au centre, celle d'Oran à l'ouest, et celle de Constantine à l'est.

Chacune de ces provinces a plusieurs subdivisions, qui sont administrées, les unes civilement par des préfets, comme en France, les autres militairement par des bureaux arabes.

Les bureaux arabes font tout dans ces dernières provinces ; ils répartissent les impôts, ils rendent justice, ils veillent à l'instruction publique ; ils ont même autorité sur les choses de la religion.

Aussi la place de chef d'un bureau arabe, quand ce serait le plus petit de tous, est une fameuse place, surtout en ce qui regarde les impôts. Un simple sous-lieutenant, ruiné de fond en comble par le jeu, par le luxe et toutes les mauvaises habitudes, lorsqu'il a la chance d'être attaché à quelque bureau arabe, paye ses dettes rapidement : il s'achète des immeubles, il monte des chevaux magnifiques, il marche sur des peaux de lion, enfin il mène un train de pacha, et tout cela avec sa paye de sous-lieutenant !

Tu penses bien que je ne vais pas t'expliquer comment ces messieurs s'y prennent ; cela les regarde et ne regarde pas l'armée d'Afrique : le vrai soldat est fait pour se battre, quand la patrie l'ordonne, et ne se fourre pas dans des affaires véreuses. Mais tu dois comprendre que ces gens tiennent à leurs places en proportion de ce qu'elles leur rapportent, et que tous les bureaux arabes considèrent l'administration civile comme leur plus terrible ennemie.

Nous allions donc ainsi, tout rêveurs, moi sur mon cheval Négro, et les autres sur leur carriole, le vieux Lubin devant, avec sa blouse déteinte, son morceau de chapeau gris sur l'oreille, et criant à chaque pas : « Hue, Grisette, hue ! » ce qui ne faisait pas aller la pauvre bête plus vite.

De temps en temps nous rencontrions un Arabe assis sur son cheval, les genoux en l'air, comme dans un fauteuil, le grand manteau blanc rabattu sur les étriers, le long fusil en travers de la selle, ou bien une jeune femme revenant de la source voisine, sa cruche de grès sur l'épaule.

On ne se disait ni bonjour ni bonsoir ! Je crois que ces gens-là nous méprisent, car ils passent auprès de nous sans même nous jeter un coup d'œil.

Au petit village de Dalmatie, où nous arrivâmes vers six heures du matin, mes hommes voulurent absolument m'offrir un verre de vin, que je ne pus pas leur refuser. Ce petit vin de Dalmatie était excellent ! Cela ne m'empêcha pas de leur dire, après m'être essuyé les moustaches, qu'à l'avenir on ne s'arrêterait plus en route, parce qu'un chef a des devoirs particuliers à remplir, et que s'ils se conduisaient bien, je leur ferais part d'une cinquantaine de francs que m'avait prêtés mon ami Jaquel, pour nous alléger les fatigues du voyage ; mais que s'ils me jouaient des farces, je m'en tiendrais à la solde de route. Ils me promirent que tout irait bien, et nous partîmes, n'ayant plus qu'une trentaine de kilomètres à faire dans la journée.

Tout en marchant, je riais en moi-même des chasseurs de notre pays, qui se fatiguent du matin au soir à courir après un lièvre, tandis qu'à chaque massif de chênes nains, de lentisques ou d'aloès, partaient des compagnies de perdrix dans toutes les directions.

Voilà ce qui s'appelle un pays giboyeux ! Et quant à la culture, je n'en parle pas ; on peut dire que tout pousse à foison. C'est là que devraient aller, avec leurs femmes et leurs enfants, les pauvres diables qui s'épuisent à faire pousser du seigle et des pommes de terre dans le sable de nos montagnes. Mais il ne faudrait plus de bureaux arabes, car avec les bureaux arabes nous aurons toujours des guerres en Afrique, et ceux qui cultivent ont surtout besoin de la paix.

Quelquefois, en levant le nez, nous voyions par-dessus les mûriers, les oliviers et les autres arbres, tout au haut de la côte, un berger arabe appuyé sur son grand bâton, qui nous regardait en silence.

Après cela, pour finir de te peindre le pays, nous rencontrions aussi de loin en loin un Kabyle, autre espèce d'indigènes particulièrement adonnés au commerce. Ils vont rarement à cheval, étant de vrais montagnards, et passaient auprès de nous fiers comme des patriarches, avec leurs burnous graisseux et leurs belles mules chargées d'outres pleines d'huile.

L'huile est le plus grand commerce de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Kabylie. Dans chaque village, on trouve un pressoir, où les gens apportent leur récolte d'olives. Les Kabyles approvisionnent aussi nos marchés d'oranges, de citrons, de pêches, de grenades, de melons, de concombres, de poivrons, d'aubergines, enfin de tous les fruits et de tous les légumes qu'ils cultivent autour de leurs villages. Les grains viennent dans la plaine ; c'est l'affaire des Européens et des Arabes.

Mes chasseurs s'étaient mis à chanter des gaudrioles, qui les faisaient rire, et puis de ces vieilles chansons que le régiment avait chantées en Crimée, en Italie, au Mexique, et même à Lunéville, en Lorraine, avant d'aller à Metz et à Sedan, où les trois quarts de nos anciens avaient mordu la poussière. On devenait grave en pensant à ces braves, qui tous avaient fait leur devoir et qui dormaient maintenant dans les brouillards de la Meuse et de la Moselle.

Mais bah ! il vaut mieux être mort que de vivre comme ces gens qui rendent leur épée pour sauver leur peau et leurs fourgons ; au moins on ne connaît pas la honte, et votre mémoire élève le cœur des enfants de la patrie.

Finalement, à quatre kilomètres de l'étape, je partis en avant, sachant trouver à l'Arba mon camarade Rellin, détaché depuis environ quinze jours avec vingt hommes, à la garde d'un convoi de poudre.

Comme j'approchais de l'Arba, j'aperçus en dehors des murs le bivac, les fourgons, les tentes, les chevaux au piquet. J'y courus d'abord ; et je crois voir encore mon vieux Rellin, la barbiche en pointe, le képi sur l'oreille, en train de raccommoder une de ses bottes ; je l'entends me crier, en passant la tête à travers sa tente toute décousue :

« Hé ! c'est Goguel. D'où diable sort-il ? Ah çà ! mon vieux, tu m'apportes la solde du détachement ?

— Ma foi non ! Je n'ai rien à ton service, sauf un bon appétit, que je te recommande. »

Alors, il se mit à rire.

« Eh bien ! descends de cheval, » dit-il.

Et se tournant vers son chasseur, qui bouchonnait les chevaux plus loin, il lui cria :

« Mathis, tu vas mettre le cheval du maréchal des logis au piquet. Tu veilleras à ce que rien ne lui manque.

— Oui, maréchal des logis.

— Et tu préviendras le cuisinier que nous avons une bonne fourchette de plus au râtelier. »

Là-dessus il sortit, et me prenant par le bras :

« Arrive, dit-il, nous allons boire le vermout, en attendant que tout soit prêt. »

Nous passions déjà le petit mur du bivac, quand, se retournant encore une fois, les deux mains devant la bouche, il cria :

« Mathis, tu viendras nous prendre à l'auberge du *Colon économe*. »

Le chasseur fit signe qu'il comprenait, et nous enfilâmes une ruelle juste en face du bivac.

L'Arba est un grand et beau village européen, à l'embranchement de la route stratégique de l'Atlas avec celle d'Alger à Aumale ; ses maisons sont bien alignées, bien bâties, couvertes de tuiles et blanchies à la chaux.

Le village a son église, sa gendarmerie, son grand moulin sur l'oued Djemmaa, une belle place carrée plantée d'arbres, une grande fontaine en croix ; et dehors, à l'endroit où nous étions campés, un marché de grain et de bétail, où viennent deux fois par semaine tous les marchands des environs.

Un peu plus loin, nous entrâmes à l'auberge du *Colon économe*, qui forme le coin de deux ruelles et présente une assez belle apparence ; mais nous eûmes à peine le temps de nous asseoir, car Mathis vint nous appeler à midi juste, et nous retournâmes au bivac, où mes hommes, arrivés depuis un instant, faisaient honneur à la gamelle des camarades.

Rellin et moi, tous les deux assis sur notre selle, à l'ombre de sa tente, nous dînâmes d'une bonne poule au riz ; et, comme j'avais eu soin d'apporter de l'auberge une bouteille de vin, rien ne nous manquait ; puis nous prîmes notre café.

Tout en mangeant et nous rafraîchissant, Rellin me raconta qu'un caïd des environs d'Aumale avait refusé ses appointements et venait de nous déclarer la guerre ; que les 3e et 4e escadrons du régiment, détachés à Alger, étaient partis pour Aumale en doublant les étapes, laissant sous la garde de quelques chasseurs vingt voitures encore là, près des nôtres, et qu'il attendait, d'une minute à l'autre, l'arrivée d'un bataillon du 1er zouaves, chargé d'escorter le convoi.

Il me dit aussi que les diligences d'Alger n'arrivaient plus et que les Arabes avaient commencé par couper les fils télégraphiques.

Tout cela m'étonnait, car à Blidah, le matin même, il n'avait été question de rien.

Rellin m'assura que les Arabes avaient essayé d'acheter des cartouches chassepot à ses hommes, ce qui le forçait d'ouvrir l'œil.

Oui, cela me surprit d'abord ; l'idée de croiser le sabre avec les Arabes me réjouit ensuite.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et, rêvant à ces choses, j'allai faire un petit somme sous la tente de Rellin.

Vers quatre heures, il m'éveilla ; tout était en ordre, les chasseurs à leur poste, et nous retournâmes à l'auberge du *Colon économe*.

Des négociants d'Alger, marchands de grains et de bétail, arrivés sans doute pour le marché du lendemain, remplissaient la salle ; ils buvaient de la bière, et les deux filles de l'aubergiste avaient bien du mal à servir tout ce monde.

Ces négociants, avec leurs chapeaux de paille et leurs grosses vareuses, semblaient être de bons enfants ; la vue de l'uniforme leur fit plaisir ; ils nous invitèrent à prendre de la bière avec eux ; Rellin accepta, et bientôt on se mit à parler de politique.

Un petit vieux, la tête toute blanche, les yeux vifs et le nez pointu, rejetait tous nos malheurs sur l'Empire ; il savait tout ce qui s'était passé dans la colonie depuis quarante ans et tapait sur la table avec son petit poing. Il racontait mille abominations des bureaux arabes, des congrégations de jésuites, des sociétés financières, etc., etc.

Je ne sais pas où ce petit homme avait pris toutes ses histoires, et la seule chose qui m'en revienne aujourd'hui, c'est la fin, quand il s'écria :

« Oui, messieurs, nous en sommes là ; c'est triste, c'est pitoyable !... Mais attendez, vous en verrez bien d'autres... On raconte déjà que du côté de Bordj-bou-Arraidj les affaires se gâtent ; que Mohamet-el-Mokrani s'est révolté... Eh bien, je ne serais pas étonné qu'il y eût encore du bureau arabe là-dessous !... On dit que le nouveau gouverneur général, M. de Gueydon, arrive muni de pleins pouvoirs du gouvernement de la République, et que son premier acte sera la suppression des bureaux arabes ; j'en doute, car M. de Gueydon est un royaliste clérical ; mais les bureaux arabes, se croyant menacés, peuvent bien faire une petite insurrection, comme ils en ont fait tant d'autres, pour prouver encore une fois qu'ils sont indispensables. »

Pas un des autres négociants ne lui donna tort ; au contraire, ils semblaient tous être de son avis ; et, quant à nous, cela ne nous regardait pas, nous écoutions sans rien dire.

Vers le soir, ces gens sortirent, et nous restâmes seuls à prendre de la bière, regardant les deux filles de l'aubergiste, Mlles Marguerite et Marie, une jolie brune toute vive et une belle blonde, remettre un peu d'ordre dans la maison. La plus jeune finit par dresser la table pour le souper, et l'aubergiste, M. Pouchet, un homme grand et sec, à mine respectable, sans doute content de notre bonne tenue, nous pria de manger la soupe en famille, ce que nous acceptâmes de bon cœur.

J'eus soin de laisser tout le monde prendre place, et de m'asseoir ensuite à côté de Mlle Marie, dont les yeux bleus et les cheveux blonds me rappelaient les jeunes filles des Vosges. Te dire ce que l'on mangea, j'en serais bien embarrassé ; c'était, je crois, une soupe aux haricots et puis un gigot à l'ail avec de la salade ; mais ce que je puis t'affirmer, c'est qu'à notre retour au bivac, vers dix heures, j'aurais donné mes galons pour être toujours assis à côté de Mlle Marie ; et que cette nuit-là, n'ayant pas dépaqueté ma tente, et m'étant couché près de Rellin, je l'empêchai de fermer l'œil à force de lui rabâcher mon admiration et mon enthousiasme.

La nuit était magnifique, claire, couverte d'étoiles ; les rossignols chantaient à plein gosier dans tous les orangers du voisinage, et la bonne odeur des fleurs me rendait fou.

« Tu dors, Rellin ? tu n'as pas honte de dormir ? disais-je en le poussant du coude.

— Non ! non !... Je t'entends bien... Va toujours !... faisait-il en se remettant tout doucement à ronfler ; je t'écoute ! »

Enfin au petit jour je me levai ; je donnai sa ration à Négro, j'éveillai le père Lubin, qui se dépêcha de fourrager sa haridelle. Les chasseurs préparaient déjà leur café, Mathis nous apporta le nôtre ; puis mon cheval étant harnaché, mes hommes sur leur charrette, je serrai la main de Rellin, et nous voilà partis pour l'Alma, notre deuxième étape.

En traversant le village, je m'arrêtai deux secondes devant l'enseigne du *Colon économe*, espérant revoir Mlle Marie et lui dire adieu ; mais tout dormait encore à la maison, et ce n'est que plus loin, au tournant de la rue, en donnant un dernier coup d'œil à l'auberge, que je vis M. Pouchet pousser ses volets et me dire de la main au revoir !

Voilà l'existence du soldat... on arrive sans penser à rien... deux grands yeux vous entrent dans le cœur... on voudrait rester... mais la trompette sonne... En route !... Durant plus d'une heure je ne fis que songer à cela, puis mes idées prirent un autre cours.

Le pays changeait, les broussailles succédaient aux cultures le long de notre chemin. Dans un certain endroit, en nous détournant, nous vîmes à gauche, par-dessus la plaine, un coin de la mer, et la ville d'Alger sur le fond bleu du ciel, avec ses maisons blanches autour de la rade. La charrette s'était arrê-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tée ; mes chasseurs et le père Lubin regardaient aussi ; on sentait comme une odeur de marée, que nous apportaient de petits coups de vent frais venant du large ; puis, nous étant remis en route, nous arrivâmes au Fondouck, village revêtu d'anciennes fortifications. On y fait un assez grand commerce de grains et de bétail ; et, pour notre compte, nous achetâmes en cet endroit des pommes de terre et du lard.

Le bois manquait, c'est pourquoi nous partîmes, traversant à gué le ruisseau, qui sort de l'Atlas.

Mais alors commencèrent nos misères ; le chemin à chaque pas devenait plus abominable, les roches suivaient les roches, d'une fondrière on entrait dans une autre ; la vieille bique n'en pouvait plus ; le père Lubin jurait, les chasseurs criaient, rien ne servait.

Pour comble de malheur, voilà qu'à deux kilomètres du village l'essieu de la charrette se casse ; il faut retourner au galop demander où se trouve un forgeron, pendant que mes hommes attendent. On m'en indique un sur la route que nous devions suivre. Je reviens ; on a déchargé la carriole ; on tape sur la vieille rosse, on crie pour la faire avancer. Enfin elle marche, et nous arrivons, à trois kilomètres plus loin, devant une masure où par bonheur se trouvait le forgeron Rivero, un Mahonais, petit homme basané, qui demeurait là dans la solitude, avec trois enfants.

Aussitôt arrivés, nos misères étaient oubliées ; et pendant que le soufflet allait à la forge, que le marteau sonnait sur l'enclume, mes chasseurs s'occupaient à chercher du bois, des artichauts, des oignons, de la salade, dans le petit potager derrière la baraque ; d'autres faisaient la cuisine. C'est là que j'ai mangé pour la première fois une omelette aux blancs d'artichauts, et je puis t'assurer que c'était excellent.

La charrette raccommodée, Rivero payé, on se remit en chemin, quelques crottes marquant la route à travers les cactus, les aloès, les lentisques, les rochers, les creux, les fondrières de toute sorte.

Au bout d'une heure, personne ne savait plus où nous étions, et cette bonne odeur de marée, que nous avions sentie au Fondouck, avec les petits coups de vent, nous avait amené des nuages qui crevèrent sur nous d'une manière épouvantable.

Il faut avoir vu un orage d'Afrique : ces coups de tonnerre et ces torrents d'eau qui ne finissent plus !

Le pire, c'est que nous aurions été bien embarrassés de revenir, parce que nous avions perdu notre chemin. Heureusement, après la grande averse, en regardant de tous les côtés, j'aperçus de la fumée à travers les broussailles. — On marche dans cette direction, et, quelques centaines de pas plus loin, nous arrivons près d'un gourbi arabe, sur le bord d'un petit ruisseau.

Représente-toi une hutte de charbonnier ; au milieu de la hutte, quelques brindilles qui flambent ; trois ou quatre Arabes qui dorment, une vieille accroupie devant le feu, un jeune Arabe qui coupe des feuilles de tabac, deux chiens maigres qui grognent, et un enfant qui dort sur une peau de mouton.

Voilà ce qu'on appelle un gourbi dans ce pays.

Il pleuvait toujours ; et ces gens, en train de préparer leur café, furent bien surpris de voir apparaître au milieu d'eux un maréchal des logis à cheval, des chasseurs le mousqueton en sautoir, puis la charrette et le père Lubin.

Ils regardaient tout inquiets. Je leur demandai du café pour mes hommes et pour moi ; le jeune homme se dépêcha de nous en chercher à leur gamelle. Après cela, je n'eus qu'à leur demander notre chemin, et les pauvres diables nous le montrèrent, par les petits villages de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Nous arrivâmes à l'Alma sur les six heures du soir. C'est une longue file de maisons, traversée par une belle rivière qui galope sur le gravier, en sortant de la montagne. On y trouve un grand lavoir, où les femmes sont agenouillées et battent leur linge comme en France ; des auges où s'abreuve le bétail, une église, une gendarmerie, des jardins, des auberges, avec leurs portes cochères où stationnent des voitures et des voyageurs.

Comme l'orage avait détrempé la terre, nous ne voulions pas bivaquer ; je dis à mes hommes de me suivre, et nous descendîmes à l'auberge du roulage. Cette auberge me rappelait tout à fait celles de notre bon pays de Lorraine ; elle avait grange, écuries, hangars, grande cour derrière, pleine d'oies, de poules, de pintades.

Je demandai à l'aubergiste, jeune homme d'une trentaine d'années, la permission de mettre nos chevaux dans son écurie et de laisser mes chasseurs se coucher sous le hangar. Il y consentit volontiers. Après avoir déposé leurs sacs, mes hommes voulurent aller pêcher dans la rivière ; je n'y vis pas d'inconvénients, et ils partirent.

Moi, m'étant changé, j'allai percevoir nos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

bons de vivres chez le fournisseur et faire signer à la gendarmerie mon ordre de route.

Je pourrais te raconter l'heureuse rencontre que je fis là du brigadier Lefèvre, grand gaillard à la figure militaire et le cœur sur la main, qui m'invita d'abord, selon l'habitude, à prendre l'absinthe et puis à dîner; le retour de mes chasseurs, avec une magnifique pêche de barbeaux, qu'ils accommodèrent eux-mêmes à la buanderie; et puis, pendant notre dîner, dans la grande salle tapissée d'une superbe chasse aux lions, l'arrivée du brigadier du col de Beni-Aicha, lequel avait les fièvres et voyait tout en noir, tandis que nous autres nous chantions la chansonnette et voyions tout couleur de rose ! Oui, je pourrais m'étendre sur ce chapitre et te raconter notre visite à l'auberge du *Veau qui tète*, où le brigadier Lefèvre était comme chez lui, mais tout cela nous traînerait trop en longueur.

La seule chose que je ne veuille pas oublier, c'est l'arrivée en cet endroit du maître d'école Wagner, de Rothau, que tu as connu dans le temps, tu sais, le petit maître d'école alsacien, avec favoris rouges, sa grande bouche et ses yeux couleur de faïence.

Le brigadier Lefèvre et moi nous étions en train de chanter et de rire, quand tout à coup débarque d'une patache qui venait de s'arrêter devant la porte, une jeune femme avec ses paquets et ses cartons. Le brigadier crie :

« Hé ! c'est Mme Wagner. »

On l'aide à déballer, on l'invite à prendre place, et notre joie redouble, parce qu'une jolie figure est toujours agréable à voir.

Cette dame parlait de son mari, de leur exploitation à la grande ferme de San-Salvator; je l'écoutais en admirant ses beaux cheveux bruns et ses dents blanches. Et voilà que le mari débarque par une autre patache; il entre, je tourne la tête : c'était mon vieux camarade Wagner, de Rothau ! Oui, c'était lui-même; mais il avait aussi les fièvres, il était maigre comme un hareng saur.

Nous nous reconnaissons, il ouvre ses bras en criant :

« Montézuma Goguel, de Saint-Dié..... Dieu du ciel ! »

Et là-dessus, il me dit d'embrasser sa femme, ce que je fis avec plaisir.

Nous buvons, nous causons du pays, de nos excursions à Fonday, dans les Vosges, chez le père Gaignière, du kirsch, du bon lard fumé, des grives, de la truite, des écrevisses, du petit vin blanc de Mutzig; l'eau nous en venait à la bouche.

La femme de Wagner riait, les deux brigadiers aussi; celui du col de Beni-Aicha n'avait plus les fièvres. Enfin, qu'est-ce que je peux te dire? Le bonheur de rencontrer un camarade de jeunesse, à cinq cents lieues du pays, en pleine Afrique.

Nous restâmes là jusqu'à cinq heures du matin, moment où nos chasseurs arrivèrent avec mon cheval, la charrette et le père Lubin, prêts à partir.

Les embrassades recommencèrent, puis je remontai sur Négro, et, n'ayant pas dormi deux nuits de suite, je m'endormis tranquillement en selle, sans voir où nous allions.

Heureusement la route est droite, et de l'Alma aux Isser on compte trente-six kilomètres : j'avais du temps devant moi.

Jusqu'au col de Beni-Aicha nous montions et je dormais; c'est à peine si j'ouvrais de temps en temps les yeux, comme en rêve; les arbres et les broussailles défilaient lentement. Mais en haut du col, l'air vif me réveilla tout à fait. Le Jurjura, ce géant de l'Atlas, était là devant nous, couvert de neige, et ses grands contre-forts de la Kabylie serpentaient à nos pieds dans la plaine des Isser. C'est la retraite des lions.

L'Afrique, avec ses forêts d'oliviers, ses villages blancs, ses mosquées, son beau soleil, nous souriait toute joyeuse.

Qui se serait jamais figuré que la guerre allait se promener là dedans, avec le pillage et l'incendie ?

De ce point, notre route descendait, laissant à droite celle de Constantine. Personne ne se doutait de rien; nous allions sans méfiance, et vers midi nous arrivâmes aux Isser, large vallée où se réunissent plusieurs ruisseaux, avant de se rendre à la mer.

Nous passâmes sur un pont; quelques cents mètres plus loin, nous trouvâmes le grand caravansérail, vaste construction carrée, — une cour au milieu, un magnifique sycomore à droite de la porte, — où s'arrêtaient autrefois les caravanes, et loué maintenant à un marchand juif. A droite de cette bâtisse se tient en plein soleil le marché des Isser. Là, les vendredis matin, vers huit heures, tout est encore désert; à midi, trente mille personnes se pressent et marchandent; huiles, grains, tabacs, corbeilles pleines de racines, d'oranges, de pêches, monceaux de melons, caffas à cinq et six étages remplis de volailles, tout s'entasse sur ce vaste terrain battu. Les Kabiles y mènent leurs bœufs, leurs mules, leurs juments, leurs baudets; on y voit des juifs discuter comme chez nous; des montagnards ka-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Voila ce qu'on appelle un gourbi dans ce pays (p. 6).

byles, toujours sérieux, les écouter en fronçant le sourcil; des caïds se promener gravement sur leurs chevaux superbes; des spahis en manteau rouge, aller et venir, pour maintenir l'ordre au milieu de cette foule.

A cinq heures, plus une âme!.... Tout est fini. Des milliers de moineaux, sortis du caravansérail et de son grand sycomore, voltigent seuls de place en place et se livrent bataille pour un crottin.

Voilà le marché des Isser, un des principaux de l'Algérie.

Comme nous n'étions pas un vendredi, rien ne paraissait.

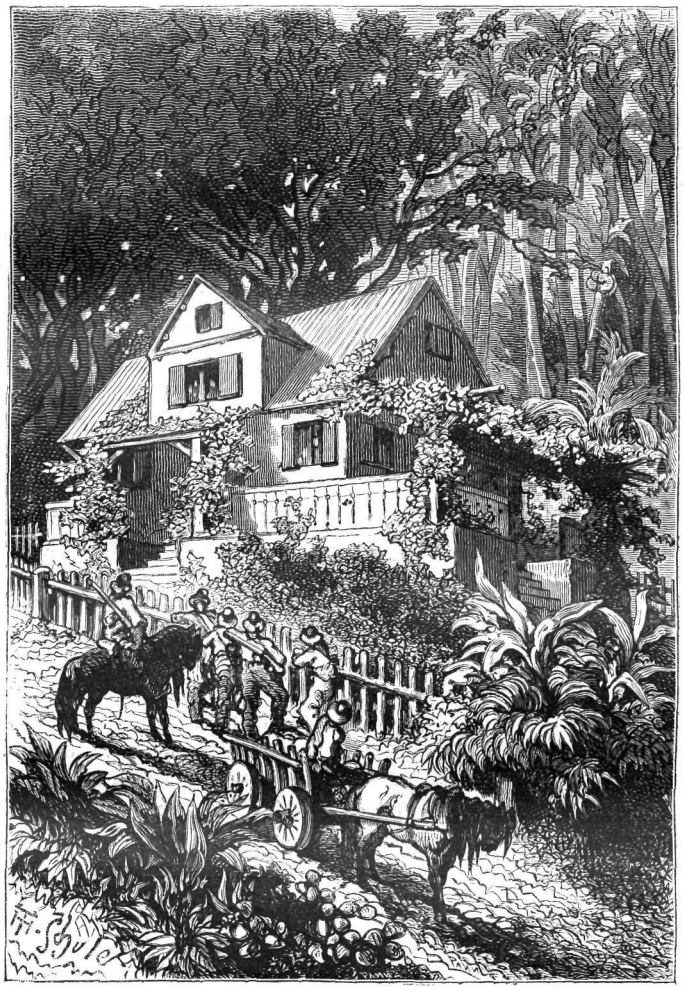
Nous fîmes halte à l'auberge en planches de M. Paul, un brave homme, alors tellement miné par les fièvres, qu'il ne tenait plus sur ses jambes. Dans cette auberge s'arrêtaient les officiers allant de Dellys à Dra-el-Mizan; elle était pleine de monde. Il fallut chercher une autre baraque plus loin, où nous pûmes enfin nous abriter.

Je mis mon cheval à l'écurie, et mes chasseurs s'occupèrent de faire la soupe.

J'appris à l'auberge qu'un maréchal des logis de la première compagnie de remonte était détaché depuis quelques jours au caravansérail, avec trois hommes et six chevaux étalons. Naturellement j'attachai tout de suite mon sabre à la boucle du ceinturon, et j'allai voir qui c'était.

Le marchand juif, qui tenait un café maure à la porte, me conduisit dans la cour du caravansérail, entourée de bâtiments, les toits

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'est le paradis terrestre... (p. 10).

tombant à l'intérieur et les murs percés de meurtrières. Il m'indiqua les écuries et le logement de la remonte; et figure-toi ma satisfaction de trouver là, dans une petite chambre ornée de viandes fumées pendues au plafond et de bouteilles rangées sur des tablettes, mon vieil ami Collignon, en train de mettre ses écritures au courant. Représente-toi nos embrassades et puis la noce qu'il fallut faire. Je ne t'en dirai rien, quoique ce soit bien agréable de trinquer avec un vieux camarade et de causer des amis et connaissances qu'on n'a pas vus depuis longtemps; oui, cela mérite qu'on en parle, mais tu pourrais me reprocher d'être trop porté sur ma bouche, et j'aime mieux continuer.

Le lendemain, en prenant la goutte avec Collignon, avant mon départ, je vis qu'une grande inquiétude commençait à se répandre. Des négociants de Dellys, arrivés pour le marché, parlaient à l'auberge d'incendies du côté d'Aumale, de marchés rasés par les Kabyles, et d'autres particularités semblables.

Ces gens me regardaient de temps en temps, pour voir l'effet que tout cela pouvait me produire; mais je me moquais bien de leurs histoires, ayant l'habitude de ne m'inquiéter des choses que lorsqu'elles arrivent.

Ils trouvaient que les douze spahis indigènes, commandés par un maréchal des logis également indigène, n'étaient pas trop rassurants pour le marché des Isser, et l'un d'eux finit par me dire :

« Maréchal des logis, savez-vous ce que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous devriez faire? Votre première étape est Azib-Zamoun ; ce n'est qu'à seize kilomètres d'ici, toujours belle route. Eh bien, vous devriez rester jusqu'à midi; des soldats français, quand ils ne seraient que cinq, inspireraient toujours plus de confiance que ces spahis.

— Ah çà, lui répondis-je, est-ce que vous me prenez pour une bête? Mon ordre de route est d'être à Azib-Zamoun avant midi ; s'il arrivait quelque chose à mon détachement, est-ce vous qui devriez en répondre? »

Mes chasseurs arrivaient alors à la porte sur leur charrette. Je sortis, en donnant une poignée de main à Collignon, et j'enfourchai mon cheval, que le père Lubin tenait en bride ; après quoi nous repartîmes.

On raconte toujours que dans les grandes occasions le soleil se voile, que la terre tremble, et d'autres histoires pareilles, pour marquer l'horreur de la nature, à cause de la mauvaise conduite des gens !

Moi, tout ce que je peux dire, c'est que le temps s'était remis au beau, et que les alouettes chantaient comme à l'ordinaire.

Nous traversâmes bien tranquillement le petit village de Bordj-Menaïel, puis nous commençâmes à monter, par un chemin bordé de blés, la grande côte d'Azib-Zamoun.

Je me souviens maintenant qu'au bout d'une heure de marche environ, nous rencontrâmes à gauche de notre route une jolie maison européenne, ressemblant à une petite cité ouvrière, le jardin devant, fermé de palissades, les banquettes pleines d'artichauts, de choux-fleurs, de salade pommée, de radis; et, sur le seuil de la maison, une véranda toute couverte de volubilis, de chèvrefeuilles et d'autres plantes grimpantes qui pendaient tout autour.

Le verger était aussi rempli d'arbres européens : cerisiers, pruniers, pommiers, orangers en pleine fleur.

Je m'étais arrêté, regardant cette jolie demeure. Mes hommes ne voyaient que les artichauts, et l'un d'eux me dit :

« Maréchal des logis, c'est le paradis terrestre... Si l'on pouvait entrer!... »

Mais il y avait des palissades, et puis, à travers les fleurs, je voyais sous la véranda un homme à barbe noire, les yeux luisants, qui n'avait pas l'air de vouloir se laisser voler ses artichauts.

Nous continuâmes donc notre route ; et j'ai su plus tard que c'étaient les agents des ponts et chaussées qui demeuraient là. Nous avons aussi appris, quelques jours après, que cette jolie habitation avait été saccagée par les Kabyles, ses arbres coupés et plusieurs de ses habitants égorgés.

Les hommes sont comme des pendards vis-à-vis les uns des autres; quand ils trouvent un nid plein de jeunes, ils n'y laissent que des plumes et du sang.

Enfin, ayant poursuivi notre chemin, nous arrivâmes à Azib-Zamoun, où je fis monter les tentes. J'écrivis mes bons, pour toucher mes rations de vivres, et je me rendis moi-même chez M. Boucher, aubergiste et fournisseur.

Mais à peine avais-je demandé nos rations de fourrage, que ce M. Boucher entra dans une fureur sourde et se mit à traiter notre armée de rien qui vaille, nous accusant de tous les malheurs du pays; sa femme vint bientôt se joindre à lui pour m'accabler d'injures.

L'indignation me gagnait ; je leur criai de se taire, ou que j'allais les faire solidement ficeler avec une corde à fourrage et conduire au commandant de Tizi-Ouzou, qui pourrait écouter leurs injures, si cela lui convenait.

Ils se turent alors et me délivrèrent le fourrage contre mes bons.

De retour au bivac, après la soupe, voyant qu'il nous restait encore huit heures de soleil, je décidai qu'on doublerait l'étape et qu'on coucherait à Tizi-Ouzou. Nous levâmes le camp. Les époux Boucher, sur leur porte, me montraient le poing.

Je leur ris au nez.

Ces pauvres gens, tombés depuis entre les mains des Kabyles, ont dû faire de tristes réflexions ; ils ont dû reconnaître que sans les soldats leur boutique était peu de chose.

De pareilles leçons coûtent cher ; malheureusement, les hommes ne s'instruisent que par l'expérience.

A partir d'Azib-Zamoun, notre route entrait dans l'immense vallée du Sébaou, rivière torrentueuse, presque à sec en juin et juillet, mais alors bordée de joncs, de tamarix et d'autres plantes semblables. Les cimes arides et broussailleuses de la Grande Kabylie se développaient au-dessus de nous, la rivière se déroulait dans la vallée.

A mesure que nous avancions, chaque détail de ce paysage devenait plus frappant ; un peu sur notre droite, à la cime des airs, brillaient les murailles blanches du fort National et la route qui serpente en zigzag jusqu'à sa hauteur; sur une autre cime, à gauche, scintillait le marabout Dubelloi, petit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ermitage arabe surmonté de son croissant.

Lorsque nous eûmes dépassé le camp du Maréchal et le petit village appelé *Vin-Blanc*, nous aperçûmes enfin au pied de ces masses colossales, sur un léger renflement de terrain, le bordj de Tizi-Ouzou.

En Afrique, l'air est beaucoup plus clair que dans nos pays brumeux, on voit les choses de très-loin. Ce bordj, sur un petit monticule presque au niveau des orges et des blés, avec son mur d'enceinte haut de trois mètres et blanchi à la chaux, n'avait pas grande apparence. Malgré moi j'en conçus d'abord une triste opinion, d'autant plus qu'il nous cachait le village européen et le village arabe, tous deux inclinés sur l'autre pente du mamelon ; de sorte que je me représentais l'immense ennui que nous allions avoir, et la quantité de verres d'absinthe qu'il faudrait prendre en cet endroit pour tuer le temps.

Mais il ne faut jamais désespérer de rien, et nous devions avoir à Tizi-Ouzou des distractions auxquelles j'étais loin de m'attendre.

Avant d'arriver au bordj, nous eûmes le plaisir de rencontrer la belle fontaine construite par les Turcs, pendant leur occupation ; elle est à gauche, en contre-bas de la route, entourée d'une solide maçonnerie à fleur de terre et recouverte de deux magnifiques saules pleureurs. On ne peut voir d'eau plus fraîche, plus limpide; et ces deux grands saules qui se penchent, laissant tomber leurs longues feuilles pâles, sont d'un effet admirable.

Presque tous les voyageurs, en passant, descendent à la fontaine abreuver leurs mules et leurs chevaux, c'est ce que nous fîmes ; et sur les six heures nous arrivâmes au bordj de Tizi-Ouzou, découvrant enfin sur l'autre versant de la colline le village européen, avec sa grande rue, son église, sa place entourée de platanes, et, contre la montagne Dubelloi, le village arabe, la mosquée, la maison de commandement du caïd Ali, noyés dans le feuillage des orangers, des figuiers, des lauriers-roses.

Cette vue me rafraîchit le sang, et je me promis de descendre plus d'une fois à ces deux villages.

Le bordj lui-même, avec ses trois portes d'Alger, de Bougie et du bureau arabe, dominait tous les environs. Il comprenait d'abord le vieux bordj, lourde et massive construction turque en pierre, haute de vingt-cinq à trente pieds et garnie de créneaux. Autour de ce fortin, on avait bâti l'hôpital, la poudrière, le magasin du génie, deux pavillons pour les officiers, deux longues baraques sans étages, servant de remises et de casernes ; le tout était relié par un mur, et plusieurs de ces constructions formaient rempart, leurs fenêtres étant grillées sur la campagne et leurs portes tournées à l'intérieur.

Les camarades nous reçurent à bras ouverts, et l'on passa le reste de la journée à se donner des nouvelles.

Le détachement du 1er régiment de chasseurs, à Tizi-Ouzou, se composait d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, trois maréchaux des logis, deux trompettes, un maréchal ferrant, soixante hommes, soixante-dix chevaux.

Mon camarade, le maréchal des logis Ignard, était de semaine.

Je fis la connaissance, ce même jour, à la cantine, du maréchal des logis Detchard, du train des équipages, un bon et brave soldat, pour lequel j'ai toujours conservé de l'estime.

La nuit venue et la retraite sonnée, nous allâmes enfin nous reposer à la grâce de Dieu.

Le lendemain, après la soupe, Detchard, qui sortait de l'artillerie, et moi, tout en fumant notre pipe, nous fîmes le tour du bordj, car ma première idée en arrivant quelque part, c'est de voir où je suis.

Du haut des remparts, on jouissait d'une vue très-étendue sur les deux côtés de la vallée. Detchard m'expliquait tout.

« Voici là-haut, me disait-il, le fort National, à vingt-six kilomètres d'ici, par la route, mais en ligne droite il n'est pas à plus de dix ou douze kilomètres ; il a six pièces rayées, huit cents hommes de garnison et une bonne fontaine. C'est dommage que nous n'en ayons pas autant; nous n'avons que des citernes, et l'on peut nous couper l'eau, ce qui serait bien désagréable pendant les grandes chaleurs de mai, juin et juillet. Entre le fort National et nous, dans le fond de ce ravin, coule l'Oued-Aissi, une petite rivière très-froide, claire comme l'eau de roche, qui sort du Djurjura; on y pêche de bons poissons, vous verrez ça plus tard. L'Oued-Aissi fait un détour derrière cette côte et tombe plus loin dans le Sébaou ; à l'embranchement des deux rivières se trouve le village arabe de Si-Kou-Médour, où l'on mène quelquefois les promenades militaires. Toutes les montagnes autour de nous sont habitées par les Kabyles, et l'on peut dire que ces gens-là se défendent très-bien; ce sont des tribus guerrières, surtout les Beni-Raten et les Mâatka. Tenez, voyez-vous sur cette crête, ces murs blancs der-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rière les broussailles ; vous croiriez des nids d'éperviers, n'est-ce pas? Eh bien, c'est le village de Bouïnoum. Les Kabyles ne bâtissent pas comme nous le long des rivières, ils nichent sur les montagnes ; leurs femmes aiment mieux faire quatre ou cinq kilomètres tous les jours, pour descendre à la vallée avec leurs cruches, chercher de l'eau, et les hommes aiment mieux descendre et remonter mille fois avec leurs charges d'huile, de fruits et de légumes, que de se fier à nous. Je me suis même laissé dire qu'ils ne se sont jamais fiés à personne, ni aux anciens Romains, ni aux Arabes, ni aux Turcs; ils ont toujours eu plus de confiance dans leurs rochers que dans la parole des généraux.

— Cela montre une grande défiance, lui disais-je.

— Oui, maréchal des logis, et pourtant on ne peut pas leur donner tort, car bien des généraux et même bien des empereurs ont manqué de parole. Ces Beni-Raten, ces Mâatka et tous les autres Kabyles vivent donc ainsi dans les airs, et font semblant de se soumettre, quand ils ne sont pas les plus forts. Dans leurs villages, où les baraques sont entassées sans ordre, comme des taupinières, ils fabriquent de tout : des yatagans, des fusils, des balles, de la poudre, même de la fausse monnaie. Puisqu'ils ne se fient pas à nous, il ne faut pas non plus se fier à eux.

— Je suis tout à fait de votre avis. Mais qu'est-ce que nous voyons donc là-bas?

— Ça, c'est le cimetière européen ; il est entouré d'un petit mur. Et cette route qui serpente dans la vallée, c'est la route muletière de Dra-el-Mizan ; elle se perd plus loin dans les gorges profondes des Mâatka.

— Et ceci, maréchal des logis, derrière l'hôpital?

— C'est l'endroit qu'on appelle le cimetière des braves! C'est là que dorment les Français morts en 1857, en enlevant d'assaut le fort des Beni-Raten, lorsque nous fîmes la conquête du pays. Et plus bas, à l'endroit où descendent les égouts du bordj, vous voyez le jardin militaire, loué maintenant au vieil Antonio, un bon homme qui nous vend des légumes pour l'ordinaire; il tient un petit cabaret, où nous allons quelquefois prendre l'absinthe. »

Detchard me donna ces explications et beaucoup d'autres, en suivant la terrasse du petit mur; puis nous descendîmes au village par la porte de Bougie, pour prendre quelques chopes de bière, à l'auberge de la *Femme sans tête*, non loin des écuries militaires.

La bière n'est pas mauvaise avant le mois de mai, en Afrique, et puis on ne peut pas toujours prendre de l'absinthe et du vermout.

Nous étions donc là, le coude sur la table ; je regardais par la fenêtre les gens aller et venir dans la rue. Au bout d'une heure, j'avais vu passer le jeune curé, avec sa barbe noire, le tricorne sous le bras; puis les deux chères sœurs, le bandeau blanc sur le front, qui s'en allaient tenir l'école des filles ; le sous-maître Deveaux, sergent de zouaves, que mon camarade Detchard se dépêcha d'appeler, en toquant à la vitre, et qui voulut bien accepter un petit verre sur le pouce, avant d'entrer en classe. Le brigadier de gendarmerie vint aussi jeter un coup d'œil sur les nouvelles figures. Celui qui m'étonna le plus, ce fut le brigadier forestier Lefèbre, un bon vieux tout gris, et l'oreille fort dure, qui gardait les forêts de l'Etat dans les environs; il vint se rafraîchir au comptoir, la bretelle du fusil de chasse sur l'épaule.

Alors, voyant cela, je me dis que nous étions à Tizi-Ouzou comme dans un autre coin de la France ; que rien n'y manquait, ni les curés, ni les chères sœurs, ni les gardes forestiers, ni les gendarmes ; et tout ce qu'on m'avait raconté de soulèvements, d'incendies, de marchés rasés, de Beni-Raten, de Mâatka, me parut une mauvaise plaisanterie.

J'en étais même vexé ; je trouvais ces figures si calmes, si paisibles, que je me disais en moi-même :

« Goguel, tu es un véritable enfant de croire à tout ce qu'on te raconte ; est-ce que ces gens-là, s'ils étaient dans l'inquiétude, ne feraient pas d'autres mines?..... Allons.... allons.... il n'y aura rien ; c'est une partie remise pour longtemps! »

Mais j'étais loin de mon compte ; la précipitation des jugements ne vaut rien.

Le dimanche 9 avril, le maréchal des logis Ignard descendait de semaine, mon tour était venu.

Tout alla bien jusqu'au 12.

Ce jour-là, je conduisais la promenade des chevaux sur la route du fort National ; les chasseurs me demandèrent de leur faire voir le moulin de Saint-Pierre, à quelques kilomètres plus loin, j'y consentis.

C'est un moulin français, sur l'Oued-Aissi, exploité par des négociants d'Alger ; ils avaient là leur gérant, avec sa jeune femme et sa belle-sœur. Nous descendîmes donc au ravin, entouré de plantations admirables ; grands arbres, belle culture, tout réjouissait la vue.

Le gérant, un brave homme, s'empressa de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous montrer l'établissement, et puis nous revînmes d'un bon pas, car je craignais d'avoir conduit trop loin notre promenade, mais nous rentrâmes à temps pour la soupe ; et vers trois heures, comme j'assistais au pansage dans les écuries, qui se trouvent au pied du bordj, sur la pente du village, le lieutenant Wolf, du bureau arabe, escorté de quatre cavaliers, arriva.

« Surveillez bien le pansage, me dit-il, et faites donner une bonne ration aux chevaux ; tout annonce que vous monterez à cheval ce soir. »

Il s'en alla, et toute l'après-midi on vit du mouvement.

Le vieux brigadier de spahis, Abd-el-Kader Soliman, attaché depuis des années au bureau arabe, rentrait vers quatre heures, et le voyant arriver ventre à terre sur son cheval blanc, la crinière flottante, la grande queue balayant la poussière, sa vieille barbe grise ébouriffée et la chamelière roulée autour du capuchon blanc, je lui criai :

« Eh bien ! Abd-el-Kader, quoi de nouveau ?

— Laisse-moi, maréchal des logis, dit-il en s'arrêtant une seconde, la croupe de son cheval repliée sur les jarrets ; le caïd Ali se révolte ; M. Goujon, l'interprète, est allé chez lui hier soir ; nous avons peur qu'il ne soit enlevé avec ses deux spahis. »

Il repartit à fond de train. Je le suivais de loin, et, comme j'entrais par la porte de Bougie, il sortait déjà du bureau du commandant Leblanc, il sautait à cheval et repassait auprès de moi comme un ouragan.

Il faut avoir vu un vieux cavalier arabe descendre une rampe pareille au triple galop, pour savoir ce que c'est que de manier un cheval.

Enfin, pendant qu'il allait porter des ordres quelque part, je rentrai dans notre chambre, où se trouvaient justement les maréchaux des logis Ignard et Brissard.

« Goguel, me dit aussitôt Brissard, il y a du nouveau, le lieutenant m'a demandé la liste des chevaux disponibles, il m'a dit de compléter leurs trois paquets de cartouches à mes hommes, de préparer les bons pour six jours de vivres et de nous tenir prêts à partir.

— Tant mieux! dit Ignard, nous allons voir du pays, dans trois jours nous serons près d'Aumale. »

Je n'étais pas de leur avis, et je leur racontai que le caïd Ali venait de se révolter aux environs, ce qui nous dispenserait d'aller si loin.

« Qu'est-ce que Caïd Ali peut faire avec son gros ventre ? disait Brissard. Comment cette grosse pastèque pourrait-elle tenir la campagne? »

Je leur fis observer que Caïd Ali n'aurait pas besoin de marcher, qu'il avait deux beaux-frères : Mokrani et Saïd Caïd, qui tiendraient la campagne à sa place.

Brissard sortit là-dessus, pour compléter l'armement, et vers sept heures le lieutenant Cayatte, puis le sous-lieutenant Aressy vinrent nous prévenir que dans une heure il faudrait être prêts, que nous serions quarante combattants.

Ils nous recommandèrent surtout de ne pas courir, de ne pas faire de bruit, d'éviter tout ce qui pouvait donner l'éveil, et d'être à cheval après avoir complété nos provisions de six jours.

Ces ordres donnés, chacun s'occupa de son affaire, et à huit heures sonnant, l'appel terminé, nos officiers se partagèrent les hommes en deux pelotons de vingt hommes chacun, le premier commandé par le lieutenant Cayatte, Brissard et Ignard, maréchaux des logis ; le second commandé par le sous-lieutenant Aressy, et moi comme sous-officier. Nous allions laisser dans le bordj, en partant, une quinzaine de chasseurs, cent quatre mobilisés de la Côte-d'Or, cinq artilleurs commandés par un brigadier, et vingt soldats du train commandés par le maréchal des logis Detchard, qui remplissait en même temps les fonctions d'adjudant de place.

Le commandant supérieur était M. Leblanc, chef du bureau arabe de Tizi-Ouzou. Le bureau arabe se composait de M. Sage, capitaine ; Wolf, lieutenant ; Laforcade, sous-lieutenant, et de M. Goujon, interprète, jeune homme plein d'énergie.

Ajoutez un garde du génie, un gardien de batterie, un jeune chirurgien, M. Annesley, nouvellement sorti des écoles, et M. Desjardins, comptable.

Donc, sur les huit heures et demie, chacun ayant pris sa place dans les rangs, le lieutenant Cayatte donna l'ordre du départ, et nous descendîmes la rampe du bordj au village.

En traversant la grande rue, le sous-lieutenant Aressy me demanda si j'avais de la place pour loger sa gourde. Une petite place pour la gourde ne manque jamais aux chasseurs d'Afrique. Nous fîmes halte un instant à la porte du café Thibaud ; Mlle Marie nous remplit la gourde d'eau-de-vie et nous offrit un petit verre de cognac ; après quoi nous rejoignî-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mes le détachement, qui cheminait en silence sur la grande route.

La nuit était venue, très-obscure, et quelques pas plus loin nous prîmes le chemin de Si-Kou-Médour, en traversant l'Oued-Aissi ; les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail ; les étoiles tremblottaient dans les flots sombres.

Après avoir touché l'autre rive, durant plus d'une demi-heure nous eûmes un chemin impossible, bordé d'immenses cactus, dont les dards nous accrochaient et nous piquaient jusqu'au sang ; mais on ne murmurait pas, on allait.

Vers onze heures, les aboiements des chiens de Si-Kou-Médour nous avertirent que nous contournions le village; nous n'en étions plus loin, et quelques instants après nous sortions de ce passage abominable, sur un grand terrain vague, autant que j'en pus juger par cette nuit noire.

Là, le lieutenant nous donna l'ordre de nous mettre sur deux rangs, puis de mettre pied à terre : il commanda de planter les piquets, de tendre les cordes, d'entraver les chevaux.

Cela fait, il nous appela, les trois maréchaux des logis, et nous dit de prévenir les hommes qu'on ne dresserait pas les tentes, qu'on n'allumerait pas de feu et qu'on ne ferait pas de bruit.

« Les chevaux ne seront pas dessellés, dit-il, on les déchargera seulement; chaque homme, après avoir débridé, se couchera près de son cheval, le sabre au corps, le fusil sous la main, la bride passée dans le bras, pour être prêt à brider et à monter au premier signal. Il est bien entendu que deux factionnaires vont être placés et qu'on les relèvera d'heure en heure. Un de vous se promènera en tête des chevaux durant deux heures, un brigadier se promènera derrière, le même temps, chacun à son tour. Moi, je resterai là, pendant que M. Aressy se reposera; puis il viendra me relever. A quatre heures du matin on donnera une ration aux chevaux, on fera le café ; à cinq heures nous serons à cheval. »

Après ces explications, je pris le premier quart; le lieutenant alluma sa pipe, et les chevaux étant déchargés, tout rentra dans le silence.

La nuit était profonde ; nous entendions l'eau du Sébaou couler sur les galets, et, plus loin, les bandes de chacals s'appeler d'un bout à l'autre de la vallée.

Le silence était aussi troublé par les cris des chevaux, qui se battent quelquefois entre eux, et ceux des chasseurs réveillés en sursaut, qui les traitaient de vieilles rosses, en les menaçant de se fâcher.

Au bout de mes deux heures, j'allai réveiller Ignard, qui dormait dans son manteau. C'est un bien bon garçon, mais il ne put s'empêcher de prétendre, en se levant, que je n'étais pas resté là cinq minutes.

Le brigadier Péron alla réveiller aussi son camarade, qui n'était pas de meilleure humeur, à ce que j'entendis.

Enfin je me couchai près de mon cheval et je m'endormis.

Le petit jour blanchissait à peine le haut des montagnes, lorsque mon chasseur Coppel m'éveilla.

« Tenez, maréchal des logis, me dit-il, en me présentant un bon quart de café, voilà de quoi vous réchauffer. »

Aussitôt, je sautai sur mes jambes et je regardai ; nous étions tout près de Si-Kou-Médour, dont les vieilles baraques en torchis, couvertes de roseaux, et les jardinets, séparés l'un de l'autre par d'énormes haies de cactus, se voyaient à cinquante pas. Nous occupions, derrière le village, un petit plateau, où s'élevaient quelques meules de paille, entourées d'épines.

Des officiers du bureau arabe, arrivés après nous, pendant la nuit, s'étaient logés dans une de ces meules; leurs spahis caracolaient autour.

Une foule de Kabyles, par groupes de quinze à vingt, avec leurs grands burnous blancs, leurs longs fusils ou leurs vieux tromblons en bandoulière, descendaient des montagnes environnantes. C'étaient nos contingents ; ils arrivaient soi-disant pour nous soutenir.

Je vis tout cela d'un coup d'œil.

Les enfants de Si-Kou-Médour arrivaient aussi se mêler à nous et nous observaient d'un œil de pie, pendant que les femmes nous regardaient du fond de leurs gourbis, et les cigognes du haut des toits.

C'est le pays des cigognes, je n'en ai jamais autant vu de ma vie.

J'avalai mon quart de café, puis je donnai l'accolade à la gourde du lieutenant Aressy ; j'appelai les camarades, qui lui souhaitèrent aussi le bonjour.

Le lieutenant arriva presque aussitôt; il ordonna de recharger les chevaux, de leur ôter la musette, d'enlever les cordes et les piquets.

Le soleil alors étincelait. Tous ces Kabyles qui venaient gravement et s'arrêtaient à quelques pas du bivac ne m'inspiraient pas trop de confiance. Bientôt les officiers du bureau

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

arabe se mirent à leur distribuer des cartouches; des mules chargées de couffins arrivaient encore plus loin, et la distribution continuait.

Les spahis, tout joyeux, causaient avec ces nouveaux venus, et je dis au vieil Abd-el-Kader, qui s'avançait à cheval, en lui présentant la gourde :

« Dis donc, brigadier, qu'est-ce que tous ces bédouins-là; d'où sortent-ils et qu'est-ce qu'ils demandent? »

Lui, regardant de tous les côtés, pour s'assurer que personne ne le regardait, leva le coude et but un bon coup; puis, passant lentement la main sur ses vieilles moustaches grises, il me rendit la gourde et répondit :

« Le caïd Ali s'est révolté avec son village de Temda... Alors, tu comprends, maréchal des logis, nous avons prévenu les autres tribus de nous envoyer des gens pour faire razzia; ce sont nos amis! Nous allons marcher devant, comme toujours; eux derrière; Caïd Ali se défendra peut-être; on donne quelques cartouches à ces gens pour charger leurs fusils.... Il y aura razzia, répéta-t-il en souriant.

— Et si nos amis nous tournent casaque? dit Brissard.

— Il n'y a pas de danger. Tu vas voir; les femmes et les enfants de Temda sont déjà partis; nous prendrons tout et nous brûlerons le village. Il y a beaucoup de bœufs à Temda; si j'en prends un, je le donnerai à mes amis les chasseurs. »

Ainsi parla le vieux spahi. Il en avait vu bien d'autres depuis trente ans et ne doutait de rien. Puis il partit, allant à la rencontre de nouveaux groupes de Kabyles, pour leur indiquer l'endroit où se distribuaient les cartouches.

Au bout de quelques instants, le lieutenant Cayatte nous ayant fait compter par quatre et rompre par deux, se mit à la tête de la colonne, avec un cavalier du bureau arabe, qui devait nous servir de guide, et nous partîmes tranquillement à travers les broussailles, jusqu'au tracé de la nouvelle route de Tizi-Ouzou à Bougie; deux ou trois cents Kabyles nous précédaient; mais, voyant que la masse ne nous suivait pas, le lieutenant fit arrêter la colonne, et le guide retourna voir ce qui retardait ces gens.

Il revint dire que les Kabyles se partageaient en deux colonnes, dont l'une suivait le pied de la montagne des Beni-Raten, à notre droite, l'autre la rive du Sébaou, à notre gauche. Il ajouta que ces deux colonnes nous rejoindraient avant d'arriver à Temda.

Le lieutenant, satisfait de cette explication, après nous avoir fait mettre pied à terre pour serrer les sangles, ordonna de se remettre en marche.

Nous allions sans nous presser. La route, qui n'était qu'ébauchée, suit cette magnifique vallée du Sébaou dans toute sa longueur; de chaque côté s'élèvent de hautes montagnes couvertes d'oliviers, où se détachent les murailles blanches des villages kabyles.

C'était un spectacle splendide au lever du soleil.

Le Sébaou, presque à sec, laissait à découvert les trois quarts de son lit, plein de galets blancs comme du marbre; de notre côté, l'eau, plus profonde, serpentait contre la berge à travers les tamarix et les lauriers-roses. De loin en loin, se levaient des bécassines, des sarcelles, des cigognes et d'autres oiseaux aquatiques, qui fuyaient à notre approche; les deux colonnes du bureau arabe s'étaient enfin décidées à partir; l'une allait sur une longue file, dans l'ombre des montagnes, l'autre sur les galets de la rivière, en plein soleil; elles semblaient nous escorter à distance.

La marche durait depuis environ une heure, lorsque nous découvrîmes, à cinq ou six kilomètres devant nous, en travers de la vallée, une haute colline à gauche, entièrement déboisée et couverte de blés verts.

Le Sébaou faisait un coude au pied de la colline, et des milliers d'Arabes fourmillaient là-haut.

Au sommet d'un petit mamelon, à droite, se dressait un cavalier sur un cheval noir et vêtu d'un burnous noir.

Dès que cet homme nous aperçut, il descendit à la charge, traversa le Sébaou et rejoignit les révoltés.

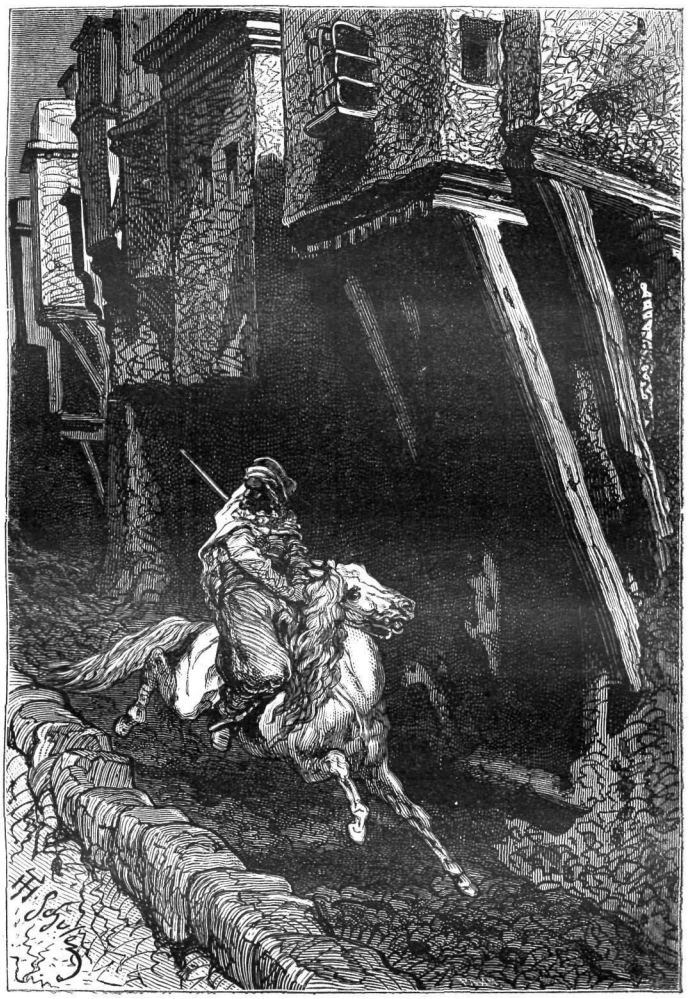
Le guide dit sans doute alors au lieutenant: « Voici l'ennemi! » car ces mots furent répétés jusqu'à l'arrière-garde.

Vingt minutes après, nous arrivâmes au coude de la rivière, large en cet endroit d'environ un kilomètre, tout de gravier sec, et de huit à dix mètres d'eau seulement, coulant contre la berge de notre côté. Nous traversâmes ce petit bras d'eau, et dans le lit même de la rivière, sur le gravier, on se mit en bataille, le premier peloton en avant, et le second, dont j'étais, en arrière.

A quelques cents mètres devant nous, au pied de la colline, s'étendait un grand verger de figuiers, où nous voyions aller et venir six cavaliers arabes, qu'on nous dit être de la famille du caïd révolté.

Pendant que nous étions en bataille, nos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il faut avoir vu un vieux cavalier arabe (p. 13).

colonnes de Kabyles auxiliaires s'étaient réunies en une seule masse, car déjà, depuis une demi-heure, celle qui marchait à gauche, sur le gravier, avait passé la rivière, et celle de droite, qui suivait le pied des montagnes, était descendue dans la vallée, de sorte qu'au lieu de les avoir en flanqueurs, pour nous soutenir, nous les avions sur nos derrières. Et tous ces braves gens, avec leurs grands burnous, leurs longues barbes et leurs fusils, s'arrêtèrent tranquillement sur la rive, regardant ce que nous allions faire.

Quelques-uns avaient bien déchargé leurs vieilles patraques, mais ils savaient qu'elles ne portaient pas au quart de la distance.

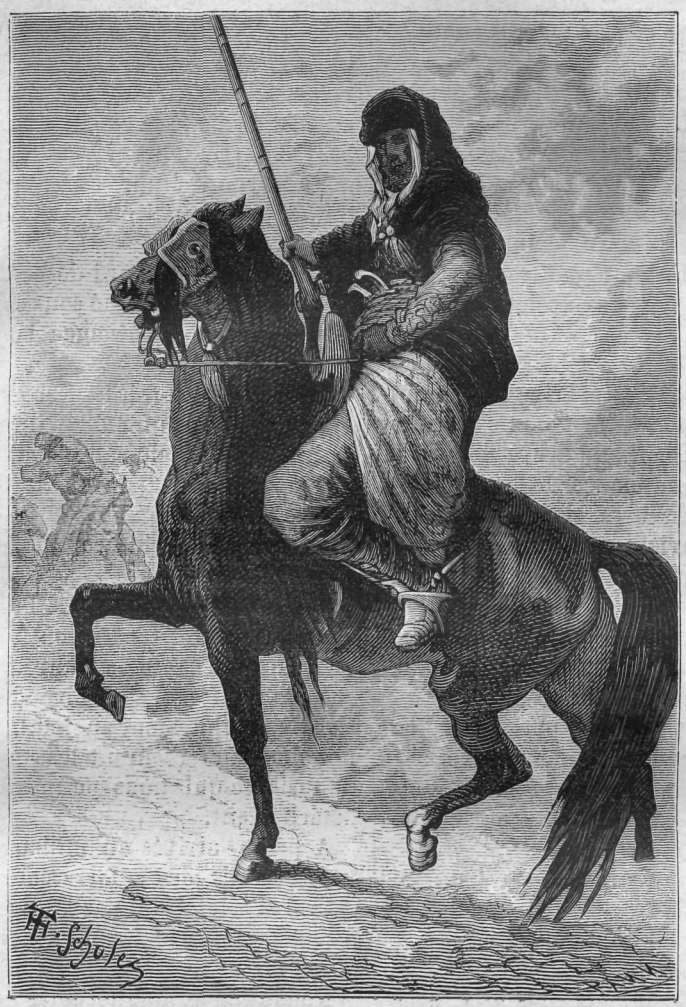
Enfin, cela regardait les officiers du bureau arabe.

Le lieutenant Cayatte ne parut pas s'en inquiéter; il déploya son peloton en tirailleurs, et, cinq minutes après, les six cavaliers qui nous observaient du verger étaient démontés. Nous avons appris par la suite que deux étaient morts de leurs blessures; les autres gagnèrent leur ligne de retraite, emportant les blessés.

Ainsi commença le combat.

Et maintenant représente-toi le premier peloton qui remonte à cheval et part au galop; les Kabyles répandus dans les blés, qui se lèvent et font feu sur eux, tout en se retirant à grands pas; la charge qui passe à travers le verger et gagne le haut de la colline; nous en bas, en ligne de bataille, impatients de partir, et derrière nous les officiers du bureau arabe,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Voilà ce qui s'appelle un fier soldat... (p. 18).

en train de haranguer nos contingents, pour les décider à passer le Sébaou.

Le cavalier Ali, du bureau arabe, ne faisait que passer et repasser la rivière, pour leur montrer qu'elle n'était pas profonde ; mais ces braves gens, toujours graves et solennels, n'avaient pas l'air de le voir ni de l'entendre, lorsqu'une balle vint frapper son cheval juste au milieu du front et l'étendit mort dans le courant.

Alors nos bons amis poussèrent de grands cris et se précipitèrent dans l'eau, pour attraper l'un la bride et l'autre la selle de la bête.

Ali gagna le bord et vint nous rejoindre à la réserve.

Pendant ce temps, le premier peloton avait atteint aux deux tiers de la colline ; les coups de fusil redoublaient.

Tout à coup, nous vîmes déboucher en arrière du premier peloton, à droite, une colonne serrée de Kabyles, le grand étendard jaune et vert déployé. Ils se dépêchaient d'accourir, pour couper la retraite à nos camarades.

Le lieutenant Aressy vit le danger.

« Pas une minute à perdre, dit-il ; sabre à la main, en avant ! »

Et nous partîmes comme des forcenés.

Quelques instants après, nous arrivions au verger. Là nous enfilâmes un petit ravin, où l'on ne pouvait passer qu'un à un, et nous débouchâmes dans les blés, juste en face des Kabyles, qui ne nous attendaient pas et se mirent précipitamment en retraite.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous poursuivîmes notre charge jusqu'au premier tiers de la colline, près de trois ou quatre vieilles masures, où venait aboutir une haie de cactus haute et profonde, coupant la colline en écharpe.

« Voyons, les bons tireurs, pied à terre ! » s'écria le lieutenant.

Aussitôt je sautai de mon cheval, je remis la bride à l'élève trompette Lecomte, et je lui demandai son chassepot. Puis j'enfilai la ruelle, où passait un petit ruisseau plein de grosses pierres tachées d'énormes gouttes de sang ; c'est par là que les Kabyles avaient emporté leurs blessés.

Il y avait au bout de la ruelle un champ de blé. Je vis auprès de moi le brigadier Péron, mon ordonnance Coppel, les vieux chasseurs Audot et Ramadier; nous mîmes genou terre dans les blés pour commencer le feu.

Deux ou trois chasseurs à cheval, de l'autre côté de la haie, derrière nous, tiraient aussi par-dessus les cactus. Le lieutenant Aressy, tout riant, sur son petit cheval rouge, le sabre à la main, nous indiquait les directions :

« A droite du champ.... en voici deux qui se glissent... Attention !... »

Mais ils arrivaient toujours plus serrés, en rampant, et tout à coup le lieutenant cria :

« Tout le monde à cheval !.... Allons..... allons..... dépêchons-nous, ils vont nous tourner ! »

Moi, je dis aux tirailleurs :

« Repassons la haie ! »

Mais j'arrivais à peine de l'autre côté, que presque tout notre monde partait. L'élève trompette Lecomte commençait à filer, avec mon cheval en main. Je le rappelai furieux. Il me passa la bride et partit au galop.

J'entendais les Kabyles courir et s'appeler. Mon cheval, voyant que tous les autres partaient, était d'une impatience dangereuse. Je voulais monter; comme le terrain était en pente, et que le côté montoir se trouvait sur la pente au-dessous, je ne pouvais m'enlever: ma selle tournait, mon cheval se dressait pour partir.

J'entendais les Kabyles arriver.

Enfin je passai du côté hors montoir, je ramenai ma selle, et la bretelle du fusil au cou, le sabre entre les jambes, je montai.

Il était temps !

Je lâchai les rênes, et le cheval partit comme la foudre. Les Kabyles, à vingt pas, avaient cru me prendre vivant; ils auraient pu me tuer cent fois à coups de fusil; leur haine, leur espoir de vengeance m'avaient sauvé.

Mon cheval, suivant les autres de l'œil, filait sur le flanc de la colline, au milieu d'une grêle de balles.

Je parcourus ainsi environ huit cents à mille mètres, et j'atteignis le bord d'un immense talus; au-dessous s'étendait une plaine; un filet d'eau, légèrement encaissé, passait au bas; et derrière le ruisseau, dans les tamarix, nos chasseurs du premier et du second peloton, déployés en tirailleurs, attendaient, prêts à tirer.

En arrivant au bord de ce talus, je vis le brigadier Péron couché sous son cheval, dont il ne pouvait se dégager la jambe. Je lui criai :

« Péron, sauve-toi, les Kabyles me suivent. »

Alors, faisant un effort, il retira sa jambe; mais le fourreau du sabre était aussi pris sous le cheval, il ne pouvait le tirer de là. Je lui dis :

« Lâche ton ceinturon.... laisse ton fourreau.... »

Ce qu'il fit bien vite. Puis il descendit quatre à quatre, tenant son fusil d'une main et la lame du sabre de l'autre.

Nous n'étions pas au bas du talus que les Kabyles paraissaient au haut. Heureusement nos chasseurs reçurent les premiers à coups de fusil, ce qui nous permit de rejoindre le détachement.

A peine arrivés au milieu de nos camarades, je mis pied à terre pour resseller mon cheval et rétablir un peu l'ordre de mon équipement. — Le lieutenant Aressy vint me serrer la main ; il était heureux de me revoir.

Nous allâmes aussitôt nous reformer en bataille dans le lit desséché de la rivière, et là nous reconnûmes avec peine que le vieux chasseur Audot avait disparu, ainsi que Ramadier, de notre peloton ; le chasseur Joseph, du premier peloton, avait une balle dans la cuisse.

Péron prit le cheval de Ramadier, qui venait de rejoindre.

Les Kabyles faisaient mine de vouloir nous poursuivre. Le cavalier noir, pour les entraîner, descendit même jusqu'au pied de la montée, et là nous envoya bravement son coup de fusil; puis il se retira tranquillement au pas, rejoindre ses gens. Les balles pleuvaient autour de lui, soulevant la poussière; nous ne pûmes le toucher.

Voilà ce qui s'appelle un fier soldat; personne ne le disait, mais nous le pensions tous.

Pendant cette fusillade, nos chasseurs se demandaient des cartouches les uns aux autres, et l'on reconnut avec stupeur qu'il n'en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

restait que trois paquets au détachement.

Ce n'était pas gai, à vingt kilomètres de Tizi-Ouzou!

Encore si les Kabyles avaient osé se hasarder en plaine, nous aurions pu les charger le sabre à la main, mais ils se tenaient sur les hauteurs.

Nous repassâmes donc la rivière, et nous rejoignîmes nos fameux contingents, auxquels on avait distribué des cartouches. Une sorte de satisfaction intérieure éclatait dans leurs yeux; par bonheur, ils ne se doutaient pas que les munitions nous manquaient, car ils nous seraient tombés sur le dos, j'en suis sûr.

Nous n'avions rien de mieux à faire que de retourner à Si-Kou-Médour, et c'est ce que nous fîmes. Deux heures après, nous étions à notre point de départ; les chevaux, débridés et déchargés, mangeaient leur ration d'orge, la musette au nez, à la même place où nous bivaquions le matin; les hommes faisaient la soupe; et à six cents mètres en avant, du côté de l'ennemi, se voyait un de nos chasseurs en vedette.

Nous passâmes la nuit au même endroit. Vers le soir, au coucher du soleil, arriva un mulet chargé de cartouches, que nous envoyait le commandant du cercle, Leblanc. On se couvrit d'une grand'garde; l'ennemi n'était pas loin, il avait dû nous suivre. Et toute cette nuit, en rêvant aux camarades restés là-bas, derrière les cactus, j'entendais les chacals crier et s'appeler bien plus encore que la veille; comme j'en faisais la remarque au vieux spahi Abd-el-Kader, il me répondit que c'était le cri de ralliement des Kabyles.

Combien de tristes réflexions je fis alors, en songeant qu'il ne s'en était fallu que d'une minute pour avoir ma tête dans le même sac que celles du brave Ramadier et du vieil Audot. Je me demandais comment ils avaient été pris; Audot sans doute était tombé mort dans les blés, où je ne l'avais plus vu; Ramadier avait couru jusqu'au bout de la haie, pensant s'échapper par les vieilles masures, et là les Kabyles l'attendaient. Mes idées n'étaient pas réjouissantes.

Le jour parut enfin; on releva la grand'garde, on fit un brin de pansage. Nos gueux d'auxiliaires, qui ne nous avaient pas encore tout à fait abandonnés, se trouvaient au milieu de nous. On parlait de renforts qui devaient nous venir de Tizi-Ouzou, de chasseurs à pied, d'artilleurs, etc.; un spahi soutenait même qu'ils étaient à deux kilomètres au delà de l'Oued-Aissi.

Nos amis Kabyles, assis en rond par groupes, prêtaient l'oreille. Et voilà qu'un coup de fusil part, personne n'a jamais su d'où ni comment; le sous-lieutenant Aressy, qui regardait tranquillement manger ses chevaux, les mains croisées sur le dos, pousse un cri : il venait de recevoir par derrière une balle qui lui traversait l'os où s'emboîte la cuisse et qui lui pénétrait jusque dans le ventre.

Figure-toi l'indignation des chasseurs; les Kabyles ne disaient rien.

« Goguel, me cria le lieutenant Cayatte, en se tournant de mon côté, cherchez le médecin à Tizi-Ouzou! »

Je montai vite à cheval et je partis au galop.

Après avoir traversé l'Oued-Aissi, j'aperçus dans le lointain, sur la route, des chasseurs à pied et des artilleurs; mais ce n'était pas le moment de leur donner ni de leur demander des nouvelles.

En arrivant au bordj, j'appris que le vieux commandant Leblanc était relevé de son commandement et remplacé par M. Letellier, un jeune chef de bataillon du 1er zouaves. Je me transportai près de lui, pour lui rendre compte de ce qui venait d'arriver. Il me fit quelques questions, puis il donna l'ordre au médecin de partir, et en même temps de faire atteler une charrette pour ramener le blessé.

Je redescendais au village, laissant respirer mon cheval, lorsque je fis la rencontre du vieux sergent Deveaux, adjoint à l'instituteur de Tizi-Ouzou, qui montait au bordj, et s'empressa de me raconter que soixante-six chasseurs à pied, armés de chassepots, sous la conduite de deux officiers, étaient arrivés le matin même, à la destination du fort National, avec trente soldats du train et vingt-quatre ouvriers de la 10e compagnie d'artillerie, commandés par le maréchal des logis Erbs; mais que depuis notre défaite, toute la tribu des Beni-Raten s'étant soulevée, ce détachement resterait à Tizi-Ouzou; que le commandant du fort National était également relevé de ses fonctions et remplacé par le colonel Marchal, lieutenant-colonel au 4e régiment de chasseurs d'Afrique, lequel n'avait pas voulu compromettre son petit détachement et s'était engagé seul, sur une mule, à travers l'insurrection.

« Il doit être à cette heure au fort, dit le sergent, à moins qu'il n'ait eu le cou coupé en route. »

Après m'avoir raconté cela, Deveaux me dit :

« Je vous quitte, car, vous le voyez, tout notre monde se rend au bordj; toute la Kabylie s'insurge, bientôt nous serons assiégés. Le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

père Colombâni, l'instituteur, a déjà mené sa vache là-haut, mais sa femme et ses enfants sont encore à la maison d'école, en train de tout déménager; voici les deux chères sœurs qui viennent avec de gros paniers, et les hommes de M. le curé, avec ce qu'il y a de plus précieux. Le père Thibaud, du café des officiers, emballe ses bouteilles, et là-bas, le boucher Louis, avec sa petite voiture et sa mule, monte au trot; il a déjà fait au moins six voyages.

— Allons, dis-je au sergent, je vois que vous êtes tous des peureux, les Kabyles n'oseront jamais venir sous le canon de la place.

— Ah! ah! maréchal des logis Goguel, je n'ai pas toujours été détaché instituteur adjoint : j'ai vingt-trois ans de service; j'ai suivi le 1er zouaves dans plus d'une expédition, et je connais ces gens-là mieux que vous; en 1857, ils nous ont donné du fil à retordre, et déjà bien avant ils avaient bloqué le colonel Beauprêtre dans le vieux bordj. Beauprêtre... ah! quel homme!... C'est lui qui savait prendre les Kabyles, et qui n'épargnait pas leurs têtes; aussi tous le respectent encore et disent : « C'était un brave ! » Quel homme! quel homme!... Avec trente chasseurs, dans le vieux bordj, il les a tenus en échec. »

Le sergent allait me raconter cette histoire, mais j'étais pressé.

« Vous me raconterez cela plus tard, lui dis-je, il faut que je parte. Au revoir... à bientôt ! »

Et je poursuivis mon chemin.

Deux kilomètres plus loin, je rencontrai les chasseurs à pied, les soldats du train et les artilleurs qui revenaient en allongeant le pas; je pressai l'allure et je rejoignis notre détachement.

Tout le monde était à cheval. Le maréchal des logis Brissard faisait l'appel; les contingents kabyles autour de nous, appuyés sur leurs longs fusils, nous regardaient d'un œil sombre; l'appel fini, le lieutenant Cayatte allumant sa pipe, dit :

« Tout le monde est présent. »

Il nous fit rompre par deux, et nous défilâmes devant nos bons amis, dont les figures basanées et les yeux noirs n'exprimaient pas positivement une grande tendresse pour nous. Brissard était en avant, moi au centre, Ignard à l'arrière-garde.

Un instant avant de partir, comme Brissard passait près de moi, je lui dis :

« Tu vois ces gens-là; ce matin ils étaient nos amis, à ce que disaient les cavaliers du bureau arabe, maintenant ils sont avec les insurgés.... Gare au défilé!... S'ils en ont le courage, en se voyant dix contre un et des cartouches plein leur sac, ils feront sur nous une décharge générale; pas un homme du détachement n'en réchappera!

— Tu penses à cela, Goguel, me dit-il en clignant de l'œil; eh bien ! j'y pensais aussi ! »

Après le commandement de marche, pour gagner la route il fallait sauter un petit fossé. Le lieutenant se mit à la queue de la colonne. Brissard passa le premier; puis les deux trompettes, puis les deux chevaux de bât, puis tous les chasseurs sautèrent l'un après l'autre. Au delà du fossé, on faisait halte pour reformer les rangs. Il ne restait plus qu'un chasseur et le lieutenant.

Nous tournions le dos aux Kabyles. J'avais fait face en queue, par un mouvement instinctif. Comme le dernier chasseur, Katterling, un jeune Alsacien, allait sauter, son cheval fit un faux pas, il tomba dans le fossé; le lieutenant resta seul de l'autre côté. Katterling se releva, remonta sur son cheval; et le lieutenant, passant le dernier, commanda de nouveau :

« Marche ! »

Les Kabyles n'osèrent pas bouger.

Deux heures après, nous rentrions dans Tizi-Ouzou, trompettes en tête, ayant laissé à la ferme Berton, à trois kilomètres de la place, le maréchal des logis Ignard et huit hommes, pour garder la route.

Tout le village montait au bordj derrière nous, pleurant, criant, emportant lits, paillasses, meubles, provisions; je n'ai jamais vu pareille scène de désolation.

Nous autres, nous mîmes nos chevaux au piquet dans la cour, et chacun regagna le casernement qu'il avait quitté deux jours auparavant.

Le soir, vers neuf heures, par une nuit très-obscure, le commandant supérieur Letellier envoya un exprès porter l'ordre au maréchal des logis Ignard de se rapprocher avec ses hommes et de garder la route à partir de la fontaine romaine, qui se trouve à cinq cents mètres du bordj, sur le chemin que nous venions de suivre.

La nuit fut tranquille.

Le lendemain matin, le lieutenant Cayatte me prit avec trente hommes, pour aller faire une reconnaissance sur la route de Si-Kou-Médour; en passant près d'Ignard, il lui donna l'ordre de rentrer, puis nous poussâmes notre pointe jusqu'à la ferme Berton; là, nous ne vîmes rien de nouveau. Nous revînmes donc sur nos pas, en prenant l'ancienne route, qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tourne près de la gendarmerie et passe par le cimetière arabe.

Le lieutenant monta sur une éminence à gauche qui domine la vallée, et, ne voyant rien, nous redescendîmes en coupant la route, pour gravir une autre colline, en face de Tizi-Ouzou, celle où se trouvait une redoute en 1857.

Le lieutenant, ayant jeté un coup d'œil, me dit :

« Goguel, vous allez rester ici avec dix hommes, dont un brigadier. Vous mettrez trois vedettes, l'une regardant du côté de la Mâatka, l'autre la vallée du Sébaou, et la troisième le pied de la montagne où se trouve le marabout Dubelloi. »

Puis il partit avec le restant des hommes, en me recommandant, dans le cas où je verrais quelque chose d'extraordinaire, d'envoyer le brigadier prévenir le commandant.

Vers dix heures, comme je fumais tranquillement ma pipe, regardant d'un côté, puis de l'autre, tout à coup des Arabes traversent la rivière et s'approchent de la maison du cantonnier; ils en enfoncent la porte, et deux minutes après le feu se met à danser sur le toit. Les gueux étaient hors de portée.

Ils ressortent et courent à la ferme Berton; malgré tout, je ne pus m'empêcher de leur envoyer quelques balles, mais elles n'arrivaient pas jusque-là. Bientôt la ferme commence à brûler; le toit s'affaisse, il ne reste plus que les quatre murs.

Nous regardions cela, les bras croisés, ne pouvant rien y faire, quand d'un autre côté, du fond de la gorge, et se dirigeant vers les Mâatka, s'avance une longue file de burnous blancs, conduisant des mules par la bride. C'était le corps d'armée du caïd Ali, qui se rendait de tribus en tribus, pour les sommer de se joindre à l'insurrection si elles ne voulaient pas être brûlées.

Naturellement, par ce moyen, le nombre des insurgés allait grandir de minute en minute. Les étendards jaunes et verts marchaient devant. Le commandant Letellier leur fit lancer quelques obus, qui les forcèrent de se rapprocher de la montagne, mais le défilé n'en continua pas moins.

A la nuit tombante, le maréchal des logis Ignard vint me chercher avec mes dix hommes, et nous abandonnâmes la position.

Nous n'étions pas rentrés, que les pillards remplissaient déjà le village arabe; puis ils envahirent le village européen, abandonné depuis la veille. Le commandant supérieur fit aussitôt partir les miliciens, appuyés de quelques chasseurs à pied, pour les déloger; une fusillade assez vive s'engagea. Il y eut plusieurs Kabyles de tués; mais il en venait d'autres, il fallut se replier; et peu d'instants après, vers dix heures, le feu se déclara dans le village, d'abord à la maison du jardin militaire, au pied du bordj, en face de l'hôpital, puis au magasin à orge, puis à la gendarmerie, puis enfin dans toutes les maisons, qui brûlaient au milieu de la nuit comme des allumettes. Tout était en flammes et le ciel plein de milliards d'étincelles. On entendait le craquement des toits, l'écroulement des murs; et dans les rues, où passaient les lueurs de l'incendie, on voyait courir les grands manteaux blancs, la torche au poing. Les pauvres gens du village, réfugiés dans le fort, regardaient s'en aller en fumée ce qu'ils avaient amassé avec tant de peine; c'était horrible!

Quelques coups de canon furent tirés pour balayer ces misérables, mais à quoi bon? La nuit, on tire au hasard.

Ce soir même, les tuyaux de la fontaine furent coupés; il ne nous restait plus que les citernes.

Le lendemain, dimanche, 16 avril, le commandant Letellier déclara l'état de siége, il institua la cour martiale et régla tous les postes et services. Nous étions bloqués et privés de toute voie de communication.

Le commandant fit hisser sur le vieux bordj le drapeau de la France; il prit les clefs des citernes et distribua les rations de la manière suivante : les hommes un litre et demi d'eau par jour, les femmes et les enfants demi-ration, les chevaux cinq litres. — La moitié de la garnison devait toujours monter la garde aux créneaux et l'autre être de réserve.

L'état de la garnison était alors : 104 mobilisés de la Côte-d'Or, avec un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant; cinquante-sept chasseurs d'Afrique, commandés par le lieutenant Cayatte; soixante-six chasseurs à pied, commandés par le capitaine Truchy et le lieutenant Masso; une cinquantaine de soldats du 1er régiment du train, commandés par le lieutenant Valé; vingt-quatre ouvriers d'artillerie, de la 10e compagnie, commandés par le maréchal des logis Erbs; puis la milice du village : quarante hommes, commandés par le capitaine Tibaud.

Les habitants du village européen encombraient le bordj; le commandant supérieur eut beaucoup de peine à caser tous ces ménages, — les logements séparés étaient rares:

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—il fallut en mettre partout, dans les casernes, dans les pavillons du génie, de l'artillerie, du bureau arabe.

Nous avions aussi avec nous une quinzaine d'Arabes surpris par l'insurrection, et les spahis commandés par le brigadier Abd-el-Kader Soliman.

Tout cela demandait des vivres et de l'eau.

Par bonheur, le troupeau d'un fournisseur du fort National avait été forcé de se replier sur la place; au moment du soulèvement, le berger n'avait pas trouvé d'autre refuge; son troupeau se composait de vingt bœufs. Il y avait de plus les vaches et le bétail des particuliers; dans tous les coins et recoins du bordj, jusqu'au fond des prisons, on avait logé ces animaux, avec le peu de foin et de paille qu'il avait été possible de sauver.

Le mardi, 18 avril, nous entendîmes tonner le canon du fort National; les Arabes nous serraient de très-près.

Nous n'avions pu garder le redan de la porte du bureau arabe, à cause de son étendue; cette porte restait donc condamnée : elle était en bois plein jusqu'à un mètre et demi environ de hauteur, le dessus en lattage, et le génie avait fait construire derrière un mur en pierres sèches.

Le redan de la porte de Bougie nous resta jusqu'à la fin, parce que le commandant Letellier s'était dépêché de faire construire en avant des épaulements et des retranchements, où les sentinelles se trouvaient à couvert.

Comme artillerie, nous n'avions que des pièces à âme lisse, deux obusiers de quinze, trois obusiers de quatre et deux petits mortiers, ordinairement appelés crapauds.

Les Kabyles voyant de loin que la porte du bureau arabe n'était pas gardée au dehors, espérèrent s'en rendre maîtres; ils se mirent aussitôt à l'ouvrage, et, dès la première nuit, en traçant leurs chemins couverts, ils avaient fait d'assez forts remblais pour attirer l'attention du commandant. Ils poursuivirent leur travail les nuits suivantes avec la même ardeur.

Le jour, c'était une fusillade continuelle; ils tiraient dans la place au tir plongeant. Puis, reconnaissant qu'ils avaient eu tort de brûler le village européen avant de le piller, toutes les nuits on ne les entendait plus que démolir les maisons, pour en emporter les poutres, les fenêtres, les portes à moitié consumées et jusqu'aux tuiles. Quelquefois ils n'étaient pas d'accord sur le partage, alors les coups de bâton roulaient.

Comme les colons de Tizi-Ouzou avaient ensemencé les terrains vagues autour de la place, en vue d'en consacrer les récoltes à secourir les victimes de la guerre contre la Prusse, les blés, les orges, les fèves foisonnaient jusqu'au pied des remparts. Ces cultures ont beaucoup contrarié la défense; les Arabes se glissaient là dedans et poussaient l'audace jusqu'à venir, la nuit, au pied du mur, insulter grossièrement en français M. le curé, les chères sœurs, les gens mariés, nous menaçant tous de nous couper le cou dans quatre ou cinq jours, et nous invitant à nous apprêter. Allez donc tirer, dans la nuit noire, sur des gens étendus dans les hautes herbes, c'était impossible.

Tout cela n'aurait encore été que de la plaisanterie, sans la soif terrible qui s'approchait; la soif est ce que je connais de pire au monde.

Nous souffrions déjà beaucoup avec notre litre et demi d'eau, dont un quart pour le café, un quart pour boire à la main, et le reste pour la soupe; c'était déjà fort, quand on réduisit la ration à un litre par homme, et celle des chevaux à trois litres.

Jamais tu ne pourras te faire l'idée d'une privation pareille; je ne parle pas seulement des hommes, mais encore des animaux.

Si tu avais vu nos bœufs errer dans la cour des prisons arabes et dans le bordj, poussant des mugissements sourds, qui ne sortaient qu'avec peine de leurs entrailles desséchées; si tu les avais vus, la tête basse, les yeux hors de la tête, les naseaux arides, aller ainsi comme de vieilles carcasses, tu aurais frémi; leur chair, quand on les tuait, était plus rouge que du jambon. Et les moutons, les chèvres, il fallait les voir avaler jusqu'aux feuilles de papier, et nous, nous tous, avec nos figures noires de crasse, car tu penses bien qu'on ne se lavait plus, il fallait aussi nous voir!... On avait pitié de soi-même en se regardant; on se sentait comme un masque de plâtre sur la face.

Voilà ce qui s'appelle un supplice; et quelle rage cela vous donnait contre ceux qui vous réduisaient à cet état! Mais ils étaient plus de cent contre un; d'autres passaient par milliers, hors de portée du canon; ils gardaient toutes les routes, tous les défilés.

Pendant la nuit, au milieu du grand silence, nous les entendions forger je ne sais quoi dans l'église de Tizi-Ouzou. Le matin, lorsqu'ils regagnaient leurs retranchements et se distribuaient les postes, le commandant Letellier ne perdait jamais l'occasion de leur envoyer quelques obus; mais durant le jour, au moment où la grande chaleur du soleil pesait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sur le bordj, tout restait paisible; ils avaient résolu, les gueux, de nous réduire par la soif et la famine.

Je suis sûr que des Arabes ou d'autres traîtres enfermés avec nous dans la place les tenaient au courant de ce qui s'y passait; cela parut clairement le 22 avril.

Ce jour-là, quelques instants avant midi, toute la garnison fut prévenue qu'à midi juste aurait lieu une sortie, pour détruire les ouvrages inquiétants des Kabyles, à la porte du bureau arabe. On avait bien fait de ne nous prévenir qu'à la dernière minute, car à peine l'ordre donné, l'ennemi savait notre intention.

Il n'était pas prêt à nous recevoir, il lui fallait du temps pour appeler des renforts. Aussitôt on annonça qu'un parlementaire kabyle se présentait à la porte de Bougie; il tenait à la main un roseau, garni au bout d'une feuille de papier écolier.

« Qu'on le laisse entrer! » dit le commandant, qui tout d'abord avait deviné la manœuvre.

C'était un vieux Kabyle à barbe grise, faisant le saint homme, l'ami de la paix!

« Qu'est-ce que tu veux? » lui demanda le commandant au milieu des officiers.

L'autre alors dit qu'il avait obtenu de ses compatriotes qu'avant de livrer l'assaut, on proposerait au commandant de capituler, et que s'il y consentait, la garnison, les femmes et les enfants seraient conduits sains et saufs à Dellys.

« Tu te moques de moi! s'écria le commandant. Je vais te montrer comment nous capitulons. »

Puis, s'adressant au brigadier de gendarmerie :

« Vous allez me garder ce parlementaire à vue, dit-il; nous reprendrons la conversation plus tard. »

Et tout aussitôt, le sabre au côté, le revolver à la main, la longue-vue sous le bras, il prit le commandement des troupes déjà rangées derrière la porte.

Moi, j'étais avec douze hommes sur le bastion du bureau arabe; Ignard, avec le même nombre, sur celui du génie; la porte se trouvait entre nous deux.

Le lieutenant Cayaite et le maréchal des logis Brissard, avec quinze chasseurs, devaient rester en réserve à la porte de sortie. Ignard et moi, les fusils dans les créneaux, nous devions protéger la retraite. Le maréchal des logis Erbs, avec un obusier de 15, envoyait des boîtes à mitraille sur le village, pour empêcher les Arabes d'arriver au secours des leurs de ce côté.

Les troupes composant la sortie étaient des chasseurs à pied, des mobilisés; quelques soldats du train et la milice, avec des pioches, pour détruire les ouvrages des Kabyles. Un petit obusier de quatre, manœuvré par cinq artilleurs et un brigadier, devait appuyer l'attaque.

Naturellement, le garde du génie avait eu soin de faire enlever la muraille en pierres sèches construite contre la porte; tout à coup elle s'ouvrit et nos hommes s'élancèrent au pas de course. Les Kabyles, dans leurs ouvrages, n'étaient pas à plus de vingt mètres.

Aussi longtemps que je vivrai, j'aurai ce spectacle sous les yeux :

« Haïe!... Haô!... Haô!... » criaient nos soldats.

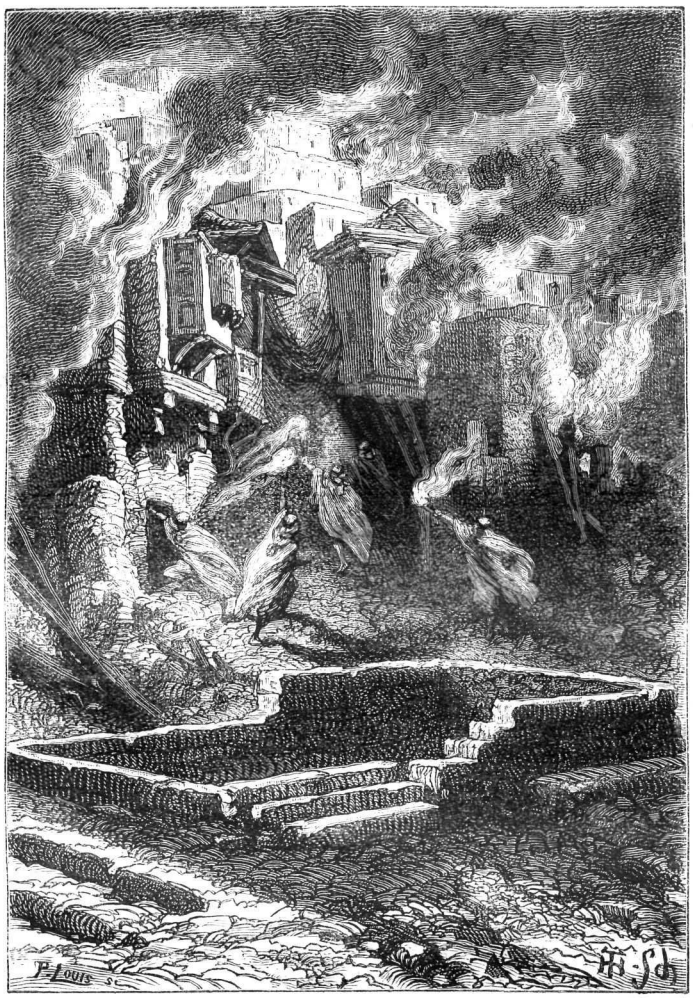
A six pas en avant des premiers, courait M. Goujon, l'interprète; il tenait son fusil en joue et tua le premier Arabe qui se levait de la tranchée; je le vis ensuite sauter dans les chemins couverts; sa crosse en l'air ne faisait que monter et s'abattre. Le capitaine Truchy le suivait de près; puis tous les chasseurs à pied, la baïonnette en avant. C'étaient des cris, des hurlements de rage sans fin, là, devant nous, sous les créneaux, des malédictions à nous faire dresser les cheveux sur la tête.

Les Arabes, après avoir soutenu l'orage une minute, lâchèrent pied; leurs blessés, se traînant à quelques pas, finissaient par tomber. Ce fut même quelques jours après la cause d'une infection épouvantable; l'un de ces hommes était tombé à quelques pas du redan, il pourrit sur place, parce que ni les Arabes ni nous, nous ne pouvions l'enlever; les chiens et les chacals le dévorèrent à notre vue, se disputant ses lambeaux et les traînant de tous côtés.

Mais, pour en revenir à la sortie, au bout de quelques instants, du haut des créneaux nous vîmes arriver une véritable avalanche d'Arabes, il en venait par milliers, malgré la mitraille; on aurait dit qu'ils sortaient de dessous terre; notre fusillade, dont chaque coup portait dans la masse, semblait même exciter leur fureur. Le commandant s'en aperçut, il donna le signal de la retraite : tout rentra précipitamment et la porte se referma.

La milice et les soldats du train avaient renversé les épaulements de leurs chemins couverts; le but principal de la sortie était atteint. Mais tout le restant de ce jour et la nuit suivante personne ne ferma l'œil.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'était horrible ! (p. 21).

« Attention !... Et tout le monde aux créneaux ! » avait dit le commandant Letellier.

Il avait bien raison, car nous étions au milieu d'un cercle de Kabyles qui ne se possédaient plus de rage ; partout, dans toutes les directions, se dressaient leurs drapeaux. Je n'aurais jamais cru que les Kabyles fussent en aussi grand nombre. Nous nous attendions à les voir d'une minute à l'autre se précipiter à l'assaut, mais ils reçurent sans doute de leurs chefs l'ordre d'attendre une occasion plus favorable ; et puis ils espéraient nous réduire par la soif.

Leur exaltation tomba pendant la nuit ; ils avaient éprouvé de grandes pertes ! Les nôtres furent d'un chasseur à pied, resté malheureusement entre leurs mains, et d'un vieux brigadier d'artillerie, blessé à la tête et qui mourut à l'hôpital. Le sergent-major Martin fut aussi mordu au pouce très-grièvement par un Kabyle.

C'est à partir de ce jour que les chevaux commencèrent à périr ; on ne savait plus où les enterrer ; un grand trou, qu'on avait fait derrière la poudrière, était comble. Outre les chevaux, nous avions aussi le bétail qui n'en pouvait plus.

Je crois voir encore le vieux maître d'école Colombâni, tout petit, tout ratatiné dans sa capote noire râpée, son vieux chapeau gris sur la nuque, arriver à la cantine, suivi de sa vache et de son veau, qui ne le quittaient jamais ; je l'entends nous dire d'une voix plaintive :

« Ah ! messieurs les maréchaux des logis,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était un vieux Kabyle à barbe grise, faisant le saint homme (p. 23).

ayez pitié de ma pauvre vache! c'est tout notre bien.... Qu'est-ce que nous deviendrions, ma femme, mes filles et moi, sans notre vache, mon Dieu!... Un peu d'eau, je vous prie.... Voyez comme elles me suivent, les pauvres bêtes! »

Tu penses s'il était bien reçu; rien que de l'entendre nous demander de l'eau, l'indignation nous prenait, nous l'aurions jeté volontiers par la fenêtre.

Ce pauvre vieux grimpait tous les jours sur les petits platanes de la place, dont il arrachait les feuilles pour sa vache. Les Kabyles, le voyant de loin, tiraient dessus, les balles sifflaient dans les branches, mais il n'y prenait pas garde; on avait beau lui crier de descendre, il ne vous écoutait pas.

Le brave homme a fini par sauver sa vache et son veau; il le méritait bien!

Je me rappelle aussi de ce temps une scène singulière et même touchante. Un entrepreneur du génie, dont le nom ne me revient pas maintenant, avait une trentaine de bourricots dans le bordj; les malheureux ânes n'avaient pas bu depuis quelques jours, aussi figure-toi si leurs oreilles pendaient, s'ils tiraient la langue. C'était une vraie pitié!

Enfin, comme ils commençaient à crever, et que ç'aurait été du travail pour les enterrer, on décida qu'il valait mieux les lâcher à la grâce de Dieu. Ils étaient tous marqués au fer rouge sur la fesse, et l'entrepreneur pensa sans doute que c'était la meilleure chance de les sauver et de les ravoir,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

si nous échappions de notre triste position.

Je me trouvais justement au redan de la porte de Bougie, quand on les amena tous à la file, pour leur donner la clef des champs. Ils ne se tenaient plus debout, et l'on eut mille peines à leur faire comprendre ce dont il s'agissait; ils ne voulaient pas monter sur le talus; il fallut les pousser par derrière, l'un après l'autre; mais à peine avaient-ils vu la campagne, que leurs grandes oreilles se redressaient et qu'ils se mettaient à trottiner vers la fontaine, comme des lièvres; l'odeur de l'eau les attirait de plus d'un kilomètre.

En les voyant défiler ainsi, tout joyeux et ranimés, nous aurions bien voulu pouvoir les suivre.

Mais revenons à des choses plus sérieuses.

Depuis le malheur de mon pauvre lieutenant Aressy, je n'oubliais pas d'aller le voir chaque jour à l'hôpital. Il me serait bien difficile de te donner une idée de cette petite chambre blanchie à la chaux, de ce lit malpropre et de cette odeur presque insupportable. L'eau manquait pour laver les bandages, c'est tout dire !

Et puisqu'on représente toujours le long des rues, à tous les coins de Paris et d'ailleurs, les chères sœurs et monsieur le curé assis auprès du lit des malades, et secourant les blessés sur le champ de bataille, je déclare que ceux de Tizi-Ouzou ne s'y trouvaient jamais et qu'ils restaient prudemment dans leur coin, chose connue de toute la garnison et de tous les habitants du bordj, qui ne viendront pas dire le contraire.

Il faudrait pourtant tâcher de mettre les actions un peu d'accord avec les peintures, et ne pas faire lever les épaules des gens par de semblables comédies.

A cause de cet isolement, mon bon et brave lieutenant, autrefois si gai, l'air si riant, était tout abattu. Mon Dieu! qu'il me faisait de peine, et qu'il était content de recevoir quelques nouvelles du dehors !

Souvent il bouillonnait et s'indignait d'être cloué là.

« Voyez la fatalité, mon cher Goguel, disait-il; être réchappé de Sedan, avoir assisté à cette fameuse charge, où le régiment s'est si bien montré.... et venir ici attraper bêtement une balle au bivac, après une action.... Ah! si je l'avais seulement reçue en pleine poitrine, au moins je serais mort ! »

Alors l'émotion le gagnait, il ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Tout cela, tu le penses bien, ne vous embellissait pas l'existence, et souvent je me disais que si nous sortions de ce trou, les Kabyles en verraient de dures; je serrais la poignée de mon sabre, en pensant :

« Malheur à vous quand sonnera la charge! Vous me payerez tout ce que nous souffrons; vous me le payerez cher! »

De leur côté, les gueux se faisaient sans doute des réflexions semblables; chaque matin je les voyais le nez en l'air, dans leurs tranchées; ils aiguisaient leurs flissas, comme pour nous dire :

« Apprêtez votre cou! Voici ce qui vous attend! Vos citernes doivent être bientôt vides.... le moment approche où nous vous ferons passer le goût du pain! »

Nous touchions alors au mois de mai, tous les jours il faisait plus chaud que la veille; et dans notre bordj, entre neuf heures du matin et cinq heures du soir, quand le soleil d'Afrique passait au-dessus de nos murs blancs, sans verdure et sans ombre, nous desséchions sur pied. Rien ne bougeait ; nos spahis mêmes, qui supportent mieux la soif que nous, restaient assis, les jambes repliées, la tête penchée, tout rêveurs.

Les Arabes ont quelque chose pour se consoler de tout, c'est de dire que c'était écrit; mais tu penses bien que cette façon de voir ne me convenait pas, et que j'étais résolu à défendre ma peau jusqu'à la dernière extrémité.

Malgré cela, d'être enfermé dans cette espèce de cimetière, et de monter régulièrement la garde autour, sans pouvoir s'allonger de temps en temps un coup de sabre avec l'ennemi; de rêver toujours à boire ; de se représenter le plaisir qu'on aurait eu à vider d'un trait une bonne canette de bière bien fraîche, et de se forger d'autres illusions pareilles, sans arriver à rien, c'était terrible au bout du compte. Chaque fois qu'il passait un nuage, on se disait :

« Il va pleuvoir! »

Puis le nuage s'en allait dans les oliviers de la montagne, le soleil revenait plus beau qu'avant, et l'on restait à sec comme des poissons sur le sable, quand la rivière se retire.

Nous croyions aussi quelquefois entendre un orage dans le lointain ; on écoutait : c'était le canon du fort National, de Dellys, de Dra-el-Misan ! — L'insurrection s'étendait partout.

Je ne te cache pas que je me suis souhaité plus d'une fois en ce temps d'être à Saint-Dié, dans les Vosges, au milieu des sapins, auprès d'un ruisseau ; et que souvent la nuit, le manteau autour de la tête, dans un coin quelconque, après la garde, je me suis traité d'imbécile,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'être venu me fourrer dans ce guêpier de Tizi-Ouzou, pendant que tant d'autres, restés chez eux malgré les appels du gouvernement provisoire, faisaient leurs trois repas par jour, arrosés de bon vin, et fumaient tranquillement leur pipe à la brasserie, dans l'après-dînée, en battant les cartes et causant des petites affaires de la ville. — Oui, bien souvent je me suis écrié :

« Oh! Goguel, faut-il que tu sois bête de t'être engagé sans réfléchir une minute, tandis que des milliers de garçons plus riches que toi, ayant beaucoup plus de bien à défendre, ne bougeaient pas de la maison. Ils deviendront maires de leur commune, membres du conseil général, députés du département; ils épouseront de jolies filles, qui t'auraient peut-être préféré; et toi, dans cette misérable bicoque, tu dépéris de soif; tu risques de voir ta tête promenée de gourbi en gourbi, au bout d'un bâton! Oh! mon pauvre Goguel, faut-il que tu manques de bon sens! Si tout le monde était forcé de servir, à la bonne heure, en partant tu n'aurais fait que ton devoir, mais de cette manière, tu t'es conduit comme un véritable fou. »

Voilà les réflexions que je me faisais.

Ce qui m'indignait encore le plus, c'était de voir que les Kabyles, au lieu de nous attaquer, voulaient nous prendre comme des rats dans une ratière.

La patience de ces gens finit pourtant aussi par se lasser; ils nous croyaient à bout, quand un soir, les nuages, qui depuis si longtemps allaient et venaient, s'arrêtèrent sur le bordj, les éclairs se mirent de la partie, et nous reçûmes une averse abondante.

Quelle joie pour les hommes et le bétail! Nous avions de l'eau cette fois, on put s'en donner! Et comme l'eau de tous les toits s'en allait aux citernes, elles furent à moitié remplies. Les Arabes en devinrent furieux.

« Ah! chiens de Français, nous criaient-ils de leurs chemins couverts, vous avez du bonheur qu'Allah ait pensé à vous! Il vous prolonge l'existence de cinq ou six jours; mais vous ne perdrez rien pour attendre! »

Bientôt nous vîmes qu'ils se rendaient par bandes dans les villages environnants, et qu'ils en rapportaient des poutres, des planches, des fagots. Ces fagots s'entassaient derrière un monticule, en face de la porte du bureau arabe, et toute la garnison pensa qu'ils étaient enfin décidés à livrer l'assaut; qu'ils allaient tous accourir au premier signal, leur fagot sur l'épaule, et qu'ils les jetteraient en tas au pied du mur, jusqu'à la hauteur du rempart, où l'on se prendrait corps à corps.

On s'apprêtait à les bien recevoir.

Or, la nuit même où on s'attendait à l'attaque, j'étais de réserve au bureau arabe. Il faisait un clair de lune magnifique; nos écuries touchaient à ce bureau; le toit s'appuyait au sommet contre le mur du bordj, et, dans la cour à l'intérieur, il reposait sur des piliers en forme de hangar. On voyait au-dessous les chevaux et les mulets rangés à la file; et devant le mur du fond, percé de meurtrières, se tenaient nos spahis, l'arme prête, observant la campagne.

J'avais ordre d'empêcher que la moindre parole ne fût échangée entre nos hommes et l'ennemi, car les Kabyles, dans leurs tranchées, n'étaient pas à plus de quinze mètres du rempart.

Je me promenais donc de long en large, fumant ma cigarette, écoutant et regardant ce qui se passait.

A minuit sonnant, j'éveillai le brigadier Péron, qui prit la garde à son tour; puis, enveloppé dans mon grand manteau blanc, je m'étendis derrière les chevaux, sur une botte de paille, à l'ombre du toit, et je m'endormis profondément.

Dieu sait depuis combien de temps je dormais et quelle heure il pouvait être, quand de ma place je vis entre les pieds des chevaux un trou énorme dans le mur, sous la mangeoire.

« Ah! me dis-je, en pensant aux Kabyles, c'est par là qu'ils veulent entrer! »

Et tout aussitôt la tête barbue d'un Kabyle, les yeux luisants comme ceux d'un chat, parut dans ce trou; j'en frémis!... Il tenait à la main un grand yatagan et rampait de mon côté; puis j'en vis un autre derrière, puis un troisième, ainsi de suite.

Je faisais des efforts terribles pour me lever et crier aux armes! Impossible!... quelque chose me pesait sur la poitrine.

Et voilà que le premier Kabyle arrive auprès de moi; il me regarde dans l'ombre, son bras se lève, le yatagan m'entre dans l'estomac jusqu'à la garde; je sens le sang qui bouillonne de la blessure.... alors je crie :

« A moi, chasseurs! »

La sentinelle se retourne et me demande :

« Qu'est-ce que vous avez donc, maréchal des logis? »

Et je lui réponds, en portant les mains à ma poitrine toute chaude et toute mouillée :

« Je suis blessé.... mon sang coule!... »

Mais le silence régnait partout. Je me lève,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et qu'est-ce que je vois au clair de lune? Mon manteau tout jaune du haut en bas : — Je venais d'avoir un cauchemar, et vers la fin, une mule, tirant sur sa longe pour se reculer, m'avait inondé de son urine.... C'est de là que venait ce que j'avais pris pour du sang!

Tu penses si les camarades se moquèrent de moi le lendemain, lorque je leur racontai mon rêve; tout le bordj en rit de bon cœur; ce fut une distraction à nos misères.

Malheureusement l'assaut n'arrivait pas ! Les Kabyles, bien loin de penser à grimper aux murs, s'étaient construit des baraques avec leurs matériaux, pour nous observer plus à leur aise. Nous avions eu plusieurs hommes tués aux créneaux ; dix-sept chevaux étaient morts de soif; le bétail se trouvait réduit des trois quarts, l'eau des citernes redevenait rare, on creusait depuis longtemps le puits du paratonnerre sans en trouver; on attendait du secours, et rien ne paraissait.

Nous aurions bien fait notre trouée le sabre à la main et la baïonnette en avant; mais les femmes et les enfants n'auraient pas pu nous suivre, et le commandant Letellier n'était pas homme à les laisser en arrière. Pas un de nous d'ailleurs n'était capable d'avoir une idée pareille; nous serions plutôt morts là jusqu'au dernier; il faut nous rendre cette justice.

On ne pensait donc plus qu'à la colonne qui devait venir nous délivrer.

Le 11 mai, étant de garde au bastion de la poudrière, je traversais la place, vers midi, pour aller manger la soupe, quand, en passant auprès des chariots de MM. Moute, d'Alger, réfugiés dans le bordj, en me retournant avant d'entrer à la cantine, je vis une immense colonne de fumée se dérouler dans les airs.

« Qu'est-ce que cela? dis-je à l'un des conducteurs.

— Çà, maréchal des logis, c'est le caravansérail d'Azib-Zamoun qui brûle. »

J'entrai, pensant qu'il avait raison.

Mais le soir, après avoir relevé mes factionnaires, comme j'allais m'étendre au pied du mur pour dormir, un coup de canon au loin me fit dresser la tête; j'écoutais en retenant mon haleine; un second coup bien faible arriva jusqu'au bordj, et je me dis :

« Si j'en entends un troisième, c'est le signal, nous sommes sauvés! »

En effet, le troisième coup retentit, mais si loin, qu'il fallait être prévenu pour l'entendre.

J'aurais bien voulu pouvoir annoncer la bonne nouvelle aux camarades, mais malheureusement j'étais de garde, impossible de quitter le poste.

Toute cette nuit-là les Kabyles ne firent que tirer et crier, sans doute pour nous empêcher de voir ou d'entendre d'autres signaux.

Enfin, à quatre heures du matin, le vieux brigadier Abd-el-Kader parut et me dit, en étendant la main vers la porte du bureau arabe :

« Il n'y a plus de Kabyles de ce côté, maréchal des logis; ils sont tous à la porte de Bougie. »

Je ne pouvais le croire; mais bientôt des mobilisés de la Côte-d'Or s'avancèrent hors des remparts et se mirent à couper les blés pour le bétail; puis, vers le camp du maréchal, au coude de la route, je vis s'élever un long nuage de poussière, annonçant une colonne en marche. Le bruit courut aussitôt que nous allions être débloqués!... Songe avec quelle émotion les malheureux enfermés dans le bordj venaient s'en assurer de leurs propres yeux.

Deux heures après, nous vîmes flamber le petit village de *Vin-Blanc;* un officier français à cheval parut sur la route d'Alger; il entra ventre à terre, annonçant l'arrivée de la colonne Lallemand, composée de huit mille hommes, dix pièces de canon et deux mitrailleuses.

Inutile de te peindre l'enthousiasme des gens, les cris de : Vive la France ! Vive la République!

Les Kabyles se repliaient à la hâte vers la montagne ; ils se concentraient au village arabe, près du marabout Dubelloi.

Un pauvre soldat du train accourut sur les remparts pour jouir de ce spectacle; je le vois encore arriver tout riant et se pencher dans un créneau, quand il s'affaissa, la tête toute sanglante. La dernière balle avait été pour lui. On l'emporta.

« Allons... allons... criait le lieutenant Cayatte, pas de temps à perdre... bridons... il faut faire boire les chevaux. »

Mais comment leur passer la bride? Ils ne pouvaient plus ouvrir leur bouche gercée et crevassée. On se mit pourtant à cheval et l'on partit. J'avais pris bien vite un morceau de savon. Comme nous arrivions à la fontaine turque, la tête de la colonne débouchait auprès; le général Lallemand, en nous voyant dans cet état, se mit à sourire.

Il faut avoir passé par là, pour savoir quel bonheur il y a de se laver, de se savonner et de se bouchonner à fond avec de bonne eau fraîche. Toute la colonne défilait auprès de nous; bientôt ce fut le tour du régiment. Le régiment! Tu ne connais pas ça, puisque tu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

n'as jamais servi; le régiment, vois-tu, c'est la famille du soldat, ça remplace tout!

Les petits schakos à couvre-nuque blancs, les vestes bleu de ciel, les gros pantalons rouges à jupe, les larges baudriers blancs s'avançaient au pas, dans la poussière; le cliquetis des sabres, le hennissement des chevaux nous réjouissaient encore une fois l'oreille; comme nous regardions!...

Et tout à coup une voix crie :

« Goguel! »

Mon vieux camarade Rellin saute à terre; d'autres sous-officiers le suivent. Quelles bonnes et solides poignées de main on se donnait; qu'on était content de se revoir!

Mais la colonne marchait; il fallut se remettre en selle et partir au trot pour reprendre son rang.

Nous autres, les manches retroussées, nous continuâmes notre lessive; puis, après nous être bien lavés, bien savonnés, nous revînmes à Tizi-Ouzou, menant les chevaux par la bride.

Tout allait bien alors de notre côté ; seulement, à vingt-six kilomètres de nous, dans la haute montagne, le fort National restait toujours bloqué; les Kabyles, fortement retranchés autour, avaient coupé la route en plus de vingt endroits. En attendant qu'on pût les déloger, le général Lallemand donna l'ordre de déblayer nos environs; et comme nous rentrions au bordj, un bataillon partait déjà le fusil sur l'épaule, pour enlever le village arabe. Mais la résistance fut plus sérieuse qu'on ne pensait; les Kabyles, furieux de voir que nous leur échappions, se battaient avec désespoir; il fallut envoyer un second bataillon, puis un régiment, enfin toute la colonne fut engagée.

Au premier coup de canon, j'étais monté sur les remparts du vieux bordj, qui dominaient la position. Des milliers de Kabyles, embusqués dans les maisons du village et derrière leurs immenses haies de cactus, faisaient un feu d'enfer; de tous les côtés, au milieu des orangers, des mûriers, des sycomores, s'élevait la fumée de leur fusillade. Notre artillerie leur répondait du village européen, hachant cette verdure comme de la paille, et nos tirailleurs arrivaient sur eux au pas de course. Plus d'une ruelle était déjà pleine de morts et de blessés.

La lutte fut longue; mais aux approches de la nuit, les Kabyles, enfoncés sur toute la ligne, se mirent en retraite; leurs longues jambes brunes s'allongèrent sur la côte, grimpant au marabout Dubelloi, pour gagner d'autres cimes éloignées; quelques rares coups de fusil brillaient encore de loin en loin dans les oliviers, puis tout se tut, et la flamme monta sur le village, enlaçant les vieux arbres déjà mutilés, dont les grandes ombres tremblotaient dans la plaine.

Cela fait, la colonne Lallemand resta deux jours sous Tizi-Ouzou; elle rétablit les tuyaux de la fontaine, elle approvisionna la place, et nous quitta le matin du troisième jour, en nous laissant une compagnie d'infanterie, une pièce rayée et une mitrailleuse. Elle allait au nord, vers la mer, et livra le lendemain le sanglant combat de Taourga, qui dispersa les insurgés et les força de lever le blocus de Dellys. Huit jours après, elle était déjà revenue à Temda et recevait la soumission des Beni-Djéma. C'est là que notre petit détachement, escortant un convoi de pain, alla la rejoindre; le commandant Letellier était à notre tête. Nous revîmes, en passant, Si-Kou-Médour, complétement abandonné, le Sébaou, dont nous suivîmes encore une fois le lit desséché, et la colline où nous avions livré combat quarante jours avant. Enfin, vers huit heures du matin, nous arrivâmes à Temda.

La colonne campait sur la côte.

Je passai quelques heures avec les camarades. Nous fîmes même un tour au village, et je me rappelle avoir vu là des turcos dans une ruelle, en train de ravager quelques ruches; ils étaient noirs de mouches et riaient comme des fous, sans s'inquiéter des piqûres, ayant sans doute un moyen de s'en préserver; ils mordaient à même dans les rayons de miel et s'empressèrent de nous en offrir. J'acceptai, et je me souviendrai longtemps de la colique qui s'ensuivit.

Ce même jour, on fit sauter la maison du caïd Ali et l'on brûla Temda. Il était environ quatre heures du soir, la colonne avait plié bagage et descendait au Sébaou, pour aller camper plus loin dans la montagne. Nous autres, nous reprîmes le chemin de Tizi-Ouzou; vers cinq heures, nous repassions par Si-Kou-Médour; les habitants de ce village avaient rejoint les insurgés.

Il faisait une chaleur étouffante. Tout se taisait dans ce monceau de gourbis, de huttes, de baraques, où des centaines de cigognes avaient élu domicile; chaque vieux toit en portait deux ou trois nids énormes, pleins de jeunes, dont les cous repliés et les grands becs toujours ouverts attendaient la pâture. Les mères, par douzaines, arrivaient de la vallée du Sébaou, leur apportant des couleuvres, des crapauds, des grenouilles. Les arbres mêmes étaient chargés de ces nids; on aurait dit des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

greniers à foin. Au-dessous, dans les petites ruelles, entre les haies touffues, couraient des colonies de poules et de poulets, que les Arabes n'avaient pas eu le temps d'emmener avec le bétail.

Voilà les seuls habitants de Si-Kou-Médour.

Comme nous approchions du village, le commandant donna l'ordre d'y mettre le feu, ce qui se fit rapidement par une vingtaine de chasseurs. On arrachait du toit voisin une poignée de chaume qu'on allumait et qui vous servait ensuite de torche. Au bout d'un quart d'heure, tout était en feu; et par ce temps chaud, calme, les flammes se réunirent bientôt en une gerbe immense, puis la fumée noire monta directement au ciel.

Là, je vis une scène vraiment attendrissante et terrible : les cigognes, ces oiseaux des marais, appelées par les cris de leurs petits, planaient au milieu de cette fumée sombre; elles plongeaient dans le brasier et tombaient mortes sur leurs couvées.

Nous partîmes au pas; mais combien de fois je tournai la tête, regardant ce spectacle navrant, et me rappelant ce que nous avions souffert nous-mêmes en France : nos villes brûlées, nos terres ravagées, nos parents fusillés par les Prussiens.

Une heure après, nous rentrions à Tizi-Ouzou; et chaque jour, depuis, nous entendions gronder le canon dans la montagne; nous voyions les villages brûler tantôt à droite, tantôt à gauche.

Vers le 1er juin, la colonne Lallemand revint camper auprès de nous; le général ne se trouvait pas assez en force pour tenter le débloquement du fort National; mais la colonne Cérez, forte de six à sept mille hommes, arrivait des environs d'Aumale; il s'agissait d'opérer la jonction avant de commencer l'attaque.

Le 5 juin au soir, étant allé serrer la main de mon ami Babelon, lieutenant au premier régiment de tirailleurs algériens, il me dit que la nuit suivante la colonne allait lever le camp, et qu'elle serait à la pointe du jour au pied des Mâatka, dont elle gagnerait la crête, pour se joindre à la colonne Cérez. En effet, la colonne Lallemand partit le lendemain, laissant à Tizi-Ouzou de la cavalerie, une compagnie d'infanterie, deux pièces de canon et deux mitrailleuses. Ce détachement, le 6 juin au matin, partit à son tour, se dirigeant par la route muletière de Dra-el-Misan, vers la montagne où se trouve le village de Bounoum. Les Kabyles, croyant que nous allions les attaquer de ce côté, descendirent en masse à notre rencontre; et la colonne Lallemand, qui se trouvait plus loin, profita de cette diversion pour grimper directement sur les crêtes des Mâatka sans éprouver de résistance.

Vers onze heures du matin, tout était terminé. Le détachement rentra dans le bordj; et ce même soir nous vîmes les feux des deux colonnes briller à la cime des montagnes; la jonction était faite.

Depuis ce moment jusqu'au 15 juin, nous entendîmes tous les jours gronder le canon derrière les Mâatka; mais il paraît qu'on ne pouvait s'approcher du fort National dans cette direction, c'est pourquoi les deux colonnes Cérez et Lallemand redescendirent à Tizi-Ouzou. Nous les croyions découragées, quand, une nuit, toute l'infanterie partit, laissant la cavalerie en plaine; elle arriva vers quatre heures du matin au pied des Beni-Raten, près du moulin Saint-Pierre, et l'assaut de ces immenses hauteurs, couronnées par le fort National, commença tout de suite.

Du haut des remparts, nous voyions nos soldats grimper à travers les oliviers et les broussailles, traînant après eux l'artillerie. Tout montait et tirait à la fois. Les pièces étaient mises en batterie sur chaque escarpement et tonnaient à leur tour; les Kabyles se défendaient avec courage. Rien au monde ne pourrait rendre l'effet de nos vingt pièces de canon tonnant dans les échos des Beni-Raten : c'était un roulement formidable et grandiose.

Au plus fort de l'action, le fort National fit une sortie; les Kabyles, pris entre deux attaques, se décidèrent enfin à quitter la position; ils se dispersèrent, et le fort fut débloqué; vers trois heures de l'après-midi, les deux colonnes campaient autour de ses murs.

Je pourrais m'arrêter ici, puisque nous étions dégagés, mais il faut que tu connaisses la fin cette histoire, car le reste ne regarde pas seulement les choses de la guerre, mais encore les affaires intérieures de ces pays si beaux, si riches et si malheureux.

Le 24 juin au soir, le commandant Letellier, du cercle de Tizi-Ouzou, prit le commandement de quatre escadrons de cavalerie et nous choisit pour escorte, nous qui l'avions secondé dans sa défense du bordj. Nous allâmes coucher sur les cendres de Si-Kou-Médour. Le 25, nous campions un peu au-dessus de Temda. Le 26, de grand matin, nous partîmes avec le commandant, les quatre escadrons et les spahis du bureau arabe. Nous nous rendîmes au village de Djéma-Sahridj, dans la tribu des Beni-Frassen, pour recevoir leur soumission et les maintenir par notre présence, car l'in-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

surrection n'était pas comprimée; une foule d'insurgés allaient encore grossir le nombre des combattants d'Echeriden. Tout ce jour, le canon se fit entendre dans la direction du fort National; il devait se livrer là-bas une véritable bataille. La précaution du commandant ne fut pas inutile, nous avions nos chevaux au piquet sur la place du village, et personne n'était tenté, nous voyant là, d'aller se battre ailleurs.

Le village de Djéma-Sahridj est peut-être un des plus beaux de l'Algérie; on ne s'en douterait pas en le regardant de la vallée, car des rochers se hérissent tout autour; mais arrivé au haut, c'est un paradis terrestre; plus de cinquante sources bouillonnent aux environs, et dans ce pays de soleil brûlant, l'eau c'est tout, c'est l'abondance, la richesse. Aussi toutes les maisons de Djéma-Sahridj sont-elles bâties en pierres, couvertes de tuiles, entourées de jardins et plongées dans la verdure des noyers, des cerisiers, des orangers, des figuiers, tous couverts de fruits et entrelacés d'énormes plants de vigne. Près de la mosquée j'ai même remarqué trois grands palmiers, arbres assez rares dans les hautes régions de la Kabylie. Les femmes et les enfants avaient seuls quitté le village; nous les voyions qui nous observaient d'un air craintif, du haut des rochers.

Les chasseurs firent là le café. Les Kabyles nous apportaient des couffins pleins de figues sèches; les pauvres gens, ayant vu brûler tant d'autres villages, avaient peur. Enfin, le commandant, qui se promenait de long en large, tout pensif, donna l'ordre du départ, et nous retournâmes au camp, où bivaquaient les camarades.

Nous repartîmes de là le jour suivant, remontant le Sébaou, pour aller camper à dix ou douze kilomètres plus haut, vers les sources de la rivière. La vallée se rétrécissait toujours à mesure que nous avancions; des rochers bruns se dressaient à droite et à gauche; les cultures devenaient rares; la ronce, le chêne-nain, les lentisques prenaient le dessus; à peine si quelques petits villages se montraient encore au fond de ces halliers.

Le lendemain, de bonne heure, le commandant fit partir un escadron en reconnaissance chez les Beni-Djéma; puis il nous emmena pousser une pointe très-avant dans la vallée.

Vers onze heures, nous atteignîmes un mamelon, où nous restâmes toute la journée en observation; le soir, nous rentrâmes au camp. La nuit, dans ce recoin, se passa très-bien, et le lendemain, avant le jour, nous repartîmes encore, renforcés d'un peloton du premier régiment de chasseurs.

Après avoir marché pendant trois ou quatre heures à travers des broussailles n'offrant plus trace de sentier, nous arrivâmes près d'un petit marabout solitaire, perdu dans les hautes herbes; un verger de figuiers au-dessous, sur la pente du ravin, et plus bas un moulin kabyle au bord de la rivière, profondément encaissée.

Ce moulin, couvert de chaume, les poutres moussues, paraissait vieux comme le temps; l'eau lui venait d'une cascade galopant sur les rochers et qui tombait dans un gros tronc d'arbre creux, d'environ quinze pieds; au bas de l'arbre se trouvait une turbine en bois, grossièrement taillée, et sur le pivot même de la turbine, la meule en forme de toton; quand on voulait arrêter le mouvement, il suffisait de repousser l'arbre attaché par une corde à l'autre bout; l'eau tombait alors à côté. J'ai regardé cela très-attentivement; toutes les choses naturelles m'intéressent.

Tu vois que les turbines ne datent pas d'aujourd'hui, car cette vieille baraque avait pour le moins cent cinquante ans. Tout autour croissaient d'énormes frênes. Je m'étais assis au bord du courant, fumant ma pipe; mon camarade Ignard était en vedette près du marabout, avec cinq hommes, et nos chasseurs arrachaient des oignons dans le petit jardin à côté, pour manger avec leur pain.

Il pouvait être dix heures lorsque le commandant donna l'ordre de remonter à cheval. On descendit dans le lit de la rivière, presque à sec, et l'on fit halte.

Nous étions là depuis environ un quart d'heure, le commandant à vingt-cinq ou trente pas en avant, quand nous vîmes arriver une femme européenne sur un mulet, escortée de deux Kabyles armés. Cette femme, déjà vieille, était habillée d'une robe en loques; elle avait un chapeau de paille, les bords rabattus et liés contre les oreilles. En arrivant près du commandant, elle descendit de sa mule, et, se jetant à genoux, elle lui embrassa les mains, les bottes, et jusqu'aux pieds de son cheval. Nous ne savions ce que cela voulait dire; et comme Ali, le cavalier du bureau arabe, passait près de moi, je lui demandai ce que c'était.

« Ça, maréchal des logis, dit-il, c'est la femme d'un colon de Bordj-Menaïel, que Caïd Ali a faite prisonnière, avec quarante-cinq autres du même village; il l'envoie en parlementaire. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il me regarde dans l'ombre, son bras se lève (p. 27).

Jamais je n'ai vu de figure plus triste et plus touchante. Ce que la malheureuse dit au commandant, je n'en sais rien, mais je l'entendis lui répondre :

« Allez!... Retournez vers Caïd Ali, et dites-lui que s'il ne veut pas vous rendre à tous la liberté, nous irons vous chercher; je suis las d'attendre! »

Alors elle remonta sur sa mule et repartit, escortée de ses deux Kabyles.

Nous n'attendîmes plus longtemps; une heure environ après débouchaient du vallon une troupe de Kabyles armés; ils arrivaient au pas et s'arrêtèrent à trois cents mètres de nous.

Le commandant se porta seul en avant; un frère de Caïd Ali s'avança de son côté; ils causèrent ensemble quelques instants; puis le frère du caïd, se retournant, fit un signe à ses hommes, et nous vîmes bientôt s'avancer du fond de la gorge une troupe de gens affaissés, déguenillés, minables : c'était la population de Bordj-Menaïel, ce qui restait du massacre! Caïd Ali avait trouvé bon de les emmener comme otages, se réservant de leur couper le cou s'il était vainqueur, et, s'il était battu, de les rendre, grave circonstance atténuante.

Représente-toi la joie de ces pauvres gens lorsqu'ils nous aperçurent; ce n'étaient que des vieillards, des malades, des femmes et des enfants, en blouse, en veste, en chapeau, en casquette, tels qu'on les avait ramassés deux mois avant, les uns dans leurs maisons, les autres pendant le travail des champs; enfin

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Là, j'ai vu pleurer un Kabyle (p. 34).

des gens réchappés de la potence, je ne peux pas mieux te dire. Il y avait soixante et dix jours qu'on les promenait de tribu en tribu ; tous les jours ces malheureux entendaient le canon de la colonne qui se rapprochait, et toutes les nuits Caïd Ali les faisait aller plus loin.

Ils vinrent donc nous serrer les mains et nous raconter leurs misères. Tu ne saurais croire ce qu'ils avaient supporté. Chaque village les nourrissait à son tour; on ne leur donnait que du blé et des figues sèches, et chaque fois que les Kabyles venaient d'éprouver un échec, ils arrivaient auprès d'eux, aiguisant leurs flissas et disant :

« Préparez-vous... Il est temps! »

Puis ils délibéraient entre eux, et disaient :

« Eh bien, non! pas aujourd'hui, mais demain! »

Je ne te parlerai pas des autres outrages que les malheureux avaient endurés... Ce serait trop horrible!... Le fanatisme religieux rend les hommes pires que les derniers des animaux.

Le commandant ayant rappelé Ignard et ses cinq hommes, fit monter ces pauvres gens sur des mulets qu'on avait mis en réquisition au dernier village; ils partirent, escortés d'un peloton de chasseurs, se dirigeant vers l'endroit où campait le reste de la cavalerie. L'ordre était de les conduire le lendemain à Tizi-Ouzou.

Le commandant n'avait retenu qu'un seul homme de la troupe, celui qu'il avait jugé le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plus robuste et le plus intelligent, pour le conduire au général Lallemand, campé dans la haute Kabylie, près du Jurjura.

Je regardais cette scène tout pensif. La figure d'un Kabyle surtout attirait mon attention; il était grand, il avait le nez un peu fort, la barbe courte, noire et frisée; je me demandais où je l'avais vu, quand Brissard me dit: « Tu ne reconnais pas cet Arabe à cheval? C'est Saïd Caïd, le cavalier noir de Temda. »

Je le reconnus aussitôt; il était sur le même cheval et portait le même manteau noir, nous regardant d'un air de hauteur, en se grattant la barbe avec indifférence. Il venait faire sa soumission, maintenant qu'ils étaient tous battus.

Le commandant donna l'ordre du départ.

« En route! dit-il en montrant les sommets; nous en avons pour six heures avant d'arriver là-haut. »

Et nous partîmes.

Si j'étais forcé de te peindre les chemins par lesquels nous avons passé à la file les uns des autres, toujours grimpant comme des chèvres, le précipice tantôt à droite, tantôt à gauche, les pentes d'oliviers sauvages, de chênes-nains, de myrtes et de genévriers à perte de vue au-dessous de nous, j'en serais bien embarrassé. Lorsque nous arrivions au haut d'un pic et que nous disions: « Nous y sommes! » un autre se présentait, encore plus haut; nous pensions que cela n'en finirait plus.

Du reste, nos petits chevaux arabes n'avaient pas l'air trop fatigués; ils étaient là dans leur élément.

De loin en loin se rencontraient aussi de grands villages kabyles, soumis tout récemment; les gens, sur leurs portes, nous présentaient de l'eau dans des écuelles de bois pour nous rafraîchir.

Finalement, après avoir grimpé sept heures, nous découvrîmes entre deux pics, sur un plateau couvert de gros frênes et d'oliviers, les petites tentes et les pantalons rouges de la colonne.

Le commandant Letellier, le colon qu'il avait amené et Saïd Caïd se rendirent au quartier général, et nous campâmes au-dessus d'un petit ravin, à l'endroit où l'on abattait le bétail. L'air était si clair à cette hauteur, que la tête vous en tournait.

J'allai voir tout de suite mon ami Babelon, le lieutenant de turcos. Les officiers de son régiment s'étaient construit une petite hutte en feuillage; ils finissaient de dîner. Babelon me reçut comme un vieux camarade, et ces messieurs rappelèrent le cuisinier pour lui dire de me servir; ils m'obligèrent à m'asseoir, ce que je fis de bon cœur, l'appétit ne manquait pas. Sur les neuf heures du soir, je les quittai; nous étions restés quinze heures à cheval, j'avais besoin de faire un somme.

Le lendemain au tout petit jour, on sonnait déjà le départ. Je courus remercier Babelon de son bon accueil, et nous prîmes encore ensemble un verre de cognac sur le pouce.

« Allons, Goguel, me dit-il au moment de nous quitter, bientôt nous nous reverrons au pays; aussitôt l'expédition terminée, je demande une permission, et toi tu seras libéré.

— Le plus tôt sera le mieux! » lui répondis-je en riant.

Il me regarda filer et rentra sous sa tente.

Nous suivions alors la crête des montagnes. C'est là qu'on respirait à son aise et qu'on voyait de loin: d'un côté, la mer toute bleue, Alger dans le ciel, avec son port, ses jardins, ses maisons blanches; et de l'autre côté, le Jurjura, dont les immenses contre-forts, chargés de rochers, de forêts et parsemés de villages arabes, s'allongeaient à perte de vue dans toutes les directions jusqu'au bout de la plaine. Plus on regardait, plus on voyait de choses.... Ah! oui, c'était beau!... Quelle colonie nous aurions là, si l'émigration s'y était portée depuis trente ans! Tous les malheureux que le besoin pousse dans le désordre vivraient là-bas au milieu de l'abondance; nous n'aurions plus à craindre les révolutions de la misère.... Mais le régime du sabre empêche tout!... Ceux qui quittent leur pays, pour chercher fortune ailleurs, aiment mieux s'en aller en Amérique; et pendant que chez nous des millions de travailleurs ne possèdent pas un pouce de terre, nous avons en Algérie des millions d'hectares en friche, qui n'attendent que des bras pour produire les plus magnifiques récoltes.

Tous les chasseurs étaient comme moi, pas un ne disait mot; nous regardions en silence, laissant les chevaux marcher, la bride sur le cou.

A neuf heures, nous passions auprès du village d'Echeriden, où s'était porté, quelques jours avant, le coup décisif de la campagne. Après ce combat, les Kabyles, repoussés de leurs derniers retranchements, n'avaient plus eu qu'à se soumettre.

Ce grand village était détruit; les gros arbres étaient coupés et les petits tellement fauchés par la mitraille, qu'on aurait dit des blés couchés sur leurs sillons.

Là, j'ai vu pleurer un Kabyle, — je n'en ai

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jamais vu d'autre ! — Il ne trouvait même plus la place de sa maison; la femme, assise auprès de lui sur une pierre, se cachait la figure sur les genoux, et les enfants semblaient ahuris. Pauvres gens! Le noble Caïd Ali les avait soulevés contre nous, en les menaçant de brûler leur village, s'ils ne marchaient pas; ils étaient ruinés de fond en comble.

Vers onze heures, nous arrivâmes au fort National, et nous mîmes nos chevaux au piquet sur la route, en entrant. Il faisait très-chaud. Brissard se chargea de nous trouver à déjeuner; puis nous allâmes prendre quelques chopes avec les soldats du train, qui nous reçurent en bons amis. On se raconta les événements de la guerre. Caïd Ali avait tenté l'assaut du fort National; il avait fait construire des échelles, disant à ses gens que celui qui ne toucherait pas au moins le mur serait maudit; qu'il n'aurait jamais part aux délices du paradis; qu'il glisserait en bas du rasoir, en passant sur l'enfer, enfin des histoires de Lourdes et de la Sallette!...

Nous écoutions ces choses, qui méritent qu'on y réfléchisse; dans tous les pays, les ignorants sont des instruments terribles entre les mains des fanatiques, et nous avons aussi des marabouts en France!...

A trois heures, nous reprîmes le chemin de Tizi-Ouzou, escortant deux mitrailleuses et deux pièces rayées; à sept heures, nous rentrions dans le bordj.

Ainsi finit notre campagne.

Dans les premiers jours du mois de juillet, le bruit se répandit que les militaires libérables auraient bientôt leur congé, et, le 12 au matin, Ignard, moi et vingt-deux chasseurs d'Afrique, nous quittions Tizi-Ouzou pour nous rendre à Dellys; nous laissions au bordj Brissard, avec le lieutenant Cayatte et le reste des chasseurs.

Ce bon et brave Brissard et l'honnête maréchal des logis Erbs nous accompagnèrent jusqu'à la fontaine Turque; en nous quittant, ils pleuraient comme des enfants.

Le soir, nous étions à Dellys et nous prenions le bateau de la côte pour Alger, où nous arrivâmes le lendemain; de là, par le chemin de fer, nous retournâmes à Blidah. Enfin, le 15 juillet nous avions nos feuilles de route en poche et nous regagnions nos foyers.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES ANNÉES DE COLLÉGE

DE

MAITRE NABLOT

I

En 1834, dit maître Nablot, sous le règne de Louis-Philippe, vivaient à Richepierre, en Alsace, sur la pente des Vosges, un honnête notaire, M. Didier Nablot, sa femme, Catherine, et leurs enfants : Jean-Paul, Jean-Jacques, Jean-Philippe, Marie-Reine et Marie-Louise.

Moi, Jean-Paul, j'étais l'aîné de la famille, et je devais, en cette qualité, succéder un jour à l'étude de notre père.

Ce bon temps de la jeunesse me revient dans toute sa fraîcheur : je vois notre vieille maison à l'entrée du village ; sa cour, entourée de hangars, de granges, d'écuries; son fumier, où se promenaient les poules; sa large toiture plate, où tourbillonnaient les pigeons, et nous autres enfants, le nez en l'air, jetant de hauts cris, pour chasser les moineaux qui venaient piller le grain dans le colombier.

Et puis, derrière les vieilles bâtisses vermoulues, je vois notre jardin, qui descend jusqu'au bas de la colline, avec ses bordures de buis le long des allées et ses carrés de légumes. La vieille servante Babelô, les cottes retroussées, coupe des asperges avec un vieux couteau terreux; la mère cueille des haricots ou d'autres légumes de la saison, son grand chapeau de paille tombant sur les épaules et le panier au bras... Tout est là, devant mes yeux !

Au-dessus de nous s'étageait le village, montrant ses fenêtres innombrables, hautes, basses, rondes ou carrées ; ses vieux pignons garnis de bardeaux et de planches contre la pluie et le vent; ses balustrades et ses escaliers de bois. Les femmes allaient et venaient le long des galeries; et, tout au haut de la côte, les sentinelles se promenaient l'arme au bras sur les remparts du vieux fort.

C'est un spectacle que je n'oublierai jamais, un de ces souvenirs d'enfance beaux comme un rêve, parce qu'alors on ne pensait à rien; que le déjeuner, le dîner, le souper vous attendaient tous les jours à la même heure, et qu'on dormait tranquillement sur la foi des bons parents, sans s'inquiéter du lendemain.

Voilà le plus beau temps de la vie!

Notre père, petit homme vif et remuant, aimait à parler haut, à dire sa façon de voir sur toutes choses, à morigéner les campagnards, gens pleins de ruses et de chicanes, disait-il, auxquels il faut mettre les points sur les I, pour éviter les procès. Bien loin de les engager à faire des actes, il les prévenait toujours d'être prudents, de réfléchir avant de se décider ; et quand il s'apercevait d'un détour, d'un piége, d'une porte de derrière, selon son expression, l'indignation l'emportait. C'est alors qu'il fallait l'entendre se fâcher ; sa voix montait et descendait, toujours plus perçante; on l'entendait de la rue. Et les autres, les braves gens qu'il apostrophait de la sorte, le bonnet de coton ou le large feutre à la main et l'air rêveur, s'en allaient, hommes et femmes, se consultant entre eux sur l'escalier et se demandant s'il fallait rentrer.

Mais lui, tout à coup, poussait la porte et leur criait :

« Allez-vous-en au diable et ne revenez jamais. Je ne veux plus rien savoir de votre affaire. Allez trouver maître Nickel. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On pense bien qu'avec ce système nous ne devions pas être riches; mais dans tout le pays on disait :

« M. Nablot est un bon notaire ; c'est un honnête homme ! »

Quant à notre mère, grande, blonde, les joues rosées comme une jeune fille, sous ses cheveux grisonnants, c'était la plus tendre des mères.

Elle surveillait son ménage, ne laissait rien se perdre, et savait tirer parti des moindres loques, pour nous habiller et nous tenir propres. Tous les vieux habits du père passaient de l'un à l'autre, en commençant par moi ; et quand Jean-Philippe les avait portés, ils étaient bien usés, bien rapiécés, je dois en convenir. Aussi criait-il et s'indignait-il avec les mêmes gestes et les mêmes éclats de voix que notre bon père, de ce que j'étais toujours mieux mis que lui, chose que le bon petit garçon ne pouvait comprendre. Marie-Reine et Marie-Louise héritaient des vieilles robes de notre mère, et tout allait ainsi le mieux du monde, à la grâce de Dieu.

Nous fréquentions alors l'école de M. Magnus, un bon vieux instituteur à grande capote râpée, culotte courte et souliers ronds à boucles de cuivre, comme il s'en rencontrait encore quelques-uns dans nos montagnes, au commencement du règne de Louis-Philippe. Son école fourmillait d'enfants; les uns — en très-petit nombre — bien habillés, comme nous; les autres, pieds nus, crasseux, en blouse déchirée, en manches de chemise, la culotte de toile pendue à l'épaule par une seule bretelle, un lambeau de casquette sur la tignasse, enfin quelque chose d'incroyable et qui ne sentait pas bon, surtout en hiver, les portes et les fenêtres fermées.

Nous étions là dedans, mes frères et moi, comme de petits seigneurs gros et gras, roses et joufflus, auprès de pauvres êtres minables, et dont plusieurs, avec leurs yeux de chats ou de petits renards, avaient l'air de vouloir nous manger.

M. Magnus, son martinet sous le bras, semblait aussi nous respecter plus que les autres, et ne tapait sur nous qu'à la dernière extrémité : nous étions des enfants de bonne famille, les fils de M. le notaire de Richepierre ! Et puis, à sa fête et au jour de l'an, il recevait de notre mère quelques tablettes de chocolat et deux ou trois bouteilles de vin rouge de Thiaucourt, ce qui méritait considération.

Malgré cela, nous ne pouvions pas avoir les premières places, parce que Christophe Gourdier, le fils du portier-consigne, Jean-Baptiste Dabsec, le fils du garde champêtre, et Nicolas Koffel, le garçon du tisserand, avaient tous une plus belle écriture que nous; qu'ils récitaient mieux leurs leçons et savaient mieux additionner et multiplier au tableau.

Cela me désolait, car à force d'entendre dire à la maison que les Nablot avaient toujours été les premiers de père en fils, et que c'était une honte de voir les garçons d'un vétéran, d'un chasse-pauvres et d'un ouvrier nous grimper sur le dos, je m'indignais en moi-même d'une si grande humiliation.

Et le pire, c'est que ces trois gueux, entre l'école du matin et celle du soir, allaient encore à la forêt chercher leur fagot de bois mort, pour gagner leur vie; tandis que nous autres nous avions tout notre temps pour étudier et repasser les leçons.

La colère me prenait quelquefois tellement en songeant à cela, qu'un jour, rencontrant Gourdier, le fils du portier-consigne, qui rentrait pieds nus au village, avec son fagot sur l'épaule, je l'appelai mendiant !

Il était petit, maigre et sec; mais aussitôt, jetant son fagot à terre, et son grand bonnet de police crasseux, qui lui couvrait la nuque, à côté, il tomba sur moi comme un loup et me donna tant de coups de poing en quelques secondes, que je ne voyais plus clair et que le sang me coulait du nez comme un ruisseau.

Je poussais des cris terribles.

Gourdier, sans s'émouvoir, remit tranquillement son fagot sur l'épaule, il passa dessous le manche de sa hachette et continua son chemin, remontant vers le fort comme si rien ne s'était passé.

J'aurais pu le dénoncer à mon père, qui l'aurait fait renvoyer de l'école, mais j'avais pourtant encore trop de bon sens pour ne pas voir qu'il avait eu raison, et je me contentai d'entrer dans notre cour, pour me laver le nez à la pompe.

Depuis ce jour, j'ai conservé, sans le vouloir, une sorte de respect pour le fils du vétéran et les autres camarades qui portaient des fagots, me disant en moi-même qu'ils avaient les os durs, qu'ils étaient vifs et hardis à force de grimper sur les arbres, et puis qu'ils portaient lourd. Oui, cela m'inspira toutes sortes de réflexions sur la force !

Peu de temps après ce désagrément, comme j'allais tous les jeudis et tous les dimanches au bois, chercher des nids avec cinq ou six camarades plus déguenillés les uns que les autres, le père me fit une grande remontrance à ce sujet, criant que le fils d'un notaire n'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas le fils d'un manœuvre ; qu'il ne doit pas aller vagabonder avec la racaille, et que chacun en ce monde est obligé de tenir son rang et de se respecter lui-même, s'il veut obtenir le respect des autres.

Je l'écoutais, comprenant bien ce que cela signifiait. Il finit par me dire que le temps était venu de songer aux choses sérieuses, et que j'allais prendre des leçons de latin chez M. le curé Hugues.

M. Hugues était un grand Lorrain de cinq pieds huit pouces, maigre, osseux, la figure rouge et les cheveux gris taillés en brosse. Il aimait beaucoup mon père et venait souvent le soir à la maison faire sa partie de cartes. C'est lui qui m'apprit mes déclinaisons, mes conjugaisons et la règle *liber Petri*.

J'allais tous les jours, après dîner, à la cure, dans son cabinet orné de livres, la fenêtre ouverte sur un petit jardin fermé de hautes murailles.

« Ah! te voilà, Jean-Paul, me disait-il; assieds-toi, tu peux commencer à réciter. »

Et tout en se promenant, en prenant de grosses prises dans sa tabatière, sur la table, en regardant dehors par la fenêtre, il me criait de temps en temps :

« Futur : *amabo, amabis, amabit*, j'aimerai, tu aimeras, il aimera. Infinitif : *amare*, aimer.... C'est bon, je suis content de toi. Voyons le devoir. »

Il prenait mon thème, regardait et disait :

« C'est ça!... ça marchera.... Tu connais déjà les deux premières règles : *Ludovicus rex — Liber Petri*. C'est bien. Il faudra voir l'autre, la règle : *Amo Deum*, j'aime Dieu; et puis l'autre : *Implere dolium vino*, remplir le tonneau de vin; *vinum* à l'ablatif. C'est une belle règle; nous verrons ça. »

Je crois qu'en me parlant il songeait à tout autre chose. — Ensuite il me disait :

« Tu peux t'en aller, Jean-Paul. N'oublie pas de souhaiter le bonjour à ton père et à ta mère de ma part. »

Et je m'en allais. C'est ainsi que j'apprenais le latin.

Dès que le village sut que j'allais chez M. le curé, je fus un grand personnage; toutes les vieilles me regardaient d'un air d'attendrissement; le bruit courut bientôt que je me préparais pour le séminaire. On me saluait, on m'appelait « monsieur Jean-Paul », et mes anciens camarades, même Gourdier et Dabsec, étaient impressionnés par cette grandeur nouvelle.

Moi, je me redressais et je prenais un air grave, pour répondre à l'attention publique; je faisais à la maison le petit papa, parlant à mes frères et sœurs d'un air de protection et d'indulgence. L'idée de la comédie me gagnait; il faut que ce soit en quelque sorte naturel aux hommes de notre race, de se poser selon l'opinion des autres.

Cela durait depuis plus d'un an, et M. le curé vantait beaucoup mes progrès, lorsqu'il fut question de me conduire au collége de Sâarstadt, où l'on faisait des bacheliers, moyennant quoi vous pouviez pousser vos études plus loin, et devenir médecin, avocat, juge, pharmacien, fonctionnaire de l'État, en allant étudier encore quelques années soit à Strasbourg, soit ailleurs.

Mes parents ne causaient plus que de cela; et, comme l'affaire me regardait particulièrement, j'écoutais leurs conversations sur ce chapitre avec intérêt, me représentant d'avance toutes les joies et les satisfactions que j'allais avoir au collége, toutes les couronnes que j'allais remporter, selon les prédictions de M. le curé, et la belle place que j'aurais, au bout du compte, si je cédais l'étude à mon frère Jean-Jacques, pour m'installer dans une position plus élevée.

Cela me paraissait aussi simple, aussi naturel que de manger ma soupe le matin; je ne savais pas encore que bien d'autres veulent avoir les bonnes places; qu'il faut livrer bataille, ou courber l'échine pendant quinze ou vingt ans pour les obtenir, parce qu'au lieu de se gagner au concours, comme ce serait juste, elles sont trop souvent le prix de la platitude et de l'hypocrisie, et qu'un très-grand nombre de découragés s'en vont à la fin sans avoir rien obtenu du tout.

Mon père et ma mère voyaient aussi tout en beau; leur résolution fut arrêtée vers l'automne de 1834, et dès lors la mère ne pensa plus qu'à mon trousseau.

Le père, très-fort sur les ordonnances et les règlements concernant l'instruction publique, dont il avait acheté le recueil à Strasbourg, disait :

« Il faut un habit de drap bleu de roi, collet et parements bleu céleste, un pantalon idem, deux caleçons, une veste bleue pour la petite tenue, deux paires de draps, six serviettes, huit chemises, six mouchoirs de poche, douze paires de bas, dont six de laine et six de fil ou de coton, trois bonnets de nuit, un peigne et une brosse à cheveux, deux paires de souliers neufs, avec les brosses nécessaires pour le nettoyage et le cirage des chaussures. Il faut tout cela, d'après le décret du 17 mars 1808,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sur l'organisation des colléges communaux, les décrets du 15 novembre 1811, le statut du 28 septembre 1814, l'ordonnance royale de 1821, la circulaire de 1823, etc., etc. »

Il avait tout étudié d'avance et savait jusqu'au nombre de boutons qu'il fallait à l'uniforme ; aussi était-ce une véritable affaire d'État pour m'habiller d'après les règlements ; il fallut faire venir le drap, la doublure et les boutons de Saverne ; et puis ma mère, sachant que Blaise Rigaud, le tailleur du village, avait la mauvaise habitude de fourrer du drap dans son sac, ma bonne mère fit tout peser devant lui, sur la balance de notre buanderie : boutons, drap, doublure, fil, afin de retrouver le même compte plus tard, avec les vêtements et les morceaux de reste.

Je n'ai jamais vu de figure plus étonnée que celle de maître Blaise en ce moment ; il baissait le nez, comme un vieux renard surpris d'un pareil tour ; il ne disait rien et réfléchissait bien sûr à la malice des femmes ; mais comme l'ouvrage était rare, et qu'il était sûr d'avoir bonne table à la maison, et même un verre de vin à dîner, il s'installa dans la grande salle, commençant par me prendre mesure et par tailler le drap avec ses grands ciseaux. Ensuite il grimpa sur la table, et les jambes croisées, l'écheveau de fil pendu au cou, il se mit à pousser l'aiguille.

Toute la famille, grands et petits, le contemplait. Moi, j'étais toujours là pour essayer les habits quand il en avait besoin. Le père continuait ses études sur les lois, ordonnances et décrets touchant l'Université.

Au bout de huit jours, tout étant à peu près bien, le cordonnier Malnoury m'ayant aussi fait de bons souliers avec trois rangées de clous, et la couturière de bonnes chemises de toile, il fut décidé que le père m'achèterait une casquette d'uniforme chez M. Surloppe, chapelier à Sâarstadt, attendu qu'il n'existait pas à Richepierre d'ouvrier capable de m'en faire une selon l'ordonnance de 1823.

Enfin les effets essayés, payés et mis en ordre dans la vieille malle, le père, la mère et M. le curé, la veille du départ après souper, me firent un long sermon, me recommandant de bien travailler, de remplir toujours mes devoirs religieux, de ne pas oublier mes prières et d'écrire à la maison au moins deux fois par mois ; et, le lendemain matin, 5 octobre 1834, au milieu de la moitié du village rassemblé pour me voir partir, mes anciens camarades déguenillés et pieds nus parmi la foule, notre vieille Grisette attelée au char à bancs, mon père et moi assis devant, la malle derrière dans la paille, le fouet se mit à claquer.

La mère pleurait ; les petits frères et sœurs, les bras levés autour de la voiture, voulaient encore m'embrasser ; la vieille servante Babelô, qui m'avait vu venir au monde, accourait le tablier sur les yeux ; et moi je trouvais cela bien extraordinaire, puisque je partais pour mon bonheur.

De Richepierre à Sâarstadt on compte quatre lieues par les bois. De loin en loin se rencontrent un étang, une scierie, une maison forestière sous les roches et les sapins, un bûcheron qui retourne au village, sa hache sur l'épaule, un juif qui ramène sa vache de la foire ; les gens s'arrêtent au bord du chemin, ils semblent vous attendre et vous saluent d'un grand bonjour. Tout le monde se salue dans la montagne, les rencontres sont si rares !

En cette saison de l'année, les feuilles mortes remplissaient déjà la route ; le bétail se promenait en silence au fond des vallées, et ce spectacle de la solitude vous rendait tout rêveur.

Le père ne disait rien ; quelquefois il touchait le cheval du bout de son fouet, et nous recommencions à courir.

Vers onze heures, nous arrivions sur le plateau de Hesse, et la ville, avec ses remparts du temps d'Adam, ses vieilles tours croûlantes, son église et ses maisons de grès rouge, apparaissait au bas de la côte, dans la vallée de la Sarre.

Vingt minutes après, nous entrions par la porte des Vosges ; les vieux fossés remplis de jardins et le corps de garde des douaniers défilaient ; j'eus à peine le temps de les voir. Notre voiture s'engouffra sous la porte sombre ; les pas du cheval retentirent sur le pavé, et je commençais à regarder les petites maisons basses, propres, bien alignées, quand notre char à bancs s'arrêta sur une petite place, devant l'auberge de l'Abondance, au milieu d'une quantité d'autres voitures, diligences, pataches, cabriolets, encombrant la porte cochère, et de malles, de porte-manteaux entassés contre les murs, jusqu'au fond de la cour.

En ce temps, l'hôtel de l'Abondance était une des premières auberges du pays ; on ne parlait, sur toute la route de Strasbourg à Nancy, que des bons rôtis, des bonnes fricassées et du bon vin de Mme Abler ; commis voyageurs, gros propriétaires des environs, tout le monde s'arrêtait à l'Abondance, sûr d'y trouver de bons dîners à quarante sous et des chambres tant qu'on en voulait. C'était alors le grand courant, et naturellement, à la rentrée des va-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tout est là, devant mes yeux. (p. 36).

cances, quand tant de gens d'Alsace et de Lorraine amenaient leurs enfants au collége, l'encombrement était encore plus extraordinaire.

Un garçon vint dételer notre cheval ; on porta notre malle dans une chambre au premier, et nous montâmes aussitôt nous donner un coup de brosse, étant tout blancs de poussière ; après quoi nous descendîmes pour dîner.

La grande salle en bas fourmillait de monde ; des familles entières d'Alsaciens, père, mère, enfants grands et petits, étaient venus ensemble voir la ville, avant de laisser leur fils ou leur frère au collége ; c'est à peine si nous trouvâmes une petite table où nous placer près des fenêtres. Mais tout fut servi promptement : soupe, rôti, grand plat de choucroute garni de saucisses, jambon et salade ; et puis les noix, le raisin, les biscuits, le fromage, le tout arrosé de bon vin.

Je n'avais jamais vu de mouvement pareil.

Notre dîner terminé, le père ayant pris son café, se leva et me dit :

« Maintenant, Jean-Paul, je vais te présenter à M. Rufin, le principal ; arrive ! »

Nous sortîmes et nous traversâmes la place du marché, encombrée de monde. Des officiers de cuirassiers, le bonnet de police sur l'oreille et la taille serrée dans leur petit habit-veste, se promenaient au milieu de la foule, en faisant sonner leurs éperons. Nous prîmes à gauche, la rue de la Sarre, et bientôt nous fûmes sur l'escalier en péristyle du vieux couvent des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je vois les camarades qui se réveillent... (p. 44).

Capucins, transformé en collége depuis l'Empire.

« C'est ici, dit le père; monte! »

La grande porte du vestibule était encore ouverte, car les classes ne devaient commencer que le lendemain. Le vieux tailleur Van den Berg, concierge du collége, laissait encore entrer et sortir, observant seulement les passants par les petites vitres de sa loge; malgré cela, nos pas retentissant sur les dalles de la première cour me donnèrent à penser.

Nous entrâmes dans le grand corridor, par où les anciens capucins allaient autrefois à leur chapelle, et dont les hautes fenêtres à la file ressemblaient à des arcades. Mon père frappa deux petits coups du doigt à une porte; on sentait je ne sais quelle odeur d'encens.

« Entrez! » dit quelqu'un d'une voix nasillarde.

C'était Canard, l'un des domestiques, un petit homme brun, très-laid et les cheveux luisants de pommade.

Il époussetait les meubles avec son plumeau.

« Monsieur le principal?

— Il est là, monsieur, » répondit Canard en montrant une autre porte à gauche.

Il fallut frapper de nouveau, et l'on répéta :

« Entrez! »

Alors nous entrâmes dans le cabinet de M. Rufin, un véritable cabinet de principal : beau parquet luisant, belle bibliothèque, grand fourneau de porcelaine à cercles de cuivre et plaque de marbre, meubles de noyer, rideaux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de damas sombre, enfin quelque chose de tout à fait bien. La haute et large fenêtre donnait sur la cour du rempart.

M. l'abbé Rufin, un petit homme à soutane et rabat bien propres, la figure ronde et grassouillette, l'œil gauche un peu trouble et fixe, et l'autre assez observateur, M. Rufin, qui lisait, déposa son livre sur la table et se leva pour nous recevoir, nous invitant à prendre place.

On s'assit.

Mon père remit au principal une lettre de M. Hugues, qui lui donnait toutes les explications nécessaires sur mon compte.

« C'est très-bien, dit M. Rufin après avoir lu, cela suffit; nous ferons notre possible pour seconder vos vues. Les classes s'ouvrent demain, vous n'aurez qu'à faire transporter la malle au collége; nous trouverons au jeune homme une bonne place à la salle d'étude et au dortoir. »

Il me touchait la joue de sa main potelée, d'un air de bienveillance, et moi j'étais devenu tout timide.

« Puisqu'il sait ses déclinaisons, ses verbes réguliers et les premières règles du rudiment, dit M. le principal, nous pourrons le mettre tout de suite en sixième, dans la classe de M. Gradus; il traduira le *de Viris illustribus urbis Romæ*.

Je ne bougeais pas, et mon père semblait comme attendri.

« C'est un bel enfant, » finit par dire M. Rufin.

Puis, ayant pris mes nom et prénoms sur son registre, reçu le prix du premier semestre et donné quittance, M. le principal nous reconduisait, lorsqu'un véritable flot de nouveaux venus se présenta dans l'antichambre : toute une famille de Lorrains, trois garçons, qu'il s'agissait d'inscrire, le père, la mère, le curé de la commune; aussi M. Rufin, dépêchant son salut à mon père, dit aux arrivants :

« Messieurs et madame, donnez-vous la peine d'entrer. »

Nous sortîmes dans le corridor, la porte se referma, et nous reprîmes en silence le chemin de la rue.

Une sorte d'inquiétude avait remplacé mon enthousiasme, et j'aurais voulu pouvoir retourner au village; le père devinait sans doute mes pensées; en marchant, il me dit :

« C'est maintenant une affaire faite; nous allons dire à l'auberge de porter ta malle au collége. Tu seras avec de braves gens; tu travailleras bien; tu nous écriras souvent, et s'il le faut, je viendrai te voir. C'est un passage difficile, mais nous avons tous passé par là. »

J'entendais à sa voix qu'il se raffermissait lui-même, et pour la première fois peut-être je compris toute l'étendue de son affection.

A l'Abondance, ses ordres étant donnés, nous ressortîmes faire un tour en ville. Il me montrait les édifices et me parlait avec une sorte de considération, comme on parle à un jeune homme :

« Tiens, voilà le palais de Justice; c'est là que se réunissent les juges et qu'on vend les coupes. Voici la caserne, où logent les soldats, l'hôpital militaire, etc. »

Nous visitâmes toute la petite ville, même sa vieille prison, son hospice Saint-Nicolas et sa synagogue. C'était pour passer le temps, pour ne pas nous séparer tout de suite.

A cinq heures et demie nous rentrâmes au collége; ma malle était arrivée, le domestique l'avait portée au dortoir; il nous y conduisit. Nous vîmes Mme Thiébaud, la lingère, et son fils, qui était borgne.

En haut, dans l'immense corridor, une foule d'autres élèves étaient arrivés ; les grands avaient leur petite chambre à part : d'anciennes cellules donnant sur la cour intérieure. Chacun s'occupait de ranger ses effets, de remettre son trousseau à la lingère. On chantait, on riait, comme des gens qui ont bien dîné. On nous regardait passer en disant :

« Tiens.... un nouveau!... »

D'autres personnes se promenaient aussi dans cet immense corridor avec leurs fils.

M. Canard nous mena plus haut, au grand dortoir, où des quantités de petits lits sur deux rangs allaient d'un bout de la salle à l'autre.

« Voici le lavoir, nous dit-il, en nous montrant deux grandes aiguières de fer-blanc; c'est ici que les enfants se lavent, avant de descendre pour l'étude du matin, à cinq heures. »

Et puis, tout au bout de la salle, entre les deux fenêtres du fond, il nous fit voir mon lit, déjà prêt, avec son petit rouleau pour oreiller et sa couverture à liséré rouge; ma malle était au pied du lit.

Tout ce mouvement, ces éclats de rire des camarades, ces étrangers allant et venant autour de nous, me donnaient d'avance le sentiment de l'isolement où j'allais être ; je cherchais des yeux quelque figure sympathique, mais chacun s'occupait de ses propres affaires; une sorte de trouble me gagnait.

Il n'y a que ceux de troisième ou quatrième année qui rient en rentrant dans leurs habi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tudes; tous les nouveaux, je le crois, éprouvent un grand serrement de cœur.

Enfin, ayant donné un coup d'œil à l'établissement, mon père remercia Canard de nous avoir conduits et lui glissa quelque chose dans la main.

La nuit venait. Nous redescendîmes; et comme nous rentrions dans la cour en bas, le père Van den Berg, son vieux bonnet de laine grise sur les oreilles, le nez et le menton en carnaval, et son tricot retombant de ses épaules voûtées, — une vraie figure de vieux capucin ressuscité d'entre les morts! — ouvrait un petit placard sous la voûte du vestibule, et se mettait à tirer une corde. La cloche de l'antique chapelle tintait; ces sons se répandaient dans tous les vieux corridors, les élèves descendaient à la file.

C'était l'heure du souper, qu'on avait avancé pour donner aux parents le temps de regagner leur village le même jour, en rentrant le moins tard possible.

On se réunissait dans la cour, avant d'aller au réfectoire, les petits devant, les grands derrière.

En ce moment, les embrassades commençaient de tous les côtés :

« Adieu, Jacques!... Adieu, Léon!... Allons, mon enfant, du courage!... »

Quelques petits pleuraient, les mères aussi. Moi, je faisais bonne contenance; mais, au moment où la cloche ayant cessé de tinter, le père me dit : « Eh bien, Jean-Paul!... » en me tendant les bras, alors mon cœur éclata et je ne pus m'empêcher de sangloter.

Le père, lui, ne disait rien; il me serrait dans ses bras; et seulement au bout d'un instant, s'étant remis, il me dit d'une voix enrouée :

« C'est bien!... je raconterai à ta mère que tu as montré du courage jusqu'à la fin.... Et maintenant, travaille bien, et donne-nous de tes nouvelles le plus souvent possible. »

Il m'embrassa de nouveau et sortit brusquement.

Au même instant, le concierge fermait la grande porte, la clef grinçait dans la serrure : j'étais prisonnier!... Et sans savoir comment je me trouvais dans le rang des petits, nos maîtres d'étude à côté, nous défilions deux à deux en bon ordre, pour aller au réfectoire.

Ce soir-là, j'étais trop affecté pour faire attention à la grande salle du réfectoire : à ses hautes fenêtres ouvertes sur la cour du jardin, à sa chaire en vieux chêne, aux deux vieux tableaux tellement couverts de crasse qu'on n'y distinguait pour ainsi dire plus rien, aux longues tables où nous étions divisés par sections. Je ne vis pas même au fond la table de M. le principal, où les professeurs et les maîtres d'étude mangeaient des mets plus délicats et buvaient de meilleur vin que nous; ni l'antique guichet, par lequel M. Canard et son confrère Miston recevaient les plats que leur présentait Mlle Thérèse, la cuisinière.

Ma pensée était ailleurs.

« Allons, mange donc, petit, me disait notre chef de plat, un ancien déjà tout barbu, le gros Barabino, du Harberg; il faut manger et boire, ça chasse le chagrin. »

Les autres riaient, mais Barabino les reprenait, disant :

« Laissez-le tranquille!... Plus tard, je vous en préviens, ce petit-là sera des bons.... Il est triste maintenant; ça peut arriver à tout le monde d'être triste, surtout quand on quitte les bons dîners de la maison, pour entrer au collége de Sâarstadt; ce n'est pas consolant d'avoir des haricots, des pois et des lentilles, des lentilles, des haricots et des pois sur la planche pour un an, avec de la friture sans beurre, de la salade sans huile et du vin aigre, enfin ce que M. le principal appelle dans ses prospectus « une nourriture saine, abondante et variée!... » Non, ce n'est pas gai du tout, on pourrait se chagriner à moins. »

Ainsi parlait le gros Barabino, et les autres ne riaient plus.

Après le souper, en me promenant dans le grand corridor, où les camarades se racontaient joyeusement leurs vacances, j'aurais voulu fondre en larmes.

Enfin la nuit étant venue, la cloche se remit à tinter, et l'on se rassembla pour monter au dortoir. Tous ces pas grimpant quatre à quatre les vieux escaliers du cloître produisaient un bruit de tonnerre.

En haut, je reconnus mon lit à ma petite malle qui se trouvait à côté; et, m'étant déshabillé, je me glissai dans l'étroite couchette, sans oublier de faire ma prière. La lanterne brillait au pilier du milieu; M. Wolframm, le maître d'étude, faisait lentement son tour dans la salle, attendant que tous les élèves fussent couchés; puis il éteignit la lampe et alla se reposer dans sa petite chambre, au coin du dortoir.

M. Rufin, sur le coup de dix heures, au moment où les trompettes sonnaient le couvre-feu à la caserne de cavalerie, passa comme une ombre. La lune brillait par les vitres, calme et silencieuse. Mon voisin dormait profondément, et je m'assoupis à mon tour.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

II

La pâle lumière du matin éclairait à peine l'enfilade des fenêtres entre lesquelles nous étions couchés, et Dieu sait avec quel bonheur nous dormions, quand la maudite cloche se mit à tinter.

Oh! misère, il était cinq heures, il fallait déjà se lever.

Je n'ai jamais eu d'ennui pareil, et depuis trente-sept ans je crois toujours entendre cette cloche du père Van den Berg; ses sons clairs, aigres me reviennent. Je vois les camarades qui se réveillent, qui se frottent les yeux, qui bâillent, et puis lentement, lentement, s'asseyent sur leur lit, tirent la boîte à cirage et les brosses de la table de nuit et se mettent à cirer leurs souliers; je nous vois tous ensuite réunis au lavoir, en train de nous barboter la figure dans le grand lavabo de zinc, et puis descendre à la salle d'étude, où M. Wolframm passe l'inspection des mains et des chaussures avant de dire la prière.

Cette vieille salle, mal pavée, avec ses tables déchiquetées par dix générations d'élèves, ses pupîtres, son maître d'étude dans sa chaire, sous le quinquet fumeux, les plumes qui grincent, les vieux dictionnaires qu'on feuillette du pouce, les thèmes, les versions que l'on bâcle, tout est là.... J'en frémis, oui, j'en ai la chair de poule!

Et dire qu'il se trouve des êtres assez dépourvus de bon sens pour soutenir que c'est le plus beau temps de la vie!

Au bout de deux heures de cet ennui mortel, voilà que la cloche recommence; les pupîtres se referment avec vacarme, on court au réfectoire, où Canard et Miston vous distribuent de gros morceaux de pain pour déjeuner. Ceux qui sont de bonne famille, que M. Canard connaît, ont tous les croûtons; les autres, pauvres diables dont les parents n'ont glissé qu'une petite pièce de quarante sous à M. Canard, auront la mie toute l'année. Et les fils de famille recevront en outre, de la maison, des jambons, des cervelas, des pots de confiture et de compote, dont ils n'offriront jamais rien à leurs camarades.

Ça, c'est la première leçon et la meilleure du collége; ce n'est pas du grec ni du latin, c'est du bon français : Pour mériter la considération de M. Canard et des camarades, il faut être riche. C'est là que se révèle le sens du positif; c'est là que les goinfres commencent à se croire supérieurs aux autres, qui ne reçoivent rien de chez eux, car naturellement ceux qui se nourrissent de bonnes choses sont d'une essence supérieure!... Et c'est aussi là que le pauvre diable commence à se recueillir en lui-même, à réfléchir sur ce qui se passe, à s'indigner en silence.

Oui, c'est le commencement de tout le reste, le point de départ de l'amour et de la concorde qui règnent entre nous.

Les caractères bas se montrent dès ces premiers temps. Ceux-là, pauvres de chez eux, n'en aiment pas moins le jambon et les confitures; ils tournent autour des riches, ils leur sourient, ils se font leurs complaisants; et les autres, quelquefois, étant bien repus, leur laissent nettoyer le fond d'un petit pot, ou grignoter le bout d'un cervelas. Ainsi s'établit l'alliance du gros bourgeois et du futur homme d'affaires.

L'enfant voit tout, il devine tout; je comprenais ma position, n'étant pas riche, et j'étais résolu à ne pas me laisser abattre ni dominer.

Nous étions quinze en classe, des Allemands et des Français; des grands et de tout petits; des garçons sachant depuis longtemps quelle carrière ils voulaient embrasser, et d'autres qui ne savaient pas même ce que c'est qu'une carrière.

Je les ai tous les quinze sous les yeux, assis à leur place, au fond de notre petite chambre, blanchie à la chaux. D'abord le grand Zillinger, fils d'un garde général bavarois, avec ses manches courtes, sa figure longue, son front carré, ses mâchoires serrées; il est venu pour apprendre le latin, il ne veut pas manger l'argent de son père, et se plaindra bientôt de ne pas recevoir sa ration de latin régulièrement, à cause des petits qui retardent la classe; on ne doit s'occuper que de lui, son père a payé d'avance! Ensuite le gros Steinbrenner, fils d'un brasseur de Landau, qui veut aussi son compte, et, n'étant encore qu'en sixième, calcule déjà ce que lui coûteront les droits d'examen, lorsqu'il sera reçu bachelier. Puis les deux frères Bloum, les fils d'un papetier du Palatinat, qui vont consommer du latin en conscience, mais sans vouloir s'en donner une indigestion, attendu que c'est du luxe pour eux, et qu'ils se destinent au commerce. Le grand Geoffroy, de Sarrebourg, n'en veut prendre qu'à son aise; les Poitevin et les Vaugiro en ont assez dès la première séance.... Les externes, les fils des vieux soldats retraités et des petits bourgeois

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la ville essayeront d'abord de tout enlever à la baïonnette, ils seront à l'avant-garde le premier mois; mais ensuite, comme les grands Allemands avanceront toujours en bon ordre, et que M. Gradus n'aura d'encouragements que pour les riches, gare au deuxième semestre; les pauvres externes se décourageront, ils ne travailleront plus que tout juste pour éviter les pensums.

Oh! braves camarades : Moreau, Desplanches, Engelhard, Chassard, comme je vous vois là, calmes, impassibles sous le feu roulant des mauvaises plaisanteries du professeur Gradus, qui vous appelle cagnards, malgré vos efforts, et vous relègue au bout de la classe, en établissant même une ligne de démarcation entre vous et les autres. Avec quel air de dédain vous le regardez, pendant qu'il va, vient, le nez en l'air, essuyant les verres de ses lunettes, riant et faisant l'homme d'importance, parce qu'il est bachelier!

Oui, tout cela je le vois, j'y suis!... Et puis j'entends l'éternelle rengaine latine qui recommence.... Il y a de quoi vous endormir encore au bout de trente ans.

Moi, dans mon petit coin, je regardais, et je pensais à ne pas me laisser enterrer par les Allemands; j'avais de l'avance sur eux en commençant, à cause des leçons de M. le curé Hugues; mais ils étaient si grands, si âpres au travail, que chaque jour ils gagnaient du terrain, avalant de la nomenclature, des verbes, des adverbes, du rudiment avec une conscience terrible; leurs parents ne pouvaient pas se plaindre d'eux, ils gagnaient bien leur argent!

Mais quelle triste méthode d'enseignement, quelle sécheresse, quelle aridité!... Au lieu de commencer par des lectures faciles, que le professeur expliquerait lui-même à ses élèves, dont il leur donnerait le sens d'abord et dont il analyserait ensuite les mots et les phrases, forcer des enfants pendant quatre grandes années, avant la rhétorique, à réciter des kyrielles de mots et de règles abstraites, n'y a-t-il pas de quoi stupéfier l'espèce humaine? Est-ce que, dès le premier jour, un homme raisonnable, après avoir fait réciter les leçons quelques minutes, n'aurait pas dû passer aux devoirs et dire, par exemple :

« Mes amis, je viens de regarder vos versions; elles sont bien mauvaises, parce que vous ne savez pas vous y prendre; vous traduisez un mot après l'autre; et cela ne peut pas réussir. Pour faire une bonne version, il faut d'abord voir celui qui parle; un soldat, un paysan, un savant parlent tout autrement sur le même sujet, parce qu'ils ont d'autres idées; et, quand on se rend compte de la personne qui parle, on prévoit ce qu'elle va dire.

« Ensuite, il faut tâcher de découvrir le sujet, *la question dont il s'agit*, parce que celui qui ne s'inquiète pas de la question traduit au hasard et risque de faire des contre-sens énormes.

« Eh bien! ces deux choses ne se découvrent pas dans la première phrase ni dans la seconde; elles se découvrent dans toute la page. Il faut donc commencer par lire le latin d'un bout à l'autre, en cherchant au dictionnaire les mots qu'on ne connaît pas encore; et puis, seulement après avoir saisi de son mieux le sens général de la version, on commence à traduire chaque phrase séparément, et ces phrases doivent se rapporter à l'ensemble. »

Il me semble qu'un véritable professeur aurait dû parler de la sorte à des enfants, et que cette méthode de s'attacher au sens général, plutôt qu'à chaque mot en particulier, aurait été plus simple et même plus scientifique. Mais, hélas! voici un spécimen des règles que M. Gradus nous donnait pour traduire le latin :

« Cherchez le sujet, le verbe et l'attribut, et puis faites votre construction. Le sujet répond à la question *qu'est-ce qui*? Le régime direct répond à la question *qui* ou *quoi*? Le sujet est au nominatif, le régime direct à l'accusatif. Les verbes actifs et les verbes déponents ont des régimes directs; les verbes passifs n'en ont pas. »

Est-ce qu'un enfant peut comprendre cela? « Le sujet est au nominatif et le régime direct à l'accusatif! » Voilà de belles raisons pour développer le jugement de la jeunesse; avec des raisons pareilles, les plus grands imbéciles peuvent se passer de réfléchir et de raisonner! un *um* à la place d'un *us*, un *is* à la place d'un *ibus* font toute leur science! Mais pourquoi un *us* plutôt qu'un *um*, un *ibus* plutôt qu'un *is*? Pourquoi? Pourquoi?... C'est ce qu'il faudrait expliquer!

J'en reviens à mon histoire, car à quoi bon raisonner avec des gens qui ne veulent pas entendre? Ne faut-il pas, pour le bon ordre, que nos enfants fassent d'abord leurs sept ou huit ans de prison dans un collége, pour s'y façonner à la servitude du corps et de l'esprit? Qu'est-ce que deviendrait le monde, si ces enfants, devenus des hommes, entraient dans la vie avec le sentiment de la justice et de la liberté? Ce serait l'abomination de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

désolation prédite par les prophètes. Ah! Bonaparte savait bien ce qu'il faisait, en rétablissant dans notre Université les méthodes inventées par les jésuites!

Qu'on se figure l'ennui, le dégoût des enfants aux prises avec un enseignement pareil.

Dans cette position désolante, je fis la connaissance d'un camarade, Charles Hoffman, surnommé Goberlot, le fils du plus riche banquier de Sâarstadt. Son père, homme très-dévot, l'ayant surpris à lire *Tartuffe*, l'avait fait enfermer au collége, pour le punir de ce grand crime.

Goberlot partageait toutes mes idées, et dès ce temps, au milieu de nos misères, nous commencions à nous inquiéter du bon Dieu, et à nous demander comment il pouvait se faire que, sachant tout d'avance, il nous avait envoyés dans un collége où l'ennui nous portait à maudire tout le monde, et par suite à nous faire damner, chose contraire à sa justice. Oui, voilà ce qui nous étonnait!

Tous les jours de promenade, les jeudis et les dimanches, Goberlot et moi nous avions de longues conversations sur ce chapitre; je lui demandais:

« Pourquoi M. Gradus est-il si bête, et Canard si injuste? Pourquoi M. Laperche, le professeur de quatrième, est-il si grave, puisque tout le monde dit qu'il n'a pas quatre idées dans la tête? Pourquoi M. Perrot, le professeur de rhétorique, doué d'un plus grand savoir, est-il boiteux et fort laid? Pourquoi souffrons-nous de la sottise des autres, nous qui ne pouvons pas résister? Cela me paraît contraire à la justice du bon Dieu. »

Et Goberlot me répondait :

« C'est pour notre salut! Si tous ces êtres n'étaient pas si injustes, nous n'aurions aucun mérite, et nous ne gagnerions jamais le Paradis; le bon Dieu veut nous faire gagner le Paradis.

— Et les professeurs, il ne veut donc pas leur faire gagner le Paradis, Goberlot? Il veut qu'ils aillent en enfer!

— Ah! je ne sais pas.... Peut-être bien, puisqu'il est juste. »

Ces jours-là nous traversions la ville en rang, deux à deux, sous la surveillance du maître d'étude, M. Wolframm, et nous sortions tantôt par la porte des Vosges, tantôt par celle de France; mais le temps était déjà gris, pluvieux en cette saison de l'année, et les promenades ne pouvaient aller loin, sans s'exposer aux averses d'automne.

A peine sur les glacis, tous les yeux des nouveaux se tournaient vers les cimes lointaines des montagnes.

« Vois-tu là-bas, disait l'un, cette petite chapelle blanche sur une roche, au milieu des sapins? C'est Dâbo; c'est là que nous demeurons. »

Et l'autre :

« Vois-tu l'Altenberg, entre ces deux montagnes? Derrière est Richepierre. »

Oh! que votre cœur galopait en ce moment, et comme on se représentait bien le village, la vieille maison, les bons parents!. . Comme on aurait pleuré, sans la crainte d'exciter le rire des camarades! Et l'on continuait tristement son chemin jusqu'à la lisière des bois; plus de verdure, plus d'oiseaux : le silence, les grands arbres levant leurs branches dépouillées à perte de vue, les sentiers couverts de feuilles mortes.

L'hiver, l'hiver approche; les nuages gris se plient et se déplient lentement; quelques gouttes commencent à tomber, il faut retourner en ville. On arrive tout essoufflés sur le seuil de la vieille capucinière; et le père Van den Berg cherche sa clef, pendant qu'on crie dehors : « Ouvrez! ouvrez!... » en tapant à la porte, et que l'averse commence. Enfin il arrive, il ouvre, et l'on se précipite sous la voûte, trempés comme des canards. Voilà nos promenades d'automne.

Et puis, au bout de six semaines, l'hiver est là. Dans une seule nuit, tout est devenu blanc: les toits, les cours, les maisons, les remparts, la montagne et la plaine, aussi loin que peut s'étendre la vue.

Dieu du ciel, quelle existence! La neige qui tombe, et tombe toujours, le vent qui souffle, les girouettes qui crient, les grands corridors humides et pleins de boue!... Ah! quelle différence avec les bons hivers de la maison, au coin du feu, — le bonnet sur les oreilles, les pieds bien secs, — où la bonne mère vous disait :

« Ne sors pas, Jean-Paul, tu pourrais attraper un rhume, tu pourrais avoir des engelures! »

Ah! Canard, Miston et le père Dominique se moquaient bien de nos engelures; ils se moquaient bien du fils d'un petit notaire de village, qui ne donne que quarante sous aux domestiques!

C'est là qu'on prenait des leçons de philosophie pratique et de physique expérimentale. Pas de feu dans le dortoir; les grandes fenêtres, couvertes de givre depuis novembre jusqu'à la fin de février, laissent passer la bise; impossible de s'endormir à cause du froid; on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

se recoquille dans la petite couchette, la couverture sur la tête, les pieds dans les mains; enfin, à force de sommeil, et le lit s'étant un peu réchauffé, on s'endort.

Mais la cloche du père Van den Berg vous réveille. Oh ! misère, misère !... Je ne crois pas qu'il y ait rien de pire pour un enfant qui dort si bien, que d'être réveillé avant le jour, dans une salle immense où tout gèle, où passent des courants d'air glacé, et d'être forcé de s'habiller, de cirer ses souliers, de casser la glace du lavabo pour se laver; et tout grelottant, mal essuyé, à cause de l'onglée et des engelures qui vous gercent les mains, de descendre ces grands escaliers froids, espérant au moins pouvoir se réchauffer à la salle d'étude, et de trouver là les grands, déjà barbus, qui forment cercle autour du poêle, se serrant, riant entre eux, et dont pas un n'a le bon cœur de vous faire place et de vous dire: « Avance, petit, sèche-toi, chauffe-toi ! »

Non, pas un seul. Pauvre nature humaine, que tu es loin de la perfection, et qu'on a besoin de te bonifier! Malheureusement personne ne s'occupe de cela dans nos colléges; le grec et le latin prennent tout le temps des professeurs. Un petit cours de morale et d'humanité trouverait pourtant bien là sa place; mais la grande affaire est de bâcler des bacheliers, qui deviendront ensuite ce qu'ils pourront.

Enfin, quand le maître d'étude était arrivé, quand il était installé dans sa chaire, et qu'il bâillait lui-même comme un malheureux, était-il possible qu'un enfant eût l'envie d'étudier, alors qu'il dormait les yeux ouverts?

Non, je l'ai moi-même éprouvé bien des fois, la bonne volonté ne suffit pas, il faut encore le pouvoir. Les enfants ont besoin de dormir plus que les grandes personnes; qu'on fasse lever les grands, soit, mais qu'on donne aux petits au moins une heure de sommeil en plus; c'est le bon sens qui l'indique.

« Vous ne savez pas votre leçon, monsieur Nablot, vous avez dormi à l'étude; vous serez privé de sortie jeudi prochain, et vous copierez vingt fois le verbe *dormir!* »

Pourquoi pas cent fois, imbécile? Dire à un enfant, parce qu'il ne sait pas sa leçon : « Tu recommenceras vingt fois la même corvée, comme un cheval aveugle qui tourne sa meule! » n'est-ce pas vouloir l'abrutir à toute force? Je le demande aux gens raisonnables.

Voilà pourtant les punitions qu'on infligeait de mon temps au collége.

Après cela, les jeudis et les dimanches matin, nous avions, sous forme de récréation, l'explication des mystères de notre sainte religion catholique, apostolique et romaine.

En sortant de l'instruction religieuse, on avait la permission de courir dans les corridors; puis au bout d'une heure on dînait. Un des grands, dans la chaire du réfectoire, nous lisait à haute voix les voyages des pères Jésuites en Chine, ou d'autres histoires semblables, qu'il fallait écouter avec recueillement, car, le repas fini, M. le Principal interrogeait toujours quelques élèves sur ce qu'on venait de lire, et, faute de pouvoir répondre, vous étiez privé de vin au dîner suivant.

Il est possible que je me trompe; mais, en réfléchissant depuis à ces lectures, j'ai toujours pensé qu'on les avait établies pour empêcher les élèves de faire attention à la mauvaise nourriture et à l'eau rougie qu'on nous servait au collége. Oui, cela me semble le plus clair du profit qu'on pouvait en tirer.

Pendant les grands froids, M. Rufin, après avoir soupé, faisait venir dans sa chambre bien chaude quelques-uns des petits : les Poitevin, les Vaugiro, les Henriot, tous fils de gens bien posés et recommandés particulièrement. Mais mon pauvre ami Goberlot et moi nous restions dans le corridor; on ne nous invitait pas, et pourtant nous étions aussi jeunes et nous avions aussi froid que les autres.

Enfin, nous n'en sommes pas morts tout de même; au contraire, après les cinq ou six premières grandes gelées, ayant supporté la chose en battant de la semelle et soufflant dans nos mains courageusement, nous étions devenus tout rouges et hardis; et quand il y avait bataille de pelotes de neige avec les externes, c'est nous qu'ils craignaient le plus, car nous seuls, lorsqu'ils fonçaient sur les internes, nous soutenions la charge, en criant aux autres qui se sauvaient :

« En avant!... en avant! »

A la maison, malgré tous les bons soins de ma mère, j'avais toujours eu des rhumes; mais, depuis cet hiver, je n'ai plus su ce que c'était qu'un rhume; encore aujourd'hui, quand je tousse pour essayer mon creux, les vitres en tremblent.

« Hum !... hum !... Ça va bien.... ça va très-bien !... »

Tout est affaire d'habitude. La seule chose à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer, c'est l'injustice.

Les mois de janvier, février et mars se passèrent ainsi. Les conjugaisons, les déclinaisons, les règles du rudiment allaient leur train en classe, les non-sens et les contre-sens

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Faisant l'homme d'importance, parce qu'il est bachelier. (p. 45).

aussi dans les versions, agréablement entremêlés de barbarismes et de solécismes dans les thèmes.

Et les beaux jours revenaient! La neige fondait; de tous les côtés, pendant les longues heures d'étude, nous entendions les tas de neige glisser et tomber du haut des toits dans la cour, comme des coups de tonnerre. On balayait la neige fondante en grands tas boueux, le long des murs; le froid se dissipait, le soleil, le beau soleil pénétrait dans tous les recoins, et l'on sentait cette bonne chaleur éloigner tout doucement l'humidité du dortoir.

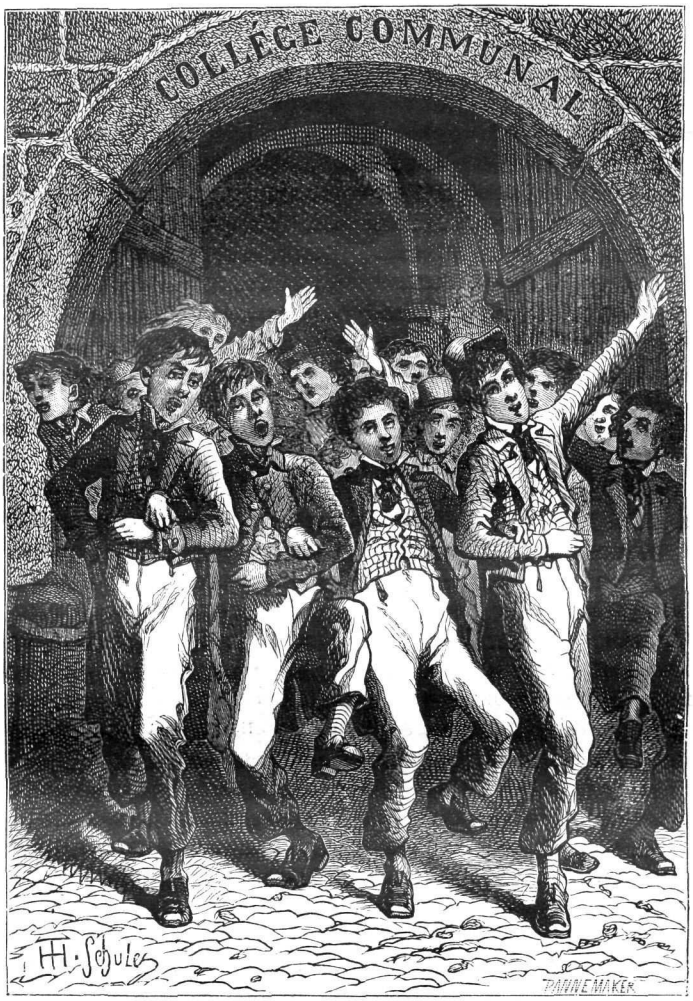
On voyait d'en haut les arbres du rempart, les grands tilleuls se couvrir de verdure tendre, où bientôt allaient bourdonner les hannetons; et les moineaux, aussi piteux que nous en hiver et voltigeant jusqu'à nos pieds dans la neige, pour saisir une mie de pain, les pauvres moineaux se remettaient à crier, à s'agacer, à se poursuivre.

Enfin, c'était le printemps; tout le monde, Canard lui-même, vous paraissait moins laid; on se regardait comme attendris; et les vacances de Pâques approchaient!

On composait deux fois par semaine. Les grands Allemands étaient les plus forts; ils voulaient enjamber la classe et passer tout de suite en cinquième; ils en avaient le droit, ayant toujours bien travaillé!

Après eux j'étais le premier, à cause de ma bonne mémoire; même ce que je ne comprenais pas, faute d'explications, je le retenais, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ah! ah! ah!
Valete studia! (p. 49).

malgré tout je passais avant les Poitevin, les Henriot et les Vaugiro.

Mon ami Goberlot et moi, nous avions d'heureuses dispositions, c'est M. Gradus qui le disait; mais nous étions indisciplinés, incorrigibles, ennemis de la société, amoureux de la solitude, raisonneurs, querelleurs, batailleurs et récalcitrants.

Voilà nos notes.

Nous avions eu plus de pensums et de salle d'arrêt à nous deux, que toute la classe ensemble. Que voulez-vous? chacun a sa manière de voir! Si l'on nous avait demandé nos notes sur M. Gradus, elles n'auraient pas été fameuses non plus, et peut-être aurions-nous eu de meilleures raisons que lui pour motiver notre jugement.

Enfin de jour en jour les vacances approchaient; et maintenant que j'y pense, il me semble entendre quatre ou cinq de nos anciens, le grand Léman d'Abrecheville, Barabino, du Harberg, et Limon, le fils du brasseur, qui chantent, en se promenant bras dessus bras dessous, dans les corridors, le chant des vacances, qu'ils avaient appris de leurs anciens, et qui passait de génération en génération au collége de Sâarstadt. Je le fredonne moi-même, et j'en ai les larmes aux yeux :

Ah! ah! ah!
Valete studia!
Omnia jam tædia
Vertantur in gaudia?
I! I! I!
Vale, magister mi....

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Oui, oui, si le temps du collége paraît à quelques-uns le plus beau de la vie, c'est sans doute qu'ils ne se souviennent que de l'approche des vacances.

Faisons comme eux, pour un instant.

L'hiver est passé, les compositions sont finies; nous sommes au commencement d'avril, après la fête des Rameaux, au temps de Pâques. De tous les côtés les parents viennent nous chercher; un grand nombre d'élèves sont déjà partis. Mon père m'a écrit la veille qu'il arrivera me prendre, et je suis à l'étude du matin. De temps en temps la porte s'ouvre; on appelle tantôt l'un, tantôt l'autre des camarades, qui se lève tout pâle, ferme son pupitre et sort; les parents sont là, qui l'attendent dans la cour.

Chaque fois que la porte s'ouvre, mon cœur bat : — C'est moi qu'on va nommer! — Non, c'est un autre.

Tout à coup le nom de Jean-Paul Nablot retentit; je me lève, je saute par-dessus la table, je sors en trébuchant, et mon père me reçoit dans ses bras.

Je pleure, et lui s'essuie les yeux.

« Eh bien, Jean-Paul, j'arrive de chez le principal; tes compositions sont bonnes, tu as de la mémoire, mais tu ne travailles pas assez. Tu aimes la solitude, tu raisonnes....Tu veux donc me donner du chagrin? »

Et mes sanglots redoublent.

« Allons.... allons..., dit-il, tu travailleras mieux après les vacances.... Viens.... ne parlons plus de çà. »

Nous sortons.

Le père Van den Berg regarde; il nous laisse passer.... Dieu du ciel! je suis dehors!.... Tout est oublié.... Le vieux char à bancs est là devant la porte; nous sommes dessus, et nous voilà roulant au grand trot sur le pavé jusqu'à la porte des Vosges. Bientôt Grisette galope dans le chemin sablonneux qui mène à Richepierre. Je suis redevenu gai.

Mon père, voyant mes joues rouges, mes yeux brillants, ne s'inquiète plus de mon amour pour la solitude; il pense sans doute :

« Le principal se trompe. Que le garçon aime la solitude ou non, cela ne lui fait ni chaud ni froid. »

Au bout d'une heure, nous avons traversé Hesse, et tout en galopant dans le bois de Barville, sous la voûte des hêtres, des chênes et des bouleaux, déjà tout couverts de bourgeons, je lui raconte les mille injustices qu'on m'a faites; car dans mon idée les maîtres d'étude et les professeurs m'en veulent.

Le bon père m'écoute; il a bien des choses à redire sur tout cela; dans le fond, l'excellent homme voit la situation; il ne me donne pas tout à fait tort, et après m'avoir longtemps écouté, non sans une sorte d'attendrissement, il me répond :

« Tout cela, mon enfant, c'est possible, je te crois! Mais nous ne sommes pas riches, nous faisons de grands sacrifices pour toi, tâche d'en profiter et ne t'inquiète pas des injustices; l'essentiel est de ne pas en commettre soi-même, de remplir ses devoirs et de s'élever par son courage, sa persévérance et son travail. Aujourd'hui seulement, tu commences à voir les difficultés de la vie; tout ceci n'est rien, c'est une petite expérience. Plus tard, lorsqu'il s'agira de te créer une position, au milieu de ces millions d'êtres qui tous serreront les rangs et voudront t'empêcher d'entrer, c'est alors que les véritables obstacles se présenteront. Ainsi, calme-toi, ne t'indigne pas inutilement. Tu te portes bien, la première épreuve est passée, cela suffit provisoirement. Ton premier but doit être de te faire recevoir bachelier, car ce titre est exigé pour entrer dans n'importe quelle carrière; ne pense qu'à cela, et travaille en conséquence. »

Ainsi me parlait ce brave homme, et je comprenais qu'il avait raison; j'étais résolu à suivre ses bons conseils, pour lui faire plaisir d'abord, ainsi qu'à ma mère, et puis pour ennuyer ceux qui cherchaient à me mettre des bâtons dans les roues.

Deux heures après notre départ de Sâarstadt, nous étions arrivés au pied de la côte rocheuse qui monte à Richepierre; la voiture se ralentissait, le cheval soufflait. « Hue! » criait mon père. Moi, pensif, je revoyais enfin le vieux village, tout ému de mes souvenirs d'enfance et du bonheur d'embrasser bientôt ceux que j'aimais.

Enfin la première maison en haut de la côte paraît; le cheval se remet à trotter, et nous descendons la grande rue bordée de granges, de fumiers et de hangars.

La mère nous attendait sous le vestibule; les frères et sœurs regardaient :

« Hé!... le voilà.... voilà Jean-Paul! »

Et tous les voisins, les voisines se penchaient aux fenêtres.

Avant que la voiture fût arrêtée, j'étais à terre, et j'embrassais la bonne mère avec enthousiasme; elle ne pouvait retenir ses larmes. Les frères et sœurs, pendus à mon cou, poussaient de grands cris; et c'est ainsi que nous entrâmes pêle-mêle dans la grande chambre, où nous attendait le dîner.

Qu'est-ce que je peux vous dire encore? Ces

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quinze jours de vacances passèrent comme une minute.

Tous les anciens camarades d'école venaient me voir. Gourdier et Dabsec, en passant matin et soir, les pieds nus, la poitrine débraillée, leur fagot sur l'épaule, s'arrêtaient, relevant d'un mouvement de tête leurs grands cheveux pendant sur la figure, et me regardaient en silence.

« Bonjour, Gourdier, » dis-je un jour à celui que M. Magnus proclamait autrefois le meilleur de ses élèves.

Un éclair passa dans ses yeux bruns.

« Bonjour, » dit-il brusquement, en reprenant sa charge, le manche de la hachette au-dessous et grimpant au fort.

J'étais devenu moins fier, mais lui n'oubliait pas que je l'avais appelé mendiant; il ne me pardonnait pas.

Peut-être pensait-il qu'avec un peu d'argent il aurait aussi pu continuer ses études, et se révoltait-il en lui-même d'être arrêté. Je n'en sais rien ; cela se peut, car il avait de l'ambition à l'école, et n'ayant pas d'huile dans la lampe à la maison pour étudier ses leçons, il tenait son livre à la bouche du fourneau, la tête entre les genoux pour lire; quand il venait le matin à l'école, ses yeux étaient tout rouges. Je crois donc qu'il m'en voulait d'avoir plus de bonheur que lui et de pouvoir étudier à mon aise.

M. le curé vint aussi dîner une ou deux fois à la maison pendant ces vacances; il me posa des questions et parut satisfait, surtout de mes progrès en histoire sainte.

Puis il fallut repartir et rentrer en classe chez M. Gradus ; ce fut une grande tristesse.

III

La plus grande plaie des petits colléges en ce temps, c'était le trafic des livres auquel se livraient les principaux.

Ces industriels ne se contentaient pas des bénéfices qu'ils faisaient sur la pension des élèves ; ils recevaient tous les ans et quelquefois tous les six mois d'énormes paquets de grammaires françaises, grecques et latines, de dictionnaires, d'histoires saintes ou romaines d'un nouveau modèle, que les professeurs adoptaient aussitôt, pour procurer à leur supérieur l'écoulement de sa marchandise.

Les anciennes grammaires, les anciennes arithmétiques, les anciens rudiments étaient mis au panier; après Lhomond, on prenait Noël et Chapsal; après Noël et Chapsal, on prenait Burnouf; ainsi de suite.

Il arriva de la sorte que pour faire gagner quatre sous au principal, une foule d'élèves ne surent jamais leur grammaire, ni leur rudiment, même au bout de cinq ou six années d'études, parce qu'on leur en avait fait étudier d'autres tous les ans.

Je ne crois pas que, dans n'importe quel commerce, l'avidité du lucre se soit montrée plus éhontée; sous prétexte de perfectionner les méthodes d'enseignement, les élèves n'apprenaient jamais rien à fond.

C'est ce qui nous arriva dès cette année; avant Pâques, nous avions eu le rudiment de Lhomond, sa grammaire et son catéchisme historique; M. Gradus nous fit prendre à la rentrée ceux d'un monsieur qui raffinait sur Lhomond; il fallut apprendre par cœur — toujours par cœur ! — de nouvelles règles, de nouveaux exemples, de nouveaux temps primitifs, et cætera, et cætera. Ceux qui croyaient savoir quelque chose, parce qu'ils s'étaient fourré des mots dans la tête, ne savaient plus rien ; il fallait recommencer la même chose avec d'autres mots, arrangés d'une autre manière; et pour ma part, je l'avoue, ces deux grammaires n'ont pas cessé de se faire la guerre dans ma cervelle jusqu'à la fin de mes classes ; je n'ai jamais su à laquelle m'en rapporter. Mais le principal avait gagné deux ou trois francs sur chaque élève, les parents en avaient dépensé quinze ou vingt, l'affaire était dans le sac.

Les grands Allemands ayant enjambé la classe de M. Gradus, après Pâques, une nouvelle fournée d'internes et d'externes, les plus forts de la septième, vinrent les remplacer : Masse, Marchal, les frères Martin, Baudouin, Moll, etc.

Cette fois, nous étions tous à peu près du même âge, chose fort heureuse, car l'intelligence d'un garçon de quinze ans n'est pas celle d'un enfant de dix à douze ans; le professeur qui parle à l'un ne peut se faire entendre de l'autre; les petits sont toujours sacrifiés.

Ce qui me revient de ce temps, c'est une chose qui m'intrigua beaucoup les premiers jours. Nos fenêtres, en été, restaient ouvertes, à cause de la chaleur accablante qui régnait entre les murs du vieux cloître, et tout en récitant nos conjugaisons, nos fables de Lafontaine, nous entendions une grande voix s'élever d'instant en instant et pousser un cri mélancolique, avec des intonations bizarres :

« Καὶ... ἴ .. ἴ.. ἴ?... Καὶ... ἴ... ἴ... ἴ?... Καὶ... ἴ... ἴ... ἴ?... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

De deux à quatre heures, nous l'entendions retentir au moins cent fois, et je me disais :

« Mon Dieu ! qu'est-ce que cela peut être ? Quelle espèce d'oiseau pousse ce cri ? »

Eh bien, c'était du grec ! C'était le cri de M. Laperche, professeur de quatrième, enseignant à ses élèves, dans la petite salle voisine, le grec qu'il ne savait pas. J'ai vu cela plus tard, après être entré dans sa classe. Il se promenait gravement, sur ses jambes de héron, mesurant en quelque sorte chacun de ses pas, et suivant, dans une traduction interlinéaire, la leçon de l'élève qui récitait; et, quand l'élève s'arrêtait embarrassé par un mot, M. Laperche, pour toute explication, d'un ton grave et la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, poussait son cri : « Καὶ... ϊ... ϊ?... Καὶ... ϊ... ϊ... ϊ?... » qui signifie en grec : « Et ?... et ?... » Cela soit dit pour les dames qui ne savent pas le grec.

Ce cri solitaire, dans cette grande cour où la chaleur de juin tombait en nappes d'or au milieu des ombres, ce cri mélancolique, prolongé, monotone, vous faisait dormir à la longue. Tous mes pauvres camarades et moi, penchés sur la vieille table, nous nous regardions d'un œil vague, les paupières à demi closes, en nous donnant toutes les peines du monde pour résister à notre accablement. Et, tandis que l'un de nous récitait sa page de nomenclature ; tandis que M. Gradus, assis, les jambes croisées, bâillait dans sa main, ou bien essuyait les verres de ses lunettes, en rêvant à quelque soirée en ville, à quelque bonne partie de campagne, sans s'inquiéter plus de la nomenclature que du Grand Turc, nous tous, à force d'entendre ce cri : « Καὶ... ϊ... ϊ... Καὶ... ϊ... ϊ?... » qui revenait aussi régulièrement que la goutte d'eau du père Bridaine, pour marquer l'Eternité, nous sentions notre tête se pencher, se pencher tout doucement, jusqu'à ce que notre nez fût sur le livre. Alors nous étions heureux... oui, bien heureux... Nous dormions !...

Mais cela ne durait pas longtemps. Au bout de quelques minutes, la voix aigre de M. Gradus, cent fois plus terrible que la trompette du jugement dernier, se mettait à crier : « Monsieur Scheffler... monsieur Nablot... vous me copierez dix fois le verbe *dormir*. Levez-vous... récitez votre leçon ! »

Et l'on se levait ; on commençait à réciter : « *Agricola*, laboureur ; *asinus*, âne... » etc.

Toute cette nomenclature, je l'ai pour ainsi dire encore devant les yeux, avec ses taches d'encre et de graisse. Elle ne m'a jamais servi à grand'chose, mais elle m'a terriblement ennuyé à cette époque.

Et quand je pense que l'année suivante il fallut recommencer le même métier chez un autre professeur ! C'est pourtant épouvantable de tuer le temps des élèves d'une façon aussi ridicule, et de leur faire prendre en grippe, pour toute la vie, ce qu'on est chargé de leur enseigner.

Combien de choses utiles on aurait pu nous apprendre à la place de tous ces mots creux, combien de bons principes on aurait pu nous donner, par l'étude *raisonnée* des langues mortes ou vivantes !

Car tout cela n'était pas sérieux, c'était de la routine pure. On parlait de développer notre mémoire, mais la mémoire a bien autre chose à faire que de retenir des mots, des conjugaisons, des règles abstraites ; les règles ne font pas la langue, pas plus que la rhétorique ne fait l'éloquence, et que la philosophie des écoles ne fait le bon sens ; les mots ne sont que des mots, ils ne remplacent rien, les idées moins que le reste.

Avec tous ces mots, ces règles, ces exercices de mémoire, nous serions devenus stupides, sans les promenades du jeudi et du dimanche, réellement très-agréables aux environs de Sâarstadt.

Quel bonheur de respirer le grand air !

Nous allions vers la Scierie, la bonne Fontaine, ou les Baraques, à l'ombre des hêtres ou des sapins.

On s'arrêtait au premier village ; les fils de familles riches, pourvus d'argent, se faisaient servir de la crème, des fraises, du beurre frais, du miel, de bonnes omelettes au lard. On ne leur défendait que le vin, parce que ces jeunes messieurs auraient pu se griser, et que la faute en serait retombée sur le malheureux maître d'étude. Ils ne pouvaient donc boire que de la bière.

Mon ami Goberlot et moi, n'ayant pas le sou, nous allions nous promener au loin, sous bois, courant comme des chevreuils dans les sentiers perdus, et grimpant sur les plus grands arbres de la forêt, au risque de nous casser le cou. Et lorsque, arrivés tout en haut, nous ne voyions plus que l'immensité du ciel au-dessus de nous, et sous nos pieds la mer du feuillage, alors, n'entendant plus aucun bruit, nous commencions nos discussions sur l'Éternel, bien contents de ne plus voir ni M. Gradus, ni M. Wolframm, ni Canard, ni la salle d'étude, enfin heureux comme des oiseaux dans l'air.

Cela durait jusqu'au moment où les autres,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ayant fini de se goberger, se réunissaient au coin du bois, et tous ensemble poussaient un grand cri : « Hé! hohé! » qui se prolongeait dans les échos de la montagne et montait jusqu'à nous.

A cet appel, jetant un dernier regard sur le beau soleil couchant, nous descendions et nous regagnions le village, bien ennuyés de n'avoir pu continuer de nous balancer jusqu'à la nuit noire, au milieu des étoiles.

En nous voyant revenir, tout le collége criait :

« Voilà les déserteurs!... Les voilà!... »

Et le maître d'étude nous condamnait aux arrêts, pour avoir quitté la promenade et retardé le départ; mais cela nous était bien égal, nous avions couru dans les halliers, nous avions respiré le grand air, nos yeux s'étaient plongés par delà les forêts, dans les perspectives bleuâtres de la Lorraine et de l'Alsace, nous avions une provision de bonheur pour plusieurs jours.

A peine rentrés dans notre nid à rats, on nous conduisait en prison, tandis que les autres, qui s'étaient déjà repus pendant la promenade, allaient au réfectoire; Goberlot et moi, qui n'avions rien mangé depuis midi, nous ne recevions que du pain sec.

Franchement, il nous fallait un bon caractère pour ne pas prendre l'espèce humaine en grippe. Mais Goberlot, élevé par un père très-dévot, au milieu d'une société de curés et de jésuites, qui dînaient deux ou trois fois par semaine à la maison, et conduisaient ainsi la famille au paradis, mon ami Goberlot, les yeux plissés et malins, avait appris à voir dès l'enfance les choses au comique.

Moi, le Seigneur Dieu m'avait créé philosophe, et je me contentais de mépriser tous les êtres injustes.

Les choses allèrent de la sorte jusqu'aux compositions de fin d'année. Mes notes ne valaient pas mieux qu'avant Pâques, mais j'étais le premier de la sixième; je traduisais, et je récitais mieux mes leçons que les autres.

Le désir d'humilier les richards de notre classe, comme Gourdier m'avait humilié moi-même dans le temps, me faisait travailler avec une ardeur extraordinaire. Il m'arriva même quelquefois de me faire priver de sortie le jeudi et le dimanche, pour repasser mes matières pendant que les autres se promenaient.

Après les compositions d'août, qui devaient compter pour deux, il ne me restait que la peau et les os; mais, ayant fait voir aux grands la copie de mes thèmes et de mes versions, tous m'assurèrent que j'emporterais plusieurs premiers prix. J'y comptais donc, et, dans ma joie, je l'avais même écrit à mon père.

Depuis une quinzaine, les vieux corridors retentissaient encore une fois du chant des vacances, lorsqu'enfin le grand jour de la distribution arriva : les portes s'encombrèrent de parents, d'amis, de conseillers municipaux, d'autorités civiles et militaires en grande tenue; grands tricornes, gilets rouges, bonnets alsaciens, habits noirs, chapeaux ronds, shakos, robes de soie se mirent à défiler sous le vestibule du vieux cloître, montant à la salle de distribution, magnifiquement décorée de guirlandes, sa belle inscription latine sur la grande porte, et son estrade au fond, avec la table chargée de livres et de couronnes.

Nous étions en rangs dans la cour, lorsque mon père accourut me dire tout joyeux que la mère était venue pour me couronner. Il m'embrassait, et je n'avais pas la force de lui répondre, tant mon émotion était grande.

Quelques instants après, tout le monde étant placé, nous traversions cette foule magnifique, et nous prenions place sur les deux côtés de l'estrade, tandis que la musique du 8e cuirassiers, avec sa grosse caisse, ses fifres, son chapeau chinois, ses trompettes et ses clarinettes, faisait trembler les vitres et jouait une marche triomphale qui nous traversait jusqu'à la moelle des os.

Ensuite de quoi, M. le maire, son écharpe en sautoir, prononça quelques paroles sur l'heureuse réunion; puis M. Wilhelm, professeur de la classe industrielle, lut un discours sur l'origine des connaissances humaines depuis l'invention de la forge par Tubalcaïn, allant des Hébreux aux Phéniciens, aux Grecs, aux Romains, aux barbares Mérovingiens; aux Carlovingiens, un peu moins bornés que les Mérovingiens; aux Arabes, aux Turcs, etc., etc.

Les dames en suaient à grosses gouttes; on aurait bien voulu lui crier : « *Halte!...* halte!... » mais dans une assemblée pareille cela ne convenait pas; il fallut attendre qu'il s'arrêtât de lui-même; et cela durait déjà depuis au moins une heure, quand on le vit enfin tourner son dernier feuillet, ce qui fit pousser à toute la salle un long soupir de soulagement. Mais il n'avait pas encore fini, et dit avec finesse qu'il n'entamerait pas le chapitre des découvertes modernes, pour ménager la modestie de ses contemporains et particulièrement celle de S. M. Louis-Philippe. Il lui fallut encore un bon quart d'heure pour expliquer cela, de sorte que la désolation vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gagnait de nouveau, quand à la fin des fins il s'assit en faisant un grand salut, au milieu des applaudissements de toute l'assemblée.

Aussitôt après, M. Laperche se mit à proclamer les noms des vainqueurs, en commençant bien entendu par les philosophes. C'était sa spécialité et son triomphe. M. Laperche jouissait d'une haute taille, qui permettait de le voir de loin, et d'une voix onctueuse et retentissante, quoique un peu nasillarde, qu'il exerçait tous les jours avec son grec.

Je bouillonnais à l'appel de tous ces noms; le feu de l'espérance me sortait par les joues. Tous les camarades, du reste, étaient dans le même état; nous ne pouvions attendre notre tour; mais comme, entre chaque proclamation, pendant que le vainqueur descendait dans la salle se faire couronner par ses parents, l'orchestre jouait un petit air, cela prenait du temps, et, sur les trois heures seulement, le tour de notre classe arriva.

J'avais déjà distingué mon père et ma mère, assis l'un à côté de l'autre, au milieu de la foule brillante qui nous regardait, lorsque M. Laperche se mit à proclamer les prix de la sixième, et qu'au lieu de mon nom, comme je m'y attendais, j'entendis ceux de MM. Poitevin, Henriot et Vaugiro, tous protégés de M. Gradus. Moi, je n'avais que des accessits!

J'en étais devenu pâle comme un mort.

A la fin, cependant, pour le prix de mémoire, qu'on ne pouvait pas me refuser, — parce que j'avais toujours le mieux su mes leçons, — pour le prix de mémoire, je fus nommé le premier.

Je me ranimai d'un coup, et je courus, ivre de bonheur, me faire couronner par mon père et ma mère, qui m'embrassèrent tous deux en pleurant. Puis, je revins; et, quelques minutes après, la distribution des prix étant terminée, la foule s'écoula lentement, roulant sur l'escalier de bois avec un grand bruit sourd.

Je descendis; la réflexion m'était revenue, je frémissais en moi-même. Sous la porte, dans le vestibule, je trouvai mon père seul; il m'avait attendu, et m'embrassa de nouveau avec effusion, en me disant :

« Je suis content de toi, Jean-Paul, très-content; tu m'as donné toute la satisfaction que je pouvais espérer... Arrive!... ta mère nous attend à l'Abondance, tes effets sont déjà sur la voiture ; nous allons partir tout de suite. »

Je le suivis tout pensif. Vers dix heures, nous entrions à Richepierre; pendant toute la route, malgré la satisfaction de mes parents, je n'avais pas dit un mot; l'injustice qu'on venait de me faire me stupéfiait, je ne pouvais pas y croire, cela me paraissait quelque chose d'horrible!

IV

Je vous ai raconté ma première année de collége. Les quatre années suivantes ressemblèrent à celle-là d'une façon déplorable; après M. Gradus, vint M. Laurent; après M. Laurent, M. Laperche; après M. Laperche, M. Damiens; après M. Damiens, M. Fischer. Après le *de Viris illustribus Romæ*, le *Cornelius Nepos*, le *Selectæ è profanis*, le *Virgilii Eclogæ*, le *de Senectute*, les *Géorgiques*, les *Odes* d'Horace, *Mæcenas atavis*, etc.; sans parler de la *Chrestomathie* grecque, des *Fables* d'Esope, de la *Cyropédie* de Xénophon, du premier livre de l'*Iliade;* du rudiment, du rudiment, du rudiment; des temps primitifs et des temps primitifs; de la grammaire et de la grammaire; des règles et des règles; le tout sans explications! — Et puis de la physique sans instruments, de la chimie sans laboratoire, de l'histoire naturelle sans collections, de l'histoire sans critique; enfin des mots, des mots, toujours des mots!

Faut-il s'étonner que tant de gens n'aient que des mots dans la tête? On ne nous apprend que cela dix ans de suite. C'est la mémoire mise à la place du raisonnement; c'est la formule, la règle sacro-sainte, posée sur l'intelligence, comme une cage sur un oiseau.

Bienheureux quand, dans un de nos pauvres colléges municipaux, se rencontre un professeur qui ramène les esprits au sens du vrai, et s'efforce de faire comprendre à ses élèves que la beauté d'une œuvre littéraire ne résulte pas de l'arrangement des mots, mais de la justesse des pensées, de la profondeur des sentiments et de la vérité des observations; cet homme, avec des sujets médiocres, fait des élèves remarquables, en vertu du proverbe que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois.

J'avais commencé mes études jeune, plein d'ardeur et d'illusions, et, cinq ans après, le rudiment m'avait abruti; l'encombrement des mots de chimie, de géographie, de physique, de latin, de grec, de mythologie, de noms propres, de dates, de règles, et même d'allemand, que nous enseignait aussi M. Laperche, d'après la même méthode que son grec, cet

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

entassement était devenu tel que je n'y comprenais plus rien moi-même.

Je prenais les mots pour des choses. Après avoir récité la liste des corps simples, je croyais les connaître; après avoir répété mot à mot un chapitre de physique, je me figurais être aussi savant qu'Ampère, Arago, Gay-Lussac, etc., sans avoir jamais rien vu, rien expérimenté.

Pour le grec et le latin, c'était différent; quand on me parlait de la beauté d'une ode d'Horace, d'un chant d'Homère, d'un discours de Démosthènes, je me figurais qu'on voulait se moquer de moi; que rien n'était plus ennuyeux; que tous ces gens-là radotaient, qu'ils cousaient des mots les uns au bout des autres, d'après les règles de la syntaxe, comme M. Gradus; et Bossuet, Corneille, Racine, Boileau me produisaient le même effet; leurs chefs-d'œuvre me faisaient suer à grosses gouttes! Tous mes camarades avaient la même façon de voir; mais nous voulions être reçus bacheliers, et nous prenions la mine de gens convaincus. L'ennui, le découragement nous avaient saisis; et voilà ce qu'on appelle développer dans la jeunesse le sentiment du beau, le goût de la littérature, le culte des anciens.

Bref, on nous avait rendus stupides; et, puisque nous en sommes sur ce chapitre, je soutiens que bien des jeunes gens sortent de leur collége dans le même état; qu'ils ont perdu le sens commun, et qu'il leur faut deux ou trois ans pour se remettre, quand ils se remettent, car beaucoup n'en reviennent jamais, et ceux-là restent des machines toute leur vie; après avoir eu l'opinion de leur professeur, ils ont l'opinion de leur gazette; ils s'appellent entre eux gens sérieux, raisonnables; ils condamnent tout mouvement vers le progrès, et ne connaissent absolument que leurs formules; tout ce qui dérange leurs formules est détestable; ils ne veulent pas en entendre parler, ils le repoussent et le proscrivent.

Le pire, c'est qu'un grand nombre, outre le sens commun, ont aussi perdu le sentiment de la dignité naturelle à l'homme. Je ne parle pas des vices que l'ennui profond engendre dans les établissements fermés, je parle du sentiment de la justice et de la liberté; je parle du courage nécessaire pour soutenir son droit envers et contre tous; je parle de la bassesse de caractère qui succède à la fierté native de tout être bien conformé; oui, l'affaissement des caractères résulte aussi de ce système d'instruction.

La quatrième année de mes études, étant en seconde, il arriva pendant l'hiver quelque chose de bien singulier.

J'avais alors quinze ans; j'étais malade depuis quelques mois, malade d'ennui, pâle, les yeux creux, maigre comme un clou; de grands cheveux bruns me retombaient sur le front, quelque léger duvet commençait à paraître sur mes joues et mes lèvres; je m'affaissais. Il me fallait toute la vitalité que j'avais puisée autrefois dans l'existence heureuse de la famille, en pleins champs, pour me soutenir encore un peu; et, pendant les récréations, je restais toujours à moitié couché sur le banc, derrière mon pupitre, regardant avec indifférence les jeux des autres élèves.

Je voyais tout en noir.

Mon ami Goberlot, l'année d'avant, était parti pour Fribourg, d'où le pauvre garçon devait revenir bien changé par les Jésuites. Mais cela ne regarde pas mon histoire, et je ne veux pas dire de mal d'un vieux camarade.

« Quel malheur d'être venu dans ce monde! Quel tas de Canard, de Gradus et de Laperche nous environnent! Quelle quantité de mensonges on vous fait avaler pour des vérités! Dieu du ciel! faut-il que, sans savoir ni comment ni pourquoi, nous soyons condamnés à ces galères? »

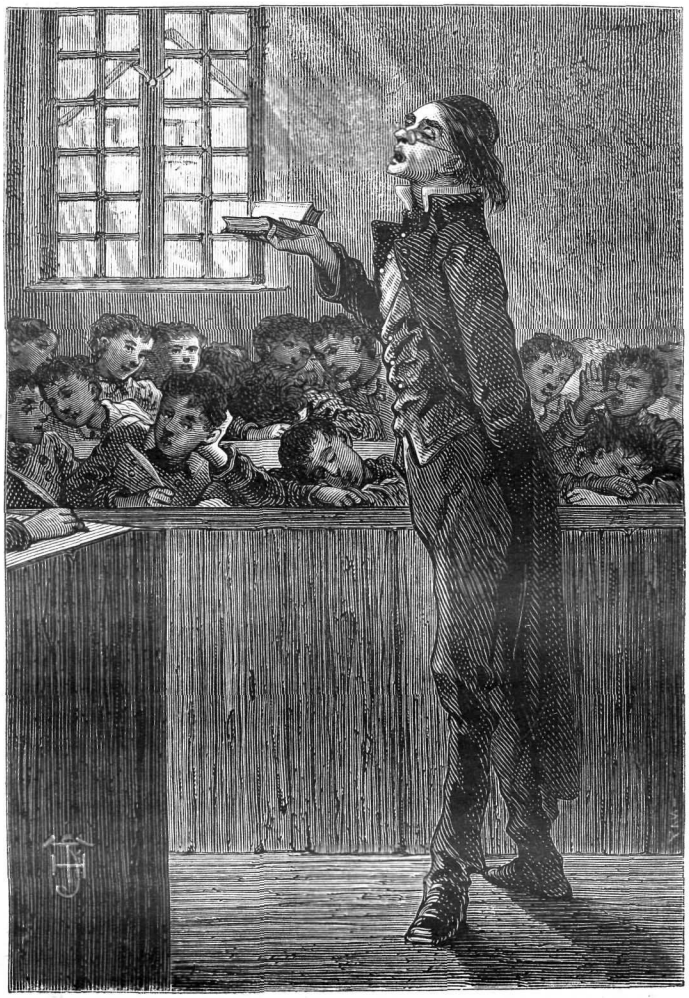
C'est à ce genre d'idées peu consolantes que je me livrais depuis quelque temps. Je tremblais, je pleurais pour rien; j'étais devenu comme une femme, et pourtant je ne connaissais aucun vice. C'est à force d'avoir avalé du rudiment, de la nomenclature et des injustices, que je me trouvais dans cet état.

Or, vous saurez que, en ce temps de crise, trois ou quatre grands gaillards de dix-huit à vingt ans avaient pris l'habitude de molester les petits et même de les battre, lorsqu'ils n'acceptaient pas leurs vexations d'un air de bonne humeur; c'étaient des fils de famille qui se livraient à ces distractions, au lieu de préparer leur baccalauréat; mais les professeurs leur donnant des leçons particulières, ils étaient sûrs d'arriver tout de même.

Le maître d'étude Bastien fermait les yeux sur ces choses, les tyrans de nos récréations avaient donc beau jeu.

Le plus acharné de ces mauvais drôles était M. Charles Balet, le fils de l'avocat Balet, de Sarrebourg, un fainéant, un ivrogne, une nullité dont les vices n'ont fait que s'accroître de jour en jour, jusqu'à l'époque où, s'étant ruiné de fond en comble, il devint chaudronnier ambulant, menant son âne pelé par la bride. Tout le pays a vu cela.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Καὶ... ἱ... ἵ... ἱ?.... Καὶ... ἵ... ἱ... ἱ?... (p. 51).

Mais alors c'était un riche; il faisait des farces et ne se refusait rien, en fait d'insolences et de brutalités, sur les petits qui ne pouvaient pas lui résister.

Un soir donc, pendant les grands froids de janvier, tous les élèves étaient réunis dans la salle d'étude; les uns jouaient à la main chaude, aux billes, etc.; d'autres causaient autour du poêle, quand tout à coup un immense éclat de rire retentit.

M. Charles Balet venait de faire une farce à l'un des petits, Lucien Marchal, un bon petit garçon de onze à douze ans, bien doux, bien tranquille, et même un peu rêveur, comme il arrive aux enfants éloignés pour la première fois de leurs parents.

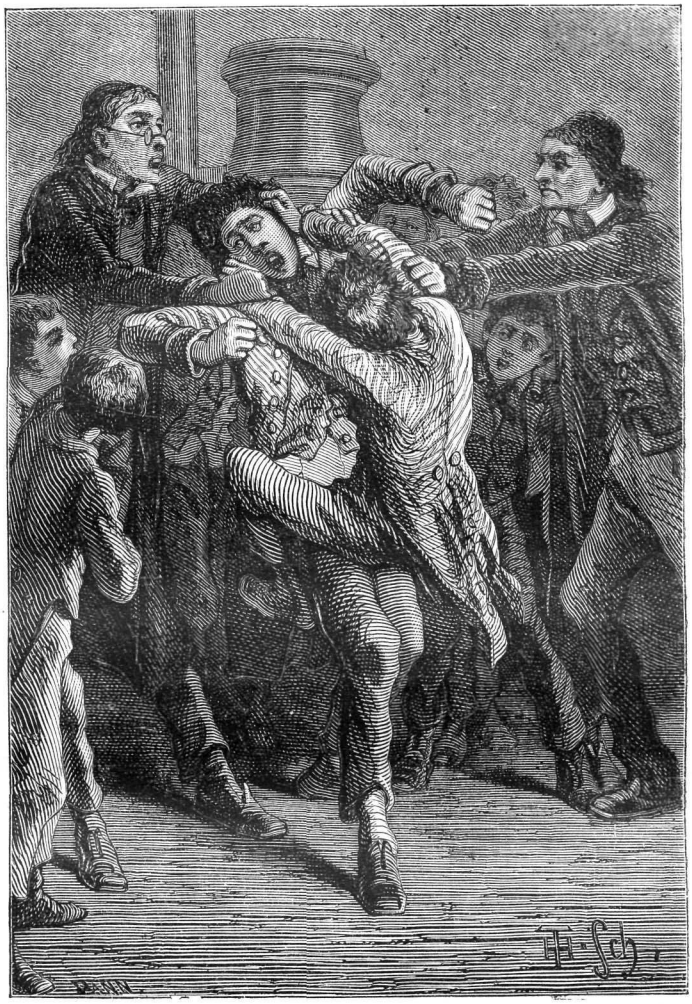
M. Balet venait de lui tirer brusquement la chemise, par un trou du pantalon; c'est de là que venait la joie des autres.

Le petit Marchal, tout rouge de honte, se dépêchait de rentrer sa chemise; mais Charles Balet, encouragé par son triomphe, la retirait aussitôt à grandes secousses, de sorte que l'ouverture du pantalon s'élargissait toujours, et que Marchal, au milieu du cercle des rieurs, et trop faible pour se défendre, se mit à pleurer.

Moi, derrière mon pupitre, j'avais regardé cela; je sentais mes joues trembler.

Depuis longtemps j'en voulais à ce tyran, qui n'avait pourtant jamais osé m'attaquer, devinant sans doute, quoique beaucoup plus grand et plus fort que moi, qu'il pourrait bien risquer quelque chose et recevoir des égrati-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Au secours!... on m'étrangle!... (p. 58).

gnures, ce qui n'entrait pas dans son caractère.

De mon côté, me sentant beaucoup plus faible, j'hésitais; mais, aux sanglots de Marchal, l'indignation l'emporta.

« Dis donc, Balet, m'écriai-je en élevant la voix, tâche de cesser tes mauvaises plaisanteries; je te défends de tourmenter les petits. »

Le gueux se retourna stupéfait de mon audace; il me regarda de haut en bas, surpris de voir qu'un *nabot*, comme il m'appelait, osât porter atteinte à son autorité.

Tous les autres, non moins étonnés, s'étaient tus, regardant. . écoutant.

Je sortis lentement de ma place derrière la table, devinant qu'il allait falloir livrer bataille, et résolu de faire payer cher sa victoire au grand lâche que je détestais.

Il était devenu d'abord tout rouge, et puis pâle.

« Tu me défends, toi ! dit-il en ricanant; tu me défends?

— Oui, lui répondis-je froidement et les dents serrées, je te défends de battre les petits ! »

Alors il leva la main; mais aussitôt la colère amassée dans mon cœur eut sa satisfaction, et d'un bond je lui sautai au cou comme un chat, les ongles plantés derrière ses oreilles.

Il fit entendre un cri terrible.

En même temps, tous les camarades, surtout les petits, transportés d'enthousiasme en voyant le tyran attaqué, me crièrent :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Courage, Nablot.... courage! »

Je n'avais pas besoin d'encouragements! Le grand Balet me frappait des deux poings à la figure, et le sang me jaillissait du nez, mais je ne lâchais pas prise; je me cramponnais, mes ongles entraient dans sa chair de plus en plus, et je riais comme joyeux, en lançant au bandit des coups de pied dans les jambes, avec une rage qui le fit bientôt crier :

« Au secours!... On m'étrangle!... »

Personne ne bougeait.

« Ah! grand lâche, lui dis-je en redoublant, tu as peur! »

Et le frémissement d'enthousiasme, les cris de « Courage, Nablot! » furent tels que le maître d'étude entendit du corridor, et M. le Principal de sa chambre au fond.

Tout à coup la porte s'ouvrit; M. Rufin, M. Bastien, Canard et Miston parurent à l'entrée de la salle.

Balet, se voyant secouru, redoublait ses coups de poing; mais il chancelait, il suffoquait, il pleurait, quand de tous les côtés à la fois je fus saisi et arraché de son cou sanglant.

« Monsieur Nablot, je vous chasse! me criait le Principal, je vous chasse!... Dans votre position.... maltraiter M. Balet.... c'est abominable!... »

Je n'écoutais rien. Et pendant que les autres me tiraient par les bras et le collet de l'uniforme pour m'entraîner, regardant le tyran d'un œil sauvage, je lui dis en riant :

« Ça t'apprendra, grand lâche, à battre les petits.... Attention à toi!... »

Et comme il me menaçait encore, me voyant retenu, d'un mouvement terrible je me dégageai de toutes les mains, et, bondissant, je lui crachai à la figure.

Alors le Principal indigné me fit saisir et porter au cachot.

Les vitres de la prison étaient cassées, il ne restait que les barreaux. Le vent, le froid, la pluie et la neige entraient tour à tour dans cette petite pièce, étroite et sombre, où se glissait rarement un rayon de soleil. On me mit là sur des dalles, et je ne bougeai pas pendant quatre heures; le sang à la fin s'était gelé sur ma figure. J'entendis sonner la cloche pour aller au réfectoire, puis pour la récréation, puis pour le coucher.

Tout le monde était au lit depuis une heure, il gelait à pierres fendre, quand un pas lointain glissa dans le corridor, une clef entra dans la serrure; M. le Principal lui-même s'était souvenu de moi. Canard, Miston, le père Dominique, le père Van den Berg m'avaient oublié, ou peut-être pensaient-ils que j'étais indigne de vivre, ayant osé battre M. Balet, le fils du premier avocat de Sarrebourg.

M. Rufin tenait sa bougie, qu'il abritait d'une main; il me dit : « Levez-vous.... allez vous coucher.... J'ai fait prévenir votre père, il viendra vous prendre demain. »

Je me levai sans répondre, et, montant le grand escalier sombre, je me lavai la figure en passant à l'aiguière, et puis j'allai me mettre au lit, moitié content, moitié inquiet.

Les paroles du Principal me revenaient à l'esprit : « Dans votre position, battre M. Balet!... » Je me demandais ce que cela voulait dire.

Il était dix heures, et la cloche sonnait pour la dernière étude avant midi, lorsque je m'éveillai dans le grand dortoir désert, les fenêtres toutes blanches de givre. Les camarades me voyant dormir comme un bienheureux, la figure toute bleue de coups, ne m'avaient pas réveillé, et le maître d'étude, M. Bastien, pensant que j'étais chassé du collége, ne s'était pas non plus occupé de moi.

Je me levai; et tout en m'habillant, assis sur le lit, égayé par le jour clair et blanc de l'hiver, par la satisfaction d'avoir battu celui que je détestais, je me mis à siffler comme un merle. J'étais las du collége, et, quoi qu'il pût m'arriver, rien ne pouvait être pire que cette existence de prisonnier; c'est du moins ce que je pensais.

« Tu seras clerc de ton père, me disais-je, tu travailleras dans l'étude, en attendant l'âge de t'engager. »

Mes idées s'éclaircissaient, et je prenais gaiement mon parti de tout, quand, au fond de la grande salle, parut M. Canard, en cravate de couleur et petite calotte sur l'oreille, qui me cria d'un air narquois :

« Eh bien, monsieur Nablot, vous ne voulez donc pas nous quitter?... Votre papa est en bas, qui vous attend. »

Comme je croyais tout terminé avec ce collége, je lui répondis, en imitant son accent nasillard :

« Tout de suite... monsieur Canard... tout de suite!... »

Ce qui l'offensa gravement.

« Monsieur Nablot, dit-il, qui vous a permis de me contrefaire? Vous êtes un malhonnête...

— Et vous, monsieur Canard, vous êtes un homme injuste : vous m'avez donné de la mie pendant quatre ans, parce que mon père ne vous graissait pas assez la patte. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors il devint tout rouge, et comme il restait là, ne sachant que répondre, je passai devant lui lentement et je descendis l'escalier.

En bas, dans l'antichambre de M. le Principal, j'entendis la voix de mon père, et je frappai.

« Entrez ! »

Mon père était là, debout.

En me voyant entrer la figure toute machurée, l'excellent homme, fort triste, comme on pense, ne put s'empêcher, malgré le chagrin que je venais de lui donner, de m'embrasser avec attendrissement.

« Mon pauvre enfant, dit-il, comment as-tu pu maltraiter un de tes camarades? Ce n'est pourtant pas ton caractère.

— Monsieur Nablot, dit le principal, vous vous faites illusion sur Jean-Paul; c'est un caractère intraitable, un mauvais cœur.

— Le grand Balet a trois ans de plus que moi, dis-je alors; il bat tous les petits depuis longtemps ; je lui ai défendu de continuer, et c'est lui qui a commencé ; qu'on demande à tout le monde : il a commencé.

— M. Balet est à l'infirmerie ; vous l'avez battu d'une façon indigne, il a les jambes toutes noires. Vous avez voulu l'étrangler... Vous êtes un caractère violent.

— Je n'ai jamais fait de peine à personne, répondis-je ; mais je ne me laisserai pas battre. Le grand Balet me croyait plus faible, il s'est trompé. Tous les camarades m'ont donné raison; qu'on leur demande ce qui s'est passé; ce sont eux qu'il faut interroger, et non pas le grand Balet, ni M. Bastien, qui n'était pas là. Qu'on fasse venir les petits... qu'on les interroge... on verra !... »

Il y eut un instant de silence, et mon père, profondément ému, me dit :

« Ecoute, Jean-Paul, je viens d'intercéder pour toi. C'est une honte... une grande honte d'être chassé du collége ; cela vous suit toute la vie !... Je viens de supplier M. le Principal de t'excuser ; il s'est laissé fléchir, mais à une condition, c'est que tu feras des excuses à M. Balet, un de tes anciens... un...

— Jamais! répondis-je brusquement, non!... Quand j'ai raison, je ne fais pas d'excuses... ce serait une bassesse... Tu m'as toujours dit qu'il valait mieux tout supporter que de faire des bassesses !

— Vous l'entendez ? » dit le Principal.

Mon père était devenu tout pâle. Il me regarda quelques secondes, les yeux pleins de larmes.

« Oh ! Jean-Paul !... » fit-il tout bas.

Puis, se tournant vers M. Rufin, il dit d'une voix un peu enrouée :

« Je les ferai pour lui, monsieur le Principal, si vous voulez bien le permettre... »

Alors, entendant cela, je pris ma casquette sur la chaise, et je sortis le cœur déchiré. Le Principal me cria de la chambre :

« Retournez à votre place à la salle d'étude; en considération de l'honnête homme dont vous êtes le fils, je veux bien vous recevoir encore. »

Je m'arrêtai deux secondes dans l'antichambre, me demandant si j'accepterais. Jamais je n'ai réfléchi plus vite; les idées me passaient par la tête comme des éclairs; l'affection que je portais à mon père me décida.

« J'irai jusqu'à la fin de l'année, me dis-je, et puis ce sera fini; j'en ai bien assez ! »

Et d'un pas plus lent, traversant la cour, j'entrai dans la salle d'étude.

Tous les yeux se levèrent.

Je passai près du poêle, j'enjambai mon pupitre et je m'assis à ma place.

M. Bastien s'approcha doucement ; comme il allait me parler, je lui dis à voix basse :

« Je suis revenu par ordre de M. le Principal. »

Au même instant, mon père et M. Rufin passaient dans la cour, devant les fenêtres, sans s'arrêter. Le maître d'étude retourna s'asseoir dans sa chaire, et je me mis tranquillement à faire mon devoir, jusqu'à l'heure où la cloche annonça le dîner.

Tout alla comme à l'ordinaire, personne ne me parla de ce qui s'était passé.

Huit jours après, le grand Balet revint aussi s'asseoir à sa place. Quelquefois, en levant les yeux par hasard, je le voyais qui m'observait; aussitôt il regardait ailleurs. Il vexait encore les petits, mais le prestige de sa force était tombé, quelques autres grands prenaient la défense des faibles.

Quant à moi, j'étais devenu encore plus sombre qu'avant ; une chose m'humiliait, c'est que mon père eût fait des excuses ; en pensant à cela, tout mon sang se retournait, cela me paraissait contre nature, et, puisqu'il faut dire toute ma pensée, je lui en voulais...

Les choses allèrent ainsi jusqu'à la fin de l'année. Les camarades se tenaient en quelque sorte éloignés de moi ; je me souciais aussi fort peu de leur amitié ; depuis le départ de Goberlot, je n'avais plus d'affection particulière au collége. L'étude m'ennuyait de plus en plus. Enfin, les vacances revinrent comme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'habitude. Je n'obtins pas un seul prix ; cette fois, le dégoût était complet, et j'étais bien décidé à ne plus revenir.

V

Cette année-là, les vacances furent tristes.

Je ne voulais plus retourner au collége, et je n'osais le dire à mes parents, sachant combien cela leur ferait de peine.

Au lieu de me promener comme autrefois dans les vallons et les bois, si beaux en automne ; au lieu de me baigner à l'ombre des hêtres et de pêcher à la main sous les roches, ce qui me rafraîchissait le sang et ranimait toujours mes forces, je restais tout rêveur à la maison.

Notre jardin en pente ; ses petits murs tapissés d'espaliers ; sa gloriette couverte de vigne vierge, de pois d'Espagne et de chèvrefeuille ; ses grands massifs de groseilliers et de framboisiers, où ma mère et Babelô faisaient la cueillette ; les grosses poires dorées et les magnifiques pommes rouges courbant sous leur poids les branches des vieux arbres, tout cela ne me disait plus rien.

J'entendais les cris de joie de mes frères et sœurs dans la rue, au passage des hautes voitures de regain, sans même regarder à la fenêtre ; et durant de longues journées je me tenais assis à l'étude auprès de M. Pierron, un bon vieux clerc, grave, sérieux, un peu maniaque, comme tous les gens de bureau, aimant à tout mettre en ordre ; sa plume à droite, près de l'écritoire, sa grosse tabatière d'écorce de bouleau à gauche, sous la main, pour n'avoir jamais à chercher et penser le moins possible.

Je voyais des files de cinq et six paysans, hommes et femmes, en robes crasseuses, jupons de laine, sarraux bleus, l'air soucieux, l'œil louche, se regardant en dessous, venir se disputer chez nous sur leurs contrats de vente ou de fermage, cherchant à se tromper les uns les autres par des détours ridicules, se grattant la tignasse, ou mettant la main sur l'estomac pour attester leur bonne foi ; et mon père, forcé de leur expliquer longuement, de point en point, d'abord ce qu'ils voulaient, car ils ne le savaient pas toujours, et puis ce qu'ils pouvaient faire d'après la loi, car ils n'en savaient rien du tout et se croyaient tout permis, même de convenir entre eux de choses contraires à l'ordre public.

Ces mauvaises intentions se voyaient comme peintes sur leurs figures, dans leurs paroles et leurs gestes. Je m'en indignais. Le père aussi quelquefois avait peine à se contenir ; mais il devenait vieux, il avait de grandes charges à supporter pour l'instruction de ses enfants, et bien souvent, quand tous ces êtres de mauvaise foi n'avaient pu s'entendre et que tout semblait rompu, il reprenait l'affaire depuis le commencement avec une patience admirable, et finissait, à force de bon sens, de justice et de droiture, par les accorder et rédiger son acte.

Voilà l'existence du notaire de village ! On se figure qu'il n'a pas besoin d'en savoir autant que ceux des villes, c'est une grande erreur. Dans les villes, on trouve des avocats, des avoués, des géomètres, des architectes, des experts de toute sorte, capables de vous éclairer et de vous aider au besoin ; à la campagne, le notaire fait tout lui seul, il tire tout de son propre fonds ; et puis dans les villes chacun sait ce qu'il veut, comment il le veut, à quelles conditions il se soumet ; et le plus souvent les paysans n'en savent rien du tout ; ils se croient plus malins que les autres et marchent hardiment d'après cette bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, sans prévoir les conséquences dangereuses de leurs finesses.

Dans les villes aussi, les contractants savent parler, s'expliquer, dire clairement leurs intentions, qu'il suffit d'écrire dans les formes prescrites par la loi : au village, le notaire est forcé de tout débrouiller, dans l'esprit de ses clients d'abord, ensuite sur le papier. Il est en quelque sorte le tuteur ou le fléau du pays ; il conserve l'avoir des familles ou il les ruine ; c'est quelque chose de terrible, surtout avec ce principe « que nul n'est censé ignorer la loi », lorsque pas un paysan sur mille n'en connaît le premier mot.

Et je me permets de dire à cette occasion que, du moment qu'on écrit un tel principe dans la loi, parce qu'il est indispensable au gouvernement des peuples, on devrait au moins trouver autre chose que des affiches pour faire connaître les nouvelles lois ; les affiches sont bonnes pour ceux qui savent lire ! Si l'on tient à ces affiches, on devrait apprendre à lire aux enfants, sans cela ce principe n'est pas seulement une fiction, c'est un mensonge, une imposture, un moyen détourné de livrer la masse à la rapacité d'une foule d'égoïstes. Et si l'on ne veut pas que les gens sachent lire,— car il y a des richards, des nobles et des prêtres qui ont cette idée

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans notre pays, — eh bien alors, qu'on fasse publier les lois au prône, par les curés ; cela serait au moins aussi utile que les mandements des évêques sur le gras et le maigre, et cela ne nuirait pas à la religion : l'ignorance amène la misère, et la misère amène tous les vices.

Le spectacle de tout le travail que faisait mon père pour nous élever, en restant honnête homme, me donnait beaucoup à réfléchir, et la carrière du notariat me paraissait de plus en plus difficile.

« C'est bien la peine, me disais-je souvent, de tant étudier pour en arriver là ! »

Vers la fin des vacances, l'idée de retourner au collége m'accablait, et j'étais d'autant plus à plaindre que le courage de refuser franchement me manquait. Non, je n'osais faire un tel chagrin à ceux qui m'aimaient et mettaient en moi leurs plus chères espérances.

Cela se présenta pourtant la veille du départ ; l'aveu m'échappa sans y penser.

C'était le matin, avant l'arrivée de notre vieux clerc; j'occupais déjà ma place ordinaire à l'étude, le coude au bord de la fenêtre, et je rêvais tristement.

Le père, en train d'écrire un acte qu'il avait étudié la veille jusqu'à minuit, ne faisait pas attention à moi ; il était absorbé, quand tout à coup je m'écriai :

« Plutôt que de retourner au collége, j'aimerais mieux me jeter à la rivière ! »

Le pauvre homme se retourna brusquement; il me regarda quelques secondes, et puis, élevant la voix, une voix frémissante de douleur, il dit :

« Voilà donc la récompense de mon travail depuis tant d'années !... Voilà mon espérance qui s'en va !... Voilà ce qu'il me faut entendre de l'enfant en qui j'avais mis toute ma confiance !... Je l'ai trop aimé !... »

Il jeta sa plume comme désespéré.

« Oui, je l'ai trop aimé !... J'ai peut-être fait tort à ses frères... C'est ma punition. »

Il se mit à marcher avec agitation ; chacune de ses paroles me perçait le cœur : il avait raison, je ne répondais pas à son affection, j'en étais indigne.

« Que veux-tu faire? dit-il en se rasseyant désolé. Dans ce monde, il faut faire quelque chose pour vivre.

— Tout ce que tu voudras, lui répondis-je ; fais-moi cordonnier, boulanger, tailleur, tout, j'accepte tout, plutôt que de me remettre au latin. »

La mère entrait dans ce moment, et le père lui dit d'un accent étrange :

« Tiens, voilà Jean-Paul qui ne veut plus continuer ses classes.

— Non, m'écriai-je, c'est assez ! Je ne peux plus supporter toutes ces injustices. Je ne veux plus être forcé de demander pardon à des Charles Balet ! »

Mon pauvre père était devenu tout pâle.

« Mais ce n'est pas toi, Jean-Paul, fit-il au bout d'un instant, qui as demandé pardon.... C'est moi !...

— Et pourquoi l'as-tu fait? lui dis-je, car cette grande humiliation m'était restée sur le cœur, et l'idée de retourner où je l'avais subie m'ôtait toute retenue.

— Tu veux le savoir? dit le père d'une voix tremblante, eh bien, je vais te le dire.... J'ai fait cela pour toi.... pour te permettre de continuer tes études et ne pas briser ta carrière.... Si l'on t'avait renvoyé, je n'aurais pu, faute d'argent, te placer dans un autre collége.... A Saarstadt, M. le Principal me fait crédit.... »

Il voulut continuer, mais les larmes lui coupèrent la voix.

« Il fallait bien aussi penser à tes frères et sœurs, dit-il en se reprenant.... Je ne pouvais pas tout faire pour toi, et rien pour les autres. Je ne suis pas riche, et vous êtes cinq !... »

Il allait de long en large, sanglotant dans son mouchoir. Moi, je baissais la tête.

« C'est convenu depuis longtemps avec le Principal, reprit-il. A la fin de la deuxième année, comme je demandais un délai pour le payement du second semestre, que je n'avais pu réaliser, ayant placé ta sœur Marie-Reine à Molsheim et ton frère Jean-Jacques à Saverne, M. Rufin me dit : — Je connais votre position.... vous êtes chargé d'une nombreuse famille.... Votre fils est un peu turbulent, mais il a de l'intelligence et travaille bien.... Ce serait dommage de l'arrêter au milieu de ses études. Ne vous tourmentez pas.... J'attendrai ! »

Il se remit à pleurer, en disant :

« Eh bien, les choses ont toujours marché depuis sur le même pied.... Je n'ai jamais donné que des à-compte. Cela m'a permis de placer aussi ton frère Jean-Philippe et ta sœur Marie-Louise.... Je suis en retard de plusieurs semestres.... mais M. le Principal attend.... Je lui paye les intérêts.... il ne me presse pas trop. — Je ne voulais pas te le dire.... Je voulais porter l'humiliation tout seul.... Voilà pourquoi j'ai demandé pardon à ce grand vaurien qui t'avait battu ! »

Alors, entendant cela, je me levai en lui criant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Mon père, pardonne-moi !... Je ferai toujours ce que tu voudras.... Je ne te demanderai jamais plus rien ! »

Il me reçut dans ses bras et me dit, en me regardant avec un attendrissement inexprimable :

« Courage, mon enfant, courage !... Tu pourras être bien plus malheureux que tu ne l'es maintenant ; mais souviens-toi que le seul malheur qu'il faille redouter, le seul irréparable, c'est de ne pas remplir son devoir. Je te pardonne de bon cœur. Va demander aussi pardon à ta mère, car elle ne savait rien non plus, et tu m'as forcé de raconter devant elle que nous devons à un étranger le bienfait de ton éducation. »

Je me mis à genoux devant ma mère, qui pleurait la tête penchée dans sa main ; elle m'embrassa, et comme nous ne pouvions arrêter nos larmes, le père dit :

« Pierron va venir !... Entrons dans la salle à manger. »

Nous sortîmes.

« A quelle heure partons-nous, mon père? dis-je en m'essuyant les yeux.

— Aussitôt après déjeuner, Jean-Paul. J'ai prévenu Nicolas d'atteler le cheval ; à quatre heures, il faut que je sois de retour, car les Didier viendront ce soir signer leur acte ; c'est convenu, Pierron va le mettre au net.

— Et tes effets sont prêts, dit la bonne mère, j'ai tout arrangé dans la malle. »

Alors, quoi qu'il pût arriver, et quand même mon dégoût aurait été encore dix fois plus grand, je me serais regardé comme un gueux de faire la moindre objection.

Au contraire, j'avais hâte de me remettre au travail et d'en finir avec mes deux dernières années de collége, mais bravement, sans compter sur les prix, et décidé seulement à les mériter.

VI

Cette année-là, j'obtins une petite chambre pour moi tout seul, donnant comme presque toutes les autres sur la cour intérieure, une ancienne cellule de capucin, blanchie à la chaux, avec un petit lit, une chaise, une table en bois de sapin.

J'avais seize ans, j'entrais dans la classe des grands. Enfin j'étais mieux ; je pouvais travailler un peu le soir et rêver à mes leçons, cela me fit plaisir.

Et puis, j'appris à connaître un professeur digne de ce nom, car tous les autres, dans notre collége, n'étaient, à proprement parler, que des routiniers, faisant leur métier d'instruire la jeunesse, comme on fabrique des chaussures, toujours sur les mêmes formes, ce qui ne demande pas beaucoup de réflexion.

Depuis mon arrivée à Saarstadt, j'avais vu M. Perrot traverser la cour matin et soir, clopin-clopant, le chapeau sur la nuque, pour se rendre à sa classe. Il n'avait pas l'élégance de M. Gradus, ni la majesté de M. Laperche ; il boitait des deux jambes, s'appuyant sur un bâton et galopant quelquefois d'une façon assez risible ; ses épaules étaient inégales, ses lèvres grosses, son front haut et chauve. Des lunettes en cuivre ballottaient sur son nez un peu mou et aplati ; ses habits, toujours mal fagotés, dansaient sur son dos ; en somme, on ne pouvait voir d'être plus indifférent à la mode.

Mais M. Perrot avait d'abord quelque chose qui manquait à ses confrères ; il savait le grec, le latin et le français à fond ; c'était un lettré dans toute la force du terme ; et, de plus, il avait le rare talent de communiquer son savoir à ses élèves.

Je n'oublierai jamais la première classe de rhétorique qu'il nous fit, et l'étonnement que j'éprouvai lorsque, au lieu de commencer par la correction grammaticale de nos devoirs de vacances, il mit tranquillement ce tas de paperasses dans sa poche de derrière, en nous disant :

« C'est bon !... c'est de l'histoire ancienne... Passons à de nouveaux exercices. »

Nous étions assis à quinze, dans la grande salle d'étude alors déserte, tournant le dos aux fenêtres du fond, et lui s'assit en face de nous, sur une chaise, près du poêle ; il retira une de ses bottines, qui le gênait ; il regarda, se gratta, remit la bottine d'un air rêveur et puis nous dit :

« Messieurs, vous prendrez des notes. Vous rédigerez mon cours, c'est la seule manière de bien fixer les choses dans la mémoire. Vous réserverez de grandes marges dans vos cahiers de rédaction, et sur ces marges vous écrirez l'entête des chapitres, avec les indications principales de la matière qui s'y trouve traitée.

« Ainsi, d'un coup d'œil, en parcourant ces entêtes, il vous sera facile de vous rappeler l'ensemble du chapitre, et si les détails ne vous reviennent pas tout de suite, vous n'aurez qu'à relire le développement en regard.

« La rhétorique n'est qu'une collection d'observations faites par des philosophes et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des critiques, sur les œuvres oratoires ou littéraires qui de leur temps avaient obtenu le plus de succès.

« Ces philosophes et ces critiques, au nombre desquels se trouvent Aristote, Longin, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, etc., ont tiré des règles de ces observations, concluant de ce qu'un tel moyen avait réussi souvent, qu'il devait toujours réussir dans les mêmes circonstances.

« C'est le recueil de ces règles qu'on appelle *rhétorique*.

« Mais remarquez bien, messieurs, que les œuvres avaient précédé les règles. Ce ne sont pas les règles qui ont produit les chefs-d'œuvre, ce sont au *contraire* les chefs-d'œuvre qui ont dicté les règles.

« Donc, pour savoir si les règles sont bonnes, fondées sur des observations exactes, et déduites avec rigueur de ces observations, nous recommencerons le travail que les critiques ont dû faire.

« D'abord, pour les différents genres oratoires : *démonstratif, délibératif* et *judiciaire*, nous lirons les discours de Démosthènes, de Cicéron, de Pline le Jeune, quelques harangues tirées de Tite Live, de Salluste, de Tacite, etc.

« Pour les productions du genre dramatique, nous lirons Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane chez les Grecs, Térence et Plaute chez les Latins, avec une ou deux tragédies de Sénèque.

« Nous verrons si la règle des trois unités: de temps, de lieu, d'action, a toujours été bien observée.

« Enfin pour tous les genres nous ferons la même étude ; alors notre rhétorique sera solide.

« Mais vous comprenez que ce travail ne peut se faire par écrit, car ce serait beaucoup trop lent, nous n'aurions pas vu le quart de nos auteurs à la fin de l'année. Nous traduirons donc verbalement tous les jours quelques pages d'un ouvrage ; chacun de vous à son tour lira, les autres suivront ; si quelque difficulté se présente, je vous éclaircirai la question, et vous en prendrez note.

« Nous embrasserons ainsi, dans un an, non-seulement les auteurs exigés pour l'examen du baccalauréat ès lettres, ce qui serait peu de chose, mais la littérature de deux grands peuples, représentée par leurs œuvres monumentales.

« Si nous voyons que le temps nous manque vers la fin de l'année, eh bien ! tous les jours, après neuf heures, lorsque les enfants iront dormir, nous autres nous poursuivrons nos études jusqu'à minuit s'il le faut.

« Profitez bien du temps, messieurs. Quant à moi, je n'épargnerai rien pour vous faire une bonne classe de rhétorique, qui vous servira toujours, quelle que soit la carrière que vous embrassiez par la suite, car, quoique bien peu d'entre vous soient destinés à devenir des auteurs, des poëtes ou des écrivains en titre, vous aurez toujours besoin de savoir *juger d'une production littéraire quelconque*; cela contribuera d'abord au développement de votre intelligence, ensuite aux jouissances sérieuses et durables de votre vie. »

Ainsi parla cet honnête homme, avec une simplicité qui me surprit ; jusqu'alors je n'avais vu que des faiseurs d'embarras, de pauvres sires, très-fiers de leur science grammaticale, tandis que M. Perrot parlait de lire tous les principaux auteurs grecs et latins, comme d'une chose toute simple. Cela me paraissait impossible, étant encroûté dans les difficultés de trois ou quatre rudiments, qui, bien loin de nous aider en quoi que ce soit, embrouillaient tout dans notre esprit ; mais je reconnus bientôt qu'avec un vrai professeur tout devient facile.

Cette année de réthorique et celle de philosophie qui suivit, fut le seul bon temps de ma jeunesse, le temps du réveil, après un long cauchemar, le temps où tout un monde d'idées parut éclore dans mon esprit, où la santé me revint, où le dégoût disparut.

M. Perrot aimait ses élèves! En hiver, pendant les récréations, quand le vent soufflait dans le vieux cloître, que la neige s'amassait aux vitres et que tout le monde grelottait dans les corridors, il arrivait le soir sur ses pauvres jambes infirmes ; il se pendait aux épaules de deux grands et ranimait le courage de tous, en chantant comme un véritable enfant : « Frère Jacques, dormez-vous? » ou bien : « Malbrouck s'en va-t-en guerre ! » *Bientôt la* vieille capucinière était ressuscitée, et l'on finissait par rire comme des bienheureux, jusqu'à l'heure où la cloche du père Van den Berg nous envoyait au lit.

En classe, nous parlions de harangues, de discours, d'Athènes, de Rome. Nous comparions Démosthènes, le dialecticien terrible, à Cicéron, le pathétique ; l'oraison funèbre des guerriers morts dans la guerre du Péloponèse, de Périclès, par Thucydide, à l'oraison funèbre du grand Condé, par Bossuet. On bataillait, on se disputait. Tantôt Masse, tantôt Scheffler ou Noblet en chaire soutenaient l'attaque des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

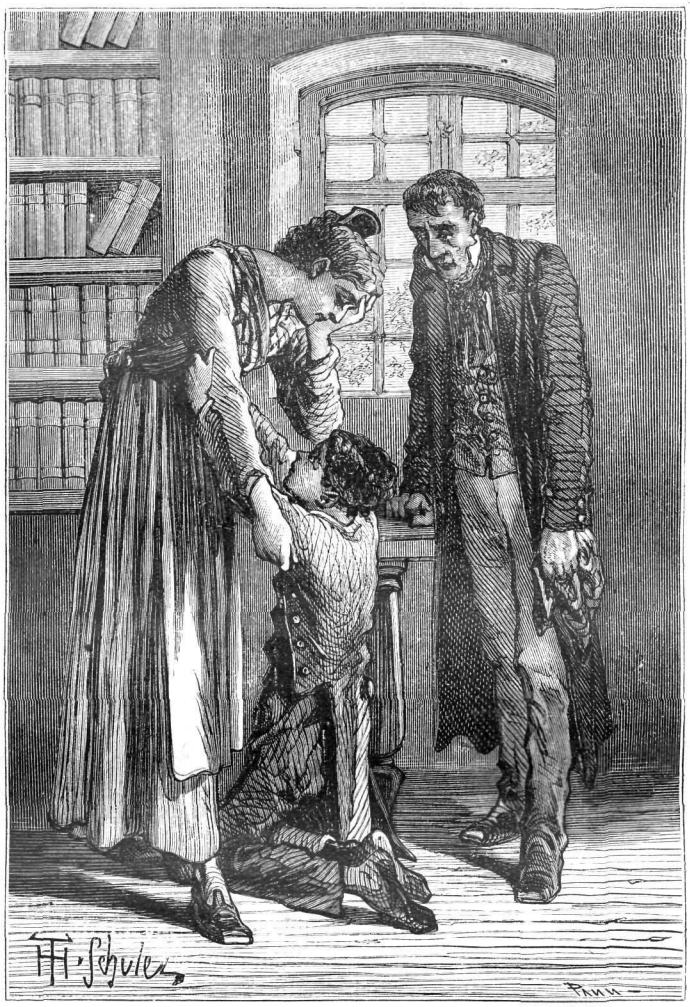
Je restais toujours rêveur à la maison (p. 60).

camarades, sur la supériorité de tel ou tel chef-d'œuvre. M. Perrot, assis au milieu de la salle, ses grosses lunettes sur le front et le nez en l'air, excitait les uns et les autres ; et quand par hasard l'un de nous trouvait un argument nouveau, une réplique décisive, il se levait comme transporté d'enthousiasme et galopait clopin-clopant devant les pupitres, en poussant des exclamations de joie.

A la fin, quand la cloche sonnait la sortie, l'excellent homme fermait la discussion, et toute la classe tombait d'accord que ces anciens-là savaient écrire et parler. Les réfutations de Démosthènes et les péroraisons de Cicéron avaient surtout notre estime ; et nous aurions été bien heureux de pouvoir assister à quelques-unes de ces fameuses discussions, où tous les citoyens écoutaient d'un bout de la place à l'autre, et jusque sur les toits en terrasse, les terribles lutteurs aux prises pour ou contre la guerre à Philippe, les lois agraires, l'arrestation des Gracques et d'autres grandes mesures semblables.

La seconde partie de notre rhétorique, après Pâques, fut encore plus intéressante, car alors commencèrent nos lectures dramatiques ; alors M. Perrot nous fit connaître le théâtre grec, bien autrement imposant que le nôtre, puisque c'était sous le ciel, en pleine nature, pendant les fêtes d'Éleusis ou les Panathénées, et devant tous les peuples accourus des îles Ioniennes, de la Crète et des colonies asiatiques, que se donnaient ces représentations des Euménides, des Suppliantes, d'Œdipe

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je me mis à genoux devant ma mère (p. 62).

roi, d'Hécube, etc., aux applaudissements de la foule immense. La voix des acteurs était portée au loin par des bouches de bronze; les chœurs, composés de jeunes filles vêtues de lin, chantaient dans les intermèdes l'espérance, l'enthousiasme, la terreur, quelquefois des invocations aux dieux infernaux, à la fatalité ; enfin tout était en scène, et l'émotion de la foule y jouait le premier rôle.

Quant aux comédies, elles se représentaient plus modestement sur l'Agora, la place du marché, où chacun pouvait aller rire à son aise.

C'est aussi là que se promenait Socrate, parmi les échoppes de tous métiers, apostrophant tantôt un savetier, tantôt un marchand de marée, tantôt un surveillant de la halle, et faisant rire le peuple à leurs dépens. Il élevait une concurrence dangereuse aux comédiens, nous dit M. Perrot, et c'est pourquoi tous les comédiens se liguèrent contre lui : le sophiste Anitus, l'orateur politique Lycan, le misérable poëte Mélitus, avec lesquels un écrivain de génie comme Aristophane n'aurait jamais dû se mêler.

Nous apprîmes en même temps l'accentuation grecque, la mélopée de l'hexamètre et celle de l'iambe, les dialectes ionien et dorien ; et tout cela sans difficultés, parce que le professeur ne nous enseignait que ce qu'il savait lui-même.

Nous eûmes encore le temps de lire quelques passages de la Guerre du Péloponèse par Thucydide, de celle de Massinissa par Polybe,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et le commencement des *Annales* de Tacite.

Pour nous familiariser avec le dialecte dorien, M. Perrot nous fit traduire deux ou trois idylles de Théocrite, mais dans une édition de Leipzig soigneusement expurgée. Nous aurions bien voulu connaître les vers restés en blanc ; nous étions à l'âge où tout ce qu'on nous cachait prenait à nos yeux une importance extraordinaire.

Enfin, nos études avançaient ; et, chose singulière, au lieu d'être dans les derniers, comme en seconde, j'étais devenu le premier de notre classe. M. Perrot me reprochait bien quelques barbarismes et quelques solécismes dans mes rédactions latines ; il trouvait bien des fautes de quantité dans les vers que je fabriquais à grands coups de dictionnaire, avec des bribes du *Gradus ad Parnassum,* mais il soutenait que j'avais plus le sentiment de la langue qu'aucun autre de mes camarades ; et quant au discours français, je suis obligé de n'en rien dire, les autres me considéraient comme un petit Cicéron. Grâce à Dieu, j'avais assez de bon sens pour voir qu'ils se trompaient.

Or, en ce temps-là, M. Perrot, qui lisait beaucoup les modernes, ayant oublié par hasard en classe un petit livre relié en maroquin rouge, je crus pour le coup tenir les idylles de Théocrite, sans aucune rature, et le soir, dans ma petite chambre, à la chandelle, je tirai le volume de ma poche.

C'était une contrefaçon belge des *Orientales* et des *Odes et Ballades* de Victor Hugo, qui me rendirent fou d'enthousiasme. Je n'avais rien vu de pareil : ce style coloré, pour nous peindre les scènes de la vie d'Orient, puis l'originalité, le pittoresque des tableaux du moyen âge, me tiraient les yeux de la tête.

Tout ce que j'avais lu jusqu'alors me paraissait fade auprès de cela, et le lendemain je m'en allais courant dans les corridors, et criant que Racine, Corneille et La Fontaine étaient de pauvres poëtes ; qu'ils n'avaient jamais eu d'inspiration, et qu'il fallait les mettre tous au rebut.

Le petit livre se promenait de mains en mains, et tous les camarades adoptaient mon avis par acclamation.

Deux jours après, M. Perrot ayant longtemps cherché ses *Orientales*, se souvint de les avoir oubliées en classe, et s'adressant à moi :

« Monsieur Nablot, me dit-il, n'auriez-vous pas trouvé, par hasard, un petit volume relié en maroquin ? »

Je devins tout rouge, car il était entre les mains de quelqu'un ; je ne savais pas de qui.

« Le voici ! dit Scheffler, Nablot me l'a prêté.

— C'est bon, dit M. Perrot en le recevant. Il est bien heureux que vous ayez vu presque tous vos auteurs, car vous ne ferez plus rien de naturel ; vous allez voir jusqu'à la fin de l'année des giaours brillants de pierreries, des têtes plantées sur les aiguilles des minarets et causant entre elles comme des philosophes.... Je connais cela, s'écria-t-il ; je suis désolé de ma négligence. Vous avez lu le livre, monsieur Nablot.... et vous autres ?

— Oui, monsieur.

— Ah ! j'en étais sûr ! »

Et clopin-clopant à travers la salle, il poursuivit d'une voix criarde :

« A quoi tout cela rime-t-il ? Est-ce que cela tient des Grecs ?... Est-ce que cela tient des Latins ?... De quelle école est-ce ? Je vous le demande. Voyons !... »

Comme nous ne répondions pas, il s'écria :

« Cela tient des barbares ! C'est un dévergondage d'imagination... quelque chose dans le genre des prophètes juifs : d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Jérémie. Mais ceux-là, du moins, étaient pouilleux, ils mangeaient des sauterelles, ils logeaient dans des baleines, ils n'avaient ni feu ni lieu, ils attrapaient tous les jours quelque bon coup de soleil sur leur crâne chauve ; leur exaspération et leurs fantaisies étranges s'expliquaient. Oui, à la rigueur, on comprend qu'avec leur manteau en poil de chèvre rempli de vermine, jeûnant des quarante jours de suite et ne trouvant pas un verre d'eau à boire, ces personnages aient poussé des cris d'aigle, et qu'ils aient eu des visions dans le genre de l'Apocalypse !... Mais celui-ci n'a pas la moindre excuse ; il est jeune, il se porte bien, il vit dans la meilleure société, il a fait toutes ses classes... Je n'y comprends rien !... »

Et s'arrêtant :

« Monsieur Nablot, vous trouvez cela beau ?

— Oui, monsieur.

— Et vous, Mâsse, Scheffler... vous tous ?

— Très-beau ! »

Alors M. Perrot s'indignant nous dit :

« Vous êtes tous des ânes ! C'est bien la peine de vous avoir enseigné les règles d'Aristote et de Quintilien ! Vous aimez cela, monsieur Nablot ? »

Il me regardait, ouvrant de grands yeux.

« Oui, monsieur, lui répondis-je, non sans émotion.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Pourquoi ?

— C'est nouveau... ça m'éblouit !...

— Ce n'est pas une raison, s'écria-t-il. Est-ce que si l'inspecteur venait, il se contenterait de cela ? Que lui diriez-vous ?

— Je lui dirais que si l'on avait toujours fait comme Homère, on n'aurait jamais vu Virgile.

— Asseyez-vous, dit M. Perrot, vous êtes un sophiste ! Nous allons relire l'*Art poétique* d'Horace, pour nous remettre tous dans le bon sens ; car ceci, messieurs, fit-il en élevant son petit livre, c'est l'invasion des barbares ; nous sommes envahis dans le Midi par les Numides et dans le Nord par les Scandinaves. Ces gens-là n'ont pas les mêmes règles que nous ; ils n'ont pas même d'histoire. Nous, nous venons des Latins et, par les Latins, des Grecs, peuples pleins de bon sens et de simplicité. Tous ces romantiques bouleversent les traditions françaises. Je ne conteste ni leur talent, ni même leur génie ; ils nous ont emprunté la langue du seizième siècle, pour nous battre avec nos propres armes ; mais les classiques auront leur Marius !... Espérons-le... Espérons-le... Si cela n'arrivait pas, le génie national serait perdu ! »

Ce bon M. Perrot se désolait ! Telle était alors l'influence de l'éducation classique sur les esprits les plus libéraux : ils ne comprenaient rien à la grande révolution littéraire, qui devait faire pour l'art ce que 89 avait fait pour la politique.

Pendant la saison d'été, notre professeur nous accompagnait souvent à la promenade ; appuyé sur mon épaule et sur son bâton, il galopait comme un cabri ; la joie d'être au milieu de ses élèves le transformait, il devenait presque beau.

Le but ordinaire de la promenade était la scierie, et lorsque nous arrivions sous bois, à l'ombre des hêtres et des sapins, la vallée au-dessous de nous, avec ses grandes prairies à perte de vue, toute jaune de pissenlits et la petite rivière au milieu, comme enfouie sous les hautes herbes, tout en galopant pour gagner la maison forestière, M. Perrot prononçait des harangues et lançait des apostrophes à la nature. Nous lui répondions de notre mieux ; les petits, autour de nous, écoutaient dans l'admiration, et le nouveau maître d'étude, Bastien, un ancien élève de M. Perrot, se mettait aussi de la partie.

Le chant d'une grive, le roucoulement d'une troupe de ramiers sous la haute futaie, le cri d'un épervier à la cime des airs nous faisaient arrêter ; et, le cou replié, nous regardions un instant l'oiseau de proie tracer dans le ciel ses grands cercles en spirale. Ensuite, nous repartions dans le chemin sablonneux ; et lentement, après avoir passé le petit pont en dos d'âne, où les femmes avec leurs charges de feuilles sèches, et leurs enfants avec leurs fagots, s'arrêtent pour respirer, un peu plus loin, au détour de la vallée, nous découvrions enfin l'auberge de la Scierie.

C'est dans cet endroit que notre professeur avait ses abeilles en pension, car c'était un amoureux d'abeilles, de culture, de jardinage et de tout ce qui se rapporte à la vie rustique.

Là, nous cassions une croûte de pain sous la tonnelle, nous buvions un verre de bière. M. Perrot faisait apporter du beurre, une assiette de miel, et nous nous regardions comme des philosophes, des gens au-dessus du vulgaire, des sages :

Lisant au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne !

Ainsi se passaient les dimanches et les jeudis dans ce bon temps.

Quelle différence d'un professeur à un autre ! Et que de reconnaissance on devrait avoir pour l'homme instruit et sympathique qui vous a donné son âme entière, le fruit de son expérience et de son travail, pour développer en vous quelques germes heureux, espérant pour toute récompense obtenir un souvenir... et peut-être un regret après sa mort. Oui, de pareils hommes existent dans nos petits collèges, et savez-vous ce qu'ils reçoivent pour vivre, eux et leur famille ? Dix-huit cents francs par an ! Je le demande à tous les gens de cœur, n'est-ce pas une injustice révoltante ? On voudrait chasser les capacités des collèges communaux, si nécessaires à l'instruction de la petite bourgeoisie, qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

Au bout d'une heure ou deux de halte à la petite auberge, lorsque le soleil commençait à s'incliner derrière les montagnes, nous rentrions à Sâarstadt.

Pour en finir avec ma rhétorique, je vous dirai qu'à la fin de l'année j'obtins tous les premiers prix de notre classe.

Cette année-là, je m'en souviens, M. le maire, dans son discours, parla du maréchal de Villars, disant que tous ses triomphes ne lui avaient jamais fait autant de plaisir que les premiers prix remportés au collége. Il cita le mot de Vauvenargues : « Que les premiers f ux de l'aurore ne sont pas aussi doux que les pre-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

miers sourires de la gloire. » Et je reconnus qu'il avait raison, quand ma mère, mes sœurs, mes frères, M. le curé Hugues, notre bonne vieille Babelô, enfin tous ceux que j'aimais, réunis devant notre porte, vinrent m'embrasser avec des cris d'enthousiasme, en voyant le char à bancs couvert de couronnes. Ah ! le beau jour !...

Toutes ces vacances-là, je ne fis que galoper dans la montagne, tendre des réginglettes aux oiseaux, et pêcher à la main dans la rivière. Je n'étais plus malade ; je ne pensais plus à me faire cordonnier... Il n'y a rien de tel que le succès pour se bien porter et voir l'avenir en beau.

VII

Bien des années se sont écoulées depuis cette histoire, et presque toutes les bonnes gens dont je parle dorment en paix dans la terre ; leur âme, comme disait M. Perrot, recueille le fruit de leurs vertus.

Je le souhaite bien sincèrement pour M. Perrot, car c'était un excellent homme ; mais d'après mon humble façon de voir, aujourd'hui que j'ai vingt-quatre ans de pratique notariale, et que je connais un peu les affaires de ce monde, au lieu de s'en tenir à des généralités, notre professeur aurait bien fait d'introduire dans son cours de philosophie l'étude de quelques lois positives tirées du code civil, du code pénal et du code de procédure, utiles à connaître pour défendre ses droits contre les intrigants qui trop souvent exploitent l'ignorance de la jeunesse.

Enfin, cela n'entrait pas dans le programme du baccalauréat ès lettres, et malheureusement, après sept ans de collége, on sait une foule de choses qui ne vous serviront jamais à rien, et l'on ignore les plus nécessaires : M. Perrot suivait le programme.

La première fois que nous entrâmes dans sa classe de philosophie, il nous annonça joyeusement que, après nous avoir appris à parler, il allait nous apprendre à penser, chose qui distingue l'homme de l'animal.

« Les animaux ne pensent pas ! s'écriait-il. Ces êtres bornés ne se demandent jamais : — Que suis-je ? D'où viens-je ? Que serai-je après la vie ? — Ils ne savent pas même ce que c'est de vivre et de mourir ; et tous les jours, en piochant la terre, le plus pauvre paysan lève son regard mélancolique vers le ciel et se demande : — Qu'est-ce que je deviendrai plus tard, au cimetière du village, quand mes os vermoulus seront avec ceux de beaucoup d'autres, dans la baraque du fossoyeur ? Qu'est-ce qui m'arrivera ? Qu'est-ce que deviendra mon âme ? — Car nous avons une âme, le dernier malheureux sait qu'il a son âme, et qu'elle est immortelle ! »

En parlant, M. Perrot se frappait la poitrine et criait :

« Elle est là... nous la sentons... Elle nous fait vivre... elle nous fait penser !... Est-ce qu'il existe un être humain assez abandonné du ciel pour ignorer l'existence de son âme et pour ne pas s'inquiéter de ce qu'elle deviendra ? Notre âme est impérissable ; on ne voit que des ossements dans la terre, l'âme s'est envolée, elle est dans les sphères célestes !... C'est une chose reconnue, prouvée par le consentement universel de tous les peuples, un bienfait de la philosophie et du christianisme.

« Les anciens Egyptiens, ne sachant pas qu'ils avaient une âme, faisaient embaumer leurs corps pour les conserver ; ils élevaient des pyramides pour les défendre de la destruction, ce qui montre bien que l'homme éprouve un grand besoin naturel de durer après sa mort. Et cela continua de la sorte, pendant une longue suite de siècles, jusqu'à ce qu'enfin Platon, un véritable philosophe, découvrit l'âme. Tous les autres avant lui n'avaient vu que la matière ; ce génie sublime vit l'esprit, l'idée, l'âme immortelle !

« C'est la plus grande découverte que l'on ait faite depuis l'origine des temps historiques ; elle a créé toutes les religions et toutes les sociétés modernes. Saint Augustin lui-même a reconnu que Platon était un des précurseurs du Christ, et c'est avec justice, car Platon est le créateur de l'idéalisme, l'inventeur de l'immortalité de l'âme, dont Moïse et les plus grands génies de la Bible ne disent pas un mot. Pour eux, un homme mort est bien mort ; et tout au plus les prophètes sont-ils enlevés au ciel sur un char de feu, pour les empêcher de mourir.

« Depuis cette découverte, on n'embaume plus les corps ; on les méprise, ils sont voués à la pourriture.

« Autrefois, les monarques d'Orient seuls avaient l'espérance, moyennant leurs parfums et leurs pyramides, de subsister longtemps après la mort ; aujourd'hui, le dernier paysan a cette consolation de savoir qu'il vivra par son âme immortelle ; c'est ce qui le fait suer, travailler, souffrir sans se plaindre ; et s'il faut reconnaître que la religion seule lui con-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fère cet avantage, il est juste de reconnaître aussi que la philosophie en a eu la première idée, une espèce de révélation surnaturelle, dont Platon lui-même n'a peut-être pas vu toutes les conséquences.

« Pas un journalier ne voudrait travailler la terre pour les autres, s'il n'avait pas une âme qui sera récompensée de ses peines ; pas un soldat ne voudrait se faire tuer pour défendre le bien des riches, s'il n'était pas sûr de revenir dans un monde meilleur.

« Et moi-même, mes chers élèves, croyez-vous que je renoncerais à mes goûts naturels, et que je n'aimerais pas mieux mille fois aller voir mes abeilles, courir les bois, me livrer à la poésie, écrire dans un petit journal les fantaisies de mon imagination, que de venir m'enfermer ici, dans une salle obscure, froide en hiver, chaude en été... Croyez-vous que j'aurais sacrifié ma jeunesse pour une faible rétribution annuelle, si je n'étais pas sûr de jouir un jour du fruit de mon travail? .. Non! non! j'aurais fait toute autre chose.

« La conviction de l'immortalité de mon âme me soutient : toutes les injustices, toutes les abominations, toutes les hypocrisies et les mensonges qui blessent souvent notre vue, ne peuvent nous révolter contre les autorités légitimes ; on se dit que c'est un mérite de plus de les supporter avec courage et de se soumettre à la volonté de Dieu, qui nous en récompensera largement.

« Oui, toute la civilisation repose sur ce principe : « que l'âme survit à la destruction du « corps! »

« Cette conception admirable assure le bon ordre dans ce monde et la justice dans l'autre.

« Les philosophes matérialistes seuls nient l'existence de l'âme ; mais les matérialistes sont des êtres charnels, attachés aux faux biens de la terre ; des ambitieux rongés d'un esprit d'envie et de convoitise, qui voudraient retirer aux peuples malheureux leur unique consolation, pour les soulever contre la société.

« Ils n'ont pas une seule preuve contre l'existence de l'âme, qui nous est attestée par le consentement universel et par le témoignage de notre propre conscience.

« Cela nous suffit! L'âme est un fait que chacun peut observer à son aise, en y pensant.

« Nous allons commencer notre philosophie par l'étude de l'âme, qui jouit de trois facultés : la sensibilité, l'intelligence et l'activité. »

Voilà, mot à mot, notre première leçon de philosophie, que je viens de copier dans un vieux cahier resté au fond d'une armoire, avec ceux de mes études de droit.

Notre professeur n'apportait jamais la moindre preuve de ce qu'il avançait touchant l'existence et l'immortalité de l'âme, excepté « le consentement universel » et « le témoignage de la conscience ». Il y en a pourtant beaucoup d'autres, et de très-fortes, mais ce n'est pas dans la philosophie de M. Cousin qu'on les trouve.

Pour M. Perrot, la philosophie n'était qu'un exercice de rhétorique ; celui qui parlait le mieux avait toujours raison ; et, comme il nous faisait discuter les uns contre les autres, nous nous poussions des arguments terribles. M. Perrot, lui-même, étonné de notre force, galopait dans la salle, en criant :

« C'est ça!... A la bonne heure, Nablot! Répondez, Masse, si vous pouvez!... Bon!... bon! Fameux! C'est admirable! — Et vous, Bloum, qu'avez-vous à dire? Ah! c'est étonnant! Je n'ai jamais eu de classe pareille..... Vous méritez tous de concourir à Paris ; vous trouvez des choses qu'on n'a jamais écrites nulle part. C'est tout neuf! »

La bonne opinion qu'il avait de nous nous exaltait ; nous croyions tous être des Platon, des Socrate.

Après ça, je pense qu'il n'avait pas tort d'envisager la philosophie à ce point de vue ; discuter sur des idées, sans présenter aucun fait positif à l'appui, c'est perdre son temps.

Enfin, cet exercice nous déliait la langue, et plusieurs de nos camarades sont devenus d'excellents avocats.

Je pourrais maintenant vous raconter la visite de M. Ozana, inspecteur venu de Paris, tout étonné de notre loquacité singulière, de notre ardeur à la discussion et de nos arguments nouveaux.

Il me semble le voir aller et venir tout rêveur, en se demandant sans doute s'il devait en croire ses oreilles. Je me souviens qu'il interrogea l'un de nous, dont la voix était plus timide et moins forte que les nôtres, et qu'il lui dit d'un ton de bonne humeur :

« Allons.... allons.... ce n'est pas mal. Vous allez terminer vos études ; quelle carrière voulez-vous suivre?

— Je voudrais devenir avocat, monsieur l'inspecteur.

— Avocat! fit-il. Alors, mon ami, il faut faire comme vos camarades, il faut crier ; quand on crie, on ne s'entend pas, et c'est un grand avantage qu'on se donne sur les autres. »

M. l'inspecteur comprenait quelle espèce de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

philosophes nous étions ; il avait sans doute la même opinion que M. Perrot en matière philosophique, et finit par lui faire compliment sur sa méthode.

J'aurais bien encore à vous parler de mes examens du baccalauréat à Nancy, et rien ne me serait plus facile que de vous démontrer combien ce système d'examens est absurde, puisqu'il laisse au hasard le choix des questions sur lesquelles chaque élève doit être interrogé, de sorte que si vous avez la main heureuse, si vous tombez par exemple sur l'explication de Virgile, de la *Cyropédie*, et puis en histoire sur le règne de Louis XIV, en géographie sur les détroits de l'Europe, en rhétorique sur quelque chose d'aussi difficile, votre examen est une ânerie dont un élève de quatrième se tirerait très-bien ; et, dans le cas contraire, si vous avez par exemple à expliquer les chœurs de Sophocle et les principes de l'entendement du docteur Kant, de Kœnigsberg, vous êtes certainement refusé d'avance.

J'eus cet horrible malheur ; tous mes camarades passèrent comme une lettre à la poste, et moi je fus renvoyé pour six semaines, à la fin des vacances.

Ah ! si vous aviez vu ma désolation, et comme je pleurais en rentrant à la maison, après onze heures. J'avais fait la route à pied de Sâarstadt à Richepierre. C'est mon père qui m'ouvrit. Il s'était levé bien vite, m'entendant frapper au volet et croyant apprendre la bonne nouvelle.

« Eh bien, fit-il, tu es reçu? »

Je ne pus lui répondre que par les plus amers sanglots.

Et puis, il fallut se remettre à travailler pendant les vacances. M. Perrot levait les mains au ciel, en apprenant la funeste nouvelle ; il me proclamait son meilleur élève et ne pouvait rien comprendre à cette catastrophe.

La seconde fois, je fus reçu avec la mention *très-bien*, le seul de tous les candidats. Ce n'était pourtant pas en six semaines que j'étais devenu, d'incapable, plus capable que les autres. Que voulez-vous, je n'avais pas eu de chance.

Pour des jeunes gens riches, cela ne signifie rien d'avoir de la chance ou de ne pas en avoir ; pour des pauvres, cela peut entraîner la perte de leur carrière.

On ne doit jamais laisser au hasard seul la responsabilité de faits pareils, lorsqu'il est possible de les éviter par une série de mesures plus sérieuses et mieux entendues. Les épreuves écrites et le concours me paraissent les meilleurs moyens, quoique moins expéditifs.

Plus j'avance, plus il me reste de choses à dire ; mais il faut se borner, dit la rhétorique, et se garder contre les entraînements de la passion.

En conséquence, je me résume.

Ce n'est pas pour mon plaisir que je viens de vous raconter mes années de collége, c'est au contraire avec un grand sentiment d'amertume ; mais je crois que, dans la triste position où nous sommes, tout bon citoyen a le devoir d'éclairer les représentants du pays de son expérience et des observations qu'il a pu recueillir sur une question aussi grave que l'instruction publique.

Les habitudes de l'esprit et du corps que l'on contracte dans sa jeunesse se conservent toute la vie ; mettez un enfant dans la même attitude pendant sept ans, il n'en changera jamais. Or, l'instruction du collége nous donne à tous une attitude que je trouve mauvaise ; en développant outre mesure notre mémoire, aux dépens de l'intelligence et de la volonté, elle tend à produire des fonctionnaires et non des hommes indépendants ; elle ôte toute initiative à l'individu, pour le soumettre à la règle, en un mot elle fait des machines.

C'est la méthode des anciens colléges royaux, perfectionnée autrefois par les jésuites pour s'emparer de notre pays : perdre beaucoup de temps en choses inutiles, laisser ignorer celles qui pourraient émanciper l'homme, en lui fournissant par l'instruction des moyens d'existence assurés.

D'après ce système, les caractères disparaissent ; chacun ayant sa case marquée d'avance et ne sachant comment vivre au dehors, y reste et se soumet à tous les gouvernements qui se présentent. J'ai vu tomber depuis quarante ans Charles X, Louis-Philippe, la République de 48, Napoléon III, et le lendemain de ces catastrophes la machine allait son train comme avant ; les ruines, les fusillades, les déportations, les injustices de toute sorte n'y faisaient rien ; chaque fonctionnaire restait tranquillement à son bureau, prenant note des nouvelles autorités, des nouveaux décrets, des nouvelles mesures, et se gardant bien de plaindre ceux qu'on enlevait !

Mais ce fameux système d'instruction ne produit pas seulement des fontionnaires qui acceptent tous les gouvernements, dans la crainte de perdre leurs places, il produit aussi les faiseurs de révolutions. L'Etat ne peut pas employer tous les bacheliers que l'Université fabrique chaque année, un grand nombre restent sur le pavé. Que peuvent faire ces malheureux avec leur grec, leur latin et leur phi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

M. Perrot prononçait des harangues (p. 67).

losophie ? Rien du tout ! On n'en veut pour commis ni dans l'industrie ni dans le commerce ; ils sont déclassés, irrités, et naturellement trouvent tout mal.

Au lieu du grec et du latin, si on leur avait appris les langues vivantes, la comptabilité, la chimie, la mécanique, l'économie politique, la géographie et le droit commercial, ces mêmes hommes iraient, comme les Allemands et les Anglais, chercher fortune dans tous les pays du monde, portant avec eux le nom français, et ne resteraient pas ici en masse pour tout critiquer et renverser !

Beaucoup d'autres, les voyant réussir, suivraient leur exemple ; la grande, la terrible question du riche et du pauvre, qui semble grandir après chaque exécution sociale, perdrait ses chefs les plus redoutables ; et, l'exemple une fois donné, qui sait si tout ne pourrait pas se calmer et se régulariser avec du temps et de la justice? Les Anglais, qui émigrent et colonisent, n'ont jamais de révolutions ; cela mérite qu'on y réfléchisse.

Je crois aussi que, pour avoir de bons maîtres dans nos collèges municipaux, il faudrait leur faire des positions sérieuses. C'est une honte pour notre nation de payer des professeurs comme des garçons de bureau, une grande honte !

En outre, il semble que nous avons tort de mettre une si grande distinction entre l'instruction primaire et l'instruction secondaire, et qu'on devrait au contraire développer l'instruction primaire le plus possible, pour rap-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

procher le peuple de la bourgeoisie, effacer cette mauvaise idée de défiance et d'envie qui les sépare, et les décider à marcher ensemble.

Napoléon III, pendant ses vingt années de règne, n'a eu qu'un but toujours fixe : diviser le peuple et la bourgeoisie ! Il prenait toutes ses mesures en conséquence, et qu'on le sache bien, puisqu'on ferme les yeux là-dessus, il a parfaitement réussi : c'est dans la division des deux grandes classes de la nation qu'a poussé et vécu le bonapartisme ! Il pourrait y repousser, pour notre honte et notre démembrement définitifs, si les bourgeois ne se dépêchent pas d'effacer cette division, en instruisant le peuple, en l'élevant, en lui accordant tout ce qui est juste.

UNE VEILLÉE AU VILLAGE

Le défilé de la Zinzell, dans les Vosges, s'étend de Dôsenheim, en Alsace, à Wéchem, en Lorraine.

Je ne connais pas d'endroit plus verdoyant au monde : chênes, hêtres, sapins ; lierres et chèvrefeuilles pendus aux rochers ; sorbiers aux grappes rouges et grands bouleaux blancs élancés sur les précipices, tout moutonne à perte de vue, tout s'épanouit dans ce long couloir de six lieues.

Matin et soir les merles, les geais, les hautes-grives, les mésanges s'appellent et s'ébattent à travers ces colonnades feuillues, comme dans une immense volière. Au milieu de cette solitude coule la Zinzell.

Rien de plus calme en apparence. On croirait que les petites maisons forestières reculées dans les anses de la montagne n'ont jamais été visitées que par leurs hôtes paisibles : le vieux garde et ses chiens, la ménagère qui suspend son linge aux buissons du jardinet, les enfants qui gardent les chèvres *au milieu des rochers ; le pêcheur qui se promène* lentement derrière les saules vermoulus, son filet sur l'épaule.

Oui, tout paraît devoir être ainsi depuis l'origine des siècles, et pourtant c'est par cette porte ouverte au milieu des Vosges qu'ont passé tous les barbares du Nord, depuis les Tribocks jusqu'aux Prussiens de Bismarck, pour envahir et piller notre malheureux pays.

Or, pendant l'automne de 1848, la digue du moulin de la Kritzmühle, qui se trouve au milieu du défilé, s'étant rompue par l'effet des grandes pluies, on vint m'appeler, comme entrepreneur de travaux, pour la reconstruire. L'eau, tombant dans un ravin profond, avait tout entraîné, la terre et les poutres. Il fallut s'entendre avec les riverains au-dessus et au-dessous du vieux moulin, creuser les prés, déterrer les roches, trouver de nouveaux matériaux.

Bref, je restai là six semaines, à chercher mes ouvriers au loin, puis à me mettre à l'œuvre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et puis, il m'aida (p. 75).

Le soir, j'allais me reposer à l'auberge du père Ykel.

Représentez-vous, parmi les chaumières qui longent l'antique couvent en ruine, une vieille masure décrépite, avec grange, écurie et hangar. Au fond du hangar des filets sèchent, pendus aux poutres, des poules dorment la tête sous l'aile, des lapins courent dans l'ombre.

On entre dans la maison par la cuisine; l'escalier de bois monte à droite ; et la vieille salle d'auberge, à gauche, toute basse, est tellement encombrée de sa longue table, de ses bancs, de son armoire, de son fourneau et de son fauteuil à crémaillère, qu'on ne sait pas où se mettre.

Tous les soirs, en revenant à la nuit close, après avoir congédié mes ouvriers, je trouvais au bout de la table mon assiette de faïence et mon petit couvert d'étain, en face d'un énorme plat de fricassée de poulet, de civet d'écureuil ou de truites au bleu ; la bouteille de vin blanc et la grosse miche de pain bis à côté.

J'étais le seigneur de la maison. Les autres, père, mère, enfants, y compris la jolie cuisinière Charlotte, mangeaient des pommes de terre en robe de chambre et du lait caillé.

Les enfants auraient bien aimé du civet ou de la truite ; chaque fois, ils se retournaient sur leur banc et lorgnaient du coin de l'œil mon écuelle, en se passant le revers de la manche sous le petit nez humide. Je leur faisais signe de venir ; mais le père Ykel criait :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Halte ! » disant qu'ils mangeraient de l'écureuil et de la truite quand ils sauraient en prendre eux-mêmes.

Cela me saignait le cœur ; mais le vieux ne riait pas, il restait inflexible.

Nous mangions donc en silence ; le feu pétillait, les fourchettes allaient et venaient ; la lampe fumeuse éclairait les figures jeunes et vieilles, graves ou riantes, les yeux éteints par l'âge ou brillants de jeunesse. Elle éclairait aussi vaguement les écheveaux de chanvre en train de sécher au plafond, et le grand chien de chasse maigre, assis sur son derrière, le nez allongé vers mon écuelle, attendant un os, qu'il happait toujours au vol et croquait en deux coups de mâchoire.

Dehors, pas un bruit autre que le bourdonnement de la rivière ; la nuit était si sombre sous les roches, qu'on n'y voyait pas même miroiter les flaques d'eau en temps de pluie.

Pas un passant !

Personne ne sortait pour son plaisir ; et notre repas fini, la nappe levée, le sommeil commençait à nous gagner, lorsque, dans le lointain, se faisait entendre un bruit de sabots le long des murs. C'était le vieux contrebandier Jean Hurel, surnommé le Manchot, qui venait avec sa casaque en peau de chèvre et son bâton ferré. Le pauvre homme avait perdu son bras gauche dans une rencontre avec les douaniers ; c'était une vieille histoire. Il s'asseyait dans un coin et bourrait sa pipe, pendant que Charlotte lui servait un verre d'eau-de-vie.

Quelques instants après, venait le grand Fix, en veste et pantalon de toile bleue, la barbe rousse, son large feutre aplati sur la nuque. On le disait mal noté par la gendarmerie, parce qu'il vendait du gibier à tous les hôtels de Saverne, de Haguenau et de Sarrebourg ; depuis trente ans la brigade le guettait, sans avoir jamais pu le prendre. Toute sa nichée d'enfants, sous les roches, roux, adroits et hardis comme lui, faisaient le même trafic ; la mère les aidait ; c'était pire que des renards. Fix s'asseyait tranquillement, et prenait un, deux, trois verres d'eau-de-vie, en rêvant à je ne sais quoi.

Quelquefois d'autres aussi venaient : le maître d'école Jérôme, un grand vieillard osseux et voûté, l'air triste ; et puis des bûcherons : Jean-Claude Machette, Nicolas Rochart, Laurent Bastien, de véritables têtes d'apôtres, graves, pensives et sévères, mais qui ne jouissaient pas non plus de la meilleure réputation, ayant l'habitude de vendre des petits sapins aux houblonnières d'Alsace et des fagots de bois vert à tous ceux qui voulaient en acheter.

Ces gens soutenaient que le bois, le gibier et le poisson sont à tous ceux qui mettent la main dessus. Ils ne causaient pas beaucoup, étant rêveurs de leur nature, et durant de longs quarts d'heure on n'entendait que le rouet de la mère Catherine.

Mais un soir qu'il pleuvait à verse et que le vent se démenait sous les roches, tout à coup le père Ykel, se réveillant de sa méditation, s'écria :

« Voilà le même temps que la nuit où les alliés ont passé.... Les gueux allaient à Wéchem, avec leurs chevaux, leurs voitures et leurs canons ; les officiers criaient sur la route : « Par ici !.... par ici !.... » car on ne voyait pas le bout de son nez ; les flambeaux de sapin s'éteignaient l'un après l'autre ; ils se seraient tous perdus dans le bois. Quel vent et quelle pluie il faisait !

— Oui, dit le Manchot au bout d'un instant, en attirant la lampe pour allumer sa pipe ; seulement il avait neigé depuis quinze jours, et la neige fondante grossissait les rivières. »

Après cette réflexion, il se tut, le nez en l'air, lançant de grosses bouffées au plafond ; et comme la conversation allait en rester là, je lui demandai :

« Vous vous souvenez de cela, père Hurel ? Il s'est pourtant passé pas mal de temps depuis 1814 !

— Si je me souviens des alliés, dit-il en clignant de l'œil, je crois bien ; ils m'ont coûté assez cher ! J'étais justement à Sarrebrück, avec ma charrette pleine de contrebande : du café, du sucre, du tabac ; j'attendais une bonne occasion pour traverser la dernière ligne. Dans ce temps-là, c'était encore la peine de faire le commerce, le sucre se vendait trois livres dix sous et le Saint-Domingue n'avait pas de prix.

« Nos derniers régiments arrivaient de Coblentz. Ils avaient gardé le Rhin jusqu'au 1er janvier : un peloton par-ci, un peloton par-là, dans les îles, au milieu du brouillard.

« Les autres : Saxons, Bavarois, Russes, Prussiens, se réunissaient en masse à Francfort. Et voilà qu'on apprend du jour au lendemain que les Autrichiens ont passé par la Suisse et qu'ils tournent déjà les Vosges. Et ce même jour nous entendons à Sarrebrück le canon de Mayence ; les alliés se mettaient en marche de notre côté tous à la fois ; les nôtres se repliaient sur la Sarre.

« Il fallait voir ces files d'hommes, à pied,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à cheval, presque tous malades ou blessés, arriver dans la boue jusqu'au ventre, criant, jurant, demandant du pain, de l'eau-de-vie, de tout!... Et la Sarre débordée, pleine de glaçons ; et les coups de canon qui se rapprochaient, il fallait les entendre !

« Nos soldats, en se retirant, avaient fait sauter le pont entre Saint-Jean et Sarrebrück ; ils avaient détruit tous les bateaux, pour empêcher les Kaiserlicks de traverser la rivière.

« C'était une fameuse idée !...

« Mais voilà qu'au moment où les tirailleurs ennemis commençaient à se montrer de l'autre côté, tout à coup le général se met à jurer comme un diable : il venait d'apercevoir avec sa lunette un bateau qu'on avait oublié dans un petit renfoncement, sous une touffe de saules. Nous n'avions pas de canon pour le détruire.... Si les Kaiserlicks le découvraient, rien ne pourrait les empêcher de traverser la Sarre pendant la nuit et de tomber comme des loups au milieu de nos bivacs !

« Comment faire pour le ravoir ?

« Un lieutenant du 6e léger, nommé Bretonville, et trois vieux soldats se sacrifient ; ils se jettent à la nage.

« Moi, je regardais les bras croisés. Un des soldats passe sous les glaçons.... Bon.... il descend du côté de Trèves !.... Un autre battait de l'aile ; il tourne, et puis bonsoir !... Le dernier revenait, on lui tendait des perches. Le lieutenant seul traversait le courant.

« Alors je me dis : « Hurel, si ces gueux pas-« sent, ils pilleront ta charrette... Montre que « tu es Français ! » J'avais encore mes deux bras J'ôte mes souliers, ma blouse, ma veste, et me voilà parti ! Quel froid il faisait dans cette eau de neige !... vous ne pourrez jamais le croire. En levant le nez, je ne voyais que glaçons sur glaçons, comme des tuiles sur un toit ; et le vent soufflait, il vous aveuglait ; le courant aussi était terriblement fort.

« La nuit venait, je ne voyais plus clair, quand j'entends, à cinq ou six brassées devant moi, quelqu'un me dire : « Courage, camarade ! » et je vois le lieutenant, la main sur le bateau, pâle et bleu comme un mort ; il n'avait plus la force de grimper dessus ; c'est moi qui lui donnai le coup d'épaule, et puis il m'aida, et nous n'eûmes rien de plus pressé que d'empoigner les rames et de revenir.

« Les soldats du 6e criaient : « Vive le lieutenant Bretonville ! » Naturellement les Kaiserlicks, qui nous voyaient emmener le bateau, tiraient sur nous de toutes les fenêtres. Pif !... paf !... les balles sifflaient, l'eau sautait de tous les côtés ; mais les nôtres, embusqués le long de la rivière, répondaient ferme et empêchaient les Allemands de sortir des maisons.

« En arrivant de l'autre côté, j'étais raide comme un glaçon. Je pris mes souliers, ma blouse, ma veste, et, sauf votre respect, j'entrai presque nu à l'auberge du *Mouton d'or*, où le vieux Mériâne me prêta des habits. Il fallut un bon verre d'eau-de-vie pour me remettre. Dehors, la bataille continuait au milieu de la nuit.

« Vers dix heures, après m'être bien séché et réchauffé, comme j'allais sortir atteler mon cheval et me mettre en route, le père Mériâne accourut me dire que les douaniers entouraient ma charrette : on m'avait dénoncé !

« Tout ce que j'avais de mieux à faire, c'était de filer par les chemins de traverse, abandonnant tout : le cheval, la voiture et le reste, car les gueux m'auraient encore empoigné par-dessus le marché et condamné à des amendes terribles ! Je partis donc, bien triste, comme vous pensez. J'étais ruiné ; il ne me restait que ma maison, une vache, un cochon, ma femme et cinq enfants.

« Lorsque j'arrivai au Graufthâl, les Cosaques, les Wurtembergeois, toute la mauvaise race remplissait la vallée. Ils étaient entrés par Dôsenheim, et si le commandant Meunier, à Phalsbourg, avait eu seulement quinze cents hommes, il aurait pu les arrêter tous ici et les balayer à coups de canon, comme de la paille, mais il n'avait personne. Le vieux Paradis, quelques canonniers de marine, Desmaretz l'Égyptien, Desplanches le barbier et quinze ou vingt autres bons garçons faisaient seuls le service des pièces. Ils sortaient ramasser le bétail aux environs et rentraient bien vite. Par bonheur, le vieux Rochart avait emmené ma vache avec les autres, sous la roche de la Bande-Noire, sans ça j'aurais tout perdu. N'est-ce pas, Rochart ?

— Oui, dit le bûcheron, mon père a sauvé le bétail de la commune ; mais ça n'a pas empêché les gens, en février et mars, de mourir comme des mouches, à cause du froid, de la faim, et de la grande maladie qui suivait les Kaiserlicks, avec des bandes de loups, pour manger les morts qu'on n'enterrait pas assez profond. Ça n'a pas empêché non plus les enfants venus les années suivantes de rester minables jusqu'à la fin de leurs jours.

« Et pendant la chère année, il a fallu changer la place du cimetière derrière l'église, parce que, à force d'avoir souffert, tous les vieux s'en allaient. Nous n'avions plus rien, les Allemands avaient tout pris ; ils avaient démonté jusqu'aux serrures, jusqu'aux gonds

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des fenêtres. Les bêtes périssaient aussi faute de fourrage. On cuisait les orties et même les chardons pour légumes ; sans bétail, on n'a pas d'engrais, la mauvaise herbe prend le dessus, il faut bien en vivre.

« Et plus on souffrait, plus les impôts augmentaient, pour rendre leurs biens aux émigrés ; plus la partie forestière devenait dure envers les pauvres. On n'osait plus ramasser les feuilles mortes, ni les glands, ni les faînes ; on aurait dit que nos rois légitimes voulaient notre extermination et qu'ils s'entendaient avec les alliés pour nous détruire. Les processions, les expiations, les pèlerinages devaient tout remplacer, avec les miracles. Tous les curés faisaient des miracles : tous les saints de pierre et toutes les saintes de plâtre et de bois des environs versaient des larmes sur nos péchés et la grande rébellion de vingt-cinq ans. Les femmes, qui n'ont pas de bon sens, couraient voir ; la mienne voulut aussi faire comme les autres, mais elle se souvient encore de la raclée terrible qu'elle reçut en rentrant dans la baraque.

« Naturellement, les missionnaires nous prêchaient l'abstinence, à nous autres pauvres diables qui n'avions que la peau et les os ; ils nous reprochaient notre gourmandise, avec des figures luisantes de graisse.... Ah ! oui, nous en avons vu de dures sous les Bourbons !... »

Alors, tout le monde se tut, rêvant à ces grands malheurs.

Dehors, la pluie redoublait, fouettant les petites vitres avec un grelottement bizarre ; et le vent s'engouffrant dans le défilé, entre les rochers et les bois, poussait des clameurs immenses.

« Ils étaient donc beaucoup, ces Kaiserlicks, pour nous avoir repoussés si loin ? » dis-je en regardant Hurel.

Et lui, levant la main au plafond, s'écria :

« Beaucoup !... Ils étaient par milliers de milliasses ; avec des lances, des sabres, de longs pistolets pendus à la selle, des bonnets en peau d'ours ; et puis d'autres à pied, avec des fusils sans baguette, où la cartouche descendait toute seule, en toquant la crosse par terre, des bleus, des blancs, des gris, des verts, en schako, en casquette plate, est-ce que je sais, moi ? Tenez, fit-il en montrant la vallée, il en passait tellement, qu'à la fin ils s'encombraient eux-mêmes, et que leurs officiers les faisaient coucher là, dans le grand pré, les uns contre les autres, depuis Dôsenheim jusqu'à Wéchem, et que vous n'auriez pas fait un pas sans marcher dessus, sur une longueur de trois lieues.

« Et ces gens ne s'entendaient pas plus entre eux, en parlant, que les animaux de toute espèce, qui miaulent, qui gloussent, qui brament, qui hennissent, sans se comprendre. Mais leurs rois s'entendaient pour les mener contre nous ; eux, ils n'en savaient rien, les pauvres misérables ; ils allaient en avant à coups de botte et de cravache. Jamais je n'aurais cru qu'il existait tant de monde sur la terre... D'où venaient-ils ?... d'où venaient-ils ?... Voilà ce que je me demande.

— Oui, dit le Grand Fix, mais il en est resté pas mal à Brienne, à la Rothière, à Champaubert, à Montmirail !... Si vous aviez été au 34e de ligne, vous en auriez vu des tas d'habits de toutes les couleurs, sur la neige et dans la boue, le long des chemins. Par exemple, il fallait marcher ! Nous tombions tantôt sur les uns, tantôt sur les autres, en faisant douze à quinze lieues par jour. Si le roi Joseph ne s'était pas sauvé, avec l'impératrice et le roi de Rome, et si Paris ne s'était pas rendu, nous aurions fini par les tourner tous et les prendre comme dans un filet.

— Bah ! fit le vieux maître d'école en hochant la tête, toutes ces batailles ne signifiaient plus rien ; nous étions perdus d'avance, les traîtres nous avaient vendus... »

Ces paroles m'étonnèrent.

« De quels traîtres parlez-vous donc, maître Jérôme ? lui dis-je.

— Hé ! fit-il, des royalistes... Il n'y en a pas eu d'autres dans notre pays, depuis 89. »

Et comme je le regardais tout surpris :

« Est-ce que Dumouriez, qui voulait entraîner l'armée du Nord contre la Convention, et proclamer Louis-Philippe d'Orléans roi de France, n'était pas un royaliste ? reprit-il en fixant sur moi ses gros yeux un peu troubles. Et les émigrés qui marchaient à l'avant-garde de Brunswick, en Champagne, et de Wurmser, en Alsace, est-ce que ce n'étaient pas des royalistes ? Et Pichegru, est-ce qu'il n'était pas royaliste, quand il traitait avec le prince de Condé, pour rétablir le roi légitime, moyennant le titre de connétable, des majorats et des millions pour lui et les siens ? Et Moreau, le grand Moreau ! est-ce qu'il n'avait pas été converti au royalisme par sa femme, avant d'aller prendre le commandement de l'armée russe devant Dresde ? Et Bourmont, cet abominable scélérat, qui a fait manquer la campagne de Belgique, en prévenant Blücher de l'approche de l'armée française, est-ce que ce n'était pas aussi un royaliste, un *blanc*, comme on disait dans ce temps-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les traîtres nous avaient vendus (p. 77).

là ?..... Est-ce que les Bourbons ne l'ont pas récompensé plus tard de sa belle conduite ?...

« Tous les Français qui ont porté les armes contre la France, tous ceux qui ont appelé l'ennemi chez nous depuis 89 et qui lui ont ouvert nos portes étaient des royalistes ! Ces choses sont connues de tout le monde. Les royalistes mettent le roi au-dessus de la patrie, parce qu'avec un roi ils sont les maîtres ; ils ont les places, les honneurs, l'argent, les priviléges, enfin tout ! Ils sont rois chacun dans leur ville, ou dans leur village. — S'il arrivait par hasard un roi patriote, qui mît l'intérêt de la nation avant celui des nobles et des prêtres, les royalistes seraient les premiers à le combattre ; ils le traiteraient de Jacobin !.. Vous devriez savoir cela mieux que moi, monsieur l'entrepreneur, puisque vous avez fait vos études. »

Ainsi parla le vieux maître d'école ; et tous les autres lui donnaient raison.

Moi, je ne savais quoi répondre.

A la fin, comme j'allais entamer le chapitre de 1815, le passage des deux empereurs et du roi de Prusse, le père Jérôme, m'interrompant, dit en vidant les cendres de sa pipe au bord de la table :

« Vous êtes bien à votre aise, monsieur l'entrepreneur, pour causer jusqu'à demain ; mais nous, c'est autre chose, il faut rentrer à la maison... Écoutez cette pluie, comme elle tombe ! Hé ! Fix, Rochart, venez-vous ? »

Il s'était levé, sa grosse tête chauve touchait les poutres de la baraque.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hurel vida son verre, Fix et Rochart en firent autant, et tous les quatre ensemble sortirent par la cuisine, où le père Ykel les suivit la lampe à la main; et, la porte à peine ouverte, la lumière tremblotante éclaira les quatre montagnards, qui se sauvaient dans ce déluge, le dos rond, la main sur le feutre ou le bonnet.

Un coup de vent referma la porte ; toute la vieille masure en trembla, et Ykel, revenant les yeux plissés, dit :

« Hé! hé! hé! vont-ils en recevoir avant d'arriver chez eux!... Allons, Catherine, il est temps de dormir... Si monsieur l'entrepreneur veut encore rester...

— Non, père Ykel, je suis comme vous, j'ai sommeil.

— Eh bien, prenez la lampe; nous trouverons bien notre lit. »

Je montai le vieil escalier, écoutant le vent pleurer au dehors d'une façon lamentable. L'idée de toutes les misères humaines, de la guerre, de la peste, de la famine, de la trahison et de la bêtise me remplissait la tête; j'en étais vraiment désolé. Pourtant, une fois couché, le bonnet de coton sur les oreilles et la couverture sur l'épaule, je finis par m'endormir à la grâce de Dieu !

LE PATÉ DE LAPIN

Un matin du mois d'août dernier, mon ami Desjardins, médecin à Saverne, feuilletait son registre d'ordonnances, lorsqu'un grand gaillard à longues moustaches rousses parut sur le seuil et s'arrêta tout embarrassé. Comme Desjardins lui demandait ce qu'il voulait, l'autre, poussant des soupirs, lui montra sa bouche ouverte, en écarquillant ses yeux gris. Il finit par sortir de sa poche un billet conçu en ces termes :

« Mon cher monsieur Desjardins,

« Je vous adresse un Prussien, le nommé Menschenfresser, garde forestier à la scierie, lequel a dans le gosier un os triangulaire qu'il s'est ingurgité lui-même en mangeant du pâté. J'ai déjà fait mon possible pour le débarrasser de cet obstacle à l'introduction des aliments, soit en le poussant en bas, soit en le tirant en haut; mais, attendu que j'ai senti qu'en le tirant trop fort, l'estomac montait avec l'os, j'ai dû suspendre mes tentatives. Dans l'espérance que vous serez plus heureux, j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué

« Antoine Ruddo,
« Vétérinaire. »

Cette lettre éclaircissait la question.

Desjardins fit asseoir le Prussien dans un fauteuil, en face de la fenêtre; il examina soigneusement la position de l'os, qu'il reconnut être un os vertébral de lapin, dont les pointes se hérissaient en quelque sorte au fond du gosier. Les tractions exercées par le vétérinaire avaient fait enfler les parties voisines; Desjardins essaya pourtant aussi de tirer l'os avec une pince à long bec; mais, ayant remarqué

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comme Ruddo que l'estomac suivait, il déposa sa pince et dit :

« Il faut, mon garçon, que je vous fasse une petite ouverture sur le côté, pour sortir l'os; sans cela, vous ne pourrez plus manger ni boire de votre vie. »

Et l'autre, quoique avec une grimace désolée, fit signe qu'il y consentait.

Desjardins alors envoya chercher le barbier Laquenette, qui l'assiste dans toutes les grandes circonstances, puis il commença l'opération séance tenante, en disséquant le cou du Prussien par couches régulières, depuis la mâchoire inférieure jusqu'à la pomme d'Adam, chose absolument nécessaire, car, en entamant d'une ligne trop haut, il lui coupait la jugulaire, d'une ligne trop bas la carotide, et d'une ligne de côté les cordes vocales, ce qui l'aurait empêché de souffler mot jusqu'à la fin de ses jours.

Cela demandait donc de la prudence, et Desjardins, arrivant ainsi progressivement sur l'œsophage, n'eut plus qu'à faire une petite incision en long, à saisir l'os et à le tirer du canal, ce qui parut causer un sensible plaisir à Menschenfresser.

Après quoi Desjardins, ayant recousu le tout proprement, reconduisit lui-même son malade à l'auberge forestière, où cet étranger prenait sa nourriture, lui recommandant bien de ne rien avaler durant un mois que du bouillon, s'il ne voulait pas rouvrir sa blessure, ce qui serait fort grave.

Or, quinze jours environ après cet événement, je me trouvais à dîner chez le docteur. Il m'avait raconté l'histoire de Menschenfresser, et, tout en prenant le café, nous causions de la gloutonnerie extraordinaire de nos conquérants.

Desjardins est très-attentif à suivre ses opérations, même lorsqu'il sait d'avance qu'elles ne lui rapporteront pas un centime.

« Si nous allions voir mon Prussien? dit-il tout à coup. Je n'ai plus de visites à faire aujourd'hui... ça nous promènerait... Qu'en penses-tu?

— Volontiers, lui répondis-je; une petite course après dîner fait toujours du bien.

— Colas?... Hé! Colas?... »

Colas, le palefrenier du docteur, était dans la cuisine.

« Monsieur le docteur? dit-il en entr'ouvrant la porte.

— Attelle... je vais à la scierie. »

Desjardins sortit derrière Colas, après avoir mis son petit frac de coutil et son chapeau de paille.

Je le suivis.

Il aida lui-même à serrer les sangles de sa jument grise; il regarda si tout était bien à sa place; puis, s'étant assuré que rien ne manquait, il me fit signe de monter, et nous partîmes au petit trot.

Il faisait un temps superbe. Vingt minutes après, nous entrions sous bois, et Grisette, la croupe en l'air, le col arrondi, galopait à l'ombre des sapins.

Desjardins, tout en conduisant, fumait sa pipe, et moi, bien assis sur le gros coussin de cuir, je regardais les arbres défiler le long de la route.

Bientôt l'auberge forestière de Mathis, avec son toit en auvent, son rucher, ses étables et ses hangars, se découpa sur la verdure du Fâlberg. Le petit chien-loup Ragot sortit de l'allée en aboyant de sa voix criarde, et presque aussitôt M. Mathis et sa femme parurent sur le seuil, nous saluant de la main.

« Hé! monsieur le docteur, dit le père Mathis au moment où la voiture s'arrêtait sous le grand poirier couvert de fruits, vous venez voir votre malade?

— Oui, c'est pour cela que j'arrive.

— Ah! vous n'avez qu'à entrer, monsieur Desjardins; il est justement en train de dîner, il mange comme un ogre.

— Qu'est-ce qu'il mange? demanda le docteur. De la soupe?

— Non, monsieur, des petits oiseaux.

— Des petits oiseaux!...

— Oui! le gueux a pris hier à la pipée quatre douzaines de mésanges, et il a forcé ma femme de les faire cuire... Ma foi, ça le regarde! »

Ainsi parlait le brave homme en souriant.

« Charles, va donc tenir la bride du cheval de M. le docteur, » reprit-il en s'adressant à son fils.

Desjardins était stupéfait.

Nous montâmes les cinq marches de l'escalier, et, par la porte ouverte, nous vîmes dans la grande salle du bas Menschenfresser assis devant un plat de becs-fins rôtis, qu'il mangeait en croquant les os et faisant de temps en temps un petit effort pour avaler, comme les canards lorsqu'ils gobent des hannetons. La graisse lui coulait du menton jusque dans la cravate.

Cette vue rendit Desjardins pâle d'indignation.

« Comment, malheureux! s'écria-t-il; ne vous ai-je pas prévenu de ne prendre que du bouillon durant un mois? Vous voulez donc rouvrir votre blessure?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Oh! ça n'est rien, répondit Menschenfresser en regardant de côté, ça n'est rien, monsieur le docteur; ça racle un peu, mais ça passe tout de même.

— Ah! ça passe tout de même! fit Desjardins. Eh bien, mon garçon, ne vous gênez pas; du moment que ça passe, tout est pour le mieux; mais s'il vous arrive de nouveaux accidents, vous irez chercher un autre médecin. »

Et il sortit sur la porte.

M. Mathis riait de bon cœur.

« Voyez-vous, monsieur Desjardins, disait-il, pour manger et avaler, ces Prussiens n'ont pas leurs pareils; il leur faut des tas de nourriture qui feraient peur à quatre de nos batteurs en grange. N'est-ce pas, Marie-Anne?

— Oui, dit la mère Mathis; celui-ci mange autant de pommes de terre et de lait caillé, sans parler de la viande, que le tonkin que nous avons en graisse. Nous ne gagnons rien sur sa nourriture, allez!...

— Je vous crois! » répondit Desjardins.

Il regardait du coin de l'œil Menschenfresser, qui continuait de manger des deux mains, les coudes sur la table et le nez dans son assiette, comme tous les Allemands, car c'est à leur manière de manger qu'on reconnaît ces gens pour des barbares. Les hommes civilisés portent la nourriture à leur bouche; eux, ils la cherchent avec leur mâchoire, comme les bêtes!

« Et l'on appelle cela des spiritualistes! s'écria tout à coup Desjardins en éclatant de rire, un peuple de spiritualistes!... Quelle farce!... Arrive, Georges, nous n'avons plus rien à faire ici; cet animal me dégoûte! »

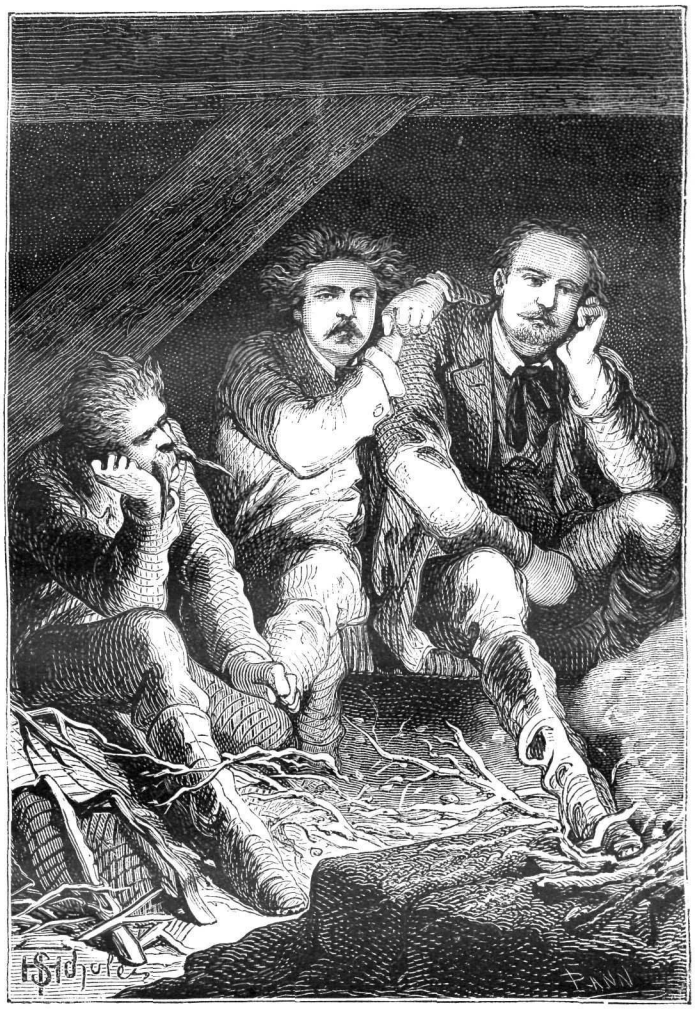
Il descendait l'escalier.

« Ma foi, lui dis-je en le suivant, tu as bien raison; tous ces Allemands ne pensent qu'à s'emplir; c'est une race de goinfres. Si l'Europe ne se met pas en travers, ils l'avaleront morceau par morceau.

— C'est possible, répondit Desjardins redevenu pensif; mais il ne suffit pas d'avaler, la grande affaire est de digérer; gare aux indigestions!... Sans parler des os qui vous restent dans la gorge et qui nécessitent parfois des opérations très-dangereuses... »

Nous étions arrivés près de la voiture. Deux minutes après, nous roulions du côté de Saverne.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



L'EXILÉ

Après quatre ans d'exil, étant devenu vieux,
J'aurais voulu revoir un seul jour ma patrie.
J'étais à Wissemba, près de Sainte-Marie,
Faible, triste, malade, et chaque jour mes yeux
Se tournaient vers la terre où dorment les aïeux.

Ils sont là ! — me disais-je assis à la fenêtre, —
Derrière les sapins, à l'angle du rocher ;
Tu pourrais en deux pas retrouver ton clocher,
Et quelques vieux amis, qui t'attendent peut-être
Pour te serrer la main avant de se coucher.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et tout un long hiver se passa dans ce rêve !
Tous les jours oubliés se réveillaient en moi :
Le foyer, les enfants, cette nouvelle séve
Qui rajeunit le cœur quand notre temps s'achève,
Tout me disait : « Reviens !... reviens... dépêche-toi ! »

Au retour du printemps, quand déjà dans la plaine
Reverdissent les champs, les vergers et les bois,
Quand du fond des hangars on tire les charrois,
Et qu'on suspend au clou le vieux sayon de laine,
Au temps où tout s'éveille et bourdonne à la fois...

Une nuit, arrivant de la plaine d'Alsace,
Le vieux juif Samuel et son frère Éliace
Frappèrent attardés au seuil de la maison.
Chaque année ils venaient, comme l'oiseau qui passe,
Visiter le pays dans la même saison.

Le village dormait. Moi, seul dans ma chaumière,
Je rêvais tristement, regardant tournoyer
Quelque reste de feu dans le sombre foyer.
Le sommeil descendait sur ma lourde paupière,
Et mon front lentement commençait à ployer,

Quand le bruit m'éveilla. J'allai voir à la porte.
« Nous arrivons de loin ! s'écria Samuel;
Voyez, père Laurent, quelle boue on apporte
En allant à Saint-Dié, par ce temps de dégel.
— Soyez les bienvenus ! » dis-je aux fils d'Israël.

C'étaient de bonnes gens, et j'aimais ces figures
Où l'âge et la fatigue avaient gravé les plis
Des bons, des mauvais jours, des devoirs accomplis
A travers le mépris et souvent les injures
Des peuples ignorants, par leurs chefs avilis.

Ils avaient déposé le fardeau du voyage;
Devant le feu dormaient leurs pieds appesantis.
La brindille du hêtre, une feuille, un branchage,
Se rallumant parfois, éclairait le visage
Des vieux juifs fatigués près de l'âtre blottis.

« Les temps sont durs ! leur dis-je. Autrefois, sur ma [table,
Les voyageurs trouvaient un bon verre de vin ;
Je pouvais leur offrir et le sel et le pain.
J'avais quelque bétail au fond de mon étable,
De l'herbe dans mon pré, des fruits dans mon jardin,

Et ma vieille Lisbeth, toujours vaillante et forte,
Qui dans tous nos malheurs avait suivi mes pas ;
Elle veillait à tout, préparait mes repas,
Faucillait le matin, le soir fermait ma porte.
Aujourd'hui je suis seul, la pauvre femme est morte,

Et j'attends à mon tour l'heure du grand sommeil.
Dieu veuille que pour nous il n'ait point de réveil !
Que nous ne voyions point la misère nous suivre
Au delà du tombeau, dans un monde pareil !
— C'est vrai ! dit Samuel, on est bien las de vivre...

Après ce qu'on a vu, si l'on pouvait dormir
Et perdre du passé le triste souvenir,
Loin des gens, loin du bruit et des cris de la foule,
A l'ombre des sapins, près d'une eau qui s'écoule,
Ce serait pour nous tous le meilleur avenir !

Que faisons-nous ici, nous, pauvres vers de terre !
Les peuples ne sont bons qu'à payer les impôts,
A donner à des rois leurs enfants pour la guerre...
Une fois étendu dans un coin solitaire,
On jouirait au moins d'un instant de repos ! »

Comme il parlait, j'allais, je venais en silence,
Songeant qu'ils avaient vu le beau pays Messin,
Où ma mère, en chantant, m'a bercé sur son sein,
Où mes fils sont tombés en défendant la France !...
De les interroger je conçus le dessein.

« Le printemps reparaît dans la haute montagne,
Leur dis-je en soupirant ; l'alouette a chanté.
Cette année au Donon le dégel s'est hâté.
Vous avez dû revoir... là-bas... en Allemagne,
La Moselle et la Sarre inonder la campagne ;
Le départ des corbeaux annonce un bel été...

On prépare la grange, on vide l'écurie ;
Après les jours brumeux, la maison s'approprie.
Les enfants vont dehors respirer le grand air ;
Ils chantent au soleil, c'est la fin de l'hiver !...
Ont-ils un souvenir de la vieille patrie,
Et notre vieux drapeau leur est-il toujours cher ?

Et savent-ils que nous, enfants de la Lorraine,
Leurs aînés, nous allons où le vent nous entraîne,
Chassés de notre ciel par nos durs ennemis,
Sans foyers, sans parents, dévoués à la haine,
Et reprochant à Dieu tout ce qu'il a permis ?

Oui ! je voudrais savoir, avant ma dernière heure,
Si le règne du crime, à jamais établi,
Nous condamne à la honte, à l'exil, à l'oubli,
Ou si dans nos maisons quelque vertu demeure,
Qui puisse ranimer, avant que je ne meure,
Le sentiment du droit, dans les cœurs affaibli ! »

Je me tus, et longtemps, à la pâle lumière
Du sapin flamboyant dans le sombre réduit,
Nous restâmes pensifs, en écoutant le bruit
De la bise du soir pleurant sur la chaumière,
Et le grillon chanter son refrain dans la nuit.

« Là-bas, père Laurent, dit enfin Éliace,
Le merle siffle encore à l'ombre des grands bois,
Et les échos joyeux répondent à sa voix.
Tout pousse comme avant dans la plaine d'Alsace,
Mais on ne chante plus chez nous comme autrefois.

Nos fermes, nos hameaux, nos villes, nos fabriques,
Que le rude vainqueur tient sous un joug d'airain,
Qu'on y parle allemand ou bien patois lorrain,
Qu'on y soit protestants, ou juifs, ou catholiques,
Des bords de la Moselle à la rive du Rhin,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tout est resté Français de cœur et d'espérance !
Croyez-moi bien, Laurent, à part quelques bandits
Dont les noms parmi nous seront toujours maudits,
Tout se redresserait à l'appel de la France.
Mais quand entendrons-nous le cri de délivrance ?...

Quand, du fond des vallons remontant jusqu'à nous,
Le tonnerre lointain dira-t-il : « Levez-vous !...
« La France arrive !... Allons, courez à sa rencontre..
« Voici vos exilés... Debout !... Levez-vous tous...
« Que tout cœur patriote à cet instant se montre... »

Oui, quand ?... En attendant, l'ennemi sous sa main
Nous courbe jusqu'à terre et quelquefois nous brise,
Et sa plus grande force est ce qui vous divise !
Vos luttes de partis font rire le Germain ;
Il compte en profiter pour prendre le chemin

De la Champagne, ou bien de la riche Bourgogne,
Et vous les arracher peut-être en quelques jours !
A quoi vous serviront alors tous les discours
De votre ordre moral et sa triste besogne ?...
La France ne sera qu'une grande Pologne.

Ah ! que vous seriez forts, si vous étiez unis
Dans l'amour de la France et de la République ;
Si vous ne pensiez tous qu'à la chose publique,
A vos frères captifs, à vos drapeaux ternis...
Les rêves du Teuton seraient bientôt finis.

Mais avant la patrie, on met ses priviléges,
Son roi, son prétendant, ou son ambition...
On pousse le pays à la division,
Quand les gens de Bismarck, embusqués dans leurs [piéges,
Le fusil à la main, guettent l'occasion ! »

Ainsi parla le juif. Et puis dans le silence
Nous retombâmes tous, rêvant à nos malheurs,
A l'Alsace-Lorraine... à notre décadence...
A la grandeur passée !... et criant dans nos cœurs :
« Français, unissons-nous !... Français, sauvons la [France !... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

TABLE DES MATIÈRES

UNE CAMPAGNE EN KABYLIE 1

LES ANNÉES DE COLLÉGE DE MAÎTRE NABLOT 36

UNE VEILLÉE AU VILLAGE 72

LE PATÉ DE LAPIN 78

L'EXILÉ 81

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MAITRE

GASPARD FIX

ÉDITION ILLUSTRÉE

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Paris. — Imp. GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Grands-Augustins.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MAITRE GASPARD FIX

SUIVI DE

L'ÉDUCATION D'UN FÉODAL

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉ DE 29 DESSINS

PAR THÉOPHILE SCHULER

GRAVURES PAR PANNEMAKER

PARIS

J. HETZEL & Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

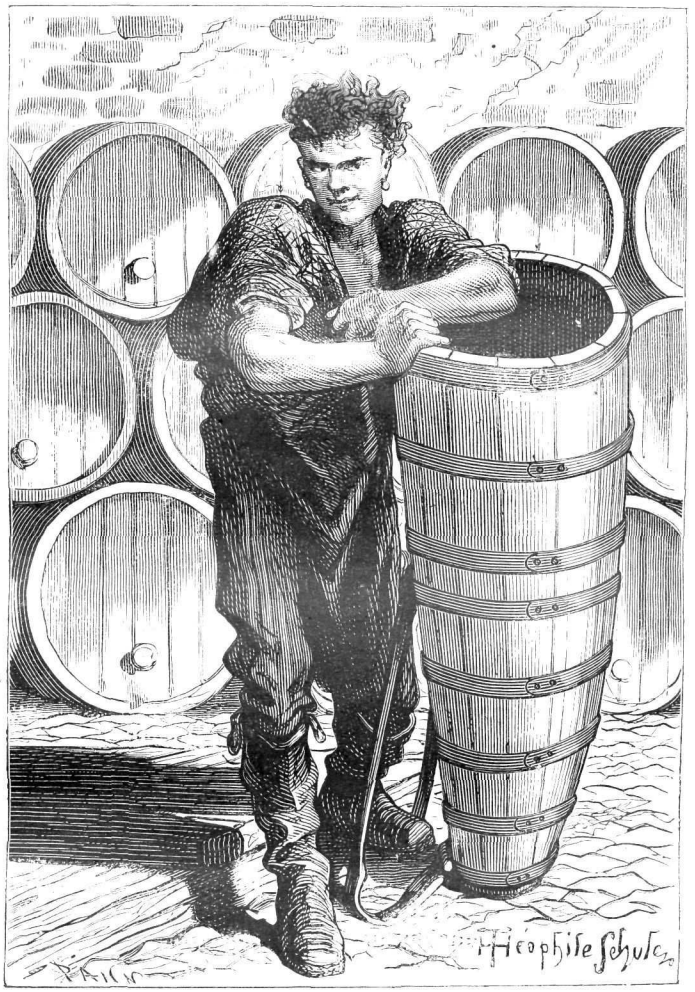
Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

MAITRE GASPARD FIX

— ILLUSTRÉE PAR THÉOPHILE SCHULER —



GASPARD FIX.

I

Maître Gaspard Fix avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, en faisant son tour de France, comme garçon brasseur; il avait vu Paris, Lyon, Marseille; il était même allé jusqu'en Italie, dans la Romagne, à sept lieues de Rome. Mais, ayant appris qu'il ne se brassait pas de bière dans la Ville-Eternelle, Gaspard était revenu sans pousser jusque-là.

Quand il rentra à La Neuville, vers 1825, pour se marier et s'établir, plus d'une jolie fille n'aurait pas demandé mieux que d'entendre ses propositions; c'était un beau garçon, un bon ouvrier, rangé, laborieux, économe; malheureusement, Gaspard ne tenait pas à la beauté. Il demanda Simone, la fille aînée du meunier Hardy, des Trois-Ponts. Elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avait cinq ans de plus que lui; elle était sèche, mélancolique et même un peu bossue; mais le meunier donnait à Simone, à cause de son infirmité, une dot de douze mille livres, et cette considération avait tout de suite décidé Gaspard.

Il épousa donc Simone et reçut douze mille francs argent comptant. C'est avec cette somme qu'il fonda sa brasserie et se mit à fabriquer de la bière pour son propre compte.

Au lieu d'employer de l'orge, qui coûte cher, il avait appris quelque part qu'on pouvait aussi bien se servir de mélasse; voilà pourquoi si longtemps la bière fut très-brune et très-douce dans nos environs : on faisait la bière très-épaisse; les rats-de-cave, ne se doutant de rien, n'inscrivaient que la contenance du brassin; puis, eux partis, Gaspard dédoublait sa bière en y versant de l'eau, — qui ne payait pas un centime de droits et se débitait comme le reste, — et le tour était fait; chaque brassin lui rapportait le double de sa valeur.

Cette belle invention permit à maître Gaspard de s'étendre; il acheta la vieille auberge du *Mouton-d'Or*, de Jacques Briot, son voisin, et la baraque à côté de Jeannette Tribolin, la matelassière; il y fit de grandes caves; il rebâtit tout à neuf, avec de hautes fenêtres, la porte à doubles battants, deux étages au-dessus, et, derrière, la grange, les écuries, les hangars.

Cette auberge, tout en grès rouge, le pignon sur la place du marché, l'escalier en perron garni de belles ferrures, produisait l'effet d'un véritable palais, au milieu de la vieille bourgade.

Maître Gaspard n'avait qu'une idée : gagner de l'argent! Et dès ce temps-là commencèrent tout doucement ses prêts à usure, avec l'assistance et les conseils de l'huissier Frionnet, son compère, un homme à profil de hibou, roux de barbe et de cheveux, court, trapu, grand rieur avec ceux qui lui donnaient des affaires, impitoyable dans l'exercice de ses fonctions; il aurait arraché la paillasse d'une femme en couches, si la loi n'avait formellement excepté cet objet de la saisie.

Voici comment s'y prenait Gaspard pour faire ce petit commerce sans accident.

Quand Frionnet avait découvert un malheureux ne sachant plus où donner de la tête, il l'adressait à M. Gaspard Fix. Alors celui-ci, après s'être fait longtemps prier, après avoir dit que les temps étaient durs, qu'il n'avait pas d'argent, etc., finissait par prêter la somme demandée, sur bonne hypothèque, pour rendre service... à dix, quinze ou vingt pour cent d'intérêt, quelquefois moins, quelquefois plus! Mais comme la justice aurait pu mettre le nez dans ces sortes d'affaires, on n'inscrivait que cinq pour cent sur le papier, Gaspard retenant d'avance le surplus sur la somme prêtée. Ainsi, lorsqu'il prêtait cent francs à quinze pour cent, il n'en donnait que quatre-vingt-dix à l'emprunteur; l'année suivante, si le débiteur ne pouvait pas payer, on renouvelait le billet dans les mêmes conditions, et tout se trouvait en règle : la papier, à cinq pour cent, pouvait toujours se produire en justice!

C'est Frionnet qui avait enseigné à maître Gaspard cette manière ingénieuse d'écorcher son prochain, en se donnant l'air de lui rendre service.

Tout marchait donc très-bien, la brasserie et l'usure, et Gaspard aurait été le plus heureux des hommes, sans la mauvaise habitude qu'avait sa femme d'aller tous les dimanches à la messe. « C'est du temps perdu! » criait-il; et, chaque fois qu'il voyait Simone s'habiller pour se rendre aux offices, il ne pouvait s'empêcher de lui dire, d'un ton de mauvaise humeur : « Qu'est-ce que ça te rapporte?... Le bon Dieu se moque bien de toi... Tu ferais mieux de rester à ton ouvrage! » Mais Simone, très-soumise aux volontés de son mari sous tous les autres rapports, tenait ferme sur le chapitre de la religion.

Du reste, aussitôt rentrée de l'église, la bonne femme se débarrassait de ses affiquets et courait bien vite à la cuisine. C'était, à proprement parler, la cuisinière de maître Gaspard; jamais elle ne s'asseyait à table, allant, venant, pour apporter les plats, les bouteilles, et puis attendant les ordres de son mari, debout derrière sa chaise.

« Cette femme m'épargne au moins deux servantes, pensait maître Gaspard; c'est une fameuse cuisinière; elle n'a pas sa pareille pour les sauces; je ne pouvais pas mieux tomber. Le malheur, c'est qu'elle soit trop dévote et qu'elle n'ait que des filles. »

En effet, de 1826 à 1837, trois filles s'étaient succédé à la maison, ce qui ne laissait pas que de préoccuper maître Fix. La première s'appelait Simone, la deuxième Thérèse, et la troisième Catherine. C'étaient trois jolies filles, on ne pouvait pas dire le contraire, surtout la petite Catherine, dont les beaux cheveux blonds et les joues d'un rose tendre faisaient plaisir à voir. Les deux autres, vives et brunes, ressemblaient à la mère; elles aidaient déjà Mme Simone; elles aimaient le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

travail, et couraient à six ans servir la pratique ; mais il fallait songer à doter tout cela : Gaspard Fix y pensait !

Depuis quelques années il faisait le commerce de salin avec les verreries de Tiefenthâl, courant les villages de grand matin, été comme hiver, dans le plus grand secret, achetant les cendres de tous les ménages, presque pour rien, et les conduisant lui-même aux verreries, à quatre lieues de là, avec deux grandes voitures attelées chacune de quatre solides chevaux.

Le matin, vers dix heures, il était de retour; les chevaux à l'écurie mangeaient leur pitance, et maître Gaspard Fix, en camisole de laine, les pieds dans ses pantoufles, déjeunait de bon appétit.

Pas une âme, à La Neuville, ne se doutait de son commerce, excepté son compère Frionnet ; car il ne fréquentait pas les environs, allant au loin, à Saint-André, Pargny, Viviers, pour ne pas éveiller l'attention et s'attirer la concurrence. Ainsi font les renards, qui ne travaillent jamais autour de leur tanière.

En quelques années, au moyen de l'usure, de la bière faite avec de la mélasse, du commerce de salin et de son auberge, qui marchaient ensemble, maître Gaspard perdit le souci de pouvoir un jour doter ses filles. En calculant bien, il se disait :

« J'ai près de cinquante mille livres solidement placées ; j'ai les prairies de la Rougeau, la vigne de Saint-Blaise, ma brasserie, mon auberge, ce qui fait bien encore autant... Si ma femme le savait !... Mais il ne faut rien lui dire, toutes les femmes sont bavardes, elles vont à confesse ; et puis Simone voudrait avoir deux servantes, elle deviendrait dépensière pour ses filles ! »

Maître Fix lui-même ne se mettait ni mieux ni plus mal qu'avant; il avait toujours le même casaquin de laine, le même gilet, les mêmes gros souliers et le même bonnet de peau de renard ; il buvait toujours du même petit vin blanc à cinq sous le litre ; il mangeait du lard aux choux, du jambon, de temps en temps un poulet avec une bonne salade, comme autrefois.

Son seul véritable ennui était d'avoir pour beau-frère le docteur Laurent, de La Neuville. Ce docteur, grand, sec, habillé de gris en toute saison, des éperons à ses bottes, la barbiche en pointe et le feutre mou sur la nuque, faisait dire à maître Gaspard :

« Quel braque !... Est-ce qu'il ne pourrait pas s'habiller comme tout le monde et couper sa barbe de bouc ?... Est-ce qu'une barbe pareille peut donner de la confiance aux gens riches ? »

Ils avaient épousé les deux sœurs, à peu près vers le même temps. Seulement, le docteur, ne se mariant pas pour de l'argent, avait choisi Jeanne Hardy, la belle Jeanne, avec son beau teint blanc et ses magnifiques cheveux blonds, laissant à Gaspard la petite Simone, maigre, triste et contrefaite.

Ce souvenir aigrissait maître Fix; et, depuis, M. Laurent ayant eu deux beaux garçons, au lieu de trois filles, chaque fois que Gaspard rencontrait ses neveux dans la rue, leur petit sac d'écolier sous le bras, il murmurait :

« Les fous seuls ont de la chance ! »

Il considérait son beau-frère comme un fou, parce qu'étant le meilleur médecin du pays, et pouvant s'enrichir, M. Laurent ne paraissait pas s'en occuper; qu'il recevait ouvriers, bourgeois, paysans, mendiants, pêle-mêle dans la même chambre, sans établir aucune différence entre eux, sauf pour le prix des consultations : les riches payaient pour les pauvres ! En outre, tous les matins, après déjeuner, M. Laurent sellait lui-même son cheval et courait de village en village, chez ses malades, montrant autant d'empressement pour un bûcheron que pour un rentier.

Voilà ce que maître Fix ne pouvait concevoir.

Un jour même, s'étant permis de lui faire des représentations à ce sujet, le docteur, après l'avoir écouté quelques minutes, se mit à lui rire au nez.

« Beau-frère ! s'écria-t-il, si vous avez quelques écus de reste, donnez-les-moi pour mes malades pauvres; ils en ont grand besoin, et je vous en rendrai compte sou par sou, liard par liard ; mais si vous n'avez que des conseils à me donner, j'en ai autant à votre service, entre autres ceux-ci, qui viennent de l'Eglise : « Mauvaise bière tu ne feras, ni l'usure mêmement ! »

Il s'apprêtait à lui dévider tout le chapitre, mais Fix s'en allait déjà, les épaules hautes, en murmurant :

« Grand pendard, tu finiras sur un fumier ! »

Ils restèrent brouillés jusqu'au jour où maître Gaspard, vers l'automne, rentrant de décharger ses regains, sentit tout à coup un frisson, et ce qu'on appelle « le point de côté ». Ce point-là vous coupe la respiration. Il était minuit. Fix d'une voix terrible s'écria :

« Simone... Simone... cours vite chez le beau-frère... J'ai le point... il me perce le cœur ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et la pauvre Simone, tout effarée, courut éveiller M. Laurent. Il vint tranquillement, fit prendre à maître Gaspard un verre d'eau et lui mit des ventouses; la réconciliation s'ensuivit.

A la moindre indisposition de maître Fix ou de ses enfants, il fallait courir chez le beau-frère, cela ne coûtait rien! Aussitôt l'alerte passée et les gens rétablis, Laurent n'était plus que le grand braque, le fou qui ne pensait pas à sa femme et à ses enfants.

Ainsi vivaient les deux beaux-frères depuis des années, sans pouvoir s'entendre ni s'accorder sur rien, mais forcés de se ménager à cause des femmes, qui s'aimaient et vivaient en bonne intelligence. C'est ce qu'on appelle très-souvent « l'union des familles! »

II

Vers la fin du mois de janvier 1840, le garçon que maître Gaspard attendait depuis si longtemps arriva pourtant à la fin; un gros garçon joufflu, ventru, tout le portrait de son père, à ce que disaient Frionnet et la sage-femme Bodinette.

Alors, maître Fix fut vraiment attendri. Oui, en voyant ce chef-d'œuvre, ses yeux se troublèrent, il eut envie de pousser des cris de triomphe, et prit son rejeton dans ses larges mains, pour le contempler et l'embrasser. Il aurait fait tirer le canon comme bien d'autres, s'il en avait eu le moyen.

Puis, ce premier mouvement d'enthousiasme passé, il devint grave, se promettant à lui-même que son petit Michel serait le plus riche garçon du pays, qu'il deviendrait même avocat, avoué, notaire au chef-lieu d'arrondissement, que sa charge serait payée comptant, et qu'il enfoncerait tous ses confrères!

Quelque temps après cet événement mémorable, les idées de maître Gaspard, jusqu'alors bornées à ses affaires, firent un progrès. Quantité de voyageurs passaient par La Neuville, des étrangers, des commis voyageurs en vins, en draps, en épiceries, en verreries, des curieux et même quelquefois des Anglais, qui vont partout et veulent tout savoir. Ils logeaient au *Mouton-d'Or* et demandaient le journal; on ne connaissait à La Neuville que le *National* et la *Gazette des hôpitaux*, que recevait le docteur Laurent; le facteur Joseph apportait aussi l'*Espérance de la Meurthe* à M. le curé Rigaut : c'était tout!

Ces étrangers s'étonnaient et même s'indignaient, disant que dans toute la France on recevait des journaux, excepté dans ce pays de sauvages. Maître Fix voulut les contenter; il s'abonna au *Constitutionnel* et lut dès lors la gazette à ses moments perdus.

En même temps, M. le notaire Méchini, M. le juge de paix Péters, M. le garde général Adrian, M. le contrôleur Couleau et quelques notables, tels que le boucher Hodel, maire du village, et le petit tanneur Périola, son adjoint, eurent l'idée de fonder un casino. Depuis l'arrivée de Louis-Philippe, c'était la grande mode de fonder des casinos; les bourgeois et les fonctionnaires ne pensaient plus qu'à se réunir entre eux, à se séparer du peuple.

Il fallait une autorisation du roi. M. le maire se chargea de la demander; l'autorisation arriva bientôt, et c'est à l'auberge du *Mouton-d'Or*, dans les deux grandes salles du premier, qu'on s'établit. Des peintres, des tapissiers de Houdemont vinrent tout arranger, poser des glaces, badigeonner les escaliers, mettre des rideaux à coulisses aux fenêtres. Moyennant un bon loyer, et les consommations, qui devaient se prendre en bas, maître Fix trouva que c'était une excellente affaire; il fournissait le vin chaud, le punch, la bière, les gloria. Ces messieurs s'entendirent pour le règlement et les journaux; ils voulaient avoir une bibliothèque, où devaient figurer les œuvres complètes de Voltaire, les pamphlets de Paul-Louis, les Chansons de Béranger. Quelques-uns réclamaient un billard, mais le billard n'arriva que par la suite.

Alors une vie nouvelle commença; messieurs les bourgeois furent séparés du populaire; on était plus chez soi, tous les rangs, comme on disait, ne se confondaient plus ensemble; on n'avait plus l'ennui de boire sa chope et de faire sa partie de cartes à côté d'un menuisier, d'un charpentier, d'un bûcheron, du premier venu, chose vraiment triste pour des gens d'un autre rang, d'une autre éducation.

Tout bourdonnait à l'auberge, on chantait en bas : *Père capucin, confessez ma femme,* et *Fanfan la Tulipe;* en haut, c'était le *Gloria tibi Domine*, de notre chansonnier populaire, et le *Dieu des bonnes gens*. Le gros maire Hodel, avec ses larges favoris à la Louis-Philippe, riait à faire trembler les murs. On jouait, on tapait du poing sur la table en abattant les atouts, on buvait. M. le garde général Adrian, un beau brun, en petit frac vert bien serré à la taille, aimait à lire haut les discours

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la Chambre ; on l'écoutait, c'était sa spécialité ; le petit notaire Méchini se plaisait surtout à la chansonnette, qu'il disait très-bien.

Le soir, après souper, les punchs flamboyaient ; la petite Simone, avec une grande cuiller d'argent, debout près de la table, les faisait monter et pétiller. Jamais on n'avait rien espéré de pareil à La Neuville ; maître Gaspard lui-même arrivait s'asseoir tout doucement avec la société choisie, écoutant batailler les gens instruits sur la politique, et riant tout bas, lorsque M. Méchini chantait : « *Un jour, le bon Dieu s'éveillant...* » Il comprenait très-bien la malice.

On a vu depuis les dangers de ces casinos, de ces réunions autorisées pour les uns et défendues aux autres. Si les paysans, les ouvriers avaient beaucoup à apprendre des bourgeois, des fonctionnaires de toute sorte, notaires, avoués, avocats, juges, percepteurs, les autres avaient également à s'instruire chez le peuple ; un chef ouvrier en sait souvent plus dans sa partie que bien des finauds, instruits dans les livres. Enfin les bourgeois ont perdu par là leur influence sur le peuple, et le peuple sa véritable direction dans les affaires générales ; car, au fond, leurs intérêts étaient communs, ils étaient de la même famille, nés sous le même rayon de soleil de 89 ; les plus avancés devaient soutenir les derniers venus. L'orgueil, la vanité, la sottise de quelques-uns furent cause de ce grand malheur. Cela s'étendit à toute la France ; partout on se séparait des ouvriers, des paysans, des travailleurs ; on formait de petites réunions, des sociétés de rentiers, de retraités, de fonctionnaires, sortis de la plèbe comme tous les autres, et qui se croyaient bien au-dessus du commun, parce qu'ils avaient une place. Le mot de M. le député *Dupin*, « *chacun pour soi, chacun chez soi* », cette idée fausse, égoïste, mauvaise, divisa le pays et l'affaiblit d'autant.

Le docteur Laurent ne tarda point à s'apercevoir combien la séparation du peuple et de la bourgeoisie pouvait être nuisible à tous les deux ; il essaya un jour de le faire comprendre aux membres du casino ; mais Gaspard, devenu furieux, s'écria qu'il voulait nuire à l'auberge du *Mouton-d'Or*, et le docteur, pour éviter une nouvelle brouille, ne dit plus rien.

Ce brave maître Fix ne connaissait que ses intérêts particuliers ; il ne s'inquiétait jamais des autres.

Plus d'une fois ses débiteurs étaient venus lui dire en secret

« Monsieur Gaspard, voulez-vous entrer au conseil municipal ? Vous n'avez qu'à parler ! »

Mais lui s'écriait :

« Mon Dieu, laissez-moi donc tranquille..... Tout ce que je vous demande, c'est de me payer, car j'ai besoin d'argent ; les affaires vont mal, on se ruine à vouloir rendre service, on ne sait plus où donner de la tête. A quoi me servirait d'être conseiller municipal ? Est-ce que cela me remplirait la bourse ?... Est-ce que cela me rapporterait un liard ? Allez, et souvenez-vous qu'il faut m'apporter l'argent tel jour, si vous ne voulez pas recevoir la visite de Frionnet ! »

Ils s'en allaient l'oreille basse, et maître Fix pensait :

« S'ils se figurent me prendre par ce moyen, ils se trompent. Que Hodel et Périola se fassent renommer ! Pourvu que mes affaires marchent... Est-ce que j'ai besoin de m'inquiéter de la commune ? »

L'honneur d'aller au chef-lieu d'arrondissement nommer un député et de figurer sur la liste des jurés ne le touchait pas davantage ; il faisait tout son possible pour en être dispensé, contestant sa qualité de marchand en gros, dissimulant la valeur réelle de ses biens, et mettant les impôts directs à la charge de ses locataires.

On finit pourtant par délivrer à maître Gaspard une patente de première classe, qui le rendit électeur malgré lui.

« C'est une abomination ! disait-il. Ce Louis-Philippe, à force d'avarice, à force de dotations pour ses fils et pour ses filles, nous ruinera tous. Il regarde la France comme une vache à lait... Cela ne peut pas durer... Cet homme nous ronge jusqu'à la moelle des os ! »

Le compère Frionnet lui donnait raison ; ils ne parlaient plus que des deux cents francs d'impôts directs. Mais s'ils avaient connu le chiffre des impôts indirects !... Si maître Fix s'était douté que le dixième de ses revenus entrait par ce moyen dans les caisses de l'État, c'est alors qu'il aurait crié contre Louis-Philippe, les princes et tout le gouvernement !

Enfin, il ne le savait pas, et se trouvait être électeur à son grand chagrin, ne voyant pas encore ce que cela pourrait lui rapporter.

Il le sut bientôt.

Un soir que maître Gaspard et Frionnet venaient d'éplucher le portefeuille des débiteurs, et d'arrêter les poursuites qu'on ferait dans la quinzaine contre Pierre, Paul ou Jac-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ques, tous les deux, pensifs en face de la chandelle, rêvaient à la vie de ce monde. Et comme maître Fix s'apprêtait à refermer le secrétaire, tout à coup son compère lui dit :

« Eh bien, les élections s'approchent; dans quelques jours vous recevrez la visite de M. Thomassin, notre député, et de son concurrent, M. Brunel.

— Qu'est-ce que cela me fait, répondit maître Gaspard, que ce soit M. Thomassin ou M. Brunel qu'on nomme? Est-ce que vous croyez que j'irai perdre mon temps pour eux à l'arrondissement? Moi je reste à la maison, et je m'occupe de mes affaires. »

Au bout d'un instant, Frionnet dit :

« Un petit chemin vicinal, qui passerait le long de vos prairies de la Rougeau, ne serait pas mauvais... ça mettrait joliment en valeur vos foins et vos regains... hé! hé! hé! »

Maître Fix dressa l'oreille. Ils se regardèrent une minute. Dehors, dans la grande salle, on chantait; les chopes, les canettes tintaient; en haut, le notaire, le garde général et les autres membres du casino riaient comme des fous; eux, ils se regardaient dans le petit cabinet sombre. Finalement maître Gaspard dit :

« Oui!... Mais la commune n'a pas le sou; et puis le chemin passerait peut-être ailleurs.

—Quand on est électeur, dit Frionnet, quand on a le député dans sa manche, le gouvernement vient au secours de la commune, et le chemin passe où l'on veut. »

Maître Fix, les yeux à demi fermés et les lèvres serrées, écoutait toujours, la main sur la clef du tiroir, sans bouger.

« A quoi allez-vous penser, Frionnet? » dit-il.

Et l'autre reprit :

« Savez-vous, monsieur Gaspard, que c'est une véritable honte pour le village, d'avoir une place de marché comme la nôtre, encombrée de hangars, avec de vieilles auges pourries autour de la fontaine, juste en face du *Mouton-d'Or;* est-ce que ça ne devrait pas être changé depuis longtemps? Ça nuit beaucoup à la valeur de la propriété, un état pareil. »

Maître Fix le regardait, tout étonné.

« C'est bon, dit-il enfin, en prenant brusquement une prise, nous penserons à tout ça, Frionnet. Vous avez raison, cette pauvre commune est conduite contre toutes les règles du bon sens; Hodel ne s'occupe que de sa boucherie. S'il faut se sacrifier, on se sacrifiera. »

Il tourna la clef du tiroir, et, se levant :

« Vous avez aussi des prés vers la Rougeau? dit-il à son compère.

— Quelques petites parcelles! » dit Frionnet, clignant de ses gros yeux.

Ils riaient ensemble et sortirent du cabinet, en s'offrant une bonne prise, que chacun prit dans la tabatière de l'autre.

Quelques jours après commencèrent les nouvelles élections.

Maître Fix reçut d'abord la visite de M. Nicolas Thomassin, propriétaire des verreries de Tiefenthâl, député de l'arrondissement, et qui naturellement voulait être réélu. C'était un homme sec, long et maigre, vêtu de noir des pieds à la tête, et soigneusement rasé, sauf le collier de barbe grisonnante, qui lui passait sous le menton, d'une oreille à l'autre. Son air avait de la gravité, de la dignité dans cette circonstance. Le gros maire Hodel l'accompagnait, très-flatté de présenter à M. Fix le plus riche propriétaire du pays.

Du reste, maître Gaspard le connaissait de longue date, ayant vendu du salin pendant dix ans aux verreries de Tiefenthâl; mais alors il arrivait à l'usine en blouse, le fouet sur l'épaule et le chapeau bas; et M. Nicolas Thomassin, sans même lui parler, donnait des ordres aux commis, pour le règlement de compte du nommé Gaspard Fix.

Les rôles étaient changés!

Maître Gaspard reçut ces messieurs dans son cabinet. Ils prirent place en silence. M. Thomassin, plein de réserve, cherchait une tournure pour exposer à M. l'électeur l'objet de sa démarche, lorsque le gros Hodel expliqua la chose rondement.

Maître Fix s'inclina deux fois dans son fauteuil en souriant; et, la glace étant rompue, on causa politique, des progrès du commerce, puis des besoins de la commune : du chemin vicinal, de la fontaine, etc., etc.

M. Thomassin se rappela les bonnes affaires qu'on avait faites ensemble, les excellentes relations qu'on avait eues; il paraissait attendri.

Maître Gaspard, de son côté, se laissait captiver par ces bons souvenirs; il revint deux fois sur le chemin vicinal, indispensable à la prospérité de la commune. Hodel s'écria qu'il s'en était toujours occupé, mais que les fonds manquaient. M. Nicolas Thomassin assura à ces messieurs qu'il ne perdrait pas cet objet de vue, et que, s'il était renommé, ce serait l'une de ses premières préoccupations; qu'il ne doutait pas d'enlever le vote du conseil général, dont il était membre, et d'obtenir la subvention nécessaire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors on se donna la main. Maître Fix promit non-seulement sa voix à M. Thomassin, mais encore celles de plusieurs amis et connaissances, dont il se portait fort.

On sortit sur cette assurance réciproque.

Maître Gaspard accompagna les visiteurs jusque dans la rue. Toutes les fenêtres du voisinage étaient garnies de figures; M. le juge de paix Péters et M. le garde général Adrian, sur le balcon du Casino, regardaient, émerveillés.

Après les derniers saluts, on se sépara de la sorte.

Maître Fix riait intérieurement; il se disait :

« Celui-ci sera nommé coûte que coûte; nous aurons le chemin vicinal! »

Sa résolution de s'occuper à l'avenir des affaires de la commune et de se dévouer au bien public devint inébranlable.

On savait déjà que M. le docteur Laurent et son ami Brunel, avocat distingué, dont les opinions libérales étaient connues de tous, parcouraient les villages dans le même but que M. Thomassin. Le docteur Laurent avait décidé son ami Brunel à se mettre sur les rangs. Ayant rendu, depuis dix ans, au conseil général de véritables services au pays, et pris souvent en main la défense de la presse libérale, M. Brunel se croyait de l'influence.

Ils arrivèrent le lendemain chez maître Gaspard, qui, les voyant descendre de voiture devant son auberge, comprit aussitôt ce que c'était.

La grosse capote noire de M. Brunel, sa cravate mal mise et son chapeau légèrement usé sur les bords, lui firent dire :

« Celui-là ne sera jamais rien; il est du même acabit que le beau-frère, ils vont bien ensemble. »

Ne pouvant leur fermer la porte au nez, il les reçut, à contre-cœur.

Une fois dans le cabinet de maître Fix, les choses se passèrent à peu près comme pour l'autre visite. C'est le docteur Laurent qui prit d'abord la parole et dit ce dont il s'agissait. Ensuite M. Brunel exposa la conduite inconséquente de M. Thomassin, lequel s'était présenté comme libéral aux électeurs, ce qui ne l'avait pas empêché de voter la dotation du duc de Nemours; puis le droit de visite pour les Anglais dans tous nos bâtiments; puis, après la mort du duc d'Orléans, la régence du duc de Nemours, et finalement l'indemnité de Pritchard, un apothicaire anglais dont la boutique avait été ravagée par quelques matelots, à l'île de Taïti. M. Brunel dit que la façon hautaine dont cette indemnité était exigée devait la faire refuser; mais que M. Thomassin, ami de M. Guizot, voulait la paix à tout prix; qu'il faisait passer son commerce de verreries et son intérêt de député ministériel avant tout; chose honteuse et qui humiliait la France devant l'Europe.

Maître Fix, penché dans son fauteuil, les mains sur les genoux et les yeux à terre, l'écoutait d'un air ennuyé, comme il faisait pour les débiteurs qui lui demandaient du temps. Il ne disait ni oui ni non; et l'avocat, malgré son éloquence naturelle, paraissait à la fin assez embarrassé.

Quand il eut fini, maître Gaspard ne répondant pas un mot, le docteur Laurent, vexé, lui demanda :

« Eh bien, beau-frère, êtes-vous pour ou contre nous? »

Alors Fix, comme se réveillant, dit :

« Ah! oui!... Tout ça, c'est possible... Il faudra voir... nous verrons... Enfin, ça me fait toujours plaisir, monsieur l'avocat, d'avoir reçu votre visite. La dotation du duc de Nemours, je ne dis pas... on aurait pu un peu rogner là-dessus; mais puisque son père se sacrifie pour la France, il faut pourtant bien que ce jeune homme vive!... Puis le droit de visite... Ça n'est pas un si grand mal que les Anglais nous fassent des visites... Chacun son tour... ils viennent chez nous, nous allons chez eux, c'est tout simple... Si nous n'avons pas de nègres, il n'y a rien à dire. Et quant à Pritchard, si l'on me ravageait ma brasserie, j'aimerais aussi à être indemnisé...

— Mais il ne s'agit pas de votre brasserie, lui dit M. Laurent, il s'agit de l'honneur de la France!

— C'est égal, beau-frère; j'aurais une pharmacie que ça reviendrait au même... Les Anglais ont eu raison... il ne fallait pas ravager cet homme... J'aurais voté comme M. Thomassin, il a bien fait; l'honneur, c'est de payer avant que l'huissier arrive. Et la paix fait autant de bien à mon auberge qu'au commerce de verreries; la paix ne coûte jamais trop cher. »

M. Brunel et le docteur Laurent se lancèrent un coup d'œil, puis ils saluèrent poliment et se retirèrent.

Fix, tout aussitôt, fit appeler Frionnet; on attela le char à bancs, et les deux compères, tout joyeux, allèrent de village en village, recruter des voix pour M. Thomassin. C'était leur première campagne électorale; mais les deux renards, parlant, à toutes leurs haltes, de chemins, de subventions, de canaux, de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

M. Thomassin se rappela les bonnes affaires. (p. 6).

ponts, de réparations d'églises, de construction d'écoles aux frais du gouvernement, de tout ce qu'on souhaitait, et laissant entendre que M. Brunel était un panier percé, qui voulait faire fortune avec la politique, entraînèrent meuniers, gros fermiers, marchands de bois, aubergistes, bref tous les électeurs à plus de trois lieues autour de La Neuville.

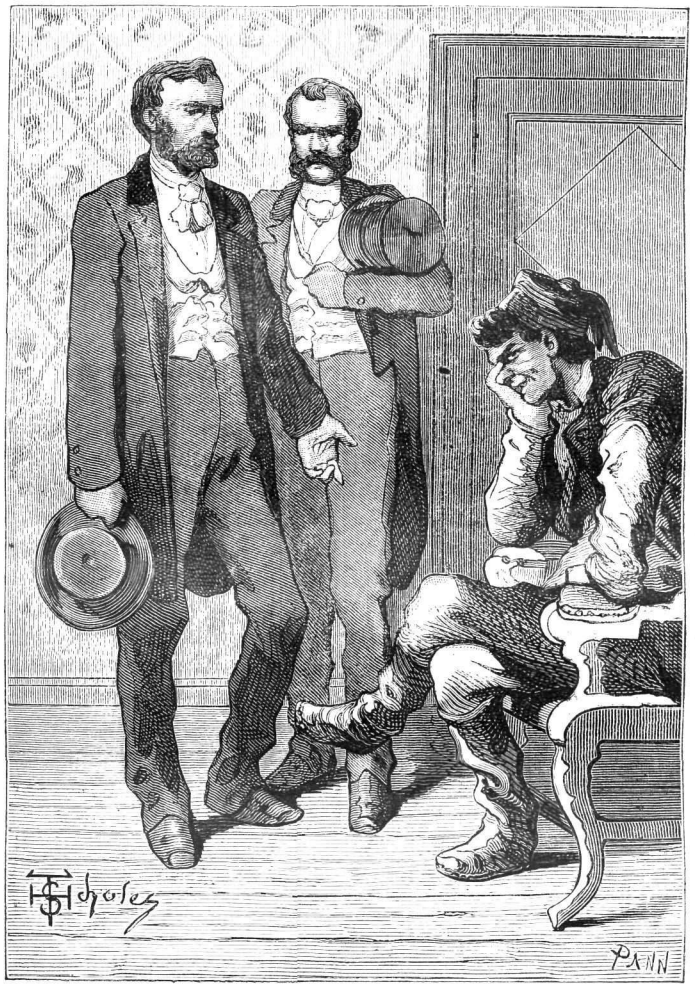
Les promesses ne leur coûtaient rien, non plus qu'au député.

Fix, comme pour toutes ses entreprises de bière, de salin, d'usure, déployait alors une activité surnaturelle. Le jour de l'élection, il partit lui-même, à trois heures du matin, pour aller chercher les électeurs et les conduire au chef-lieu d'arrondissement. Ils arrivèrent les premiers, sur cinq grandes voitures à échelles, trois électeurs côte à côte pour chaque botte de paille; et je vous laisse à penser la noce que l'on fit chez la mère Bertignon, avant d'aller voter; le vin, la bière, les gloria n'en finissaient plus; les vitres tremblaient aux cris de : « Vive Thomassin! » et puis, à mesure de l'appel, on partait pour la mairie, deux à deux, bras dessus bras dessous, en riant comme des bienheureux.

Au dépouillement du scrutin, vers huit heures du soir, M. Thomassin avait toutes les voix, sauf une dizaine, et les trépignements, les cris d'enthousiasme redoublèrent.

Mais c'est à la nuit noire, au retour de tous les électeurs sur leurs voitures, à travers champs, qu'il aurait fallu entendre les hourras! les coups de fouet de toute la bande, les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ne disait ni oui ni non (p. 7).

éclats de rire en parlant de la déconfiture de Brunel.

Fix ne se possédait plus d'enthousiasme. Le lendemain, bon nombre de « ses électeurs », comme il les appelait, firent encore le lundi de la fête au *Mouton-d'Or*. Toute La Neuville était en l'air, pour admirer leurs mines rubicondes. Maître Gaspard les défrayait de tout, et Frionnet s'étonnait des prodigalités d'un homme qu'il connaissait avare au point de batailler pour un centime; mais Fix était alors possédé de l'amour du bien public; il avait découvert une nouvelle terre promise; les raisons de Chanaan captivaient son âme, sous la forme de subventions et d'autorisations de toute sorte, qu'il se flattait d'obtenir, en montrant à M. le député de quoi il était capable.

Son horizon s'était agrandi d'un coup; il se disait :

« En me faisant nommer conseiller municipal, puis maire, — c'est tout simple, puisque j'ai bien fait nommer un député ! — je vais réclamer, au nom de la commune, tantôt ci, tantôt ça : des routes, des réparations, des lavoirs, des fontaines, toujours aux environs de mon bien! Frionnet m'arrangera les pétitions; tous ceux qui me doivent signeront des deux mains; et si le député ne marche pas, gare! nous en ferons nommer un autre, qui ne refusera jamais rien. Je serai le Louis-Philippe de La Neuville, et Frionnet sera mon premier ministre. »

Ces choses, il les voyait clairement; aussi l'invitation qu'il reçut quelques jours après

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de M. Nicolas Thomassin, de venir assister aux grandes chasses de Tiefenthâl, avec des remerciements sans nombre et l'annonce d'être regardé comme un ami de la famille, cette invitation ne l'étonna pas du tout; il la trouva naturelle, puisqu'ils étaient maintenant ensemble; et tout de suite il donna l'ordre à son domestique Faxland, un ancien hussard de Napoléon Ier, de laver le char à bancs, de cirer les harnais, enfin de tout préparer pour se rendre le surlendemain à Tiefenthâl.

III

Le surlendemain donc, de bonne heure, maître Gaspard, en large habit carré, gilet de velours et grand chapeau de feutre noir, après avoir donné un coup d'œil satisfait à son équipage, s'assit derrière Faxland, sur la banquette du milieu, en faisant le gros dos, comme il convient lorsqu'on est invité par un millionnaire; et le petit cheval, tout joyeux de respirer le grand air, partit au trot sur la grande route.

Les arbres, les maisons défilaient.

A deux lieues de La Neuville, le docteur Laurent et Fix se croisèrent sans se saluer. Le docteur, appelé dans la nuit pour un malade, revenait déjà du hameau des Aubiers; la vue de son beau-frère sur le chemin de Tiefenthâl le rendit tout pâle.

« Hue! » cria-t-il, en frappant vigoureusement son cheval.

Maître Gaspard sourit.

« Le braque, se dit-il, m'en veut à cause de la déconfiture de son ami Brunel. Imbécile! Au lieu de se mettre avec nous, il va se ranger avec la canaille; il se plaît dans la société des savetiers, des bûcherons, des batteurs en grange, d'un tas de gueux qui ne lui payent pas ses visites et qui lui tourneraient le dos s'il avait besoin d'argent. Avec un peu de bon sens, est-ce qu'il ne pourrait pas être médecin de la fabrique de M. Thomassin? Est-ce qu'il ne serait pas décoré pour toutes ses médailles de vaccination et ses rapports à la *Gazette des hôpitaux*? Il a déjà gagné la croix dix fois pour une! Est-ce qu'il n'aurait pas des bourses pour ses deux garçons, soit au collége de Nancy, soit ailleurs? M. Thomassin, si Laurent était des nôtres, ne demanderait pas mieux que de faire la démarche. Mais allez donc prêcher un fou pareil; rien que d'entendre parler raison, il deviendrait furieux. Hue! Ragot! Hue! »

Ainsi pensait maître Gaspard.

Quant au docteur Laurent, chacun peut se figurer son opinion sur le beau-frère; il le regardait comme un usurier, comme la ruine du pays, et le défenseur naturel de toutes les mauvaises causes, dès qu'il y trouvait son intérêt.

Plus loin, maître Fix revint à songer aux avantages de la politique; non-seulement il y voyait du profit pour le moment, mais encore plus dans l'avenir; ses filles avaient grandi. Mlle Simone, l'aînée des trois, avait alors dix-huit ans, elle tenait le comptoir; M. Adrian, le garde général, la regardait d'un œil tendre; Simone rougissait à son approche. Fix avait vu cela, il n'en était pas fâché, la partie forestière était celle qu'il estimait le plus. La petite Thérèse, elle, se plaisait à la cuisine, elle aidait sa mère, et se connaissait à toutes les sauces; aussi M. le juge de paix Péters, très-gourmand de sa nature, avait toujours la bouche pleine de son éloge et la proclamait une personne accomplie sous tous les rapports.

Maître Gaspard se serait volontiers accommodé d'avoir un garde général et un juge de paix dans sa famille, à la condition, bien entendu, de garder les dots et d'en servir seulement la rente à ses gendres, car d'aller lâcher le portefeuille, une pareille idée ne pouvait lui venir; il aurait mieux aimé garder ses filles et les faire travailler pour lui, jusqu'à l'âge de cent ans!

Comme ces pensées allaient et venaient dans sa tête, il arrivait sous bois, et le petit Ragot se remettait à trotter dans l'ombre des hêtres et des sapins.

Il faisait un temps magnifique; les geais, par bandes, traversaient l'étroite vallée du Tiefenthâl; en bas, l'eau dormante de l'étang des Mésanges brillait au soleil levant, à travers le feuillage des trembles et des saules; quelques poissons, venant prendre l'air ou happer une mouche à la surface, jetaient parfois un éclair dans les hautes herbes de la rive. Mais Gaspard ne se souciait pas de tout cela; le plus beau paysage du monde ne lui aurait pas produit autant d'effet que la vue d'une pièce de cent sous sur la route; alors il aurait été vraiment émerveillé et se serait arrêté pour la mettre dans sa poche.

Enfin, vers sept heures, les hautes cheminées des verreries de Tiefenthâl, leurs lourdes bâtisses en briques rouges, leurs tas de houille dans la ruelle montante, les petits

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jardins et les maisonnettes des ouvriers verriers apparurent à maître Fix au tournant de la côte, et dans l'autre branche du vallon, la demeure de M. Thomassin, une sorte de château couvert d'ardoises, des pavillons, des écuries, des chenils autour, à demi cachés par le feuillage. Une cour fermée de grilles précédait le tout; et Gaspard découvrait déjà dans cette cour un mouvement extraordinaire de voitures, de chevaux qu'on dételle et qu'on emmène, de gens qu'on reçoit.

« La bataille est gagnée, se disait-il, tout le monde vient crier victoire. »

Quelques instants après, maître Fix s'arrêtait à la porte principale; et M. Thomassin, sachant apprécier un tel homme et les services qu'il pouvait rendre, vint le recevoir avec une effusion véritable.

« A la bonne heure, mon cher monsieur Fix, s'écria-t-il en lui tendant les deux mains, vous arrivez à notre rendez-vous !

— Comme c'était mon devoir, monsieur le député, » lui répondit maître Gaspard, en descendant de voiture et saluant les messieurs et les dames qui regardaient du péristyle.

Une quantité de notables, de maires, de conseillers d'arrondissement, de chefs d'usines, tous les gros bonnets du pays, se trouvaient là, regardant, écoutant, et mesurant à la parole du maître la considération que méritaient les nouveaux venus.

Maître Gaspard leur parut, à cet accueil, un personnage d'importance, d'autant plus qu'il n'avait pas jugé nécessaire de mettre la cravate blanche, et qu'il était habillé à la paysanne.

Les dames elles-mêmes subissaient cette influence ; Mme Reine Thomassin lui fit un accueil des plus distingués, l'appelant un vieil ami de la maison et lui demandant des nouvelles de Mme Fix et de toute sa famille.

Qu'on juge de la satisfaction de maître Gaspard, car si l'estime des pauvres gens l'ennuyait, celle des richards le comblait d'une joie intérieure inexprimable. Il ne savait que répondre et s'inclinait tout attendri, en balançant son grand chapeau.

Les domestiques emmenaient déjà son char à bancs, et maître Fix entrait avec M. Thomassin dans la grande salle à manger, où se trouvait servi le repas du départ.

« Vous arrivez au bon moment, lui dit M. Thomassin en riant; êtes-vous chasseur?

— Oh ! dit Gaspard du même ton joyeux, pas trop, monsieur le député, pas trop; mon plus fort, c'est la fourchette. »

Alors ils rirent ensemble. Maître Fix était tout à fait remis de sa première émotion.

Les messieurs et les dames entraient deux à deux et s'asseyaient à table. Maître Fix se trouva placé à la droite de M. Thomassin, à côté d'une grande personne rousse, fort jolie et spirituelle.

Gaspard, infiniment flatté de tous ces honneurs, se rappelant qu'il était jadis allé à Tiefenthâl en blouse, avec de gros souliers ferrés, se rengorgeait en lui-même. Il causait bien; la malice et l'aplomb ne lui manquaient pas; le bon vin et la bonne chère l'égayaient.

Il hasarda même quelques compliments à sa voisine, qui n'était autre que la femme du vieux recteur Robichon. L'esprit tout rond de Fix plaisait à cette dame; elle pensait sans doute que son recteur, long et maigre, avec sa cravate blanche et ses lunettes d'or, avait moins de bon sens que cet honnête et joyeux paysan.

Du reste, toute la société se montrait de bonne humeur et de bon appétit ; on riait, on buvait ; on dépêchait les plats, comme au *Mouton-d'Or ;* le grand monde n'ayant que ses trente-deux dents et son gosier, comme le vulgaire des humains, ne pouvait en faire davantage ; mais il s'en acquittait bien, et M. Thomassin avait lieu d'être satisfait de ses convives.

Il faut dire aussi que les voitures de chasse étaient prêtes à la grille, les chevaux sellés et la meute déjà partie avec les piqueurs. On se dépêchait. Quelques instants après, toute la compagnie se mit en route.

M. Thomassin et maître Fix partirent les derniers, en leur qualité d'hommes politiques, plus forts sur l'art d'attraper les électeurs que de dépister le cerf ou le sanglier. Ces plaisirs violents, qui ne rapportent rien, plaisent à la jeunesse et aux natures sanguinaires ; et puis Gaspard ne s'était jamais assis que sur un cheval de meunier, entre deux sacs, crainte d'accidents ; et M. Thomassin, qui s'en doutait, ne voulait pas le soumettre à d'autres épreuves.

Ils partirent donc en coupé, tout doucement, écoutant les autres crier, souffler dans leurs trompes, et les chiens aboyer, hurler, pleurer de rage comme des bêtes fauves, sur la piste d'un pauvre animal que la peur étrangle d'avance et dont les poumons s'entrechoquent d'épouvante.

Représentez-vous maintenant ces deux personnages qui trottent en suivant les beaux chemins forestiers de Tiefenthâl, tandis que tout s'agite, que les clameurs montent, que les bois s'animent de mille bruits confus, que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les rousses, les lièvres, les chevreuils défilent à leurs pieds au fond des taillis; et, de loin en loin, le coup de chapeau du pauvre bûcheron, la poitrine nue, les cheveux pendant sur la figure, qui s'arrête en extase et leur indique la direction de la chasse.

Ils parlaient d'élections futures, de chemins vicinaux, d'améliorations pour les maisons de cure et pour les églises, de toutes les promesses à faire aux uns et aux autres dans l'arrondissement; « car il faut promettre, toujours promettre! disait Fix en riant; ça ne coûte rien et ça rapporte; on fait plus avec des promesses qu'avec de l'argent comptant. »

M. Thomassin le savait bien; depuis trente ans il promettait des augmentations à ses employés, et par ce moyen il les retenait aux verreries de Tiefenthâl. C'était son système! Les pauvres diables, à force d'avoir attendu, craignaient, en s'en allant, de perdre le fruit de leur longue patience.

« Encore un jour, se disaient-ils, et peut-être l'augmentation viendra! »

Voilà le fond de la politique; ils le savaient tous les deux.

Seulement, si maître Gaspard avait supposé que son chemin vicinal pouvait entrer dans cette catégorie, il aurait changé d'opinion; mais ce doute ne lui vint même pas, et il avait raison: si les services rendus ne signifient plus rien, ceux qu'on peut rendre encore, et surtout le mal qu'on pourrait faire, signifient beaucoup! C'est de là que viennent malheureusement les trois quarts des augmentations.

Qu'est-ce que je peux encore vous dire? Ces deux hommes étaient faits pour s'entendre, jusqu'à concurrence de leur intérêt, bien entendu.

Vers la nuit, un garde vint prévenir M. Thomassin que le cerf était forcé, qu'on l'avait tué dans l'étang des sapinières. Alors, ils rentrèrent lentement, la chasse était finie.

Ce même soir, beaucoup d'invités retournèrent chez eux; les intimes seuls restèrent.

C'était d'abord M. Richard de Muleroy, qu'on appelait « M. le conseiller », un petit vieux, parlant bas et regardant les gens en dessous; il avait rempli, sous Charles X et Louis XVIII, des missions délicates, et s'était rallié depuis à Louis-Philippe, sans doute pour d'excellentes raisons; puis M. le recteur Robichon, ancien précepteur du fils de M. Thomassin; M. le conseiller d'arrondissement Viriot, propriétaire de forges, esprit positif, dévoué par caractère à tout ce qui pouvait lui faire du bien; le notaire Bachelet, un gros homme, orné d'une magnifique paire de côtelettes et d'un toupet à la Louis-Philippe; et enfin l'inspecteur des haras, chevalier Gédéon de Felzheim, un ancien beau, ciré, frisé, tiré à quatre épingles.

Les femmes de ces messieurs, maître Gaspard Fix et quelques beaux jeunes gens, décorés pour les services qu'ils rendraient un jour à la patrie, complétaient la société de Tiefenthâl ce soir-là.

Le souper fini, M. Thomassin proposa d'aller voir les verreries; on devait faire de grosses pièces, tous les fours étaient allumés; on s'y rendit donc de compagnie.

Le grand silence de la nuit, l'arrivée à la vieille bourgade, où tout semblait déjà dormir, et puis l'entrée dans ces grandes halles, à doubles toitures échafaudées; les immenses cheminées chassant leurs étincelles dans le ciel sombre; les fours ardents, où les verriers, armés de longs tubes en fer, cueillaient le verre liquide dans les creusets; les mouvements étranges de ces hommes en savates et longue blouse blanche, le pantalon de toile serré aux reins, balançant sur leurs estrades leurs boules lumineuses, qui s'enflent, s'allongent ou se resserrent, puis les étendant sur des plaques de fer, avant de les passer à d'autres, pour les mettre au moule ou les ouvrir; les enfants pâles, ébouriffés, courant avec leurs longues fourches prendre les verres et les bouteilles, et les enfourner dans les rafraîchissoirs; toute cette agitation, ces poitrines haletantes, ces figures inondées de sueur, les yeux étincelants et les pommettes brûlées par la flamme, tout cela parut aux honorables invités d'un effet très-pittoresque. Pas un ne regretta d'être venu, et l'on s'émerveilla des prodiges de l'industrie, de ses progrès incessants, de ses bienfaits innombrables pour toutes les classes de la société.

Ce fut le texte de toutes les conversations au retour. M. Thomassin gobait cet encens comme un tribut naturel, un hommage dû à son mérite, sans se rengorger ni se défendre, simplement, modestement. Il s'y attendait, étant habitué à se considérer depuis longtemps comme le premier verrier de France.

Un thé magnifique attendait les invités dans le salon, et chacun prit place.

« Mon Dieu, disait M. Thomassin, répondant aux éloges de son ami de Muleroy, sans aucun doute j'ai fait toutes les améliorations possibles, non-seulement en ce qui concerne l'industrie verrière, mais encore en ce qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

touche le sort des verriers eux-mêmes. Je leur ai procuré le travail régulier, ce premier besoin de l'homme ; je leur ai non-seulement assuré la paye de deux francs cinquante et même jusqu'à trois francs par jour, mais encore un arpent de terre à chaque famille, pour planter leurs légumes ; ils sont sûrs de manger des pommes de terre et du lait caillé tous les jours de l'an !... Eh bien, le croiriez-vous? Ces gens-là se plaignent ; ils voudraient davantage.

— Davantage ! s'écria le chevalier de Felzheim ; qu'est-ce qu'ils veulent donc... Du thé... des ortolans?

— Non, pas précisément, dit M. Thomassin ; grâce à Dieu, le sentiment des distances et des distinctions sociales n'est pas encore éteint chez eux ; mais ils voudraient la surveillance de leur caisse de secours et de retraites. C'est à ma prévoyance qu'ils la doivent ; en opérant sur leur solde une légère retenue mensuelle, j'ai pu leur assurer, à soixante ans, cent cinquante à deux cents francs de retraite, ce qui, joint à leurs économies, permet à ces gens de vivre de leurs rentes encore dans la force de l'âge. Eh bien, ils veulent surveiller cette caisse, ils prétendent que c'est leur argent, leur avoir. »

L'indignation des invités de M. Thomassin fut grande alors ; maître Gaspard s'écria qu'il ne faisait point de pension à ses domestiques, qu'il se contentait de les renvoyer lorsqu'ils étaient hors de service ; que tout le monde faisait la même chose ; et que de pareils gueux, auxquels on donnait des retraites pour le restant de leurs jours, et qui n'étaient pas encore contents, méritaient tous d'être pendus !

Son expression ne parut pas trop forte.

M. de Muleroy prit alors la parole ; il avait beaucoup vu dans sa longue carrière, beaucoup réfléchi à ces graves questions.

« Mesdames et messieurs, dit-il de sa petite voix mielleuse, notre ami Thomassin a raison : la race humaine est injuste ; elle est ambitieuse, envahissante ; elle n'a jamais fini de demander, de réclamer, surtout depuis cette invasion de termes barbares, de revendications dites légitimes, de prétendus droits imprescriptibles, et autres fadaises connues sous le nom de « principes de 89 », dont personne n'a jamais pu définir le sens réel, et qui malheureusement prennent racine dans les cerveaux malades. Le fait positif est que si vous assurez des pommes de terre aux ouvriers, bientôt ils voudront d'autres légumes ; après les légumes, de la viande ; après la viande, du vin ; plus tard, leur pain ne sera plus assez blanc, leur vin d'assez bon cru ; vous passerez toute votre existence à leur découvrir de nouvelles satisfactions gastronomiques. Mon Dieu, c'est la nature, cela ! Remarquez bien que la nature humaine est mauvaise, mauvaise par essence ; sans quoi le baptême, qui nous lave du péché originel, aurait-il été nécessaire ? »

Les dames trouvèrent ce raisonnement admirable ; mais M. Thomassin répliqua que l'on se lassait de tant d'exigences, qu'on devenait dur en face d'un tel égoïsme ; qu'il faudrait bien en venir à des extrémités, et que les bourgeois ayant pour eux la loi, le bon sens, les baïonnettes, tout se terminerait à leur avantage.

M. de Muleroy écoutait, la tête penchée ; il laissa finir M. Thomassin et reprit tranquillement :

« Bon, mon cher ami, je le sais, nous sommes d'accord ; nous avons tous les avantages que nous assurent la fortune et le monopole de l'instruction : la charte, la force organisée, l'esprit de suite et d'entreprise ; nous administrons et nous gouvernons ce pays ; nous fournissons les généraux, les députés, les ingénieurs, les préfets, les ambassadeurs, les juges, les ministres. Le peuple, lui, ne fournit que les ouvriers et les soldats, parce qu'il ne sait rien. Nous couvrons le pays de ponts, de routes, de canaux, de monuments, d'usines et de fabriques ; le génie de la France réside aujourd'hui dans la bourgeoisie ; elle fait les lois, elle les applique, on ne peut rien sans elle ; c'est clair, évident, incontestable. Mais nous sommes un contre cent, pour ne pas dire un contre mille ! Nos fusils, nos canons sont entre les mains du peuple ; s'il le voulait, il serait le maître. Qu'un ambitieux, un Bonaparte par exemple, se mette à la tête du peuple, qu'arrivera-t-il? Que serons-nous ? Sur quoi nous appuierons-nous ? Qui l'empêchera de faire contre les bourgeois, au profit des masses, ce que les sans-culottes de 93 ont fait contre l'ancienne noblesse, au profit de la bourgeoisie : de nommer colonels, généraux, ingénieurs, préfets, ambassadeurs, ministres, des sergents, des greffiers, des commis, des piqueurs, de pauvres diables qui végètent dans les emplois subalternes ? Il en aurait même le droit, puisque les Français sont égaux devant la loi et qu'ils peuvent tous aspirer aux plus hautes fonctions. Ce principe détestable est la cause de toutes nos misères depuis cinquante ans : le lion est-il l'égal de l'âne, la taupe l'égale de l'aigle ? Est-ce que M. Thomassin, ici présent, est l'égal d'un de ces malheureux que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous venons de voir suant et geignant pour faire une bouteille ? Et moi, suis-je l'égal du domestique qui cire mes bottes ? Tout cela est absurde !... absurde ! Rien n'est égal dans la nature ; il suffit de regarder autour de soi, pour reconnaître que les uns naissent pour le commandement et les autres pour l'obéissance ! »

Tout le monde alors écoutait. M. de Muleroy fit une pause, comme pour bien laisser aux dames le temps de réfléchir, puis il continua :

« A tout cela, savez-vous le remède qu'il faut ? le seul réel, le seul efficace, et que notre bourgeoisie a le grand tort de négliger, c'est la religion ! La religion, au moyen de quelques préceptes appropriés à des esprits incultes, de promesses judicieuses, de menaces appuyées sur d'éternelles vérités, a, pendant quatorze cents ans, dans des positions bien plus critiques, bien plus tendues que la nôtre, après des guerres, des incendies, des ravages, des destructions horribles étendues à toute l'Europe et prolongées durant des siècles, cette bonne et divine religion a seule pu calmer et remettre à la saine raison ces masses innombrables d'êtres féroces, exaspérées par toutes les misères et réduites au dernier désespoir. Comprenez donc bien que chacun de ces êtres se figure, par instinct de nature, avoir droit aux mêmes jouissances terrestres que nous-mêmes. Nous ne pouvons pas leur donner des côtelettes, des châteaubriants, du chambertin, le thé, le café... Eh bien, donnons-leur au moins l'espérance, la divine espérance d'obtenir ces jouissances dans un monde futur. Cela ne nous coûte rien, cela les sauve du désespoir et de l'esprit de rébellion. N'est-ce pas une folie de leur refuser cette joie innocente qui fait notre sécurité ; car la sécurité de nos personnes et de nos biens dépend de cette douce croyance ; si le peuple ne croyait plus, nos fusils et nos canons se retourneraient bien vite contre nous ! Et quant aux esprits rebelles à l'espérance, aux caractères intraitables, avertissons-les charitablement qu'ils se perdent, qu'ils seront consumés par les flammes éternelles, et faisons-leur en attendant une place parmi nous ; la communauté des intérêts les transformera bien vite en alliés fidèles ! Ces avertissements salutaires et cette manière d'agir en ont dompté bien d'autres que nos modernes démagogues : des Alaric, des Clovis, des barbares qui jusqu'alors n'avaient vécu que de carnage ; la perspective des flammes éternelles et la certitude d'une part de domination en ce monde parvinrent seules à les adoucir. La conception sublime des peines et des récompenses après la mort a toujours suffi, dans tous les temps et chez tous les peuples, pour assurer le gouvernement des choses humaines à ceux qui sont parvenus à faire entrer dans l'esprit des masses cette idée à la fois consolante et terrible ; elle suffira toujours ! Comment notre bourgeoisie, si intelligente sous tant d'autres rapports, ne comprend-elle pas cela ? Est-ce donc un bien grand sacrifice d'aller à la messe une fois par semaine, de manger d'excellent poisson le vendredi et le samedi, de se confesser de temps en temps, de communier à Pâques aux yeux de la foule, et d'affermir ainsi par l'exemple la foi des fidèles, dont notre fortune, notre domination et notre sécurité dépendent ? La bourgeoisie ne croit qu'aux baïonnettes, elle a tort ! Les baïonnettes, dirigées par un ambitieux, peuvent se tourner contre elle et lui faire expier durement son imprévoyance ; la religion seule peut affermir sa domination, en inspirant aux malheureux l'espérance d'un sort meilleur dans une existence future, et à ceux qui seraient tentés de se révolter, la terreur des châtiments éternels ! »

Il se tut, et M. le recteur, alors élevant la voix, dit que l'instruction universitaire s'efforçait d'atteindre au même but en adoucissant les esprits par l'étude des beautés de tout genre, de la morale, de la religion même ; mais M. de Muleroy, véritablement impatienté, lui répondit aussitôt :

« L'instruction !... De quelle instruction s'agit-il aux écoles primaires ? Lire, écrire, chiffrer... à quoi bon ? En quoi cette instruction peut-elle contribuer au bonheur des masses ? Le paysan, qu'a-t-il besoin de savoir ? conduire ses bœufs, tracer un sillon à la charrue. Et l'ouvrier ? manier son marteau, sa hache, sa scie, prendre une mesure à la toise, au mètre, suivre les ordres qu'on lui donne. Pourquoi faire naître dans ces hommes des ambitions, des désirs qu'on ne peut satisfaire ; leur inspirer la passion de savoir sans leur donner le loisir et les moyens d'étudier ? Je n'en vois pas l'utilité. Je vois au contraire que cet ouvrier, ce paysan, établira de nouvelles comparaisons entre sa position et la mienne ; qu'il trouvera très-injuste d'être forcé de travailler quand je me repose, de manger des pommes de terre et de boire de l'eau quand je me régale de bon vin et de viandes succulentes. C'est ce que je vois de plus clair dans cette instruction universitaire. Non, la seule instruction utile au peuple, c'est l'instruction du catéchisme, et celle là doit lui être donnée

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dès l'enfance par le prêtre. Il faut que le peuple croie aux récompenses et aux châtiments futurs; il le faut absolument, c'est pour nous une question de vie ou de mort, s'il n'y croit plus, il réclamera sa part de bien-être et de pouvoir ici-bas; comprenez-vous cela, monsieur le recteur? Et quant aux classes supérieures destinées au commandement, elles puiseront une instruction solide chez nos révérends pères jésuites; le fils du bourgeois apprendra sa supériorité sur le peuple et son infériorité vis-à-vis du noble de race; la petite noblesse apprendra ses devoirs vis-à-vis de la haute aristocratie; celle-ci ne connaîtra que Dieu et son roi! L'Eglise, notre saint-père, les évêques, le roi sur la terre, Dieu au ciel, voilà, messieurs, l'ordre moral; en dehors de là, il n'y a que doute, incertitude, gâchis démocratique et catastrophes! Ce que la bourgeoisie doit éviter surtout, c'est d'accueillir cette classe de sceptiques, de voltairiens, d'incrédules, produits par l'enseignement païen de nos universités; de pareilles gens doivent être bannis de la bonne société. Alors, la vanité et l'esprit d'imitation aidant, nous pourrons avoir le calme, la paix, la sécurité durant de longues années encore! »

Ainsi parla M. de Muleroy; et M. le recteur, que sa femme avait regardé de côté, ne dit plus rien; il resta silencieux, remuant le sucre au fond de sa tasse.

Quant à maître Gaspard, le discours du petit vieux l'avait émerveillé : « Cet homme, se disait-il, a toutes mes idées; le grand maigre, avec sa cravate blanche et ses lunettes, n'est qu'un âne auprès de lui. »

Les dames semblaient attendries, et Mme Reine ne pouvait s'empêcher de témoigner à M. de Muleroy, par des signes d'assentiment, toute sa sympathie pour tant d'éloquence.

On parla quelques instants encore des événements de la dernière session législative; de la faute énorme d'avoir appuyé le pacha d'Egypte contre le sultan, son souverain légitime, ce qui nous avait fait exclure de l'alliance des grandes puissances; de notre rentrée dans le concert européen par le traité des détroits; de la translation en France des cendres de Napoléon; de la mort déplorable du duc d'Orléans et d'autres choses nouvelles; mais tout cela n'avait plus le même intérêt que la discussion générale, et vers onze heures, tantôt l'un, tantôt l'autre, se retirait à l'anglaise, sans dire ni bonjour ni bonsoir.

Maître Fix, voyant qu'il allait rester seul, comprit cette manière de s'en aller, alors le grand genre, et sortit à son tour. Un domestique le conduisit à sa chambre, où, s'étant couché dans un bon lit, il rêva longtemps à tout ce qu'il venait d'entendre, se confirmant dans les principes de la haute politique et se promettant de suivre la bonne voie.

Le lendemain, le bruit des voitures qui filaient dans la grande allée des platanes l'éveilla d'assez bonne heure. Il descendit; son char à bancs était là; pendant qu'on l'attelait, M. Thomassin parut. Maître Gaspard ne manqua pas de lui présenter chaudement ses remercîments et de le charger de ses compliments pour Mme Reine.

Au moment de partir, étant déjà sur son siége et le fouet à la main, il aperçut sur le balcon une vieille tête chauve et ridée qui s'inclinait; c'était M. de Muleroy, dépouillé de sa perruque. Alors, s'arrêtant plein de respect et d'admiration, il s'écria :

« Monsieur le conseiller, merci! merci pour les bonnes idées que vous nous avez données hier... nous en profiterons!... Et si vous passez jamais à La Neuville, faites-moi donc l'honneur de descendre au *Mouton-d'Or*. »

Cet enthousiasme naïf plut au vieux diplomate, qui répondit gaiement :

« Je vous le promets, mon cher monsieur, je vous en donne l'assurance. »

Et Fix, saluant encore, partit tout joyeux, d'un bon trot.

Plus d'une fois, en courant sous bois, il cligna de l'œil, et se bourrant le nez de tabac, il s'écria :

« Maintenant, je vois clair!... Je savais toutes ces choses d'avance, mais elles étaient un peu embrouillées dans ma tête.... Nous sommes des hommes!... Hue, Ragot! »

IV

Maître Gaspard, lorsqu'une idée claire était entrée dans sa tête et qu'il y trouvait son intérêt évident, ne la laissait pas longtemps en friche. Le soir même, en rentrant à la maison, après souper, il prit le petit Michel sur ses genoux et se mit à l'interroger sur le catéchisme. La mère Simone et ses filles en furent tout étonnées, car maître Fix ne s'était jamais inquiété de cet article.

« Qu'est-ce que Dieu? dit-il à Michel ébahi. Combien y a-t-il de personnes en Dieu, et combien y a-t-il de sacrements? »

Le petit n'en savait rien, ce qui fâcha son père.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce gueux de maître d'école (p. 16).

« Ce gueux de maître d'école, s'écria-t-il, ne s'occupe pas du salut de ses élèves, c'est une abomination. »

Il tapait du poing sur la table, et la mère Simone cherchait à le calmer, disant que le petit était encore trop jeune pour recevoir l'instruction religieuse; que M. Berthomé ne commençait le catéchisme qu'à dix ans; mais il ne voulait rien entendre.

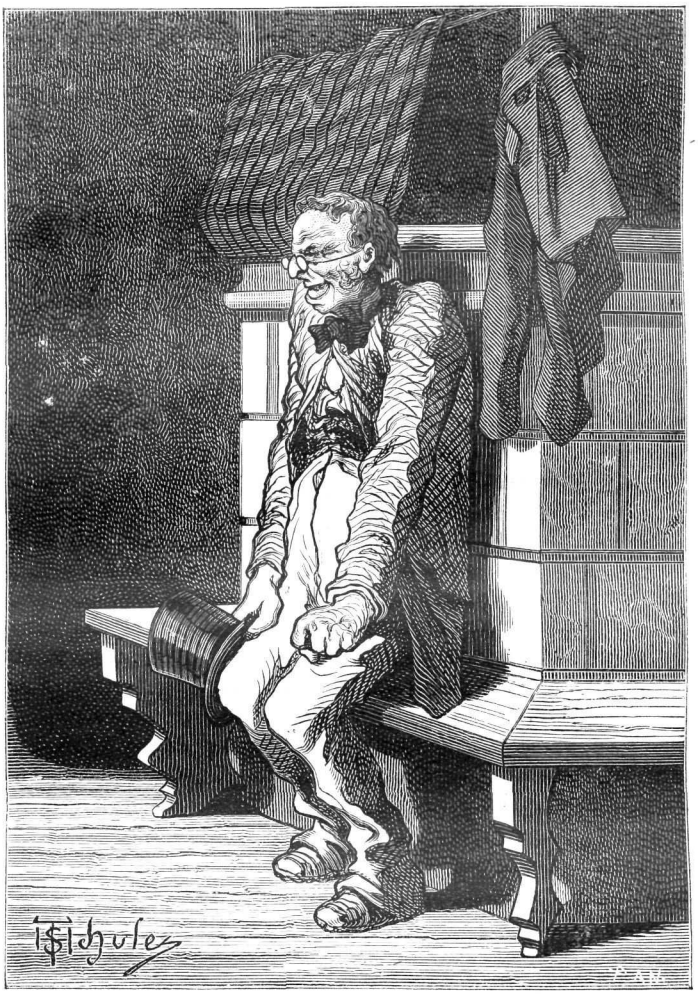
« La religion passe avant tout, s'écriait-il. C'est par là qu'il faut commencer. Qu'est-ce que nous serions, sans religion?... Que deviendrions-nous dans l'autre monde, après notre mort? Rien que d'y penser, ça fait frémir. — Moi, j'ai malheureusement été forcé de songer à ma famille; je n'ai pas pu me confesser et communier régulièrement, mais j'ai toujours eu un bon fonds de religion; je me suis toujours rappelé le catéchisme, les bons principes que j'avais reçus dans mon enfance, c'était la principale consolation de ma vie.... Quel malheur de négliger son salut! »

Simone, fort dévote, et qui n'oubliait aucun de ses devoirs religieux, ce qui cent fois avait ennuyé son mari, la pauvre Simone, pensant que ses prières pour la conversion du bon apôtre avaient enfin produit leur effet, en pleurait d'attendrissement, quand le compère Frionnet parut à la porte. Maître Gaspard, d'un accent indigné, lui dit :

« Frionnet, vous ne vous douteriez jamais de ce qui se passe!

— Quoi donc, monsieur Fix? demanda l'autre stupéfait.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ha! ha! Elle est bonne... (p. 17).

— Mon petit Michel ne sait pas seulement qu'il y a trois personnes en Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Alors le compère, s'imaginant que c'était une farce, et que la mère Simone pleurait à cause de cela, se mit à rire comme un fou.

Maître Fix en parut outré.

« Comment, fit-il, vous osez rire sur un chapitre aussi grave? »

Frionnet se tenait les côtes, et finit par s'asseoir, n'en pouvant plus.

« Ha! ha! ha! Elle est bonne, disait-il. Pauvre petit.... Ha! ha! ha! »

Maître Gaspard, voyant que son compère ne pouvait le prendre au sérieux, dit brusquement :

« Allons! j'ai eu tort de vous parler de çà; j'aurais dû penser que vous êtes un voltairien, un impie. Mais sachez, Frionnet, que si je vous ai laissé plaisanter quelquefois sur nos saints mystères, par faiblesse, par mauvaise habitude, je n'en suis pas moins un homme religieux, et vous me verrez, demain dimanche, donner le bon exemple en allant à la messe. Je me repens de ma négligence, je dis : C'est ma faute.... c'est ma faute.... c'est ma très-grande faute! »

Il se frappait la poitrine, et la mère Simone disait :

« Ah! maintenant, maintenant tout est pardonné, Fix; du moment que tu te repens, tout est pardonné.... Je suis la plus heureuse des femmes. »

Frionnet regardait à droite, à gauche; à la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fin, tirant son mouchoir pour essuyer les verres de ses lunettes, il dit en prenant un air de gravité :

« Du moment que la lumière d'en haut vous est venue, monsieur Fix, c'est autre chose.... Moi, j'ai toujours dit liberté, *libertas* pour tout le monde sur ce chapitre; pourvu qu'on paye aux échéances, je ne m'inquiète pas du reste. Peut-être qu'un jour, le bon Dieu voudra m'éclairer aussi; moi, je ne demande pas mieux, mais il faudra des raisons. En attendant, je garde ma manière de voir. »

Puis il sortit de sa poche une liasse de papiers protestés ou à protester, les deux compères s'assirent à leur bureau, et les autres sortirent.

Ainsi s'accomplit la conversion de maître Gaspard.

Le lendemain dimanche, M. Fix réunit tout son monde dans le cabinet : les deux servantes Pâcotte et Rosalie, le vieux hussard Faxland, sa femme et ses filles. Là il leur déclara qu'à l'avenir chacun assisterait à son tour à l'office divin les dimanches; que chacun ferait ses Pâques; qu'on ne pouvait pas vivre comme des païens; que nous avions tous une âme à sauver, et que celui qui n'avait pas de religion n'était qu'un malheureux.

Il leur dit cela d'un ton paterne, onctueux, comme un patriarche parlerait à ses enfants. Le vieux Faxland seul déclara qu'il s'était engagé, moyennant vingt francs par mois, pour conduire les chevaux, et non pour aller à la messe; que c'était contraire à ses opinions, et qu'il aimerait mieux jeter son fouet que d'aller se confesser.

Il avait pris l'église en horreur, depuis les billets de confession de Charles X et la plantation des croix de missions. Mais la mère Simone l'ayant fait entrer à la cuisine, pour le prier d'assister à l'office, si ce n'était pas en considération du salut de son âme, que ce fût en considération de l'intérêt et de l'amitié qu'elle lui portait, et lui ayant versé un grand verre d'eau-de-vie blanche, qu'il aimait beaucoup, l'assurant qu'il en aurait autant tous les dimanches avant d'aller au service divin, il se laissa pourtant attendrir.

« Je veux bien faire cela pour vous, madame Simone, dit-il en buvant son eau-de-vie à petites gorgées, et s'essuyant les moustaches du revers de sa main, oui, vous êtes une brave femme..,. je me dévoue! Mais je me placerai sous les orgues, à l'entrée, entre les colonnes; je vous en préviens.... je ne ferai pas un pas de plus en avant.

— Où vous voudrez, Faxland, placez-vous où vous voudrez; pourvu que vous entriez, ce sera bien. »

De cette façon, les choses s'arrangèrent; et au second coup, vers dix heures, maître Gaspard Fix, en grand habit des dimanches, chemise blanche à col bien droit et grosse cravate noire, le feutre carrément planté sur les sourcils, Mme Simone à son bras, Thérèse et Catherine derrière lui, puis la servante Rosalie à leur suite, se rendit à la messe aux yeux de toute La Neuville.

Simone, sa fille aînée, et Pâcotte, ce dimanche-là, restèrent seules au *Mouton-d'Or*.

Maître Gaspard allait gravement, majestueusement, sans se presser, pour être bien vu; et Faxland suivait aussi, mais de loin, dans un groupe de paysans, tout honteux, observant si personne ne le regardait, et murmurant :

« Faxland... hein? Si l'on t'avait dit cela le lendemain de Iéna!... Canailles de calotins!... »

Enfin, ils entrèrent, et maître Gaspard Fix, avec ses femmes, s'établit dans l'un des premiers bancs, en face du chœur.

Cette conversion surprit toute La Neuville, on n'y comprenait rien; les dévotes disaient que la grâce avait touché M. Fix; les finauds faisaient semblant de le croire.

L'émotion surtout fut grande au Casino. MM. Adrian et Péters admiraient la franchise d'une telle démarche; les autres se demandaient quel intérêt M. Fix pouvait avoir à changer de conduite.

Quant au docteur Laurent, qui se trouvait alors au congrès scientifique de Strasbourg, il n'apprit cette espèce de miracle que le dimanche suivant; sa femme, en rentrant de la messe, lui dit que le beau-frère avait communié avec d'autres fidèles; il en fut stupéfait! et voyant par la fenêtre Gaspard qui revenait de l'église, sa fille aînée au bras, il courut sur la porte observer sa physionomie. Maître Fix s'approchait lentement, l'air grave, le ventre arrondi; leurs regards se rencontrèrent; Laurent l'observait jusqu'au fond de l'âme.

M. Gaspard supporta ce coup d'œil d'un visage calme, impassible; il semblait lui dire :

« Oui... regarde... c'est moi!... Je viens de communier et je me moque de tout ce que tu peux en penser! »

Laurent éclata de rire, puis il rentra brusquement et dit à sa femme :

« Maintenant, il est complet; il ne lui manquait plus que cela ! »

Ce fut sa seule réflexion.

Mais Gaspard ne tarda point à s'apercevoir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des nombreux bienfaits de la religion. D'abord cinq ou six familles qu'il avait mises sur la paille par son usure n'osèrent plus se plaindre de leur malheur.

« Comment, leur disait-on, vous accusez M. Fix, l'homme le plus respectable, le plus honnête de la commune, un homme qui remplit exactement ses devoirs envers Dieu, et que chacun vénère! Vous osez lui reprocher les suites de votre ivrognerie, de votre inconduite, de votre paresse, à lui, qui vous a prêté dans un temps où personne ne voulait vous confier un liard... Allez... vous êtes des ingrats... Vous mériteriez d'être rayés de la bourse des pauvres! »

Et toutes les criailleries cessèrent; il fut débarrassé de la mauvaise race, dont les calomnies indignes ne laissent pas de faire du tort à la longue aux plus honnêtes gens, comme disait le compère Frionnet.

Bientôt après le chemin vicinal fut reconnu nécessaire, le conseil général vota les fonds, et l'agent voyer Martin commença tout de suite le tracé, plantant ses piquets le long des prairies de maître Fix, qui eut même droit à des indemnités, pour quelques parcelles qu'il fallait lui prendre.

Puis M. Gaspard fut nommé membre du conseil municipal, sans la moindre opposition, et remplaça, dès qu'il le voulut, comme maire, Hodel, un bon gros brave homme, c'est vrai, mais qui n'allait pas à la messe, et qui ne déployait pas toujours assez de zèle dans les occasions sérieuses.

M. Fix comprit très-bien d'où lui venaient ces bénédictions; aussi sa première visite fut-elle pour M. le curé Rigaut, qui le reçut les larmes aux yeux, et le mena voir le délabrement de l'église, des orgues, du chœur, de la sacristie toute décrépite; on n'avait rien fait pour la religion depuis Charles X; maître Gaspard en gémissait.

C'est à la réparation de cette grande injustice qu'il consacra d'abord tous ses soins, il obtint les subventions qu'il fallait, les ouvriers se mirent à l'œuvre avant la saison d'automne; et le bon curé Rigaut ne savait plus comment célébrer tous les mérites de M. le maire, priant le Seigneur de le conserver longtemps pour la prospérité du pays et l'édification des fidèles.

Ses filles mêmes s'associaient à la gloire de leur père, présidant au pain bénit, et quêtant, accompagnées tantôt de M. Adrian, tantôt de M. Péters.

« Faites du bien à l'église!... Faites du bien à l'église! »

Enfin tout allait à souhait.

Mais le triomphe de maître Gaspard, ce fut le mariage de ses filles.

C'est un terrible fardeau que trois filles à marier, surtout quand on ne veut pas lâcher les dots, et voilà justement le cas de M. Fix; la politique, dans son idée, devait le dispenser de fournir les dots!

Souvent le beau-frère Laurent s'était dit, connaissant son extrême avarice, que le mariage de ses filles serait sa pierre d'achoppement, parce qu'il ne pourrait jamais se résoudre à desserrer les griffes. Il ne se trompait pas sous ce rapport. Aussi son étonnement fut-il grand, quand un jour, rentrant à la maison, sa femme lui dit que Simone était venue les inviter à la noce de ses deux filles aînées, qui se mariaient : Simone avec M. le garde général Adrian, et Thérèse avec M. le juge de paix Péters.

« Comment, s'écria-t-il, Gaspard lâche les écus? Ce n'est pas possible! »

Mais sa femme, souriant, lui dit que Simone, sa pauvre sœur, la meilleure créature du monde, mais un peu simple, lui avait confié que M. Adrian, aussitôt après le mariage, serait nommé sous-inspecteur des forêts à Dâpremont, et M. Péters, juge au tribunal de Vandeuvre; ce qui dispenserait le beau-frère de dénouer les cordons de la bourse, qu'il n'aurait besoin que de promettre les dots, et d'en servir les rentes à cinq pour cent.

Le docteur Laurent secoua la tête et ne dit plus rien. C'est à peine s'il voulut permettre à sa femme d'accepter l'invitation du beau-frère Gaspard, qui mariait ainsi ses enfants aux frais de l'État, comme Louis-Philippe; c'était une nouvelle sorte de dotation, dont il n'avait jamais eu l'idée : pour récompenser les services politiques de maître Gaspard et ses bons sentiments religieux, on avançait ses gendres aux dépens d'autres serviteurs de l'État, qui valaient peut-être mieux qu'eux, et qui pouvaient se trouver retardés durant de longues années.

Voilà ce qu'il vit dans cette affaire.

Simone, qu'il aimait, étant venue le supplier, il voulut bien permettre à sa femme d'aller au mariage de ses nièces; mais pour lui, n'étant de la famille que par alliance, il refusa net.

Les deux noces eurent lieu ensemble; elles furent magnifiques. On célébrait partout l'habileté de maître Fix, car la nouvelle des deux nominations s'était répandue.

« Quel homme! disait-on. Il a dans sa manche des députés et des évêques; tout ce qu'il demande, on l'accorde. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

M. Laurent, rentrant le soir de sa tournée, vit toute la façade du *Mouton-d'Or* illuminée. On riait, les verres tintaient; des groupes de gens en extase regardaient à la porte; et Pâcotte, pour se conformer à la volonté de M. Gaspard, distribuait des morceaux de pain et des cervelas aux pauvres.

Après avoir dételé sa voiture et mis son cheval à l'écurie, le docteur, dont la femme était absente, entra casser une croûte et prendre un verre de vin à la maison. Puis, la soirée étant longue à passer seul, il se rendit au Casino, car il avait remarqué que la salle en haut était éclairée, et que même le notaire Méchini et deux ou trois autres causaient, appuyés sur la grille du balcon.

Après avoir lestement traversé le vestibule et grimpé l'escalier, il trouva dans la salle cinq ou six habitués assis autour d'un bol de vin chaud, et causant, au milieu de tout ce brouhaha, de l'ancien maire Hodel, qui avait refusé l'invitation de M. Gaspard. Les uns approuvaient sa conduite, d'autres la blâmaient.

« Hodel a bien fait de refuser, dit le docteur Laurent, en s'asseyant et remplissant son verre; c'est un brave homme, un de ces honnêtes bourgeois qui se souviennent que leur père, leur grand-père, le charpentier, le menuisier, le forgeron, étaient du peuple, et qu'ils se plaignaient encore, vingt ans après la Révolution, de la dîme, de la gabelle, de la taille et de mille autres droits du seigneur ou du couvent, qu'ils avaient supportés dans leur jeunesse. Il existe encore de ces bourgeois, c'est même le grand nombre; malheureusement il en existe aussi d'autres : des êtres bornés, vaniteux, qui voudraient faire oublier leur origine; qui trouvent que le peuple ne les respecte pas assez; qu'il est temps de s'en séparer, de tirer l'échelle, pour empêcher ceux qui les suivent de monter à leur tour; et de garder ainsi les bonnes places, les hauts grades, les distinctions, les honneurs, pour les transmettre à leurs fils par voie d'héritage. En raison de leur bêtise, qui les empêche de voir les deux côtés de la question, le premier intrigant venu leur fait croire que c'est possible! Il suffit de montrer à ces égoïstes tous les avantages de la chose pour eux. Et dans le fait, ce serait très-commode : on verrait les Thomassin, les maître Gaspard remplacer les Noailles, les Rohan, les Montmorency. Ce serait pour ces nobles de nouvelle espèce que nos anciens se seraient fait casser les os sur tous les champs de bataille de l'Europe. »

Le docteur Laurent ne put retenir un éclat de rire, et toute la société suivit son exemple; mais, redevenant sérieux, il ajouta :

« C'est pourtant à cela qu'on vise, par l'association de la bourgeoisie avec le clergé; ce que nous voyons ici se voit également à Paris, à la Chambre : d'un côté Thiers, qui veut conserver les traditions de la Révolution, l'union du peuple et de la bourgeoisie; et de l'autre M. Guizot, ce jésuite protestant, plein de morgue et de suffisance, qui veut couper la corde, s'appuyer sur les prêtres et constituer son aristocratie bourgeoise. Cet ancien professeur d'histoire a reconnu que l'aristocratie et le clergé vont toujours ensemble, parce que le privilége a besoin d'une sanction d'en haut, qui le fasse respecter du peuple, et que le clergé lui donne cette sanction au nom de Dieu, qu'il représente soi-disant. Mais la justice, l'égalité devant la loi n'ont pas besoin de soutien d'en haut, elles sont respectables elles-mêmes, la conscience de chacun les sanctionne; voilà pourquoi le clergé s'attache à l'aristocratie, et pourquoi la mauvaise bourgeoisie, la bourgeoisie égoïste et ambitieuse et les jésuites songent à s'associer. Savez-vous ce qui résultera d'une entreprise pareille? D'abord, les jésuites ne prêtent de force à personne; ils en empruntent au contraire à tous leurs alliés; ils exploitent les passions, ils conduisent les intrigues à leur profit, et non à celui des autres. Maintenant, ils compromettent les bourgeois vaniteux; le peuple n'aime pas les jésuites, il a de bonnes raisons pour cela : il se séparera de la bourgeoisie; plus l'association deviendra claire, évidente, plus l'aversion sera terrible. La séparation grandira de jour en jour : et qu'alors se présente un bandit quelconque, un Bonaparte, disant : « Je suis l'homme du peuple, moi, l'homme des principes de 89, jetez ce cas d'écornifleurs et d'hypocrites à la porte! » Ce sera fait du jour au lendemain. La partie saine de la bourgeoisie ayant perdu toute influence sur le peuple, par la faute de l'autre, ne pourra se défendre; elle sera englobée dans le désastre! C'est toujours la même histoire : en 1815, en 1830, c'est aussi pour avoir voulu rétablir l'ancien régime, que la débâcle est venue; on recommence, la débâcle reviendra. Messieurs les jésuites veulent absolument faire rentrer le poulet dans l'œuf... Pauvres diables!... Et dire que ces gens-là passent pour des politiques!... »

Le docteur dit encore d'autres choses, qui n'étaient pas dépourvues de bon sens.

En bas, la fête continuait.

Vers onze heures, MM. les membres du casino se retirèrent.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

V

C'était alors le plus beau temps de Louis-Philippe, le temps de la bataille d'Isly, de la prise de Mogador, de l'enlèvement de la Smala d'Abd-el-Kader, du mariage du duc de Montpensier avec une princesse espagnole. Alors, on construisait partout des églises, des fortifications, des lignes de chemins de fer. Alors aussi des quantités prodigieuses de livres, d'almanachs, de journaux arrivaient par la poste ou le colportage, jusque dans les dernières bourgades : les *Mystères de Paris*, le *Juif-Errant*, les *Mémoires du Diable*, *Monte-Christo*, les *Guêpes* d'Alphonse Karr, voilà ce qui plaisait!

Et puis, dans ce temps, les écrivains avançaient : les uns devenaient députés, pairs de France, les autres ambassadeurs ou ministres; les décorations pleuvaient! Que pouvait-on demander de plus?

Les hommes des champs eux-mêmes étaient encouragés par des comices agricoles, où le maréchal Bugeaud venait leur expliquer clairement que tout allait bien, que chacun devait rester à sa place et se défendre contre les socialistes qui voulaient tout partager, chose dont personne ne s'était douté jusqu'alors. On faisait de grandes expositions d'industrie. Oui, tout allait bien, très-bien; jamais l'auberge du *Mouton-d'Or* n'avait eu tant de monde; maître Fix brassait trois fois par semaine, ses voitures menaient des vingt, trente tonnes de bière à Vandeuvre, à Houdemont, tous les jours, de la bière brune, qui se débitait comme venant de Munich.

Enfin, c'était un temps de mouvement extraordinaire; seulement, pour avancer, il fallait des protections; sans protections, vous restiez simple soldat au régiment, cantonnier sur la grande route, garde champêtre au village. Mais en se remuant, en courant aux jours d'élections pour le député du gouvernement, vous étiez bien noté, reconnu bon citoyen, bon sujet, et vous attrapiez aussi quelques bribes du festin.

Aussi, jamais on n'a vu de plus belles majorités que dans ce temps. M. Guizot n'avait qu'à parler d'ébranlement, de convoitise, de partage, et cela marchait tout seul.

Un pareil état de prospérité semblait devoir durer toujours, et maître Gaspard, ayant engrené son affaire dans le mouvement général, n'avait pour ainsi dire plus à s'occuper de rien, sa fortune semblait devoir s'arrondir ainsi tout doucement, sans qu'il eût la peine de s'en occuper, quand, au commencement de novembre, une circonstance exceptionnelle vint réveiller son appétit d'une façon extraordinaire et lui donner des frémissements de convoitise, dont lui-même ne se serait pas cru capable.

Ce jour-là, sur la fin de l'automne, une petite pluie mêlée de neige annonçait l'hiver. La saison morte était venue, plus d'étrangers, plus de commis voyageurs en route. Sauf la société du casino, criant, appelant, demandant des chopes, des cartes, l'ardoise, etc., sauf ce remue-ménage en haut, tout était calme au *Mouton-d'Or*. Maître Gaspard, les pieds sur les chenets dans son cabinet, causait de poursuites avec le compère Frionnet; à peine l'aboiement d'un chien au dehors troublait-il le silence, lorsque tout à coup un bruit de roues et de pas dans la rue les fit se lever et regarder par la fenêtre.

Une grosse berline, toute ruisselante de pluie, et cinq ou six gardes forestiers, trempés comme des canards, venaient de s'arrêter à la porte; le brigadier ouvrait la portière, et du fond de la boîte sortait un petit homme empaqueté de fourrures, un bonnet en peau de martre tiré sur la nuque, et les jambes enfoncées jusqu'aux cuisses dans de grosses bottes également fourrées.

Il posait une de ses bottes sur le marche-pied; le brigadier voulait l'aider à descendre, et, lui, criait d'un accent méridional, aigre et nasillard :

« Laissez-moi, pour Dieu... Je descendrai bien tout seul. »

Il descendit; puis, derrière ce petit homme, sortit un grand gaillard, en hautes guêtres et veste de chasse serrée aux reins.

Voilà ce qu'ils virent.

Maître Gaspard s'était élancé dans l'allée pour ouvrir la porte à deux battants. Simone et les servantes regardaient de la cuisine; quelques membres du casino se penchaient curieusement sur la rampe de l'escalier.

Le vestibule se remplissait de monde, et le petit vieux passait tout courbé et grelottant près de Fix. Celui-ci crut reconnaître le vieux juif Schmoûle, de Houdemont, tant il avait les joues creuses, la peau jaune, le nez crochu et l'air minable.

« Ce n'est pas possible, se dit-il; mais au premier coup d'œil, on jurerait que c'est lui. »

En même temps, l'autre, le grand, la figure

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jaune comme un coing, mais sec, nerveux et l'air effronté, passait, se redressant et frappant des pieds dans l'allée.

Maître Gaspard remarqua que Frionnet lui donnait une poignée de main, comme à quelque vieux camarade.

« Qui donc est-ce, Frionnet? lui dit-il à voix basse.

— Ça, c'est Nicolas Sabouriau, le secrétaire du prince de Poutchiéri, un gaillard de première force, lui répondit le compère à l'oreille.

— Et vous le connaissez?

— Si je le connais!... Hé! hé! hé! nous avons été clercs ensemble chez maître Genaudet, à Nancy, voilà près de vingt ans, et nous nous sommes revus depuis plusieurs fois au Hôwald ; nous avons renouvelé connaissance, nous avons fait la noce ensemble... Sabouriau est un bon vivant. »

Il riait.

« Et l'autre ? demanda Fix.

— L'autre? Hé! c'est le prince de Poutchiéri, le seigneur du Hôwald et de bien d'autres terres, un homme d'au moins trente millions. »

Tout le monde était entré dans la salle en bas.

Maître Gaspard, entendant parler de trente millions, eut des battements de cœur.

« Trente millions! fit-il en s'élançant pour voir cet être merveilleux, privilégié : un homme de trente millions!... »

Il entra tout effaré, et voyant le petit vieux assis dans le fauteuil, près du poêle, jaune, ratatiné, les yeux chassieux, il le trouva beau et se mit à bégayer :

« Simone... Simone... du feu... vite!... Pâcotte.... Rosalie.... dépêchons-nous !... Ah ! monseigneur, quel honneur pour ma pauvre auberge, quel honneur ! »

Le petit vieux ne semblait même pas l'entendre, tant il était habitué à de pareilles admirations.

Maître Gaspard courut lui-même prendre un fagot et trois bûches, puis il revint hors d'haleine s'accroupir devant le poêle, se hâtant de faire le bon valet.

M. Laurent, passant dans l'allée pour se rendre au Casino, vit là M. le maire, son beau-frère, accroupi, soufflant, les joues gonflées jusqu'aux oreilles. Il s'arrêta deux secondes sur la porte entr'ouverte, puis il continua son chemin, en haussant les épaules

Le grand secrétaire demandait du punch avec impatience. Simone avait justement préparé un bol de punch au kirsch pour les messieurs du Casino; elle allait le porter, quand M. Fix lui prit le plateau des mains et rentra vite le présenter à M. le prince de Poutchiéri, puis au secrétaire.

Ce verre de punch fit du bien au prince, qui, voyant la flamme briller, redressa son cou penché sur l'épaule, comme une poule tombée dans l'eau qui se ranime et s'ébouriffe au soleil ; il leva le nez, regarda et se mit à geindre, à soupirer :

« Ah! gueux de pays! Ah! coquins de gardes! Ah! vous m'y rattraperez encore avec vos chasses au loup! Ah! *Tédeski! Tédeski!... Vasse.... Vasse..... Nicht fersthène.* Tas de brutes!... »

Fix, l'entendant se plaindre, avait presque envie de pleurer; et, s'inclinant au dos du fauteuil, il demanda :

« Si monseigneur veut qu'on lui ôte les bottes... il aura plus chaud maintenant près du feu.

— Oui, ôtez-moi ça, » dit le prince.

Et maître Fix, s'agenouillant, lui tira les bottes, pendant qu'il continuait de gémir et criait de mauvaise humeur :

« Doucement!... J'ai les pieds gelés... Doucement, pas si vite!... »

Quand il fut débarrassé de ses grosses bottes, monseigneur, plus à son aise, allongeant ses jambes fluettes, appliqua contre le poêle ses petits pieds serrés dans des bas de laine rouge qui lui montaient jusqu'au-dessus des genoux; il avait eu si froid, que son menton grelottait encore et qu'une goutte d'eau tremblait au bout de son nez.

Le grand secrétaire, debout à sa droite, avait tiré de sa poche une boîte en cuir, et lui présentait des morceaux de jujube qu'il mâchotait d'un air mélancolique, en disant :

« Vous avez vu des loups, Sabouriau? Moi, je n'ai pas vu la queue d'un... Tous ces gens-là se moquent de nous. »

Maître Gaspard, voyant la gouttelette trembloter à chacune de ses paroles, se serait fait un véritable honneur de le moucher, si le prince l'avait désiré, mais l'autre, égoïste comme tous les gens de cette espèce, habitués à toutes les platitudes du genre humain, ne regardait même pas ceux qui lui rendaient service ; il tournait le dos dans son fauteuil à tout le monde, et parlait à son secrétaire comme si personne n'avait été là, s'animant et se calmant tour à tour, criant et gémissant :

« Un beau domaine... de beaux bois... un beau parc!... Je n'en veux plus... je n'en veux plus, vous dis-je ; je n'en veux plus!... M'entendez-vous, Sabouriau?...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Oui, monseigneur.

— Vous me débarrasserez de ça au plus vite !... C'en est trop !... Encore une chasse au loup comme celle-ci, et j'y laisserais ma peau, ma pauvre chère petite peau, où je me trouve si bien !... Je vous dis que cette terre serait ma mort, Sabouriau; entendez-vous, ma mort ! »

Le secrétaire ne répondait pas un mot; il secouait la tête en poussant des soupirs; enfin, il semblait désolé.

« L'année dernière, j'ai failli prendre les fièvres! cria le prince, et cette année, Dieu sait ce qui peut arriver encore !... Ce domaine m'ennuie !... Ces gardes allemands m'ennuient !... Ces chasses aux marais, aux loups, aux sangliers m'ennuient !... Vous me comprenez ?

— Oui, monseigneur.

— Je veux voir tout cela rayé de mes papiers.

— Comme monseigneur voudra.

— Oui !... que ça finisse !... C'est assez... assez... Partons !... Demain, je veux être en route pour Paris... Il n'y a que Paris au monde, voyez-vous, Sabouriau... Ah ! Paris... Paris! Vive Paris !... »

Il se leva, et, sans regarder ni à droite ni à gauche, il sortit et rentra dans sa berline, qui l'attendait devant la porte.

Le secrétaire, jetant sur la table une pièce d'or, le suivit; puis les gardes forestiers, qui se dépêchèrent de vider leurs verres de punch d'un trait, et qui, levant leurs casquettes au haut de l'escalier, se mirent à saluer le prince :

« *Hôch !... Hôch !... Hôch !... Geborner Herzog fon Poutchiéri !... Er lébé !... Er lébé !... Er lébé !...* »

Le petit vieux, indigné, criait par une des vitres de la berline, d'une voix sifflante :

« Vous tairez-vous, animaux! »

Et la voiture partit, traçant son sillon dans la boue.

« Eh bien? fit maître Gaspard en regardant Frionnet, qui riait dans sa barbe.

— Eh bien, les voilà partis, répondit le compère.

— Trente millions ! murmura Fix.

— Au moins, monsieur le maire. »

Ils rentrèrent ensemble dans le cabinet. Frionnet continuait à rire tout bas, allant, venant, se frottant les mains, et maître Gaspard, impatienté, lui dit :

« Que diable avez-vous à rire? »

Alors Frionnet, s'arrêtant, s'écria :

« Oui... oui... voilà ce qui s'appelle de la chance !... Hé ! hé ! hé ! Ce gredin de Sabouriau peut se vanter d'être né sous une bonne étoile... Vous l'avez vu, monsieur le maire... vous l'avez entendu... le prince est las de son domaine du Hôwald... Il n'en veut plus ; il veut que Sabouriau l'en débarrasse à tout prix, et, soyez tranquille, Sabouriau ne le fera pas attendre... Que maintenant un acheteur se présente, qu'il donne à Sabouriau un bon pot-de-vin, quarante, cinquante mille francs, et l'affaire sera faite : il aura le domaine dans son sac, à moitié prix. »

Maître Gaspard était devenu fort attentif.

« Comment?... comment?... faisait-il en clignant des yeux; tout ça n'est pas clair... Voyons, Frionnet, asseyons-nous ; je ne comprends pas très-bien. »

Ils s'assirent; et, le coude sur la table, toujours souriant, le compère s'écria :

« C'est pourtant assez clair ! Vous connaissez le domaine du Hôwald, le château, le parc, les trois étangs, les immenses forêts, bois taillis et hautes futaies en plein rapport, vous connaissez ça?

— Sans doute... Après?

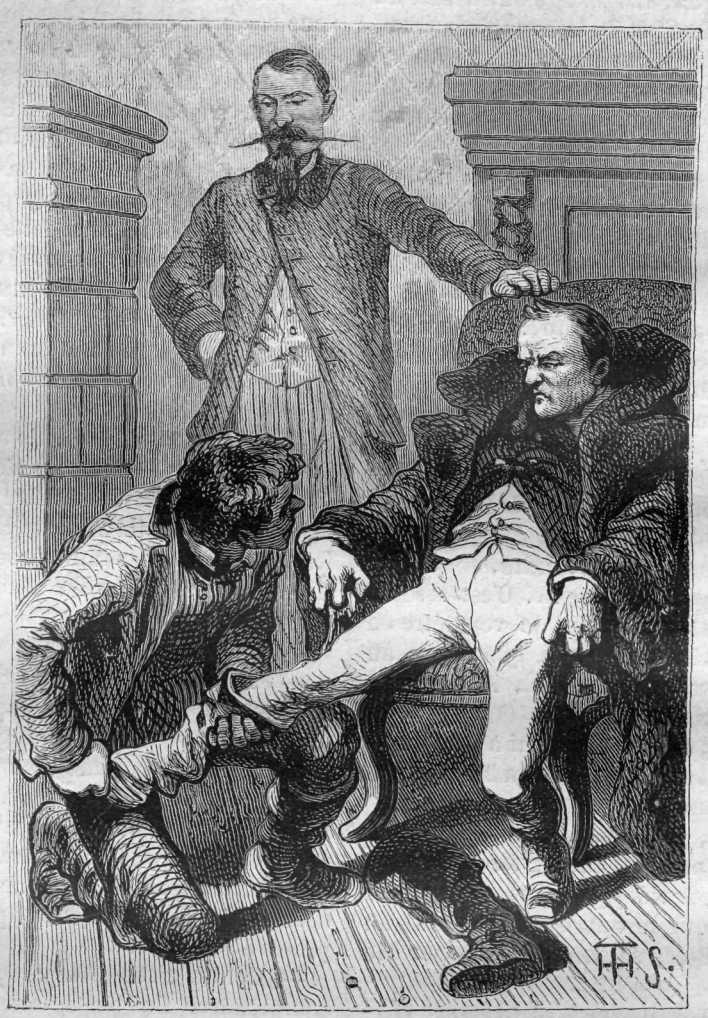
— Eh bien ! voilà bientôt cinq ans que Sabouriau l'a fait acheter, par le prince, un million. Il avait besoin d'argent, lui, Sabouriau, car il joue comme un enragé; il aime le bon vin, les bons dîners, la musique, les chevaux, le jeu et le reste ! Il avait donc besoin d'une somme ronde pour le moment, et s'est fait donner par le vendeur quelque chose comme cent mille francs, pour décider le prince à conclure.

— Ah ! dit maître Gaspard, je commence à comprendre. Un pot-de-vin de cent mille francs, pour décider le prince à donner un million d'une propriété qui ne valait que sept ou huit cent mille francs; c'est clair! Mais il fait donc ce que veut son secrétaire, ce prince?

— Je vous dis, monsieur le maire, que Sabouriau le mène par le bout du nez; il jouit de sa pleine confiance. Ce Poutchiéri, voyez-vous, est prince comme moi je suis pape. C'est le fils d'un gros marchand du Midi; le père s'appelait Fricota, tout court; il avait gagné des millions dans le commerce de la marine; le fils s'est acheté des titres de toute sorte en Italie et en Allemagne; il est comte de ci... duc de ça... marquis d'autre chose; ça ne l'empêche pas d'être bête comme une oie !

— Vous m'étonnez ! s'écria maître Gaspard; quelle drôle d'histoire !... On s'instruit tous les jours, Frionnet; je ne me serais jamais douté de choses pareilles... Mais... mais...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



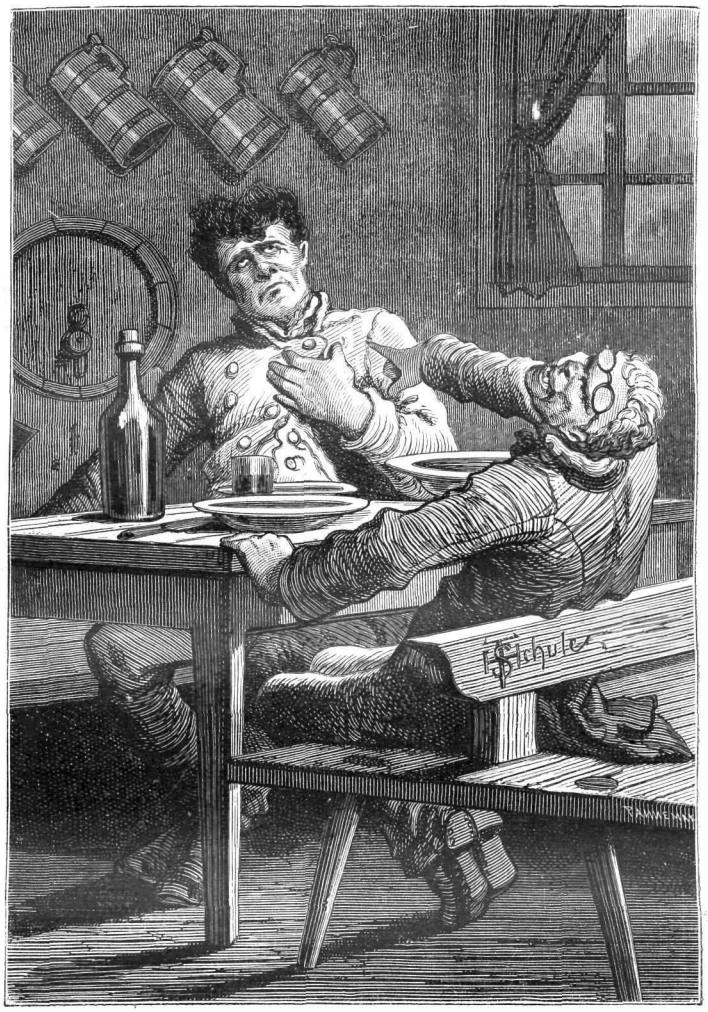
Et maître Fix, s'agenouillant, lui tira les bottes (p. 22).

tout ça ne m'explique pas encore pourquoi le prince veut revendre à tout prix, pourquoi il crie à Sabouriau qu'il en a par-dessus la tête. »

Frionnet se mit à rire comme un bienheureux, et dit que c'était un nouveau tour de son camarade Sabouriau, lequel éprouvait encore une fois le besoin d'avoir une bonne somme, et mitonnait depuis longtemps de faire revendre par le prince le domaine du Hôwald, pour recevoir de l'acheteur son pot-de-vin.

« Voyez-vous, monsieur le maire, dit-il, quand il s'est agi d'acheter, Sabouriau a fait croire au prince qu'il était un grand chasseur; en chassant au Hôwald, il mettait toujours le vieux garde Heinrich, le meilleur chasseur du pays, auprès de lui, et, chaque fois que Poutchiéri, qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, manquait, Heinrich abattait la pièce; on criait : « Le prince a tué! » on sonnait du cor; et cet imbécile allait raconter ses exploits dans toutes les sociétés de Paris. Sabouriau les faisait mettre dans les gazettes. Mais Sabouriau, qui veut maintenant le décider à revendre, l'amène toujours pendant les brouillards d'automne, à la chasse des canards sauvages; en hiver, pendant qu'il gèle à pierres fendre, à la chasse aux loups; il le laisse tirer seul. Poutchiéri manque toujours depuis deux ans; il attrape des rhumes, des points de côté; Sabouriau l'entoure d'un tas de gardes allemands qui ne comprennent pas un mot de ce qu'il leur dit; ça le fâche, ça l'agace : il ne veut plus revenir. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le voilà maintenant qui se met à faire des sermons (p. 25).

Pendant que Frionnet racontait cette bonne histoire, maître Gaspard, les mains sur les genoux, la tête penchée, n'interrompait son compère que par quelques exclamations : « Ah !... Voyez-vous ça !... Pas possible !... »

« Mais savez-vous que c'est un fameux coquin que ce Sabouriau, dit-il à la fin en se redressant, un gueux qui mériterait la corde... Abuser de la confiance d'un si bon maître... Diable !... diable !... il n'y a pas de quoi rire !

— Bah ! répondit Frionnet, c'est pain bénit pour un animal pareil, qui n'a jamais gagné deux liards de sa vie et qui nage dans l'or, tandis que de braves garçons, des hommes de bon sens comme moi, sont forcés de courir à cinq, six lieues, porter une contrainte, opérer une saisie pour quelques sous. Sabouriau a raison ; à sa place, j'en ferais autant.

— Non, Frionnet, disait maître Gaspard d'un air convaincu, non. Vous dites ça, mais vous ne le feriez pas, car c'est malhonnête. Pour faire des coups pareils, il faut n'avoir ni honneur, ni religion.

— Allons, pensait le compère, le voilà maintenant qui se met à faire des sermons ; une autre fois, je ne lui raconterai plus rien. »

En ce moment, Mme Simone vint prévenir son mari que le souper était servi ; et maître Fix, se levant, s'écria :

« Oui, Frionnet, c'est quelque chose de pouvoir se dire : « Je suis un honnête homme ! » et de se poser la main sur le cœur, en pen-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sant : « J'ai la conscience tranquille ! » Voilà le plus grand bien de ce monde ! »

Il paraissait tout rêveur; et Frionnet, en le quittant dans l'escalier, se disait :

« Si tu pouvais happer le pot-de-vin de cinquante ou soixante mille francs qu'aura Sabouriau, je voudrais bien te voir le refuser ; ce serait du nouveau. Hé ! hé ! hé ! Je voudrais bien t'entendre consulter le curé Rigaut sur le cas de conscience, vieux farceur ! »

Enfin ils se séparèrent; Frionnet regagna son logis, et M. le maire alla s'asseoir à table.

VI

Après cela, durant quelques jours, maître Fix eut des affaires au pays. Il partait seul le matin en char à bancs, par la pluie ou par la neige, et ne revenait que le soir.

Puis M. le maire se souvint tout à coup que les réparations du presbytère et de l'église étaient en retard. Il remit ces questions sur le tapis au conseil municipal ; et il déclara que les choses ne pouvaient rester dans un pareil état, qu'il allait lui-même porter les réclamations devant M. le préfet; et que si cela ne suffisait pas, il pousserait l'affaire jusqu'à Paris, devant le ministre.

Le docteur Laurent, Hodel et beaucoup d'autres s'émerveillaient de son zèle.

« Décidément, disait le docteur, il doit avoir un grade dans la congrégation : le beau-frère dépenser de l'argent en voyages sans intérêt.... Ça n'est pas possible ! »

Il partit pourtant; Faxland le conduisit à Vandeuvre, prendre la diligence Laffitte et Caillard, et toute cette semaine on ne parla que de cela.

Frionnet, apprenant par la mère Simone que maître Gaspard avait tenu parole et qu'il était à Paris, n'en revenait pas.

« Quelle singulière chose ! pensait-il à part soi, négliger ses affaires pour celles de la commune !... Est-ce que la gloriole lui viendrait maintenant ? Est-ce qu'il voudrait racheter ses vieux péchés et s'attirer des honneurs en rebâtissant l'église ? »

Ainsi se passait le temps à raisonner, quand la nouvelle se répandit que M. le maire était rentré de la veille au soir, en bonne santé. Aussitôt le compère, fort intrigué, courut au *Mouton-d'Or*.

« Il est dans le cabinet, lui dit Mme Simone sur le pas de la porte; il vous attend.

— Hé ! vous voilà donc revenu, monsieur le maire, s'écria-t-il en entrant tout joyeux; je commençais à trouver le temps long après vous ! »

Maître Gaspard, en casaque de laine, devant son bureau, lui tendit la main.

« Ça ne m'étonne pas, Frionnet, dit-il, nous travaillons depuis tant d'années ensemble !.... Asseyez-vous, asseyez-vous.

— Et l'église, et le presbytère, est-ce que nous les aurons ? demanda Frionnet en s'asseyant.

— Oui, oui, c'est entendu.... la subvention est accordée.

— Ah ! monsieur le maire, quel dévouement à la commune ! je n'aurais jamais cru que vous pousseriez l'abnégation de vos intérêts jusque-là !... Non, c'est trop beau.... trop beau !... »

Maître Gaspard souriait.

« Sans doute, fit-il. Mais, voyez-vous, Frionnet, j'ai profité de l'occasion.... j'avais à Paris d'autres petites affaires.

— Ah ! vous aviez des affaires ?...

— Oui, j'ai acheté le Hôwald, dit maître Fix avec une bonhomie un peu guoguenarde; j'ai mené les deux choses de front... vous comprenez. »

Il observait son compère du coin de l'œil.

Frionnet était devenu rouge jusque dans les cheveux, sa tignasse s'en hérissait, il soufflait du nez, les lèvres serrées, sans pouvoir articuler une parole.

« Le Hôwald !... Le Hôwald !... fit-il à la fin. Vous l'avez acheté... les bois... le château.... les étangs ?

— Oui, je les ai achetés...

— Combien ?

— Cinq cent mille francs !

— Cinq cent mille francs ! répéta le compère, c'est pour rien... pour rien !...

— Pas tout à fait, dit maître Gaspard d'un ton de modestie, mais le marché n'est pas mauvais, il est même bon.... Je ne suis pas fâché de l'avoir fait. Tenez, voici l'acte de vente passé devant Me Nicolo, notaire à Paris, » fit-il en tirant une liasse de papiers de son portefeuille, et la présentant à son compère.

Frionnet, les bras croisés sur la table et les yeux tout ronds, se mit à lire ; on l'entendait souffler ; il ne disait rien.

« Mais... mais.... fit-il en se levant.... et l'argent ?.... l'argent ?.... Vous avez obtenu des termes pour le payement ?

— Non, il fallait de l'argent comptant ; j'ai

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

payé tout de suite.... Voilà la quittance en bonne forme. »

Alors Frionnet n'avait plus rien à dire ; l'étonnement, la stupéfaction l'empêchaient de témoigner à maître Fix toute son admiration comme il aurait fallu, et il demanda :

« Vous n'aviez pas la somme, pourtant.... Cinq cent mille francs ! Vous ne pouviez pas l'avoir.... Je connais assez votre fortune, monsieur le maire, pour me permettre....

— Il paraît que je l'avais, lui répondit maître Gaspard simplement, puisque la quittance est là ! Et puis, Frionnet, que je l'aie eue dans ma poche ou non, ça ne fait rien à l'affaire si j'ai pu me la procurer à temps. »

Ce coup était si beau, si hardi, que le compère ne pouvait en revenir.

« Vous avez vu Sabouriau, bien sûr, dit-il encore. Voyons, entre nous, monsieur le maire, combien a-t-il reçu ?

— Monsieur Sabouriau ? pas un centime, dit maître Gaspard. Comment, comment pouvez-vous avoir des idées pareilles, Frionnet ? Un si honnête homme !... »

Il goguenardait évidemment. La satisfaction du joueur habile, heureux, qui racle l'or et les billets de banque du tapis vert, et les empoche aux yeux des assistants, voilà ce qui se lisait dans le sourire de maître Fix.

Quant à Frionnet, il avait la figure longue d'une aune ; et contemplant en lui-même la magnificence de ce coup, dont il ne retirait pas un centime, lui pourtant qui le premier en avait fourni l'indication, involontaire il est vrai, mais enfin l'indication positive, il était devenu muet comme une carpe au fond de son vivier, les deux mains sur ses genoux, le nez en arrêt devant la quittance, regardant sans voir. Une sorte d'amertume, d'envie, l'empêchait de rien dire, quand Gaspard Fix, comprenant sans doute ce sentiment naturel, lui posa la main sur l'épaule en disant :

« C'est pourtant à vous, Frionnet, que je dois l'idée de la chose, et je veux que vous en ayez aussi votre part. »

Frionnet se redressa lentement.

« Nous allons défricher, dit maître Fix.

— Défricher, monsieur le maire ? Mais il faut une autorisation du gouvernement.

— Ne vous en inquiétez pas.... tenez.... la voici !

— Encore !.... murmura Frionnet ; quelle chance !...

— On a toujours de la chance, quand on sait se remuer, répliqua le compère. Mais il ne s'agit pas de cela ; nous allons défricher, et je vous prends pour mon homme d'affaires. Le petit Marcel, votre clerc, gérera bien l'étude en attendant ; et vous, Frionnet, en considération de tous les vieux services et de vos solides connaissances, je vous donne pour mener le défrichement rondement, pour dresser les actes et surveiller l'exploitation, je vous donne dix pour cent sur les bénéfices ; si je gagne trois cent mille francs, vous en aurez trente mille ; si je gagne plus, vous aurez plus ; si je gagne moins, vous aurez moins. »

Maître Gaspard, sans instruction première et fort peu versé dans les difficultés du droit, avait su depuis longtemps apprécier tous les mérites d'un tel compagnon, et ne voulait pas le lâcher dans cette affaire de longue haleine, il s'en serait bien gardé ! D'autre part, Frionnet, voyant qu'on ne l'oubliait pas tout à fait, laissa déborder son admiration ; il se leva et se mit à tourner autour de la chambre, en bégayant :

« Monsieur Fix, je suis à vous corps et âme ! Je vous connais depuis longtemps... oui, je croyais vous connaître... mais j'étais un âne, une bourrique, je n'avais pas seulement l'idée de votre capacité pour les grandes entreprises... Ça, monsieur Fix, c'est votre bataille d'Austerlitz... quelque chose de grandiose... Vous êtes un homme de génie, un vrai ! »

Maître Gaspard, souriant d'un air de supériorité, tâchait de modérer l'enthousiasme de son compère.

« Allons, rasseyez-vous, lui disait-il, rasseyez-vous, Frionnet. Plus tard, quand l'affaire sera liquidée, quand il ne s'agira plus que de partager les bénéfices, alors vous pourrez me dire ça. On n'est pas plus bête qu'un grand nombre de ceux que nous connaissons, c'est sûr.... Mais ne nous glorifions pas nous-mêmes.... Remercions Dieu de ses bienfaits, Frionnet ; humilions-nous, jusqu'à ce que nous ayons l'affaire tout à fait dans le sac. Il peut arriver tant de choses !....

— Il ne peut rien arriver, criait Frionnet, les papiers sont en règle.

— Si... si... on ne peut pas savoir. Marchons avec ordre, ne laissons rien perdre, c'est le principal. Nous allons déjeuner ensemble. Simone, Simone, » cria-t-il en ouvrant la porte.

La mère Simone accourut.

« Simone, tu vas nous servir le déjeuner à nous deux, à Frionnet et à moi, ici, dans le cabinet ; nous avons à causer ensemble ; et tu feras monter une vieille bouteille de Thiaucourt de 1832, tu m'entends ? »

Simone courut à la cave, Pâcotte vint met-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tre le couvert ; et, le déjeuner servi, la porte fermée, on se mit à causer d'affaires.

Il fut convenu dans cette conversation que l'opération serait tenue secrète, jusqu'à ce que Frionnet eût arrêté tous les voituriers du pays, pour mener le bois à raison de tant la corde par kilomètre, prix uniforme, et que chaque marché serait écrit, afin que ces gens ne pussent s'entendre et faire monter le prix du voiturage ; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, si le défrichement avait été connu d'avance. En outre, que Frionnet ferait des marchés semblables avec tous les maîtres bûcherons du pays, au meilleur compte possible, en prenant les signatures ; que l'on commencerait par tracer des chemins forestiers, pour faciliter la sortie des bois ; que l'on traiterait avec les scieries d'après les tarifs, ayant soin d'engager par écrit les propriétaires de ces usines à livrer régulièrement tant de planches, tant de madriers, par jour, les mesures bien spécifiées ; que Frionnet surveillerait aussi l'exploitation du bois à brûler et son transport aux verreries de Tiefenthâl, car un marché considérable avait été déjà passé pour des milliers de cordes, entre maître Fix et M. Nicolas Thomassin.

Enfin tout fut arrêté d'avance dans l'ensemble et dans les détails par les deux compères, qui s'y connaissaient. Après quoi ils se séparèrent pleins d'ardeur, pour se mettre à l'œuvre.

Ceci se passait dans le courant de novembre 1846. Jamais aussi belle affaire n'avait été faite au pays.

VII

Comme il s'agissait de commencer l'abatage avant le retour du printemps, parce que les bois coupés en pleine séve sont sujets à la pourriture et perdent beaucoup de leur valeur, Frionnet ne s'endormit pas une minute. Dès le lendemain, il était en route pour la montagne, engageant bûcherons, schlitteurs, ségares, voituriers, autant qu'il put en trouver, le tout par écrit en bonne forme, sans laisser à ces braves gens la moindre échappatoire ; car de se fier à leur parole, à l'antique poignée de main, inviolable et sacrée, ce n'était pas sa manière de voir. Quinze jours après, il avait des engagements en portefeuille par douzaines, et le hasard seul divulgua la grande opération.

Quelques voituriers et bûcherons, un dimanche au cabaret, après la messe, se communiquèrent leurs marchés avec Frionnet, et furent tout étonnés d'apprendre qu'ils n'étaient pas les seuls, que cela s'étendait au loin.

Alors on s'émut, on courut prendre des informations près de la partie forestière, et l'on apprit que M. Gaspard Fix avait acheté le domaine du Hôwald ; en outre, qu'il avait obtenu du gouvernement l'autorisation de défricher ; que les gardes particuliers traçaient déjà les chemins de schlitte et de vidange ; et que, selon toute probabilité, chacun des engagés recevrait avant quinze jours l'avis d'avoir à remplir son marché.

Quelle surprise !... maître Gaspard Fix propriétaire du Hôwald ! Il n'était plus question que de cela dans tout le pays, et M. le maire ne tarda point à s'en apercevoir, aux grands coups de chapeau qu'il recevait partout sur son passage.

« Frionnet, dit-il à son compère, notre affaire est connue ; nous n'avons plus besoin de la cacher ; d'ailleurs, tous les marchés sont faits, tout est en règle, voilà le principal. Maintenant il faut commencer le travail.

— C'est aussi mon avis, dit Frionnet. Je vais avertir notre monde, et lundi prochain on commencera sur toute la ligne. Seulement, monsieur le maire, je ne puis pas tout inspecter, il faut aussi que vous vous en mêliez.

— Cela va sans dire ; ce qu'on ne surveille pas soi-même est toujours mal fait. »

Et le lundi suivant, comme il avait été dit, le travail commença ; d'abord celui des bûcherons : on abattit, on abattit durant tous les mois de janvier, de février et de mars, sans désemparer, dans toutes les directions. Ces magnifiques arbres tombaient les uns sur les autres ; des percées immenses s'ouvraient sur les collines à perte de vue ; les roches nues, les côtes arides, les fonds marécageux se découvraient pour la première fois depuis des centaines d'années ; et l'abatage continuait toujours avant l'arrivée de la séve ; il fallait préparer de l'ouvrage pour tout l'été et jusqu'à l'entrée de l'hiver suivant.

Ainsi marchaient les choses.

Quant à l'admiration d'un si beau coup, à la considération dont maître Gaspard Fix était entouré de plus en plus, il est inutile d'en parler.

« Quel homme d'entreprise !... Quel coup d'œil ! disait-on. Et quelle fortune !... Payer cinq cent mille francs du jour au lendemain. Ah ! jamais nous n'aurions cru que cet homme extraordinaire arriverait si haut... Voilà ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui s'appelle le génie des grandes affaires!.. »

Le docteur Laurent lui-même reconnaissait que le beau-frère était plus fort qu'il n'avait cru :

« Oui, disait-il au Casino, il a plus d'audace que je le supposais. C'est une affaire superbe, qui rapportera de gros bénéfices à maître Gaspard et à son associé, car il doit avoir un associé très-riche et très-influent, qui a fourni les fonds et obtenu l'autorisation de déboiser. Ces sortes d'autorisations ne s'obtiennent pas facilement; c'est une chose grave, qui peut changer les conditions hygiéniques d'un pays. Je m'étonne même beaucoup que l'administration forestière ait consenti au déboisement du Hôwald, dont les terrains sont presque tous marécageux ; il faut qu'on lui ait pour ainsi dire forcé la main. Une fois les bois coupés, et tous ces marais exposés au soleil, Dieu sait ce qui arrivera ; nous pourrons bien recevoir la visite du typhus et des fièvres paludéennes !... Mais que fait cela à maître Fix et à son associé ? L'affaire est bonne pour eux ; ils vont gagner beaucoup d'argent ; le reste ne les regarde pas ! »

Ainsi parlait le docteur, et l'avenir devait montrer qu'il avait raison ; mais, en attendant, ces grands abatages donnaient une impulsion extraordinaire au commerce du pays; toute la population forestière avait de l'ouvrage ; l'argent roulait!

On pense bien que maître Fix n'avait plus guère le temps de monter au Casino lire la gazette ; il entendait bien parler quelquefois de réforme électorale et parlementaire, de banquets réformistes présidés par les chefs de l'opposition constitutionnelle et d'autres choses semblables; mais, au milieu de sa grande exploitation, c'était le moindre de ses soucis ; il ne songeait qu'à bien débiter son bois en planches, solives et madriers, à le bien faire corder, à le bien vendre.

Sur la fin de l'automne, voyant que tout le fonds lui resterait pour rien, une fois les bois coupés et vendus, et calculant que ce fonds, — avec le château, les étangs, les métairies,— tout aride et dépouillé qu'il allait être, représenterait encore une valeur de plus de quatre cent mille francs, maître Gaspard laissa éclater sa joie; l'idée du gros bénéfice qu'il allait faire lui donnait une bonne humeur remarquable, à ce point qu'en reconnaissance des services de Frionnet, il n'hésita pas à lui avancer quelques mille francs. C'était du reste le meilleur moyen d'encourager le compère à poursuivre le déboisement avec un redoublement d'ardeur.

Mais l'hiver arriva bientôt après, il fut très-rude dans la montagne, en cette année 1847 ; il fallut suspendre le travail, et les deux compères profitèrent de ce chômage forcé, pour apurer tous les comptes de l'exploitation.

Maître Gaspard, très-content de sa campagne, songeait à se remettre au courant de la politique.

On était alors en février 1848. Depuis quelques jours, toutes les gazettes parlaient d'un banquet qui devait se tenir aux Champs-Élysées, sous la présidence de M. Odilon-Barrot ; les membres de l'opposition, les journalistes et la jeunesse des écoles en masse avaient reçu des invitations.

Maître Gaspard, ses besicles sur le nez, les pieds dans ses pantoufles, lisait ces nouvelles chaque matin, en attendant Frionnet, qui ne manquait jamais d'entrer sur le coup de huit heures.

« Tenez!... voyez un peu la folie de ces Parisiens, disait-il en lui tendant le journal; voyez ce Ledru-Rollin, cet Odilon-Barrot, ce Lamartine, tout ce tas de gueux qui s'entendent ensemble pour troubler l'ordre. Ah! si j'étais Louis-Philippe, comme je vous balayerais ça!... Boum!... Boum!... Je n'en laisserais pas échapper un seul!

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent donc ces imbéciles? s'écriait Frionnet; qu'est-ce qu'ils demandent, avec leur adjonction des capacités? Est-ce que ceux qui ne sont pas capables d'amasser de quoi payer deux cents francs de contributions directes méritent qu'on les regarde ? Est-ce qu'avant de mettre le nez dans les affaires publiques il ne faut pas savoir faire les siennes?

— C'est clair! disait maître Gaspard ; c'est clair comme le jour. Mais ne nous fâchons pas, Frionnet ; un banquet de plus ou de moins, qu'est-ce que ça prouve? Quand ils auront bien mangé, bien bu, dépensé leur argent et braillé leur soûl, eh bien, les démagogues seront contents. Ils recommenceront ailleurs dans quinze jours ou trois semaines, et ça ne nous empêchera pas de continuer nos petites affaires. Allons, asseyez-vous, et voyons ce qui nous regarde ! »

Ils ouvraient alors le gros registre des comptes, pour éplucher le doit et l'avoir des bûcherons, des schlitteurs, des scieurs, des voituriers, et la gravité de cette occupation leur faisait oublier le reste.

Mais un beau matin qu'il n'était pas arrivé de journaux depuis trois jours, ce qu'on attribuait à la difficulté des chemins pendant la fonte des neiges, tandis que les deux com-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pères se livraient à leur occupation, tout à coup ils virent passer devant les fenêtres, sautant au milieu des flaques d'eau, M. le contrôleur Couleaux, d'habitude grave et même solennel.

« Qu'est-ce que c'est? dit maître Gaspard. Quelque chose se passe...

— Oui, ce n'est pas naturel, » remarqua Frionnet en se levant.

Et tous deux ouvrirent la porte du cabinet. M. Couleaux gravissait déjà les marches de l'escalier et criait dans le vestibule :

« Monsieur le maire, est-ce que le *Moniteur* est arrivé?

— Non, dit maître Gaspard, vous savez bien que le piéton n'est pas venu depuis trois jours, à cause des mauvais chemins de la montagne.

— Ah! s'écria Couleaux, en entrant tout pâle et se laissant tomber dans un fauteuil, ah! quel malheur!... Un exprès de Vandeuvre vient de m'apporter cette lettre de Paris, une lettre de mon neveu le stagiaire... Dieu du ciel! tenez... lisez... lisez vous-même! Ah! quelles nouvelles, mon Dieu !... »

Frionnet prit la lettre, et, s'approchant de la fenêtre, il lut tout haut :

« Mon cher oncle, Paris est en révolution. Le roi est en fuite... un gouvernement provisoire vient de s'établir à l'Hôtel-de-Ville ; voici les noms : Ledru-Rollin, Lamartine, Arago, Marie, Crémieux, etc. »

Et pendant que Frionnet pâlissait à son tour, maître Gaspard devenait rouge jusqu'aux oreilles.

« Hein! qu'est-ce que vous pensez de cela, mes pauvres amis ? bégaya le contrôleur.

— Nous sommes perdus, dit Frionnet, les débiteurs sont les maîtres, ils nous couperont le cou! »

En entendant cela, maître Gaspard toussa deux fois, puis il se leva et ouvrit la fenêtre pour donner de l'air. Couleaux, les yeux écarquillés, regardait comme s'il avait vu la guillotine se dresser devant lui.

Le docteur Laurent passait justement dans la rue pour aller faire ses visites; et M. le maire, malgré le peu de sympathie qui régnait entre eux, se réveillant de sa stupeur, lui cria :

« Hé! beau-frère, vous savez la grande nouvelle?

— Oui, la République est proclamée, dit Laurent tout sérieux; c'est un peu tôt, le peuple est encore bien en retard; depuis cinquante ans on ne lui a rien appris de ce qu'il devrait savoir; on ne lui a enseigné que le catéchisme; mais, puisque nous avons la République, malgré tout nous tâcherons de la conserver.

— Ah! cria Couleaux, que vous avez raison, docteur! La République... mon Dieu! nous la voulons tous... c'est la plus belle forme de gouvernement... Malheureusement le peuple... »

M. Laurent, entendant cela, poursuivit son chemin. Alors M. le contrôleur, jaune comme un coing, sortit sans rien dire ; et les deux compères, se regardant dans l'embrasure de la fenêtre, s'écrièrent ensemble :

« Que faire maintenant?

— Je vais à Tiefenthâl, dit maître Gaspard au bout d'une minute. Notre député, M. Thomassin, doit être revenu; c'est un homme prudent, il s'est bien sûr tiré de la bagarre.

— Oui, dépêchez-vous! c'est là que nous saurons la marche à suivre ; avant tout, il faut s'entendre, prendre le mot d'ordre. Vous viendrez me voir en rentrant, monsieur le maire, je vous attendrai.

— C'est bien, dit maître Gaspard en courant dans la cour et criant :

— Faxland !... Faxland !... Attelle les deux chevaux... vite!... Nous allons à Tiefenthâl. »

Faxland venait justement de bouchonner ses chevaux. Dehors un paysan, dans la rue, criait : « Vive la République! »

« Vous entendez, monsieur le maire, on crie quelque chose là-bas, dit-il.

— Oui, c'est bien. Dépêche-toi seulement ; ça ne nous regarde pas. »

Alors Faxland sortit les chevaux ; et M. Gaspard Fix lui-même, poussant le char à bancs hors du hangar, jeta dessus une botte de paille et dit au palefrenier :

« Va mettre tes grosses bottes. Hé! n'oublie pas mon manteau. »

Il finit lui-même d'atteler, serra les boucles ; et comme sa femme arrivait voir sur la porte ce qui se passait, il enjambait déjà le siége; puis, s'enveloppant du manteau que Faxland lui tendait, il dit à sa femme d'un ton de maître, pour éviter toute explication :

« Je reviendrai ce soir, Simone ; tu m'attendras pour souper. Allons, monte, toi ; en route!

— Hue ! » cria Faxland, et les chevaux, cinglés d'un vigoureux coup de fouet, partirent comme le vent.

Faxland, n'ayant pas eu le temps de déjeuner, venait d'avaler à la cuisine un grand verre d'eau-de-vie pour s'éclaircir la vue, et, tout en galopant ventre à terre, il évitait les ornières, les gros pavés, enfin tous les obstacles du chemin, avec une adresse merveil-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leuse. Mais, au bout du village, comme les cris de : « Vive la République ! » éclataient au cabaret des *Trois-Pigeons*, un éclair lui passa devant les yeux, il se dit : « L'Emperenr est revenu ! » et d'une voix terrible, levant son gros bonnet de la main gauche et manœuvrant le fouet de l'autre, il se mit à crier :

« Vive l'Empereur ! »

Maître Gaspard, lui, ne disait rien ; accroupi, le dos dans la paille, et le bord du feutre rabattu sur les yeux, il rêvait aux mauvaises payes, à la suspension du travail, à l'enlèvement du bois dans les coupes, à la descente des montagnards, lorsqu'ils apprendraient la proclamation de la République, enfin à tous les malheurs qui pouvaient arriver. Il ne se fâchait pas contre Faxland, sachant bien qu'au moindre ordre de ne plus crier : « Vive l'Empereur ! » le vieux hussard, dans son indignation, serait capable de verser la voiture, au risque de leur casser les reins à tous les deux.

A chaque village qui se rencontrait, c'était à recommencer ; Faxland se levait à demi, tapait sur les chevaux et criait à gorge déployée :

« Vive l'Empereur !... vive la République !... Hue !... En avant... ça marche !... »

Les gens regardaient tout étonnés, se disant :

« C'est le maire de La Neuville, le riche !... Qu'est-ce qui se passe ?... Qu'est-ce que ça veut dire ?... »

Dans d'autres villages, où la nouvelle courait déjà, tout fourmillait de monde ; les auberges et les cabarets bourdonnaient comme des ruches ; hommes, femmes, enfants, sur les marches de leurs baraques, riaient, chantaient et criaient :

« Vive la République ! »

La grande voix de Faxland, avec son « Vive l'Empereur ! » leur faisait tourner la tête ; et quelques anciens soldats, en blouse, levant leur bonnet de coton, répétaient alors le même cri, ce qui redoublait la joie et l'enthousiasme du brave homme.

« Je savais bien qu'il n'était pas mort et qu'il reviendrait, s'écriait-il ; ça ne pouvait pas manquer ! »

Maître Gaspard rêvait toujours. Que d'idées lui passaient par la tête, et qu'il était impatient d'arriver à Tiefenthâl !

Enfin, vers midi, le château de M. Thomassin apparut au fond de la vallée. Nombre de voitures avaient déjà tracé leur passage dans la longue avenue blanche. Les cheminées de l'usine fumaient comme d'habitude, mais la maison d'habitation, avec ses grands remises et ses attenances, paraissait solitaire ; les chiens seuls, au bruit des grelots, se mirent à hurler. Un vieux domestique, M. Robert, remplissant les fonctions de majordome, parut sur la porte comme le char à bancs s'arrêtait à quelques pas du péristyle.

« M. Thomassin ? cria maître Gaspard, sautant de voiture et secouant la paille de ses habits. Je voudrais le voir tout de suite ! »

M. Robert l'avait reconnu pour un des amis de la maison, et dit en se sauvant :

« Je reviens, monsieur le maire, je reviens ! »

Une minute après, il reparaissait en s'écriant :

« Si monsieur le maire veut se donner la peine d'entrer !... »

En même temps, il courait donner l'ordre de dételer et priait poliment Faxland d'entrer à la cuisine, ce que le vieux hussard trouva tout naturel.

M. Gaspard traversait alors le vestibule ; il entendait à gauche un grand bourdonnement de voix et voyait dans l'antichambre des chapeaux ronds, des tricornes, des manteaux pendus au mur. Il écoutait, lorsque la porte du fond s'ouvrit et que M. Thomassin lui-même, en longue capote de voyage, la figure fatiguée, apparut et lui tendit la main.

« Ah ! monsieur le maire, lui dit-il, j'étais sûr de votre visite dans ces graves circonstances.

— Oui, monsieur le député, répondit maître Gaspard en se découvrant ; à la première nouvelle, j'ai voulu savoir ce qu'il fallait faire et je suis venu.

— Eh bien ! entrez, entrez ! » dit M. Thomassin en le précédant dans une longue salle, au bout de laquelle brillait un feu magnifique dans une haute cheminée de marbre.

Un grand nombre de personnes se pressaient là autour d'une table couverte de journaux, les unes assises, les autres debout : des dames et des messieurs, des prêtres et des fonctionnaires.

A peine la porte ouverte, tous les yeux se tournèrent vers le nouvel arrivant. Maître Gaspard, du premier coup d'œil, remarqua une sorte d'épouvante répandue au milieu de ces gens ; ils étaient tous pâles, attentifs et comme saisis.

« Mesdames et messieurs, dit gravement le député, j'ai l'honneur de vous présenter M. Gaspard Fix, maire de La Neuville, un homme sûr, un des nôtres, un autre nous-mêmes. »

En même temps, cinq ou six voix inquiètes demandaient à la fois :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce sont des trembleurs... (p. 32).

« Eh bien! monsieur le maire, eh bien! que se passe-t-il chez vous?... Comment la nouvelle est-elle accueillie?»

Lui, son large feutre à la main, regardait ces figures défaites : Mme Reine Thomassin, la maîtresse de la maison, M. le sous-préfet Thiébaut, M. le procureur Mathis, M. le grand-vicaire de Vieille-Ville, des jeunes gens à moustaches, enfin tous les gros bonnets du pays, réunis là comme des perdreaux effarouchés dans un buisson.

Maître Gaspard ne manquait pas de courage, il en avait même beaucoup et se sentait capable de tout risquer et de tout hacher sans miséricorde pour conserver son avoir. Ces gens craintifs lui firent pitié.

« Ce sont des trembleurs, se dit-il; et pourtant ils ont plus à perdre que moi! »

Mme Reine Thomassin ayant répété dans le plus grand trouble :

« Au nom du ciel, monsieur le maire, parlez! Que se passe-t-il chez vous? Dans quel état sont les esprits? »

Il toussa et dit :

« Chez nous, madame, il ne se passe pas encore grand'chose; mais demain ce sera terrible!...

— Vous croyez?

— Oui, la mauvaise nouvelle gagne partout; les gueux se réunissent dans les cabarets, ils complotent ensemble; ça se remue, ça fourmille, ça ne demande qu'à happer le bien des honnêtes gens. »

Et voyant l'effet de son discours, il ajouta :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : ÇARRAUD-BAUDRY

Je crierai plus fort que tous les autres (p. 34).

« Le pire, c'est qu'ils n'ont pas de religion; ils veulent tous avoir leur part du gâteau; ils crient : « Vive la République! » Je n'ai vu que ça sur toute ma route.

— Ils crient « Vive la République! » monsieur le maire.

— Hé! sans doute. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils crient? On leur a toujours dit en chaire que la République c'était le droit d'aller dans les bois couper les arbres qui leur conviennent, d'assommer les gardes et les rats-de-cave qui leur ont fait des procès-verbaux, de houspiller les juifs qui les ont volés... A force de l'entendre répéter par les curés, ils ont fini par le croire. Les vieux soldats crient aussi « Vive l'Empereur! » Ils pensent que l'Empereur va revenir avec son mameluck!... Enfin, qu'est-ce qu'on peut savoir? Pourvu que demain ou après les montagnards ne nous tombent pas sur le dos, comme les anciens racontent qu'ils ont fait en 89, c'est tout ce que je souhaite. »

Il parlait encore, que toute la société se levait, et les dames criaient, à droite, à gauche :

« Vous entendez, monsieur Thomassin!... Vous entendez, monsieur de Muleroy!... Nous le savions.... nous en étions sûres!.... »

Messieurs les curés parlaient de gagner la Suisse, et les beaux jeunes gens ne semblaient pas moins pressés de lever le pied. Maître Gaspard, lui, restait calme, regardant, écoutant, tout surpris d'une confusion pareille.

« Mon Dieu, ma chère amie, bégayait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

M. Thomassin, rien n'est prêt.... Il faut pourtant se donner le temps de réfléchir... On ne peut se décider aussi vite... »

Et tous les autres parlaient et gesticulaient sans pouvoir s'entendre.

A la fin, Mme Reine, s'étant rapprochée de maître Gaspard, lui demanda :

« N'est-ce pas, monsieur le maire, vous ne voyez pas autre chose à faire?

— Quoi, madame?

— Se sauver ! »

Maître Gaspard recula d'un pas, sa grosse figure charnue devint pourpre :

« Oh ! oh ! s'écria-t-il d'un accent brutal, me sauver, moi! Me sauver, en abandonnant ma maison, mes champs, mes prés, mes bois, tout ce que j'ai gagné sou par sou, liard par liard, depuis trente ans... oh ! oh ! messieurs, mesdames, comme vous y allez !... On voit bien que ça ne vous a pas coûté beaucoup de mal... Non... non... Gaspard Fix n'est pas de ceux-là qui se sauvent !... »

Et sa franchise ayant fait rougir ce grand monde, il ajouta en levant les deux bras, son chapeau d'une main et le bâton pendu au poignet de l'autre :

« Hé ! mon Dieu, on ne meurt qu'une fois !... A la guerre comme à la guerre !... S'il faut hurler avec les loups, on hurlera avec les loups, on criera : « Vive la République !... » Moi, plutôt que de lâcher mon bien et de me sauver comme Louis-Philippe, je crierai plus fort que tous les autres ensemble. Ceux qui se sauvent ont toujours tort; on dit : — S'ils avaient bonne conscience, ces coquins ne se sauveraient pas ! »

Une sorte de consternation se peignait alors sur toutes les figures. Mais dans le même instant M. de Muleroy, que maître Gaspard avait reconnu du premier coup d'œil, assis tout attentif dans un coin, et qui n'avait pas quitté sa place au milieu du tumulte, M. de Muleroy, se levant, alla se mettre le dos à la flamme contre la cheminée, et dit d'une voix nette :

« M. le maire vient de prononcer le mot de la situation : « Ceux qui se sauvent ont toujours tort. Il faut hurler avec les loups !... » C'est bien, monsieur le maire, c'est très-bien ! »

Et comme la plupart se rasseyaient, lui, se barbouillant le nez de tabac, continua :

« Oui, mesdames et messieurs, il faut crier : « Vive la République ! » plus haut que tout le monde. Qu'arriverait-il si nous passions en pays étranger? C'est tout simple : la République nous traiterait en ennemis; elle nous appliquerait la loi des suspects, comme à la ci-devant noblesse de France, en 92 ; elle nous sommerait de rentrer à bref délai, faute de quoi nos biens seraient confisqués au profit de la nation; on les dépècerait, on les vendrait par petits lots, à des gens qui sauraient les défendre. L'Europe ne s'intéresserait pas à nous, elle nous regarde comme des usurpateurs; et nous serions littéralement réduits à la misère, sans avoir des Condé, des Noailles, des Richelieu, pour relever notre infortune. Voilà ce qui nous attendrait en Allemagne, en Russie, en Angleterre !... M. le maire vient donc de nous donner un excellent conseil, crions : « Vive la République ! » Et surtout, fit-il en se tournant vers le sous-préfet, que nos fonctionnaires se gardent bien de donner leur démission... Ces actes-là... ces scrupules sont pitoyables... Restons en place !... Parmi toutes les fautes que nous avons commises, on ne peut du moins nous reprocher d'avoir instruit le peuple; grâce à son ignorance, nous sommes toujours les gens nécessaires, indispensables; on n'administre pas, on ne perçoit pas les impôts, on ne juge pas, on ne légifère pas, on ne conduit pas les armées, sans préfets, sans receveurs, sans magistrats, sans députés, sans généraux. Il faut avoir fait des études spéciales pour remplir chacun de ces emplois, et le peuple ne sait fort heureusement ni A ni B. L'ignorance, la sainte ignorance des masses nous sauve et nous sauvera toujours; le principal est de la maintenir ! Or, si nous partions, qui pourrait empêcher les républicains de décréter l'instruction gratuite, obligatoire et surtout laïque ? Personne !... Ils le feraient tout de suite, croyez-le bien, et ne seraient tranquilles qu'après avoir mis le peuple en position d'exercer avec discernement le droit de suffrage qu'ils viennent de lui donner. Alors la République pourrait braver toutes les attaques; elle trouverait facilement, dans les masses encore vierges de cette nation, des capacités innombrables en tous genres, peut-êtres moins aiguisées, moins civilisées que les nôtres, mais plus originales et plus robustes. Le moins qui pourrait nous arriver, ce serait d'être forcés de partager avec ces nouveaux venus les fonctions, les honneurs, le pouvoir, enfin tous les avantages que nous assure le monopole de l'instruction. En tout cas, le gouvernement exclusif de la bourgeoisie serait anéanti et la démocratie triompherait; le concours remplacerait partout la nomination administrative; il ne suffirait plus d'être le fils de quelqu'un pour être quelque chose, il faudrait d'abord être une capacité. Notre classe, peu nombreuse, peut-elle, à instruction égale,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

produire autant de capacités que la nation tout entière? Non! Nous passerions à l'état de minorité gouvernementale; nous serions forcés de nous fondre dans la démocratie ou de disparaître. Restons, pour conjurer de si grands malheurs; faisons face à l'orage: il sera court! Tous nos amis conservant leurs fonctions, ou ne craignant pas d'en demander au gouvernement de la République, se trouveront en position de calmer, de modérer, et dans quelque temps d'arrêter les mauvais instincts de la foule. Le clergé fera comme nous. Il nous aidera; nos intérêts sont les mêmes; une action commune est indispensable pour atteindre à un bon résultat final... Restons donc, je le répète, et crions: « Vive la République!... Vive le suffrage universel!... Vive la liberté, l'égalité, la fraternité! » Les nôtres, un instant dispersés, vont se réunir, reconstituer notre administration, notre police, notre armée, que les républicains de Paris ont humiliée sottement, en la forçant de rendre ses armes! Croyez en ma vieille expérience, dans trois ou quatre mois au plus tard, nous pourrons reprendre l'offensive. »

En ce moment, une haute porte à droite s'ouvrit à deux battants, et maître Gaspard vit un déjeuner magnifique servi dans la salle voisine; car, même au milieu de ces émotions extraordinaires, le train habituel de la maison n'était pas changé.

« A tantôt les affaires sérieuses! dit M. Thomassin d'un air guilleret. Mon ami de Muleroy a raison... Il faut rester... et danser la carmagnole avec les républicains. Notre tour reviendra!... »

Les dames paraissaient un peu rassurées; mais Fix, lui, se disait que ce n'était pas le temps de se goberger; il ne pensait qu'à retourner à La Neuville, pour protéger son bien; et M. Thomassin l'ayant prié à déjeuner:

« Oh! monsieur le député, dit-il à haute voix, vous me faites trop d'honneur.... Je suis pressé de rentrer.... Qu'est-ce qu'il me faut? Un verre de vin, un morceau de pain; je vais tranquillement à la cuisine, ça vaudra mieux. »

Tous les assistants rougissaient de l'entendre; lui, devinant leur pensée, ajouta:

« Dans ce temps, il faut se mettre bien avec tout le monde; il faut donner la main au premier venu; qui sait ce qui peut arriver demain? J'aurai peut-être besoin que mon domestique risque sa vie pour moi; ça lui fera plaisir de boire un coup avec son maître! »

Et, sans attendre la réponse de M. Thomassin, il salua et sortit en pensant:

« Ces gens parlent bien, mais ils n'ont pas de courage! »

M. de Muleroy, le montrant du doigt, dit alors:

« Voyez cet homme, il est à peine sorti du limon populaire, son père traînait la brouette; il n'a presque pas d'instruction, eh bien! c'est déjà un politique! Figurez-vous, d'après cela, ce que le peuple produirait d'hommes remarquables en tous genres, si malheureusement on l'instruisait. »

Et, donnant le bras à Mme Thomassin, il passa dans la salle à manger, sous les grandes portières de soie; les autres, deux à deux, le suivirent.

Pendant ce temps, maître Gaspard entrait dans la cuisine, où le feu des fourneaux brillait de toute sa splendeur, illuminant les marmites, les casseroles et la grande étagère couverte de poissons et de viandes succulentes. Il voyait Faxland, dans un des angles, les jambes écartées sous une table de chêne massive, en face d'une demi-douzaine de bouteilles vides et d'un énorme pâté de venaison. Trois ou quatre domestiques lui tenaient compagnie; ils discutaient politique ensemble, et le vieux hussard leur prédisait le retour de l'Empereur, lorsque la vue de M. le maire, arrivant tout à coup, les troubla:

« Monsieur le maire!... » firent-ils en se levant.

Mais maître Gaspard, d'un air jovial, leur cria:

« Restez!... Ne vous dérangez pas!... Vous êtes bien... Je viens seulement boire un coup et casser une croûte avec vous, avant de partir. »

Alors, ils se rassirent, et Faxland pensa:

« Le maître est pourtant un bon enfant!... Il aurait pu rester avec les huppés, il aime mieux venir ici. »

M. le majordome Robert, tout honteux, s'était empressé d'offrir une chaise à M. le maire, mais maître Gaspard resta debout.

Il se versa lui-même à boire et dit joyeusement, après avoir vidé son verre:

« Ça, c'est du vrai bourgogne, du vin de député.... On ne se refuse rien ici.... Ha! ha! ha! »

Tous riaient avec lui.

Puis il se coupa une bonne tranche de pâté, qu'il mangea, regardant la grande cuisine d'un air d'admiration et disant:

« Voilà ce qui s'appelle une maîtresse cuisine; je n'en ai jamais vu de plus belle! »

Les autres, malgré le bon vin qu'ils avaient bu, étaient un peu gênés et ne répondaient pas.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Maître Gaspard allait et venait. Il remplit encore une fois son verre et finit par dire au vieux hussard :

« Allons, Faxland, il est temps de partir, si nous voulons rentrer avant la nuit.

— J'y vais.... je vais atteler !... » s'écria Faxland en courant dehors.

D'autres sans doute l'aidèrent à tirer les chevaux de l'écurie, car cinq minutes après, maître Gaspard, étant sorti, vit la voiture prête et le vieux soldat sur son siége ; il s'assit derrière lui et ramena soigneusement son manteau sur ses épaules. M. Robert, du haut du perron, lui souhaitait bon voyage, et la voiture partit, franchissant la grille au galop.

Faxland, qui ne voyait jamais plus clair qu'après avoir bu, fouettait les chevaux à tour de bras; les tas de cailloux, les grands sapins, les vieilles roches penchées sur la route, les sentiers marqués de pas profonds dans la neige, tout défilait avec une rapidité extraordinaire.

De temps en temps le vieux hussard essayait encore de crier : « Vive l'Empereur ! » Mais, à force de s'être enroué le matin, son cri ne ressemblait plus qu'au croassement d'un corbeau.

Il était cinq heures et la nuit venait, les petites maisons le long de la route s'éclairaient une à une, lorsqu'ils rentrèrent à La Neuville.

Malgré l'onglée qui le tenait aux pieds, maître Gaspard n'oublia pas son compère :

« Halte ! » fit-il en arrivant devant la maison de Frionnet.

La voiture s'arrêta, et presque aussitôt l'huissier sortit de l'allée, son bonnet de peau de renard tiré sur la nuque. Il s'approcha en souriant :

« Eh bien ? » fit-il à voix basse.

Maître Gaspard s'était penché à son oreille :

« Il faut hurler avec les loups.... Il faut crier « Vive la République ! » plus fort que tous les autres.

— Ah ! ah ! fit Frionnet, dont les yeux scintillèrent, je comprends.... Une fois dans la place....

— Justement !.., interrompit maître Gaspard. Mais il fait un froid terrible, je ne sens plus mes pieds.... Venez ce soir à la maison, je vous raconterai le reste. En route, Faxland ! »

VIII

Le lendemain, les journaux de Paris arrivèrent. Maître Gaspard fit afficher tout de suite les noms du gouvernement provisoire à la porte de la mairie. Il fit sonner la cloche pour réunir le conseil municipal; puis, ayant ceint son écharpe de maire, il se rendit à la maison commune.

Messieurs les conseillers étaient déjà réunis autour de la table, dans la salle des délibérations, fort curieux de savoir ce que M. le maire allait dire, car la grande nouvelle s'était répandue, et chacun, de son côté, ne savait quoi penser.

M. Gaspard Fix, la figure rouge, entra gravement et s'assit dans son fauteuil. Tous les conseillers le regardaient; il se leva et leur tint le discours suivant :

« Vous savez tous que les Parisiens ont chassé Louis-Philippe, sa famille royale et ses ministres. En apprenant ça, j'ai dit : — Voilà le plus beau jour de ma vie! Nous sommes enfin débarrassés de la liste civile, et de toutes les autres dépenses inutiles, en fêtes, en bâtisses, en peintures, en voyages, qui nous coûtaient les yeux de la tête.

« Depuis longtemps je pensais que nous finirions par avoir la République, car les impositions augmentaient de jour en jour, les rats-de-cave venaient exercer tous les samedis ; les gendarmes empêchaient les gens de boire tranquillement leur chopine à l'auberge après dix heures du soir, enfin, ça ne pouvait pas durer, c'était contre nature : on arrêtait le commerce et l'on augmentait les charges pour entretenir l'avarice du roi et de ses ministres.

« Depuis que le monde existe, on n'a jamais vu de roi plus avare que ce Louis-Philippe. Il demandait des dotations tous les ans pour ses fils, pour ses filles, pour ses gendres, comme si chacun ne devait pas doter ses enfants de son propre bien, au lieu d'aller mendier celui des autres.

« Finalement, il voulait empêcher les gens de faire des banquets entre eux, de boire un coup et de manger un morceau avec de vieux camarades ; on aurait dit que cette dépense le regardait, que l'argent sortait de sa poche. C'était trop fort. La nation s'est révoltée, et elle a bien fait !

« Nous sommes maintenant en République. Ça veut dire que chacun, riche ou pauvre, pourvu qu'il ait vingt et un ans, pourra nommer le député qui lui plaira. Est-ce que les pauvres n'ont pas le droit, aussi bien que les riches, d'aller au chef-lieu d'arrondissement nommer ceux qu'ils veulent ? Est-ce que chacun ne paye pas les impôts en proportion de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ses moyens ? Et si ceux qui se présentent pour être députés font de la dépense, soit en vin, soit en bière, soit en cervelas, est-ce que les pauvres gens n'ont pas le droit d'en profiter aussi bien que ceux qui payent deux cents francs de contributions directes ? Pourquoi donc les riches contribuables auraient-ils seuls le droit de se goberger aux dépens des candidats ? C'est une véritable abomination !..... Aussi, moi je crie de tout mon cœur : Vive la République !... Vive la justice !... Vive la nation ! »

Tous les conseillers répétèrent ce cri avec enthousiasme, et maître Gaspard s'étant rassis dans son fauteuil, M. Berthomé, secrétaire de la mairie, donna lecture des premiers décrets du gouvernement provisoire, sur le rétablissement des voies de communication dans Paris et la banlieue, sur l'abrogation des lois de septembre regardant les écrits périodiques et le cautionnement des journaux, sur l'ouverture des clubs et des réunions dans toutes les villes de France.

On écoutait gravement. La séance se prolongea jusque vers onze heures ; ensuite, on sortit en se réjouissant de ces choses, pour aller dîner.

Maître Gaspard rentra chez lui l'air calme et tranquille, ce qui ne l'empêchait pas d'être soucieux, car il se rappelait 1830, où les paysans étaient tombés sur les usuriers juifs, et les grands ravages que l'on avait faits alors dans les bois. Mais comme tout, aux environs, paraissait encore paisible, il se mit à table et dîna de bon appétit, pensant qu'il serait temps de s'inquiéter et d'appeler la gendarmerie, si les montagnards se mettaient à recommencer les mêmes dégâts.

Il recommanda bien à Simone de ne plus refuser le crédit aux grands braillards qui vont décrier les gens au loin, mais de marquer tout avec soin sur l'ardoise, l'avertissant qu'il écrirait tout en détail sur le registre, chaque soir, et qu'on retrouverait cela, par la suite, avec les intérêts.

Il fit des recommandations semblables à son compère Frionnet, lui disant d'arrêter provisoirement toutes poursuites contre les mauvais débiteurs, qui jettent de grands cris et soulèvent la mauvaise race contre vous dans les moments de trouble ; la seule chose qu'il lui prescrivit, ce fut de veiller aux coupes, pour les empêcher d'être pillées la nuit, et, si le cas se présentait, de faire toutes les constatations légales, toujours accompagné d'un garde, d'un maire ou d'un adjoint ; de dresser le procès-verbal en règle, afin de pouvoir commencer les poursuites lorsque l'orage serait passé.

Frionnet, fort prudent de sa nature, entra parfaitement dans ses idées, et leur plan fut arrêté de la sorte.

Cependant, la discussion au sujet des événements qu'on venait de lire s'animait au Casino ; les bols de punch et de vin chaud avaient exalté tous les esprits. Après les cris de : « Vive la République !... Vive la nation !... » qui, depuis le matin, retentissaient en haut, étaient arrivés les discours, les contestations.

Maître Gaspard, entendant tout cela de son cabinet, monta, vers les deux heures, pour voir ce qui se passait. Il supposait que le beau-frère Laurent, plus content, plus joyeux que tous les autres, de voir son gouvernement républicain établi, avait pu blesser quelqu'un de la compagnie, et que de là venaient ces éclats de voix et ces trépignements qui remplissaient la maison. Et comme maître Gaspard avait pour principe de se tenir au gros de l'arbre et de soutenir les plus forts, il voulait appuyer le beau-frère.

Aussi jugez de son étonnement, lorsqu'en ouvrant la porte en haut, il entendit Couleaux, le plus solide appui, le meilleur serviteur du gouvernement de Juillet, reprocher d'une voix éclatante, au docteur Laurent, de ne pas trouver la conduite de Louis-Philippe indigne et sa fuite honteuse, de chercher à l'excuser, et de ne pas montrer des sentiments assez civiques dans les circonstances graves où l'on se trouvait.

M. Couleaux, assis entre l'ancien maire Hodel et Méchini, tapait du poing sur la table, tout furieux ; une quantité d'autres admiraient son éloquence et l'applaudissaient ; et le beau-frère Laurent, seul debout, le dos appuyé contre le grand poêle de faïence, l'écoutait en souriant d'un air ironique.

« Vous êtes bien enthousiaste de cette nouvelle forme gouvernementale, monsieur Couleaux, dit-il à la fin ; j'en suis réjoui !... Mais dans tout cela, dans tous ces événements, je vois Louis-Philippe qui veut maintenir envers et contre tous le droit des électeurs établi par la Charte. Je le vois qui fait battre le rappel pour appeler ces électeurs à soutenir leur privilége ; je vois que ces électeurs, peu confiants dans leur droit, restent tranquillement chez eux ; que plusieurs prêtent même leur fusil et leur uniforme de garde nationale à des gens qui vont se ranger avec le peuple ; je vois l'armée, en présence de cette défection, qui tire ses coups de fusil en l'air et rentre dans ses casernes, et Louis-Philippe, abandonné de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tous, qui reste seul pour défendre la Charte ! Voyons, monsieur Couleaux, je ne suis pas un ami de Louis-Philippe, mais en bonne foi, je vous le demande, vouliez-vous que cet homme, ce vieillard, tînt seul contre la population ?

— Oui ! s'écria Couleaux d'un ton héroïque, il devait mourir à son poste. Je ne connais que ça, moi ! Quand on est roi de France, il faut savoir mourir ! »

Presque tous les autres applaudirent à ces nobles paroles.

Dans ce moment, le docteur Laurent, apercevant maître Gaspard tout ébahi sur la porte, lui demanda gaiement :

« Et vous, beau-frère, êtes-vous du même avis que ces messieurs ?

— Comment ! s'écria maître Gaspard. Je soutiens que Louis-Philippe et ses ministres ont mérité d'être pendus, et je ne comprends pas que vous, Laurent, vous osiez les soutenir.

— Allons, bon ! s'écria le docteur, en partant d'un immense éclat de rire, c'est moi maintenant qui suis le philippiste et le réactionnaire ! »

Il s'était mis à marcher, riant toujours.

« Oui, disait-il de bonne humeur, c'est moi qui suis l'homme du gouvernement de juillet ; et vous, monsieur Couleaux, vous, maître Gaspard, vous êtes les républicains... Quelle heureuse transformation !.... Mais au fait, tant mieux, tant mieux, c'est tout ce que nous demandons, la République n'est pas un gouvernement de parti, c'est le gouvernement de toute la nation. Seulement écoutez, messieurs, en tout il faut de la bonne foi ; si vous entrez dans la République, parce que vous avez reconnu que c'est le seul gouvernement juste, le seul profitable à tout le pays, et si vous renoncez sans arrière-pensée à tous vos priviléges, alors soyez les bienvenus....

— De quel droit, s'écria Couleaux, oseriez-vous soupçonner notre sincérité ?

— Ah ! dit le docteur en s'arrêtant, c'est que le 1er mai de l'année dernière, jour de la Saint-Philippe, je vous ai entendu crier avec tant d'enthousiasme : « Vive le roi !... » Vous comprenez... un léger doute est permis. »

Et comme M. Couleaux, étonné de cet argument personnel, restait coi, le docteur, regardant maître Gaspard, ajouta :

« Et vous, beau-frère, je vous ai entendu si souvent crier contre les « gueux de Jacobins ! » comme vous nous appeliez, que ce souvenir me trouble un peu. »

Il riait, et maître Gaspard, rouge jusqu'aux oreilles, balbutiait :

« Oui.... oui.... c'est possible !.... Mais, quand on voit clair... Quand un homme reconnaît qu'il s'est trompé, eh bien ! il doit avoir le courage de le dire, et je le dis... Je n'ai pas reçu d'instruction, moi... ce n'est pas ma faute !... Mais je tiens toujours avec la justice.

— Alons, tant mieux, s'écria Laurent. Ce changement subit m'avait fait craindre quelque chose. Il arrive souvent que les chats s'introduisent dans le garde-manger, sous prétexte de le défendre contre les souris ! Enfin, du moment que nous sommes tous d'accord, tous convaincus et sincères, buvons à la santé de la République ! »

Alors les verres furent remplis, on trinqua jusqu'à cinq heures du soir, s'entretenant de la réorganisation de la garde nationale, de l'arrivée probable d'un délégué du gouvernement provisoire, et de la plantation d'un arbre de la liberté, dont maître Gaspard avait eu la première idée, et qu'il voulait aller prendre lui-même dans ses bois, pour le transporter, au son de la musique, sur la place de la Fontaine, en face du *Mouton-d'Or*.

La concorde ne cessa plus de régner entre les membres de l'honorable compagnie, jusqu'au départ.

Mais le même soir, maître Gaspard, se trouvant seul avec son compère Frionnet, ne lui cacha pas ses inquiétudes au sujet du beau-frère.

« Depuis les élections, Laurent m'en veut, dit-il ; jamais il ne me pardonnera la déconfiture de son ami Brunel et la nomination de Thomassin ; il se méfie de nous tous, et je crois qu'il a des soupçons sur le mot d'ordre. Oui, en parlant des chats qui entrent dans le garde-manger, c'est moi qu'il regardait, en riant d'un air particulier et clignant de l'œil, comme pour me dire : « Attention !... » C'est un finaud, on croirait qu'il a tout entendu derrière la porte.

— Ecoutez, monsieur le maire, lui répondit Frionnet, tout ça, c'est possible.... Mais quand même le docteur Laurent et tous les républicains connaîtraient le mot d'ordre et la manœuvre, qu'est-ce qu'ils pourraient y faire ? Le peuple est bête..... bête !.... Il ne sait rien, il écoute ceux qui crient le plus fort, qui se mettent en avant !.... Tenez, regardez seulement à l'église, les plus grands braillards sont toujours les meilleurs prédicateurs ; c'est la même chose en politique. Ah ! si le peuple connaissait ses intérêts.... s'il votait dans ses intérêts, s'il réfléchissait que ses intérêts à lui ne sont pas les mêmes que ceux de M. Tho-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

massin, et s'il écoutait les raisons, au lieu d'écouter les belles paroles, ce serait plus difficile. Mais de cette façon tout ira bien : seulement il faut toujours se mettre en avant. A votre place, moi, j'ouvrirais un club à La Neuville, je me ferais nommer président ; j'aurais quelques bons amis pour crier quand je parlerais.... « C'est ça !.... C'est bien ça !... Vive le citoyen Fix !... » Et puis.... et puis... ma foi, je me ferais nommer député.

— Halte !... halte !... dit maître Gaspard, en se levant comme épouvanté et courant ouvrir la porte, pour voir si personne ne pouvait entendre.

— Eh! pourquoi pas? reprit le compère d'un air tranquille. Est-ce que vous n'êtes pas aussi capable que Thomassin? Est-ce que nous ne pouvons pas travailler les électeurs pour vous comme nous les avons travaillés pour lui? Qu'est-ce qu'il a donc de si extraordinaire, ce Thomassin? Son père était un petit employé de la gabelle, avant 89, « un gabelou! » qui s'est enrichi avec les biens nationaux. Il sait un peu de chimie... La chimie, monsieur Fix, c'est l'art de faire du beurre sans crème et du vin sans raisin ; vous en savez autant que lui, puisque vous faites de la bière sans orge et que les rats-de-cave n'y voient que du bleu! Thomassin s'est fait nommer député en promettant de défendre les intérêts du pays; il n'a rien défendu que son magot; il a toujours voté pour le gouvernement, et le gouvernement, par reconnaissance, lui a donné tout ce qu'il demandait : du bois à bon marché, des routes pour son usine, des droits sur les verres étrangers, pour protéger les siens contre la concurrence, pour nous forcer de payer très-cher les produits de M. Thomassin, quand l'étranger nous aurait fourni les mêmes choses à moitié prix. Mon Dieu, ce n'est pas avec sa chimie qu'il est devenu millionnaire, c'est avec ses votes; vous savez cela aussi bien que moi. Eh bien, à votre place, monsieur le maire, je suivrais son exemple ; je me ferais nommer député, et une fois député, je voterais toujours pour le gouvernement, république ou monarchie, — ça me serait bien égal, — pourvu que le gouvernement me donne tout ce que je lui demanderais.

— Pas encore... pas encore, Frionnet! disait maître Gaspard à voix basse; plus tard... nous verrons... Mais il faut attendre... il faut voir ce qui va se passer...

— Comme vous voudrez, dit le compère; mais, à votre place, moi, je commencerais tout de suite... vous êtes trop modeste, monsieur Fix, beaucoup trop modeste... vous ne connaissez pas vos capacités! »

Ils se séparèrent là-dessus, et toute la nuit maître Gaspard ne fit que rêver aux idées de Frionnet, qui s'accordaient sous un grand nombre de rapports avec les siennes.

IX

Maître Fix craignait le bon sens des républicains, mais ses inquiétudes ne durèrent pas longtemps; des nouvelles extraordinaires se suivaient alors de jour en jour; on apprenait d'abord l'ouverture des clubs Barbès, Raspail et Cabet, qui n'étaient pas d'accord entre eux; puis celle du club Blanqui, en opposition avec tous les autres.

En même temps paraissaient des journaux innombrables, qui parlaient de choses inconnues : de droit au travail, de communisme, d'ateliers nationaux, où les ouvriers recevaient trente sous par jour, en attendant de l'ouvrage; de conférences au Luxembourg, sous la présidence du citoyen Louis Blanc, pour établir l'égalité des salaires; de déficit, qu'on allait combler par un impôt extraordinaire de quarante-cinq centimes; puis d'agitation à Rouen, à Lille, à Lyon; puis de l'opinion du citoyen Proudhon, « que la propriété c'est le vol, que Dieu c'est le mal, que le vrai gouvernement c'est l'anarchie! » et d'autres choses semblables, qui réjouissaient les réactionnaires jusqu'au fond de l'âme.

Le docteur Laurent en était désolé.

« Ces gens-là perdent la tête, disait-il au Casino; pas un ne s'occupe de la seule institution qui puisse sauver la République, c'est-à-dire l'organisation immédiate de l'instruction gratuite, démocratique et obligatoire. Leur orgueil passe avant tout; pourvu qu'ils parlent, qu'on les entende, qu'on les regarde, ils sont contents, c'est leur principale affaire; chacun a sa théorie plus ou moins absurde, à laquelle il sacrifierait la France... c'est terrible... abominable!...

— Bah! criait maître Gaspard, c'est magnifique; il faut que chacun dise ce qu'il pense et ce qu'il veut! Ça, beau-frère, c'est la liberté, la vraie liberté... Je suis plus républicain que vous, moi, je veux la liberté dans tout et pour tout... Nous vivons dans un temps de progrès et je marche avec le progrès; on s'instruit à tout âge! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le docteur LAURENT.

Et le soir, seul avec Frionnet, il riait comme un bossu.

« Ce pauvre Laurent, disait-il, ne sait plus sur quel pied danser! Avec des républicains comme lui, nous n'aurions pas eu beau jeu; ils auraient établi tout de suite l'instruction gratuite; à leur place, moi, franchement, je l'aurais fait sans perdre une minute; j'aurais pensé à instruire la jeunesse dans mes idées, à ne pas la laisser entre les mains des prêtres et des réactionnaires... Tout est là!... Mais ceux-ci sont des républicains d'une nouvelle espèce, il leur vient une idée nouvelle tous les jours. Tant mieux!... Plus ils disent de bêtises, plus tôt ce sera fini. Ils font déjà peur à tous les ouvriers de bon sens, avec leur égalité des salaires, où les gens laborieux travailleraient pour nourrir les fainéants; ils vont effrayer maintenant tous les fabricants, tous les commerçants, tous les rentiers, avec leur « propriété c'est le vol! » tous les paysans, et principalement les femmes, avec leur « Dieu c'est le mal! » tous les juges, tous les gens en place, avec leur « gouvernement c'est l'anarchie! » Qu'est-ce qui leur restera pour les soutenir? Les fabriques, les magasins vont se fermer, on va serrer le cordon de sa bourse... Quelques tas de malheureux, endoctrinés par tous ces bavards, resteront sur le pavé; ils auront besoin de manger et de boire; la faim fait sortir le loup du bois!... Alors l'armée et la garde nationale tomberont dessus et les écraseront... Les bavards fileront à l'étranger, pendant qu'on assommera

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il ressemblait à Robinson (p. 43).

ces pauvres imbéciles... c'est sûr... ça ne peut pas manquer!... Après quoi, Louis-Philippe reviendra, il rétablira l'ordre et l'on dira : Il faut une religion, il faut un roi; quand ce serait une bûche, il en faut un. »

Ainsi raisonnait maître Gaspard, en lisant et relisant, chaque soir, la *Carmagnole*, le *Tocsin des Travailleurs*, le *Père Duchêne;* il en riait quelquefois jusqu'aux larmes.

« Ces gens-là sont fous! disait-il à Frionnet; ils ne reconnaissent point de chef; ils n'ont point de mot d'ordre, point de discipline; au lieu de se réunir contre les réactionnaires, ils se déchirent les uns les autres; chacun livre sa petite bataille à part... C'est stupide!... C'est pire que la tour de Babel! »

Mais ce qui mit le comble à sa satisfaction, ce fut l'arrivée du commissaire spécial de la République, chargé de démocratiser l'arrondissement de Vandeuvre, et de préparer les populations aux prochaines élections, car le gouvernement provisoire avait hâte de se débarrasser du fardeau qui l'accablait.

Maître Gaspard, en sa qualité de maire de la Neuville, alla voir ce personnage. Il partit à pied, de bon matin, son écharpe dans la poche, pour la mettre s'il était nécessaire, et ne revint qu'à la nuit, dans un état d'enthousiasme extraordinaire.

Sans s'arrêter en bas, car il avait dîné avec le citoyen commissaire, il monta directement au Casino, où la société habituelle se trouvait réunie. Sa figure était rubiconde, il riait, le feutre sur la nuque, cherchant des yeux le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

beau-frère Laurent, et son premier cri fut :

« Ah! quel homme!... quel homme!... Et quel joueur de billard!.... C'est lui qui fait des carambolages!... Il faut voir ça, beau-frère!... Il rend trente points en cinquante au grand Thiébaut, le buraliste de la régie, le plus fort de Vandeuvre et de tous les environs... Il lui rend trente points en cinquante, et il gagne!... Ah! quel homme!... Et pas fier!... Tout le monde peut le voir au café de la Régence; il prend un petit verre, une chope ou une absinthe sur le pouce, avec le premier citoyen venu; hier, Nicolas Galle et Baptiste Fricot, avec une dizaine d'autres braves garçons, voulaient le porter en triomphe après la poule; ils auraient bien fait... je les aurais aidés!... »

Les membres du Casino écoutaient en silence.

Le docteur Laurent avait déposé son journal sur la table; il regardait maître Gaspard d'un air grave :

« De qui parlez-vous donc, monsieur le maire? fit-il.

— De qui je parle?... Mais je parle du citoyen commissaire Baragouin, arrivé depuis trois jours à Vandeuvre.

— *Eh bien*, je ne vous crois pas! dit Laurent en se levant.

— Vous ne me croyez pas, beau-frère?

— Non!... c'est impossible, dit Laurent. Ce commissaire, quel qu'il soit, doit savoir que si l'on ne se respecte pas soi-même, il faut au moins respecter les autres, surtout lorsqu'on a l'honneur de représenter la République.

— Eh bien, vous pourrez lui dire ça quand il viendra, répondit maître Gaspard, car il viendra dimanche prochain, pour la plantation de l'arbre de la liberté.

— Je le lui dirai, si ce que vous avancez est vrai, » répondit le docteur Laurent en prenant son chapeau et saluant la compagnie.

Il sortit brusquement; la colère et l'indignation le possédaient; ce que maître Gaspard venait de raconter, il le savait déjà par quelques personnes venues de Vandeuvre; mais la joie du beau-frère lui avait tourné le sang. Il se promena longtemps dans la rue pour se calmer, puis il rentra chez lui.

Ce soir-là, maître Gaspard, racontant à son compère sa visite à Baragouin, et la façon dont ce monsieur fraternisait avec tous les ivrognes, tous les paniers percés de l'endroit, s'écriait en riant :

« Ça marche, Frionnet, ça marche!... tout le monde s'en mêle!... Vous croyez peut-être que ce commissaire de la République est républicain?... Pas du tout, c'est un bonapartiste!

— Un bonapartiste!... Il y en a donc encore?...

— Il paraît!... Oui, après le café, le pousse-café et beaucoup de chopes, ce citoyen a mis la conversation sur le prince Louis Bonaparte, qui vient d'offrir son épée au gouvernement provisoire. Vous savez... l'épée de Strasbourg et de Boulogne. J'ai compris tout de suite ce que cela voulait dire, et, naturellement, j'ai emboîté le pas. Alors M. Baragouin m'a fait l'éloge de ce mauvais drôle, qu'on aurait fusillé à Strasbourg, si Louis-Philippe avait eu un peu de courage. — Dieu du ciel! faut-il que les républicains de Paris soient bêtes!... Envoyer des gaillards pareils dans les départements, pour soutenir leur République!...

— Hé! répondit Frionnet, ce sont les premiers qui se présentent : dans un moment de presse, on n'a pas le choix. Le principal, c'est qu'on nous ait envoyé celui-là, pour dégoûter tout le monde de la République dans notre arrondissement.

— Oui, dit maître Gaspard, soyez tranquille, je vais le montrer à la fête de l'arbre; il faut qu'on le voie, et que le beau-frère en soit régalé. »

En effet, quelques jours après eut lieu la plantation de l'arbre de la liberté, sur la place de la Neuville, en face de l'auberge du *Mouton-d'Or*. M. le curé Rigaut le bénit solennellement au milieu des paysans, des charbonniers, des bûcherons accourus de la montagne; il parla de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le premier démocrate du monde, né à Bethléem pour le salut du genre humain; des palmes que le peuple jetait à ses pieds, quand il entra sur un âne à Jérusalem. Les femmes en pleuraient d'attendrissement. M. le commissaire Baragouin, un homme superbe, en redingote graisseuse, pantalons bouffants à carreaux, et large feutre, sa barbe noire étalée sur l'estomac et ses longs cheveux couvrant ses épaules, salua l'arbre de la liberté d'une voix retentissante, annonçant qu'il pousserait ses racines jusqu'au centre de la terre, et qu'il abriterait sous son ombrage les générations futures; ensuite le grand Fricot, qui chantait depuis dix ans au lutrin de Vandeuvre, entonna la *Marseillaise*.

Maître Gaspard, qui possédait une basse-taille respectable, et Frionnet, qui barytonnait quelque peu, l'accompagnaient en chœur; de toutes les fenêtres on criait :

« Vive la République! »

Après quoi maître Fix conduisit ses invités

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à l'auberge, et les gobergea jusqu'à quatre heures du soir, tellement que plusieurs ne pouvaient plus se tenir sur les jambes. Alors il les mena en procession par toutes les rues, sous prétexte de montrer la mairie et la maison d'école au citoyen commissaire ; mais en réalité pour le faire voir, selon sa promesse, ayant bien soin de passer et de repasser devant chez le beau-frère Laurent, qui n'avait pas assisté à la fête. C'était de la politique de maître Gaspard, de la politique à la Muleroy, à la Thomassin. Les gens riaient en voyant le citoyen Baragouin, bras dessus bras dessous avec M. le maire, trébucher à chaque pas, et plusieurs trouvaient qu'il ressemblait à Robinson.

Après ce beau spectacle, les délégués de Vandeuvre retournèrent chez eux sur cinq ou six charrettes ornées de drapeaux tricolores, que maître Gaspard avait réquisitionnées lui-même dans les maisons du voisinage.

Depuis ce jour, maître Fix passait pour le meilleur démocrate du pays : il disait en parlant de son ami Baragouin, le commissaire spécial :

« Ah ! le bon garçon !... Ça, c'est un vrai démocrate de la capitale... Ils sont tous comme ça, là-bas... tous distingués... pleins d'esprit jusqu'au bout des ongles, administrateurs de premier ordre... On choisit les plus forts pour nous les envoyer !... On a bien raison ; nous avions grand besoin de ça... Nous vivions dans l'aveuglement... le délégué nous a apporté les lumières de la civilisation... Maintenant, je vois clair, Baragouin m'a converti. Ce qui nous manque encore, c'est un club ; nous en aurons un... Je donne le local de la mairie, en haut, pour un club... C'est là que nous finirons de nous instruire les uns les autres... Chacun dira ce qu'il voudra... Je ne suis pas comme le beau-frère Laurent, qui veut empêcher les gens de dire ce qu'ils pensent.

« Non ! criait Frionnet, liberté, *libertas* pour tout le monde, et vive la République ! »

Au milieu de cette confusion, les nouvelles allaient leur train au Casino : les Allemands de Vienne se soulevaient et chassaient leur Metternich ; les Milanais chassaient Radetzky ; les Prussiens chassaient leur prince royal, Frédéric-Guillaume, et obtenaient une constitution ; les Badois gagnaient l'abolition des droits féodaux, la liberté de la presse, l'accession au parlement allemand, etc. Tous attrapaient quelque chose qu'ils n'auraient jamais eue, si notre révolution n'avait pas fait trembler leurs rois, leurs ducs, leurs empereurs ; ils nous en ont bien récompensé plus tard !

La consolation des républicains de bon sens fut l'annonce des élections pour le 23 avril, dimanche de Pâques 1848. Le suffrage universel allait donc fonctionner ; tous les Français âgés de vingt-et un ans, résidant depuis six mois dans une commune, étaient électeurs ; tous devaient voter au chef-lieu de canton, par scrutin de liste ; le recensement devait se faire au chef-lieu du département. Tous les citoyens âgés de vingt-cinq ans étaient éligibles.

Ce décret rendit courage au docteur Laurent. Il se mit aussitôt en campagne, pour s'entendre avec les vrais républicains, les hommes de devoir, les pères de famille connus par l'élévation de leurs sentiments et leur attachement au droit et à la liberté. Nous avons toujours eu beaucoup de ces républicains dans notre petite bourgeoisie française, des hommes de bon sens, des patriotes qui veulent la justice pour tous, c'est-à-dire le gouvernement de la démocratie.

Laurent avait l'estime de ces braves gens ; il leur disait :

« Nous bourgeois sérieux, cultivateurs, industriels, commerçants, gens de science, quel est notre intérêt ? C'est l'ordre, le progrès, la liberté. Nous avons l'instruction, l'expérience des affaires, et beaucoup ont la fortune. Le peuple ne demande pas mieux que de nous voir à sa tête, pourvu que nous soyons toujours dignes de le conduire et que nous lui procurions l'instruction, tout ce qui peut l'aider à s'élever lui-même par le travail. En remplissant ces devoirs, nous aurons la sécurité ; si nous ne le faisons pas, les révolutions se suivront, et nous vivrons tous comme l'oiseau sur la branche, il faudra toujours craindre le lendemain pour nous et les nôtres. Séparés du peuple, nous sommes un état-major sans armée ; avec le peuple, nous avons la force, nous sommes invincibles au dedans et au dehors. La seule chose qu'on nous demande, c'est la bonne foi dans l'établissement et l'affermissement de la République. Nos avantages nous resteront ; seulement il ne faut pas vouloir les garder pour nous seuls. Et d'abord c'est impossible ; malgré l'ignorance dans laquelle on l'a tenu jusqu'à ce jour, le peuple commence à voir clair : il veut sa part des avantages gagnés par nous tous ensemble en 1789. C'est juste. Prenons donc la direction, c'est encore possible maintenant ; peut-être dans quelque temps serait-il trop tard. La nation, fatiguée des fous qui veulent tout détruire, pourrait bien se jeter encore une fois

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

dans les bras du premier ambitieux qui lui promettrait l'ordre. Que deviendrions-nous au milieu de tout cela? Nous serions les premières victimes du despotisme. »

Ces braves gens comprirent très-bien ses raisons; presque tous voulaient l'avoir sur leur liste; mais Laurent refusa, il ne se trouvait pas assez homme d'affaires dans des circonstances aussi graves; il leur proposa Brunel à sa place, ce qui fut accepté. Puis, dans les premiers jours d'avril, il alla se mettre en rapport avec le comité républicain du chef-lieu, composé de tous les délégués cantonaux, en vue de poser la candidature de son ami.

Tous les murs de la ville étaient couverts de proclamations républicaines. Il n'existait plus alors de légitimistes, d'orléanistes, de bonapartistes. En tête de chaque affiche, on voyait en gros caractères : « Liberté, Égalité, Fraternité! Profession de foi du citoyen un tel... Vive la République! »

Et chacun de ces candidats ne croyait en avoir jamais assez dit sur ses principes, sur ses vertus, sur la ligne de conduite immuable qu'il tiendrait à l'Assemblée nationale, sur sa volonté de venir toujours se retremper au milieu de ses électeurs, etc., etc.

Enfin tous ces gens « criaient avec les loups », comme avait dit M. de Muleroy; le mot d'ordre était bien suivi!

C'est pourtant une chose malhonnête d'employer des moyens pareils pour s'attirer le vote des électeurs, avec l'idée bien arrêtée de tromper leur confiance et de faire le contraire de ce qu'on promet; oui, c'est honteux... Eh bien! il faut le dire, jusqu'à ce jour, les bonapartistes et les royalistes seuls ont employé ce moyen pour s'introduire dans la République. Jamais un républicain, sous l'Empire ou sous la monarchie, ne s'est présenté aux électeurs comme monarchiste ou bonapartiste : ils se sont toujours présentés comme républicains; l'idée de prendre un masque pour subtiliser le vote de leurs concitoyens et s'introduire frauduleusement dans le camp ennemi n'est jamais venue à aucun d'eux.... Où est l'honnêteté? Je le demande à tous les hommes de bonne foi!

Le comité central, où se débattaient les noms, se tenait dans la ruelle des Escargots, chez l'imprimeur Alavoine, dont le petit journal *le Messager* avait été chargé depuis Louis XVIII des annonces judiciaires. Le père Alavoine, homme d'esprit et de peu de scrupules, était tout de suite devenu rouge cramoisi; il s'était dépêché d'offrir son local au comité démocratique, s'assurant ainsi l'impression des professions de foi, des annonces et des listes. Laurent, informé de ces détails, se rendit au comité, qui siégeait à l'entresol du *Messager*, au-dessus de l'imprimerie. Mais quel ne fut pas son étonnement en arrivant dans cette soupente, basse, obscure, à peine éclairée par deux petites fenêtres au fond, donnant sur la ruelle des Escargots, et meublée d'une longue table couverte de paperasses et de quelques chaises, de voir là les membres du comité en train d'écouter les explications d'un citoyen qui leur développait l'organisation du phalanstère.

Ce personnage, à longue barbe grise, avait déroulé sur la table un dessin à l'encre de Chine, représentant les constructions de la ruche à tous ses étages.

Le président, penché sur l'épaule du citoyen, faisait semblant de comprendre cette belle organisation; les autres restaient bouche béante.

L'animation du phalanstérien était telle, que les gens entraient et sortaient, s'asseyaient et se levaient sans qu'il y fît attention.

Laurent prêta l'oreille deux minutes, et, profitant d'un moment où le brave homme reprenait haleine, il lui dit :

« Tout cela, citoyen, est fort bien. Nous connaissons comme vous la théorie des quatre mouvements, l'association des hommes en capital, travail et talent, par groupes, séries et phalanges, suivant l'attraction passionnelle. Mais il ne s'agit pas aujourd'hui d'appliquer à la France les idées de Fourier; la République est proclamée, il s'agit de l'organiser. Or, la République n'est pas le fouriérisme, ni le communisme, ni le socialisme : c'est la République! c'est-à-dire le gouvernement de tous par tous, au profit de toute la nation, autrement dit la démocratie. Nous sommes ici pour choisir les représentants qui seront chargés d'organiser ce gouvernement et non pour nous occuper de spéculations plus ou moins ingénieuses. Je suis donc d'avis de passer à d'autres exercices.

— Oui!... oui!... crièrent plusieurs délégués. Moi, je propose Christophe Rabutin.

— Et moi, je propose Joseph Denier, des Trois-Fontaines. »

Le phalanstérien voulut répondre, mais la majorité du conseil lui tournait le dos, et le président lui-même dit alors :

« Si vous croyez que nous allons vous donner nos terres pour bâtir dessus votre caserne, vous avez tort! Allez, citoyen, essayer votre phalanstère en Amérique. »

Toute la soupente éclata de rire; et le vieux,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

roulant ses dessins, tout pâle d'indignation, s'apprêtait à sortir, quand malheureusement un autre petit, sec et la figure ridée comme une vieille femme, se mit à parler de catéchisme industriel et de nouveau christianisme. Alors le premier se fâcha, disant qu'il fallait laisser parler les gens chacun à son tour ou faire taire tout le monde; que l'égalité consistait à se taire ou bien à laisser parler les gens jusqu'à la fin sans les interrompre. La dispute s'échauffait, et les délégués, fort ennuyés, se rendirent à la brasserie du *Cruchon-d'Or* pour laisser ces citoyens s'expliquer entre eux.

Mais à la brasserie du *Cruchon-d'Or*, où se tenait le club, dans une grande salle derrière, donnant sur le jardin, on discutait déjà la liste démocratique et sociale depuis le matin, sous la présidence du citoyen Antoine Richebourg, gros propriétaire et marchand de houblon, homme fort respectable, mais qui, n'ayant jamais présidé d'assemblée pareille, perdait la tête au milieu du tumulte.

Il faut savoir qu'on discutait aussi les candidatures dans le jardin de la brasserie, sous les arbres, autour des tables chargées de chopes et de canettes.

On adoptait les noms par acclamation; de sorte que les délégués cantonaux, qui n'avaient pas été prévenus de la chose, ayant aussi des noms à proposer, furent indignés d'apprendre qu'on s'était passé de leurs voix. Ils chargèrent l'un d'eux, le nommé Georges Vauthier, cultivateur au village du Ban-Saint-Martin, de protester en leur nom à tous, ce qu'il fit très-bien, disant qu'il ne s'agissait pas seulement de mettre sur la liste des noms du chef-lieu départemental; mais qu'il en fallait aussi de la campagne; que les paysans avaient autant de droit d'être représentés que les gens de métier fixés en ville, et que les industriels et les commerçants.

Cette observation fort juste excita dans le club un véritable soulèvement; et seulement alors M. Laurent aperçut dans un coin, parmi ceux qui criaient le plus fort, maître Gaspard Fix et son ami Frionnet.

Cette vue lui inspira de singulières réflexions. Malgré cela, comme il fallait encore trois noms pour compléter la liste, le docteur demanda la parole et posa la candidature de son ami Brunel : — avocat distingué, honnête homme, bon citoyen, républicain de la veille...

« Est-ce que le citoyen Brunel accepte le droit au travail? interrompit Frionnet du fond de la salle; c'est tout ce qu'on lui demande!

— Oui.... oui.... à la bonne heure.... c'est ça!... crièrent des centaines d'autres; le droit au travail!... le droit au travail!... »

Brunel, qui se trouvait là, répondit « qu'il ne contesterait jamais à un citoyen le droit de travailler, lorsqu'il aurait de l'ouvrage; et que le premier devoir de la République était assurément d'encourager et de développer le commerce et l'industrie de la France, afin d'assurer autant que possible du travail à tous les citoyens; mais que le plus grand des travaux, le plus long, le plus pénible, c'est de se procurer du travail; qu'un homme, même de talent et fort laborieux, passe souvent la première moitié de sa vie à travailler, à se perfectionner, pour trouver avec quelque certitude de l'ouvrage dans l'autre moitié de sa carrière; et qu'à ses yeux, c'était une absurdité d'imposer à la République le devoir de procurer des malades aux médecins sans clientèle, des procès aux avocats sans cause, des commandes aux industriels qui en manquaient, enfin de l'ouvrage à tous les citoyens qui n'en avaient pas!... que c'était vouloir l'écraser à sa naissance d'un fardeau que nul gouvernement ne serait capable de supporter; que ses plus grands ennemis seuls pouvaient avoir imaginé ce moyen, pour lui susciter des adversaires innombrables, et la priver en même temps de ses soutiens naturels. »

On ne lui répondit rien, parce qu'il n'y avait rien de valable à lui répondre; mais trois autres citoyens, qui auraient pris volontiers l'engagement de changer les pommes de terre en alouettes rôties, pourvu qu'ils fussent sur la liste, se hâtèrent d'accepter le droit au travail; en conséquence, ils furent admis; leurs noms complétaient la liste.

Le docteur Laurent sortit de cette réunion vraiment désolé.

« Pauvre peuple, se disait-il, tu seras donc toujours dupe des ambitieux et des écornifleurs!... Il suffira donc toujours de te promettre monts et merveilles pour capter ta confiance!... Ah! si l'on t'avait enseigné depuis soixante ans l'histoire de la race française, au lieu de l'histoire des Juifs, et les droits et les devoirs de l'homme, au lieu du catéchisme catholique, ce serait autre chose... tu connaîtrais tes intérêts.. tu voterais pour tes amis!... L'ignorance... l'ignorance .. voilà ce qui nous tue!... Les royalistes savent bien ce qu'ils font, en refusant d'instruire le peuple! »

Quinze jours après, la liste du *Cruchon-d'Or* passait tout entière, avec une majorité écrasante.

Le soir de ce nouveau triomphe, maître Gaspard disait en riant à son compère :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Cette année-ci, Frionnet, j'aime mieux vivre à la Neuville qu'à Paris ; c'est là-bas que le droit au travail va produire son effet! Gare!... gare aux pots cassés!

— Oui, répondait l'autre ; et nous sommes gardés à carreau : si les rouges l'emportent, ils se souviendront de nous ; si ce sont les blancs et les bleus, nous rirons avec Thomassin et Muleroy. Hé ! hé ! hé !

— Vous avez raison, dit maître Gaspard, les bûcherons et les charbonniers n'enlèveront pas encore mon bois cette fois; il n'y a que les imbéciles comme Laurent, qui s'assoient entre deux selles ; nous autres, nous avons toujours un cheval de rechange. Allons, bonne nuit ; ça va bien. »

Et, s'étant serré la main, ils se séparèrent.

X

Toutes les routes, tous les sentiers d'un bout de la France à l'autre étaient alors couverts de curés, de vicaires, de sœurs grises, noires, blanches, de pèlerins et de pèlerines qui portaient le mot d'ordre de village en village; M. de Muleroy appelait cela la poste gauloise, et maître Gaspard recevait ses avis régulièrement.

On ne tarda point d'apprendre que toute l'ancienne opposition sous Louis-Philippe, Odilon-Barrot en tête, avait passé aux élections, ainsi que les membres du gouvernement provisoire et des républicains en grand nombre. Il y eut bien cent trente légitimistes nommés en province : Berryer, Falloux, Larochejacquelin, le fils de l'ancien chouan, des ecclésiastiques, beaucoup de bourgeois. Mais tous ces gens, — *tous!* — avaient fait des professions de foi républicaines; ils savaient donc bien que le peuple voulait la République et non autre chose.

Toutefois, les élections complémentaires du 5 juin, où Louis Bonaparte, l'homme de Strasbourg et de Boulogne, nommé par trois départements, reparut en scène, donnèrent terriblement à réfléchir aux gens de bon sens.

Maître Gaspard n'avait pas suspendu ses déboisements; il comprenait que c'était le moment, plus que jamais, d'assurer du travail aux bûcherons, aux chlitteurs, aux charbonniers, pour leur ôter la tentation de faire une descente à la Neuville. Souvent il disait à son compère :

« Nous avons aussi nos ateliers nationaux près de nous; si le travail venait à manquer, nous en verrions de dures! Par bonheur, il nous reste encore de quinze à vingt mille cordes à livrer aux verreries de Tiefenthâl; sans ce marché-là, je ne saurais pas où donner de la tête. »

Vers la fin de juin, un matin, de très-bonne heure, maître Gaspard se mit en route pour régler ses comptes avec M. Thomassin. Il partit à pied, vêtu d'une blouse et d'un pantalon de grisette, car il avait repris la blouse et ne voyageait plus en voiture, depuis la proclamation de la République. Tout en marchant d'un bon pas, son grand chapeau de paille rabattu sur la nuque, un bâton de houx à la main, il regardait, de distance en distance, les grandes pentes arides, autrefois couvertes de hêtres, de sapins, de bouleaux.

« Ça se dégarnit! pensait-il. Dans un mois, nous commencerons l'abatage vers Apremont; nous aurons à peu près tant de planches, tant de madriers, tant de bois à brûler, et nous garderons l'autre pente, vers la Neuville, pour l'hiver prochain. Ensuite nous ferons des semis de pins, qui poussent vite; Michel, après moi, pourra commencer des coupes dans trente ou quarante ans. »

En rêvant de la sorte, il suivait en plein soleil le sentier où chantaient les grillons sous la bruyère desséchée, à la place des grives et des merles sifflant l'année précédente sous l'ombre des bois. Ces détails ne l'intéressaient pas plus que le sort des hameaux forestiers, privés de leur gagne-pain pour un demi-siècle; il n'y pensait même pas, et ne releva la tête qu'à la vue des hautes cheminées de Tiefenthâl, fumant dans un pli de terrain. Alors, il hâta le pas; le château, son grand toit d'ardoises, ses pavillons, son chenil derrière, apparurent avec le jardin à gauche, et les deux grandes urnes de pierre sur la porte d'entrée, où fleurissait le rhododendron écarlate.

Dix minutes après, il avait passé la grille et gravissait l'escalier du vestibule, lorsque M. Thomassin, qui l'avait vu traverser la cour par la fenêtre de son cabinet, vint à sa rencontre et lui dit joyeusement :

« C'est vous! monsieur Fix; vous arrivez fort à propos... Entrez... Entrez... »

Ils traversèrent le vestibule et entrèrent dans un cabinet sombre, entouré d'une bibliothèque, et dont l'unique fenêtre, fort haute, donnait sur le jardin. Maître Gaspard, déposant alors sa liasse de papiers sur la table en pupitre, dit de bonne humeur :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Les affaires n'ont pas trop mal marché ce mois-ci; nous avons abattu beaucoup de bois, et...

— C'est bien, interrompit M. Thomassin; prenez place, nous causerons de cela tout à l'heure... »

Ils s'assirent en face l'un de l'autre, maître Gaspard sur une chaise et M. Thomassin dans son fauteuil, les jambes croisées, et fumant un cigare, le nez en l'air, tout souriant.

« Je veux vous remonter le cœur, mon cher monsieur Fix, disait-il; j'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre. Les ateliers nationaux sont dissous... personne n'en sait encore rien au pays, mais à vous je puis bien le dire, vous êtes des nôtres. — Les ateliers nationaux sont dissous... j'en ai reçu la nouvelle certaine. »

Et comme maître Gaspard ne semblait pas comprendre toute la portée de ce grand acte politique, M. Thomassin ajouta :

« Dans le moment où je vous parle, cent dix mille ouvriers, non compris leurs femmes et leurs enfants, sont jetés sur le pavé de Paris! On leur avait présenté la ressource de s'engager dans l'armée ou de partir par convois pour aller dessécher les marais de la Sologne; ils n'en ont pas profité; ces conservateurs d'une nouvelle espèce préféraient la profession de rentiers! Hé! hé! hé! fit-il en ricanant et se dandinant sur son siége, alors on leur a fermé la porte au nez.

— Mais... mais... dit maître Gaspard, dont les grosses joues musculeuses s'animaient, cent dix mille hommes, avec femmes et enfants... Savez-vous qu'ils sont capables de se révolter!... Est-ce qu'on a des régiments, des canons, des munitions, tout ce qu'il faut pour les mettre à l'ordre?

— Eh! sans doute! Ne craignez rien, répondit M. Thomassin en souriant de sa vivacité, tout a été prévu, mon cher monsieur Fix. M. le comte de Falloux, un de nos bons amis, et particulièrement celui de M. de Muleroy, est venu déposer le décret de dissolution : dissolution immédiate, sans nouveaux retards, sans mesures intermédiaires. Il a été adopté. Oui, c'est à M. de Falloux, à ce grand homme d'État, que nous devons cette résolution décisive! »

Maître Gaspard était devenu pensif.

« Alors on va se battre? dit-il.

— Sans doute, répondit M. Thomassin en souriant. Mais fumez donc un cigare, monsieur Fix; tenez, goûtez ceux-ci, ils sont délicieux.

— Merci! répondit maître Gaspard, que la sécurité de l'autre, qu'il savait n'être pas trop brave, rassurait complétement, j'aime mieux la prise. »

Maître Fix sortit sa tabatière, prit une bonne prise et demanda de nouveau :

« Alors les canons ne manquent pas, ni les troupes, ça va marcher rondement?

— Très-rondement, dit M. Thomassin. Et après l'affaire, ce ne sera pas fini, on va vous les expédier par centaines et par mille dans des endroits où le travail ne leur manquera pas, je vous en réponds. Puisqu'ils veulent le droit au travail, ils l'auront... ils l'auront!... Et puis vous comprenez que nous n'en resterons pas là; cette République a déjà fait assez de mal, pour qu'on s'en débarrasse comme des ateliers nationaux; chacun aura son tour. »

Ils riaient tous les deux.

« Cela fait, dit maître Gaspard, que nous aurons un roi bientôt, et que nous pourrons reprendre nos anciennes affaires avec un nouveau courage; Louis-Philippe rentrera dans son vieux palais des Tuileries, avec le jeune prince et la duchesse d'Orléans, et ce jour-là nous ferons de fameuses élections.

— Eh! dit M. Thomassin, c'est une question, c'est une question qu'il faut examiner. D'autres, en bon nombre, le clergé en tête, voudraient une fusion des deux branches, ils songent au roi légitime; c'est le roi légitime, avec son principe divin, son antique noblesse, les priviléges, les majorats, le droit d'aînesse, qu'il leur faudrait. Je ne vous cache pas, mon cher monsieur Fix, que Muleroy et moi, nous sommes assez souvent en discussion sur ce chapitre Il est noble, fit M. Thomassin en clignant de l'œil, vous comprenez!... nos intérêts, nos opinions ne sont pas absolument les mêmes. La fusion des deux branches royales donnerait une grande force aux conservateurs, divisés depuis 1830 en orléanistes et en légitimistes; elle les réunirait en un seul faisceau, c'est incontestable. Nous devons donc la désirer et y travailler; mais, comme la branche aînée incline naturellement vers la noblesse, il nous faut des garanties, à nous autres bourgeois, de solides garanties.

— Moi, dit carrément maître Gaspard, je suis pour Louis-Philippe; mes affaires ont bien marché sous Louis-Philippe, j'ai fait ce que j'ai voulu; j'aurais été du conseil d'arrondissement, si la révolution n'était pas arrivée...

— Sans doute... sans doute!... Tout cela mérite réflexion, » dit M. Thomassin le nez en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors les canons ne manquent pas... (p. 47).

l'air et regardant monter la fumée bleuâtre de son cigare.

Il y eut un instant de silence.

Tout à coup, M. Thomassin dit à maître Fix :

« Vous avez un fils et trois filles, je crois ?

— Oui, un garçon de huit ans, qui se porte bien, et trois filles. Les deux aînées sont mariées ; la troisième, Catherine, reste encore à la maison...

— Bon !... bon !... Est-ce que ça ne vous ennuie pas de partager vos biens, acquis avec tant de peines, entre des gendres et votre propre sang... votre jeune homme... qui portera votre nom !... Là... franchement ?...

— Eh ! que voulez-vous ? Il le faut bien... c'est la loi qui le veut... Il n'y a plus de droit d'aînesse, comme avant la révolution...

— On peut rétablir tout cela sans en avoir l'air, dit M. Thomassin, se penchant vers maître Gaspard. Il suffirait de donner aux bons bourgeois de deux ou trois cent mille francs, le droit de tester, c'est-à-dire de laisser toute leur fortune à celui de leurs enfants qui leur paraîtrait le plus capable de la conserver et de l'agrandir. Alors, au lieu de se diviser et de se perdre, les biens immeubles se concentreraient dans les mêmes familles ; les bourgeois formeraient ainsi bien vite une nouvelle noblesse, plus riche, plus active, plus instruite et surtout plus morale que l'ancienne, car ce ne serait plus le hasard de la naissance, mais le libre choix du père qui désignerait l'héritier. Au-dessous serait la masse flottante des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il me faut le droit de tester... (p. 50).

petits propriétaires, dont les biens s'émietteraient chaque jour, et qui fournirait les soldats, les cultivateurs, les gens de métier. C'est une combinaison, mon cher monsieur Fix, réfléchissez à cela. »

Maître Gaspard était devenu pourpre.

« Vous feriez souche, monsieur Fix, dit Thomassin en souriant, vous seriez un ancêtre.

— Ça serait peut-être bien difficile à faire accepter, répondit maître Gaspard; le peuple est devenu malin depuis trente ans, il verrait où l'on veut le mener.

— Bah! tout est dans l'éducation... Le peuple sera ce qu'on le fera! En confiant l'éducation de la jeunesse aux révérends pères jésuites; en établissant insensiblement des distinctions entre les différentes classes, à l'armée et dans toutes les administrations, de manière que jamais le fils d'un prolétaire ne puisse atteindre au grade d'officier, ou bien devenir employé supérieur; en empêchant la circulation de tous les livres capables d'éclairer le bas peuple; en ne lui laissant que le catéchisme et les histoires édifiantes, soigneusement revues par la sainte congrégation...; enfin, par un ensemble de mesures combinées de la sorte, je suis persuadé que nous y arriverions. Oui! mais vous comprenez, monsieur Fix, que, nous autres bourgeois, avant de prêter les mains à la fusion, avant de reconnaître Henri V, nous avons besoin de garanties qui nous assurent contre l'esprit d'envahissement et de domination de la noblesse, et le droit de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tester figure en première ligne. Avec ce droit, nous serons les maîtres, et si Henri V nous l'accorde, notre intérêt nous commande de le reconnaître comme seul roi légitime, capable d'assurer l'ordre et de ramener la prospérité dans notre pays. M. de Muleroy est mon ami, je suis aussi le sien, mais je m'aime encore plus que lui! Je ne veux pas tirer les marrons du feu pour le marquis de Carabas... moi! Je veux les tirer pour Nicolas Thomassin... Avant tout, il me faut le droit de tester... Quand j'aurai ce droit, la vieille noblesse ne m'inquiétera guère... Les bourgeois, étant les plus riches, seront aussi les plus nobles!... »

Il se mit à rire; maître Gaspard riait aussi. Cette idée claire, nette, de faire souche et de tout donner à Michel, la chair de sa chair, les os de ses os, entrait trop profondément dans son caractère égoïste, pour ne pas lui convenir. Il était devenu grave, lorsque M. Thomassin, trouvant peut-être qu'il en avait trop dit, changea brusquement de conversation et se mit à examiner les comptes de M. Fix. Tout était en règle. Une heure après, les deux bons bourgeois se séparaient, en se serrant la main sur les marches du péristyle.

Maître Gaspard ne fit que rêver tout le long du chemin au droit de tester; il se confirma de plus en plus dans l'idée qu'en déshéritant ses filles, pour tout donner à Michel, son garçon deviendrait le plus gros propriétaire du pays; qu'il effacerait les petits bourgeois incapables de mettre en ligne les deux cent mille francs de biens immeubles, pour entrer dans la nouvelle combinaison politique, et qu'ainsi la noble race des Fix formerait souche, chose qui le pénétrait d'un sentiment de satisfaction extraordinaire.

Quand maître Gaspard entra dans l'allée du *Mouton-d'Or*, vers six heures du soir, l'odeur du bon souper que lui préparait Simone éveilla son appétit; il se redressa, frappant les dalles de son bâton et criant d'un ton de maître :

« C'est moi, Simone, tu peux dresser la table! »

Le docteur Laurent descendait au même instant du Casino, la tête penchée et l'air sombre.

« Ah! ah! se dit maître Gaspard, les nouvelles de Paris arrivent, le beau-frère n'est pas content, les gueux commencent à sentir où le bât les blesse. »

Puis, ayant débouclé ses guêtres et mis ses pantoufles, il s'assit et mangea, Simone debout derrière sa chaise, comme à l'ordinaire, pour le servir. Il parlait peu, buvait et mangeait d'autant, et renfermait dans son âme les hautes pensées qui lui venaient, considérant sa femme comme incapable de les comprendre et de lui donner le moindre conseil.

Après le souper, prenant le café, le ventre arrondi de bien-être, les deux pouces dans les entournures de son gilet, et s'étalant largement dans son fauteuil pour mieux respirer, maître Gaspard s'écria :

« Simone!

— Quoi donc, Fix?

— Où est le petit?

— Michel?

— Oui, Michel.

— Il est à courir dehors.

— Il se porte bien; il a bien mangé?

— Oui, il a bien mangé, comme tous les jours.

— Ah! bon.... c'est bon.... qu'on le fasse venir, je veux le voir. »

Simone courut chercher Michel, en train de regarder Faxland étriller les chevaux à l'écurie. Michel arriva, répandant l'odeur du fumier à plein nez, et se figurant que le père allait lui faire des remontrances. Mais alors maître Gaspard, attendri de voir le successeur présomptif de tant de Fix, le moucha tranquillement avec sa serviette, car il en avait grand besoin, et lui passant les doigts dans sa grosse tignasse pleine de paillotes et de toiles d'araignée, il sentit son cœur battre à l'idée des nobles destinées réservées à son rejeton.

« Ça va bien, Michel? lui disait-il. Tousse un peu. »

Et le petit toussait.

« C'est ça! Il a un bon creux, notre Michel, quel gaillard! Et ses mains.... ouvre donc tes mains sur la table, que je voie ça.... On dirait de petites pattes d'ours. C'est celui-là qui saura bien empoigner.... On ne lui fera pas lâcher ce qu'il tiendra, hé! hé! hé! »

Telles étaient les agréables pensées de M. Fix; et la pauvre Simone regardait aussi, les yeux troubles.

Quant à Michel, il ne pensait qu'à retourner dans l'écurie, pour voir bouchonner Grisette; c'était son goût naturel, l'odeur du crottin ne lui faisait pas peur, et Faxland l'aimait à cause de cela.

« Il est né pour vivre avec les chevaux, cet enfant-là, disait le vieux hussard; c'est une bénédiction!.... Dans un an ou deux, il pourrait déjà s'engager comme trompette.... Pourvu que le curé ne lui dérange pas les idées avec son latin, et qu'on n'en fasse pas un notaire, ou quelque chose de ce genre; ce serait dommage.... Il montera jusqu'au grade de colonel.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

j'en réponds!.... Ceux qui viendront après nous verront ça! »

« Va, Michel, dit maître Gaspard, qui voyait l'impatience du petit, va.... cours.... amuse-toi!... Tu seras un jour Michel Fix, le richard, le conseiller d'arrondissement, le premier du pays. On dira peut-être : « A-t-il du bonheur que son père soit venu avant lui! » Mais c'est égal, avec les écus du vieux, qui aura testé, avec la considération des prés, des champs, des fermes, des scieries et des bois, on te tirera le chapeau tout de même jusqu'à terre. Va, mon garçon. »

Michel courut dehors, et M. Fix, content de sa progéniture, bien repu, les joues enluminées, monta tranquillement au Casino, pour lire les dernières nouvelles.

Elles étaient graves, le silence régnait dans la salle; tous les habitués, penchés sur le journal autour de la grande table verte, lisaient sans se communiquer leurs impressions, car la lutte s'annonçait formidable; on ne pouvait savoir qui l'emporterait, il valait mieux se taire. Des centaines de barricades s'élevaient à Paris; les troupes se réunissaient; le général Cavaignac, ministre de la guerre, en avait pris le commandement. Les barricades s'élevaient sur les deux rives de la Seine, en demi-cercle derrière l'Hôtel-de-Ville, de la Villette au faubourg Saint-Jacques. Cavaignac concentrait ses forces autour de l'Assemblée nationale, aux Tuileries, sur la place de la Concorde et l'esplanade des Invalides.

Ainsi l'insurrection tenait la moitié de Paris; et l'armée, la garde mobile et la garde nationale tenaient l'autre.

Ce fut une grande émotion en France, et qui se répandit jusque dans les derniers hameaux, quand on apprit les premiers engagements de Bedeau, de Lamoricière, de Duvivier, rencontrant partout des forces imposantes, bien commandées, agissant d'après un plan général, et portant sur leurs drapeaux cette inscription lugubre : « Du pain ou la mort! » Puis la lecture du rapport de M. de Falloux, connu depuis plusieurs jours à Paris, et cause principale du soulèvement, car il concluait à la dissolution *immédiate* des ateliers nationaux; le refus de la garde nationale de marcher, si l'on ne proclamait pas l'état de siége ; l'opposition éloquente de M. Grévy, député du Jura et bon républicain, à cette mesure qui suspendait les tribunaux civils, pour tout remettre aux conseils de guerre; la mise de Paris en état de siége, grâce aux efforts des partis dynastiques et surtout du parti clérical; la démission immédiate de la commission exécutive; la nomination du général Cavaignac comme dictateur, investi de tous les pouvoirs; sa proclamation à l'armée; l'attaque de l'Hôtel-de-Ville, l'attaque du Panthéon, la résistance terrible des insurgés sur tous les points; la mort du général Bréa, la mort du général Négrier, la mort de l'archevêque de Paris, tué sur une barricade, en essayant de rétablir la paix entre les combattants; le bombardement et la reddition du faubourg Saint-Antoine, la dispersion et la poursuite des insurgés... Toutes ces nouvelles arrivèrent coup sur coup, avec les histoires de dragons sciés, de gardes mobiles brûlés à petit feu, de blessés empoisonnés, et mille autres inventions pareilles de la presse dite conservatrice.

Le soir du dernier jour, tous les membres du Casino de la Neuville se pressaient autour de la table et prenaient connaissance de ces nouvelles. Le docteur Laurent et maître Gaspard se trouvaient par hasard l'un en face de l'autre; et le docteur, rejetant avec dégoût le numéro du *Constitutionnel* qu'il tenait à la main, vit son beau-frère qui l'observait d'un œil satisfait; cette vue lui fit rebrousser le sang.

« Vous riez, monsieur le maire, dit-il avec amertume ; cette lutte horrible divise le peuple et la bourgeoisie peut-être pour cent ans!... Il y a de quoi rire... Vous êtes content, n'est-ce pas?... »

Les grosses mâchoires de maître Gaspard se serrèrent, en s'entendant apostropher devant tout le monde :

« Mais oui, fit-il, oui, monsieur le médecin! Pourquoi ne serais-je pas content de voir balayer des criminels? ça me réjouit beaucoup.

— Les vrais criminels, s'écria Laurent indigné, sont ceux qui jettent des cent mille hommes d'un coup sur le pavé, pour les acculer à la révolte, afin d'avoir l'occasion de renverser la République ; parce que la République c'est la démocratie, le gouvernement de tous pour tous, la justice, et qu'on veut à tout prix conserver le gouvernement d'une classe et tenir la nation dans l'ignorance. »

Chaque parole de Laurent soufflétait le beau-frère, dont les mâchoires tremblaient et dont les gros poings se fermaient sur la table.

« Oui, dit-il d'un accent sourd, au bout de quelques secondes, tous les gueux n'étaient pas à Paris, il y en a aussi dans les villages ; Mais qu'ils prennent garde... qu'ils prennent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

garde à leur langue, les gendarmes ont le bras long ! »

Tous les membres du Casino, quittant leur journal, écoutaient en silence.

Le docteur Laurent s'était levé, tout pâle d'indignation ; il fit deux ou trois tours dans la salle, les bras croisés sur la poitrine, puis s'arrêtant en face de maître Gaspard :

« Je vous ai compris, beau-frère, lui dit-il ; vous voulez vous débarrasser d'un honnête homme qui voit clair dans votre jeu, vous voulez me dénoncer ! Mais le temps n'est pas encore venu... Cavaignac a trouvé dans les rangs de l'insurrection beaucoup de légitimistes criant : « Vive Henri V ! » beaucoup de bonapartistes criant : « Vive Napoléon ! » et même des orléanistes criant : « Vive la régence ! » Attendez un moment plus favorable pour écrire en secret à vos amis ; M. de Falloux n'est pas encore le maître... Le moment n'est pas encore venu de faire une nouvelle noblesse avec la partie égoïste et malhonnête de la bourgeoisie ; il y a encore des bourgeois fidèles aux principes de 89 dans ce pays ; il y en a même beaucoup ! »

Et là-dessus, saluant la compagnie, il sortit brusquement.

Maître Gaspard, interloqué, fit mine de le suivre ; mais M. Couleaux, lui posant la main sur le bras, le retint.

« Restez, mon cher monsieur Fix, murmurait-il, restez ! Cet homme est fou, nous le savons depuis longtemps ; on ne se compromet pas avec des fous !

— S'il n'était pas fou, bégayait maître Gaspard, je l'aurais étranglé sur place ! Oser me dire à moi que je veux rétablir la noblesse à mon profit, moi, un homme du peuple, arrivé par mon travail !... Quel malheur d'avoir des brigands pareils dans sa famille ! »

Et quelques instants après, descendant ivre de colère, sa fureur ne fit que s'accroître en trouvant Simone tout en larmes dans la grande salle.

« Pourquoi pleures-tu ? lui cria-t-il.

— Laurent m'a dit qu'il ne remettrait plus les pieds chez nous.

— Il t'a dit ça ?

— Et que tu te réjouissais des malheurs de la France.

— De la France !... Est-ce que la France c'est la canaille, les socialistes, les communistes, les partageurs, la race de son espèce ?... La France.... Hé ! hé ! hé ! la France, c'est moi.... c'est tous ceux qui me ressemblent.... qui ont quelque chose ! Il ne veut plus revenir.... Je crois bien !... Qu'il revienne.... je l'arrangerai !... Et dire qu'on ne va pas faire une rafle générale sur tout ça d'un bout du pays à l'autre.... que Cavaignac parle de vainqueurs et de vaincus, et dit qu'il ne veut pas de victimes.... Encore un qui aura son compte, celui-là.... Tiens, pour voir le beau-frère au bagne, je donnerais la moitié de mon bien ; ça te montre l'estime que j'ai pour lui. »

La pauvre Simone n'avait rien à répondre ; elle s'en alla pleurer plus loin.

Quant à Laurent, il est inutile de dire ce qu'il pensait de maître Gaspard ; à ses yeux, c'était un véritable scélérat.

Le lendemain, M. Fix voyant que l'on faisait des arrestations en masse à Paris, et que tout cela devait partir pour les colonies, entra dans une véritable fureur contre la majorité républicaine, qui avait proposé et voté la transportation sans jugement : « C'est une gueuserie ! criait-il ; les républicains ont demandé la transportation sans jugement, pour sauver tous ces bandits ; si on les faisait passer devant les conseils de guerre, pas un seul n'en réchapperait, pas un ! »

Mais au bout de quelques jours, reconnaissant que la réaction avait pris le dessus, il ne douta plus que le plan de son ami Thomassin ne dût se réaliser bientôt ; qu'on se débarrasserait de Cavaignac en lui votant des remerciements ; qu'on abolirait le suffrage universel, pour rétablir le cens électoral, et que la seule question véritable serait de savoir si l'on aurait tout de suite Henri V pour roi, ou le duc de Nemours pour régent.

Toutes ses belles espérances au sujet de Michel lui revinrent ; il alla faire un tour au Hôwald, pour ordonner de nouvelles coupes et s'assurer que ses bûcherons et ses schlitteurs ne perdaient pas leur temps.

Depuis le commencement de juin, les grands défrichements qu'on avait faits l'année précédente, exposant les marais, jusqu'alors sous bois, à toute l'ardeur du soleil, avaient occasionné dans le pays une épidémie dangereuse. C'était le typhus ! Un vieux médecin de Vandeuvre, M. Richard, en était déjà mort ; le docteur Laurent, du matin au soir, parcourait les environs pour visiter ses malades ; deux ou trois hameaux forestiers étaient surtout infestés de ce mal. Maître Gaspard, solide, bien portant, bien nourri, n'y faisait pas attention ; et, voyant passer le beau-frère dans sa petite voiture, au lieu d'admirer son dévouement à l'humanité, car il exposait sa vie en entrant dans chaque baraque, maître Gaspard se dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« La mauvaise herbe seule ne périt pas..... Tant de braves gens meurent, et celui-là court toujours son chemin.... Le Seigneur Dieu ne veut pas nous en débarrasser.... c'est pourtant malheureux ! »

Vers le soir, rentrant pour dîner, en se mettant à table il se faisait encore des réflexions philosophiques sur ce chapitre, quand regardant Michel assis auprès de lui, et d'habitude fort vif à porter la main sur tous les plats, il le trouva comme endormi, les yeux ternes et sa grosse tête ballottant sur une épaule.

Après l'avoir regardé de la sorte, il lui demanda :

« Qu'est-ce que tu as donc, Michel ? Comme tu penches la tête ! »

L'enfant ne répondit pas. Alors, le soulevant dans ses grosses mains et le regardant de nouveau, Fix, d'une voix forte et tremblante, cria :

« Simone.... Simone.... l'enfant est malade !... »

Simone accourut avec toute la maison. Michel était déjà sur le lit; on regardait, on l'appelait. Maître Gaspard courut en trébuchant à la porte, il descendit l'escalier, entra dans l'écurie et dit au vieux Faxland, en train de fourrager Grisette et Ragot, il lui dit, la langue épaisse de terreur :

« Faxland, à cheval !... Vite... cours à Tiefenthâl chercher le médecin. Vite !... crève le cheval s'il le faut.... Tiens, voilà vingt francs pour toi. »

Il sortit de son gilet une pièce d'or et la donna au vieux hussard ébahi.

« Monte... dépêche-toi !... »

Alors Faxland demanda pour qui.

« Pour Michel.... l'enfant est malade.... oh ! bien malade ! »

Et s'appuyant contre le râtelier, cet homme si dur, si rapace, se mit à pousser des sanglots déchirants.

Faxland n'eut pas besoin d'en entendre davantage; il aimait aussi l'enfant. Déjà la bride était passée, Ragot dehors sous le hangar, Faxland avec ses gros sabots dessus, un solide gourdin à la main. Une seconde après on entendait le triple galop du cheval remonter la grande rue de la Neuville, et les gens accourir en criant :

« Le feu est quelque part, on va chercher les pompes ! »

Maître Fix, se réveillant alors comme d'un rêve, sortit de l'écurie et remonta l'escalier, les reins courbés; il avait jeté un coup d'œil navrant sur la maison du beau-frère, de l'autre côté de la place; il s'était arrêté comme pour appeler au secours, puis, baissant la tête, il avait murmuré : « Non !.... il ne viendrait pas ! Il m'en veut trop !... C'est inutile.... Tout est perdu !... »

Faut-il maintenant vous peindre cette maison encombrée de gens qui vont et viennent par curiosité, ces commères de village, donneuses de bons conseils; la vieille Durazo, guérisseuse de rhumatismes en vous coupant les ongles et les enfermant dans une bouteille qu'on enterre en secret; la pauvre Simone, assise, les mains jointes, la tête penchée, murmurant tout bas une prière; et l'enfant entre les rideaux, les yeux fermés, les dents serrées, sur le lit ? Ces choses ne sont-elles pas arrivées dans toutes les familles, chacun ne s'en rappelle-t-il pas de semblables ?... — Et maître Gaspard, au milieu de la chambre, qui regarde consterné; et Frionnet derrière; et le vieux maître d'école, Berthomé, venu à la hâte : toute cette cohue, ce mouvement inutile ?

Fix ne voyait rien, il n'entendait rien; ses espérances ambitieuses croulaient autour de lui.

Tout à coup, Simone se leva pour sortir.

« Où vas-tu ? lui dit-il.

— Je vais chercher Laurent.

— Il ne viendra pas...

— J'y vais !

— Il ne viendra pas ! » hurla maître Gaspard, furieux, désespéré.

Simone sortit.

Au même instant, une voiture roulait dehors, et M. Berthomé, regardant aux vitres, dit :

« C'est lui. Le voilà qui rentre pour souper. »

Il finissait à peine de parler, que le docteur entrait dans la chambre avec Simone. Il ne dit ni bonjour ni bonsoir, passa devant maître Fix, regarda l'enfant, lui ouvrit les yeux, et dit d'une voix claire, en se retournant :

« Qu'est-ce que tous ces gens-là font ici ?... Qu'on vide la chambre, que tous sortent.... tous... — Vous deux, restez ! »

Il indiquait Simone et Fix.

Les autres sortirent.

Alors, sans parler d'inimitiés ni de menaces, comme si ces choses ne s'étaient pas passées la veille, le docteur Laurent dit :

« L'enfant est en danger de mort... Vous avez de l'eau chaude à la cuisine... vite, qu'on lui mette les pieds dans un bain très-chaud... pas une minute à perdre... dépêchez-vous !... Je sors et je reviens tout de suite; je vais chercher ce qu'il faut à la pharmacie. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Maître Gaspard voulait parler, le remercier peut-être, mais Laurent sortit à grands pas sans le regarder.

Simone était déjà dans la cuisine; cinq minutes après, l'eau chaude était prête, et comme M. Laurent revenait, le pauvre petit avait déjà les pieds dans son bain.

Il composa lui-même son ordonnance, et dit qu'il fallait de la glace. En attendant l'arrivée de cette glace, que l'on ne pouvait trouver que dans la glacière de Tiefenthâl, il ordonna de pomper de l'eau fraîche de quart d'heure en quart d'heure, pour en baigner sans cesse la tête de l'enfant.

Ainsi commença cette maladie terrible à la Neuville. Elle avait déjà fait de grands ravages du côté du Hôwald; le corps des malades se couvrait de taches rouges, le cou s'enflait derrière les oreilles, presque tous en mouraient. La prédiction du docteur Laurent, en apprenant qu'on allait défricher les forêts marécageuses du Hôwald, se réalisait; maître Gaspard lui-même était victime de sa rapacité.

Cette nuit-là, le docteur ne quitta pas le lit de Michel. Il tenait le bras de l'enfant et regardait à sa montre de minute en minute. Fix et Simone, assis l'un près de l'autre, comme des morts, les mains sur les genoux, observaient sa figure.

Vers deux heures, au milieu du silence, de ce grand silence où l'on entend l'horloge marquer chaque seconde, M. Laurent ouvrit sa trousse et dit à son beau-frère de tenir la cuvette, qu'il fallait saigner l'enfant. Maître Gaspard, les mains tremblantes, obéit, mais, en voyant ce sang couler, ses genoux fléchirent.

« Arrive... Simone... arrive, dit-il. Tiens... tiens cela... Je m'en vais ! »

Le sang de cent mille hommes ne lui aurait pas fait autant d'effet que celui-là : c'était le sien... ! Il n'eut que le temps de sortir prendre l'air. Il s'assit sur les marches de son auberge, à la fraîcheur matinale. Au loin, dans la nuit, roulait une voiture; il pensa :

« Le médecin de Tiefenthâl arrive ! »

Mais c'était la glace qu'on apportait.

Le médecin n'arriva qu'au petit jour; alors, Michel aurait été mort depuis longtemps. Fix le savait.

Ce docteur, M. Gérard Potel, décoré de la Légion d'honneur, et grand ami des Thomassin, ne s'entendait pas avec Laurent sur la politique, mais il se gardait bien d'entamer une discussion, touchant leur science, avec son confrère de la Neuville, qui l'avait mis plusieurs fois au pied du mur, et puis Laurent avait, de son côté, la meilleure preuve, celle que l'on écoute toujours,—qu'on soit clérical ou républicain, ou de n'importe quelle autre opinion,— lorsqu'on est malade : il guérissait son monde dix fois plus souvent que l'autre.

Aussi M. Potel approuva-t-il tout ce que son confrère avait fait; il ne se permit pas même d'ajouter une mie de pain à son ordonnance, et repartit comme il était venu, disant qu'il fallait continuer le traitement. Mais Laurent comprit alors que maître Gaspard n'avait pas compté sur lui, qu'il l'avait cru capable d'abandonner un pauvre petit être innocent, par animosité contre son père, et cela l'indigna plus que tout le reste.

Étant appelé dans bien d'autres endroits, Laurent ne pouvait rester toute la journée au *Mouton-d'Or*. Simone suivait ses prescriptions de point en point, et maître Fix attendait sa venue comme celle du bon Dieu.

Que de pensées durent traverser l'esprit du vieux renard pris à son propre piége, car il savait très-bien que la maladie de Michel venait des défrichements du Hôwald, et comme il dut réfléchir au droit de tester!

« Si l'enfant meurt, se disait-il souvent, qu'est-ce que je ferai, moi ? Qu'est-ce que je deviendrai ? Les filles sont placées, elles ne pensent qu'à leurs maris; Simone et moi, nous ne leur sommes déjà plus que des héritages qu'on attend!..... Catherine, elle, ne songe qu'à se marier; elle trouvera bien quelqu'un pour accepter la dot, ce n'est pas difficile par le temps qui court. Et moi je resterai là sans enfants pour m'aider à vivre... J'aurai travaillé toute ma vie pour des gendres !..... Tout se partagera, tout s'en ira après ma mort! »

Il se prenait la tête à deux mains, les coudes sur la table de nuit, écoutant la respiration de Michel, ces paroles confuses, ces rêves étranges, ces soupirs prolongés qui semblent vous avertir que la mort est proche, que le malade la voit, qu'il se défend, qu'il appelle au secours, qu'il se sauve pour lui échapper, et qu'elle le suit sans relâche. Ces rêves-là, quand on les écoute, vous déchirent le cœur.

Ils avaient commencé le sixième jour; maître Gaspard, en y prêtant l'oreille, sentait la sueur lui couvrir la face.

Dans les plus grands moments de délire du malade, il se mettait quelquefois à murmurer :

« Courage, Michel, courage, mon enfant.... Défends-toi bien... La mort ne t'aura pas... Je suis là, Michel !... »

Et puis il disait à Simone :

« J'aimerais mieux partir le premier... A

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quoi m'aurait servi d'avoir tant travaillé, si nous devions le perdre ? »

Et la pauvre femme bégayait :

« Mon Dieu, ayez pitié de nous ! »

Il s'en indignait intérieurement et pensait :

« Elle ne l'aime pas le quart autant que moi... Elle ne pense qu'à son bon Dieu !..... Que les femmes sont bêtes !... »

La vue du curé Rigaut, qui vint un jour visiter le malade, lui produisit la plus mauvaise impression ; car s'il trouvait très-bon de prêcher la vie éternelle aux autres et de leur promettre des récompenses innombrables là-bas, il tenait beaucoup plus à cette existence-ci pour lui et pour les siens. Aussi toutes les paroles de consolation du vénérable curé, sur les enfants qui deviennent des anges après leur mort, l'ennuyèrent considérablement ; et l'extrême-onction, qu'il donna à Michel, lui parut un bien mauvais signe. Enfin, comme cela ne pouvait pas faire de mal au petit, et que Simone y tenait beaucoup, il ne dit rien et parut même très-fervent pendant la cérémonie.

Peu de jours après, les rêves de l'enfant cessèrent ; mais il était alors si maigre, si faible, qu'on avait peine à le reconnaître. Simone et maître Fix se disaient des yeux, en le regardant : « Ce n'est qu'une ombre ! »

Ils croyaient aussi que l'esprit serait complétement éteint, et que Michel resterait borné toute sa vie, comme beaucoup d'autres.

Cette nouvelle crainte tourmenta maître Fix peut-être autant que celle de la mort; et jamais il n'éprouva d'émotion pareille à celle qu'il eut un matin, lorsque, penché sur le lit de l'enfant, il le vit tout à coup tourner les yeux de son côté, le reconnaître et l'appeler tout bas : « Papa ! » Sa joie fut telle d'entendre cette voix, qu'il s'assit en fondant en larmes.

Seulement alors il vit Frionnet, qui riait derrière le rideau, et se rappela que beaucoup de créances devaient être touchées, que toutes les affaires étaient en retard.

« Allons, dit-il à son compère, maintenant tout est sauvé ; nous ne travaillerons pas pour le roi de Prusse.

— Ni pour le pape, ajouta Frionnet d'un air ironique.

— Taisez-vous, dit maître Gaspard en se dirigeant vers le cabinet, c'est le bon Dieu qui a sauvé Michel !

— Et le grand braque, ajouta l'huissier. Vous lui devez un beau cierge ; il a ramené le petit de loin.

— Ah ! c'est le plus grand médecin de France ! fit alors maître Gaspard. Quel dommage qu'un pareil homme manque de bon sens, quel dommage ! »

Ayant ainsi payé son tribut de reconnaissance au docteur Laurent, M. Fix ouvrit son secrétaire et tira le gros portefeuille.

Michel se rétablit tout doucement ; il perdit d'abord ses grands cheveux blonds et devint tout à fait chauve; mais la bonne mère Simone, à force de prières, obtint du Seigneur la grâce de les voir repousser en partie au bout de six semaines ou deux mois.

XI

Dans cet intervalle, maître Gaspard s'était remis à ses affaires et suivait en même temps la marche des événements. L'Assemblée nationale avait décidé qu'une enquête aurait lieu sur les journées de juin, et même sur celles du 16 avril et du 15 mai précédents. Lamartine, Ledru-Rollin, tout le gouvernement provisoire, auquel on avait voté de remerciements, s'était trouvé dans la nécessité de se défendre. Les transportations sans jugement continuaient.

Pour dire la vérité, les royalistes se croyaient déjà les maîtres ; des quantités de petits livres se répandaient dans les campagnes, défendant le bon Dieu, la propriété et la famille, que les socialistes et les communistes avaient eu la bêtise d'attaquer ; et, comme les paysans aiment mieux leurs biens, leurs femmes et leurs enfants que la République ; comme d'un autre côté les ouvriers des villes en voulaient terriblement à Cavaignac, d'avoir mitraillé et déporté leurs camarades de Paris ; comme la bourgeoisie, la noblesse et le clergé ne tenaient pas du tout à voir se fonder définitivement un gouvernement démocratique, il fallait reconnaître que le tour de M. de Falloux avait été magnifiquement joué, que le peuple était divisé par cette victoire des républicains sur les socialistes, et qu'il ne restait plus qu'une seule chose de toute la révolution de Février : — le suffrage universel.

Mais c'était beaucoup, car le suffrage universel c'est la souveraineté du peuple, et si le peuple est souverain, il n'a pas besoin d'un roi pour faire ses affaires.

Ce suffrage universel gênait les royalistes, d'autant plus qu'après avoir terminé la Constitution, on devait nommer un président. M. Grévy voulait que le président fût nommé

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tout s'en ira après ma mort! (p. 54).

par l'Assemblée; il disait qu'un président nommé par la nation entière aurait trop de force, que ce serait en quelque sorte un maître, puisqu'il tiendrait son mandat du pays, comme l'Assemblée législative ; qu'il aurait entre les mains tous les moyens de faire un mauvais coup, pour s'établir définitivement malgré l'Assemblée elle-même.

C'était clair !

Mais le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, voulait tenir son mandat de tout le pays : il ne se voyait pour concurrents que Lamartine, Ledru-Rollin et Louis-Bonaparte, qu'on représentait comme une espèce d'imbécile, et se croyait sûr d'être nommé.

Tous les candidats des royalistes n'ayant aucune chance, c'est aussi sur le général Cavaignac qu'ils avaient résolu de porter leurs voix, pensant le circonvenir insensiblement, gagner du temps, et mettre aux élections suivantes un de leurs princes à sa place.

Tel était le mot d'ordre que M. Gaspard avait reçu de Tiefenthâl, et le jour même il se déclarait hautement dans ce sens au Casino, disant que Cavaignac avait sauvé la société ; que sa probité reconnue, son courage, son dévouement, lui méritaient l'estime de tous les honnêtes gens, et que lui, Gaspard, ferait son possible pour procurer à ce bon citoyen tous les suffrages de la Neuville et des environs.

Le docteur Laurent, apprenant ces promesses du beau-frère par Méchini, oublia

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Faites vos conditions... (p. 60).

tous ses anciens griefs ; il lui serra la main sur la porte, en disant:

« A la bonne heure ! Si vous aviez toujours marché dans ce chemin-là, beau-frère, nous n'aurions jamais eu de démêlés ensemble. »

Maître Gaspard riait et disait :

« Que voulez-vous, Laurent, je ne demande pas mieux que de m'éclairer ; quand je vois clair et que je reconnais la justice d'une chose, je marche sans me détourner; on ne me voit pas changer sans de bonnes raisons. »

Enfin ils se réconcilièrent et se promirent réciproquement d'user de toute leur influence pour l'élection de Cavaignac.

Deux ou trois jours après cette réconciliation des deux beaux-frères, un matin Frionnet entra dans le cabinet de maître Gaspard, avec un grand monsieur à manteau gris, et large feutre, qui lui tendit la main en souriant et lui demanda d'un ton d'ancienne connaissance :

« Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Fix ? »

Maître Gaspard, assis au bureau, ôta son petit bonnet de soie noire en se levant, puis, regardant l'étranger une seconde, il s'écria :

« Hé ! mon Dieu, c'est M. Sabouriau !... Asseyez-vous donc, mon cher monsieur Sabouriau. »

Alors l'autre, riant, dit :

« Allons.... allons.... je vois que vous avez bonne mémoire ! »

Et s'étant assis sans façon, il entra tout de suite en matière.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« J'arrive de Paris, dit-il, pour vous voir, vous et quelques autres vieux amis.... C'est une grande affaire qui m'amène, une affaire qui peut avoir pour vous et pour moi de plus beaux résultats que celle de Hôwald? A proprement parler, celle du Hôwald est une véritable misère auprès de celle que je viens vous proposer aujourd'hui. »

On pense si maître Gaspard était attentif, s'il ouvrait les yeux et dressait les oreilles.

Frionnet, assis derrière eux, écoutait, souriant.

« Vous avez entendu parler du prince Louis Bonaparte? demanda Sabouriau.

— Oui, sans doute, on en parle beaucoup depuis quelque temps.... C'est.... c'est ce qu'on peut appeler....

— C'est un brave homme, interrompit Sabouriau, prévoyant que maître Gaspard allait dire : « C'est un imbécile ! » C'est un homme avec lequel nous pouvons faire, vous, moi, Frionnet, une fortune immense; c'est un homme qui sera nommé président, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise... Et puis... et puis encore autre chose ! Un homme qui fera de vous le premier, non-seulement de la Neuville, mais de l'arrondissement et du département, si... si... vous m'entendez bien, monsieur Fix, si vous voulez mettre à notre disposition l'intelligence et l'activité que vous avez déployées pour l'élection de M. Thomassin, et nous prêter votre concours aux prochaines élections présidentielles. Vous le voyez, je joue avec vous cartes sur table; répondez-moi franchement. »

Maître Gaspard, les yeux à terre, semblait pensif; de grosses rides sillonnaient son front, et au bout d'une seconde, il répondit lentement :

« Je me suis laissé dire que le prince Louis Bonaparte n'est pas le fils de son père, que sa mère...

— Hé! qu'est-ce que ça nous fait, à nous? interrompit Sabouriau, qu'il soit fils de Jacques, de Jean ou de Louis? Je ne m'en moque pas mal !... C'est son nom qu'il nous faut et nous l'avons; le peuple ne demande que ça !... Et qui est-ce qui vous a conté cette histoire ? Thomassin, Muleroy, toute la coterie de Tiefenthâl, n'est-ce pas? Et de qui sont-ils fils, eux ? Dans tous les cas, il n'est pas fils posthume, le nôtre; il n'a pas eu besoin d'un miracle pour venir au monde! Est-ce que dans les grandes familles on fait attention à ces niaiseries? Est-ce que le grand-père de Louis-Philippe, le père de Philippe-Egalité, ne se moquait pas lui-même des princes qui se croyaient pères de leurs enfants ? Je ne comprends pas que vous, monsieur Gaspard Fix, vous ayez des préjugés aussi...

— Oh! dit maître Gaspard, vous pensez bien que si ce prince peut faire notre bonheur, je n'irai pas le chicaner sur ses père et mère; mais on dit qu'il n'est pas très-capable et que...

— Capable! Est-ce qu'il a besoin d'être capable? interrompit Sabouriau. Je voudrais bien savoir si les autres sont capables... Les Bourbons et les Orléans ont été capables de se faire mettre à la porte, voilà tout. Pourvu que nous soyons capables, nous bonapartistes, de devenir ministres, conseillers d'État, préfets, ambassadeurs, généraux, est-ce que le reste nous regarde? La capacité d'un roi ou d'un empereur est dans ses employés. Mais, sans entrer dans les détails, je soutiens que notre prince à nous est plus capable que tous les autres ensemble. Ce n'est pas lui qui se serait laissé mettre à la porte comme Louis-Philippe; il aurait plutôt brûlé Paris de fond en comble!

— Bon... bon... je vous crois! dit maître Gaspard en souriant. Je sais bien que tout le monde est capable d'hériter d'un trône ou de vingt-cinq mille francs de rente, ça n'est pas difficile, quand on est né pour ça; la capacité d'hériter est faite pour les imbéciles comme pour les plus malins!... Mais on dit aussi que Louis Bonaparte n'a pas le sou.

— Quant à ça, la meilleure réponse que je puisse vous faire, monsieur Fix, répondit gravement Sabouriau en ouvrant son manteau et tirant d'une poche profonde son portefeuille, c'est de vous montrer ce que Fould m'a remis au nom du prince, pour aider les gens à comprendre son mérite. »

Il étala sur la table un assez gros paquet de billets de banque; maître Gaspard, d'un coup d'œil, jugea qu'il pouvait bien y en avoir là pour cinquante mille francs.

« Ah! c'est différent, bien différent, dit-il, tandis que Sabouriau rempaquetait ses billets et les remettait en poche, du moment que votre prince a du mérite...

— Comment, s'écria Sabouriau, du mérite! C'est-à-dire qu'auprès de lui tous les autres sont des ânes. Il a toutes les chances, toutes! Allez dans un village, n'importe lequel, en plaine, au fond des bois, partout vous verrez l'image du grand homme à côté de celle des saints. On ne veut que lui... lui... le neveu de l'homme du siècle, dont l'histoire est écrite depuis les pyramides jusqu'au Kremlin... »

Tandis que Sabouriau déroulait sa pan-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

carte, maître Gaspard se rappelait l'enthousiasme de Faxland, lors de sa visite à Tiefenthâl, en février; les cris de « Vive l'Empereur! » qui lui répondaient en chemin de tous les cabarets. Une foule d'autres circonstances semblables lui revenaient de ses charbonnières, de ses scieries, où les bûcherons et les schlitteurs ne faisaient que rabâcher du grand homme à la veillée, et il se disait :

« Ma foi, c'est vrai!... Maintenant que toutes ces bourriques sont électeurs, le Bonaparte a des chances! »

Sabouriau poursuivit :

« Qu'est-ce que Chambord, ou Joinville, ou Ledru-Rollin auprès du neveu de Napoléon? Quelle farce d'oser comparer ces gens à celui dont le nom retentira dans les siècles des siècles, et dont la colonne porte jusqu'aux nues...

— Hé! s'écria maître Gaspard, l'interrompant à son tour et avançant sa grosse mâchoire d'un air ennuyé, qui est-ce qui vous dit le contraire? Vous avez peut-être des chances; mais quand on joue une partie serrée, monsieur Sabouriau, il ne faut pas seulement regarder ses cartes, il faut penser au jeu de l'autre; Cavaignac en a aussi des atouts dans son jeu; il a d'abord pour lui tous les gens d'ordre, tous les honnêtes gens; c'est quelque chose d'avoir pour soi les gens riches, les gens posés, les gens instruits. Je ne dis pas que quelques millions d'imbéciles, élevés dans l'ignorance, n'iront pas voter pour Louis Bonaparte; mais Cavaignac aura tous les républicains de bon sens, qui veulent conserver la République, et en outre...

— Les républicains! cria Sabouriau, lui qui n'a rien fait pour l'Italie, rien pour la Hongrie, et qui vient d'envoyer à Rome des troupes pour soutenir le pape contre les républicains de là-bas... Jamais!... jamais...

— Hé! ce n'est pas si bête, répliqua Gaspard; s'il avait été au secours des Italiens et des Hongrois, il aurait eu tous les royalistes sur le dos, et en soutenant le pape, il s'attire les voix du clergé; hé! hé! il faut ménager la chèvre et le chou, monsieur Sabouriau. Votre affaire n'est pas aussi belle que vous croyez. Je ne dis pas qu'en faisant tout ce qu'il faut, en courant, en employant des hommes fins, connaissant le pays; en aidant, en poussant de toutes les manières, je ne dis pas que vous ne puissiez pas réussir. Mais ça ne sera pas sans peine, il y aura du tirage, et vous pouvez échouer très-bien; tout le monde n'a pas la foi... C'est même assez rare, la foi, sans de bonnes raisons palpables, qui vous aident à comprendre. Tenez, vous, par exemple, vous, un homme sérieux, un homme versé dans les affaires, je suis sûr, je répondrais devant Dieu que vous n'avez pas quitté votre bonne place, votre excellente place chez le prince de Poutchiéri, où vous attrapiez de si bonnes aubaines, pour courir les champs, répandre des brochures bonapartistes et chanter la gloire du prince Louis, sans avoir pris des gages, de bons gages... vous comprenez... — il faisait aller le pouce, — et sans des assurances, de grandes assurances d'avancement pour l'avenir, si l'affaire réussit! Est-ce vrai? là, entre nous et l'ami Frionnet, vous pouvez bien le dire! »

Sabouriau, souriant, répondit :

« Parbleu! vous pensez bien, monsieur Fix; nous ne sommes pas des enfants.

— Hé! ça va sans dire, continua maître Gaspard, il n'y a que des imbéciles qui travaillent pour le roi de Prusse. Quand je me suis présenté chez vous, à Paris, ce n'est pas avec de belles paroles sur la colonne et la redingote grise que nous avons entamé la conversation; vous m'auriez ri au nez et vous auriez bien fait; il vous fallait des raisons solides et je vous en ai donné tout de suite. Eh bien! moi, je suis comme vous, je ne fais rien pour rien! Pour me lancer dans votre entreprise, je cours des risques, et je veux que ces risques me rapportent de grands avantages.

— Quels risques courez-vous donc, monsieur Fix, et quels avantages désirez-vous? demanda Sabouriau.

— J'ai du bien, dit maître Gaspard; après M. Thomassin, je suis le plus grand propriétaire du pays; ce n'est pas de l'argent comptant qu'il me faut maintenant. Je jouis aussi de la considération publique, de celle du préfet, du sous-préfet, et de toutes les autorités reconstituées depuis les événements de juin, à la recommandation de ces messieurs de Tiefenthâl, car nous avons toujours des amis partout. J'ai pour moi la partie forestière et les droits réunis; s'il me faut un chemin en forêt, pour vendre mes coupes, je l'obtiens tout de suite; s'il me faut une prise d'eau pour arroser mes prés ou pour renforcer mes scieries en temps de sécheresse, je n'ai qu'à parler; si j'ai besoin d'un passe-debout, d'un droit de circulation extraordinaire, même contre les règles, cela ne fait aucune difficulté; si la gendarmerie passe à onze heures, à minuit par la Neuville, et que mon auberge soit encore ouverte, la gendarmerie regarde ailleurs, elle ne voit rien... On sait que M. Gaspard Fix a ses petits droits à part!... Tout ça,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

monsieur Sabouriau, me flatte, et puis ça me rapporte ; c'est une belle position... c'est bon à garder... le premier venu ne jouit pas de ces bénéfices !

— Sans doute, mais avec nous vous les aurez aussi... Vous en aurez même de plus grands.... beaucoup plus grands.

— Je ne dis pas... Si vous réussissez !... Mais voilà justement la question... Pour me mettre avec vous, il faut lâcher tout ça d'abord; au lieu de toutes ces petites douceurs, il faut m'attendre à voir les procès-verbaux me tomber dessus comme la grêle, à voir révoquer toutes les anciennes permissions de chemins forestiers, de prises d'eau, de circulation pour ma bière; il faut m'attendre à voir les rats-de-cave venir exercer chez moi deux ou trois fois par jour, etc., etc. Vous savez ce que c'est d'être pour ou contre l'administration. Et je ne parle pas de l'indignation de M. Thomassin, qui m'a rendu de grands services : c'est lui qui m'a avancé l'argent pour payer le Hôwald ; c'est lui qui a obtenu de son ami le ministre l'autorisation de couper le bois ; il est vrai qu'il était de moitié dans l'affaire et que je lui avais donné hypothèque sur tous mes biens, mais enfin sans lui je n'aurais pas pu faire ce beau coup de filet, j'aurais eu le crève-cœur de voir le Hôwald happé par un autre ! A présent, je ne dois plus rien à M. Thomassin, je lui ai remboursé ses deux cent cinquante mille livres, et toutes les hypothèques sont levées ; mais je suis toujours en affaire, avec les verreries de Tiefenthâl, pour la livraison de mes bois ; naturellement l'exécution rigoureuse du contrat, les chicanes et les procès à propos de rien ne tarderont pas à venir. M. Thomassin sera mon pire ennemi, après le beau-frère Laurent, un original, mais un brave homme qui vient de sauver mon fils, et auquel je promettais encore hier de soutenir Cavaignac... Ils m'en voudront à mort ! Ainsi les avantages, la considération, les amis, les bons coups que je peux faire en restant tranquille, tout serait perdu !... Tout ça, monsieur Sabouriau, se compte, tout ça vaut quelque chose... Ça vaut beaucoup ! Et si l'affaire manquait, si Cavaignac avait le dessus, mon plus court et mon meilleur serait de tout vendre, de plier bagage et de lever le pied. D'un autre côté, je vous rapporterais au moins cinquante mille voix dans ce département, tel que vous me voyez, oui, au moins, car lorsque j'entreprends une campagne, moi, je ne suis pas de ceux qui s'endorment, il faut que ça marche jour et nuit... Je connais mes gens... je sais m'y prendre.

— Hé ! s'écria Sabouriau, nous le savons bien ; c'est pour cela que je suis ici. Faites vos conditions, dites ce que vous voulez, on s'arrangera, que diable !

— Ah ! répondit effrontément maître Gaspard, j'ai tant de choses à demander, tant de choses qu'il me ferait plaisir d'avoir, que la cervelle m'en tourne. Il faut que vous m'accordiez deux ou trois jours de réflexion. Je veux aussi jeter un petit coup d'œil aux environs, pour bien reconnaître vos chances ; plus vous en aurez, moins je courrai de risques, et je demanderai moins aussi, car je suis juste, moi, je ne veux que mon dû. Revenez dans trois jours, et vous aurez mon dernier mot. »

Sabouriau se leva dépité, sans pourtant le laisser voir ; il avait cru s'emparer de maître Gaspard par de grandes phrases en l'air, et cette espèce de paysan à grosse mâchoire l'avait mis au pied du mur.

M. Fix le reconduisit poliment avec Frionnet, jusque sur l'escalier, où ils se serrèrent la main.

Sabouriau était descendu chez son ami Frionnet, et, tout en s'en allant avec l'huissier, il lui disait :

« C'est un roué compère, ton maître Fix ; un gaillard que je ne croyais pas aussi fort ; hardi, sans gêne, et qui voit juste. Il a toute l'effronterie et toute l'impudeur de ses intérêts ; j'aimerais mieux l'avoir avec nous que contre.

— Je crois bien, répondit l'autre ; car, s'il était contre, comme je le connais, il ne perdrait pas une minute : Cavaignac aurait quarante mille voix de plus, le prince en aurait quarante mille de moins, ce qui ferait le double dans le compte général.

— Il faut que nous l'ayons, dit Sabouriau ; c'est un des nôtres !... Mais que va-t-il demander ? Il m'a l'air de jouir d'un large appétit, cet homme ; il doit avoir des prétentions exorbitantes. »

Ils arrivaient alors à la porte de Frionnet. Madeleine, la servante de l'huissier, les attendait pour servir le déjeuner ; la conversation cessa, les affaires importantes furent renvoyées à plus tard.

XII

Maître Gaspard, comme il l'avait annoncé, fit sa tournée d'inspection dans la plaine et dans la montagne, à plusieurs lieues aux en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

virons de la Neuville, pour se rendre compte des chances de Louis Bonaparte. Il reconnut que les Thomassin et les Muleroy se trompaient en se figurant que le peuple, tenu systématiquement dans l'ignorance depuis l'Empire, se tournerait vers Henri V et les jésuites. Toute la masse des paysans rêvait du petit chapeau et de la redingote grise. Tous les prisonniers rentrés en France en 1815, du fond de la Russie, où l'on gelait sur pied, malgré les coups de knout pour vous réchauffer; de l'île déserte de Cabrera, en Espagne, où l'on mangeait ses propres excréments, faute de rations que les Espagnols n'envoyaient pas régulièrement; des pontons d'Angleterre, où l'on devenait gâteux, à force de croupir entre le ciel et l'eau, sans espoir d'en sortir avant la paix générale; tous regrettaient le génie sublime qui les avait conduits là, en renversant la République pour se loger aux Tuileries; en rétablissant notre sainte religion, pour se faire couronner à Notre-Dame par le pape, qui trouvait que la France valait bien une bassesse; en rappelant les anciens nobles, tous les soldats de Condé, couverts de sang français, pour remplir ses antichambres; et en sacrifiant comme du fumier des millions d'hommes, pour engraisser et faire pousser ses nouvelles dynasties de Corses! Ils voulaient tous recommencer les mêmes réjouissances en l'honneur du neveu.

La légende, comme on a nommé depuis cette espèce de religion bestiale de la victime pour le bourreau, la légende étendait partout ses racines!

Il faut dire aussi que la bourgeoisie s'était donné bien du mal pour créer et répandre cette légende depuis trente ans.

Les poëtes, avec leurs odes et leurs chansons, les historiens, avec leurs histoires, Louis-Philippe, avec son retour des cendres, et des centaines d'autres, avec leurs livres, leurs brochures, leurs images et leurs gazettes, que les bourgeois patronnaient et répandaient à profusion, pouvaient se vanter d'avoir fait terriblement de mal à leur pays! C'était de la politique! La haute bourgeoisie française avait trouvé commode d'abêtir le peuple au lieu de l'éclairer, de le prosterner dans l'adoration d'une idole sanglante; ça devait l'empêcher de penser à autre chose; ça devait donner aux malins le temps de faire leurs affaires.

Tout le monde connaît le résultat de cette politique sublime.

La légende était donc partout!

Quelques-uns des malheureux que maître Gaspard interrogeait dans ses haltes ne pouvaient croire que leur Empereur fût mort; cela ne leur paraissait pas naturel, qu'un si brave homme pût mourir; il aurait dû vivre toujours, pour la félicité du genre humain; d'autres soutenaient que les Anglais l'avaient empoisonné avec de la poudre de diamant pilé; un poison moins cher n'aurait sans doute pas été digne de lui; d'autres admettaient bien qu'il pouvait avoir entendu battre le rappel, mais ils affirmaient que son âme, cette âme si noble, si sensible, si généreuse, si grande, avait passé dans son neveu, depuis la mort du duc de Reichstadt.

Maître Gaspard écoutait tout cela gravement, au cabaret de l'endroit, en prenant de temps en temps une bonne prise sur son large pouce, pour s'empêcher de rire.

« Tout ça, c'est possible! disait-il en déployant son mouchoir d'un air convaincu et se mouchant avec fracas. Vous raisonnez juste; un si grand génie ne peut pas mourir; il a des fils, des neveux, des cousins, dans lesquels il ressuscite; c'est positif... et voilà comment les peuples sont sauvés. »

Là-dessus on vidait sa bouteille de vin, et M. Fix remontait dans sa voiture en pensant :

« Dieu du ciel, que les hommes sont bêtes! C'est pire que les animaux... Jamais on n'a vu les moutons regretter les loups!... Enfin, c'est comme cela. L'affaire est entre les républicains seuls et les bonapartistes; tout ce qu'on fera contre les bonapartistes sera pour les républicains, tout ce qu'on fera contre les républicains sera pour les bonapartistes. Tous les autres sont coulés à fond, et particulièrement les cafards! Ainsi, attention, Fix; il ne s'agit plus de faire une nouvelle noblesse, avec le droit de tester... Les bonapartistes auront le dessus... Mets-toi bien vite du côté du manche! — Et Cavaignac, qui pouvait si bien être nommé par l'Assemblée constituante, et faire instruire le peuple pendant trois ans, de ses droits et de ses devoirs, comme dit le beau-frère Laurent, Cavaignac, qui refuse par honnêteté, par délicatesse... hé! hé! hé! c'est encore un politique, celui-là!... Hue, Grisette, hue!... Oui, un fameux politique!... »

Ainsi raisonnait le brave homme, retournant tranquillement à la Neuville, avec son opinion arrêtée.

Il ne songea plus dès lors qu'à bien poser ses conditions, pour se rallier aux Bonaparte; et dans la matinée du troisième jour, Sabouriau étant venu le voir avec Frionnet, ils le trouvèrent comme la première fois, assis à son bureau, en train de régler quelques comptes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Eh bien! s'écria Sabouriau.

— Ah! c'est vous! dit-il, en déposant sa plume. Eh bien, j'ai vu... l'affaire sera chaude... mais on peut gagner. Si vous acceptez maintenant mes conditions, nous pourrons conclure. Prenez donc place; asseyez-vous, Frionnet. »

Ils s'assirent.

« Est-ce que vous les avez écrites, vos conditions? demanda Sabouriau.

— Oh! non!... A quoi pensez-vous donc? Écrire des choses semblables!... Une lettre n'aurait qu'à se perdre, je serais gravement compromis aux yeux de mes vieux amis de Tienfenthâl, avant d'avoir rien terminé avec vous. Non, monsieur Sabouriau, je vais vous les dire, ensuite vous les écrirez. Vous connaissez sans doute le prince Louis Bonaparte.

— Très-bien!

— Alors tout est bien. Vous lui écrirez mes conditions, telles que je vais vous les expliquer, et, s'il les accepte, il n'aura qu'à mettre au bas : « Accepté! » avec sa signature. J'ai vu par-ci, par-là, quelques-unes de ses lettres, du temps de l'affaire de Strasbourg, sa signature m'est restée dans l'œil. Je ne serai engagé à rien, si votre lettre se perd; mais dès que la réponse sera venue, je vous remettrai, donnant donnant, mon acceptation formelle, et nous serons engagés. Alors, qu'on apprenne quelque chose ou qu'on n'apprenne rien, ma position sera nette, je n'aurai plus d'inquiétude. Est-ce entendu, monsieur Sabouriau?

— Parfaitement! monsieur Fix, vous êtes un homme de précaution, j'aime ça.

— Je vais donc vous dire ce que je veux. Et d'abord, il faut absolument que je remplace Thomassin dans ce pays; il faut que je sois au-dessus de lui sous tous les rapports, pour l'empêcher de me nuire. Vous comprenez, ce sera une guerre à mort entre nous; j'ai besoin d'être solidement appuyé... Je veux donc avant tout la décoration de chevalier de la Légion d'honneur, aussitôt après les élections; et plus tard, quand on aura reconnu tout ce que je vaux, celle d'officier, pour services éminents rendus à l'État. Comme j'aurai contribué à faire nommer le prince, cette mention sera juste.

— C'est évident, dit Sabouriau. Ensuite, monsieur Fix?

— J'ai deux gendres, deux hommes de mérite : Adrian, sous-inspecteur des eaux et forêts à Dâpremont; je crois qu'il serait temps de le faire passer inspecteur; il a toutes les qualités voulues pour avancer. Et mon autre gendre, Péters, juge au tribunal de Batteville, est dans le même cas; sérieux, versé dans la connaissance des lois, il se trouverait très-bien dans un fauteuil de président, et ça me serait très-agréable de l'y voir. Notez que si l'affaire se conclut, j'écrirai à mes gendres de travailler pour le prince, et qu'ils feront leur possible, chacun de son côté; ils gagneront donc leur avancement! »

Maître Gaspard se tut quelques instants. Sabouriau ne semblait rien trouver d'extraordinaire dans ses prétentions, et dit :

« Cela ne peut souffrir aucune difficulté, monsieur Fix. Je suis sûr que le prince se fera un véritable plaisir de vous obliger; il tiendra extrêmement à s'attacher une famille aussi honorable que la vôtre. Avez-vous autre chose à demander?

— Oui... ceci n'est qu'un petit commencement. Cette propriété du Hôwald, que je défriche, une fois les bois partis, va se trouver nue. Je garderai quelques bouquets de vieux hêtres derrière le château, une belle avenue de tilleuls devant; mais ce ne sera plus le grand et magnifique château des comtes du Hôwald qui se dressait au-dessus des forêts, ce sera une riche demeure bourgeoise. Il faut quelque chose pour remettre toutes ces terres en valeur, il faut une belle route au bas de la côte, qui partirait d'ici, je suppose, et rejoindrait à Vandeuvre la grande route de Paris. Cette route m'enlèverait aussi quelques terrains en friche maintenant, sur lesquels j'ai fait des semis qui n'ont pas l'air de bien prendre. Je ne serais pas fâché de me débarrasser de ces terres avantageusement... Vous comprenez!...

— Très-bien! Je crois que cela sera facilement accordé comme le reste; d'autant plus que le prince aime les constructions, les entreprises qui font travailler.

— Alors, ajouta maître Gaspard, puisqu'il est dans ces idées, il trouverait dans mes propriétés défrichées un superbe emplacement pour fonder une ferme modèle; deux ou trois cents hectares de bruyères et de genêts enlevés pour cette fondation utile me réjouiraient réellement. Vous ajouterez cela, monsieur Sabouriau.

— Diable! se dit celui-ci, il ne se donne pas pour rien; est-ce que ce sera bientôt tout? »

Maître Gaspard, ne voyant aucune objection, était devenu plus pensif qu'avant.

« Tout cela, dit-il au bout d'un instant, est fort bien; mais voici le principal, c'est de là que je fais dépendre notre marché. Ces élections vont coûter cher! Le prince aura de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grandes dépenses à faire dans tous les départements; un grand nombre de ses agents ne pourront pas marcher sans avances. Moi, je ne suis pas dans le même cas, j'avancerai ce qu'il faudra. Presque tous les cabaretiers du pays me doivent de l'argent; je pourrais les mettre sur la paille en leur demandant mon remboursement du jour au lendemain ou en leur refusant de la bière; ces gens-là me sont dévoués, et je puis compter sur eux; mais je n'en serai pas moins forcé d'aposter dans chaque cabaret deux ou trois vieux de la vieille pour raconter les victoires de Napoléon et de leur donner non-seulement l'autorisation de boire à mon compte tout le temps de la période électorale, mais encore celle de verser à boire aux paysans tout ce qu'ils voudront, du vin, de la bière, de l'eau-de-vie, afin d'éclaircir leurs idées et de fixer leur opinion. Des gaillards de cette espèce, quand la boisson ne coûte rien, ressemblent à des entonnoirs, il faut des bouteilles et des cruchons pour leur emplir la panse. Cela me coûtera des milliers de francs, et, six mois après les élections, je recevrai encore des notes de cabaret à solder. En outre, il me faudra dans chaque village quelques solides gaillards bien convaincus pour ramener au bon sens ceux qui voudraient faire de la propagande contre nous, des bûcherons et des schlitteurs qui tapent dur et qui reçoivent aussi sur le nez un coup de poing massif sans sourciller; heureusement j'en ai beaucoup de cette trempe. Ils n'auront pas à discuter avec les bourgeois et les anciens employés de Louis-Philippe, gens calmes et prudents qui se tiendront hors de la bagarre, ni contre les domestiques des maisons nobles du pays, qui craindraient de se compromettre et de se faire déchirer leurs beaux habits, nécessaires pour monter derrière la calèche; non! de ce côté, tout ira bien. Mais les ouvriers de fabriques, ces républicains maigres et secs, ne craignent pas de se faire démantibuler la mâchoire pour les idées qu'ils couvent de père en fils et qu'ils regardent comme les meilleures. Ceux-là, s'ils veulent voter pour Cavaignac ou Ledru-Rollin, se défendront comme des loups; il faudra donc être prêt à leur répondre et bien payer nos gens pour leur donner du courage. J'estime que tout cela pourra me coûter de vingt-cinq à trente mille francs. C'est donc trente mille livres que je risque et que je suis sûr de perdre en cas d'échec!... Et je ne dis rien de mes propres dangers, car je serai sur le champ de bataille, selon mon habitude. Je ne donnerai pas ma démission de maire, j'attendrai qu'on me révoque. Il faut que Thomassin compte sur moi jusqu'à la dernière minute; cela me permettra d'user de toute mon influence jusqu'à ce que l'administration s'aperçoive que je passe avec vous: et puis les autres, qui sont loin de s'attendre à cette attaque, n'auront pas le temps de parer le coup.

— C'est admirablement combiné, s'écria Sabouriau en lui tendant la main; je vois que vous êtes l'homme des grandes situations.

— Oui... c'est bon!... dit maître Gaspard, peu sensible aux compliments; mais comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur Sabouriau, je veux être récompensé de tout ça; je veux que toutes mes conditions soient remplies, la dernière comme la première... toutes! »

Sabouriau le regardait en se disant :

« Il hésite à parler de la dernière, ça doit être grave! »

« J'ai donc encore quelque chose à demander, reprit maître Gaspard; il s'agit d'une grande entreprise de bière; je veux fournir de bière tout Paris, ou du moins les principaux quartiers de Paris; la bière est détestable là-bas, j'en ferai d'excellente, et tout le monde y gagnera.

— Mais, dit Sabouriau, en quoi le prince peut-il vous aider en cela?

— Le plus cher, continua Fix, ce n'est pas l'orge ni le houblon, ce n'est pas non plus le transport, ni même le droit d'entrée et de régie; le plus cher à Paris, ce qui vous empêche d'y débiter de bonnes consommations, c'est le prix exorbitant des loyers; pour le moindre établissement un peu convenable et bien situé, cela monte tout de suite à des vingt et trente mille francs par an; tous les bénéfices y passent. Eh bien, à mon dernier voyage, j'ai vu qu'il existait un certain nombre de vieilles bâtisses, d'anciennes églises, de vieux temples protestants abandonnés, qui servent au plus de greniers ou d'endroits de débarras, et cela dans des rues où passe beaucoup de monde... Que le prince mette quelques-unes de ces vieilleries à ma disposition et j'en ferai de magnifiques brasseries.

— Des brasseries! s'écria Sabouriau stupéfait; sans doute l'idée n'est pas mauvaise, mais vous savez.... le peuple a des idées si drôles et surtout les femmes : de voir des édifices où l'on chantait autrefois du latin, retentir de chansons bachiques....

— Une bâtisse est une bâtisse, interrompit maître Gaspard, et je tiens à ce que cette condition soit dans notre lettre; elle est très-importante, elle me rapportera beaucoup d'ar-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sabouriau s'exécuta (p. 61).

gent; et vous-même, monsieur Sabouriau, vous reconnaîtrez plus tard que j'avais raison d'y tenir; les Parisiens seraient moins turbulents, ils feraient moins de révolutions, s'ils buvaient de la bière, au lieu de boire du vin. D'ailleurs, quand une chose n'est plus bonne à rien, et qu'on en tire un parti raisonnable, c'est de la bonne politique. Après tout cela, je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Je compte qu'en me présentant aux prochaines élections pour l'Assemblée législative, contre M. Thomassin, ou tout autre, j'aurai l'appui du gouvernement. Voilà tout!

— Ce n'est pas malheureux!» pensa Sabouriau.

Cependant, s'étant convaincu combien l'opposition d'un pareil homme serait redoutable, il lui tendit la main tout joyeux, l'assurant qu'aucune de ses prétentions n'était exagérée, et que le prince y souscrirait de bon cœur.

« Puisqu'il en est ainsi, dit maître Gaspard, poussons l'affaire tout de suite aussi loin qu'elle peut aller entre nous; asseyez-vous à mon pupitre, écrivez la lettre: je la lirai pour mettre les points sur les *i*, si quelque chose y manque, et nous la jetterons à la poste. Ce qui est fait est fait, on n'a plus à s'en occuper. »

Sabouriau s'exécuta.

Frionnet n'avait pas dit un mot durant tout cet entretien, admirant le calme, l'assurance et la fermeté de son compère; de temps en temps, il jetait un coup d'œil à Sabouriau, comme pour lui dire :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le plus méticuleux des procureurs... (p. 65).

« Hein !.... quel homme !.... »

Sabouriau, ayant terminé la missive, la remit à maître Gaspard, pour qu'il en prît connaissance ; celui-ci, ses besicles sur le nez, en pesa chaque phrase, les lèvres serrées et les sourcils froncés, son petit bonnet de soie noire sur la nuque. Le plus rusé, le plus méticuleux des procureurs n'aurait pas lu avec plus de soin un protocole de haute importance. Puis il passa la lettre à Frionnet, en disant :

« Ça peut aller !.... Le prince n'aura qu'à mettre sa signature là-dessus, et nous marcherons. »

Frionnet lut aussi, et dit :

« C'est bien. ..c'est clair.... Tout ce que vous avez demandé, monsieur le maire, s'y trouve.

— Oui, c'est bien, » répéta celui-ci.

Il ferma lui-même la lettre, alluma sa petite bougie et cacheta de cire rouge, prenant sans façon le gros cachet que Sabouriau portait en breloque à son gilet, pour l'imprimer dessus.

Sabouriau, sans doute habitué à toutes les défiances du monde et à toutes les précautions qu'il savait prendre lui-même dans les grandes occasions, se prêtait à tout pour atteindre au but. Il écrivit l'adresse, après avoir bien vérifié l'exactitude et la bonne fermeture du cachet.

Et cela fait, la boîte aux lettres étant chez le buraliste Tabourin, en face, maître Gaspard appela Pâcotte, en lui disant :

« Mets ceci à la poste. »

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il regarda de la fenêtre sa servante traverser la rue et jeter la missive dans la boîte.

Alors, bien assuré que tout était en ordre, il se retourna souriant et dit à Sabouriau :

« C'est fait ! dans trois jours nous aurons la réponse ; et si le prince approuve, nous serons les plus solides amis du monde, monsieur Sabouriau ; nous marcherons ensemble, côte à côte, pour livrer bataille à Cavaignac. Il ne gagnera pas dans notre arrondissement, ni dans les arrondissements voisins, j'en réponds !

— Je le pense aussi, dit Sabouriau en se levant. Au revoir, monsieur Fix ; dans trois jours.

— Dans trois jours ! »

Il prit son chapeau et sortit avec Frionnet, après avoir serré les deux grosses mains velues de maître Gaspard.

XIII

Les élections de décembre 1848 approchaient.

L'année avait été très-riche, on n'a jamais vu de plus belles récoltes que cette année-là ; les gens étaient à leur aise ; si le peuple avait connu ses véritables intérêts, nous aurions la République depuis vingt-cinq ans, une République sérieuse, honnête, forte, où chacun occuperait la place qu'il mérite par son travail, son courage et son talent, seule chose possible en ce monde, car on ne peut rien désirer de plus, sans vouloir l'injustice et sans pousser à la révolte ceux qui sont lésés.

Oui, nous serions dans une position bien autre que celle où nous sommes ; au lieu de faire pitié, nous ferions envie à l'Europe.

Mais le peuple croyait aux belles promesses démocratiques du neveu de celui qui l'avait autrefois dépouillé de tous ses droits au profit de sa famille, et qui, pendant dix ans, n'avait fait qu'entasser des ossements humains, pour élever des trônes à ses frères, à ses beaux-frères ; le peuple, tenu systématiquement dans l'ignorance, rencontrant le digne neveu d'un si grand bienfaiteur, se laissa encore tromper et lui donna sa confiance. Mais cela n'empêche pas les républicains tels que Lamartine, Ledru-Rollin, Arago, Marie, Garnier-Pagès, Crémieux, Louis Blanc, etc., d'avoir seuls, par le suffrage universel, établi la souveraineté du peuple, proclamée par la première Assemblée constituante et confisquée par le premier Bonaparte ; cela n'empêche pas la vérité d'être la vérité, malgré l'aveuglement et l'ingratitude des hommes.

Enfin ces élections eurent lieu.

Il paraît que toutes les conditions de maître Gaspard avaient été acceptées, car plusieurs jours à l'avance, ce conservateur distingué, ce bon catholique, exécutait de point en point ce qu'il avait promis, raccolant tous les vieux de la vieille, dont un grand nombre, le jour de l'élection, revêtirent leur uniforme rongé par la vermine, pour donner plus de solennité à leur suffrage ; il embaucha tous les ivrognes, tous les fier-à-bras du pays, leur ouvrant des crédits illimités de vin, d'eau-de-vie, de bière, de saucisses et de jambons, dans tous les bouchons et les cabarets de l'arrondissement ; et, par ce moyen, il surexcita tellement leur enthousiasme en faveur du prince, qu'il devint dangereux, pour quiconque n'était pas de la bande, de s'approcher de la mairie le jour de l'élection, avec un billet autre que celui de Louis Bonaparte. On voulait voir votre bulletin d'avance ; on vous l'arrachait des mains dans l'escalier, sous le vestibule ; et, s'il portait le nom de Cavaignac, malgré les gendarmes et le garde champêtre, chargés de maintenir l'ordre, les coups de poing et les coups de pied roulaient. On était un contre dix ; il fallait lever les coudes et baisser la tête en présentant le dos pour n'être pas assommé ; les vieux gendarmes et les *bangards* (1), qui avaient presque tous servi sous le premier Empire, riaient dans leurs moustaches.

Tous les chefs-lieux de canton offraient le même spectacle. Le moindre inconvénient était de perdre une poignée de sa barbe ou de ses cheveux dans la bagarre.

Le docteur Laurent et Méchini, qui s'étaient hasardés jusqu'à distribuer des bulletins de Cavaignac à la porte de la mairie, en concurrence avec d'autres, distribuant des billets de Bonaparte, furent si rudement bousculés, que, sans l'intervention du gros Hodel, renommé maire de la Neuville depuis la révocation de M. Fix, Méchini ne s'en serait jamais relevé.

Le docteur Laurent, pour comble de malheur, fut sauvé par maître Gaspard lui-même, qui se précipita dans le vestibule à ses cris, rudoyant ses propres hommes, les accablant de reproches, comme s'il n'avait pas été de la bande, et enlevant le beau-frère évanoui dans ses bras.

Il le fit transporter à sa maison, criant :

« Comment, misérables, ne reconnaissez-

(1) Gardes champêtres.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous pas celui qui depuis vingt ans vous secourt par humanité, qui sauve vos femmes et vos enfants par charité chrétienne ! Est-ce que c'est sa faute, à ce brave homme, s'il n'est pas fort en politique ? Il n'a fait que de la médecine toute sa vie ; est-ce qu'il peut connaître les affaires de la France ? »

Les bûcherons avouaient leurs torts :

« Nous n'avons pas bien regardé, monsieur Fix, disaient-ils ; nous n'avons vu que ses billets, sans cela nous l'aurions seulement poussé dehors, sans taper dessus. »

Maître Gaspard eut encore le beau rôle dans cette occasion, et plus tard il disait d'un air de bonhomme :

« J'ai sauvé la vie à Laurent... Il m'en veut... moi je ne lui en veux pas. J'ai risqué ma peau pour la sienne ; il a sauvé mon fils, c'est vrai, mais, sans me flatter, nous sommes quittes, car si je n'étais pas arrivé, on l'aurait pelé du haut en bas à coups de bottes ; il s'était trop compromis. »

Laurent, entendant raconter ces propos hypocrites, en devenait tout pâle d'indignation, car pas un habitant de la Neuville n'ignorait que les gens de M. Gaspard seuls avaient fait le coup ; si l'élection de Bonaparte avait échoué, M. Fix aurait eu de terribles comptes à rendre devant les tribunaux ; mais on connaît le résultat magnifique de ces élections : Louis-Napoléon avait eu plus de cinq millions cinq cent mille voix, Cavaignac environ quinze cent mille, Ledru-Rollin trois cent soixante-dix mille et Lamartine dix-sept mille.

Le prince était président de la République française !

Devant un pareil triomphe, on n'avait plus qu'à se taire.

Maître Gaspard fut rétabli dans sa place de maire, et quelque temps après il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur « pour services rendus à l'État ! » Cela ferma la bouche à tous ceux qui pouvaient encore avoir envie de se plaindre.

Aussitôt élu, Louis Bonaparte prit le nom de son oncle, et s'appela « Louis Napoléon » au *Moniteur*. Il s'établit au palais de l'Élysée, où le grand homme avait signé sa seconde abdication, qui nous enlevait définitivement la rive gauche du Rhin, de Lauterbourg à la mer, et la Savoie, conquises par la première République, environ sept millions d'âmes ; c'était de bon augure !

Louis Bonaparte eut en main l'armée, la magistrature, le clergé, la police, le trésor public et toute l'administration : lui seul donnait de l'avancement !

Il prêta serment à la République le 20 décembre 1848, dix jours après les élections :

« *En présence de Dieu, et devant le peuple français, représenté par l'Assemblée nationale, je jure de rester fidèle à la République démocratique, une et indivisible, et de remplir tous les devoirs que m'impose la Constitution.* »

Bien des honnêtes gens crurent à la sincérité de ce serment, mais Cavaignac n'y crut pas. Le prince, en descendant de la tribune, vint lui présenter la main ; le général mit la sienne dans sa poche ; ce qui fut blâmé par de vrais républicains, qui ne pouvaient croire à la préméditation d'un parjure, au moment même où l'on appelait Dieu et les hommes à témoin. Nous avons appris que de tels crimes étaient possibles ; et quelques-uns ont même nommé cette scélératesse monstrueuse : « rétablissement de l'ordre moral ! »

Alors eurent aussi lieu les promenades de ce personnage par toute la France, et ses discours à l'ouverture des tribunaux, à l'inauguration des chemins de fer, à Ham, en allant visiter son ancienne prison, à Tours, à Strasbourg, affirmant de plus en plus son respect de la loi et son dévouement à la République ; si bien qu'il fallait presque être un bandit soi-même, pour douter encore de sa bonne foi.

Maître Gaspard et Frionnet avaient leur manière de voir à ce sujet ; ils en riaient ensemble.

La défection éclatante de M. Fix avait révolté les hôtes de Tiefenthâl, mais il leur réservait bien d'autres surprises ; l'époque des élections pour l'Assemblée législative étant arrivée, il se mit sur les rangs, avec l'appui du gouvernement, et put enfin déployer ses talents d'embauchage pour son propre compte.

Naturellement, il passa haut la main. Ce fut sa première grande étape sur le chemin de la gloire. Il dut confier la direction de sa brasserie et de ses autres intérêts au pays à Frionnet, pour aller occuper son siège de législateur, emmenant Michel, le successeur présomptif de ses dignités et de ses vertus, qui devait recevoir à Paris une éducation digne des hautes destinées que le sort lui réservait sans doute. La pauvre mère Simone, enracinée dans ses habitudes, et ne comprenant rien à l'élévation de son mari, resta seule avec Catherine et les servantes pour conduire l'auberge. Les gendres eurent l'avancement stipulé par maître Gaspard dans son contrat avec Sabouriau ; un vieux temple protestant fut mis à sa disposition, pour débiter de la bière de la Neuville,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au centre d'un quartier populeux de la capitale.

Tant de prospérité consterna M. Thomassin; l'astre de Tiefenthâl pâlissait devant l'étoile de M. Fix; c'est à lui maintenant qu'il fallait s'adresser pour obtenir les faveurs d'en haut; la démocratie césarienne prenait hardiment la place de l'aristocratie bourgeoise : les loups succédaient aux renards !

Quand les hommes de cœur, les vrais patriotes, ceux qui mettent l'intérêt de la nation, « de toute la nation, » au-dessus des intérêts de classes et de partis, quand ces braves gens auront-ils leur tour? C'est difficile à dire, car la résistance des autres est tenace; ils ne veulent pas renoncer à leur égoïsme !

Après les élections du 10 décembre, le docteur Laurent, désolé, resta quelque temps sans s'occuper de politique. Il n'allait plus au Casino; l'enthousiasme des Couleaux et autres conservateurs de même farine, célébrant chaque parole du prince-président et trouvant tout admirable, parfait, sous ce nouveau maître, comme du temps de Louis-Philippe, l'indignait. D'autre part, sa clientèle s'étendait de plus en plus; il avait fait, pendant la grande épidémie occasionnée par les défrichements du Hôwald, plusieurs cures remarquables; et dans le courant de 1851 il obtint un beau succès, en rendant la vue à Catherine Thévenot, femme du brigadier de gendarmerie Jean Thévenot, à Vandeuvre, aveugle depuis trois ans.

Cette malheureuse mère de famille, assise au coin de l'âtre été comme hiver, ne pouvait plus donner le moindre soin à son ménage; sa fille aînée Thérèse, âgée de quinze ans, veillait seule à ses petits frères et sœurs. Thévenot, un vieux et brave soldat, se considérait avec raison comme très-malheureux; il n'avait jamais eu de chance, et c'était un crève-cœur pour lui, de voir là tous les jours cette bonne femme qu'il aimait, la mère de ses enfants, condamnée à d'éternelles ténèbres.

Or, ayant appris qu'un médecin de la Neuville avait guéri quelques années avant un boulanger de Vandeuvre, Nicolas Hulot, lequel se trouvait à peu près dans le même état que sa femme, et qui depuis vaquait à ses occupations, il prit tout à coup la résolution d'aller consulter ce médecin, qui n'était autre que M. Laurent.

Celui-ci promit de venir le lendemain à Vandeuvre, examiner la malade. Il reconnut que Catherine était affectée de la cataracte, et la fit transporter dans sa propre maison, à la Neuville, pour l'opérer, et surveiller avec plus de soin les suites de cette opération difficile, qui demande un traitement particulier.

C'est ce qui eut lieu.

Chaque fois que Thévenot n'était pas de service, il arrivait au galop voir sa femme, enfermée pendant six semaines dans une chambre obscure, pour ne pas blesser les organes de la vue, encore trop délicats après une aussi longue obscurité. Le brave homme ne pouvait croire à la possibilité de la guérison. Aussi, vers les derniers jours, lorsqu'on rendit progressivement la lumière à la petite chambre, et que sa femme, le reconnaissant, lui tendit les bras en s'écriant :

« C'est toi, Jean !... Je te vois.... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je suis sauvée !... Oh ! mes enfants, je vais donc vous revoir.... Où sont-ils, que je les regarde ! »

Alors Thévenot ne put retenir ses larmes, et s'écria que c'était un vrai miracle. Il emmena sa femme en voiture, pour ne pas trop la fatiguer dans les commencements.

Cette cure fit grand bruit au pays; on ne parlait que de cela de la Neuville à Vandeuvre et plus loin.

Jean Thévenot, plus que tout autre, appréciait l'immense service que le docteur Laurent venait de lui rendre en guérissant sa femme.

« Qu'est-ce que je peux lui donner? pensait-il chaque jour. Une guérison pareille, avec les soins dans la propre maison du médecin, la nourriture, les remèdes et le reste, doit coûter des cent et des mille, quand on est riche. »

Cette inquiétude le suivait partout; vingt fois il avait eu l'idée de demander son compte sans oser se hasarder, car sauf une somme de trois cents francs, économisée péniblement pour s'acheter un cheval, quand le sien, déjà vieux, serait mis à la réforme, sauf cette somme, il n'avait absolument rien.

Cela durait depuis deux mois, lorsqu'un jour, prenant son courage à deux mains, il partit à cheval, en grande tenue, pour la Neuville, les trois cents francs en pièces de cent sous dans un sac, au fond de sa poche, pensant expliquer sa situation au docteur et lui faire accepter ses petites économies.

C'était un vendredi, jour de marché.

Ce jour-là, l'antichambre de Laurent était toujours encombrée d'infirmes et de malades assis sur des bancs tout autour de la salle, leurs paniers devant eux, attendant d'être appelés, pour se rendre au cabinet du docteur. Laurent lui-même appelait, ouvrant la porte après chaque consultation; en congédiant un malade, il criait : « Un tel, entrez ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Thévenot, ayant attaché son cheval en bas sous le hangar, s'assit avec les autres.

M. Laurent le reconnut tout de suite et lui envoya le bonjour de la main ; mais il ne l'appela que vers onze heures et demie, le tout dernier, quand tout son monde fut parti. Alors, venant à sa rencontre, il lui dit en souriant :

« J'ai bien vu que vous n'étiez pas malade, et je vous ai fait attendre, car les malades sont toujours les plus pressés. — Comment va votre femme ?

— Bien... très-bien, monsieur le docteur ; elle voit tout comme à vingt ans ! elle va et vient, elle est au milieu de ses enfants... Elle s'est même remise à chanter l'autre soir. »

Le brigadier souriait, les larmes aux yeux.

« Alors tout est bien, dit Laurent. Je vous remercie d'être venu me dire ça ; j'en suis bien content.

— Oui !... mais... mais... à cette heure, dit Thévenot avec hésitation, ce n'est pas tout ; il s'agit aussi de savoir ce que ça coûte... Nous ne sommes pas riches, monsieur le docteur, nous sommes même pauvres... Quand il faut élever cinq enfants avec sa petite solde, on a bien du mal de joindre les deux bouts... Enfin je vous apporte ce que j'ai, tout ce que j'ai, fit le brave homme en tirant son petit sac de sa poche : trois cents francs ! Je les avais mis de côté pour m'acheter un cheval, quand le mien sera mis à la réforme. »

Laurent le regardait, tout ému.

« Combien gagnez-vous, brigadier ? dit-il.

— Mille francs par an, monsieur le docteur.

— Mille francs pour sept personnes !... Et dans le cas où votre cheval viendrait à être déclaré hors de service, qu'est-ce que vous feriez donc, monsieur Thévenot ?

— Oh ! je serais bien embarrassé... On aurait des égards... les supérieurs... vous comprenez... mais il faudrait tout de même emprunter... se mettre dans les dettes... »

Il tendait le sac au docteur, qui, prenant un ton de gaieté, s'écria :

« Non !... brigadier... non !... Je ne peux pas accepter... Tenez, la guérison de votre femme m'a déjà fait un bien que vous ne pouvez croire ; on arrive de tous côtés en consultation... Les riches payeront pour vous..... Que diable ! n'est-ce pas juste ? Vous rendez assez de services à la société ! »

Et comme Thévenot insistait, il poussa la porte, criant :

« Hé ! Jeanne, le brigadier m'apporte de bonnes nouvelles : Catherine est tout à fait rétablie. — Entrez, monsieur Thévenot, vous allez dîner avec nous. »

Mme Laurent était là, toute gaie et souriante, elle venait de dresser la table ; et les fils de Laurent, Georges et François, en vacances depuis quelques jours, se trouvaient aussi là, assis au coin d'une haute fenêtre donnant sur le jardin, où brillait dans les arbres un magnifique rayon de soleil.

C'étaient deux beaux bruns. L'aîné, Georges, grand, mince, un peu pâle, ressemblait beaucoup à son père ; il pouvait avoir dix-sept ans ; François, le plus jeune, avait une bonne figure ronde et joufflue d'enfant de quatorze à quinze ans, qui se porte bien et ne demande encore qu'à rire.

Ils regardaient curieusement le grand gendarme debout sur la porte, la main à son tricorne.

« Hé ! c'est vous, monsieur Thévenot, dit Mme Laurent. Vous arrivez à propos ; asseyez-vous... Ce que Laurent m'a dit de Catherine me fait bien plaisir... C'est une brave femme, une bonne mère de famille...

— Oh ! quant à ça, madame Laurent... oui ! oui !... »

Et comme le vieux soldat, encore tout ému de ce qui venait de se passer, restait là dans une sorte de trouble, Laurent, qui se lavait les mains derrière la porte, s'écria :

« Allons, enfants, allons, tout le monde à table. Monsieur Thévenot, prenez place. Jeanne, tu peux faire servir. Je me sens bon appétit ; et vous, brigadier ? »

Cette question remit Thévenot dans son assiette.

« Oh ! moi, monsieur le docteur, dit-il en s'asseyant, ça ne manque jamais ; et pour aujourd'hui je puis dire qu'il est encore meilleur que les autres jours, car j'ai un grand poids en bas du cœur ; tous les matins et tous les soirs, depuis deux mois que ma femme a recouvré la vue, j'avais ce chagrin de penser que nous ne pourrions pas vous payer convenablement, et que vous croiriez peut-être que c'était mauvaise volonté de notre part, ingratitude ; car il y a des gueux dans le monde, des ingrats qui mériteraient la corde, si le bon Dieu était juste ; et d'être confondu parmi des bandits pareils...

— Bah ! dit Laurent, laissons les gueux tranquilles. C'est le plus grand de tous les plaisirs de pouvoir rendre service à un brave homme. »

Il lui tendait la main, et Thévenot, la serrant avec expression, parut tout à fait heureux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Là-dessus on dîna gaiement, comme à la campagne. Le dîner ne se composait que d'un simple pot-au-feu, d'un rôti et d'une salade, arrosés de petit vin blanc d'Alsace ; mais le bon appétit, la bonne santé, la bonne conscience étaient du repas, c'est dire qu'on n'en fait pas de meilleur.

Le docteur parla beaucoup de ses fils, qui lui donnaient tous les deux de la satisfaction.

L'aîné venait de passer à Nancy, avec distinction, son examen de baccalauréat ès lettres ; il allait partir pour faire sa médecine à Paris ; le cadet devait entrer en rhétorique après les vacances.

« Monsieur Thévenot, disait Laurent, le plus grand bonheur qu'un homme puisse avoir dans ce monde, c'est de reconnaître dans ses enfants des sentiments honnêtes. J'ai ce bonheur. Mes fils savent que nous sommes tous ici pour rendre service à la société ; ils ne veulent pas vivre comme des fainéants, aux dépens de leurs semblables ; ils veulent remplir leur tâche de citoyens utiles, et travaillent à s'en rendre dignes. C'est ma consolation dans tous les chagrins de la vie. »

Les jeunes gens écoutaient, attendris, ces bonnes paroles de leur père ; et le vieux gendarme disait :

« Vous êtes bien heureux, jeunes gens, d'avoir un père qui fait des sacrifices pour votre instruction. Moi, je n'ai pas eu la même chance ; j'étais le fils d'un pauvre bûcheron, chargé d'une nombreuse famille, et qui n'a jamais pu m'envoyer à l'école, même en hiver, parce qu'il n'y en avait point dans notre village. A sept ans, je gagnais ma vie en gardant les vaches d'un fermier anabaptiste ; j'avais la nourriture et une paire de sabots tous les six mois ; je ne coûtais déjà plus rien à la maison ; et cinq ans plus tard, après avoir fait ma première communion, je travaillais au bois avec mon père ; je grimpais comme un écureuil jusqu'à la cime des plus hauts sapins, pour les ébrancher, avant de les abattre. Je ne savais ni A ni B, en arrivant au régiment ; voilà pourquoi je suis resté simple soldat, malgré mes campagnes, mes blessures et ma bonne conduite. Il m'a fallu terriblement de courage pour apprendre ensuite à lire, à écrire, à dresser un procès-verbal ; j'en suis pourtant venu à bout ; et maintenant, j'ai mon bâton de maréchal, comme brigadier de gendarmerie. J'avais autant de bon sens et de cœur que beaucoup de mes camarades, devenus capitaines et même colonels, mais ils avaient de l'instruction, leurs parents les avaient envoyés à l'école ; c'est l'instruction qui fait tout dans la vie, avec la bonne conduite ; sans instruction, on n'arrive à rien, on travaille jusqu'à la fin pour les autres. Ainsi, profitez bien, jeunes gens, profitez bien ! »

Toute la conversation roula sur ce chapitre.

La mère disait que Georges travaillait trop, qu'il n'avait plus ses belles couleurs d'autrefois, et qu'il devait un peu se ménager à Paris, dans la crainte de tomber malade.

« Bah ! répondait le docteur, on ne devient pas malade à force de travail ; ou l'on se rétablit vite par un peu de repos, après avoir passé de bons examens. On devient malade en négligeant ses cours, en oubliant de faire ses rédactions, en laissant s'accumuler l'ouvrage, en courant les bals et fréquentant les mauvais sujets, comme il s'en trouve malheureusement trop dans toutes les facultés : des jeunes gens riches, qui comptent sur la fortune de leur père, et qui passent leur vie à faire des dettes avec des drôlesses. Alors on devient malade ! Nous avons vu cela dans notre temps, et d'autres le verront après nous. La pire des maladies, c'est la fainéantise et la débauche ! Georges fera son devoir régulièrement, et s'il est un peu fatigué à la fin de l'année, il viendra se reposer ici ; nous irons ensemble respirer le bon air de la montagne ; il m'accompagnera dans mes courses et n'aura pas besoin d'autres remèdes. »

Ils causaient ainsi depuis longtemps, les jeunes gens étaient sortis vers deux heures, et Laurent avec le père Thévenot prenaient le café en fumant une pipe, quand on vint appeler le docteur pour un malade.

Il se leva tout de suite.

Le brigadier, saluant et remerciant Mme Laurent, le suivit. Ils échangèrent une solide poignée de main sur le seuil, et chacun s'éloigna de son côté.

Thévenot, en trottant sur la route, et entendant sonner les pièces de cent sous dans sa poche, se disait :

« C'est Catherine qui va être étonnée !... Quelle surprise !... Ah ! le brave homme !... le brave homme !... Si tous les républicains ressemblaient à celui-là, le diable lui-même ne pourrait pas renverser la République. »

XIV

En cette année 1851, il n'était question que de coup d'État. La majorité royaliste de l'Assemblée législative ayant supprimé trois mil-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lions d'électeurs sous différents prétextes, le suffrage universel n'était plus complet. Louis Bonaparte avait fait présenter la loi dite du 31 mai par ses ministres, pour déconsidérer la Chambre aux yeux de la nation, et aussi pour mettre un atout dans son jeu, lorsqu'il risquerait la grande partie!

Cette majorité conservatrice se croyait déjà maîtresse; elle rêvait de mettre un de ses princes à la tête de la République, en attendant le roi, et ne s'inquiétait pas du peuple, qui regardait et jugeait en silence, quand tout à coup le président Louis Bonaparte demanda positivement à l'Assemblée de rapporter la loi du 31 mai et de rétablir le suffrage universel.

Alors, toute la France devint attentive.

La majorité royaliste, honteuse de revenir sur ce qu'elle avait fait, refusa de rendre au pays les trois millions de voix qu'elle lui avait enlevées, ce qui la rendit très-impopulaire. Aussi Saint-Arnaud, nommé depuis quelque temps ministre de la guerre, traitait ces messieurs du haut en bas : l'Assemblée demandait pour ses questeurs le droit de requérir au besoin la force publique pour se défendre; c'était un de ses droits inscrits dans la Constitution, et Saint-Arnaud lui riait au nez, il se moquait d'elle.

Quand on a renié le droit de ceux qui nous avaient accordé leur confiance, quand on a trahi son mandat, quand on a depuis longtemps étalé sa mauvaise foi, son mépris des choses et des hommes, on est forcé de recevoir les soufflets d'un soudard insolent, et c'est dans cette position que se trouvait la majorité, dite conservatrice, de l'Assemblée.

Puis le prince-président avait aussi, dans cette Chambre, ses gens à lui, ses Gaspard Fix, pour crier et taper des pieds quand des républicains élevaient la voix et signalaient le danger. Ainsi vont les choses ici-bas; c'est l'éternelle justice qui décide de tout à la fin.

Saint-Arnaud, en sortant de l'Assemblée, avait dit : « On fait trop de bruit dans cette maison, je vais chercher la garde. »

Il comparait l'Assemblée à un cabaret où des ivrognes se disputent et s'arrachent les cheveux. Ah! que les honnêtes gens font bien de ne pas se rendre méprisables, même pour un gaillard de cette espèce!... Quelle terrible leçon!

Les bruits de coup d'État, un instant apaisés, recommençaient donc avec une nouvelle persistance; on se demandait chaque matin :

« Sera-ce pour aujourd'hui? Sera-ce pour demain? Qui l'emportera? »

Quelques-uns se rappelaient les paroles du général Changarnier : « Représentants, délibérez en paix! » Ils se disaient : « Ce n'est pas un général, qui prononce des paroles en l'air, surtout dans des circonstances aussi graves! Il est sûr d'avoir l'armée pour lui, sans cela oserait-il se poser si fièrement? »

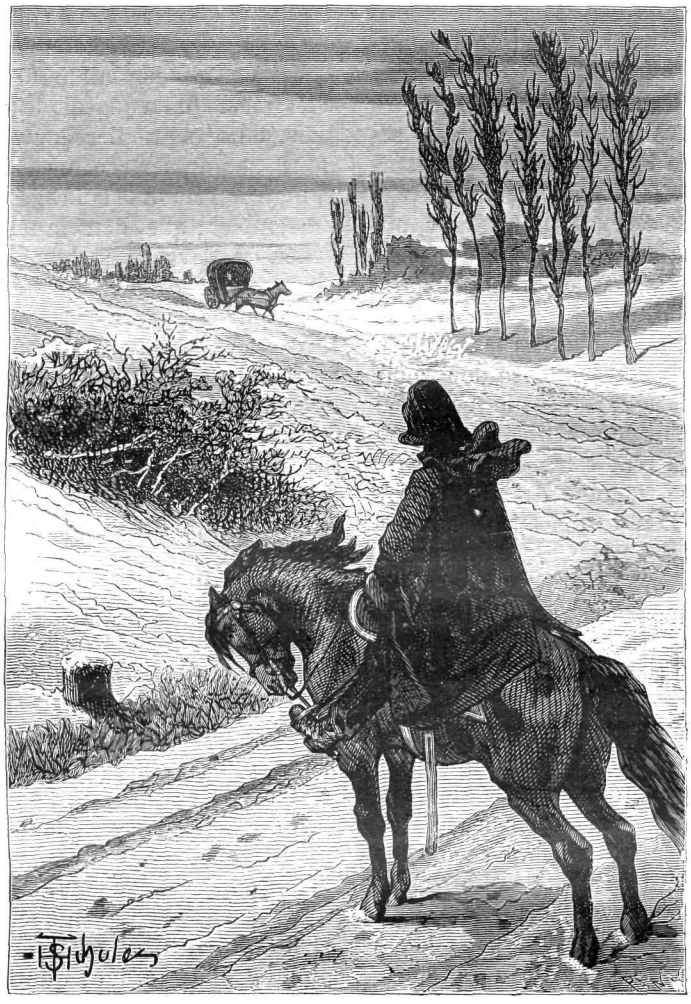
Voilà ce que pensait tout homme sérieux, et c'est ainsi qu'en jugeait le docteur Laurent. Mais, dans les premiers jours de décembre, les journaux annoncèrent un matin que le président avait rétabli le suffrage universel malgré l'Assemblée; que, dans la nuit du 2 au 3, les généraux Cavaignac, Lamoricière, Bedeau, Changarnier et d'autres avaient été arrêtés dans leur lit, par ses ordres, et enfermés à Mazas, à Vincennes ou ailleurs; qu'il avait fait arrêter aussi M. Thiers, le général Le Flô, le lieutenant Valentin, enfin tous les hommes dont il se méfiait le plus; que la Chambre avait été occupée militairement; que les représentants échappés au coup de filet, comme on disait, réunis en différents endroits, avaient protesté contre l'arrestation de leurs collègues; que Louis Bonaparte, en réponse, avait fait couvrir tous les murs de Paris d'affiches déclarant que l'Assemblée, qui devait défendre l'ordre, était devenue un foyer de complots; qu'en conséquence il l'avait mise à la porte, et qu'il prenait le peuple pour juge entre elle et lui.

Dans d'autres affiches, il glorifiait les soldats du beau coup qu'ils venaient de faire en arrêtant leurs anciens généraux et les représentants dangereux, sauvant ainsi la France et se couvrant d'une gloire immortelle!

Laurent, en lisant cela, comprit que la République était perdue; que les royalistes se rallieraient, pour avoir part au gâteau; que les républicains les plus braves, seuls, essayeraient la résistance, mais que, n'étant pas soutenus, ils seraient écrasés.

Dans ce moment d'anxiété terrible, il essaya pourtant de rallier quelques amis pour défendre les lois; il courut à Dâpremont, où s'imprimait le journal démocratique dont il était actionnaire, s'efforçant d'organiser une résistance, proposant de parcourir lui-même la montagne et de faire sonner le toscin, pourvu qu'on lui donnât quelques hommes de bonne volonté. Mais tous les rédacteurs réunis là, consternés et la tête basse, regardant à leurs pieds sous la table, sans répondre, s'étonnaient sans doute qu'un homme eût encore le courage d'espérer, les nouvelles de Paris étant plus mauvaises que la veille : — On avait élevé quelques barricades, mais, sauf une poignée de républicains décidés, personne n'était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'était un gendarme (p. 72).

venu les défendre; les troupes fusillaient et mitraillaient tout ce qui passait sur les boulevards; il était défendu de relever les cadavres, même des femmes et des enfants, même les blessés, pour imprimer plus profondément la terreur.

Le rédacteur en chef du journal de Dâpremont avait disparu, personne ne savait où le trouver; enfin l'épouvante était partout.

Laurent resta là toute cette journée du 5 décembre, cherchant à ranimer le courage de ses amis; mais sans organisation, entouré d'espions et de traîtres qui se dépêchaient de passer au succès; que faire?

Laurent reprit le chemin de la Neuville, se rappelant ses malades, dont plusieurs réclamaient ses soins pressants. Il les avait oubliés au milieu de ce trouble immense, et, plein d'inquiétude, vers quatre heures du soir, il traversait, dans son petit cabriolet, la grande plaine de Vandeuvre à la Neuville, couverte de neige fondante; de gros nuages cachaient le ciel. Il rêvait, touchant de temps en temps son cheval du bout de son fouet, et songeait à son fils Georges, qui se trouvait là-bas, étudiant en médecine depuis deux mois, au milieu de la bagarre, peut-être parmi les combattants; il en frémissait, quand, levant les yeux et les promenant sur cette grande étendue morne et triste, il aperçut au loin, sur la route, un cavalier en sentinelle; il s'en approcha rapidement et reconnut bientôt que c'était un gendarme.

« Tiens, se dit-il, c'est Thévenot! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Encore une fois, sauvez-vous! (p. 74).

En effet, c'était le brigadier avec son grand tricorne recouvert de toile cirée et son lourd manteau, regardant aussi de tous les côtés la grande plaine où n'apparaissaient, à l'horizon, que les petits toits en équerre du hameau de Champ-le-Bœuf, derrière les broussailles.

« Hé! dit Laurent en s'arrêtant, c'est vous, brigadier! Vous attendez un contrebandier, sans doute... Comment va Catherine? »

Dans ce moment, il s'aperçut que le vieux soldat était tout pâle.

« Tout va bien, répondit Thévenot, chez nous tout va bien, monsieur le docteur. Mais... mais vous savez les bruits qui courent?

— Quels bruits? demanda Laurent, devinant toute la vérité.

— Les bruits de Paris... De vilaines affaires pour les républicains... Je me suis laissé dire que plusieurs du pays sont partis... Oui, plusieurs... et ils ont bien fait... à leur place, je serais aussi parti, moi! »

Un trouble profond se trahissait dans l'accent et le geste du brave homme.

« Mais, dit Laurent, quand on n'a pas de crime sur la conscience, on reste; les lois nous protégent.

— En temps de guerre civile, dit le brigadier, il n'y a pas de lois. »

Et comme Laurent le regardait d'un œil pénétrant, tout à coup, après avoir encore promené ses regards au loin, se penchant et le saisissant au bras, le vieux soldat, d'une voix haletante, étouffée, s'écria :

« Sauvez-vous... Sauvez-vous! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Laurent comprit qu'il avait ordre de l'arrêter.

« C'est bien, brigadier, dit-il en pâlissant à son tour ; vous avez un mandat d'amener contre moi ?

— Oui ; dans quelques heures, je dois aller vous prendre... à la nuit... Mais vous serez parti... vous aurez déniché... Tenez, voilà votre chemin, dit-il en indiquant la route du Hôwald, sous bois... J'attendrai longtemps, jusqu'à minuit... Vous aurez six heures d'avance... Vous aurez passé la frontière au petit jour. »

Tandis qu'il parlait, Laurent, tout pensif, se représentait la scène terrible, si l'on venait l'arrêter chez lui : les cris, le désespoir de sa femme, le déchirement de la séparation, et les curieux, dehors, attirés par le bruit, venant assister à son départ ; il se dit :

« Je n'irai pas. »

Mais il ne voulait pas se sauver non plus, il avait pleine confiance dans la justice de sa cause, et il répondit :

« Brigadier, je ne me sauverai pas... Je n'ai pas commis d'action dont je ne puisse répondre devant n'importe quel tribunal. Je me défendrai... J'appellerai mes ennemis en témoignage, s'il le faut, même Gaspard Fix ! et tous seront forcés de reconnaître que je suis un citoyen honnête et utile ; ma réputation d'honneur est hors d'atteinte... Marchons donc... escortez-moi... Je vous suis.

— Moi !... moi, vous escorter comme un voleur, s'écria Thévenot, jamais ! Vous ferez ce que vous voudrez, mais, au nom du ciel, encore une fois, sauvez-vous ! »

Et il partit seul, ventre à terre, dans la direction de Vandeuvre.

Laurent tourna bride et le suivit ; il aurait cru faire injure à la patrie, à toute la nation, de croire une seconde qu'elle laisserait traiter ses plus honorables citoyens comme des scélérats ; il se disait que tout cela ne pouvait durer que peu de temps, et que les hommes de cœur devaient aux autres l'exemple du courage et de la confiance.

La voiture trottait ; trois quarts d'heure après, à la nuit close, Laurent s'arrêtait devant l'escalier de la gendarmerie ; il attachait son cheval au grillage de la rampe et montait les marches du vestibule. Comme il entrait dans la salle en bas, où logeait Thévenot avec sa famille, le brigadier était debout auprès du bureau, à côté du gendarme Klein en train d'écrire sur un registre. Catherine et les enfants se trouvaient aussi là, dans le fond de cette pièce assez grande, réunis autour du petit poêle, où bouillonnait la marmite.

A la vue du docteur, les traits de Thévenot se décomposèrent ; il parut consterné, et seulement au bout de quelques instants, il bégaya :

« C'est vous, monsieur le docteur, j'ai l'ordre de vous arrêter !...

— Je le sais, répondit Laurent tout ému... Un vieil ami, un brave homme, employé dans l'administration supérieure, m'en a prévenu ce matin ; il me disait de me sauver, mais j'aime mieux me constituer prisonnier, n'ayant rien à me reprocher. »

Klein le regardait tout surpris ; et Thévenot, d'une voix enrouée, dit :

« C'est bien, monsieur le docteur, vous êtes mon prisonnier. Ecrivez, Klein, que M. Laurent est venu se constituer lui-même... C'est une bonne note... écrivez ça... Ceux qui se constituent prisonniers, au lieu d'attendre qu'on les arrête, sont presque toujours d'honnêtes gens, accusés injustement. Asseyez-vous, monsieur le docteur, je réponds de vous, maintenant ; vous n'aurez pas d'autre prison que ma chambre, jusqu'à demain à quatre heures, où nous vous emmènerons au chef-lieu. Je vous escorterai moi-même.... oui... moi-même... pour empêcher que des lâches vous insultent en route. »

L'émotion étouffait la voix du vieux soldat, et son regard, plein de reproches, était trouble...

Catherine, elle, dans son coin, la figure dans son tablier, sur les genoux, sanglotait tout bas.

Klein écrivait. Toute la brigade de Vandeuvre connaissait le docteur qui avait rendu la vue à Catherine, et tous les gendarmes, depuis l'arrivée du mandat d'amener, formaient des vœux pour sa fuite ; Klein était donc aussi ému. Ayant écrit sa note, il se leva en disant :

« Nous sommes tous chagrins, monsieur le docteur, de ce qui vous arrive... Oui, ici j'ose bien le dire, c'est un malheur terrible d'avoir des ordres contre des hommes comme vous, c'est pire que d'aller au feu. »

Là-dessus il sortait, lorsque le brigadier lui dit :

« Klein, vous irez chercher une voiture couverte ; vous entrerez le cheval du docteur à l'écurie. Vous donnerez le fourrage demain matin, une heure avant le départ ; il faut que nous soyons en route au petit jour. »

Et le gendarme étant sorti, Thévenot, regardant celui qu'il aurait tant voulu sauver, s'écria :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« J'ai fait ce que j'ai pu... J'ai même oublié mon devoir, ce qui ne m'était jamais arrivé dans ma vie, mais vous n'avez pas voulu en profiter; vous êtes un trop brave homme, monsieur le docteur. Est-ce que vous permettez que je vous embrasse ? »

Ils s'embrassèrent.

Les enfants autour du poêle regardaient tout étonnés cette scène étrange, que les plus petits ne pouvaient comprendre ; mais, entendant pleurer leur mère à chaudes larmes, ils se mirent tous à sangloter, et la salle fut remplie de gémissements.

Thévenot conduisit le docteur dans la chambre à côté, dont la haute fenêtre sur la rue était grillée.

Vous aurez sans doute à écrire, lui dit-il; dans des moments pareils, on a toujours quelque chose à écrire.... Voici du papier.... voici de l'encre et tout ce qu'il faut.... Et puis, si vous êtes trop fatigué, voilà mon lit. »

Il sortit, et Laurent écrivit deux longues lettres : l'une à sa femme, pour la rassurer sur les suites de son départ, disant qu'il s'était constitué prisonnier afin de prévenir son arrestation, mais que sa captivité ne serait pas longue, qu'il avait des amis pour le défendre, et la suppliant de prendre courage, de ne pas trop se désoler, etc.; l'autre à son confrère Thiébaut, médecin à Oudelmont, pour le charger de sa clientèle, lui donnant la liste de ses malades, ses appréciations sur chacun d'eux, la période de leur maladie, le traitement qu'il avait suivi.

Il était une heure du matin lorsque, épuisé de fatigue et d'émotions, il se jeta sur le lit du brigadier.

Thévenot, dans la salle à côté, allait et venait, son pas lent et grave s'entendait seul dans le silence; dans le fond de la cour, où se trouvaient les écuries, les chevaux piétinaient d'instant en instant. C'était tout. Les enfants étaient allés dormir.

A cinq heures, Laurent s'éveilla au passage d'une voiture dans la rue; il entendit un cliquetis d'armes; son escorte s'apprêtait à monter à cheval. Thévenot alors parut en grande tenue. Le docteur venait de se lever.

« Je suis prêt, » dit-il en s'enveloppant dans son manteau.

Il suivit le brigadier dans la salle à côté. Catherine, qui n'avait pas dormi, l'attendait; elle se mit à genoux et lui prit la main pour la baiser, sanglotant amèrement, sans prononcer une parole.

Laurent la regardait, tout pâle. Il la releva et l'embrassa en disant :

« Du courage, Catherine, du courage.... Ne pleurez pas trop.... votre vue est faible.... Soyez heureux tous.... vous êtes de braves gens. »

Cinq minutes après, la voiture était en route, entre les gendarmes. Quelques bonnes gens de Vandeuvre, regardant à leur fenêtre, pensaient :

« C'est un brigand qu'on emmène ! »

XV

Pas un tribunal régulier n'aurait condamné Laurent, car il n'avait commis ni crime, ni délit; lui et des milliers d'autres citoyens honnêtes, laborieux, utiles, auraient été rendus en peu de temps à leurs familles; mais Bonaparte, Morny, Saint-Arnaud, Magnan et tous les héros du coup d'État le savaient bien; aussi, la première chose qu'ils firent, ce fut de remplacer les tribunaux par des commissions militaires et des commissions mixtes « procédant administrativement », comme on disait, et vous expédiant sans forme de procès, sous prétexte que vous étiez dangereux, soit à Lambessa, soit à Cayenne.

Quatre-vingts représentants républicains avaient été d'abord expulsés de notre territoire, avec défense d'y remettre les pieds, sous peine d'être transportés; et, dans la seconde quinzaine de décembre, des convois de femmes, d'enfants, de vieillards, de malheureux innombrables enchaînés comme des assassins, sillonnèrent le nord et le midi de la France, pour être embarqués au Havre, à Brest ou ailleurs.

Le docteur Laurent était dans le nombre; quelques scélérats, réunis soi-disant en conseil, l'avaient déclaré dangereux, et l'on put lire alors son nom dans la liste sans fin des victimes.

Quelques départements du Midi, les Basses-Alpes, Vaucluse, l'Ardèche, la Drôme, s'étaient soulevés à la nouvelle du guet-apens; on mit trente-deux départements en état de siége, « pour leur appliquer la loi martiale. » Enfin, les braves dévoués au prince sauvèrent la société. L'archevêque de Paris chanta le *Te Deum*, à Notre-Dame, en l'honneur de celui qui venait de violer son serment ; les aigles furent rétablies sur nos drapeaux, à la place du vieux coq gaulois, qui « vit, comme disait Bonaparte, sur le fumier, » tandis que l'aigle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vit au milieu de la charogne, ce qui est bien plus noble. Le prince-président alla s'installer aux Tuileries ; et, comme il tenait à faire endosser au peuple la responsabilité de son coup d'État, les élections par *oui* et par *non* eurent lieu tout de suite, sous la direction des préfets, des sous-préfets, des gardes champêtres, des maires dont quelques-uns prenaient des poignées de bulletins dans la boîte, au hasard, et mettaient des poignées de *oui* à la place, pour être plus sûrs qu'il ne s'y trouverait pas de *non*. Cela les faisait rire comme des bossus ; et si quelqu'un avait osé réclamer, sa place au violon était toute prête, et puis dans la chaîne des transportés ! En même temps, les arrestations redoublaient. Par ce moyen. Louis Bonaparte eut 7,439,216 voix pour lui, et seulement 646,737 contre.

Alors, un des présidents de sa commission consultative lui fit un beau discours qu'on peut encore lire au *Moniteur :*

« Prenez possession, prince, du pouvoir qui vous est si *glorieusement* déféré ; servez-vous-en pour développer, par de sages institutions, les lois fondamentales que le peuple lui-même a consacrées par ses votes. Rétablissez en France le principe d'autorité, etc. »

Il était aussi question, là dedans, de rétablir la morale. Je ne me rappelle pas bien aujourd'hui ce que le prince-président répondit; c'est pourquoi j'aime mieux parler de sa Constitution, qui fut promulguée le 14 janvier, environ un mois après le plébiscite ; le peuple l'avait acceptée d'avance, sans la connaître, et lui avait donné un blanc-seing. Donc le prince commençait par dire que sa Constitution garantissait les grands principes de 89, savoir : la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile, le droit de réunion, le secret des correspondances, la liberté de la presse, enfin tout ce qu'il venait de fouler sous ses pieds.

Ensuite il rétablissait le Sénat, gardien des libertés publiques, pour s'opposer à la promulgation des lois votées légèrement par le Corps législatif, et pour recevoir les pétitions des citoyens.

C'est lui, naturellement, qui nommait les sénateurs, parmi les plus vertueux citoyens. Maître Fix ne pouvait pas manquer d'en être, tôt ou tard !

L'Assemblée législative votait les lois sur sa proposition, et le conseil d'État l'aidait de ses lumières.

Quant à lui, sa Constitution le nommait pour dix ans président de la République; elle lui donnait le commandement de toutes les forces de terre et de mer, le droit de faire la paix et la guerre, de faire les traités d'alliance et de commerce, de faire les règlements pour l'exécution des lois; elle lui donnait la sanction et la promulgation.

Il avait aussi le droit de grâce.

C'est à lui que les fonctionnaires devaient prêter serment, et non au pays. Elle lui donnait aussi, cette bonne Constitution, le droit d'ouvrir, par un simple décret, des crédits extraordinaires en dehors du budget voté par le Corps législatif; on peut dire que c'était une Constitution libérale envers celui qui l'avait faite !

Enfin, cette Constitution le déclarait responsable; il devait bien rire en se déclarant responsable, lui qui s'était moqué de Dieu et des hommes.

Le résumé de tout cela, c'est qu'il regardait les Français comme des bêtes, et qu'il les traitait en conséquence. Chacun voit clairement quelle espèce de gouvernement c'était; les autres explications sont inutiles, je reviens donc à notre histoire.

Qu'on se figure avec quelle satisfaction maître Gaspard, Frionnet, Couleaux et les autres amis du *Mouton-d'Or* virent s'élever un gouvernement pareil; ils reconnurent, au premier coup d'œil, que tous les intrigants, tous les êtres sans scrupules allaient nager dans l'abondance; qu'on pourrait tout faire, tout risquer, tout happer, en se tenant ferme avec le gouvernement, en le soutenant aux élections, en le glorifiant dans tout ce qu'il voudrait entreprendre. Et c'est le jour de la promulgation de la nouvelle Constitution qu'il y eut une fête au *Mouton-d'Or !* Comme l'Assemblée législative était dissoute et qu'il allait falloir bientôt en nommer une autre, MM. Fix et Frionnet faisaient éclater leur zèle et leur enthousiasme, le champagne sautait, les toasts au prince, à sa glorieuse famille, aux hauts dignitaires de l'État retentissaient. Maître Gaspard, qui s'était vite appris à faire des discours à la Chambre, étonnait tous ses convives par son éloquence; il arrondissait ses phrases, il se développait dans des tournures ronflantes; on aurait dit qu'il avait appris autre chose que le patois dans sa jeunesse, tant sa bouche était pleine d'expressions sonores et choisies. M. Couleaux, l'oreille penchée, n'y pouvait plus rien comprendre, et disait à ses voisins :

« Quel homme !... quel esprit supérieur ! »

Qui se serait imaginé que maître Gaspard avait fait retentir autrefois une cave du bruit de son marteau, en enfonçant des douves, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que sa large échine s'était courbée sous un tendelin ?

Frionnet, non moins surpris de ses facultés oratoires que M. Couleaux, se sentait embarrassé de lui répondre, tout court, par un « oui, monsieur le député » ; il aurait voulu l'appeler tout de suite « Mon Excellence ! » car à quel degré de splendeur ne pouvait pas s'élever un tel génie, dans des circonstances aussi favorables ! Sa dynastie était en quelque sorte fondée ; elle allait étendre au loin ses racines, ou, pour mieux dire, ses suçoirs ; et ces agrandissements probables, certains, paraissaient aussi naturels que si Fix, rejeton d'un marchand de balais du hameau de Champ-le-Bœuf, fût descendu de Hugues Capet ou de Charlemagne. Décidément, le principe d'autorité se perd.

M. Thomassin, apprenant chaque jour l'influence et la prospérité croissantes de son rival politique, en desséchait. Il se promenait tout pensif, rêvant aux vicissitudes humaines. L'idée lui était venue cent fois de formuler une adhésion éclatante au nouveau gouvernement, et de déclarer avec M. de Montalembert que son choix était fait ; qu'après les grands services rendus par Louis Napoléon à la cause de l'ordre, de la morale et de la religion, après l'avoir vu rétablir le pape par les armées françaises et remettre l'Église en possession de ses conciles, de ses synodes, de la plénitude de sa dignité, et se signaler encore plus en garantissant la liberté de l'enseignement aux corporations religieuses, il aurait cru manquer à sa conscience de ne pas venir, franchement et loyalement, prendre sa part du gâteau, non-seulement comme homme politique, mais encore comme conservateur. Il pensait éclipser ainsi, du coup, maître Gaspard, mais, sans doute, il se trompait ; Louis Bonaparte ne se souciait guère de l'aristocratie bourgeoise, il faut le reconnaître ; les anciens serviteurs de Louis-Philippe, sauf quelques hautes capacités démontrées et bien établies, lui paraissaient un maigre gibier.

Une fois qu'il eut mis la main sur les biens de la famille d'Orléans, malgré les clameurs de tous les monarchistes constitutionnels, réclamant au nom de l'inviolabilité de la propriété, son affaire lui parut faite de ce côté ; les épaves de ce parti ne le tentaient pas. Ce qu'il lui fallait à lui, c'était de la vieille noblesse appuyée sur le clergé, et puis des maîtres Gaspard, des hommes nouveaux, dignes de le comprendre et capables de le seconder.

Donc, le pauvre M. Thomassin était dans une complète illusion. L'ancien préfet, l'ancien recteur, tous les vieux hôtes de Tiefenthâl, étaient à Paris, se donnant du mouvement pour attraper quelque bonne place. Il se trouvait seul avec Mme Reine ; son vieil ami de Muleroy lui-même, dont les conseils étaient fort appréciés au quartier général de la jésuiterie, trouvait à peine le temps de lui écrire tous les quinze jours un billet humoristique, pour l'engager à prendre patience. *Sic transit gloria mundi !* lui répétait sans cesse M. le curé de Tiefenthâl, consolateur des affligés et le seul ami qui ne l'eût pas abandonné dans ce délaissement général.

A force de tarder, ce pauvre M. Thomassin perdit toutes les bonnes occasions de se remettre en scène. Il lisait chaque jour au *Moniteur* les décrets du prince-président, rétablissant les ministères d'État et de police, créant la médaille militaire, pour ne pas donner la croix à des caporaux, à des sergents, et maintenir les distances ; rétablissant les titres de noblesse, — en vertu des principes de 89 ! — prescrivant un costume spécial à chaque classe de fonctionnaires, depuis le garde champêtre jusqu'au sénateur, pour éviter toute confusion à l'avenir.

Sa désolation fut grande en lisant un beau matin la liste des nouveaux conseillers d'État, lesquels devaient jouir d'un traitement de vingt-cinq mille francs et d'une considération proportionnée à la somme ; il aurait bien voulu donner des conseils à ce prix ! Et puis un autre jour, en lisant les noms des premiers membres du Sénat, — rien que des marquis, des comtes, des ducs, des barons de l'ancienne et de la nouvelle noblesse, qui ne s'étaient pas fait tirer l'oreille, le prince s'étant réservé de leur accorder des donations de quinze à trente mille francs, sans parler des bénéfices qu'un bon nombre allaient faire, en inscrivant leurs noms à la tête d'entreprises nouvelles en tout genre, lignes de chemins de fer, institutions de crédit, etc., etc. — quelle ne fut pas la surprise de M. Nicolas Thomassin, de voir figurer en première ligne le nom de son ami Muleroy !

Il en fut tellement frappé, que ses genoux en tremblaient et qu'il tomba dans son fauteuil en murmurant :

« Reine, Reine, je viens de lire dans la fournée de sénateurs le nom de notre ami Muleroy. Ah ! qu'il nous a trompés !... C'est à lui que je dois en partie la funeste résolution de me tenir à l'écart ; ses grands sentiments, ses principes inflexibles m'avaient convaincu, et le voilà, le voilà sous la livrée de cet aventurier, avec les Gaspard Fix, lui un noble de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vieille roche : habit de velours bleu, rehaussé de palmes en or, l'épée à poignée de nacre au côté, l'aigle impériale en coquille. Décidément, tous ces légitimistes sont des jésuites !..... »

Après ce coup, M. Nicolas Thomassin fut tellement découragé, qu'il ne donna pas suite à son projet de se mettre sur les rangs pour la députation, et maître Gaspard Fix, sans concurrents sérieux, passa avec une majorité proportionnée à celle qu'avait obtenue Louis Bonaparte.

Il n'avait pas non plus négligé les moyens nécessaires; il avait eu l'appui du préfet et des autres agents du pouvoir; mais cette élection hors ligne lui fit grand honneur ; il fut considéré dès lors comme l'homme indispensable de l'arrondissement, disposant de toutes les voix, un solide appui de l'ordre, un digne représentant de la démocratie césarienne.

Son unique chagrin était d'avoir une femme aussi bête, qui ne faisait que pleurer du matin au soir en pensant au beau-frère Laurent, qui se trouvait en Afrique, en train d'arracher des palmiers nains, et à sa sœur Jeanne, qui s'était vêtue de noir comme une veuve, depuis l'enlèvement de son mari. Souvent il en parlait à Frionnet et lui disait :

« Ah ! quel malheur d'être attaché pour la vie à de pareilles brutes, qui ne peuvent se faire une raison, ni comprendre la différence des situations ; on devrait rétablir le divorce !... Tenez, Frionnet, je ne suis heureux que loin d'ici, loin de cette bourrique, dans mon banc de député. Ah ! c'est là que je respire ! et maintenant surtout que nous allons être entre honnêtes gens, sans mélange de Cavaignac, de Grévy, ni d'autres gueux de cette espèce. Oui, nous allons être maintenant comme entre frères, et nous vous mènerons les affaires rondement; je vous en réponds... vous verrez ça. »

Il partit de la Neuville le 15 mars, et, comme il le dit à tout le monde, tant son indignation contre Simone était grande, ce fut le plus beau jour de sa vie.

XVI

On n'a pas oublié qu'après un grand voyage dans le Midi et son discours à Bordeaux, déclarant « que l'Empire c'était la paix ! » Louis Bonaparte, rentrant à Paris sous des arcs de triomphe, harangué par tous les corps constitués et supplié par ses compères de reprendre la couronne, le sceptre et les abeilles d'or de son oncle, consentit à monter sur le trône de Charlemagne. Le Sénat ayant proposé la chose, il la fit voter par le peuple réuni dans ses comices, et obtint cette fois 8,824,189 suffrages. En conséquence de quoi le prince-président de la République s'appela Napoléon III, et s'adjugea, par un sénatus-consulte du 11 novembre 1852, une modeste dotation de 25 millions par an, non compris la jouissance des palais, des châteaux, des domaines attachés à la couronne, ni les dotations de l'oncle Jérôme, du cousin Napoléon, de la cousine Mathilde, des Bonaparte Lucien, Murat, etc., formant un chiffre rond de soixante et dix millions par an.

Quand on veut avoir des aigles, ça se paye ! Bienheureux encore quand ça ne vous coûte pas des provinces et des milliards à la fin du compte.

Mais en voilà bien assez sur ces gens, revenons à maître Gaspard.

Il était donc là-bas en train de voter *oui*, toujours *oui !*... de tripoter, d'aller aux invitations des ministres, des hauts dignitaires, des princes, d'arrondir ses gros mollets dans des bas de soie, de s'épanouir sous des lustres, de demander, de demander, de demander des autorisations et des priviléges, de s'associer avec des filous de haute volée, pour piper l'argent des imbéciles. Au lieu de Frionnet, il avait alors pour compère Sabouriau ; son nom figurait en tête de plusieurs sociétés de crédit. Naturellement ces sociétés, établies pour prêter de l'argent et n'en ayant pas, étaient d'abord forcées d'en emprunter, ce qu'elles faisaient d'une façon assez comique. Le gouvernement les autorisait à vendre quatre ou cinq cents francs pièce, de petits carrés de papier qui ne valaient pas un centime. Ces petits carrés de papier s'appelaient des actions; ils étaient cotés à la Bourse et devaient rapporter, au dire des administrateurs, dix, quinze, vingt pour cent. Cela s'appelait dividende. Tant qu'il se présentait des acheteurs, les petits carrés de papier montaient à la Bourse, les caisses de la société se remplissaient d'écus et l'on payait de gros dividendes aux actionnaires, pour en attirer d'autres; mais, quand les petits carrés de papier étaient vendus, ou que les gens n'en achetaient plus, ils tombaient à zéro; ceux qui ne s'en étaient pas débarrassés se trouvaient ruinés à moitié, aux trois quarts, tout à fait; ceux qui les avaient vendus pendant la vogue, en hausse, se trouvaient enrichis.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La principale affaire dans ce genre d'entreprise, on le voit, était d'abord d'inspirer confiance à des quantités de gens; il fallait de grands noms à la tête de la société, des noms de riches banquiers, de sénateurs, de députés, de vieux nobles, etc. Maître Gaspard, en compagnie de grands seigneurs, de hauts dignitaires et de descendants des croisés, ne prêtait que son nom et ne courait aucun risque; les administrateurs de toutes les compagnies, n'étant pas responsables de leur gestion, dans leur fortune, d'après la loi, quand la caisse était vide, ces messieurs s'en allaient les poches pleines, sans même tirer un coup de chapeau aux actionnaires qu'ils avaient mis sur la paille.

M. Gaspard Fix, député, officier de la Légion d'honneur, sa croix imprimée sur les annonces et les prospectus, à côté de son nom, faisait bonne figure au milieu de toutes ces illustrations; l'honneur de ces gens était au-dessus de tout soupçon, leur moralité sans tache était garantie par l'État, qui les avait élevés aux plus hautes dignités; donc tout allait bien; il ne s'agissait pour lui que d'empocher d'abord quelques centaines d'actions libérées, qui ne lui coûtaient pas un sou, et puis de profiter de la hausse pour les vendre au plus vite le plus cher possible.

Il avait en outre sa brasserie, qu'il avait agrandi considérablement, et ses débits de bière à Paris. Frionnet gérait l'entreprise, qui marchait on ne peut mieux; étant intéressé dans les bénéfices, l'huissier y mettait tous ses soins et s'arrondissait à son tour.

« Quand M. Fix sera nommé sénateur, se disait-il quelquefois, je me mettrai sur les rangs pour la députation. J'irai aussi là-bas voter *oui*, toujours *oui*, pour qu'on m'accorde tout ce que je demanderai! »

En attendant, il activait l'émission des actions recommandées par maître Gaspard; il avait ouvert un bureau pour recevoir les espèces sonnantes en échange des petits carrés de papier, et souvent le soir, voyant sa caisse pleine d'écus et son portefeuille gonflé de billets de Banque, il partait d'un immense éclat de rire et s'écriait effrontément :

« Que les gens sont bêtes, mon Dieu! »

Nos pauvres paysans, qui n'avaient eu confiance jusqu'alors qu'à ce qui se palpe, et qui demandaient des cautions et des hypothèques à leurs voisins, et même à leurs plus proches parents, pour leur prêter quelques écus, ces malheureux imbéciles commençaient à s'abandonner à l'amour du papier, en considération des gros dividendes, qu'on faisait miroiter devant leurs yeux, comme on montre aux rats un morceau de lard au fond d'une attrape; ils en perdaient l'esprit, ils vidaient le vieux pot de terre, le vieux bas caché dans le fond de l'armoire, où s étaient entassées sou par sou, liard par liard, leurs économies, celles du père et du grand-père, pour avoir deux ou trois de ces bonnes actions vantées par M. Frionnet et signées par M. Gaspard Fix, député, officier de la Légion d'honneur.

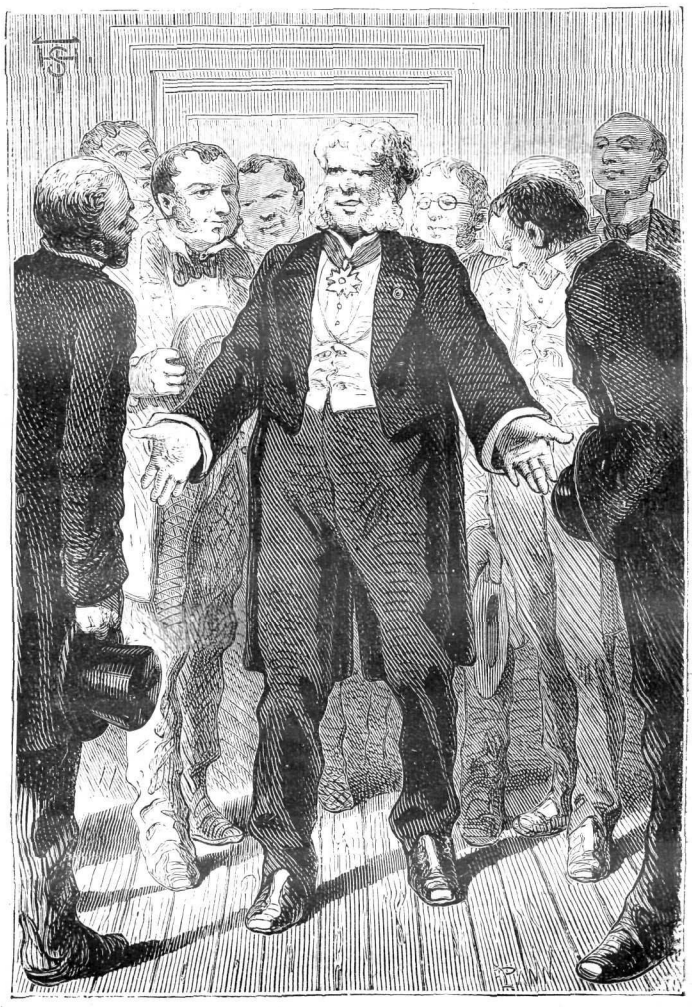
C'était le temps de la rage des spéculations, le temps du rétablissement des loteries, le temps des mines d'or de la Californie, le temps de la roulette, du jeu, des entreprises véreuses, des spéculations fantastiques, des sociétés de tonte sorte! Le temps où les plus pauvres vendaient leur bout de champ pour jouer à la hausse et à la baisse; où l'on ne lisait plus que le cours de la Bourse; où l'on apprenait chaque matin que tel notaire, considéré comme le plus honnête homme de l'endroit, venait de lever le pied, en précipitant des centaines de familles dans la misère; le temps de la débauche, du luxe effréné, de toutes les saletés, de toutes les lâchetés, de toutes les turpitudes honorées, pourvu qu'on eût gagné de l'argent; enfin le temps des tripoteurs, des mouchards, des aventuriers et des filles de joie!...

Tout était à l'encan, la police connaissait le tarif de toutes les vertus; et cela grandissait de jour en jour. Les journaux ne parlaient plus que de fêtes, de bals, de toilettes, de réceptions à la cour; ils étaient pleins de ces descriptions babyloniennes, où le givre des diamants et les plumets frissonnants de rubis vous tiraient les yeux de la tête.

Et dans ce temps parut un livre terrible, un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, les *Châtiments*, de Victor Hugo; il brilla comme un éclair, précurseur de la foudre, au milieu de cette nuit noire des consciences. Ce livre sublime aurait peut-être arrêté la grande bacchanale, si la police de Bonaparte ne s'était dépêchée de lui fermer la frontière, de le proscrire, de traquer les exemplaires qui circulaient secrètement. Les journaux n'en dirent rien, et l'abomination continua jusqu'à la fin finale prédite par Hugo, c'est-à-dire la ruine, le déshonneur et la honte.

Voilà comment les gouvernements despotiques éclairent le peuple; tout ce qui peut lui relever le cœur, tout ce qui peut lui découvrir l'abîme, ils le proscrivent, soit ouvertement, soit en secret; mais cela n'empêche pas la justice de faire son chemin, et plus elle a marché lentement, plus elle est impitoyable.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Maître Gaspard venait se reposer de ses fatigues (p. 81).

Les fonctionnaires de l'Empire et ses journaux continuèrent donc de célébrer plus que jamais la grandeur et la prospérité de la France.

Des milliers de gens, ruinés par le jeu, disparaissaient tout à coup; on ne savait ce qu'ils étaient devenus. D'autres, qu'on avait rencontrés traînant la semelle sur les marches de la Bourse, et tâchant de piper quelques centimes pour déjeuner et prendre leur mazagran, passaient un beau matin devant vous en calèche découverte; ils avaient leur hôtel, leur écurie, leurs danseuses! Et devant une vitrine du boulevard, à Paris, on voyait s'amasser du matin au soir un tas de gens de toute condition, regardant, les yeux fixes, tout pâles, la bouche béante; il y avait là des ouvriers, des paysans, des bourgeois; et quand vous vous approchiez pour voir ce qu'ils regardaient ainsi, c'était le lingot d'or de cinq cent mille francs de la grande loterie, que l'on pouvait gagner pour vingt sous! une grosse barre de métal jaune et gris. Voilà ce qu'ils regardaient, voilà ce qu'ils trouvaient plus beau que la morale, que la justice, que la vertu, que tous les chefs-d'œuvre du monde. Des paysans arrivaient du fond de la province pour contempler le lingot; cela remplaçait la liberté!

Bonaparte avait réduit un peuple intelligent et fier au culte du veau d'or; il lui avait inoculé la fièvre putride du gain sans travail et de la jouissance à tout prix.

Cela dura longtemps.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était le Docteur Laurent. (p. 85).

Les années se suivaient sans rien y changer. On apprenait de temps en temps ce qu'on appelait les événements politiques : le mariage de Sa Majesté avec Mlle Eugénie de Montijo ; la nouvelle étiquette ordonnant aux bourgeois admis à la cour, de porter l'habit vert de la livrée impériale ; les réceptions, les emprunts, les fêtes : la guerre de Crimée, qui nous a coûté cent mille hommes et des centaines de millions, sans autre bénéfice pour le pays que de gagner l'alliance anglaise à la nouvelle dynastie, et de jeter les Russes dans les bras de nos ennemis mortels, les Prussiens !...

Quant aux élections, où les candidats étaient forcés de prêter serment d'avance et par écrit, — quant aux élections, avec la recommandation de l'Empereur et l'appui des préfets, c'était une véritable farce. Le suffrage universel s'en allait ; ceux-là seuls votaient par ordre, qui voulaient avoir des places, ou qui craignaient les tracasseries de la police. Les républicains s'abstenaient, au moins le plus grand nombre, et les journaux étaient forcés de recommander aux gens d'aller voter.

Maître Gaspard, lui, venait se reposer de ses fatigues à la Neuville, après chaque session, toujours plus gras, toujours plus gai, toujours plus riche ; et son fils Michel avait aussi toujours de plus beaux chevaux, il faisait toujours mieux claquer sa cravache ; c'était un grand garçon en veste de chasse et petite casquette de cuir bouilli ; il amenait en vacances des camarades de collége, qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

couraient au bois, sonnaient du cor, chassaient, enfin menaient joyeuse vie. Pendant deux mois, ce n'était que noces et festins au *Mouton-d'Or*. Quelques bons paysans venaient se plaindre à M. le député qu'on avait foulé leurs récoltes; d'autres disaient qu'on avait séduit leurs filles; maître Gaspard faisait mine de se fâcher, il promettait à ces gens de tancer le garçon, et se dépêchait d'étouffer l'affaire au moyen de quelque légère indemnité; mais dans le fond les exploits de son fils le faisaient rire.

« C'est un gaillard, se disait-il, un fameux gaillard! »

Et quant à la mère Simone, n'ayant jamais eu voix au chapitre, elle baissait la tête et se contentait d'aider en cachette les victimes de son fils.

Au fait, Michel était le seigneur du pays. Faxland, tout fier de son élève, lorsqu'il le voyait filer sur la route à francs étriers avec ses camarades, l'admirait et s'écriait, les yeux humides :

« C'est un vrai hussard!.... Il aime les chevaux, le bon vin et les jolies filles.... Il deviendra colonel pour sûr. »

Une seule chose ennuyait maître Fix dans son triomphe, c'était cette femme noire qui portait le deuil de son mari, M. Laurent, encore vivant en Afrique au bout de six longues années. De la voir là, juste en face, derrière sa fenêtre, en train de coudre, pâle comme une morte, et les dimanches aller prier à l'église, cela lui tournait le sang. Ayant appris que les fils de Laurent se distinguaient dans leurs études d'une façon extraordinaire, il avait voulu payer leur pension; mais Jeanne, au premier mot de Simone à ce sujet, malgré toute l'affection qu'elle portait à sa sœur, lui avait montré la porte en silence, et Simone était revenue dans le plus grand trouble, disant à Fix :

« Elle aimerait mieux vendre sa dernière chemise, que de rien recevoir de nous. »

En effet, Jeanne vendait ses biens l'un après l'autre, les champs, les prés du père Hardy, pour élever ses fils.

Ceux-ci venaient aussi passer leurs vacances à la Neuville. On ne pouvait voir de plus beaux garçons, ni de plus sérieux, de plus grands travailleurs; leurs distractions, leurs promenades mêmes tournaient au profit des études, car Georges, étudiant en médecine à Paris, herborisait tout le temps, et François, admis à l'École normale supérieure, le suivait, écoutant toutes ses observations, comme il eût fait avec leur père.

M. Fix, voyant ses bienfaits repoussés par cette famille, en était indigné.

« C'est de la race à Laurent, disait-il au compère Frionnet; ils suivront le même chemin, et finiront aussi par aller se promener quelque part!.. Vous verrez ça... je vous le dis!... »

Or, au bout de cinq ou six ans, Georges ayant terminé ses études de médecine, vint s'établir dans la maison de son père; et maître Gaspard, en vacances, un matin qu'il prenait le frais sous la tonnelle de son jardin, voyant passer derrière la haie en treillis ce jeune homme grave, l'air réfléchi, les lèvres serrées, allant visiter quelque malade aux environs, en fut tout saisi.

« C'est l'autre qui revient! se dit-il. Le gueux aurait pu se faire une clientèle à Paris; il a beaucoup de talent, à ce qu'on me racontait là-bas; il aurait gagné, au bout de quelques années, de l'argent comme un juif, et le voilà qui vient m'embêter ici... C'est un coup préparé... canaille!... »

Georges, en passant, l'avait aussi vu; et, le chapeau sur les sourcils, il avait passé, lui lançant ce regard froid de l'homme d'étude, qui vous juge et vous classe à l'instant. Maître Gaspard avait reconnu, dans ce coup d'œil, qu'il était classé fort bas, ce qui l'exaspérait encore davantage.

En rentrant, il avait parlé de la chose à Frionnet, disant :

« A la moindre mouche qui va piquer... si le monsieur dit un mot, un seul mot de politique... gare... il aura de mes nouvelles! »

Mais Georges ne s'occupait que de médecine; tous les anciens clients de son père lui revenaient; il avait la science et le jugement de Laurent; l'expérience seule lui manquait encore, il devait forcément l'acquérir par le travail et la pratique.

Ceci se passait en 1856. François, sorti de l'École normale, débutait dans le journalisme. Mauvais moment pour débuter, que le régime des avertissements et des communiqués; les organes indépendants étaient rares, mais François avait du courage, des convictions solides et l'idée fixe de venger son père. Il donnait des leçons particulières, en attendant le succès.

Jeanne, voyant ses fils établis, avait voulu rejoindre Laurent à Lambessa, mais il s'y était opposé formellement; on suivait ses ordres comme s'il eût été là.

C'est en ce temps, le 14 janvier 1858, qu'eut lieu l'attentat des quatre Italiens, Orsini, Gomez, Rudio et Piéri, contre Napoléon III.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les conspirateurs n'agissaient que pour eux, ils n'avaient point de complices en France. Louis Bonaparte ayant renversé la République romaine et rétabli le pape dans ses Etats, ils le considéraient comme un obstacle à l'affranchissement de leur pays, et voulaient s'en débarrasser. Bonaparte eut peur. Une quantité de républicains, étrangers à la tentative des Italiens, furent enlevés par la police et transportés sans jugement en Afrique; des journaux républicains furent supprimés. Mais la crainte suivait toujours l'homme de Décembre; il se mit en devoir d'apaiser ceux qu'il avait exaspérés, et l'année suivante, aux acclamations de toute la France, eut lieu la campagne d'Italie. Les victoires de Montebello, de Palestro, de Magenta, de Solférino, débarrassèrent une grande et noble nation de ses ennemis héréditaires; Venise seule resta sous les griffes de l'Autriche. Seuls aussi les cléricaux furent désolés de nos victoires; leur patrie à eux, c'est Rome, la Rome du pape. Ils travaillent pour Rome, parce que c'est de Rome qu'ils reçoivent leurs dignités, leurs priviléges et leurs ordres.

Ils criaient donc que le trône du saint-père allait être menacé par Victor-Emmanuel; et, pour les contenter, il fallut établir à Rome un corps d'armée; il fallut perdre la reconnaissance de l'Italie, afin de rassurer des gens qui n'ont de français que le nom.

Napoléon III se voyant acclamé par la nation, à la suite de cette campagne d'Italie, et voulant se donner des airs de force, de générosité, rendit le décret suivant :

« Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français, à tous présents et à venir, salut.

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. — Amnistie pleine et entière est accordée à tous les individus qui ont été condamnés pour crimes ou délits politiques, ou qui ont été l'objet de mesures de sûreté générale.

« Art. 2. — Notre garde des sceaux, ministre de la justice, et notre ministre de l'intérieur, sont chargés de l'exécution des présentes.

« Fait au palais des Tuileries, le 16 août 1859. »

Les plus illustres des exilés s'indignèrent avec raison qu'un tel personnage prétendît leur faire grâce, tandis qu'il aurait dû leur demander pardon à genoux de toutes les violations de droit et de justice commises; mais un grand nombre d'autres, épuisés par la souffrance et la misère, presque tous ceux qui restaient de Cayenne et de Lambessa, profitèrent de ce décret pour revoir la patrie avant de mourir.

XVII

Le retour de M. Gaspard Fix à la Neuville aux vacances d'automne, en cette année 1859, fut un véritable triomphe. M. le maire Périola, tout le conseil municipal en corps allèrent lui présenter leurs félicitations sur la politique de la Chambre, et leurs hommages.

Il reçut ces messieurs avec un sourire de bienveillance, dans la grande salle du Casino, dont il avait fait depuis deux ans un salon de réception. Le maire était embarrassé de lui parler, il s'entortillait dans ses phrases; mais lui, le rassurant d'un geste plein de bonté, disait :

« C'est bien, monsieur le maire, je comprends votre émotion, elle est toute naturelle. Je suis heureux de recevoir votre visite, messieurs. Je vois avec plaisir que vos sentiments à l'égard de notre illustre souverain n'ont pas changé. C'est très-bien. »

Il poussa même la civilité jusqu'à reconduire ces messieurs au bas de l'escalier, dans le vestibule, et à serrer la main du maire, qui partit tout ému en disant :

« Quel homme! Et penser que j'ai l'honneur de m'asseoir dans le même fauteuil où il s'est assis, au conseil municipal!... C'est pourtant vrai, Frionnet!

— Oui, monsieur le maire. Aussi, à la première séance, je veux faire la motion que ce fauteuil soit mis dans les archives, tel qu'il est, sans en renouveler le cuir, comme on a fait au musée de Paris pour l'uniforme de Napoléon Ier. M. Gaspard est le Napoléon de la Neuville.

— Sans doute, sans doute, disaient les autres, vous avez une grande idée, monsieur Frionnet, il faudra délibérer là-dessus. »

Il est certain que maître Gaspard jouissait à la Neuville de la même autorité que Napoléon III à Paris; c'est à lui que remontait l'honneur de nos victoires de Crimée et d'Italie, comme s'il les eût remportées personnellement.

Il était aussi dans toute la plénitude de sa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

force; son teint, autrefois vineux, avait pris les tons bistres de la seconde jeunesse; ses petits yeux roux brillaient sous de gros sourcils grisonnants; sa grosse chevelure, quoique blanche, restait entière, rude, ébouriffée; son nez charnu commençait à se veiner de filets bleus et violets; quant à son aplomb, il n'avait fait que s'affermir depuis neuf ans; on sentait en lui l'étoffe d'un vrai sénateur; l'uniforme à palmes d'or et feuilles de chêne devait nécessairement aller à sa large et solide encolure. C'était un homme sûr de lui-même, ne redoutant aucune concurrence, et regardant ses anciens adversaires avec le plus profond dédain.

Un jour Frionnet lui ayant parlé de l'opposition de M. Thomassin, du blâme qu'il ne craignait pas de porter sur les derniers actes du gouvernement, des complications qu'il prévoyait avec le pape et les jésuites, maître Fix répondit d'un ton brusque :

« Qu'est-ce que M. Thomassin? Une vieille ganache orléaniste; un de ces bourgeois envieux et poltrons, toujours prêts à critiquer, à déblatérer en secret, à dire des *si* et des *mais*, comme des pies-borgnes, mais qui n'osent rien faire, rien entreprendre; qui tremblent toujours de se compromettre; enfin des intrigants sans courage, des renards qui aiment les poules, mais qui craignent encore plus la dent du chien. Nous connaissons ça! C'est bon à laisser dans son coin. Qu'il critique, qu'il rabâche, qu'est-ce que ça peut me faire? Je me rappelle que dans le temps ce M. Nicolas Thomassin me parlait de rétablir la noblesse au profit des gros bourgeois, au moyen du droit de tester, en rétablissant les substitutions, en invoquant la liberté du père de famille, enfin un tas de finasseries de jésuites, comme en ont tous ces prétendus libéraux. Il aurait fallu cinquante ans pour arriver à quelque chose, et Thomassin trouvait ça sublime. Pauvre diable!... Est-ce que nous avons besoin, nous autres bonapartistes, d'y aller par trente-six chemins? Il plaît à l'Empereur de rétablir la noblesse; — neuf millions de Français lui ont délégué leurs pouvoirs et leurs droits; — eh bien, il rétablit la noblesse purement et simplement. Le décret est fait, rédigé article par article, par le duc de Persigny; l'Empereur y mettra sa signature, et tout sera dit : les paysans resteront paysans, les ouvriers resteront ouvriers, les petits bourgeois resteront petits bourgeois; et tous les hommes capables, ayant donné des preuves de dévouement à la dynastie impériale, seront ducs, comtes, barons; ils feront souche. Ça n'est pas plus difficile que ça! Qui donc voudra s'y opposer? Les Thomassin! »

Il haussa les épaules.

« Est-ce possible? s'écria Frionnet. Comment! l'Empereur veut rétablir la noblesse?

— Oui, la chose est décidée. On n'attend qu'une occasion favorable.... Quand le moment sera venu, l'Empereur signera le décret, et tout sera dit! Moi, fit-il après un instant de silence, en posant sa large main sur son estomac et regardant l'huissier stupéfait, je serai comte! »

Ce n'était pas pour rien que maître Gaspard faisait de grandes dépenses dans son domaine du Hôwald, relevant tout un corps de bâtiment, rétablissant les jardins et les jets d'eau du parc, et qu'il partait chaque matin pour surveiller en personne les ouvriers tapissiers, charpentiers, menuisiers, dirigeant tout avec son activité ordinaire.

Frionnet, qui tenait ses comptes, l'accompagnait assez souvent au château; et dans un de leurs voyages, vers le milieu du mois de septembre, il leur arriva quelque chose de surprenant.

Ils revenaient du Hôwald ensemble dans le cabriolet de maître Gaspard, attelé d'un cheval qui filait comme le vent. Le temps était beau, de grandes traînées d'or et de pourpre sillonnaient le ciel; il pouvait être six heures. Sur la grande route de Vandeuvre à la Neuville, ils aperçurent un homme qui marchait au loin devant eux.

Cet homme, vêtu pauvrement et coiffé d'un feutre gris tout usé, s'arrêtait de temps en temps pour regarder ou pour reprendre haleine : il s'appuyait sur un bâton, et maître Gaspard disait :

« Çà, c'est un mendiant, un de ces vagabonds qui courent le pays, sans autre moyen d'existence que la charité publique.

— Oui, répondait Frionnet; et quelquefois, quand les paysans sont aux champs, ils entrent dans les baraques et se font la charité à eux-mêmes, avec tout ce qui leur tombe sous la patte. »

En causant ainsi, ils se rapprochaient vite du malheureux; lorsqu'ils furent près de lui, ils se retournèrent par curiosité, pour voir la figure de cet homme.

C'était une figure longue, pâle, les joues creuses, la barbe toute blanche, les grands yeux luisants; la figure d'un homme très-malade, qui n'a plus guère de temps à vivre.

Et ni l'un ni l'autre ne dit rien! Ils avaient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pourtant reconnu tous les deux ce malheureux.

C'était le docteur Laurent, qui profitait de l'amnistie pour revoir le pays, sa femme et ses enfants.

Il était arrivé en chemin de fer jusqu'à Vandeuvre ; et, voyant le temps beau et doux, il s'était dit :

« Je ferai bien le chemin à pied.... J'irai les surprendre !... Et puis je reverrai les villages, ce beau pays où j'ai tant marché dans ma jeunesse ; je le reverrai encore une fois ! »

C'est ainsi que les deux compères avaient rencontré ce républicain incorrigible.

Au bout d'un quart d'heure, en rentrant à la Neuville, maître Fix ne put s'empêcher de dire :

« C'est pourtant ennuyeux que les honnêtes gens soient forcés de rencontrer sur leur chemin des revenants pareils, dont ils se croyaient débarrassés pour toujours. L'Empereur est trop bon !... Son décret est une faute ; quand on a fait quelque chose de juste, il faut s'y tenir. »

Frionnet ne dit rien ; il n'était pas aussi grand politique que M. Fix, et quoique les habitudes de sa profession ne l'eussent pas rendu tendre, il trouva cette réflexion bien dure. L'idée lui passa même par la tête que maître Gaspard était un scélérat, car Laurent ne lui avait jamais fait de mal, au contraire, il avait sauvé son fils. Ce ne fut qu'un éclair, il garda la réflexion pour lui, et répondit au bout d'un instant :

« Bah ! il n'en a plus pour longtemps, d'après sa mine.

— C'est égal, dit l'autre, il peut entraîner ses fils, il peut leur donner de mauvais conseils ; je suis sûr qu'il n'est revenu que pour ça. Si ce n'était pas pour ça, comment un homme aussi malade aurait-il eu le courage de se mettre en route ? »

Ils arrivaient alors devant la maison de maître Gaspard, et la conversation cessa.

M. Fix ne se trompait pas, Laurent n'était revenu d'Afrique que pour faire à ses fils et à sa femme des recommandations qu'il considérait comme de la plus haute importance. Une demi-heure après environ, maître Gaspard le voyait s'arrêter sur le seuil de sa maison en face et sonner.

Georges sortit, le père et le fils se reconnurent, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps embrassés ; puis ils entrèrent dans l'allée et la porte se referma.

Maître Gaspard avait vu cela froidement ; il tira ses rideaux et se mit à réfléchir.

Cependant une scène touchante et terrible se passait dans la maison du docteur ; Jeanne, Laurent et leurs enfants, réunis après huit ans, se tenaient embrassés, gémissant et pleurant comme des malheureux. Ils ne pouvaient se séparer.

Laurent avait ce bonheur suprême de retrouver des fils braves, dignes de lui, et leur pauvre mère, encore forte, malgré tant d'épreuves et de souffrances ; c'était un débordement de joie et d'attendrissement inexprimable.

Enfin, brisé d'émotion, il s'écria :

« Mes fils... Jeanne... un peu de courage... Ne pleurons plus ! Je viens vous dire adieu !... Vous le voyez... je suis bien faible maintenant... Il faut encore que je vous parle... vos cris... votre joie m'épuisent. »

Il s'assit, les regardant avec bonheur ; mais eux, frappés alors de sa pâleur, de sa faiblesse, restèrent silencieux, consternés. Georges, médecin comme son père, était atterré, muet d'épouvante, ne sachant que dire.

« Oui, fit le docteur, s'adressant à lui, tu vois, Georges, où j'en suis ! »

Le père et le fils se comprirent.

« C'est donc pour peu de temps que nous sommes ensemble, reprit Laurent ; je vous apporte le peu qui me reste de souffle et de vie... Oh ! ma bonne femme... Oh ! mes enfants !... »

Il leur tendait encore involontairement les bras, et comme ils l'embrassaient avec frénésie, essayant de se dégager, il disait :

« Non !... non !... C'est assez... assez... J'étouffe !... Laissez-moi vous parler encore... C'est pour cela que je suis venu. »

Et il s'évanouit.

Il fallut le porter sur son lit ; ses fils le déshabillèrent et le couchèrent. Jeanne, elle, n'avait pu bouger de la salle voisine, elle était à demi morte.

Longtemps après, Laurent s'éveilla, il vit ses enfants debout auprès de lui, qui lui tenaient les mains, et leur sourit en murmurant :

« Oui, tenez-moi ainsi, mes fils... cela me fait du bien... ne disons plus rien !... rien !... »

Il regardait la fenêtre de la petite chambre à coucher, où brillait un dernier rayon de soleil, et murmurait :

« Voilà comme j'étais il y a huit ans, avant l'attentat du Deux-Décembre. C'était le temps du bonheur... de la joie... Oh ! que je suis bien maintenant, et que de mauvais jours nous avons passés !... Le moment du repos approche. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Puis, se rappelant sa femme, il demanda tout bas :

« Ou donc est votre mère ? »

Jeanne venait de rentrer, et, la voyant au pied du lit, il dit en regardant leurs fils :

« Ce sont nos enfants, Jeanne, nos braves enfants ; nous ne mourrons pas tout entiers. »

Un long silence suivit ces paroles.

Les derniers reflets du jour caressaient le haut de la fenêtre, projetant sur les vitres l'ombre du feuillage, quand Laurent, qui semblait tout calme et rêveur, reprit :

« François, j'ai lu quelques-uns de tes articles dans les journaux ; j'en suis satisfait, ils m'ont tous fait le plus grand plaisir ; c'est bien pensé, bien écrit, cela part d'un noble cœur, d'un esprit ferme et droit. J'étais fier de me dire qu'une partie du mérite de ces lignes me revenait, comme ton père et ton premier maître. Continue, tu es dans la bonne voie. »

Il serrait la main du jeune homme, dont le front se cachait près de l'oreiller.

Puis se tournant vers Georges :

« Toi, dit-il, tu me succèdes, je revis en toi ; nous avons la même profession et nous l'exerçons dans la même pensée, dans le même sentiment. Je n'ai rien de plus à te dire ; je suis heureux, très-heureux ! »

Arrêtant enfin sur Jeanne un regard attendri, il murmura :

« C'est toi seule que je plains, ma bonne, ma chère, ma pauvre Jeanne, malgré ton bonheur d'avoir des fils pareils. Oui, je sais combien il sera cruel pour toi de me perdre si vite, après nous être réunis. C'est ce qui m'a longtemps fait hésiter à revenir, mais il le fallait. J'ai beaucoup souffert, là-bas, les fièvres m'ont miné, et maintenant j'ai perdu mon poumon gauche, qui se trouve paralysé ; l'autre s'engage. »

Georges voulut parler.

« Tais-toi, lui dit-il, tu l'as vu d'abord. J'ai lu cela dans tes yeux, et j'ai reconnu que tu es un vrai médecin. »

Georges, tout pâle, comprenant l'inutilité de ses dénégations, baissa la tête ; et comme la mère sanglotait, Laurent poursuivit :

« Si ce temps continue, je vivrai encore quelques semaines ; c'est un magnifique automne, un temps sec, sans être trop chaud ; il me faut cela pour vivre ; mais aux premiers brouillards, je vous quitterai ! Il vaut mieux le savoir d'avance, on se prépare aux derniers adieux, on se résigne à la nécessité. Jeanne, viens m'embrasser... Mes enfants, laissez-moi... je suis bien fatigué ; ce chemin de fer depuis Marseille m'a complétement anéanti. Demain, je serai mieux. »

Alors Georges et François sortirent. Quelques instants après, la mère vint les rejoindre dans la petite salle à manger, disant que le père avait sommeil, qu'il se trouvait bien, et l'on soupa en silence.

A neuf heures, tout dormait dans la maison du docteur. Jeanne veillait son mari ; la nuit fut paisible, et le soleil du lendemain se leva splendide, éclairant aux yeux du malade son jardinet entouré de murs en pierres sèches, où grimpait la vigne empourprée par l'automne. Il ordonna d'ouvrir la fenêtre pour respirer le bon air du pays, et sans doute aussi pour laisser entrer les vieux souvenirs, qui ne quittent pas la maison des braves gens et semblent leur souhaiter la bienvenue.

Georges était parti de grand matin faire ses visites; en revenant vers dix heures, il trouva son père et toute la famille qui l'attendaient à table, pour déjeuner. Laurent, plus calme, lui dit en souriant :

« Allons, je vois que tout peut aller sans moi ; que Dieu m'accorde encore un sursis de quelques jours, et je n'aurai plus rien à lui demander. »

L'automne, cette année-là, continua d'être calme et doux jusqu'à la fin d'octobre. Le docteur Laurent passait ses après-midi dans le fond du jardinet, à l'abri de tous les vents, sous un vieux chêne robuste, aux feuilles couleur de rouille, où grimpait du houblon mêlé à quelques brindilles de volubilis. Il était là, dans l'ombre tremblotante du feuillage, devant une table de pierre; Jeanne, toute rêveuse et les yeux rouges, travaillait près de lui; quelques geais goulus voltigeaient et bataillaient en l'air, se disputant les glands; et les mille bruits de la bourgade arrivaient dans ce recoin du monde, comme un dernier adieu de la vie.

François, dans sa petite chambre au premier en face, écrivait, la fenêtre ouverte, jetant de temps en temps un regard sous l'arbre, vers ses parents ; Georges, toujours en course, ne revenait guère que le soir.

Ainsi se passaient lentement les heures. Laurent s'affaiblissait de plus en plus, sans grandes souffrances.

Tout le pays savait qu'il était revenu très-malade, et pas un seul de ceux qu'il avait aidés, soignés et secourus autrefois, n'allait le voir. Ses fils s'en indignaient, mais lui leur disait en souriant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Mes enfants, ce n'est pas pour les autres que nous remplissons notre devoir, c'est pour nous-mêmes; si j'avais compté sur la reconnaissance des hommes, ils m'auraient désabusé depuis longtemps; mais je n'avais pas besoin de cette dernière expérience pour devenir philosophe; ce qui m'arrive, je le savais d'avance. »

Un jour pourtant la sonnette au fond de l'allée, sur la rue, se mit à tinter; Jeanne, déposant sa couture, alla voir qui sonnait, et deux minutes après elle revenait avec le brigadier Thévenot, en habit bourgeois, car il était alors en retraite, et ses deux filles aînées, qui portaient au bras des paniers recouverts de serviettes bien blanches.

Ces bonnes gens arrivaient tout graves, et le docteur, les reconnaissant, leur tendit la main.

« C'est vous, monsieur Thévenot, dit-il, je suis heureux de vous voir toujours en bonne santé. Voici vos enfants, je les reconnais; de jolies filles, et qui sont bien sages, j'en suis sûr. Asseyez-vous sur le banc.... Comment va Catherine? »

Le vieux brigadier s'était assis, son bâton entre les genoux, et regardait sans pouvoir répondre un mot, tant la figure défaite de Laurent le consternait; et ses deux grandes filles, les joues rouges comme des pommes d'api, s'étaient aussi assises, le panier devant elles, les mains jointes et l'air atterré.

« Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas écouté? dit enfin Thévenot d'une voix enrouée, pourquoi ne vous êtes-vous pas sauvé?... Quel malheur de voir un si brave homme dans un état pareil.... quel malheur!... Ça me fait une peine.... une peine!... »

Il ne put achever, penchant la tête et regardant devant lui, les yeux à terre.

« Oui, brigadier, dit Laurent attendri, vous aviez raison de me dire: « Sauvez-vous! » Mais je ne pouvais croire que des hommes seraient assez barbares pour fouler la justice à leurs pieds, et traiter d'honnêtes gens comme des criminels, dans leur seul intérêt; j'ai vu que c'était possible. »

Thévenot, absorbé dans sa douleur, ne disait plus rien, et Laurent reprit :

« Les rudes travaux de la terre, auxquels je n'étais pas habitué, et les fièvres pernicieuses de ces pays chauds m'ont usé; maintenant, il me reste juste assez de vie pour atteindre les premiers froids et me coucher avec les anciens.

— Ah! les brigands! murmura Thévenot.

— Vous êtes le premier, dit Laurent, qui veniez me voir.

— Le monde est plein de gueux, répondit le brigadier indigné. On est aussi venu me dire : « N'allez pas là!.... Vous allez vous compromettre.... un déporté.... un républicain.... un être dangereux.... prenez garde, brigadier.... » Mais j'ai répondu : « J'irai! » Et ma femme m'a dit : « Vas-y tout de suite! » Elle serait aussi venue, si elle ne s'était pas dérangé le pied la semaine dernière; ça l'empêche encore de marcher; mais ses filles sont parties à sa place; elles ont mis les meilleures poires fondantes dans leurs paniers. J'ai maintenant, depuis ma retraite, un petit jardin que je cultive moi-même; de bons fruits bien mûrs ne peuvent jamais faire de mal. Allons, mes enfants, montrez ce que vous avez apporté. » .

Les deux braves filles se dépêchèrent de découvrir leurs paniers, et Laurent parut admirer beaucoup les beaux fruits; il remercia Thévenot et ses enfants. Cette légère marque de reconnaissance l'avait ému.

Georges rentrait alors, et François descendit de sa chambre; ils vinrent serrer la main du brigadier, qui, tout désolé, se mit à dire qu'il avait connu beaucoup de gens plus malades que le docteur, principalement des fièvres d'Afrique, et que le bon air du pays finissait toujours par les guérir; qu'il ne fallait que de la patience et du courage.

Laurent, tenant compte de la bonne intention du brave homme, lui répondit :

« Hé! ce que vous dites est bien possible, monsieur Thévenot. Espérons.... espérons toujours.... Quant à moi, je désire vivre encore, pour me trouver de temps en temps avec d'aussi braves gens que vous. »

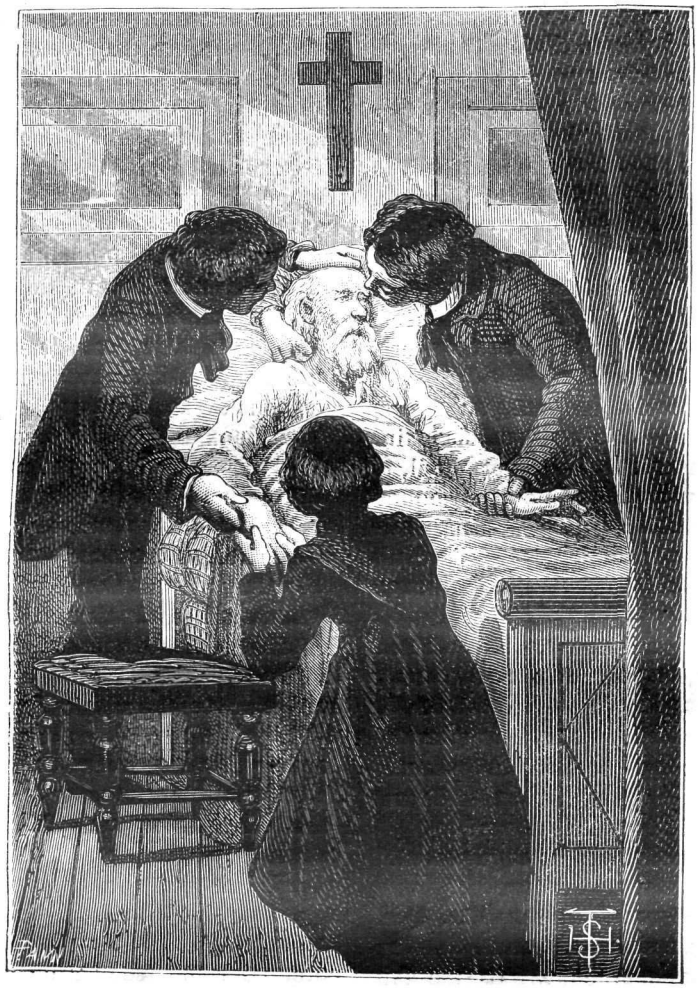
Finalement, Thévenot et ses filles repartirent, en faisant des vœux pour le rétablissement de leur bienfaiteur; et comme Jeanne les accompagnait, lorsqu'ils furent loin, Georges, d'un accent amer, s'écria :

« Il en est donc venu un! »

Cette réflexion affecta le père.

« Écoute, Georges, dit-il, tu juges mal l'espèce humaine; si la plupart des hommes, surtout parmi le peuple des champs, te semblent oublieux des bienfaits, sache bien que le cœur du plus grand nombre est excellent. C'est faute de culture, que ces pauvres gens restent à moitié sauvages et te paraissent insensibles. Le peuple n'est jamais que ce qu'on le fait; donnez-lui de bons principes, développez en lui les bonnes tendances par une éducation sérieuse, et le peuple sera bon, il sera juste, il aura toutes les qualités dont vous aurez développé le germe dans son

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous aurions une génération républicaine (p. 89).

cœur. Mais si vous n'y déposez rien, si même, par l'exemple des classes soi-disant dirigeantes, il n'apprend que l'égoïsme, l'avidité sous toutes ses formes, la mauvaise foi, l'insolence envers les faibles, l'aplatissement devant les forts; si vous lui vendez tout très-cher, même la religion; si pour naître, pour se marier, ça lui coûte, tant pour l'orgue, tant pour les cierges, tant pour les chaises... comment voulez-vous qu'il se montre désintéressé, dévoué, reconnaissant ? Comment ne verrait-il pas un calcul en tout, et ne se dirait-il pas : « L'intérêt, c'est tout !...Celui-là m'a soigné pour se faire une réputation ; maintenant les riches le payent ! » Et que de fois n'a-t-il pas raison de le penser et de le dire? N'attribuons donc jamais au peuple le mal que nous voyons en lui. Si l'instruction gratuite, obligatoire et surtout démocratique lui avait été donnée, alors il serait responsable ; mais dans l'état présent, toutes ses fautes, toutes ses violences, toutes ses révoltes depuis cinquante ans sont le fait de ceux qui l'ont gouverné. C'est à eux seuls qu'en remonte la responsabilité. Tant qu'ils n'instruiront pas le peuple, tout le mal viendra d'eux ; et le bien qu'on verra sera uniquement le propre d'une race généreuse. »

Ainsi parla le docteur. C'était en quelque sorte le résumé de toutes ses opinions ; hors de l'instruction démocratique, il ne voyait point de salut pour notre pays. Et par instruction il n'entendait pas seulement lire, écrire et compter, il entendait surtout l'enseigne-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Jamais la Neuville n'avait vu de pareil cortége (p. 89).

ment des droits et des devoirs de l'homme, aux enfants dès le bas âge, et l'enseignement des intérêts de la patrie, en même temps que l'humanité dans les écoles supérieures.

« Dix années d'instruction démocratique en France, disait-il à ses fils, et la question serait résolue pour toujours ; nous aurions une génération républicaine ; la République s'établirait pour ainsi dire d'elle-même ; et toutes les légendes, dont on farcit depuis des siècles la tête des hommes de notre race, se dissiperaient comme le brouillard sous les rayons du soleil. »

Quelques jours après la visite de Thévenot, un matin, on trouva Laurent mort dans son lit. Le second poumon s'était pris à son tour, et le docteur s'était éteint dans un étouffement rapide, comme il l'avait prévu.

XVIII

Aussitôt le docteur mort, on sut ce qu'il valait. Ceux qui depuis cinq semaines, dans la crainte de compromettre ou de retarder d'une heure la rentrée de leurs récoltes, n'étaient pas même allés lui serrer la main, se souvinrent de ce qu'ils lui devaient ; ces gens vinrent en foule à son enterrement.

Jamais la Neuville n'avait vu de pareil cor-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ége; mais ce qui produisit le plus d'effet, ce fut l'arrivée de M. Thomassin avec plusieurs de ses employés supérieurs, dans trois voitures en grand deuil, qui marchaient immédiatement après la famille; cela frappa d'autant plus, qu'on savait de longue date que le propriétaire des verreries de Tiefenthâl et M. Laurent n'étaient pas du même bord.

Était-ce un hommage que M. Thomassin voulait rendre à la mémoire du bon patriote, de l'ami sincère et désintéressé de l'humanité? Était-ce une protestation indirecte contre les actes de l'Empire, déportant des hommes de cœur et ne les rendant à la France qu'épuisés de misère, à la veille de mourir? Y avait-il de la politique là dedans?... C'est assez probable.

Quoi qu'il en soit, cette démarche fit le plus grand bien à M. Thomassin et le plus grand tort à M. Gaspard Fix, qui n'avait pas même envoyé Faxland à l'enterrement de son beau-frère.

Il le sentit aussitôt lui-même, en voyant la foule, beaucoup plus considérable qu'il ne l'avait prévu, monter au cimetière, les trois voitures noires de Tiefenthâl à la file derrière le cercueil, et il dit à son compère Frionnet, parlant de Thomassin :

« Le gueux veut se remettre sur les rangs aux prochaines élections, j'en suis sûr! C'est pour cela qu'il flatte la canaille. Ah! vieux filou... je te devine!... Dans le temps, lui et toute sa bande de Thiefenthâl ne parlaient que de maintenir les distances, d'établir des barrières entre les classes; mais depuis que Napoléon III leur a montré ce que valent les masses et la manière de s'en servir, ils veulent tout doucement se fourrer dans notre nid. Ça, Frionnet, c'est le mot d'ordre d'en haut, le mot d'ordre des orléanistes! Chaque fois qu'ils sont à terre, ces gens tâchent de se raccrocher aux républicains, assez simples pour se faire échiner à leur place; et, le coup réussi, d'empoigner les marrons tout chauds, comme en 1830. Mais c'est un tour usé, les républicains n'en veulent plus, ils en ont assez. Voilà la politique des orléanistes, jamais ils ne se mettent en avant; il leur faut des imbéciles pour les couvrir, soit d'un parti, soit d'un autre. Thomassin n'a pas inventé ça, il n'est pas venu de lui-même, il faut qu'on lui ait soufflé la chose à l'oreille. »

Puis se promenant dans son salon, tout pensif, il s'écria :

« Et moi, je me suis comporté dans cette affaire comme une bête. J'aurais dû tout le premier me faire trimbaler dans ma voiture, derrière le cercueil. Qu'est-ce que ça me fait, à moi, que Laurent ait été républicain? Il est mort, il n'aurait pas réclamé, et l'on aurait dit : « Quel bel exemple donne aujourd'hui M. Fix, d'oublier ses dissentiments de famille, pour rendre justice à cet homme de bien! Voyez, les vrais bonapartistes n'ont pas de rancune, ils pardonnent toujours à la fin! » Je n'avais pas vu ça d'avance; je viens de commettre une faute énorme, dont Thomassin profitera; au bout de huit ans il revient sur l'eau, il prend le beau rôle; c'est ma faute, ma très-grande faute..... Oui! mais gare!.... gare!.... Tous les coups d'État ne sont pas faits!.... On peut les recommencer une fois, deux fois, cent fois.... Qu'on cherche seulement à nous mettre des bâtons dans les roues, aux élections, et l'on verra qu'il reste de la place à Cayenne! »

Maître Gaspard, lancé dans les grandes affaires, était devenu fort ombrageux à l'endroit de son influence. Il voulait conserver la réputation de tenir tout le pays sous sa coupe, d'en faire ce qui lui convenait; il voulait avoir toujours des majorités écrasantes, et que personne n'eût la prétention de se mesurer avec lui.

C'est de cette réputation-là que dépendaient encore les hautes faveurs qu'il avait à prétendre; figurant sur la liste des futurs sénateurs, à la moindre baisse sensible de son influence, si M. Thomassin, par exemple, ou tout autre, pouvait le contre-balancer sur le terrain électoral, bonsoir! maître Gaspard n'était plus l'homme nécessaire, et sa nomination de sénateur était renvoyée aux calendes grecques.

Qu'on juge après cela de son indignation, en apprenant que M. Thomassin, non content d'avoir conduit le deuil d'un républicain, dont il se moquait pas mal, — en vue de se faire une popularité par l'étalage de ses grands sentiments, — venait d'offrir au fils de Laurent la place de médecin des verreries de Tiefenthâl; moyennant quoi il aurait hérité de l'influence du fils et du père, acquise par trente ans de travail, de patriotisme et de dévouement dans le pays.

Il est vrai que Georges avait refusé, ne voulant pas quitter sa mère, établie à la Neuville, ni sa clientèle, déjà fort étendue; mais en songeant au danger que venait de courir son influence, aux tentatives de plus en plus hardies de M. Nicolas Thomassin pour le supplanter, il en conçut une humeur noire, et sans aucun doute, si l'Empereur avait voulu lui confier sa signature seulement deux mi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nutes, il aurait envoyé le pauvre Thomassin à Cayenne d'un trait de plume.

Il ne dormait plus, il frissonnait de retourner à Paris à la rentrée des Chambres, en laissant cette espèce de rat au pays, en train de ronger les mailles de son filet, de s'étendre à ses dépens et de s'attirer des voix par tous les moyens qu'il avait à sa disposition; son caractère devenait méfiant, Frionnet lui-même craignait de l'aborder; et les soins de la grande politique auraient fini par lui dessécher la cervelle, comme à tant d'autres, si un événement heureux, imprévu, n'était venu le ranimer tout à coup, en l'élevant au pinacle de la gloire.

Le *Moniteur* annonça que M. Gaspard Fix était élevé, par décret impérial, au siége de sénateur.

Enfin, il avait donc atteint son but.

A la vue de ce décret, couronnement de son édifice, M. Fix, pour la première fois, eut un pleur d'attendrissement et se mit à bégayer :

« Sa Majesté me comble..... Je n'attendais cela que d'ici quatre ou cinq ans !..... Comment reconnaître jamais tant de grâces, dont je suis indigne? »

Il devenait modeste !

Et, quand Frionnet entra pour le complimenter, il se jeta dans ses bras, en disant :

« C'est à vous, à vous, Frionnet, que je dois en partie tant d'honneurs..... C'est vous qui m'avez mis le nez sur la piste de la politique ! »

Il était tout changé, pendant au moins deux heures on ne le reconnaissait plus.

Mais, prenant ensuite son compère à part, il lui dit que cette élévation rapide venait de la confiance qu'on avait en haut lieu qu'il disposait de toutes les voix du pays d'une façon absolue, et qu'il pourrait les faire se porter sur qui bon lui semblerait; qu'un jeune légitimiste, rallié à l'Empire, et protégé de Sa Majesté l'Impératrice, éprouvant le besoin d'être député, on avait choisi l'arrondissement de Vandeuvre et ses dociles populations, pour lui procurer cette satisfaction légitime. Qu'ainsi Frionnet devait se mettre en devoir d'opérer cette espèce de virement au profit de M. le marquis de la Renardière ; qu'il aurait à cet effet tous les fonds nécessaires et l'appui de toutes les autorités; mais qu'il ne fallait pas perdre de temps et brasser sans retard la matière électorale.

Frionnet se porta fort du succès; et, pour en finir d'un mot, il enleva l'affaire en présentant le jeune candidat comme particulièrement agréable à Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice, et en faisant courir le bruit que M. Thomassin voulait rouvrir l'ère des révolutions, en renversant l'Empire, pour remettre la famille d'Orléans sur le trône et supprimer le suffrage universel.

M. Thomassin fut battu à plates coutures; le jeune marquis lui passa triomphalement sur le dos.

La seconde visite de M. de la Renardière, revenant de Paris après son succès, fut pour M. Gaspard Fix, auquel il rendit mille grâces pour son appui, ne pouvant attribuer son triomphe, dit-il, qu'à l'admirable discipline que M. le sénateur avait établie dans la circonscription de Vandeuvre.

M. Fix reçut ce compliment avec la conscience de l'avoir mérité, assurant du reste M. le marquis qu'il serait à ses ordres, toutes et quantes fois le besoin s'en ferait sentir.

Le jeune homme, qui portait des médailles en breloques à sa chaîne de montre, et de larges boutons fleurdelisés à ses manchettes, se mit également à la disposition de M. le sénateur en tout ce qui pourrait lui être agréable.

Maître Gaspard, connaissant l'influence de M. le marquis dans le cercle de l'Impératrice, dont il devinait les charades et conduisait les cotillons avec une supériorité digne d'un descendant des croisés, se demanda tout de suite ce qui pourrait bien lui convenir pour le moment; il était officier de la Légion d'honneur, et ne dissimula pas au nouveau député que la croix de commandeur, accrochée à son cou, lui ferait un sensible plaisir.

Là-dessus ils se séparèrent, charmés l'un de l'autre.

Ainsi se traitaient les affaires politiques dans ce temps-là.

XX

Deux ou trois mois après l'élévation de M. Gaspard Fix au siége de sénateur, eut lieu le mariage de sa fille Catherine avec M. Sabouriau, administrateur de plusieurs grandes entreprises financières, officier de la Légion d'honneur, et l'un des plus solides piliers de la Bourse.

Le maire Périola transporta sous sa responsabilité le registre de l'état civil au Hôwald, et prononça les paroles sacramentelles : « Je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous unis au nom de la loi. » Et M. le grand-vicaire Jacob, en présence d'une foule de sommités en tous genres, réunies dans la vieille chapelle du château, donna la bénédiction nuptiale aux nouveaux époux.

Inutile de vous dépeindre les réjouissances qui suivirent ces grandes solennités.

A partir de ce jour, M. Gaspard n'habita plus la Neuville; il fixa sa résidence au Hôwald. C'est là qu'il se livrait, dans le recueillement de la solitude, à ses profondes méditations politiques, et que M. Frionnet allait lui rendre ses comptes; on ne le voyait plus que de loin en loin, comme un être à part, au-dessus du vulgaire, se promenant d'un air méditatif dans les belles allées du parc, ou dans les galeries extérieures du château, accordant quelques rares audiences aux autorités locales désireuses de connaître son avis sur les difficultés d'une situation, et présidant en simple habit noir, la croix de commandeur à la cravate, aux distributions de récompenses du comice agricole de Dâpremont.

Quant à Michel, il venait aussi quelquefois au Hôwald, en l'absence de son père, pendant les sessions du Sénat, toujours accompagné d'une douzaine d'aigrefins du grand monde, beaux cavaliers, grands joueurs, grands connaisseurs en chevaux et en chiens, ayant mangé leur patrimoine, ou n'en ayant jamais eu; des gaillards menant joyeuse vie aux crochets de riches bourgeois vaniteux, deux mois ici, trois mois ailleurs, faisant sonner leur nom, leur particule, et parlant comme le mulet de la fable des exploits de leurs ancêtres, sans avoir jamais l'idée qu'il était temps de rafraîchir ces vieux lauriers.

Michel, élevé par les jésuites dans l'admiration et le respect de la noblesse, se trouvait flatté de la société de ces messieurs; il leur procurait tous les plaisirs de la villégiature, grandes chasses en plaine, au bois, parties de pêche, bon gîte, bonne table et le reste.

Eux, ils lui faisaient l'honneur de se plaire au Hôwald, tant qu'ils n'avaient pas reçu d'invitations plus dignes. Et le fait est que M. Michel Fix n'avait rien de bien séduisant : c'était à proprement parler un grand imbécile, battant ses domestiques, crevant ses chevaux pour faire merveille, tuant ses chiens à la moindre désobéissance, et ressemblant d'une façon étonnante, avec sa tête crépue, son gros nez aplati, ses larges épaules et son échine allongée, au grand-père Hardy, le meunier des Trois-Ponts.

Seulement le grand-père Hardy avait du bon sens pour son commerce de farine, et lui, malgré ses études à l'institution de la rue des Postes, ne comprenait rien de rien et raisonnait, selon l'expression de ses invités, « comme un chaudron ! »

Par exemple, il était de première force à tous les exercices du corps : escrime, équitation, natation, boxe, bâton, savate, etc., etc. Les jésuites, ne trouvant rien à développer dans cette cervelle étroite, s'étaient rabattus sur la bête; ils avaient fait de Michel un homme capable d'assommer un bœuf d'un coup de poing et de terrasser les hercules du Nord !

Tous ses amis et connaissances se moquaient de lui, sans qu'il eût l'esprit de s'en apercevoir.

Quant à la pauvre mère Simone, qu'il brutalisait d'une façon horrible, pour la forcer de se dissimuler, parce qu'il aurait été honteux de la produire aux yeux de la brillante compagnie qui l'entourait, la pauvre femme n'avait qu'une consolation, c'était de faire dire des messes par M. le curé Rigaut, de lui confier la distribution de ses aumônes, et de s'échapper de temps en temps, les dimanches après vêpres, pour aller voir sa sœur Jeanne, malgré la défense formelle de M. le sénateur, et malgré l'accueil un peu froid de la veuve de Laurent, qui, ayant bien assez de ses propres chagrins, n'éprouvait pas le besoin de connaître ceux des autres. Enfin, les deux sœurs s'embrassaient tout de même, et ces jours-là, Simone revenait moins triste.

Telle était l'existence vraie et sans flatterie au Hôwald depuis dix-huit mois, quand un matin, pendant les grandes chaleurs de l'été 1866, M. le sénateur Gaspard étant en vacances, un piqueur du château traversa la Neuville ventre à terre et s'arrêta devant la maison du docteur Georges Laurent.

Georges rentrait justement de ses visites, il dînait avec sa mère, lorsque cette espèce de lévrier, après avoir attaché son cheval à l'un des piliers du hangar, entra sans façon dans la petite salle à manger, disant que Son Excellence le sénateur Fix demandait instamment le médecin Georges Laurent; qu'il lui était arrivé un accident et qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

« C'est bon, répondit Georges brusquement, en se levant, les lèvres serrées et le sourcil froncé, vous pouvez remonter à cheval, j'arrive. »

Mais à peine le piqueur sorti, Jeanne se levant à son tour, pâle comme une morte, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

saisissant son fils au bras, lui dit avec autorité :

« Tu n'iras pas, Georges, tu n'es pas le médecin ordinaire de M. Fix ; son médecin est M. Trichot, de Vandeuvre ; tu n'iras pas ! Si l'on t'appelle, c'est que cet homme se trouve en danger... C'est un misérable ! Tu sais le mal qu'il a fait à ton père.

— Oui, répondit Georges, fortement agité, mais mon père lui-même me dirait d'y aller, s'il était encore ici.

— Je t'en supplie, Georges, cria Jeanne en le retenant, laisse mourir ce bandit !

— C'est la seule chose, ma mère, que je ne puisse t'accorder, répondit Georges en se dégageant avec douceur ; le devoir du médecin est tracé, il doit aller quand on l'appelle, n'importe où... Cet homme aurait assassiné mon père, que j'irais... en frémissant... mais j'irais. »

Alors Jeanne tomba assise, la tête dans ses mains ; à l'accent de son fils, elle avait compris que rien ne pouvait l'arrêter, et Georges sortit précipitamment ; il attela sa voiture et partit au trot vers le Hôwald.

Que de pensées traversaient l'esprit de ce jeune homme ! que de souvenirs cruels ! Mais cela ne l'empêchait pas de presser son cheval, et, trois quarts d'heure après, il apercevait les deux grands toits recouverts d'ardoises, au-dessus des taillis et de quelques grands chênes de haute futaie restés autour de l'antique demeure seigneuriale.

Bien des fois, allant voir ses malades, il avait longé les grands murs du parc, entendant le cor sonner au loin, la meute aboyer ; il poursuivait alors son chemin, sans regarder, détournant sa pensée de ces gens, et se disant qu'il n'aurait jamais de rapports avec eux.

En ce moment il devint attentif. Au bout de la grande avenue de tilleuls, se dessinait la grille, dorée en partie ; plus loin, une large pièce d'eau pleine d'herbes marécageuses ; au bout de la pièce, une pelouse bordée de fleurs ; le jardin, puis le château, avec ses deux tours de grès rouge, ses fenêtres en plein cintre, et, entre les deux tours, les appartements, auxquels montait un large escalier en double volute, jusqu'à la terrasse garnie de grandes caisses d'orangers.

C'est tout ce qu'il vit d'un coup d'œil, et, tout en trottant dans l'allée sablée, à gauche de la pièce d'eau, il aperçut par hasard, au milieu des joncs, sur l'eau verdâtre, le corps gonflé d'un chien qui flottait là, au milieu d'un essaim de mouches. Il ne fit qu'entrevoir ce détail immonde, sa pensée étant ailleurs.

Il arrivait alors au pied du grand escalier ; là, un domestique en livrée prit la bride de son cheval et lui demanda :

« Vous êtes le médecin ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, montez à la terrasse, à gauche dans la galerie, on vous conduira. »

Georges monta rapidement. Dans la galerie à gauche, sa tante Simone l'attendait.

« Ah ! c'est toi ! dit-elle. Je savais bien que tu viendrais, j'en étais sûre... arrive... arrive !... »

Elle marchait vite, à travers ces magnifiques pièces richement meublées ; il la suivait, tout grave et rêveur.

Au bout de la galerie, Simone ouvrit une porte en murmurant :

« C'est ici. »

C'était une haute pièce carrée, tendue de velours pourpre broché d'abeilles d'or ; M. Gaspard Fix aimait le rouge et les ornements dorés, il en avait mis partout dans son château. Deux fenêtres éclairaient cette pièce donnant sur la terrasse des orangers. En face des fenêtres se trouvait une large et profonde alcôve, contenant le lit à baldaquin en vieux chêne sculpté, un lit de burgrave des anciens temps. C'est là que maître Gaspard reposait, une table chargée de papiers et de fioles à la tête du lit. Frionnet, qui lisait des paperasses, assis auprès de cette table, voyant entrer Georges, dit à voix basse en se tournant vers le lit :

« Monsieur le sénateur, voici le médecin. »

Et maître Gaspard aussitôt, s'éveillant de sa torpeur, regarda, son épaisse chevelure blanche ébouriffée et les yeux fiévreux.

Georges, traversant la pièce, déposa son chapeau sur une chaise et dit :

« Vous m'avez fait appeler, monsieur ?

— Oui, répondit maître Gaspard d'une voix ferme, en le regardant jusqu'au fond de l'âme ; mon médecin, M. Trichot, a fait une chute de cheval hier soir, en rentrant à Vandeuvre, il s'est cassé la jambe ; j'aurais pu faire appeler son confrère de Vandeuvre, ou le docteur de Tiefenthâl, mais ils ne m'inspirent pas de confiance ; je connais vos brillantes études, vos succès depuis que vous êtes venu vous établir à la Neuville. Votre père était un honnête homme et un grand médecin, je sais que vous le remplacez dignement ; voilà pourquoi je vous ai fait venir.

— C'est bien, monsieur, dit Georges froidement, qu'avez vous ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Depuis hier soir, je souffre d'un bouton entre les deux épaules, dit maître Gaspard; cela me cause des lancements terribles : je n'en dors plus. M. Trichot m'a fait appliquer un cataplasme là-dessus, mais ce cataplasme n'y fait rien, la douleur augmente; j'ai même dû rendre à plusieurs reprises, car je mange malgré tout, pour me soutenir.

— Très-bien. Voyons cela, dit Georges; retournez-vous. »

M. Fix se retourna, ouvrant lui-même le col de sa chemise, et Georges fit écarter les rideaux des fenêtres; puis, enlevant le cataplasme, il regarda, pressant avec les doigts. C'était un phlegmon, induré à sa base, et gros comme une noix. Au sommet, Georges remarqua tout de suite un point noir, couleur indigo foncé; mais il n'en dit rien, et demanda :

« Vous avez cela depuis deux jours?

— Oui; je me rappelle bien comment c'est venu : avant-hier, il faisait très-chaud; je me promenais, après dîner, au bas de la pelouse, près du bassin; j'avais même ouvert ma jaquette et défait ma cravate, pour me donner de l'air, et tout à coup je sentis une forte piqûre à la nuque; j'y portai la main, et j'écrasai une grosse mouche bleue; c'est ce qui me revient. Et le soir même, sentant déjà une brûlure, je fis appeler M. Trichot, qui ordonna l'application de son cataplasme, qu'on renouvelle cinq ou six fois par jour. Il est revenu hier dans l'après-midi, et n'a pas changé le traitement.

— Il a eu tort, dit Georges; il fallait agir sans retard. Tout à l'heure, en passant près du bassin, j'ai vu flotter au milieu des herbes le corps en putréfaction d'un chien couvert de mouches; tout me porte à croire qu'une de ces mouches a pu vous inoculer le charbon, car la putréfaction est fort avancée. »

Maître Gaspard, appuyé sur un coude, le regardait les yeux écarquillés.

« Est-ce dangereux? fit-il.

— Oui, monsieur.

— Mais il y a des remèdes?...

— Sans doute...»

Il y eut un instant de silence.

« Ce n'est pas répondre, cela, reprit maître Gaspard. Je sais bien qu'il y a toujours des remèdes chez le pharmacien!... Je vous demande s'il y en a qui puissent me guérir. Il faut parler... Je suis un homme, que diable!... Je peux entendre la vérité... toute la vérité!... Dans un cas grave, j'aurais des dispositions à prendre... Parlez... Je le veux!...

— Vous le voulez absolument?

— Oui... je vous l'ordonne!...

— Eh bien! prenez ces dispositions tout de suite.

— Tout de suite?

— Oui, monsieur. »

En entendant cela, maître Gaspard, assez calme en apparence, eut un spasme étrange; sa large bouche s'ouvrit jusqu'aux oreilles, hérissant ses favoris sur ses larges bajoues, et montrant ses dents blanches solidement plantées jusqu'au fond du gosier, comme un tigre qui bâille.

Michel venait d'entrer, en habit de chasse, la cravache au poing et les hautes bottes garnies d'éperons. Il écoutait, et dit :

« Hé! mon père, pourquoi tant vous inquiéter?... Les médecins exagèrent toujours le mal, pour se donner le mérite de vous guérir!... Votre forte nature triomphera de ça, comme de tant d'autres choses. »

Alors, se ranimant et se levant sur un coude, maître Gaspard le regarda, le sourire du mépris aux lèvres, et, d'une voix lente, pleine d'indignation, il lui répondit :

« Ma forte nature!... ma forte nature!.... Est-ce que ma forte nature m'empêche d'être empoisonné par cette mouche?... Au lieu de venir ici me débiter tes grandes phrases creuses apprises par cœur chez les jésuites, tu ferais mieux d'enterrer les chiens que tu tues sans rime ni raison, animal!... »

Puis, avec une violence concentrée, il ajouta :

« Tiens, va-t'en! Tu me dégoûtes! Tu es trop bête!.... »

Et s'adressant à Frionnet :

« Quand on pense, dit-il, que c'est pour des gaillards pareils qu'on travaille, qu'on amasse, qu'on fait des coups d'État.... qu'on envoie des milliers de pères de famille à Cayenne.... qu'on veut établir des titres de noblesse.... Ha! ha! ha! »

Il poussa un éclat de rire sinistre.

Michel sortit en grommelant :

« Ce chien ne voulait pas rapporter... je l'ai tué.... voilà tout!... Est-ce ma faute, à moi, si cette mouche t'a piqué?... Une piqûre de mouche.... la belle affaire!... »

Et M. Fix, se retournant vers Georges, s'écria :

« Alors, c'est fini!... L'autre médecin n'était qu'un âne.... et c'est moi qui paye sa bêtise.... moi, Gaspard Fix, taillé pour vivre cent ans.... Ah! canaille!... canaille!... J'aurais dû m'en douter, le gueux est toujours fourré à l'église... Ce n'est pas là qu'on apprend la médecine.... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Puis, d'une voix sourde, et les yeux fixés sur ceux de Georges :

« Vous dites que c'est fini !... Est-ce bien vrai ?

— Vous m'avez ordonné de parler, répondit Georges, sans cela je me serais tu.

— Vous vous seriez tu ?... C'est possible, répliqua maître Gaspard en lui lançant un regard fauve ; mais vous avez été content tout de même de me le dire.... Au fait, à votre place, j'aurais fait la même chose !... Oui.... pour un républicain, pour le fils d'un déporté de Décembre, ça doit être un vrai plaisir de dire à un sénateur de l'Empire : « Tu vas crever de la piqûre d'une mouche venue d'un « chien pourri ! »

Georges était devenu pâle ; ses joues tremblaient.

« Vous vous trompez, monsieur, dit-il d'une voix frémissante, en s'efforçant de refouler son indignation ; il n'y a ici ni républicain ni fils de déporté : il y a un médecin et un malade. Vous m'avez fait appeler, je suis venu ; vous m'avez sommé de dire la vérité, toute la vérité, je l'ai dite.... Que voulez-vous, maintenant ?

— Je veux que vous remplissiez votre devoir jusqu'au bout, dit maître Gaspard les dents serrées.... Il y a toujours des ressources.... Votre père ne désespérait jamais.... Faites l'opération !

— Soit ! » dit Georges.

Il retroussa les manches de son frac, et déploya sa trousse sur la table de nuit, en disant à Frionnet :

« Remplissez d'eau la cuvette, monsieur, et prenez l'éponge ; vous laisserez couler l'eau sur la blessure, et vous enlèverez le sang, pour que je puisse y voir. »

Frionnet, fort douillet de sa nature, ne pouvait voir le sang ; mais Mme Simone, à la vue des petits couteaux du docteur, venait de sortir épouvantée ; et, maître Fix s'étant retourné, la chemise rabattue jusque sur ses reins poilus, Georges commença l'opération par deux larges entailles en croix.

Frionnet, voyant cela, se sentit frémir jusqu'au gras des mollets.

« Allons ! passez l'éponge, » disait Georges en disséquant le phlegmon avec rapidité.

Frionnet était bien forcé d'obéir ; mais il bégayait :

« Jamais je n'ai vu ça, moi... Ce n'est pas mon métier ! Parlez-moi d'expropriation ou de saisie... à la bonne heure ! On pouvait bien faire venir quelqu'un d'autre. »

M. Fix ne disait rien ; ses grosses mains crispées serraient l'oreiller, ses dents craquaient, il soufflait du nez.

Simone revenait alors avec un bassin d'eau tiède ; mais, en voyant Gaspard inondé de sang, elle s'assit, déposant le bassin sur le tapis, et se couvrit les yeux.

Au bout de deux minutes, Georges ayant reconnu que le phlegmon avait envoyé des chaumes au loin, vers les poumons, s'arrêta, disant :

« C'est assez !... cela suffit ! .. »

Puis il épongea lui-même, rabattit les lambeaux, pansa la blessure et se lava les mains avec soin ; il essuya ses instruments après les avoir savonnés, et les remit dans sa trousse.

Maître Fix s'était retourné, les yeux hagards.

« Eh bien ? fit-il au bout de deux minutes

— Faut-il vous répondre franchement ? » lui demandea Georges.

Maître Gaspard, cette fois, hésita ; puis, d'un ton d'énergie sauvage, il dit :

« Eh bien, oui !... Je veux savoir la vérité... Combien ai-je encore de temps à vivre ? »

Georges, regardant la pendule de la cheminée, répondit :

« Il est cinq heures, monsieur ; à minuit, vous aurez vécu ! »

Puis, ayant pris son chapeau, il salua et sortit, pensant :

« J'ai fait mon devoir... Je n'ai rien à me reprocher !... C'est égal, l'oncle Gaspard avait du caractère ; c'est une perte pour le parti bonapartiste. »

Simone courait après lui dans l'antichambre :

« Georges !... Georges !... cria-t-elle d'une voix chevrotante, est-ce qu'il n'y a plus rien à espérer ?

— Non, ma bonne tante, je suis venu trop tard.

— Ah ! mon Dieu... mon Dieu !... Et M. Rigaut qui n'est pas prévenu !... Est-ce que tu ne pourrais pas l'envoyer, Georges ?

— Volontiers, ma tante, je passe près du presbytère, et je lui dirai de se dépêcher.

— Oh ! merci... merci, Georges. »

Il descendit, remonta dans sa voiture et reprit le chemin de la Neuville.

En ce moment, maître Gaspard, étendu sur le dos, les lèvres serrées, les paupières baissées et le front couvert de grosses gouttes de sueur, semblait réfléchir.

Frionnet le regardait d'un œil de pie, en se disant :

« Il a la vie dure !... Quel homme c'était pourtant !... un fier homme... Et quelle for-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tiens, va-t'en ! tu me dégoutes ! (p. 91).

tune il laisse !... C'est Sabouriau qui va se frotter les mains, et les deux autres... Quelle succession !... »

Et comme il rêvait ainsi, tout à coup Fix l'appela :

« Frionnet ?

— Monsieur le sénateur !

— Vous connaissez mon contrat de mariage ?

— Oui, je l'ai lu vingt fois ; toute la jouissance est au dernier survivant. »

— Au dernier survivant ! répéta maître Gaspard, et c'est Simone qui va survivre.... elle qui ne sait pas compter jusqu'à quatre.... Elle aura la moitié de trois cent cinquante mille francs à dépenser par an !... »

Il se tut, l'indignation peinte sur sa figure.

Frionnet se disait :

« Trois cent cinquante mille francs d'intérêt, à cinq pour cent, font sept millions.... Il a sept millions !... Un homme parti de rien.... un ancien garçon brasseur ! »

La pendule comptait les secondes ; et comme Frionnet pensait à cela, maître Gaspard lui demanda :

« Il n'y a pas moyen de changer ce contrat ?

— Non, monsieur le sénateur, les conventions entre époux par contrat de mariage sont irrévocables ; vous le savez bien, je vous l'ai déjà dit.

— C'est honteux, des lois pareilles.... murmura maître Gaspard ; elle ne m'a apporté que douze mille livres en dot, et sa jouissance

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Canaille !... (p. 99).

sera quinze fois plus forte.... C'est abominable !... »

La fureur le gagnait, lorsque la pauvre Simone entra toute tremblante, s'approchant du lit et murmurant :

« Fix?

— Que veux-tu ?

— Il y a encore de l'espoir.... Georges m'a dit qu'il restait encore de l'espoir.... mais on ne sait pas ce qui peut arriver.... il faut mettre sa confiance en Dieu.... il faut songer...

— A quoi ?

— A ton âme !... J'ai fait prévenir M. le curé.... »

Les yeux de maître Gaspard s'allumèrent, et, malgré l'horrible douleur qui le tenait aux reins et à la nuque, se retournant, il dit en ricanant :

« Mon âme ? qu'est-ce que tu me chantes là ?... Si j'avais pensé qu'il y a une âme, est-ce que j'aurais fait de la bière avec de la mélasse, au lieu d'orge, pendant trente ans ?... Est-ce que j'aurais prêté mon argent à trente et quarante pour cent ? Est ce que j'aurais appuyé Thomassin, qui est un écornifleur, contre Brunel, qui était un patriote ?... Est ce que j'aurais volé cet imbécile de Poutchiéri, en graissant la patte de Sabouriau ? Est-ce que j'aurais dansé la carmagnole avec Baragouin, pour enfoncer Laurent et tous les républicains honnêtes ? Est-ce que je me serais mis avec Bonaparte, qui avait violé son serment, assassiné des femmes et des enfants dans les rues,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

volé la Banque et déporté cinquante mille citoyens coupables d'avoir voulu défendre la loi ?... Est-ce que j'aurais fait avancer et décorer mes gendres, qui sont des bêtes, au détriment d'autres, plus intelligents et plus méritants qu'eux ? Est-ce que j'aurais tripoté dans toutes les affaires où des milliers d'imbéciles apportaient leur argent, pour recevoir en échange des morceaux de papier, qui ne valaient pas deux sous !... Mon âme !... Il n'y a pas d'âme ! C'est une invention pour faire prendre patience aux malheureux qu'on écorche, pour leur faire croire qu'ils seront récompensés, dans un autre monde, de toutes les misères qu'ils supportent dans celui-ci.... pour les empêcher de se révolter.... Quelle farce !... Il n'y a rien, entends-tu ? Rien que la ruse et la force !... Tant pis pour ceux qui ne le comprennent pas.

— Oh ! Gaspard... bégayait la pauvre Simone, agenouillée devant le lit de M. le sénateur, ne dis pas cela... tu ne le penses pas... C'est le mal qui te fait parler !...

— Tu es trop bête pour comprendre ces choses, reprit maître Gaspard d'une voix haletante, en regardant sa femme d'un air de mépris; mais il faut pourtant que je te les dise... que j'essaye de les faire entrer dans ta pauvre cervelle. Tu vas avoir cent soixante-quinze mille francs à dépenser par an, ça fait presque cinq cents francs par jour ! Les autres le sauront bien vite... ceux qui vivent de l'âme !... Ils vont s'abattre sur cette maison comme une volée de corbeaux ! Tu seras une sainte femme, la mère des pauvres qui pensent comme eux ou qui en ont l'air... la consolatrice des affligés !... Ils t'apporteront des médailles bénites, de petits morceaux d'os ou de bois qui ne valent pas un liard à la Bourse et qu'ils te feront payer comme du diamant !... Ils te proposeront de fonder des messes avec de la musique pour le repos de l'âme de M. le sénateur... S'ils veulent chanter gratis, laisse-les faire, mais autrement, non ! Je ne veux pas qu'on donne à des célibataires l'argent que j'ai amassé péniblement depuis quarante ans... mon argent... mon cher argent !... M'entends-tu ? »

Il tomba, comme épuisé.

La pauvre mère Simone sanglotait, le front contre le lit.

Au bout d'un instant, maître Gaspard, dominant sa souffrance avec une énergie vraiment surprenante, reprit d'une voix entrecoupée :

« C'est Sabouriau qu'il faudra consulter.. chaque fois qu'on te demandera de l'argent... Sabouriau... et pas un autre !.. Il a l'œil clair, celui-là... on ne le prend pas avec des litanies. Ce serait un homme, s'il n'avait pas tant de vices ! Oui !... — Et si le curé, le grand-vicaire ou l'évêque voulaient marier Michel avec une jeune fille noble, sans le sou, tu refuseras ton consentement, quand même elle serait noble depuis le commencement du monde... La noblesse est comme les bâtisses : plus c'est vieux, moins ça vaut, et plus ça coûte à entretenir... Je ne veux pas qu'on dépense ma fortune à réparer des ruines... Le beau mérite d'avoir dans ses ancêtres un homme qui avait du talent il y a mille ans et de vivre là-dessus comme un ver sur le tronc d'un arbre vermoulu !... Je suis plus noble à moi tout seul que tous ces nobles ensemble; j'ai gagné ma fortune et mes grades moi-même, je ne les dois qu'à moi !... Il faudra donc que la fille ait de l'argent... beaucoup d'argent. L'argent, c'est tout... tout... tout !...»

Maître Gaspard, épuisé par ce dernier effort, se recoucha, en murmurant :

« Ah ! mon pauvre argent !... Quel malheur.... j'ai travaillé pour des brutes !... »

La nuit venait; Mme Simone sortit sans bruit, fuyant comme une ombre. Au loin, dans les gorges des Vosges, un cor sonnait le hallali; c'était Michel, chassant le sanglier; le feuillage semblait frémir à ce souffle.

Un domestique apporta de la lumière.

Depuis dix minutes, Frionnet, resté seul avec M. le sénateur, n'entendait plus que le tic-tac de la pendule; le cor s'était tu, rien ne bougeait, lorsque maître Gaspard se mît à dire, comme en rêve :

« Une mouche.... un chien pourri.... L'imbécile !... j'allais doubler sa fortune.... j'allais racheter tous les droits sous main, avec Frionnet.... tout !... Et puis j'aurais demandé à l'Empereur.... Il m'aurait accordé cela, lui... C'est un innocent.... qui ne sait rien !... Je les aurais tous volés !... tous.... tous.... et j'aurais passé pour le bienfaiteur du pays !... Le bienfaiteur ! »

Frionnet dressait l'oreille :

« Qu'est-ce que vous auriez donc racheté, monsieur le sénateur ? fit-il d'une voix douce, en se penchant sur maître Gaspard; quoi ? Vous aviez une idée.... une idée de génie.. . Quelle idée ? »

Il écoutait, retenant sa respiration et les sourcils hérissés de convoitise. Mais le rêve de maître Gaspard avait pris un autre cours. Il était comme un noyé, qui descend, qui s'accroche aux brins d'herbe et qui descend toujours, entraîné par le courant.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Au bout d'une minute, il reprit tout bas :

« Non !.... Je ne veux pas mourir ! Un homme comme moi... moi !... »

Il essayait de lever ses bras déjà morts.

« Qu'on cherche Laurent.... Laurent ! »

Puis, après un silence, et comme répondant à une observation :

« Je l'ai fait déporter ?... Oui.... c'est vrai ! Il me gênait.... il pouvait me nuire !... Mais ça ne fait rien... il viendra tout de même.... C'est un honnête homme.... il croit à l'âme, lui !... Qu'on le cherche... il a sauvé mon fils... il me sauvera ! »

Frionnet venait de tirer son mouchoir, pour essuyer la figure de maître Fix, couverte de sueur ; mais en entendant cela, il le remit dans sa poche, disant :

« Ça, c'est trop fort ! Il y a une limite à tout... Canaille !... »

La respiration de M. le sénateur s'embarrassait de plus en plus, il bredouillait des paroles inintelligibles.

Tout à coup, M. le curé Rigaut, le porte-clochette et Mme Simone, suivis de trois ou quatre domestiques, entrèrent précipitamment.

« Il vit encore ? demanda M. Rigaut tout essoufflé.

— Oui, » répondit Frionnet.

M. Rigaut se pencha sur le lit, demandant :

« Monsieur le sénateur, m'entendez-vous ? »

Les lèvres du moribond s'agitaient rapidement.

« Il prie, » répondit Mme Simone.

Frionnet, de l'autre côté du lit, penchant l'oreille, entendait : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept ! » Et pensait :

« Il compte ses millions !

— Oui, il prie, l'honnête homme, s'écria M. Rigaut en lui donnant l'extrême-onction, il prie, ce bon chrétien ! Nous sommes arrivés un peu tard, mais ce n'est pas sa faute ni la nôtre... Les malheureux qu'il a secourus plaideront sa cause devant le trône du Tout-Puissant... Les archanges sont là pour recevoir son âme... Monsieur le sénateur, montez au ciel !

— *Amen !* » répondirent les assistants, en s'agenouillant et se mettant à prier tout bas.

Maître Gaspard Fix venait d'expirer ; ses yeux, fermés depuis quelques minutes, se rouvrirent lentement ; il s'était arrêté à « Six ! six !... six !... » le sept n'avait pu sortir.

XX

Le surlendemain, les cloches tintaient, les équipages arrivaient, le grand monde des environs envahissait le château, tout le pays, du Hôwald à la Neuville, de la Neuville à Vandeuvre et à Dâpremont, se répétait la nouvelle :

« M. le sénateur Gaspard Fix est mort ! »

Lui, reposait dans la grande salle de la terrasse, sur un sorte d'estrade, en costume de sénateur, les mains jointes, les mâchoires serrées, un crucifix sur la poitrine.

M Hurel, le pharmacien de Vandeuvre, était venu l'embaumer par le procédé Ganal, ce qui lui permettait de se conserver plus longtemps.

Je n'ai pas envie de vous peindre les obsèques de maître Gaspard ; chacun a vu cette cérémonie imposante, avec la grand'messe en musique, les chevaux noirs caparaçonnés d'argent, le conducteur en hautes bottes, les tentures et les plumets du char funèbre.

Aujourd'hui, maître Gaspard Fix repose en terre bénite, dans l'antique cimetière des seigneurs du Hôwald, à l'angle du parc.

Sa tombe est formée d'une grande dalle de marbre blanc portant cette simple inscription :

GASPARD FIX,

SÉNATEUR DE L'EMPIRE,
COMMANDEUR DE L'ORDRE IMPÉRIAL
DE LA LÉGION D'HONNEUR
1800-1862.

R. Q. I. P.

C'est un endroit solitaire.

Trois vieilles tombes de grès rouge, à moitié ruinées et toutes moussues, mais fort armoriées, tiennent compagnie au monument de maître Gaspard ; l'une de ces tombes porte un vase ; le cippe de l'autre est surmonté d'un casque ; la troisième n'a rien de particulier.

Les inscriptions, presque effacées, remontent bien avant la Révolution.

Personne ne va là. Mais en automne, quand les premiers souffles de l'hiver balayent les feuilles des arbres, avec un bruissement aigre, c'est fort mélancolique et même imposant.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Au reste, tout ce que maître Gaspard avait prévu est arrivé.

Sa veuve, la pauvre mère Simone, est la providence de tous les curés du diocèse ; elle donne, elle donne!... malgré Sabouriau, malgré Péters, malgré Adrian. Sa chambre est tapissée, du haut en bas, d'images de saints et de saintes, de reliques et de médailles; on lui dit la messe tous les matins dans la chapelle du château, et le reste du temps elle reçoit tous les mendiants qui se présentent. Il en arrive de toutes sortes, des gras, des maigres, des rasés et des barbus, les uns en bas de soie, les autres pieds nus, avec une corde autour du ventre; c'est une procession perpétuelle, surtout depuis que les Allemands nous envoient leurs moines, leurs ermites, leurs capucins, leurs religieuses, tous leurs célibataires!—pour nous consoler de la perte de l'Alsace-Lorraine, comme ils disent dans leurs gazettes !

Tous ces gens viennent tendre les mains, de larges mains. Pas un n'apporte un liard, cela va sans dire, mais tous emportent un morceau des cent soixante-quinze mille livres de rente!... Quel malheur que cette bonne mère Simone n'ait pas le capital; on lui ferait faire des miracles, on la canoniserait!...

Michel s'est marié avec une demoiselle de noblesse aussi ancienne que râpée, sur la recommandation d'un archevêque.

Le père et la mère de la jeune personne sont venus habiter avec leur gendre; ces nobles personnages lui font l'honneur de manger son pain et lui rappellent de temps en temps que son père était un garçon brasseur.

C'est pour remplir ce magnifique rôle, que les jésuites élèvent les fils de notre haute bourgeoisie.

Le pauvre garçon est très-malheureux. Il n'est bien que hors de chez lui, avec ses chiens et ses gardes, dans les auberges forestières de la montagne.

Frionnet s'est retiré des affaires; il est devenu philosophe et se réunit trois fois par semaine au cabaret de la *Carpe*, avec cinq ou six épicuriens de son espèce, qui font venir de Paris des huîtres dans tous les mois où se trouvent des *r*, et se donnent entre eux des bosses de rire.

Les fils de Laurent continuent la vie de leur père.

Sabouriau est une des fortes têtes du parti bonapartiste.

FIN DE MAÎTRE GASPARD FIX.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'ÉDUCATION D'UN FÉODAL

I

Quand je songe aux premiers temps de mon enfance, dit le colonel Siegfried, je me vois tout petit, sur le bras du vieux baron Otto Von Meindorf, seigneur de Vindland, mon respectable aïeul.

C'était un grand vieillard sec et nerveux, les moustaches blanches, le nez fièrement arqué, les yeux gris-clair, aussi droit à soixante ans qu'un jeune homme.

Il avait fait la campagne de France contre les républicains en 1792, sous Brunswick, celle de 1806 sous Louis-Ferdinand, tué à Saalfeld, celles de 1813, 1814 et 1815, sous Blücher, sans pouvoir dépasser le grade de *rittmeister* (1), malgré ses blessures et ses actions d'éclat.

Le digne vieillard en conservait un fond d'amertume ; il se plaignait de l'ingratitude des Hohenzollern, et vivait seul dans son antique castel de Vindland, près du Curisch-Haff, au bord de la Baltique. Ayant perdu mon père, qui servait sous ses ordres, à la bataille de Ligny, en Belgique, ma mère étant morte à la suite de ce malheur, et lui-même, après la campagne, ayant été mis à la retraite, il n'aimait plus que cette solitude, qui lui rappelait la splendeur des Von Meindorf dans des temps plus heureux.

C'est là, dans le vieux nid en ruines, baigné par les vagues, que nous vivions avec un vétéran, Jacob Reiss, ancien ordonnance du grand-père, et sa femme, la vieille Christina, qui nous servaient de domestiques.

Nous étions vraiment pauvres, car les biens nobles du grand-père étaient criblés d'hypothèques ; il devait à tous les juifs de l'Allemagne et de la Pologne ; il leur en voulait à mort, disant que les misérables s'étaient fait un plaisir de laisser s'accumuler les intérêts, dans l'espérance de happer un jour l'héritage, dont les revenus se trouvaient saisis pour bien des années.

Ce bon grand-père avait aimé le jeu, comme tout brave soldat insouciant de la vie pendant la guerre, et maintenant il fallait payer les dettes !

En rêvant à cela, ses lèvres se serraient, son nez se recourbait, ses poings se crispaient d'indignation ; il maudissait toute la Judée de de père en fils, depuis Abraham jusqu'au dernier marchand d'écus de Francfort.

Moi seul je pouvais le faire sourire, quand il me portait en haut, dans les antiques galeries et sur la plate-forme de Vindland, en vue de la mer, regardant par les arcades les flots se dérouler sur la grève toute blanche d'écume, les barques des pêcheurs au loin retirer leurs filets ou regagner le rivage à l'approche du soir. Alors, les deux coudes au bord d'une embrasure, m'entourant de ses bras, il me disait :

« Regarde, Siegfried, regarde !... Toute cette terre et cette grande eau étaient à nous autrefois. Ces vaisseaux qui passent là-bas, leurs voiles grises déployées, nous payaient tribut pour entrer dans la baie ; ces barques nous devaient une partie de leur pêche ; les pêcheries, où l'on sale, où l'on marine le poisson, nous devaient tant pour le sel, tant pour le bois, tant pour leur place sur le sable. Ces paysans qui labourent, qui sèment et récoltent, nous devaient du seigle, de l'orge, du houblon, du chanvre ; ils nous devaient de la viande, des œufs, des légumes ; nous avions part à tout, nous étions maîtres de tout ! Nous seuls avions droit de chasse ; nos chevaux et nos chiens couraient seuls le daim, le renard et le loup dans les bois ; nos barques seules

(1) Commandant.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pénétraient au fond des lagunes du Curisch-Haff, faisant lever des nuages d'eiders et de canards sauvages, que nous abattions par milliers. Nous avions seuls tous les droits, parce que nous sommes de la race noble des Vandales, les premiers maîtres du sol, la noble race des conquérants. Comprends-tu ça, Siegfried, mon enfant? »

Et je comprenais; mes yeux s'accoutumaient à regarder tout comme étant à moi; je voulais avoir les oiseaux, les poissons, les barques, les pêcheries, les villages; je répondais au grand-père :

« Tout est à Siegfried! »

Ce qui lui réjouissait le cœur.

« C'est bien, disait-il avec attendrissement; les renards nous ont tout pris, il faudra tout reprendre : il faut que le paysan travaille, que le pêcheur pêche et que le marchand trafique pour les nobles descendants du vieux Meindorf à la dent de fer. »

Il m'embrassait, tout fier de mon intelligence précoce, et me remportait, mon petit bras sur son épaule, ma joue contre la sienne, en disant :

« Tire-moi les moustaches, Siegfried, je suis content de toi; tu es un brave garçon! »

C'était un esprit clair, positif. L'antique château menaçait ruine sur plusieurs points; il en avait abandonné la plus grande partie, pour se loger dans une aile encore solide, abritée par le donjon contre les vents du nord. Une vaste salle, haute et voûtée, cinq chambres encore en bon état, dont les fenêtres donnaient sur la baie, et l'antique cuisine, pourvue d'une immense cheminée à large manteau chargé de sculptures, formaient toute notre habitation.

Au-dessous, les écuries s'ouvraient sur une cour profonde, où nous descendions par un escalier à balustrade de granit.

Les hautes tours couvraient tout cela de leur ombre; c'était un coup d'œil sévère; de pareils souvenirs sont ineffaçables.

Je vois encore la grande salle, avec son vieux tapis usé, sa table de chêne, les armes du grand-père suspendues aux murs des deux côtés de la porte, les fenêtres en ogive, vitrées de plomb, et la mer au loin qui se déchaîne sur les récifs; la cuisine et sa flamme sur l'âtre qui tourbillonne autour de la crémaillère; la vieille Christina, assise auprès, sous la cheminée, en train d'éplucher quelques légumes, de plumer des oiseaux ou de racler un poisson avec le vieux couteau ébréché. Elle était toute vieille, jaune et ridée comme une bohémienne de cent ans, les cheveux couleur de lin, ses larges poches carrées sur les hanches, le trousseau de clefs à la ceinture, la petite toque de crin sur la nuque, grave, méditative et pourtant causeuse, aimant à raconter les vieilles histoires du château, les apparitions de feux follets, de lapins blancs, les pressentiments à la mort d'un tel pendant la grande tempête d'automne ou durant les longs silences de l'hiver.

Oui, je la vois, et Jacob Reiss aussi, debout près d'elle, avec sa longue échine maigre, les jambes arquées, le vieux bonnet d'uniforme sur l'oreille, les bottes éculées garnies de longs éperons de fer, la pipe dans ses grosses moustaches grises. Dehors, la mer chante son hymne éternel et semble accompagner de ses plaintes les histoires étranges de Christina.

« Hé! dit Jacob, tout ça c'est bien possible... J'avais toujours des pressentiments la veille d'une grande bataille, et le lendemain beaucoup de gens mouraient. »

Il parlait d'un air convaincu; mais quand l'histoire était trop extraordinaire, il clignait de l'œil de mon côté, comme pour dire :

« Ne crois pas ça, Siegfried, la vieille radote!... Le lapin blanc était un chat dans la gouttière ou bien une martre zibeline dans le bûcher, sous les fagots. »

J'aurais écouté Christina raconter ses histoires durant des heures. Mais ce qui m'amusait encore bien plus, c'était de descendre avec le vieux hussard donner le fourrage à nos chevaux et les conduire à l'abreuvoir. Il ne manquait jamais de m'asseoir sur l'un d'eux, car nous en avions trois fort beaux; c'était le seul luxe que le grand-père se permît encore.

« Tiens-toi bien, Siegfried, me disait le vétéran; prends la bride de ta main gauche; voilà comme tu seras plus tard, à la tête de ton régiment; tu lèveras le sabre et les trompettes sonneront la marche : hop!... hop!... hop!... »

Quel bonheur d'être à cheval et de se promener au petit trot dans la cour sombre!

Les autres parties du château restaient désertes, les portes fermées, et, il faut bien le dire, ses fenêtres n'avaient plus de vitres; les corneilles, les orfraies habitaient ses corniches; elles tourbillonnaient à tous les étages, jacassant et piaillant; leurs ordures blanchissaient toutes les saillies, leurs nids remplissaient toutes les salles abandonnées, personne ne venait les troubler; et le vent d'hiver, se démenant parmi ces ruines, produisait une harmonie sauvage, surtout quand la mer y mêlait ses clameurs plaintives.

Combien de fois, dans ma petite chambre, la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nuit, ne me suis-je point éveillé, prêtant l'oreille aux sifflements de la bise par les fissures innombrables du vieux castel, me rappelant soudain les histoires de Christina et croyant entendre les âmes des morts glisser au loin dans les immenses corridors.

J'avais bien peur!

Heureusement la chambre du grand-père touchait à la mienne, la porte en restait toujours ouverte, et la respiration forte, cadencée du vieillard, me rassurait. Il dormait d'un sommeil paisible, et je me disais :

« Si les esprits arrivent, je crierai... le grand-père décrochera son sabre! »

Le sabre du grand-père et ses pistolets m'inspiraient confiance; avec le grand-père, j'aurais bravé tous les esprits du monde.

Pourtant, il advint, un soir, quelque chose d'étrange à propos des esprits, je ne l'oublierai jamais.

C'était aux premières neiges de 1822, j'avais dix ans. Le grand-père et moi, ce soir-là, nous soupions ensemble comme d'habitude, la table entre nous, la lampe au-dessus, sur un trépied de bronze. Jacob nous servait, entrant et sortant, pour chercher les plats à la cuisine. Et comme il arrive aux changements de saison, la mer était grosse, les premières neiges fouettaient les vitres par rafales.

Nous finissions de souper, quand tout à coup, poussée par le vent, la porte s'ouvrit, et moi, tout pâle, je criai :

« C'est Meindorf à la dent de fer! »

Le grand-père alors, tout étonné, déposa son verre sur la table, et regardant le vieux hussard d'un œil sévère, lui demanda :

« Qu'est-ce que cela veut dire? D'où vient que cet enfant s'effraye?

— C'est Christina qui lui raconte des bêtises, balbutia le vieux soldat, se dépêchant d'aller refermer la porte.

— Christina! s'écria le grand-père avec indignation; si la vieille folle était ici, je lui tordrais le cou... Que cela n'arrive plus!... »

Puis, se calmant et s'adressant à moi :

« Ecoute, Siegfried, dit-il, retiens bien mes paroles : Meindorf à la dent de fer est mort depuis six cents ans, et les morts ne reviennent pas; ce que tu entends, c'est le vent qui souffle sur la mer... Et ça, fit-il en montrant les hautes fenêtres tour à tour blanches et noires, c'est la neige que le vent chasse contre les vitres; il n'y a rien d'autre... il n'y a pas d'esprit sans un corps. Ceux qui parlent de l'esprit des morts et qui y croient sont des ânes. Tu comprends?

— Oui, grand-père, lui répondis-je.

— Eh bien, tu vas prendre ce fallot, je vais t'ouvrir le grand corridor, et tu iras seul jusqu'au bout, dans la vieille tour en face. Moi, je reste ici, je verrai la lumière par cette fenêtre, et quand tu seras dans la tour, tu crieras : « Meindorf... Meindorf à la dent de fer, arrive! » Tu m'entends! Si tu ne fais pas cela, tu n'es pas de la vieille race des conquérants, tu as peur... un homme noble n'a pas peur! »

Aussitôt je me levai et je pris le fallot sans répondre. Le grand-père prit un grosse clef pendue sous ses armes et sortit m'ouvrir lui-même l'antique galerie des chevaliers. La tempête s'engouffrait dans cet édifice délabré, la lumière tourbillonnait au milieu des ténèbres. J'aurais voulu courir, mais le grand-père me dit :

« Marche lentement... Ceux qui courent ont peur... ils tombent... Prends garde aux décombres!... »

Alors je partis seul. Les arceaux se suivaient à la file; les larges dalles, couvertes d'herbes marines et d'arêtes de poisson, apportées par les oiseaux qui avaient élu domicile dans l'antique masure, ne rendaient aucun son; je marchais sur ce fumier, regardant tourner l'ombre des colonnes sur la voûte, et parfois une orfraie, surprise dans son sommeil, déployer ses ailes et plonger dans l'abîme noir de la tempête.

Ainsi je vis défiler l'un après l'autre les fenêtres, les balustrades, les tas de varech et d'autres débris en décomposition, répandant une odeur infecte, malgré la hauteur des assises et le vent qui les balayait en les couvrant de neige, et dans la grande tour, levant mon fallot, après avoir repris haleine, je criai, non sans émotion, car les histoires de Christina me revenaient :

« Meindorf à la dent de fer... Meindorf à la dent de fer... arrive! »

Mais, sauf les mille sifflements de la tempête et les clameurs des vagues au pied de la falaise, rien ne répondit, rien ne bougea.

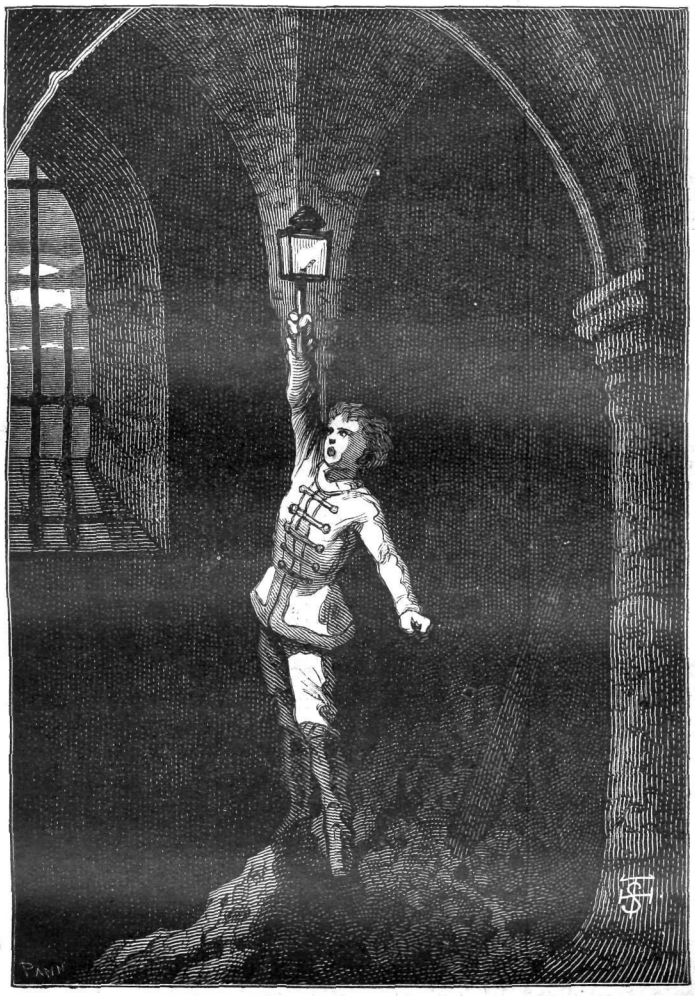
Je tenais ma petite main devant le fallot, pour l'empêcher de s'éteindre; puis, ayant encore répété le même cri, je revins lentement, m'empêchant toujours de courir; les arcades défilèrent sous mes yeux une seconde fois, et je rentrai dans la chambre du grand-père, qui ne me fit aucun compliment et parut trouver la chose toute naturelle.

« Assieds-toi, Siegfried, me dit-il; le vent souffle fort, n'est-ce pas... il fait bien froid dehors?

— Oui, grand-père.

— Tiens, bois un bon coup. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Meindorf à la dent de fer... arrive! » p. 103.

Il remplit à moitié mon verre et je le vidai d'un trait.

« Tu as appelé Meindorf? fit-il en souriant.

— Oui.

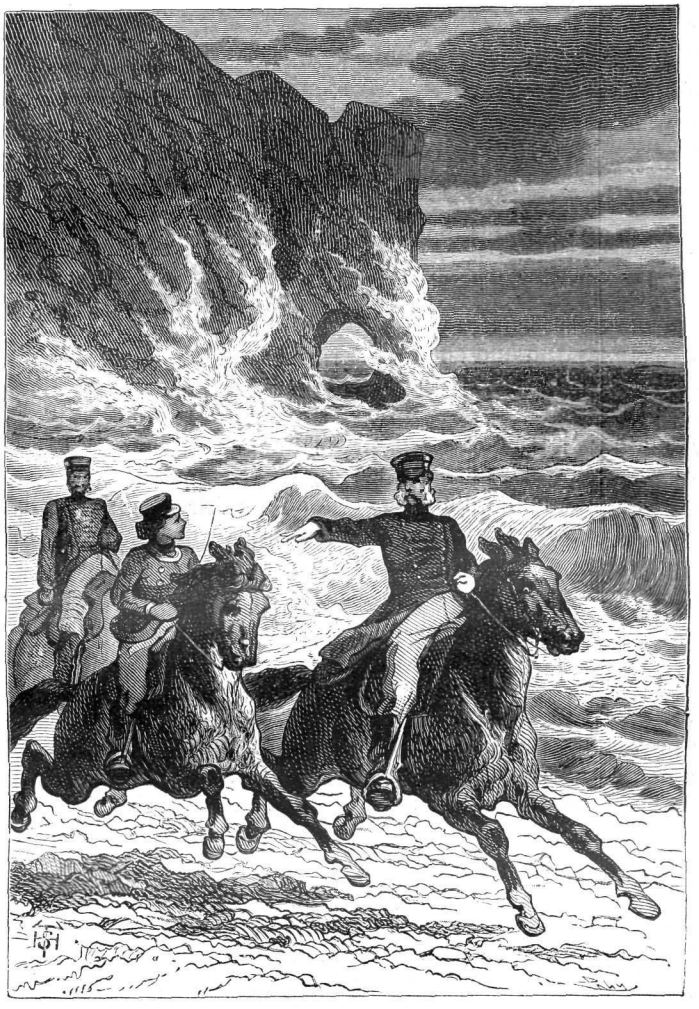
— Il n'est pas venu!.. C'était pourtant un brave dans son temps, et qu'on n'appelait jamais sans le voir arriver aussitôt, avec son casque et sa hache; mais il est mort, et le plus lâche coquin, le plus misérable juif, pourrait le défier sans émouvoir sa poussière. Voilà ce que c'est que la mort, Siegfried. Depuis le commencement du monde, des milliers de milliards d'hommes sont morts, et pas un seul n'est revenu, pas un! Cela prouve, clair comme le jour, que la mort est la fin de tout et qu'il n'y a rien après. Mets-toi cette idée dans la tête, c'est la clef de tout le reste. »

Ayant dit cela d'un air grave, le grand-père se leva; il rentra dans le corridor refermer la grande porte et revint ensuite se remettre à table; puis, le souper fini, il me souhaita le bonsoir comme d'habitude et nous allâmes nous coucher.

II

Le grand-père m'avait appris à lire de bonne heure, il m'avait enseigné les premiers éléments du calcul, mais à partir de ce jour il s'occupa de mon instruction réelle. Chaque

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'est la première étape... (p. 106.

matin, après le déjeuner, nous descendions à l'écurie et lui-même me donnait une leçon d'équitation, m'apprenant d'abord à bouchonner le cheval, à le seller, à le brider. Comme j'étais encore trop petit pour mettre la selle et passer le mors, il m'aidait, il serrait les boucles, le tout avec méthode, m'expliquant la destination de chaque courroie, son utilité. Puis il me parlait du caractère propre à chaque race chevaline, et m'en faisait remarquer avec soin les qualités et les défauts.

Après ces explications, nous montions en selle et nous faisions un tour aux environs, tantôt sur le rivage, tantôt au bois.

Quelquefois nous poussions notre pointe jusqu'au bourg de Vindland, ancienne dépendance du château, dont la population s'étendait de plus en plus et prenait de l'importance par son commerce.

Quelques gros marchands étaient venus s'y fixer; M. Strœmderfer, le plus riche armateur de la côte, venait d'y faire construire une halle superbe pour fumer et mariner le poisson; il avait des barques à lui, une grande maison, la plus belle du bourg, une tonnellerie, des employés. La pêche de l'esturgeon et l'expédition du caviar dans toutes les parties de l'Allemagne lui procuraient de grands bénéfices.

C'était un homme vêtu d'une façon simple mais cossue, le large feutre carrément planté sur les sourcils, les favoris bruns ébouriffés autour de ses joues musculeuses, saluant toujours le *her oberst* Von Meindorf dès qu'il l'a-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

percevait, mais d'un air calme, sans empressement et presque comme d'égal à égal.

Le grand-père abhorrait cet homme ; il répondait à son salut, en levant brusquement sa casquette à la hauteur d'un pouce et serrant les éperons. Il faisait de même pour tous les autres commerçants et boutiquiers du bourg ; et tout en continuant de galoper, il me disait :

« Tiens, Siegfried, tous ces gens-là, avant l'arrivée des Français en 1806, étaient nos serfs ; ils étaient attachés à notre terre ; nous pouvions les imposer et même les vendre, sans qu'ils eussent à réclamer. Dans ce temps-là, leur costume se composait d'une chemise en grosse toile bise, sans col, et d'une espèce de caleçon bouffant en été ; et l'hiver d'un casaquin en peau de mouton ; ils avaient les cheveux pendants sur les sourcils, marque de leur servage. Aujourd'hui, cela s'habille d'un bon gros drap bleu, cela se tire le gilet sur le large ventre, cela se pose carrément sur les talons : « Houm!... Houm!... » en vous regardant en face, sans baisser les yeux, comme pour dire : « Voici M. Strœmderfer, le riche armateur, qui vous fait l'honneur de vous saluer le premier, monsieur le baron ; il croit remplir en cela un devoir de convenance ; mais il pourrait à la rigueur s'en dispenser, car sa caisse est mieux garnie que la vôtre ; son nom est connu dans plus d'un comptoir à Hambourg, à Brême, à Lübeck, même à Liverpool et Manchester, en Angleterre ; sa signature vaut tant, et ses produits sont cotés sur la place de Londres. Je vous salue pourtant le premier, parce que c'est un vieil usage ; et puis mes fils seront forcés de servir, et votre jeune homme sera peut-être leur officier ; on fait toujours bien de ménager les amours-propres, quand cela ne coûte rien. »

Ainsi parlait le grand-père ; puis il poussait un éclat de rire sec et criait :

« Allons, un temps de galop... Tiens-toi bien, Siegfried ! Tout cela pourra changer... il faut que cela change... Ah ! nous avons perdu de la marge... ces Hohenzollern nous ont coûté cher !... Mais pourvu qu'ils tiennent leurs promesses par la suite, qu'ils nous rendent au centuple ce qu'il a fallu leur céder dans un temps de malheur... qu'ils rétablissent notre autorité sur de plus larges bases... on oubliera les vieilles déceptions... Seulement, il faut que le grand coup réussisse... il faut que le filet prussien englobe toute l'Allemagne... c'est la première étape... après cela nous verrons pour le reste !... »

J'écoutais ces hautes pensées politiques, dépassant de beaucoup mon intelligence ; mais elles me sont revenues depuis, et j'ai souvent admiré la pénétration, le rare bon sens de cet honnête vieillard.

Une fois revenus au château, vers une ou deux heures, les chevaux débridés, étrillés, épongés par Jacob sous nos yeux, le grand-père et moi nous montions à la bibliothèque, qui se trouvait dans son cabinet de travail, à côté de la grande salle, et nous commencions d'autres études.

Alors le temps était venu d'apprendre les langues, l'histoire, la géographie, les mathématiques, pour être admis à l'école des cadets royaux, où j'avais droit d'entrer avec bourse entière. Mais il fallait passer un examen sérieux, et le grand-père voulait que ce fût avec distinction, comme il l'avait subi lui-même quarante-cinq ans avant.

« Pour faire la guerre, disait-il, et surtout dans la cavalerie légère, où je puis encore te recommander près de vieux camarades, la première chose à connaître, ce sont les langues. Il faut savoir les parler autant que possible sans accent, car il s'agit souvent, en campagne, d'interroger adroitement les gens du pays sans éveiller leur méfiance, de s'informer des chemins, des sentiers, de la position des corps ennemis, et, naturellement, c'est toujours comme amis qu'on se présente. Il faut aussi savoir les lire rapidement, pour éplucher les correspondances que l'on a surprises à la poste, les dépêches des courriers que l'on a arrêtés, et pour en transmettre un résumé clair, succinct et complet à l'état-major. Tu comprends cela, Siegfried ? Et la première langue que nous devons étudier, nous autres Prussiens, c'est la langue française, celle de nos ennemis naturels. Frédéric II n'a jamais écrit que dans cette langue ; il était entouré de Français, et les imbéciles croyaient que c'était par admiration de leur génie ; il recevait des livres comme l'*Anti-Machiavel*, pour leur faire croire que lui, Frédéric, était complétement incapable de suivre les idées de ce finaud Italien, et qu'il les condamnait absolument. Cela ne l'a pas empêché de les suivre toute sa vie, et, par ce simple moyen, de s'arrondir dans tous les sens aux dépens des voisins, en s'assurant encore la réputation d'être un philosophe, un souverain moral et le plus délicat du monde. Je te dis cela, mon enfant, pour te montrer que la première chose c'est de tromper ses ennemis, et que, pour mieux les tromper, il faut connaître leur langue à fond. »

Après m'avoir donné ce précepte judicieux,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'il me répétait souvent, nous commencions à lire l'*Hipparchie, ou le Maître de la cavalerie*, de Xénophon, dans l'excellente traduction française de Gail, le texte grec et la version latine en regard. Le grand-père connaissait aussi ces deux langues, et surtout le latin, qu'il écrivait couramment, comme tous les hommes instruits de son époque. C'est en latin que se rédigeaient alors tous les livres scientifiques; il me l'enseignait en passant, et se plaisait à le parler avec moi. Pour me faciliter la conversation, il me faisait apprendre par cœur les *Colloques* d'Érasme; ainsi toutes les études marchaient ensemble.

Les choses allaient ainsi depuis deux ans, le grand-père était content de mes progrès, lorsqu'un jour il me dit :

« Tout va bien, Siegfried, nos études avancent ; mais il ne faut rien négliger des choses de la vie. C'est un usage dans le monde d'avoir une religion, de se déclarer protestant, catholique et même juif, si l'on veut. Tout cela revient à peu près au même ; seulement, il est bon de choisir la religion qui vous est la plus avantageuse. Chez nous, en Prusse, c'est la religion réformée, celle du roi, de la noblesse; en France, en Autriche, c'est la religion catholique. Suivons donc la coutume, car les imbéciles disent qu'on ne peut être honnête homme sans religion. Je vais faire venir le pasteur de Vindland ; il t'enseignera la religion du pays, il te fera remplir les cérémonies accoutumées en pareil cas ; je le payerai raisonnablement, et tu seras luthérien réformé. A l'école des cadets, tu suivras les exercices religieux, car le roi y tient beaucoup, pour le bon exemple ; pourvu qu'on aille au temple de temps en temps, qu'on chante un cantique, cela suffit. Quant au reste, nous avons liberté de conscience ; qu'on chante en allemand, qu'on chante en latin, l'Éternel entend toutes les langues. »

Après m'avoir tenu ce petit discours, qui servit à me faire comprendre toute l'importance de l'instruction religieuse, le grand-père envoya Jacob Reiss chercher M. le pasteur Brandhorst en char à bancs.

M. Brandhorst était un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, mince, les cheveux blond filasse et les paupières rouges. Il passait, à Vindland, pour être très-sévère sur les pratiques religieuses ; c'est ce que j'ai su depuis. Il arriva donc vêtu de noir, un petit manteau sur les épaules, un grand chapeau de soie sur sa grosse tête, l'air satisfait, heureux d'avoir été choisi par M. le baron Otto Von Meindorf, pour l'instruction religieuse de son petit-fils ; ce qui ne pouvait qu'ajouter au relief de M. le pasteur parmi ses confrères et ses ouailles.

Au moment où rentrait le char à bancs, le grand-père et moi, nous étions dans la cour ; je venais de prendre une leçon d'équitation, et c'est là que nous reçûmes M. le pasteur, avec force salutations de sa part et cajoleries à mon sujet.

Il parlait fort bien ; le grand-père lui répondait avec un sourire de bienveillance. C'est ainsi que nous montâmes le grand escalier et que nous entrâmes dans la bibliothèque, où M. Brandhorst, s'étant débarrassé de son petit manteau, s'assit auprès de moi, devant la cheminée, et commença tout de suite son instruction religieuse, me parlant de Dieu, de la création du monde en sept jours, d'Adam et d'Ève, etc., etc.

Le grand-père, pendant la leçon, se promenait derrière nous de long en large, la tête penchée, les mains croisées sur le dos, écoutant d'un air rêveur, sans desserrer les lèvres.

A la fin du premier chapitre, M. Brandhorst me fit répéter ses explications, pour voir si j'avais bien compris ; il parut charmé de ma bonne mémoire ; puis en me félicitant, ainsi que M. le baron, il se leva, remit son manteau et nous salua très-profondément. Le grand-père l'accompagna jusque sur la porte ; il descendit seul l'escalier ; et, du haut de la rampe, je le regardai monter en voiture.

Cela se renouvela de la sorte durant quinze jours ou trois semaines. Le grand-père écoutait toujours sans rien dire. Nous en étions arrivés, après la lecture de l'ancienne loi, de l'histoire des juges, des rois, de la chronique et des prophètes, à la mission du Christ, enseignant l'égalité des hommes devant Dieu, les déclarant tous frères, leur prescrivant le pardon des injures, leur ordonnant de tendre la joue gauche, quand on leur avait frappé la droite.... et M. Brandhorst s'animait sur cette haute morale, s'exprimant d'une façon fort éloquente, lorsque le grand-père, jusqu'alors simple auditeur, s'arrêta tout à coup de marcher et prit la parole :

« Tout cela, monsieur le pasteur, dit-il d'un ton net, est fort bien pour les bourgeois, les ouvriers et les paysans que vous rencontrez au village.... Oui, vous faites très-bien de leur prêcher cette morale, de leur dire de se soumettre à la volonté des supérieurs, de recevoir les coups sans les rendre, et de compter sur la vie éternelle, en récompense de leur résignation ; c'est fort juste et fort utile. Mais autre chose est de parler à des gueux, descen-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dants de serfs, destinés de père en fils à l'obéissance, et de parler à des nobles, descendants de nobles, destinés au commandement. Voilà ce que vous devriez bien expliquer et faire ressortir au jeune baron Siegfried Von Meindorf, afin de l'initier à ses devoirs. Car chaque instruction, pour être bonne, utile et vraie, doit s'adapter à l'état des personnes; les points de vue changent quand l'état change; un aigle, en train de planer, ne voit pas l'herbe des champs du même œil qu'un âne qui broute ! »

M. Brandhorst, tout surpris, ne répondit rien, et le grand-père continua :

« Remarquez bien, monsieur le pasteur, que l'Église n'a jamais pratiqué le pardon des injures; au contraire, elle s'est toujours montrée impitoyable envers ses ennemis; elle les a proscrits, torturés, brûlés, détruits dans ce monde et damnés dans l'autre chaque fois qu'elle en a eu le pouvoir. Son exemple doit nous servir de règle ! — Et maintenant, pour en revenir à l'histoire sainte proprement dite, je vous ferai observer que tous vos patriarches et vos juges en Israël, que vous admirez tant, étaient des fainéants qui voulaient commander au peuple, percevoir la dîme et dicter des lois sans porter les armes. Pendant que les autres allaient se faire tuer à la guerre, eux ils restaient à la maison, ils veillaient sur l'arche sainte, et l'abandonnaient bravement pour sauver leur peau, quand les Philistins avaient le dessus. Le peuple finit par s'apercevoir qu'il était conduit par des lâches, il fallut, bon gré mal gré, que Samuel consentît à lui donner un roi; mais il choisit, dans l'intérêt de sa caste, un véritable imbécile, ce Saül, qui, la veille de la dernière bataille, alla consulter la pythonisse, une espèce de bohémienne cachée dans un trou, loin du camp, laquelle lui prédit insolemment sa défaite; de sorte que pendant l'action, ce crétin perdit tout courage et se perça lui-même de son épée. Ces choses sont claires, il faut être aveugle pour ne pas les voir ! Et quant à David, c'était un bédouin courageux, rusé, il avait du sang, comme le coursier arabe; il était toujours à cheval, rôdant à droite, à gauche, pillant celui-ci, détroussant celui-là. Ce brave garçon finit par éprouver le besoin d'assurer sa retraite, il jeta les yeux sur Yabous Kadischta, la ville sainte, depuis Jérusalem; il s'entendit avec les prêtres, qui gardèrent leurs privilèges et lui soumirent le peuple. Ce David est le plus bel exemple de ce que peut faire la pureté du sang dans les races primitives; il fonda sa dynastie; il fit traîner ses ennemis sous des herses, il laboura leurs os; il vécut jusqu'à l'extrême vieillesse; il eut toutes les gloires de la sainteté, de la poésie, avec les satisfactions réelles, positives de l'existence.... Voilà, monsieur le pasteur, les exemples qu'il faut choisir pour l'instruction d'un jeune noble, et non pas les exemples de Jonas, d'Élias et d'autres pareils démagogues. Parlez aux paysans de Job, de Ruth et de Boos, de Tobie, à la bonne heure; mais parlez de David, de Mathathias, de Judas Machabée à des gens de guerre; et surtout ne venez pas leur donner des préceptes contraires à leur profession, capables de les faire manquer à l'honneur, comme de recevoir des coups sans les rendre. »

Le pasteur était confondu.

« Mais, monsieur le baron, dit-il à la fin, mais ce précepte est écrit en toutes lettres dans les Évangiles....

— Dans les Évangiles, répliqua le grand-père avec impatience, on trouve de tout, seulement il faut savoir choisir. Le Christ n'était pas ce que vous croyez, c'était un homme de race noble; il descendait de David, il voulait être roi d'Israël. Il essaya de soulever le peuple et de se faire proclamer. Malheureusement les Romains dominaient le pays, ils en avaient déjà fait nommer les rois, de race étrangère, cela va sans dire : Hérode, un Iduméen, percevait les impôts et partageait le pouvoir avec le procurateur Ponce-Pilate. Les prêtres juifs, sous ce régime, conservaient en partie leurs privilèges; ils comprirent très-bien que si le peuple se soulevait, trois ou quatre légions romaines viendraient le mettre à l'ordre, que Jérusalem serait saccagée et qu'eux-mêmes pourraient être massacrés ou vendus comme esclaves; ils eurent peur, et le grand-prêtre Caïphe, dans un conseil secret, prononça ces paroles mémorables : « Il faut qu'un seul périsse pour le salut de tous ! » Les prêtres dénoncèrent la révolte sur le point d'éclater; le Christ fut arrêté, ses partisans se dispersèrent; ils abandonnèrent lâchement le roi national, qui fut crucifié avec cette inscription ironique attachée au haut de la croix : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs !.... » qui seule explique toute l'histoire. Ces faits sont clairs, palpables. Le Christ, pour s'attirer le peuple, avait déclaré, contre toutes les règles du bon sens et de la nature, que les hommes sont égaux, comme ces fameux jacobins de 93, qui l'appelaient dans leur nouveau calendrier « le premier des sans-culottes » et prétendaient appliquer ses doctrines. — Mon Dieu, monsieur le pasteur, vous savez ces choses aussi bien que moi, pourquoi donc

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

embrouiller les questions? Enseignez la soumission, la résignation, l'obéissance, aux bourgeois, aux ouvriers, aux campagnards, c'est bien, très-bien.... ces gens sont faits pour obéir!.... Mais présentez les choses à la race noble sous leur vrai point de vue. Sachez que la religion est une institution politique, une sorte de discipline morale, qui prépare les gens à la discipline réelle. Et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je vous déclare que la religion catholique, apostolique et romaine, remplit cette destination bien mieux que la nôtre; en défendant au peuple de lire les Évangiles, où l'on trouve les maximes les plus révolutionnaires; en lui donnant l'ordre de croire tout ce que décide l'Église, sans raisonner, sous peine d'aller en enfer; en défendant aux prêtres de se marier, pour les attacher exclusivement à leur état, pour en faire des soldats sans autre famille, sans autre patrie que le drapeau; en exigeant des fidèles la confession de leurs péchés, pour prévenir de loin toute révolte; en maintenant la langue latine dans toutes les cérémonies, pour en dérober le sens aux ignorants, et conserver au culte un caractère mystérieux qui frappe toujours les esprits faibles, cette religion est une institution politique admirable, la plus grande et la plus profonde que le monde ait vue. Tant qu'elle a régné chez nous, la race noble et le clergé se sont parfaitement entendus, le peuple n'a pas bougé. Le pape et l'Empereur se faisaient souvent la guerre, mais le couvent et le château, sauf les petites querelles de voisinage, s'accordaient très-bien ensemble; ils avaient un intérêt commun : celui de ne pas éveiller les convoitises de la brute, en l'instruisant sur ses prétendus droits naturels, et de la tenir toujours courbée sur la glèbe. Quand je pense à cette glorieuse époque féodale, où chaque chose était à sa place d'après l'ordre naturel, je ne puis m'empêcher de reconnaître que Luther, premier violateur de la discipline ecclésiastique qu'il avait juré d'observer, nous a fait un mal irréparable; ses principes de libre discussion, de libre conscience, de droit pour chacun d'interpréter les livres saints à sa manière, sont le renversement du sens commun; il est le père légitime des droits de l'homme, cet évangile monstrueux de la canaille. Le gueux avait eu l'adresse d'intéresser les puissants à sa cause, en flattant leurs passions, en leur accordant toutes les permissions que le pape leur refusait, en approuvant leurs divorces, en bénissant leur troisième et quatrième mariage, en excitant leurs convoitises, et sanctifiant le débordement de toutes leurs passions. C'était un rusé compère. Mais depuis lors la discipline est brisée. Alors la discipline morale avait tout soumis, aujourd'hui la force est redevenue nécessaire; on l'emploiera et le peuple rentrera dans l'obéissance, il reconnaîtra de nouveau ses maîtres : la distance prodigieuse existant entre sa propre nature infime et bornée et celle du seigneur destiné de tout temps à la tenir en bride. Seulement, pour atteindre à ce but, le premier devoir du clergé sera de nous seconder en tout; il faudra que chacun reçoive l'instruction religieuse convenable à son rang. — J'ai dit ce que je pensais; maintenant, monsieur le pasteur, continuez votre leçon et tâchez de vous conformer à mes intentions. »

M. Brandhorst entra tout de suite dans les vues du grand-père; il s'étendit sur la carrière de David, sur les exploits des Machabées; il fut récompensé de ses soins convenablement, et quelque temps après, un dimanche, pendant l'office divin, le grand-père et moi nous nous rendîmes à cheval au temple de Vindland. Je reçus la confirmation seul, en présence des fidèles. M. le pasteur, à cette occasion, crut devoir prononcer une allocution touchante; les bonnes femmes en pleurèrent d'attendrissement. Après quoi, le service divin étant terminé, je mis un double frédéric d'or dans l'assiette du sacristain, qui recevait les aumônes à la porte. Nous sortîmes sur la petite place, où Jacob Reiss tenait nos chevaux en main, et nous étant remis en selle, nous repartîmes au galop pour notre résidence.

Ainsi je devins chrétien réformé, selon le désir du grand-père, et les vieilles traditions de la Prusse.

III

Cela fait, il n'en fut plus question, et le grand-père s'occupa de pousser vigoureusement mes études mathématiques, point essentiel pour être admis à l'école des cadets royaux. Nous avions déjà revu l'arithmétique plusieurs fois, je la possédais suffisamment; la géométrie et l'algèbre entrèrent en ligne. C'étaient ses études favorites; on aime toujours ce que l'on connaît bien; il me tenait des heures entières au tableau, puis, me voyant fatigué, tout à coup il s'écriait en riant :

« Allons, Siegfried, c'est assez pour aujour-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'hui; laissons la craie et l'éponge; en route! »

Je respirais.

Nous descendions seller nos chevaux, nous partions comme des bienheureux.

L'excellent homme semblait rajeuni; il voulait tout m'apprendre : la natation, l'équitation, les armes, et tout en galopant sur le rivage, Jacob derrière nous, à distance, il s'écriait :

« Siegfried, je tiens à ce que tu sois le premier cadet royal à l'École; je tiens à ce que tes professeurs n'aient plus rien à t'enseigner. Je veux que tu sois fort, vigoureux, adroit et rusé, comme je l'étais à trente ans, et que le jour où l'on tirera le sabre contre ces gueux de Velches, qui nous avaient réduits à zéro en 1806, et qui nous ont valu la perte des trois quarts de nos priviléges, avec leurs principes de 89, je veux que tu puisses les hacher comme de la chair à pâté. Je serai déjà mort sans doute, mais tu te souviendras de moi, tu croiras m'entendre crier : « Courage, Sieg- « fried, courage!... Tape ferme.... hache... « massacre... pas de quartier.... la pitié est « une bêtise française.... Brûle tout ce que tu « ne peux pas emporter.... happe!...happe.... « mon garçon.... c'est le droit de la guerre.... « ce qui est conquis par le glaive est bien ac- « quis!... » Canailles!... nous ont-ils fait du mal avec leurs droits de l'homme et leur égalité!... Sans eux, jamais le baron de Stein n'aurait obtenu de Frédéric-Guillaume l'abolition du servage, ni l'admissibilité des brutes aux emplois civils et militaires; ni la déclaration que les anciens serfs pourraient acquérir des terres nobles; ni le droit pour les communes d'élire leurs magistrats municipaux; ni cinquante autres ordures pareilles, qui montrent bien l'abomination de la désolation où nous étions alors.... Jamais les Hardenberg n'auraient osé porter la main sur notre vieille constitution.... Mais il fallut promettre au peuple des libertés; il fallut lui accorder des droits; il fallut imiter la constitution des jacobins, pour entraîner toute la nation à nous soutenir, à combattre avec nous les envahisseurs. Ah! oui, les gueux nous ont coûté cher.... mais gare.... gare.... nous sommes en train de dresser nos boules-dogues à la chasse, de leur apprendre à mordre, de leur inculquer dès l'école la haine impitoyable du Velche. Une fois la première partie gagnée, l'Allemagne sous notre griffe et toutes ces grosses brutes allemandes disciplinées à coups de trique, nous irons là-bas régler le compte définitif de ces bandits : nous serons cinq ou six contre un, car ils sont trop bêtes pour s'attendre à une chose pareille.... nous les écraserons sous le nombre.... nous les écraserons!... Nous brûlerons leur Paris.... nous prendrons l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, tous le pays jusqu'aux deux mers; ils travailleront pour nous, comme leurs ancêtres ont travaillé pendant quatorze siècles pour les Francs; et l'ordre naturel régnera encore une fois ; la noble race des conquérants, qui a bousculé l'empire romain et fondé toutes les dynasties et toutes les aristocraties de l'Europe, sera encore une fois maîtresse de l'Occident! »

En parlant ainsi, le digne homme serrait avec fureur ses vieilles mâchoires édentées, ses moustaches grises se hérissaient, et, brusquement, reprenant haleine, il criait :

« En avant!... Hourra!... hourra!... »

Nous filions comme des flèches sur la grève; Jacob avait peine à nous suivre.

Quelquefois aussi, pendant les grandes chaleurs du mois d'août, le bonheur du grand-père était de me conduire sur la plage, au fond d'une petite anse, derrière les remparts du château, et de m'apprendre à nager. Jacob Reiss, sur la rive, nous regardait en fumant sa pipe; et, tout en fendant les vagues, en faisant la coupe, en se retournant et me lançant joyeusement une poignée d'eau à la figure, pour rire, ce vigoureux vieillard, quand nous étions un peu loin du bord et qu'il me voyait fatigué, disait :

« Allons! mon enfant, passe-moi le bras sur l'épaule; tu es las, n'est-ce pas?

— Oui, grand-père.

— Eh bien! regagnons la rive, mais lentement, sans nous presser... Tu sais que rien n'est plus mauvais que de se dépêcher; on n'avance plus; on perd ses forces; plus on va lentement, mieux cela vaut. »

Et, tout en me parlant, en me répétant : « Doucement!... doucement!... » nous arrivions sur le sable comme deux poissons frétillant au soleil.

Jacob déroulait nos couvertures; on s'asseyait; on se séchait, regardant la haute mer, écoutant les flots chanter le long du rivage ou bouillonner en écumant le long des récifs.

C'était un moment de calme solennel, de repos et de rêverie, dont le souvenir me procure encore, après tant d'années, un plaisir inexprimable.

Puis on rentrait au château; la vieille Christina avait préparé le déjeuner; on buvait un bon verre de vin. Quelle éducation aurait pu me rendre plus fort, plus sain de corps et d'esprit, plus apte aux fatigues de la noble vie

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

militaire, et me donner des idées plus nettes sur l'ordre véritable en ce monde, sur la subordination des classes, sur les droits et les devoirs de la noblesse, et mieux me préserver de toutes ces théories absurdes dont les professeurs de méthaphysique ont toujours la bouche pleine dans nos universités, et qui réduisent bientôt leurs élèves au crétinisme le plus absolu? Aucune! Aussi je ne puis songer, encore maintenant, aux soins du grand-père, sans éprouver une douce émotion, et je suis forcé de reconnaître qu'à lui seul se rapporte le mérite de mes convictions, que j'espère bien faire partager, bon gré, mal gré, à tous les gueux d'opinion contraire.

En ce temps-là, dans le courant de l'été 1828, parut pour la première fois la fermeté de mon caractère et le succès des bonnes leçons du grand-père, ce qui lui fit un plaisir extraordinaire.

Il souffrait depuis quelque temps d'une ancienne blessure qui le forçait de garder la chambre, étendu dans son fauteuil, la jambe en l'air, et de fort mauvaise humeur. Mais cela ne m'empêchait pas de faire chaque matin une promenade à cheval, avec Jacob, car il le voulait absolument, pour entretenir les bonnes habitudes.

Ce jour-là, donc, nous galopions, le vieux hussard et moi, sur la route de Vindland; le temps était superbe, on fauchait les seigles, la fumée des pêcheries se déroulait dans les airs, quelques voiles grises couraient au loin sur la mer bleue, unie comme un miroir.

Naturellement, tout cela nous avait égayés, quand, arrivant près de la Mulsen, au moment de passer le petit pont de bois, nous vîmes arriver derrière nous un jeune homme à cheval, un grand garçon à peu près de mon âge, en petit frac vert, bottes molles garnies d'éperons et casquette de chasse; il montait, à la mode anglaise, appuyé sur les étriers, un magnifique bai-brun, et nous devança sur le pont sans nous regarder, d'un air d'indifférence; il se permit même d'écarter mon cheval d'un petit coup de sa cravache, ce qui me rendit d'abord tout pâle d'indignation.

« C'est le fils aîné de M. Strœmderfer, le bourgmestre, dit Jacob; il vient de visiter leurs récoltes. ces grandes voitures de gerbes qui s'avancent là-bas sont à eux. »

Je l'avais bien reconnu; depuis longtemps cette figure me déplaisait; aussi, sans répondre, je partis ventre à terre sur ses traces, en criant:

« Halte!... halte!... Attends!... Halte!... »

Mais lui, se retournant à demi et m'observant du coin de l'œil d'un air moqueur, redoublait de vitesse; son cheval, plus grand et meilleur coureur que le mien, m'eut bientôt distancé d'un quart de lieue, et je le vis entrer au bourg.

Alors, tout frémissant de colère, j'attendis Jacob.

« Un *méchel* (1), un fils de marchand de poisson, oser se rire d'un Von Meindorf!... »

Jamais je n'avais éprouvé d'indignation pareille.

« C'est un gueux! me dit le vieux hussard, il faudra se plaindre.

— Se plaindre!... A qui?... Devant le juge Kartoffel, qui lui ferait des remontrances honnêtes, dont il rirait avec tout le village!... Non!... Suis-moi... tu vas voir!... »

Et, sans dire un mot de plus, nous arrivâmes à Vindland.

La troisième maison à droite de la grande rue, était celle de M. le bourgmestre Strœmderfer. Un domestique bouchonnait encore le grand bai-brun à la porte de l'écurie. C'est ce que je vis d'abord; puis, regardant par les fenêtres du rez-de-chaussée ouvertes au beau soleil, j'aperçus toute la famille à table, le père, la mère, les garçons et les filles, en train de dîner; il était midi. Les bons plats et les bouteilles ne manquaient pas, ni la belle nappe blanche non plus.

Alors je mis pied à terre, et, jetant la bride à Jacob, j'entrai carrément, le chapeau sur la tête.

Tout le monde me regardait, étonné; le père fit mine de se lever en me saluant; mais, sans lui répondre, et m'adressant à son fils aîné d'un ton de maître, je lui dis:

« Dis donc... toi.. sais-tu bien que le cheval ne fait pas l'homme? Sais-tu bien qu'il en coûte de prendre le pas sur un Von Meindorf, de le braver, de lui rire au nez et de courir quand il vous ordonne d'attendre! »

Tous ces gens étaient stupéfaits. Le vieux voulut parler, demander des explications, mais je lui dis:

« Taisez-vous!... Ce drôle m'a insulté... il a osé frapper mon cheval; je vais lui donner une leçon dont il se souviendra. »

En même temps, me tournant vers le fils, je lui cinglai la figure de deux coups de cravache épouvantables, qui le firent hurler comme un chien.

« Que ceci t'apprenne, lui dis-je alors en m'en allant lentement, la différence qu'il y a entre

(1) Expression de mépris, pour désigner les hommes du peuple.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce drôle m'a insulté... (p. 111).

l'héritier d'un marchand de poisson et le descendant d'une race illustre. »

Je sortis au milieu de la consternation générale.

Jacob, à cheval devant la fenêtre, avait tout vu, tout entendu. Personne ne bougeait à la maison; on criait, on se désolait.

Je me remis en selle, et dis au vétéran :

« Allons!... en route!... »

Il voulait galoper; mais je le retins en lui répétant :

« Au pas!... On croirait que nous avons peur! »

Et c'est ainsi que nous sortîmes de Vindland; à la dernière baraque seulement, nous reprîmes le trot.

Jacob était muet d'admiration; il se tenait à distance derrière moi, comme avec le grand-père; il avait compris que j'étais un Von Meindorf, que l'âge de raison m'était venu, et qu'il me devait le respect.

Vers une heure, étant arrivés au château, et voyant mon cheval baigné de sueur, je l'essuyai avec soin avant de monter. Jacob était parti. Je sortais de la cour après avoir fini ma besogne, lorsque j'aperçus le grand-père, au haut de l'escalier, appuyé sur la rampe, le vieux hussard derrière lui. Il m'attendait, et, d'une voix pleine d'attendrissement, il me cria :

« Siegfried... mon enfant... arrive... que je t'embrasse... A cette heure, je vois que tu m'as compris, que tu es un digne représentant des anciens. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je l'ai gagné à la pointe de mon sabre (p. 114).

Je montai ; le brave homme m'embrassa ; puis, s'appuyant sur mon épaule, nous entrâmes ensemble dans sa chambre, et, d'un accent que je n'oublierai jamais, s'asseyant dans son fauteuil près de la table, il me dit :

« Ceci, cher Siegfried, est le plus beau jour de ma vie... Jacob m'a tout raconté... Maintenant je puis partir... le vieux sang des Meindorf me survivra !... C'est beau... d'autant plus que cela te semble tout naturel, n'est-ce pas ?

— Sans doute ! lui répondis-je ; ne m'as-tu pas répété cent fois que les rustres doivent être mis à l'ordre ? »

Alors son enthousiasme éclata d'une façon étrange ; il riait, il tapait du poing sur la table et criait :

« Oui !... oui !. . oui !... C'est bien ça !... Quelle mine le gros marchand de poisson devait faire !... Hé ! hé ! hé ! j'aurais bien voulu voir cette mine.... Et il n'a pas bougé ?... il n'a rien dit ?...

— Rien... pas un mot... il en aurait reçu tout autant ! »

Alors le grand-père, se calmant tout à coup et me serrant la main, devint grave.

« Tu m'as fait le plus grand plaisir qu'un homme puisse éprouver en ce monde, dit-il ; je veux t'en faire un aussi, je veux te marquer mon estime. »

Puis, remettant une petite clef à Jacob, il lui donna l'ordre d'ouvrir un placard derrière la cheminée et d'apporter le coffre qu'il trouverait au fond. Et cette chose faite, lui-même ouvrit le coffre sur la table ; c'était un petit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

meuble en chêne, contenant divers objets : des bijoux, des papiers, des décorations et quelques vieux frédérics d'or; une poire pour la soif.

Il remuait tous ces objets d'un air sérieux ; nous le regardions. A la fin, il choisit, parmi toutes ces vieilleries, une montre en or, et s'adressant à moi :

« Tiens, Siegfried, me dit-il, cette montre... je te la donne... c'est une montre de prix, à double répétition ; mais c'est encore sa moindre valeur ; cette montre est un souvenir de ma vie militaire, je l'ai gagnée à la pointe de mon sabre... c'est autre chose que de l'avoir achetée à quelque juif, avec une poignée d'or... Tu comprends cela, mon enfant ?

— Oui, grand-père, lui répondis-je attendri.

— Eh bien, fit-il, elle est à toi ! »

Les yeux du vieillard étaient troubles, et durant un instant nous restâmes silencieux ; puis il continua :

« C'est le 9 mars 1814, la veille de la bataille de Laon et le lendemain du combat de Craonne, que j'ai gagné cette montre. J'étais en reconnaissance avec mes hussards aux environs de la ville, qui se trouve sur une hauteur. Jacob était là. Nous allions dans la nuit, pour tâter les avant-postes ennemis ; et le jour commençait à paraître, quand, au détour d'un chemin, nous aperçûmes quelques dragons d'Espagne, qui, sans doute, faisaient le même service de leur côté. Ils avaient leurs grands manteaux blancs et portaient la barbe entière ; nous avions nos dolmans rouges. Aussitôt qu'on se reconnut, les sabres furent en l'air : ils rejetèrent le coin de leurs manteaux sur l'épaule, nous notre pelisse, et je me trouvai dans la mêlée, face à face avec le chef de la reconnaissance ; il essaya de prendre à ma gauche, heureusement je l'avais prévenu, et malgré sa parade, les chevaux étant lancés, je le perçai d'un coup de pointe au cœur. Les dragons avaient attaqué bêtement, ils n'étaient pas en force, mais ces gens-là ne doutent jamais de rien et c'est pour cela que nous les battrons toujours. Sept ou huit des leurs restèrent sur place, je perdis deux hussards et j'eus un blessé. L'affaire s'était passée dans un clin d'œil. Les dragons, repoussés, allèrent se reformer plus loin ; mais comme le canon se mettait à tonner, annonçant la bataille, et que mes ordres étaient remplis, je ne voulus pas les poursuivre. Seulement, en repassant sur la route, et voyant mon homme en travers du fossé, je dis à Jacob de mettre pied à terre pour le visiter. Tu t'en souviens, Jacob ?

— Oui, mon commandant.

— Il avait cette montre, reprit le grand-père, et cinquante napoléons dans une ceinture. Je distribuai l'argent à mes hussards, et je gardai pour moi la montre. Je l'ai portée jusqu'à mon départ du régiment. Elle a marqué l'heure la plus sublime de ma vie, l'heure où, chargeant à la tête de mes hussards, dans la plaine de Waterloo, j'ai vu fuir devant nous, comme une armée de barbares en déroute, les dernières légions de Bonaparte !... La voici.... porte-la toujours... Et puisse-t-elle marquer pour toi des heures encore plus glorieuses, si c'est possible... Puisse-t-elle marquer la dernière heure de la puissance velche, en même temps que le triomphe de la vieille race féodale ! »

A partir de ce jour, Otto Von Meindorf me traita en homme.

Quelques mois plus tard, j'entrais à l'école des cadets avec le numéro deux. Ce fut un nouveau jour de bonheur pour le bon grand-père. Il se réjouissait de me voir bientôt, le sabre au poing, à la tête d'un peloton de hussards ; mais cette satisfaction ne lui était pas réservée. En apprenant la révolution de juillet 1830 et la fuite de Charles X, il fut pris d'un tel accès de rage, qu'il en tomba comme foudroyé.

Vous pensez bien que cette fin tragique ne diminua pas la haine que le digne vieillard m'avait inspirée contre la race velche. Cette haine, je l'ai portée dans mon cœur, toujours grandissante, jusqu'en 1870, mais alors je l'ai assouvie. Partout où le colonel Siegfried a passé avec ses hussards, il n'a laissé derrière lui que des ruines ! Ah ! la montre du vieux baron a marqué des heures glorieuses dans cette campagne, des heures sublimes, telles que la race féodale n'en avait plus connues, depuis des siècles ; pourquoi faut-il qu'elle ait aussi marqué l'heure à jamais maudite de l'évacuation? Certes, si le vieux baron de Meindorf pouvait revenir en ce monde, s'il revoyait son antique manoir, autrefois en ruines, magnifiquement restauré et rempli de dépouilles velches, il reconnaîtrait avec plaisir que j'ai suivi son précepte : « Emporte ce que tu ne peux brûler ! » Il en pleurerait d'attendrissement, le digne homme. Mais, ensuite, si on lui disait qu'après avoir conquis la France, nous sommes revenus chez nous le sabre au fourreau, laissant à l'Erbfeind (1) le temps de se relever, de reprendre des forces, de préparer une revanche, il crierait à la trahison et

(1) L'ennemi héréditaire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

demanderait à rentrer dans la tombe. Ah! quelle faute nous avons commise!.. quelle faute!... Et l'homme qui a négocié et signé ce traité funeste passe pour un grand politique!... C'était pourtant bien facile de faire de la France ce que nous avons fait de la Pologne : de la partager, d'en donner un morceau à l'Italie, un à la Suisse, un à la Belgique, un autre à l'Espagne, de nous créer des alliés fidèles, c'est-à-dire des complices, et de garder pour nous la plus grande part... Qui pouvait nous en empêcher? Nous avions écrasé toutes les armées ennemies, nous étions les maîtres du pays; l'Europe, terrifiée par nos victoires, aurait fermé les yeux!... Mais on s'est laissé tromper par un vieux bourgeois velche; on a perdu la tête comme un parvenu devant la tentation des milliards... on n'a pas eu le cœur à la hauteur de sa fortune... on a mis de côté l'intérêt de la vieille race féodale pour s'allier avec les nationaux libéraux, descendants des anciens serfs... et d'un trait de plume, en une minute, on a perdu ce qu'une politique prévoyante avait mis un demi-siècle à préparer et ce que le glaive avait glorieusement accompli.

FIN DE L'ÉDUCATION D'UN FÉODAL.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

TABLE

	Pages.
MAITRE GASPARD FIX	1
L'ÉDUCATION D'UN FÉODAL	101

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

SOUVENIRS

D'UN ANCIEN

CHEF DE CHANTIER

ÉDITION ILLUSTRÉE

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ŒUVRE COMPLÈTE. — VOLUMES IN-18 A 3 FR.

SOUVENIRS D'UN ANCIEN CHEF DE CHANTIER, 5e édition	1 volume.
LE BRIGADIER FRÉDÉRIC, 7e édition	1 —
UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, 6e édition	1 —
LES DEUX FRÈRES, 10e édition	1 —
HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, 9e édition	1 —
HISTOIRE DU PLÉBLISCITE, 14e édition	1 —
L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, 5e édition	1 —
LA MAISON FORESTIÈRE, 7e édition	1 —
MAITRE DANIEL ROCK, 4e édition	1 —
MAITRE GASPARD FIX, 6e édition	1 —
CONTES POPULAIRE, 5e édition	1 —
CONTES DES BORDS DU RHIN, 4e édition	1 —
CONTES DE LA MONTAGNE, 5e édition	1 —
CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, 6e édition	1 —
HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, 37e édition	1 —
L'INVASION, 15e édition	1 —
MADAME THÉRÈSE, 24e édition	1 —
WATERLOO, 26e édition	1 —
LA GUERRE, 6e édition	1 —
LE BLOCUS, 16e édition	1 —
HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE, 10e édition	1 —
HISTOIRE D'UN PAYSAN :	
1re Partie. Les États-Généraux, 1789, 21e édition	1 —
2e Partie. La Patrie en danger, 1792, 14e édition	1 —
3e Partie. L'an I de la République, 1793, 11e édition	1 —
4e Partie. Le citoyen Bonaparte, 1794 à 1815, 10e édition	1 —

LE JUIF POLONAIS, drame en 3 actes et 5 tableaux, avec airs notés.
1 vol. in-18. Prix ..... 1 fr. 50 c.

LETTRE D'UN ÉLECTEUR A SON DÉPUTÉ. Prix ..... 50 c.

Paris. — Imp. GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Grands-Augustins.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

SOUVENIRS

D'UN ANCIEN

CHEF DE CHANTIER

A

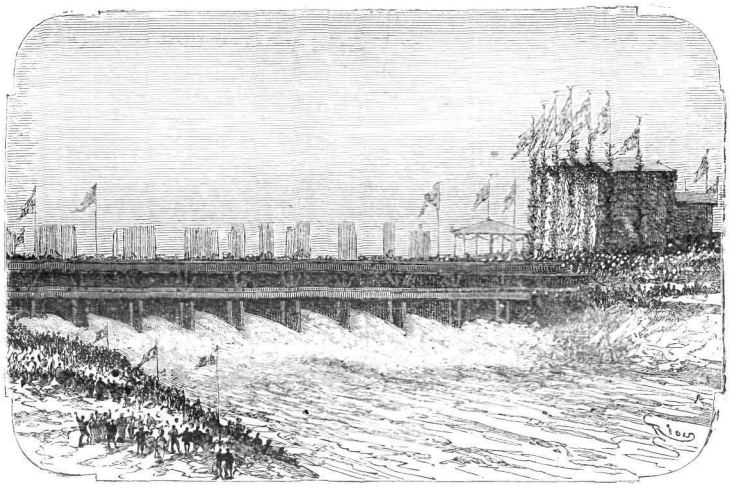
L'ISTHME DE SUEZ

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉS DE 16 DESSINS PAR RIOU

GRAVURES PAR CHARLES BARBANT



PARIS

J. HETZEL & Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

SOUVENIRS

D'UN ANCIEN

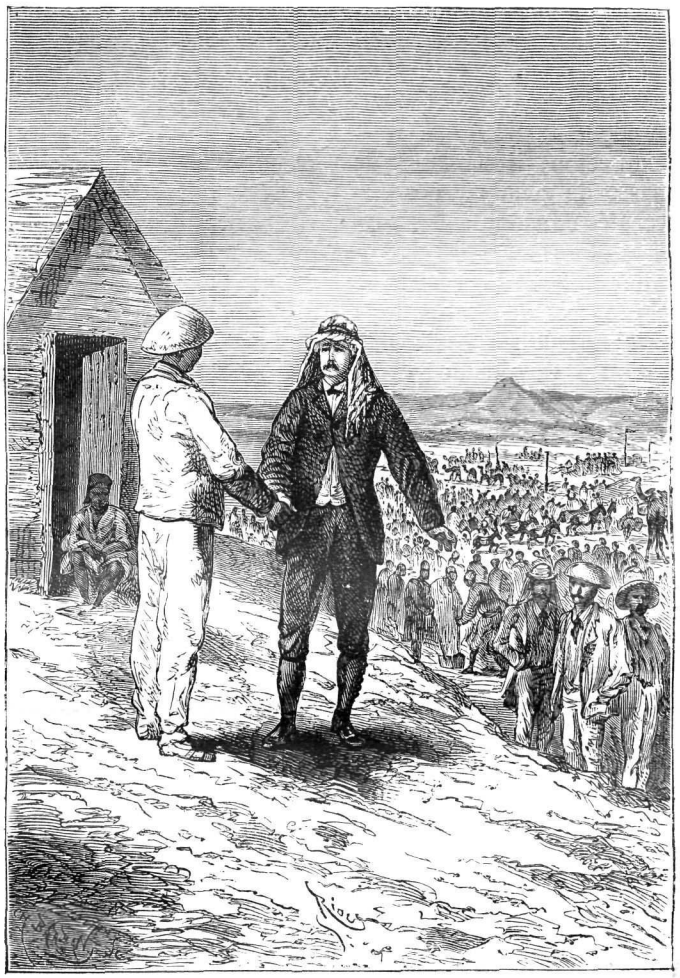
CHEF DE CHANTIER

A

L'ISTHME DE SUEZ

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



Un homme de taille moyenne m'aborda sans façon. (Page 5.)

I

Lorsque j'étais employé au canal de Suez, en 1865 et les années suivantes, me dit mon ami Goguel, j'avais l'habitude de me lever une ou deux heures avant le travail, pour respirer la fraîcheur du matin et voir si tout était en ordre dans nos environs.

Le campement du Sérapéum, — où se trouvaient nos chantiers, — situé sur l'emplacement de l'antique temple de Sérapis, ruiné depuis deux mille ans, se composait alors de cinq maisonnettes recouvertes de béton, de la cantine, grande baraque en briques, d'une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vingtaine d'autres baraques plus petites, pour loger les ouvriers, et du village arabe, formé d'un monceau de huttes sur le bord de l'embranchement qui nous amenait l'eau potable du canal d'eau douce, éloigné d'environ deux kilomètres.

Quant aux ruines de Sérapis, c'étaient quelques briques qu'on déterrait de loin en loin ; un vieux pot cassé, un tesson de cruche ou d'autres choses du même genre, que les amateurs admiraient comme des reliques, et qui ne valaient pas une pipe de tabac.

Presque toutes nos baraques étaient abandonnées depuis la mort du vice-roi Mohamet-Saïd, l'ami de M. de Lesseps, arrivée en 1863; son successeur, Ismaïl, ayant retiré les vingt mille fellahs qui travaillaient au canal maritime, pour les employer à la culture de la canne à sucre et du coton, il s'agissait de remplacer cette masse de gens par des travailleurs libres, recrutés dans toutes les parties du monde.

A force d'articles de gazette et de promesses, il en arrivait quelques-uns de l'Italie, de la Syrie, de la Grèce; quelques barbarins, presque tous domestiques, garçons de barque ou d'écurie, venaient aussi de Kenneh et d'ailleurs ; mais, sauf les anciens employés de la Compagnie universelle, bien logés et bien payés, il ne restait plus mille ouvriers dans l'isthme : c'était une véritable débâcle.

M. de Lesseps, pour monter son personnel, avait dû s'adresser aux Ponts-et-Chaussées, qui avaient commencé, grâce aux vingt mille fellahs, la première partie du canal maritime, de Port-Saïd au lac Timsah : un petit chenal, avec cinquante à soixante centimètres d'eau, permettait aux bateaux plats d'aller de Port-Saïd à Ismaïlia; mais, pour terminer le canal, il fallait couper les seuils d'El-Guirs, de Tous-soum, du Sérapéum, de Chalouf jusqu'à Suez; creuser la tranchée dans une partie des lacs amers et lui donner dans tout son parcours la largeur et la profondeur nécessaires au passage des plus gros paquebots; il fallait remuer plus de millions de mètres cubes de déblais qu'il n'en faudrait pour couvrir Paris et sa banlieue bien au-dessus des tours Notre-Dame.

D'après cela, Jean-Baptiste, tu comprends que mille ouvriers auraient eu de l'ouvrage jusqu'à la consommation des siècles.

C'est alors que M. de Lesseps eut l'idée de traiter, pour l'achèvement du canal maritime, avec les ingénieurs Borel et Lavalley, à tant le mètre cube, et moyennant de fortes avances sur les cent vingt millions d'indemnité dus par le vice-roi à la Compagnie universelle, en compensation des fellahs qu'elle avait perdus.

Ces messieurs avaient leur plan : c'était de remplacer les bras, qui manquaient, par des machines et par des dragues, qui n'emploieraient qu'un petit nombre d'hommes et feraient chacune le travail de trois cents fellahs.

Et l'affaire entendue de la sorte, ils se mirent à construire ces machines énormes dans tous les ateliers et toutes les fonderies de l'Europe; cela leur prit deux ans.

En attendant, nous autres employés de l'Entreprise, nous creusions un petit canal, large comme celui de la Marne au Rhin, entre le Sérapéum et le lac Timsah, pour recevoir les dragues et les bateaux porteurs quand ils viendraient; cette tranchée se développait sur la ligne même que devait suivre le canal maritime; les dragues devaient l'élargir et l'approfondir; seulement il fallait d'abord y faire arriver l'eau, chose qui nous paraissait assez difficile, attendu que le niveau de la Méditerranée d'un côté et celui de la mer Rouge de l'autre étaient à quelques mètres au-dessous du fond.

Enfin, cela regardait l'Entreprise; nous poursuivions notre travail sans nous inquiéter du reste.

Et maintenant que tu connais ma position, j'en reviens à notre histoire au Sérapéum, en plein désert, à seize kilomètres d'Ismaïlia, à soixante-dix de Suez.

Je me levais donc la nuit, la chaleur du jour étant tellement grande qu'un œuf cuisait au soleil, et qu'il suffisait, pour se débarrasser des puces qui vous obsédaient, d'exposer sa chemise sur le sable : au bout de dix minutes elles étaient rôties.

Moi, j'étais devenu noir comme un corbeau, et tous les camarades d'Europe se trouvaient dans le même état.

Je passais simplement mon pantalon de coutil et je me mettais en route, en roulant une cigarette

Il me semble encore y être. Voici la baraque de notre docteur arabe, Chabassi; voici celle de mon camarade Ker-Forme, commandant l'équipe de nuit; celle du maître charpentier Gendron, un Parisien plein de bon sens ; le four de notre boulanger Sainbois, chez lequel on allait prendre un verre d'absinthe ou de raki à l'occasion; la jolie maisonnette de M. Réné-Caillé, chef de section de la Compagnie; celle de M. Laugaudin, le nôtre ; la chapelle, la poste, le télégraphe,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout est là qui défile sous mes yeux à la lueur des étoiles.

J'allais au hasard, à droite, à gauche; et le plus souvent je longeais par derrière les petites baraques des Piémontais, Dalmates, Monténégrins, où fumait encore sur l'âtre, devant les portes, un restant du feu de la veille.

En rôdant ainsi, j'arrivais près des magasins de la Compagnie; là, parmi les hangars, dans une sorte de fenil en planches couvert de nattes en roseau, un vieux chameau tout pelé, les paupières à demi fermées, les lèvres pendantes, devant une auge en bois pleine de paille hachée et de fèves concassées, mâchait gravement sa pitance.

Il était vieux comme Mathusalem; ses longues dents jaunes rabotaient l'une contre l'autre pour moudre ses fèves, et de temps en temps il relevait sa vieille tête de patriarche, promenant au loin un regard mélancolique sur le désert, où ses jambes s'étaient allongées pendant un demi-siècle.

Maintenant il avait sa retraite et remplissait seulement encore les petites commissions de M. Réné-Caillé.

J'éprouvais un certain plaisir à le contempler.

Au-dessus du fenil dormait le chamelier Iousef; ses jambes sèches et nues, couleur de chocolat, sortaient de la niche; et, dans les environs, des milliards de mouches tapissaient les madriers vermoulus; elles étaient venues s'abriter là contre la fraîcheur et devaient repartir aux premiers rayons du soleil.

Il m'arrivait quelquefois de pousser plus loin, pour donner des ordres à nos chameliers, des bédouins du mont Sinaï, chargés de porter l'eau sur nos chantiers pendant le travail, les brouettes et les madriers d'un endroit à l'autre le long de la tranchée, et d'aller chercher notre viande à Ismaïlia.

Leurs tentes grises, rayées de brun, se détachaient sur le sable au clair de lune, à deux portées de fusil du campement, quelques chameaux et bourricots autour, et de véritables nichées d'enfants blottis dessous, comme des poussins sous les ailes de leur mère.

Ces gens ne dormaient jamais; leurs chiens-loups donnaient l'éveil; une ou deux femmes à l'ouverture des tentes me découvraient de loin; elles se dépêchaient, en rampant sur les mains, de rentrer à mon approche, et presque aussitôt le cheik Saad-Méhémèche, un beau vieillard à large barbe grise, le nez fort, les joues ridées, couvertes d'un léger duvet jusqu'aux yeux, et la grande robe blanche traînant sur les talons, paraissait, me demandant ce que je désirais.

En quatre mots je lui disais ce qu'il avait à faire avec ses gens pendant la journée, et je repartais.

Il pouvait être alors cinq heures, moment où rentrait l'équipe de nuit, sous la conduite de mes camarades Ker-Forme et Bonifay.

En longeant l'embranchement du canal d'eau douce, et passant devant une baraque à deux pas de la cantine, je toquais aux vitres d'une petite fenêtre, en criant :

« Hé! Georgette, il est temps de se lever.... La mère Aubry s'impatiente! »

Et une voix gaie, une voix de jeune fille, me répondait :

« C'est bon... c'est bon!... Merci, Goguel... Je me lève tout de suite. »

C'était une pauvre enfant qui demeurait là, Georgette Lafosse, la fille d'un peintre français venu dans l'isthme dès les premiers temps, et mort l'année précédente à l'invasion du choléra.

Il était en train de badigeonner l'intérieur d'une baraque, lorsque la mort l'avait surpris, et le lendemain seulement, au milieu de cette consternation générale, un garde du campement, voyant Georgette courir désolée, demandant son père, avait découvert le pauvre homme étendu sur les planches, auprès de ses brosses et de son pot de couleur. Des milliers de papillons blancs l'entouraient, disait le garde; il avait fallu l'enterrer tout de suite.

Georgette, âgée de treize à quatorze ans, restait seule au monde, loin du pays, sans personne pour la réclamer; et tout le campement, tous les amis du père l'avaient adoptée. Elle nous tutoyait tous, et nous la tutoyions. Ce pauvre petit être, vif et gracieux comme un cabri, avec de grands yeux noirs, un fond de caractère un peu fantasque, chantant et pleurant tour à tour, nous intéressait tous et nous apitoyait.

Du reste, Georgette ne demandait rien à personne; elle aidait la mère Aubry à laver sa vaisselle, à servir les clients, et se nourrissait à la cantine.

On plaisantait avec elle, mais on se souvenait de son père, un brave ouvrier, un bon Français, et ce souvenir sauvegardait l'enfant contre toute mauvaise action.

C'est moi qui l'éveillais tous les matins, car elle était grande dormeuse; et puis je poursuivais mon chemin, en songeant à mes affaires.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le père Surot, surveillant de la Compagnie, un ancien soldat, ponctuel, matinal, avait déjà balayé sa chambre et pris son café ; il allait maintenant éveiller le conducteur de son bourricot et faire un tour sur les chantiers. A huit heures il était de retour et rendait compte à son chef, M. Réné-Caillé, de tout ce qu'il avait vu et du nombre des travailleurs.

Mais il ne s'agissait pas de cela : les camarades rentrés, il fallait partir.

Abou-Gamouse (le Père des Buffles), un grand nègre efflanqué, déhanché, soi-disant gardien du jardin public, où ne poussait pas un radis, — parce qu'il ne l'arrosait jamais, — Abou-Gamouse se mettait à sonner la cloche du campement à tour de bras ; il aurait réveillé des morts ; les ouvriers sortaient effarés de leurs baraques, et passaient les manches de leurs vareuses en se dirigeant vers les chantiers. Moi, je coupais au court, près des ateliers de l'Entreprise, et j'arrivais en dix minutes à la tête de notre chenal, sur la butte du Sérapéum, où notre locomobile était en pression.

Cette machine, la première arrivée, le 21 décembre 1865, avec son treuil et ses quarante wagons, enlevait cinq cents mètres cubes par jour. Tous les visiteurs de l'isthme venaient la voir : des Russes, des Anglais, des personnages de toute sorte, même le grand-duc Constantin ; pas un ne l'oubliait.

En ce moment, sa cheminée, à la fraîcheur du matin, détachait des auréoles qui tourbillonnaient jusqu'au ciel.

Je faisais vite mon appel, et les ouvriers des différentes attaques commençaient à charger ; ceux de la décharge attendaient au haut de la rampe ; les mulets, au fond de la tranchée, amenaient les wagons pleins au pied du plan incliné, la chaîne les accrochait ; elle se tendait, et voilà tout en train.

Quelle activité tout à coup, Jean-Baptiste ! quel mouvement !... Et, ma foi, tu riras si tu veux, quelle belle chose de voir ces wagons pleins de sable arriver à la rampe, de les voir monter à la file, basculer là-haut ; d'en voir d'autres descendre à vide, d'autres rouler au-dessous à la décharge, et d'entendre ce bruit de la machine, ces cris des charretiers !... Oui, c'était un grand et magnifique spectacle !

Au bout d'un quart d'heure, on ne pensait plus qu'à l'ouvrage : les mouches, les puces, la chaleur, le soleil rouge qui s'élevait sur la plaine aride, tout disparaissait. On était dans le feu de la bataille, et celle-là valait bien les autres de Crimée ou d'ailleurs : — il devait au moins en rester quelque chose.....

Mais la chaleur augmentait toujours ; vers dix heures, elle devenait accablante ; deux chameaux, toujours occupés à chercher de l'eau douce à l'embranchement du canal pour abreuver les ouvriers, ne faisaient qu'aller et venir ; d'autres montaient de l'eau pour alimenter la machine ; d'autres apportaient de la houille.

Les Autrichiens et les Piémontais, mêlés de quelques Arabes syriens, chargeaient les wagons, les Européens en manches de chemise, les Arabes tout nus.

C'est là qu'il fallait voir, par cette chaleur écrasante, l'âpreté des hommes au gain ; ils ne travaillaient pas à la corvée pour le vice-roi, les nôtres, ils travaillaient pour eux, c'était facile à reconnaître ; les mulets y résistaient à peine, ils se tenaient immobiles en attendant le chargement, la tête entre les jambes, comme affaissés ; les hommes allaient toujours..... Ils en ont sué des chemises !

Et les poseurs de la voie, qui travaillaient de onze heures à une heure, pendant le repas des autres, ont-ils souffert !....

Moi, presque toujours à l'ombre de la petite cassine qui me servait de bureau, je succombais presque ; dans ces moments, l'intérieur de la tranchée, où le soleil tombait d'aplomb, ressemblait à une fournaise.

Représente-toi cela toute l'après-midi, sans interruption ; il fallait sortir souvent, vérifier les chargements et s'assurer s'ils étaient complets ; il fallait en tenir note, se fâcher, s'indigner quand tout ne marchait pas rondement.

C'était une existence impossible ; eh bien, Jean-Baptiste, je ne puis m'en souvenir sans attendrissement.

De ma porte toujours ouverte, je découvrais l'immensité du désert : du côté d'Ismaïlia, le campement de Toussoum ; du côté de la Syrie, vingt lieues de sables entassés comme les flots de la mer ; vers l'Arabie, quand le temps était bien net, les cimes lointaines des contre-forts du Sinaï ; et, à la chute du jour, les montagnes de l'Attaka, qui bordent la mer Rouge.

Tout est là comme peint devant mes yeux ; mais dans tout cela, pas un arbre, pas un brin d'herbe, ce qui répandait une grande tristesse sur cette vue imposante.

Du côté de la Syrie, je voyais quelquefois défiler au loin une caravane ; on aurait dit une ligne de fourmis sur la terre poudreuse ; d'autres fois un cavalier arabe galo-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pait là-bas comme la foudre, et je me demandais :

« D'où vient-il? — Où va-t-il? — Est-ce à la chasse de la gazelle?... — Est-ce à la poursuite de quelqu'un? »

Bientôt il avait disparu, et le grincement de la machine m'avertissait de songer à mes affaires.

Souvent, à l'approche du soir, nous voyions arriver à cheval notre sous-chef de section, M. Saleron; c'était un de mes bons amis.

Il venait de passer l'inspection des autres chantiers, qui se faisaient encore à la brouette, et s'arrêtait près de nous, penché, les mains sur le pommeau de la selle, son grand chapeau des Indes en parasol sur la nuque, regardant ce mouvement d'un air satisfait. Et s'il me voyait dehors, à surveiller un chargement, il ne manquait jamais de me crier :

« Ça marche, Goguel?

— Oui, monsieur Saleron, oui, lui répondais-je en m'essuyant le front; ça roule... le travail avance! »

Et l'on continuait ainsi jusqu'à six heures, moment où le soleil disparaissait brusquement, presque sans crépuscule.

Alors l'équipe de nuit venait reprendre l'ouvrage jusqu'à six heures du matin : mules, travailleurs, surveillants, mécaniciens, tout était changé; des torches éclairaient le fond du chenal; la décharge allait toute seule sans lumières, car les nuits en Orient ne sont jamais bien obscures.

Le repos du travail de nuit était de onze heures à une heure du matin.

Tous les quinze jours environ, M. Cotard, ingénieur en chef de l'Entreprise générale Borel, Lavalley et C^ie^, venait inspecter l'avancement des travaux; il écoutait les réclamations que le personnel et les ouvriers avaient à lui faire.

Ainsi se passèrent les années 1865 et 1866.

Je me souviens que deux ou trois mois après mon arrivée au Sérapéum, un matin que j'avais couru vers huit heures prendre mon café au campement et que je sortais de la cantine, un homme de taille moyenne, la démarche vive, le couffi de soie jaune et verte serré par la chamelière autour de la tête, comme un bédouin, en bottes et redingote, m'aborda sans façon et me demanda d'un ton familier comment j'allais, si je me plaisais dans ma position, enfin tout ce que peut vous demander une ancienne connaissance.

Et moi, tout surpris, je lui répondais de même :

« Mais ça ne va pas mal... On pourrait être mieux... vous comprenez... On n'a pas les agréments de Paris... Enfin, espérons toujours... A la guerre comme à la guerre! »

Je riais.

« Oui, faisait-il, vous avez raison; je vois avec plaisir que vous êtes satisfait; j'aime les caractères comme le vôtre. »

Il finit par me serrer la main et s'en alla.

Moi, je pensais :

« Il faut que cet homme-là te connaisse; il a une bonne figure; ses moustaches commencent à grisonner, mais il est encore vert; où diable as-tu pu le rencontrer? »

Et je me creusais la cervelle, lorsque Saleron sortit de la cantine à son tour et, tout en marchant vers le chantier, me demanda :

« Qu'est-ce que M. de Lesseps vous a donc dit tout à l'heure?

— Comment!... M. de Lesseps?... ce monsieur?

— Hé! oui, c'est le président. Vous ne le connaissez pas?

— Comment?... Comment?... c'est lui?... »

Et je restai tout ébahi.

Le maître charpentier Gendron, qui nous suivait et nous entendait, se mit à rire en disant :

« Ah! oui... cela vous étonne!... Ce ne seraient pas messieurs les ingénieurs de la Compagnie, qui viendraient comme cela vous frapper sur l'épaule et souhaiter le bonjour au premier venu... Ils auraient trop peur de manquer au respect qu'ils se doivent. »

Ce gueux de Parisien avait toujours des réflexions pareilles; il nous faisait du bon sang à tous, car tu sauras qu'une sorte d'opposition existait entre les agents de la Compagnie universelle et ceux de l'Entreprise, ce qui devait naturellement arriver, les autres étant chargés de recevoir nos travaux. On se disait :

« Nous faisons tout, et ces messieurs ont les honneurs et les bénéfices! »

Plus d'un employé aurait peut-être quitté l'Entreprise; mais M. Lavalley avait introduit un petit article dans son contrat avec la Compagnie : c'est qu'elle ne pourrait engager aucun de ses employés sans son consentement écrit; il ne lâchait que ceux dont il voulait se débarrasser! Voilà pourquoi nous restions tous, bon gré, mal gré; plus d'un faisait contre mauvaise fortune bon cœur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

II

Mais en voilà bien assez sur le pays, les habitants, les employés de la Compagnie et ceux de l'Entreprise; tu vois la situation générale, cela suffit.

Quant au reste, nous prenions nos repas à la cantine Aubry, la grande baraque dont je t'ai déjà parlé et qui ne brillait ni par le luxe ni par la propreté; la nappe et les serviettes n'étaient pas d'ordonnance; la femme, longue, sèche et laide, n'embellissait pas l'établissement; elle se grisait quelquefois et prisait comme un vieux procureur, même devant ses marmites.

La petite Georgette seule, par sa bonne humeur et son empressement autour de nous, déridait toutes les figures rembrunies.

« Hé! Ker-Forme!... hé! Goguel ou Bonifay, disait-elle, tu m'as l'air bien sombre, ce soir... Voyons, ris donc un peu!

— Non!... va-t'en... laisse-moi, Georgette... je n'ai pas envie de rire.

— Oh! le bourru... il faudra donc que je lui tire les moustaches! »

Et l'on riait malgré soi... On faisait mine de l'embrasser... elle se sauvait.

Souvent je l'avertissais d'être moins folle, je la prenais à part pour lui dire :

« Écoute, Georgette, il ne faut pas te familiariser avec tout le monde; avec nous autres, les anciens, — Gendron, Ker-Forme, Brunet, — à la bonne heure; mais les nouveaux venus n'ont pas connu le père Lafosse, eux; ils pourraient croire autre chose et se tromper sur ton compte. Il faut être sage, tu m'entends, et ne pas agacer le grand Yâni Olympios comme tu fais. Dans trois ou quatre ans, un brave ouvrier se présentera, c'est sûr, il te connaîtra bonne ouvrière, gentille, alors les anciens t'aideront, et tu deviendras une bonne petite femme. Mais surtout laisse Yâni tranquille. »

Ce Yâni était le pharmacien de notre hôpital, le plus grand imbécile que j'aie connu, c'est lui qui pilait les drogues du docteur Dechêne et qui composait ses onguents d'après la formule; cela lui donnait une importance que tu ne pourrais croire; quand on l'appelait « élève d'Hippocrate », le grand benêt se redressait et s'allongeait comme un âne qu'on étrille.

Les Grecs s'imaginent tous descendre d'un héros ou d'un être supérieur, j'ai vu ça cent fois. Mais cela n'empêchait pas Yâni Olympios d'être un fort bel homme, les yeux langoureux, le teint doré et le nez droit. Je ne sais pourquoi, rien que de le voir j'en étais agacé.

Georgette, lorsque je lui faisais ces remontrances, me regardait jusqu'au fond de l'âme, et si j'ajoutais :

« Le vieux Bernard Lafosse te dirait la même chose... Crois-moi... je te dis la vérité. »

Quelquefois elle devenait toute rêveuse et me répondait :

« Oui, Goguel, je te crois... tu m'aimes bien. »

Et d'autres fois elle se mettait à sangloter.

Ces choses me sont revenues depuis et m'ont souvent fait réfléchir.

Mais si Georgette nous faisait du bon sang, en revanche la mère Aubry nous désolait par son avarice vraiment sordide; elle ne nous servait jamais que des conserves restées dans je ne sais quel fond de magasin depuis la campagne de Crimée; nous aurions souhaité des choux, des haricots verts, de la salade; mais la vieille ladre n'avait jamais le temps d'aller en acheter au passage du bateau-coche d'Ismaïlia; le débarcadère du canal d'eau douce était trop loin pour elle, — à quatre pas de la cantine; — et puis les dames du campement avaient tout enlevé, le coche avait à peine eu le temps de toucher la rive. Ainsi de suite; elle trouvait cent raisons pour nous faire avaler ses rogatons.

Plusieurs eurent alors l'idée de semer des radis et d'autres légumes; moi-même j'essayai d'avoir des fleurs et des plantes grimpantes devant ma baraque; notre saïs (1), un jeune barbarin de Kartoum, dans la haute Égypte, le petit Kemsé-Abdel-Kérim, les arrosait régulièrement chaque matin, après avoir lavé notre linge au canal; elles commençaient à s'étendre, je me réjouissais d'avance; mais le soleil rôtissait tout; de temps en temps un nuage de sauterelles pleuvait dessus comme la grêle, des sauterelles jaunes, desséchées, qui vous broutaient la verdure en un clin d'œil.

Je ne sais quelle bêtise nous retenait dans un endroit pareil; on avait honte de battre en retraite, de retourner au pays sans avoir rien fait; l'amour de la gloire, la vanité, vous donnaient de l'obstination. Qu'est-ce que je sais, moi? Car, de réaliser des économies dans le commencement de l'Entreprise, il ne fallait pas y songer; nous n'étions pas intéressés, nous n'avions pas l'occasion de

(1) Domestique.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gagner des gratifications comme par la suite; notre saïs me coûtait 35 fr. par mois et ma pension 150. Il me restait 30 fr. pour le vêtement et les menus plaisirs : beau chiffre!

Et voilà que, vers le milieu de 1866, les ouvriers, qui s'étaient tant fait tirer l'oreille, arrivent par milliers du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident; les gros salaires de 5 à 7 fr. par jour avaient fini par les décider.

Je ne parle pas des Européens; c'est une chose qui nous est naturelle d'aimer l'argent; mais les Arabes, des êtres sobres, vivant de galettes et ne buvant que de l'eau, je te demande un peu d'où l'amour du lucre pouvait leur venir!

Ils arrivaient du Delta, de la haute et de la moyenne Égypte, avec un pot à eau et quelquefois une vieille casserole en cuivre.

On leur distribuait des tâches, des madriers pour rouler les brouettes, des pioches et des pelles, tout ce qu'il leur fallait.

Aussitôt le travail commencé, ils allaient chercher un sac de farine au bazar arabe, moyennant quelques avances que leur faisait la caisse, et voilà mes gens acharnés à piocher, à s'échiner pour deux francs cinquante centimes par jour.

Qu'on vienne encore nous dire que la fureur du luxe corrompt les mœurs! Quelle espèce de luxe pouvaient avoir des gens qui ne portent qu'une chemise, je te le demande?

Les bédouins du désert, autres êtres désintéressés, arrivaient tous les matins avec leurs chameaux chargés de broussailles qu'ils vendaient aux travailleurs. Ceux-ci, dans un coin de leur manteau crasseux, mettaient de la farine qu'ils pétrissaient avec de l'eau, puis ils étendaient cette pâte sur une pelle dont ils avaient retiré le manche; ils la posaient sur trois pierres et faisaient dessous leur feu de brindilles.

La galette se cuisait, elle était brûlée des deux côtés et encore toute en pâte à l'intérieur; que leur importait?

Ils s'asseyaient en rond à terre, déchiraient la galette, mettaient les morceaux en tas; l'un d'eux tirait de son sac deux ou trois oignons, que l'on cassait d'un coup de poing, et la troupe se régalait, avec un peu de sel.

Les négociants grecs et arabes venaient aussi s'installer près de nos chantiers; les Grecs vendaient du vin, de l'eau-de vie, du raki, du tabac, des allumettes; les Arabes, de la farine, des oignons, des lentilles rouges, des dattes sèches, puis aussi du tabac, du café, de l'huile, etc.; mais les pauvres gens ne faisaient pas de grandes affaires : nos ouvriers européens s'approvisionnaient à l'économat Bazin, et les Arabes ne buvaient que de l'eau.

Tous ces Égyptiens, fellahs ou autres, sont des gens très-doux; ils avaient pourtant un défaut : chaque fois qu'ils trouvaient une brouette, un outil, un madrier égaré quelque part, après avoir bien regardé si personne ne pouvait les voir, ils ne manquaient pas de le casser ou de le cacher dans le sable

Ensuite, la grande bonne foi ne les distinguait pas non plus, car souvent pendant la nuit l'un d'eux se levait et plantait tout doucement son piquet de séparation à deux ou trois mètres en deçà de sa tâche, pour augmenter celle de son voisin à sa propre décharge; celui-ci, s'éveillant à son tour, avait la même idée et déplaçait le piquet à son avantage. Puis le matin on n'entendait que des disputes, il fallait tout remesurer de fond en comble.

Hors cela, c'étaient les meilleures gens du monde, aimant à causer, à rire, à faire de la musique au moyen d'un manche de pioche qu'ils passaient dans une grosse boîte à sardines, tendant des cordes de boyau par-dessus en forme de guitare; ils chantaient, en s'accompagnant de cet instrument, des airs nasillards et monotones, qui me produisaient l'effet de jérémiades; tous les autres écoutaient après le travail, assis sur le sable, à l'ombre de leurs panneaux en bonnet de police.

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, tout cela fourmillait et travaillait le long de notre tranchée à perte de vue

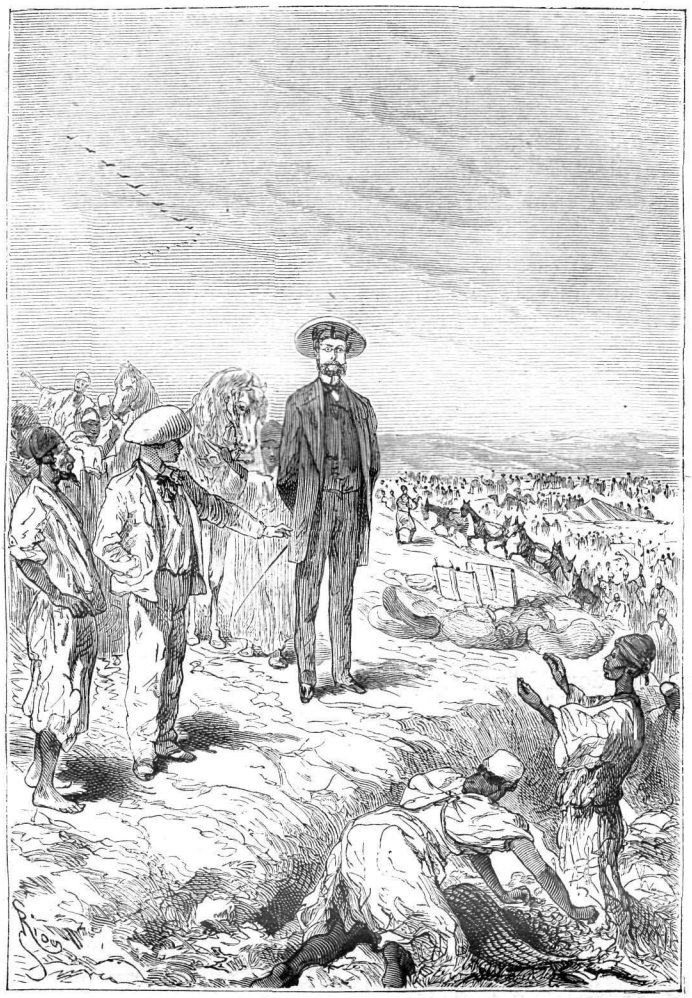
Oh! le travail libre, à la tâche, quelle belle invention!... Sans le travail à la tâche, jamais on n'aurait pu tirer parti de ces Arabes; à la journée ils n'auraient rien fait du tout, car ces gens n'ont pas d'heures; souvent, au milieu de leur ouvrage, ils s'arrêtent pour prier ou pour fumer une cigarette.

Si l'on avait voulu les faire lever au son de la cloche, ils seraient arrivés d'un demi-jour en retard. Mais, la tâche une fois commencée, il fallait la finir ou renoncer à la paye.

L'amour du gain est le fond de la nature humaine d'un bout du monde à l'autre; ceux qui parlent d'abolir la propriété sont des imbéciles ou des filous.

Avec cette masse de gens, tu penses si notre travail avançait; mais notre canal n'était toujours qu'une rigole auprès du grand canal maritime qu'il s'agissait d'exécuter; nous avions encore quatre mètres à creuser en profondeur avant d'arriver à la ligne d'eau

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Tous les quinze jours environ, M. Cotard venait inspecter les travaux. (Page 5.)

de mer, et huit mètres en plus pour arriver au fond du futur grand canal, et y faire passer de grands bateaux allant d'Europe en Asie, donc douze mètres de profondeur sur soixante de large!

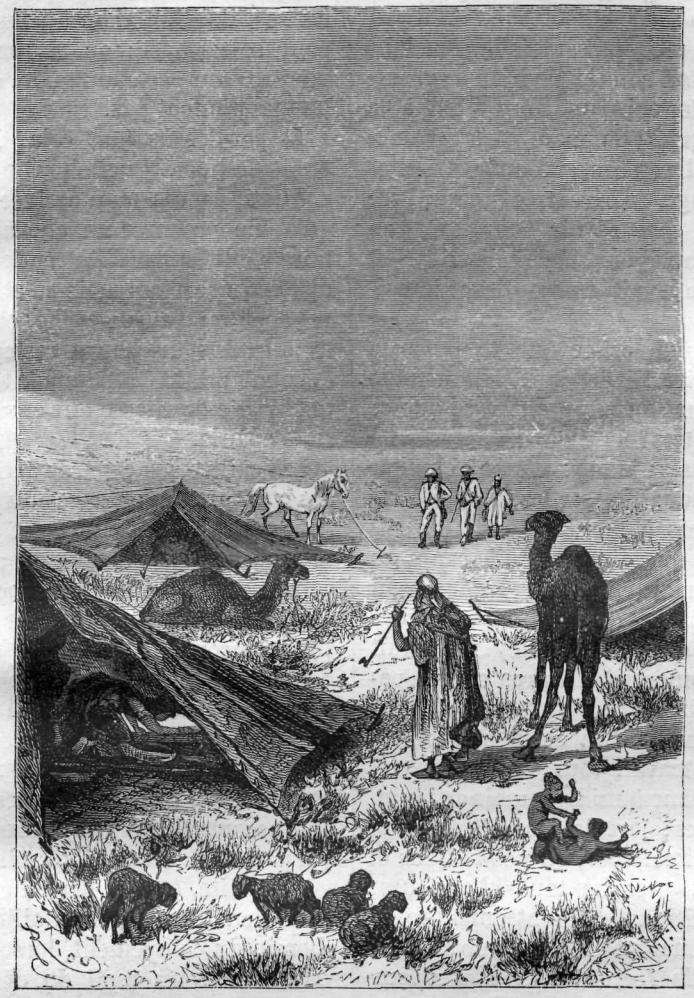
A première vue, cela paraissait impossible, on se disait : « Ce ne sera jamais fini! »

Les journaux d'Europe nous apprenaient que la construction des dragues allait toujours son train, et que ce matériel coûtait déjà plus de trente millions à la Compagnie ; mais comment élever l'eau dans notre rigole, au-dessus du niveau de la mer, et puis ces dragues énormes dans le petit canal pour l'agrandir?

Mon ami Saleron expliquait que l'eau viendrait du Nil, par le canal d'eau douce; que la prise d'eau, se trouvant au Caire, était plus élevée que le Sérapéum, et que la pente nous l'amènerait à la première grande crue du fleuve; mais d'autres soutenaient à la cantine que le sable boirait cette eau douce, et qu'il n'en resterait pas une goutte pour porter les dragues.

Au milieu de ce mouvement immense, bien différent des commencements de l'Entreprise, comme le campement s'était étendu dans tous les sens; comme de nouvelles fournées d'Italiens, d'Autrichiens, de Grecs arrivaient sans cesse, des gens dont la physionomie, les manières et la crasse invétérée n'annonçaient rien de bon, et qu'il fallait caser tout de même; comme tout se repeuplait dans l'isthme : qu'Ismaïlia, Port-Saïd, Suez et tous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Les tentes d'une famille de Bédouins. (Page 10.)

les campements intermédiaires ressemblaient à de grandes foires, où les gens de toutes figures et de tous costumes se pressaient, jouaient, volaient, bataillaient, et que les cavas (1), autrefois trop nombreux, ne savaient plus où donner de la tête, dans ce temps, vers le milieu de 1866, la chaleur était accablante; mais notre jeune barbarin, Kemsé-Abdel-Kérim, à force d'arroser notre jardinet, avait pourtant fini par y faire pousser quelques brindilles de haricots, de volubilis et d'autres plantes grimpantes qui formaient berceau devant nos portes et nous donnaient un peu d'ombre.

C'est là que je me reposais en caleçon et en bras de chemise, au retour du chantier; que je m'offrais un verre de vermouth, et que je rêvais au pays, à la fraîcheur des bois et des petits torrents vosgiens, au père, à la mère et aux belles nappes de neige en hiver, dans la vallée de Saint-Dié, sur la côte de l'Ormont, en face de l'Ermitage.

Plus il faisait chaud, plus je rêvais de fraîcheur; plus je voyais à travers le léger feuillage de ma treille le désert aride, le canal d'eau douce immobile, avec ses vieux chalands, les mâts penchés, la petite voile latine pendante et le raïss en turban gris, affaissé nonchalamment, plus je rêvais de forêts touffues, de prairies verdoyantes, de gens actifs, à la charrue, claquant du fouet, animant leurs bœufs de la voix; enfin, plus j'étais chez

(1) Gendarmes turcs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous à l'Ermitage ; notre petite ville, avec ses toits rouges et ses clochers au bas de la côte, et les bonnes gens du voisinage allant et venant par les sentiers.

Quelquefois je me représentais le père dans notre cour, fumant sous le pavillon sa grosse pipe d'écume, donnant un coup d'œil à la grange, aux écuries ; la mère et la grand'-mère, dans la salle en bas, causant des petites affaires du ménage, de la rentrée des récoltes ; et tout à coup, sans savoir pourquoi, j'en avais les larmes aux yeux. Mais cela ne faisait que passer, je me levais, en me disant à moi-même :

« Allons, Goguel, est-ce que tu perds la tête de t'attendrir? Si des gaillards comme toi prennent le mal du pays, qu'est-ce que ce sera donc des autres? »

Et je me secouais ; je me mettais à chanter une gaudriole, pour chasser les idées mélancoliques. J'écrivais à la mère que tout allait bien, que je me portais comme le sapin du père Pacaud, derrière chez nous, le plus beau de la côte ; que j'étais en train d'avoir des augmentations ; que M. Lavalley n'aspirait qu'à nous en donner, et d'autres choses pareilles qui lui faisaient plaisir.

Et tout continuait de la sorte, sans interruption ; grand travail tous les jours, ciel bleu le matin, blanc à midi ; jamais de pluie, jamais de nuages ; jamais de relâche non plus, sauf les dimanches, où nos Italiens et nos Autrichiens, presque tous chauffeurs, mineurs, mécaniciens, allaient entendre la messe, — que venaient dire dans notre chapelle les Pères de la Terre-Sainte, — laver leur linge et puis faire un tour au village arabe, ce qui nous forçait de suspendre le travail.

Franchement, nous n'en étions pas fâchés ; on allait voir ces jours-là les amis d'Ismaïlia ou les camarades de Chalouf. J'en avais partout ; mais de faire le voyage en bateau-coche, cela ne me convenait pas trop.

Tu ne te figureras jamais rien de pareil, Jean-Baptiste ; d'abord on partait le soir du samedi, pour avoir la journée du dimanche devant soi ; et puis vous étiez avec des tas de Grecs, d'Arméniens, d'Italiens circulant sur le canal d'eau douce pour leur commerce ; avec des femmes allant voir leurs maris sur les chantiers.

Au milieu de la nuit sombre, parmi les caisses et les ballots, les gens ne savaient où se mettre.

A chaque instant le chaland butait à droite, à gauche, contre les berges, contre les roseaux de la rive ; on tombait les uns sur les autres ; les hommes juraient ; le raïss, en haut sur sa cabine, au gouvernail, chantait des versets du Coran ; on restait engravé des demi-heures, il fallait aider à pousser aux perches pour se dégager ; on risquait de perdre sa montre, son porte-monnaie, car les amateurs ne manquaient pas.

Et par-dessus tout cela, l'odeur de cette arche de Noé... Quelle partie de plaisir!

Aussi, depuis mon arrivée je ne songeais qu'à me procurer un cheval, que j'espérais faire nourrir par l'Entreprise, dans l'intérêt même du service ; mais en attendant il fallait voyager en bateau-coche, et je préférais les trois quarts du temps rester au Sérapéum, faire ma partie de baignade au canal ou bien une partie de chasse aux environs, mon fusil sur l'épaule.

Les cailles, les canards arrivaient par bandes aux grands passages du printemps et de l'automne ; seulement, faute de chiens d'arrêt, on poussait quelquefois assez loin avant de rencontrer ; et c'était une bonne précaution de partir à deux ou trois, en cas de mauvaise rencontre.

Un dimanche, étant parti avec Bruant, mon premier surveillant, dans la direction des lacs amers, — grande dépression de terrain où venait autrefois la mer Rouge, mais à sec depuis des milliers d'années, — je m'étais fait accompagner par Kemsé-Abdel-Kérim, qui portait la carnassière ; elle ne se remplissait pas vite, et vers deux heures, n'espérant plus rien trouver, nous allions reprendre le chemin du campement, lorsque nous découvrîmes dans un repli du désert, à quelque cent pas de nous, les tentes d'une famille de bédouins.

Il y en avait trois. Deux chameaux, quelques moutons et un cheval au piquet paissaient l'herbe rare de ces lagunes.

Le chef, homme de trente-cinq à quarante ans, petit, vigoureux, la barbe courte et frisée, se promenait gravement autour des tentes, en fumant son chibouck ; les enfants, tout nus, luttaient entre eux sur le sable ; ils se roulaient, se relevaient, se poursuivaient ; le père ne les regardait pas, il semblait pensif ; les femmes observaient de loin, le nez presque à terre, sous les plis abaissés de leurs tentes ; et en nous approchant nous les entendions ricaner entre elles, caqueter comme des poules, ce qu'elles font toujours à la vue d'étrangers ; leurs grands yeux noirs brillaient dans les déchirures des vieilles tentes en loques ; elles se moquaient de nous : les femmes sont partout les mêmes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le bédouin, lui, continuait de se promener, avec un petit balancement de corps, en se dandinant, comme satisfait de lui-même; il n'avait pas l'air de nous voir venir, mais il nous avait vus.

Moi, ce qui m'intéressait particulièrement, c'était le cheval; il me donnait dans l'œil.

Quelques jours avant, un troupeau de chevaux très-considérable, deux ou trois mille au moins, avait passé vers Toussoum, s'en allant je ne sais où. C'était un cheval volé, sans doute, le plus beau type de la race du désert : la robe blanc cendré, la tête petite, fine, intelligente, le poitrail large, bien ouvert, les muscles admirablement dessinés, la crinière et la queue blanches; bref, un animal de toute beauté.

Les musulmans ne donnent pas le *salam* aux chrétiens; le bédouin, à notre approche, en se retournant, se contenta donc de nous saluer d'un petit signe de tête; les enfants se roulaient toujours dans le sable, sans paraître faire attention à nous; ils en avaient probablement reçu l'ordre du père; les femmes ne cessaient pas de rire.

Au bout de quelques instants, le bédouin, voyant que j'admirais le cheval, m'adressa la parole :

« Cawaga (1) regarde le cheval? » dit-il en souriant.

Ils appellent ainsi tous les Européens.

« Oui, lui répondis-je; c'est un cheval du Liban, il a bien cinq ans. D'où l'as-tu?

— Je l'ai élevé dans la famille, dit-il. C'est un enfant du désert. Combien en donnerais-tu, cawaga? il est à vendre.

— Peuh! lui répondis-je, il n'est pas mal, j'aime le crin blanc et la robe pommelée, reste à savoir s'il est bon. »

Aussitôt le bédouin appela son fils aîné, garçon de quinze ans, et lui remit son chibouck; il détacha le cheval, le prit à la crinière et l'enfourcha d'un bond. Il partit comme l'éclair, fit un tour avec la légèreté du vent, au loin dans la plaine, revint comme il était parti, sauta à terre et rattacha le cheval en disant :

« Voilà, tu l'as vu. »

Je ne répondais rien, j'étais émerveillé. Il le devinait sans doute, et finit par me dire :

« En donnerais-tu bien quinze guinées!

— Non; mais j'en donnerais dix.

— Est-ce que tu as l'argent sur toi?

— Non; viens au campement, je te le compterai. »

(1) En arabe, seigneur ou cavalier.

Il avait repris son chibouck et paraissait réfléchir; puis, appelant son fils, il lui remit sa pipe en disant :

« Tu veilleras Gafil, je vais bientôt revenir. »

Et, remontant à cheval, nous partîmes ensemble.

J'avais la somme, et si quelque chose y manquait, Saleron était là.

Une heure après, nous arrivions à ma baraque et je comptais ses deux cent cinquante francs en or au bédouin.

Il fit signe de la tête pour dire : « C'est bon! » Et, m'ayant remis la bride, il reprit à pied le chemin de ses tentes. Le cheval était à moi!

Jamais je n'ai éprouvé de plus grande satisfaction; tous les camarades restés au Sérapéum étaient sortis pour l'admirer.

Tu sais, Jean-Baptiste, que mon père a longtemps parcouru le Mexique; c'est lui qui m'a donné les premières leçons d'équitation; il aimait les beaux chevaux et je lui ressemble. Aussi figure-toi comme je m'en donnai ce premier jour; le soir seulement j'allai chercher une selle à l'économat Bazin, qui vendait de tout. J'eus le bonheur d'en trouver une bonne, une selle française qui s'adaptait parfaitement à mon cheval Choubra.

Deux ou trois jours après, MM. Lavalley et Cotard étant venus faire leur tournée d'inspection, M. Lavalley, excellent cavalier, et qui possédait des chevaux de race, parut émerveillé de mon acquisition. Il avait un grand cheval gris pommelé truité, appelé Old-Roderer, un cheval parfait, qu'on a vu faire cent cinquante kilomètres en un jour, avec deux kilos et demi d'orge pour toute ration, et le surlendemain revenir d'une seule traite de Suez à Port-Saïd, un cheval de grand prix; eh bien! mon Choubra soutenait la comparaison.

M. Lavalley n'en revenait pas.

Enfin, pour achever de te peindre mon cheval, je te dirai que j'ai fait vingt fois le chemin du Sérapéum à Ismaïlia en une heure, et qu'après m'être reposé vingt minutes, j'en revenais dans le même temps : quarante kilomètres en deux heures! C'est presque incroyable.

Les chevaux de notre pays des Vosges, même les meilleurs, sont de véritables rosses auprès de ceux-là.

Les chevaux du désert n'ont qu'un défaut : ils vont toujours au galop, on ne peut les faire trotter que difficilement; aussitôt le cavalier en selle, les voilà partis comme un ressort qui se détend.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ils ne peuvent non plus être attelés.

Au retour d'une longue course, pas une goutte de sueur ne brille sur leur poil; mais, en revanche, on croirait voir le sang couler sous la peau fine de leur long cou; chaque rameau de veines en est gonflé et semble battre d'ardeur et de fierté. Ils sont sensibles à la flatterie, une caresse de la main leur fait tourner la tête et vous regarder de leurs yeux doux avec reconnaissance; leur regard a quelque chose d'humain.

III

Depuis cette acquisition, j'eus quelques instants de plaisir au Sérapéum; tous les soirs, en revenant du chantier, j'allais voir Choubra dans les écuries de l'Entreprise; il me reconnaissait au pas, nous causions ensemble; mais l'Entreprise ne voulait pas le nourrir, c'est moi qui lui fournissais ses rations d'orge, et je l'en aimais davantage.

Ce cheval a complétement changé mon existence, jusqu'à l'époque où je me rendis aux lacs amers; tous les dimanches, après le déjeuner, au lieu de moisir dans mon trou, j'étais en route pour Ismaïlia, qui prenait alors une extension extraordinaire.

L'administration centrale de l'Entreprise, d'abord à Port-Saïd, avait été transportée dans cette jolie ville toute neuve, au milieu de l'isthme. C'est de là que partaient tous les ordres; c'est là qu'aboutissaient les fils télégraphiques et que se concentraient tous les services : vivres, transports, postes, même le service médical et celui de la religion. Le beau monde y circulait comme à Nancy : on y suivait les modes, on y jouait gros jeu, car plus on gagne, plus on veut gagner et plus on hasarde.

Les hauts fonctionnaires de la Compagnie et de l'Entreprise avaient tous leur habitation à Ismaïlia, les unes magnifiques, les autres plus modestes, et leurs jardins, qui ressemblaient, pour la variété des plantes, à nos serres chaudes : palmiers nains en éventail, dattiers en panache, orangers, citronniers, figuiers, tout y poussait, grâce à l'eau douce que l'usine Lasseron, dirigée par M. Pierre, un de nos compatriotes, fournissait en abondance non-seulement en ville, mais dans tout le nord de l'isthme jusqu'à Port-Saïd. Une énorme pompe à vapeur et des tuyaux de fonte desservaient tous les campements intermédiaires.

L'eau douce au désert, c'est la vie; avec quelques gouttes d'eau douce on obtient tout ce qu'on veut du soleil en Égypte.

Chacun cherchait à se donner de l'ombre et de la fraîcheur, et puis à gagner de l'argent, beaucoup d'argent avec le moins de peine possible.

Au milieu de toutes ces figures européennes, allaient, venaient les bourricots, les chevaux, les dromadaires, les turbans, les tarbouches, etc.; on voyait le domestique nègre revenir du marché, son panier de légumes sur la tête; le saïs, en tunique blanche, courir devant le cheval de son maître; les caravanes, arrivant du Caire ou de Damas, traverser les rues ou se reposer à l'ombre des carrefours.

Qu'est-ce que je peux te dire? L'Orient et l'Occident se confondaient; c'était un grand caravansérail, qui promettait de grandir encore.

Le lac Timsah, que sillonnaient des barques de toutes formes, surmontées de pavillons de toutes les nations, embellissait encore le coup d'œil, comme un miroir où tout se reflète et se dore au soleil.

Il fallait cela, Jean-Baptiste, après les privations, la monotonie de l'existence et du travail dans les sables, il fallait cette détente de l'esprit et du corps, pour ne pas s'abrutir tout à fait : la nature ménage de loin en loin des oasis au voyageur dans les grandes solitudes; Ismaïlia, avec son mouvement, ses parties de plaisir, même avec sa roulette et ses tripots, était une oasis sur la grande route que nous ouvrions à la civilisation.

En arrivant, je descendais à l'hôtel Masto et Frigara, dans le village grec. Frigara, un Corse à gros ventre et double menton, recevait les clients à bras ouverts et leur racontait les dernières nouvelles; et l'autre, Masto, faisait la cuisine.

La grande salle en bas, sur ses légères colonnettes, ouverte à toutes les brises, fourmillait de consommateurs; on y buvait de la limonade, du bordeaux, du champagne, de l'absinthe, du raki. Chanteurs ambulants et employés de toutes les administrations s'y donnaient rendez-vous.

Tu penses bien que je ne m'amusais pas à boire du champagne à quinze francs la bouteille, cela n'entrait pas dans mes moyens. Je me contentais, après avoir attaché Choubra dans la remise, de prendre un verre de raki sur le pouce, et puis je faisais mon tour en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ville, pour me remettre à la hauteur du progrès.

Je m'arrêtais aux devantures des nouveaux magasins, regardant les crinolines à la dernière mode, les vêtements de la dernière coupe, et derrière les vitrines étincelantes, les jolis minois débarqués de Marseille, de Gênes ou d'ailleurs par le dernier paquebot des postes maritimes.

Je n'étais pas le seul, oh non! bien d'autres faisaient le pied de grue dans ces parages et se rafraîchissaient le souvenir de la patrie absente.

Cette revue et celle des magasins d'objets de luxe, de comestibles, etc.; les visites aux amis Varlet, Gouget, Drouot; le temps d'aller saluer M. Pierre et sa jeune dame, vivant tout au bout de la ville dans leur grande usine et leur beau jardin, le plus beau de l'isthme, loin des intrigues et des caquets, tout cela me conduisait jusqu'au soir, et je repartais sur Choubra pour le désert.

Au bout d'une heure, je revoyais notre campement, ma baraque; je remettais le cheval dans son écurie et j'allais m'accouder devant les ragoûts de la mère Aubry, racontant à Georgette toutes les belles choses que j'avais vues, ce qui lui faisait ouvrir de grands yeux pleins d'admiration et me dire tout bas :

« Écoute, Goguel, il faudra que tu m'emmènes là-bas; si tu veux, je m'assoirai derrière toi sur le cheval; je me tiendrai bien, je n'aurai pas peur.

— Nous verrons ça, Georgette, lui disais-je en riant, je ne dis pas non; mais il faut que je sois en fonds, pour t'acheter quelque chose qui te plaise; car d'aller à Ismaïlia sans rien acheter, ça te ferait trop de peine... Attendons les gratifications, et nous verrons. »

Quel temps, Jean-Baptiste, et quelle existence! Lorsque j'y pense, il me semble avoir fait un rêve.

Et nous n'en étions qu'au début de l'entreprise. Notre tranchée sur le bord du Sérapéum allait bien, mais il fallait encore quelques mois pour la terminer, et seulement alors l'œuvre colossale de MM. Borel et Lavalley pourrait commencer en grand.

Cependant ces messieurs étaient loin de se plaindre, notre section faisait le plus de travail et le meilleur marché; Saleron estimait que nous en avions encore jusqu'à la fin de l'année 1866, et que dès le mois de janvier suivant, le grand matériel pourrait venir, lorsqu'il arriva des contre-temps incroyables et qui pouvaient nous rejeter bien loin de notre compte.

Le 16 juin au matin, comme je surveillais ma locomobile et que les wagons roulaient à ma satisfaction, le surveillant Bruant vint me dire :

« Conducteur, un Arabe là-bas se tord dans la colique. »

Et je lui répondis :

« Que voulez-vous que j'y fasse?... Est-ce que la colique me regarde? Allez prévenir le docteur Chabassi. »

Il partit en courant.

Je pensais que l'Arabe avait cuit ses légumes dans une casserole pleine de vert-de-gris, ce qui leur arrivait assez souvent; mais quelques instants après, tournant les yeux du côté de Toussoum, je vis deux autres Arabes qu'on apportait sur des manches de pioche en brancard; cela me surprit.

Ceux qui les portaient suivaient le chemin de la berge; ils allaient lentement, et les travailleurs se retournaient pour les regarder.

Le docteur Chabassi n'avait pas perdu de temps, il arrivait. C'était un petit vieux en redingote à l'européenne et culotte turque, la barbe grise, le tarbouche sur la nuque, un brave homme que M. de Lesseps avait sauvé de la corde, car, étant médecin de recrutement dans l'armée de Mahomet-Saïd, il exemptait les fellahs du service par douzaines, moyennant bien entendu quelques petites marques de reconnaissance de leur part. Le président avait obtenu sa grâce.

Tout cela ne l'empêchait pas de connaître son affaire; à peine eut-il vu les gens attaqués de la colique, qu'il dit :

« C'est le choléra morbus, le vrai choléra asiatique, que les pèlerins viennent encore de nous apporter comme l'année dernière à la même époque. »

Il faut te dire, Jean-Baptiste, que les musulmans sont les plus grands pèlerineurs du monde; ils arrivent du Soudan, du Maroc, de l'Arménie, des fins fonds de l'Afrique et de l'Asie; leurs chameaux défilent pendant des semaines; ils traversent l'isthme, suivent la route de l'Hedjaz, le long des côtes de la mer Rouge, et disparaissent dans le désert.

Mais quelques mois après, en revenant, ils sont maigres, décharnés comme des coucous, à force de jeûnes, de fatigues, de privations; des milliers d'entre eux meurent en route; les carcasses de leurs caravanes empestent l'air.

Qu'est-ce que nos pèlerinages auprès de ceux-là? Chez nous, on revient gros et gras,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le teint fleuri, riants et jubilants; on a trouvé de bonnes hôtelleries tout le long du voyage. Quelle misère! A proprement parler, l'Éternel doit être indigné de pareils sacrifices.

Enfin, voilà ce que déclara le docteur Chabassi, et le bruit se répandit aussitôt, d'un bout de la tranchée à l'autre, que le choléra était venu. De sorte que la débâcle commença; les Grecs donnèrent l'exemple; on avait beau leur crier : « Lâches!... gueux!... misérables!... » ils s'en allaient sans répondre, en allongeant les jambes; ils couraient au campement, faisaient leur paquet et prenaient le chemin d'Ismaïlia. Les Dalmates, les Monténégrins, les Italiens les suivirent.

Il fallut arrêter ma machine; j'avais alors deux mécaniciens, deux chauffeurs et cent cinquante hommes sous mes ordres, car ce n'est pas une petite affaire de fournir à la locomobile assez de wagons chargés pour couvrir les frais, il en faut des pioches et des pelles!

J'étais dans la désolation.

Ah! les gueux de Grecs!

Nous avons appris depuis qu'ils s'étaient sauvés jusqu'à Port-Saïd, à quatre-vingt-dix kilomètres du Sérapéum, qu'ils encombraient le port et qu'ils aimaient mieux s'embarquer sur de vieilles barques à moitié pourries, que de rester dans l'isthme. Quel malheur qu'un bon coup de vent ne les ait pas tous coulés à fond !

Moi, naturellement, je ne quittai pas les travaux, tâchant de continuer à la brouette autant que possible, et beaucoup d'Arabes restèrent aussi, parce qu'ils croyaient à la fatalité.

Je leur criais :

« Allah seul est grand!... Ceux qui se sauvent n'ont pas la foi!... Il les rattrappera tout de même. »

Eux m'écoutaient en murmurant je ne sais quoi.

Aussitôt pris par les coliques, ils se couchaient sur le sable, au grand soleil, et refusaient tous les remèdes du docteur Chabassi, ce qui ne les empêchait pas de mourir aussi bien que ceux qui les prenaient tous. Ils devenaient bleus sous leur peau jaune, et quelques heures après ils étaient étendus à cinq pieds sous le sable. Arabes et chrétiens, on ne faisait pas de différence : ils sont alignés derrière les déblais, de l'autre côté du village arabe.

Et comme la dégringolade continuait, en apprenant dans l'après-midi que plusieurs d'entre nous avaient emboîté le pas à l'hôpital du campement, — des employés de bureau, des surveillants, des gens qui se portaient aussi bien que toi, Jean-Baptiste, avec lesquels nous avions trinqué le matin, et qui ne se doutaient de rien, pas plus que nous, — en apprenant ça, je ne te cache pas que nous étions aussi fort inquiets; moi-même je me disais : « Tu pourrais bien y passer tout comme un autre! »

Or, c'est au milieu de cette déroute que je revis pour la première fois notre vieux camarade Charles Hardy. Depuis mon départ de Saint-Dié, sept ans auparavant, pour aller travailler aux chemins de fer d'Espagne, je n'avais plus de ses nouvelles; je savais seulement qu'au sortir de l'Ecole des arts et métiers il s'était engagé dans la marine marchande, et que sa mère, la vieille Catherine Hardy, de Provenchère, chaque fois que le vent soufflait et qu'on apprenait des naufrages par les journaux, faisait dire des messes pour le salut de son Charlot.

Dieu sait si je pensais à lui, quand, rentrant le soir à la cantine, je me trouve en face d'un grand gaillard, le nez long, la bouche bien fendue, les favoris en côtelettes, et la petite casquette de marin liée sous le menton, qui me regarde et me dit :

« Hé! ça n'est pas malheureux... voilà plus d'une heure que je t'attends! »

Il faisait déjà un peu sombre, mais rien qu'à sa voix je m'écriai :

« C'est Charlot! »

Et nous nous embrassâmes!

Il était tout attendri; moi je criais :

« D'où viens-tu? Tu tombes bien... tout est à la débandade!

— D'où je viens? je viens des Indes... je viens de l'Amérique... je viens de partout, mon vieux Goguel. Depuis que nous nous sommes quittés, je ne me suis reposé nulle part... j'ai fait tous les commerces : huiles, vins, thés, sucres, opium, bois de teinture..., qu'est-ce que je sais! En débarquant à Suez, j'ai voulu voir le canal, et le gros Bernard, de Saucy, m'a dit à Chalouf que je te trouverais au Sérapéum; de sorte...

— Bon!... bon!... entrons... nous allons causer de ça... Hé! mère Aubry, vous n'allez pas nous servir vos rogatons, j'espère, ni vos conserves alimentaires du temps d'Adam, ni votre vin bleu... C'est vous qui nous empoisonnez! »

La grande baraque ne bourdonnait pas de monde comme les autres jours; sauf la petite Georgette qui pleurait dans un coin, la figure sur les genoux, en se rappelant la mort

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de son père, au milieu des mêmes circonstances, mon camarade Ker-Forme, et le respectacle ingénieur mécanicien, M. Clément, premier organisateur des forges et chantiers de la Méditerranée, à Port-Saïd, un des hommes les plus capables de la Compagnie, et qu'on a chargé depuis d'établir encore les phares du canal et des lacs amers, sauf ces deux vieux amis, qui soupaient d'un air mélancolique au bout de la longue table, tout était vide. La mère Aubry contemplait ses marmites dans la désolation, et se bourrait le nez de tabac.

Charlot et moi nous prîmes place sans façon à côté des autres, et la vieille nous apporta ce qu'elle voulut, sachant bien que nous ne pouvions pas aller ailleurs.

Comme j'avais présenté Charlot aux amis, le père Clément, passant sa main sur sa longue barbe blanche, tout en mangeant et buvant, se prit à dire :

« Eh bien! Goguel, nous sommes donc revenus aux premiers temps du Sérapéum? La moitié des baraques sont vides, et si cela dure un mois, elles le seront toutes.

— Que voulez-vous, monsieur Clément, on croirait que le diable s'en mêle; ce n'était pas assez des Anglais, de Palmerston, de lord Strafford, de sir Bulwer, de Nubar-Pacha, il fallait encore le choléra pour la seconde fois. »

Et l'on se mit à s'indigner contre le choléra, contre les Grecs, contre les pèlerins arabes et tous les intrigants qui nous mettaient des bâtons dans les roues depuis le commencement des travaux.

Ker-Forme aurait voulu de nouvelles croisades, pour l'extermination de tous ces imbéciles qui nous apportaient régulièrement la peste de leurs pèlerinages, et le père Clément disait que ce serait inutile, parce que la race des pauvres d'esprit est indestructible, que la nature en crée tous les jours de nouveaux, et qu'après ceux-ci il en viendrait d'autres, qui seraient peut-être encore pires.

Charlot écoutait en fermant l'œil gauche à sa manière, et, seulement après avoir bu deux ou trois bons coups, il répondit au père Clément :

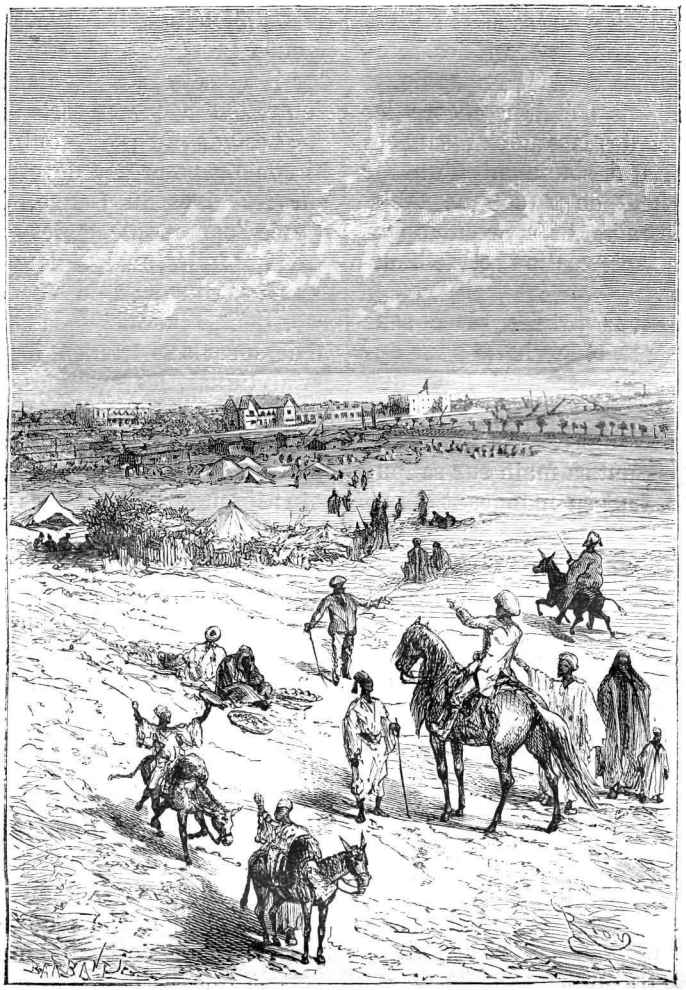
« Je suis de votre avis, monsieur, la bêtise est naturelle au genre humain; il faut des siècles pour la déraciner, et quand on croit avoir réussi, cela recommence. Mais c'est aux Indes qu'il faut voir le danger de la bêtise du peuple entretenu dans l'ignorance par la caste des prêtres; c'est là qu'elle fleurit dans toute sa magnificence, et qu'elle se marie agréablement avec toutes les pestes et tous les fléaux du monde. Qu'est-ce que cette petite épidémie, auprès du choléra toujours en permanence? le grand choléra de Calcutta, que j'ai vu fonctionner presque à chacun de mes voyages, car il ne se repose jamais complétement; on l'entretient avec une sorte de complaisance.

« Les gens du pays, continua-t-il, ont l'habitude d'exposer par dévotion leurs malades sur les rives du Gange, de sorte qu'à la marée l'eau monte et les entraîne. Les pauvres imbéciles, malgré leur piété, cherchent tous à se sauver; à la vue de la mort, ils se réveillent, l'instinct de la conservation prend le dessus, ils se traînent à quatre pattes; les paralytiques, les aveugles, les êtres criblés de toutes les infirmités, tous veulent en réchapper! Mais la marée de Calcutta monte de quatre mètres; le fleuve déborde et s'étend au loin; il entoure bientôt les misérables et les entraîne dans son courant. Chaque fois que les Anglais ont voulu s'opposer à cette religion stupide, qui condamne le progrès et veut en revenir à Bouddah, ils ont soulevé de grandes révoltes. Aussi laissent-ils maintenant les Indous se noyer à leur aise; après tout, le commerce est leur principale affaire; ils seraient bien bêtes de vouloir sauver des idiots malgré eux, la race en sera toujours assez nombreuse. Mais il en résulte qu'en remontant le fleuve, vous rencontrez dans toutes ses anses, autour de tous ses îlots, quelques cadavres flottant dans les hautes herbes, et des milliers de vautours, de cormorans et de corbeaux qui s'en régalent. C'est là que la peste, le choléra, toutes les maladies contagieuses prennent naissance, et voilà ce que ces gens appellent la vraie religion, la plus vieille du monde, la plus respectable, la mère de toutes les autres, la religion de Vichnou, de Schiva et d'Osiris! »

Il riait de pitié, mais nous n'avions pas envie de rire; et vers neuf heures, le docteur Dechêne étant venu nous annoncer, en sortant de l'hôpital, que notre camarade Larrague, employé de la caisse, venait d'expirer après deux heures d'horribles convulsions, et qu'une dizaine d'ouvriers auxquels il administrait du laudanum, pour leur épargner au moins la souffrance, ne passeraient sans doute pas la nuit, chacun pensa qu'il valait mieux aller tranquillement se coucher, que de continuer à se goberger et de se donner une indigestion.

Charlot et moi nous restâmes seuls en face d'un grog au rhum, que la mère Aubry venait de nous servir, il me raconta son arrivée à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



J'étais en route pour Ismaïla. (Page 12.)

Suez, et le coup d'œil qu'il venait de donner aux travaux du canal d'Ismaïlia à Port-Saïd.

Il retournait à Suez. Je vis bien qu'il avait quelque projet en tête, mais il ne m'en dit rien alors, et une demi-heure après le départ des autres, nous sortîmes tranquillement pour aller dormir.

Je ne veux pas oublier une singulière rencontre que nous fîmes encore cette même nuit.

Le ciel était trouble; le desséchement du canal de Néfich avait fait s'élever une sorte de brouillard, qui remplissait l'air de je ne sais quelle odeur marécageuse; et comme nous passions devant une file de baraques avant d'arriver à la mienne, nous en vîmes une vivement éclairée à l'intérieur: c'était celle d'un garde du camp dalmate, Ballatino Antonio, un grand beau garçon à barbe noire, qui faisait les réponses aux Pères de la Terre-Sainte, lorsqu'ils venaient dire la messe au Sérapéum.

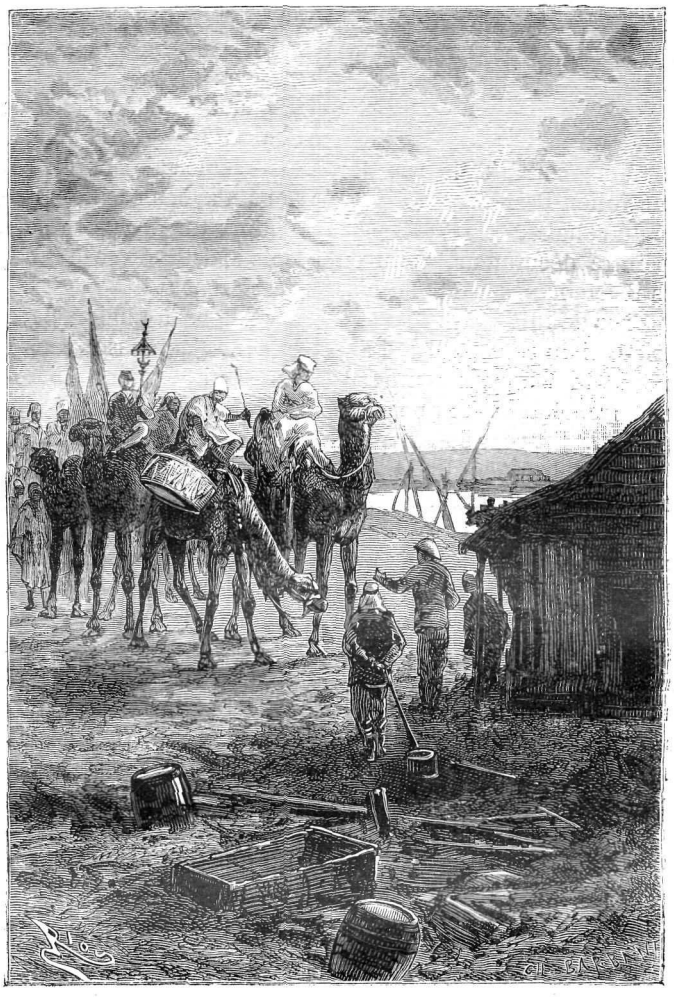
« Tiens, dis-je à Charlot, qu'est-ce qui se passe là-dedans? On dirait un commencement d'incendie. »

Et je poussai la porte entr'ouverte.

La lumière venait de cinq ou six bougies qui brûlaient autour de la table, où le pauvre Ballatino Antonio était étendu mort, en redingote et pantalon noir, mais sans gilet, une grosse rose en papier peint et un rosaire entre les mains.

Il avait succombé dans la journée; plu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'était la troupe de madame Dalbert. (Page 18.)

sieurs de ses compatriotes, assis sur un banc, contre le mur, le veillaient et se passaient une outre de vin avec componction : les malheureux étaient complétement ivres ; l'un d'eux chantait, en nasillant, une antienne, les yeux à demi fermés et la tête penchée sur l'épaule, comme assoupi. Nous allions poursuivre notre chemin, quand quelqu'un, arrivant derrière nous, nous dit :

« Pardon... laissez-moi entrer! »

C'était le nommé Reboul, entrepreneur des fourrages pour les mulets et les bourricots de la Compagnie, un être chétif, qui se plaisait à faire de grandes phrases, et qui, voyant le mort sans gilet, se mit à dire :

« Mes amis, vous ne pouvez enterrer votre camarade sans gilet... c'est impossible !... Non... cela ne se peut pas... ce serait indécent et même contraire à notre sainte religion. »

Et les autres, qui n'en pouvaient plus à force de boire, trouvèrent qu'il avait raison ; ils se levèrent, prirent en trébuchant leur mort sous les bras et le dressèrent tant bien que mal.

Reboul, ayant décroché le gilet pendu au mur, cherchait à tirer les manches de la redingote du mort, qui tombait à droite, à gauche avec un bruit sourd.

« Tiens, allons-nous-en, dis-je à Charlot, c'est abominable.

— Oui, fit-il en haussant les épaules, ces gens-là méritent d'être de la religion de Vichnou ; ils en sont tout à fait dignes. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quelques pas plus loin, nous entrâmes dans ma baraque; nous étendîmes un de mes matelas à terre, et Charlot se coucha de son côté pour dormir.

Je me souviens qu'au bout d'un instant Charlot m'appela :

« Goguel?

— Quoi?

— Est-ce que tu ne connaîtrais pas par hasard un nommé Julien Desrôses?

— Un employé du canal?

— Non, un peintre décorateur, venu en Égypte du temps de Mohamed-Saïd. Tu n'as jamais entendu parler de lui?

— Jamais! Parle-moi du personnel de l'Entreprise ou même de la Compagnie universelle, à la bonne heure. Mais est-ce que je me connais en peinture?... Est-ce que ça m'inquiète?

— Ah! je croyais, fit-il; le hasard est si grand! »

Et, deux minutes après, je l'entendais ronfler comme un bienheureux.

Quant à moi, je ne pus fermer l'œil; la chaleur de nos baraques, surtout la nuit, était insupportable; les mouches, sorties du canal d'eau douce en partie desséché, bourdonnaient avec ce petit bruit plaintif, aigu, qui vous agace.

Deux fois je me levai pour renouveler l'air.

Dehors, tout était silencieux.

Enfin, sur les trois heures du matin, j'allais m'assoupir, quand un autre bruit étrange, une sorte de tintement, de cliquetis, d'abord lointain, mais qui se rapprochait, me réveilla de nouveau.

Je me levai et je regardai dehors.

Une file de cinq ou six dromadaires longeaient le canal; leurs grandes silhouettes grises se dessinaient dans le brouillard; et comme ils passaient devant ma porte, le conducteur, un nègre assis sur le cou du premier, s'arrêta et fit arrêter ceux qui le suivaient; il n'avait que le caleçon, le taki et le bâton recourbé; en même temps je vis que sur les autres dromadaires se trouvaient des femmes, des saltimbanques, une grosse caisse, des drapeaux tricolores, des cartons, des chapeaux chinois.

C'était la troupe de Mme Dalbert, qui donnait des représentations depuis trois semaines à Ismaïlia, et dont tout l'isthme parlait.

Et comme je regardais cet étrange spectacle, une des femmes, la plus grosse, me demanda du haut de son dromadaire :

« Monsieur, est-ce que le choléra est ici?

— Oui, madame.

— Avez-vous perdu beaucoup de monde?

— Beaucoup, madame.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu!... » fit-elle en se cachant la figure des deux mains.

Et une autre alors, plus jeune, me demanda :

« Monsieur, est-ce que le choléra est à Chalouf?

— Je ne sais pas; il est possible que non; nous n'avons pas de nouvelles de ce côté. »

Alors toutes ensemble, et même deux ou trois artistes du sexe intrépide, assis derrière, s'écrièrent :

« Allons à Chalouf... oui... allons à Chalouf!... Connaissez-vous l'arabe, monsieur?

— Oui.

— Eh bien, dites donc au conducteur de nous mener à Chalouf. »

Charlot me tirait par le bras, en me disant :

« Engage-les à rester, cela nous égayera tous. »

Mais de rire, après avoir perdu de bons camarades, ce n'était pas le moment, et je dis au nègre :

« Conduis ces dames à Chalouf, tu seras bien payé. »

Alors Charlot, élevant la voix, s'écria :

« Pardon... un instant!... Ces dames voudraient-elles bien me permettre de les accompagner?... J'attendais une occasion pour Suez, et celle-ci me paraît charmante.

— Ah! monsieur, c'est le plus grand service que vous pourriez nous rendre, répondit l'une de ces aimables personnes... D'aller seules par le désert, avec cet Arabe... »

Charlot n'attendit pas la fin, il me serra la main, et posant le pied sur le genou du premier dromadaire, saisissant son licol, en deux bonds il fut en selle près de la grosse dame, sans que le conducteur eût besoin de l'aider.

« Allons! au revoir, Goguel, criait-il; dans quinze jours ou trois semaines nous nous reverrons, je pense. »

Et la caravane s'éloignait à grands pas. Je la regardai deux secondes se perdre au milieu de la brume, puis je rentrai dans ma baraque faire une somme.

Cela se passait en juin 1866.

Le lendemain, MM. de Lesseps, Lavalley, Cotard, M. Guichard, chef des transports, et d'autres employés supérieurs, arrivèrent au triple galop. Ils se rendirent au campement et visitèrent, accompagnés de M. Laugaudin et des docteurs Chabassi et Dechêne, d'abord l'hôpital, puis toutes les baraques où se trouvaient des malades.

M. de Lesseps et ses compagnons, aussitôt

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

après leur visite, voyant que l'épidémie n'était pas aussi forte que la précédente, ne s'inquiétèrent plus que des Grecs, et repartirent sur leurs chevaux, qui filaient comme l'éclair, pour Ismaïlia.

Bien loin d'arrêter les fuyards, ils couraient là-bas organiser des transports pour les aider à décamper au plus vite, car ces Grecs et tous ces gens de l'Archipel, — filous, voleurs, pirates de père en fils, — étaient la vraie peste de l'isthme; cette race abominable ne faisait rien de bon et faisait beaucoup de mal; c'est elle qui, les jours de paye, attirait les travailleurs dans les tripots de Suez et d'Ismaïlia, où l'on jouait dans une heure le gain de tout le mois; c'est elle qui biseautait les cartes, qui donnait les coups de couteau; c'est à cette race dégradée que s'adressait surtout le président, lorsqu'il disait sur les chantiers :

« Tout le monde est libre ici... mais que les fainéants s'en aillent; c'est le plus grand service qu'ils puissent nous rendre; quand on ne fait rien, on gêne les autres. »

Le pire, c'est que ces bandits, une fois pris sur le fait, arrêtés et convaincus, étaient réclamés par leur consul d'Alexandrie, pour les faire juger en Grèce, d'où les braves gens ne tardaient pas à revenir sous un autre nom, recommencer le même métier.

A la fin, sur la demande du gouvernement égyptien, quelques vieux renards de la police européenne vinrent leur rendre visite; ils les dénichèrent partout; on les expédiait tout de suite en Grèce, sur de vieux navires à moitié pourris, qui coulaient souvent en route. Alors les Grecs comprirent que le métier n'était plus bon et disparurent; il ne resta que les travailleurs et les négociants honnêtes.

Mais nous n'en étions pas encore là, malheureusement, et M. de Lesseps se dépêcha de faciliter à tous ces mauvais sujets les moyens de déguerpir.

Chez nous, au Sérapéum, on distribuait matin et soir du café aux travailleurs; il était même question d'évacuer le campement et le village arabe.

Quelques jours après, M. Guichard, étant revenu, trouva l'hôpital vide; plusieurs malades, au moyen de frictions, avaient été sauvés; d'autres étaient morts. Il n'existait plus dans les baraques que des cas isolés; en conséquence, les projets d'évacuation furent abandonnés, tout rentra dans l'ordre ordinaire.

IV

A la fin de juillet, on ne parlait plus du choléra; c'était passé. Les travaux avaient repris avec une nouvelle ardeur; onze cents hommes étaient à l'ouvrage dans notre seule section, le triple à Chalouf, où le canal se creusait à sec et à fond, parce que le terrain, étant trop dur et semé de roches, les dragues ne devaient pas aller là.

Ce chantier de Chalouf, où se concentrait provisoirement le travail, ressemblait à un gouffre.

Notre ingénieur en chef, M. Cotard, venait tous les huit jours au Sérapéum; M. Lavalley l'accompagnait quelquefois. Ils arrivaient à cheval et regardaient; chacun avait le droit de leur parler et de leur présenter des observations. M. Cotard en prenait note; M. Lavalley écoutait jusqu'au bout et répondait tout de suite. Je le vois encore sur son Old-Roderer, au bord de la tranchée; c'était un homme grand, sec, froid, le nez aquilin, les favoris à l'anglaise. Il donnait ses ordres d'un ton bref, clair et net, comme un homme sûr de lui-même. Il fallait avoir l'esprit bien bouché pour ne pas le comprendre du premier coup; mais quand on ne le comprenait pas, il vous lançait un regard de mépris terrible, qui vous ôtait l'envie de lui demander d'autres explications.

Quelquefois, avec le bout de sa cravache, il vous traçait un dessin, qui vous aidait à mieux comprendre.

Voilà comme je l'ai toujours vu; quant à moi, je n'ai jamais eu à me plaindre de lui ni de l'Entreprise, car, lorsque le travail s'exécutait convenablement, vous étiez bien récompensé. Après avoir payé mon sous-chef et mes surveillants, j'ai fait quelquefois mes douze cents francs par mois, et même plus; il fallait pour cela des circonstances exceptionnelles, des difficultés à vaincre dans un temps donné; si vous dépassiez le temps fixé, chaque jour de retard vous était pris en déduction. Mais je te raconterai cela, Jean-Baptiste, à mesure que les circonstances se présenteront.

M. de Lesseps, lui, quand il n'était pas en France, en Turquie, en Angleterre, ne faisait que parcourir le canal d'un bout à l'autre; je ne crois pas qu'aucun autre homme ait autant circulé dans sa vie. Même quand il était absent, ses chevaux venaient tous les jours,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

conduits par des domestiques; et les ouvriers, qui considéraient le Président comme le défenseur de leurs droits, en voyant ces belles bêtes, se disaient :

« M. de Lesseps est dans son chalet, à Ismaïlia, il viendra un de ces quatre matins. »

Ensuite, quand il arrivait, accompagné de grands personnages, d'étrangers de distinction, capables de répandre la bonne nouvelle et de dire la vérité sur les progrès du canal, rien que de le voir aller, venir, gesticuler, et de penser qu'il parlait de nous, c'était une véritable satisfaction; le dernier travailleur arabe, appuyé sur sa pioche, le regardait avec admiration.

Et lorsqu'il nous adressait enfin quelques paroles sur la patrie, sur la grandeur de l'œuvre et l'honneur qui nous en reviendrait, on avait envie de l'interrompre à chaque mot, pour crier :

« Vive de Lesseps!... Vive la France!... »

On oubliait le reste : les appointements, les gratifications, tout ce qu'on voulait demander; on n'y pensait qu'au moment du départ, au roulement du galop dans la poussière.

En a-t-il eu de beaux jours à galoper, à s'embarquer, à revenir, à parler, à expliquer, à encourager, à porter des toasts, à prononcer des speechs, et à voir tout marcher aux applaudissements du public et des Anglais eux-mêmes, malgré Palmerston!

Mais c'est au milieu des jeunes dames anglaises, russes, françaises, américaines, qu'il fallait le contempler; les respectables, plus loin, dans le grand chariot attelé de dromadaires, les roues larges de trente centimètres, pour aller en pèlerinage à Jérusalem, à Bethléem, au Sinaï. C'est là qu'il voltigeait et caracolait parmi la jeunesse, adressant tout de même de temps en temps un petit compliment flatteur aux vénérables ladies, pour les consoler de leur carriole.

Oui, Jean-Baptiste, voilà ce que j'appelle une existence grande, utile, tournée à la justice, au bon sens.

Enfin, tu vois d'ici la chose, je n'ai pas besoin de t'en dire plus : c'était le diplomate; et les autres, — les hommes de science, les hommes d'administration, — étaient les hommes d'exécution. Il les avait tous mis dans sa manche et se disait bien sûr tous les jours :

« Je veux que le canal se fasse, et il se fera... parce que c'est nécessaire pour le commerce, pour la civilisation, pour la gloire de la France! Et j'entraînerai tout le monde, même ceux qui n'en veulent pas; ils seront forcés à la fin de se taire et de reconnaître que je suis plus fin qu'eux tous, plus fort et plus grand. »

Que le canal soit à n'importe qui, c'est toujours un Français qui l'a fait; l'Amérique est aux Yankees, mais un Génois l'a découverte. Qu'on le dise ou qu'on ne le dise pas, Jean-Baptiste, cela revient au même, car c'est la vérité.

Cependant notre tranchée avançait rapidement, grâce aux milliers de travailleurs qui se présentaient de jour en jour; elle s'étendait sur la ligne du futur canal maritime; elle avait vingt mètres de large, deux de profondeur, et parcourait environ seize kilomètres, de Toussoum aux lacs amers; le seuil du Sérapéum était traversé.

Alors on avait circonscrit de digues trois grandes dépressions de terrain touchant la tranchée du côté Asie; on les avait fermées pour empêcher l'eau de se répandre dans le désert, lorsqu'on couperait le barrage entre le village arabe et le village européen, qui séparait notre rigole du canal d'eau douce. Et comme le canal d'eau douce avait sa prise au Caire, il se trouvait à six mètres au-dessus de la mer, juste à notre niveau, et devait remplir jusqu'au bord notre rigole, en même temps que ces dépressions de terrain, qui formeraient alors des lacs artificiels où l'on porterait facilement en bateau les déblais, à mesure que les dragues étendraient et creuseraient notre tranchée.

Cette idée venait de M. Lavalley, et sans elle peut-être le canal maritime aurait traîné de longues années.

Un soir, revenant du chantier, je trouvai mon ami Saleron au pied de la butte, derrière les ateliers. Il allait monter et me dit :

« Venez avec moi, Goguel, jetons un coup d'œil sur l'ensemble des travaux, car Ismaïl-Pacha vient d'envoyer seize mille fellahs pour creuser le canal d'eau douce, ce qui nous annonce que bientôt la coupure sera faite. »

Nous partîmes donc ensemble, grimpant des pieds et des mains dans le sable, jusqu'au sommet de la butte, l'un des points les plus élevés de l'isthme.

Le soleil allait se coucher, ses derniers rayons éclairaient obliquement le désert de la Syrie, où l'on aurait marché des semaines et des mois avant de rencontrer une culture; à peine de loin en loin quelques broussailles desséchées, une touffe de tamaris, apparaissaient-elles dans l'étendue.

Devant nous se prolongeait en ligne droite

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

notre tranchée, avec ses déblais en cavaliers, ses fourmillements de travailleurs; et à nos pieds se trouvaient les toits blancs du campement, les tas de charbon, les ateliers, les écuries; c'était un coup d'œil sec, aride, comme celui d'une ligne de chemin de fer.

« Notre rigole ne fait pas grande figure, dit Saleron après avoir repris haleine; si jamais le canal maritime se termine, ce sera tout autre chose : quatre-vingts mètres de largeur, quinze, vingt, trente de profondeur, selon les renflements du terrain; quarante à cinquante millions de mètres cubes à déplacer, dont huit au moins pour notre section seule, ce n'est pas une petite entreprise. »

Il me regardait, et j'avais envie de rire.

« Tenez, dit-il, du point où nous sommes, pour arriver au fond de la cuvette, il faudra descendre de trente mètres sur vingt-deux de largeur au fond; quel gouffre épouvantable cela suppose! »

Je m'étais déjà dit cela cent fois, et tous les camarades se tenaient les côtes pour s'empêcher de rire, quand on en parlait; MM. de Lesseps, Lavalley et Cotard seuls avaient la foi.

Enfin, mon ami Saleron m'ayant expliqué le système des dragues, la façon dont elles seraient élevées par une écluse dans le canal d'eau douce, et puis introduites dans notre rigole au moment d'une forte crue du Nil; comment elles enlèveraient un mètre cube de déblais en trois godets, et le verseraient sur les berges au moyen de longs couloirs; pour ne pas le contrarier, je fis semblant d'être convaincu.

La seule objection qui lui paraissait sérieuse, c'était que le sable pouvait n'être pas étanche, et que, dans ce cas, il absorberait l'eau douce à mesure qu'elle viendrait.

Mais, sous ce rapport, je n'avais pas d'inquiétude.

« Quant à cela, lui dis-je au moment où nous redescendions de la butte, pourvu que les dragues fassent bien leur service, je vous réponds que le sable fera le sien et qu'il retiendra l'eau comme une bouteille. Dans nos montagnes sablonneuses des Vosges, quand il pleut durant des semaines, l'eau ne pénètre pas de cinquante centimètres en terre; elle coule à la rivière comme sur un toit.

— C'est aussi ce que je pense, disait-il; mais des ingénieurs de la Compagnie, des hommes très-savants, pensent le contraire.

— Les savants ont quelquefois des idées impossibles, lui dis-je; dans le temps, ils soutenaient que le niveau de la mer Rouge était de neuf mètres au-dessus de la Méditerranée; le poids de neuf mètres d'eau, multiplié par la surface de la mer Rouge et de l'océan Indien qui pousse derrière, aurait enlevé l'isthme de Suez, comme un boulet de quarante-huit crèverait une feuille de papier; ils ne voyaient pas cela, les savants; ils étaient trop savants pour se rappeler que la terre est ronde. »

Saleron se faisait du bon sang à m'entendre.

C'est ainsi que nous arrivâmes au bureau de notre chef de section, M. Laugaudin, qui me demanda pour combien de jours je pensais avoir encore du travail sur mon chantier.

Je lui répondis :

« Huit jours.

— C'est bien, dit-il; aussitôt votre travail terminé, nous enverrons la locomobile à Chalouf, et, d'après l'ordre de M. Lavalley, nous ferons la coupure; notre tranchée, étant fermée aux deux bouts par de solides barrages, se remplira dans un jour; mais quant aux lacs artificiels, pour ne pas entraîner les berges et risquer de mettre le canal d'eau douce à sec jusqu'à Zagazig, il faudra modérer l'entrée de l'eau par des vannes; selon nos calculs, le remplissage nous prendra trois semaines pour le bassin 158, et un mois pour le bassin 125, vers Toussoum; quant au bassin 175, on le remplira plus tard, lorsque les dragues se porteront de ce côté. Il faudra laisser les sables s'imprégner d'eau lentement. Vous surveillerez l'établissement des vannes et des coulottes, et puis vous aurez sous vos ordres un chantier de déblai sur le bassin 158. »

Je ne fus pas fâché de cet ordre, car dix-huit mois de terrassements consécutifs, en plein soleil d'Égypte, cela commençait à me paraître un peu monotone; j'éprouvais une certaine satisfaction à changer d'exercice.

V

Tout se passa comme l'avait ordonné M. Laugaudin.

La coupure ne fut pas longue à faire, car un petit embranchement se détachait du canal d'eau douce et venait jusqu'au Sérapéum ; il suffit de le prolonger jusqu'à la tranchée, qui se remplit dans une nuit ; les vannes et les coulottes ne laissèrent entrer l'eau dans les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bassins que selon la mesure qu'on voulut bien leur doner.

M. Lavalley surveillait lui-même le remplissage des lacs artificiels, comme toutes les autres opérations importantes ; son associé, M. Borel, venait rarement dans l'isthme ; il était chargé de l'administration générale et résidait à Paris.

Depuis mon arrivée en Égypte, je n'avais encore vu que le travail libre, tel qu'il était organisé chez nous ; je voulus voir alors le travail des fellahs, et le premier dimanche qui suivit leur arrivée au kilomètre 16 du canal d'eau douce, j'enfourchai Choubra et je poussai un temps de galop jusque-là.

Seize mille hommes à l'ouvrage, c'est un grand spectacle, Jean-Baptiste, mais seulement quand tout se fait avec ordre, quand tout est calculé d'avance, quand chacun a sa tâche marquée, et qu'aucun trouble ne règne, ni dans le commandement, ni dans l'exécution.

C'est ce que M. Cotard, notre directeur, avait établi sur nos chantiers ; aucune force n'était perdue, parce que toute force libre se paye argent comptant, et qu'il faut en tirer le meilleur parti possible.

Les ingénieurs de la Compagnie universelle ne s'étaient pas trouvés dans les mêmes conditions à l'origine du canal maritime ; comme les fellahs ne coûtaient rien, ils s'étaient dit sans doute :

« Chaque fellah fait peu individuellement, il ne donne pas la moitié de ce qu'il pourrait donner, c'est positif ; mais vingt fellahs, au bout de la journée, ont pourtant fait un beau tas de déblais ; et en ajoutant les tas aux tas, pendant dix, vingt ou trente ans, le canal se terminera tout de même ! »

Je te dis les choses telles qu'on me les a racontées cent fois. C'était le système oriental, le système des Turcs, des pachas.

Je vis alors ce beau système en action.

Le canal était plein de boue liquide ; les fellahs, par centaines, des hommes et des quantités de gamins tout nus, barbotaient dans la vase presque jusqu'aux aisselles, comme des grenouilles dans une mare ; les uns portaient des couffins, sorte de paniers à deux poignées qui se fabriquent en masse dans la haute Égypte ; d'autres les chargeaient à la pelle, et quelquefois, quand les couffins manquaient, ils plaquaient sur les reins de leurs camarades un tas de boue, que les pauvres diables retenaient des deux mains par derrière, se dépêchant d'aller le secouer sur la berge. Mais cette boue, au grand soleil, s'attachait vite ; en haut, il fallait la racler.

Tout cela montait, descendait, courait, faisait semblant de rire, d'être de bonne humeur.

Sur le chemin de halage et sur les berges se tenaient debout les cheiks de chaque village appelé à la corvée, en robe noire ou bleue et gros turban blanc ou vert, appuyés sur un grand bâton. Ils encourageaient leur monde. Et plus loin, en arrière, se tenait à cheval le bey turc, au milieu de ses cavas.

Ce groupe à cheval, au milieu de ces êtres humains grouillant dans la fange, sous le soleil ardent, était terrible à voir : c'était la force, la puissance farouche du maître impitoyable et brutal veillant sur ses esclaves.

Les fellahs semblaient rire ; mais, à peine le cheik avait-il une distraction et détournait-il les yeux... crac ! un coup de pioche éventrait le couffin fourni par le gouvernement.

Mais aussi gare si le cheik avait vu faire le coup ! Aussitôt le coupable était saisi par les cavas, jeté à terre, étendu sur le ventre, et, malgré ses cris, ses plaintes, ses invocations à la barbe du Prophète, la courbache lui traçait des raies bleues, jaunes et rouges sur la plante des pieds, jusqu'à ce que le Turc impassible fît signe que c'était assez.

Voilà le travail des fellahs !...

C'est la corvée du bon vieux temps !... La corvée du roi très-chrétien, du couvent, du seigneur... Oui, c'est ainsi qu'étaient traités les paysans de France avant 1789.

Et c'est pour cela que la nation a fini par se révolter ; qu'elle a confisqué les terres des émigrés et qu'elle les a vendues aux malheureux qui les cultivaient depuis des siècles, n'obtenant d'autre salaire que des coups ; c'est pour cela qu'elle les a défendues contre toute l'Europe soulevée par ces nobles barbares, et que, au lieu d'être encore aujourd'hui des fellahs, nous sommes devenus des citoyens, dont les droits et les devoirs sont inscrits dans les lois.

Tu sais, Jean-Baptiste, que de mauvaises gazettes ont reproché dans le temps à la Compagnie universelle du Canal de Suez de se servir des fellahs pour faire le canal maritime, et que Nubar-Pacha, ministre du khédive Ismaïl, homme très-capable, mais complétement dévoué à son maître, est même venu protester en France contre cet abus.

C'était une mauvaise plaisanterie.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Si Nubar avait dit :

« Nous voulons abolir la corvée en Égypte, et M. de Lesseps, en vertu de son contrat, s'y oppose ! »

Alors l'affaire aurait été sérieuse.

Mais de venir nous dire :

« Vous autres Français, qui regardez tous les hommes comme des frères, vous ne devez pas vous servir des fellahs ; c'est un privilége qui nous appartient à nous seuls, parce que nous les regardons comme des bœufs, comme des ânes et des dromadaires. Rendez-nous donc nos fellahs, que nous vous avons loués trop bon marché, et qu'il nous serait plus profitable d'employer ailleurs ! »

Quelle farce !

Il faut avouer que ces Orientaux ont parfois des idées singulières, et qu'ils nous croient un peu trop bêtes.

Mais Nubar avait sans doute donné d'autres raisons aux journaux qui le soutenaient, des raisons plus solides et qu'ils ont gardées pour eux.

Enfin, quoi qu'il en soit, tu peux te faire une idée du travail des fellahs, d'après ce que je viens de te dire. Ils font ce que faisaient leurs pères depuis trois mille ans, sous les Pharaons, sous les empereurs grecs, sous les Romains, sous les Arabes et les Turcs. Rien n'est changé !

C'est à cet état d'abrutissement que les a réduits la caste de leurs prêtres, toujours avec les vainqueurs, jamais avec les vaincus ; soutenant l'envahisseur dès qu'il avait le dessus, partageant avec lui le pouvoir et ses jouissances ; invoquant Dieu, pour asservir encore davantage les victimes et leur ôter le courage de se révolter, de reconquérir leur indépendance, leur dignité.

Voilà le fond de toutes les histoires.

Il n'y a que nos évêques à nous qui soutiennent le peuple contre les puissants de la terre ; qui considèrent le pauvre à l'égal du riche ; qui prêchent d'exemple le désintéressement, l'humilité, la mansuétude, le pardon ; qui respectent les lois du pays, et qui mettent toujours les intérêts de la patrie avant leurs intérêts particuliers et ceux de leur chef, notre saint-père le pape.

Aussi le peuple les vénère, — et il a bien raison !

VI

Quelques jours après ma visite aux fellahs, en revenant un soir du chantier, qu'est-ce que je trouvai dans ma baraque ? Le grand Charlot, avec un nommé Van den Bergh, planteur, armateur et négociant à Batavia.

Ils avaient loué trois chameaux pour visiter l'isthme ; le chamelier de Suez, Arambourou-Omar, leur servait de guide.

Toute la caravane se trouvait dans mon jardinet, parmi mes choux, mes radis et ma salade.

Tu te figures quel ravage, Jean-Baptiste ! Si ce n'avait pas été Charlot, je me serais fâché ; mais avec un vieux camarade, on n'y regarde pas de si près ; j'eus même l'air d'être content.

Ce Van den Bergh était maigre, jaune et transparent comme un parchemin ; on aurait vu le jour à travers ses côtes, mais il était riche à millions, d'après ce que me dit Charlot ; il avait des plantations, des navires, des esclaves en masse ; il avait aussi des femmes à la douzaine, c'est dans cet état qu'elles l'avaient réduit.

Malgré ses millions, je me dis en le voyant que j'aimais mieux être dans ma peau que dans la sienne.

Il était assis sous ma tonnelle, et quand Charlot nous eût présentés l'un à l'autre, il resta longtemps à me regarder de ses grands yeux pâles, d'un air rêveur, et puis il finit par me dire :

« Il y a dix-neuf ans, quand je passai dans l'isthme avec le courrier de la malle des Indes, pour aller recueillir à Java la succession de mon oncle Tobie Van den Bergh, j'avais une santé comme la vôtre, monsieur Goguel.

— Je vous crois, monsieur, lui répondis-je, car vous êtes bien bâti, vous deviez être un solide gaillard dans votre temps.

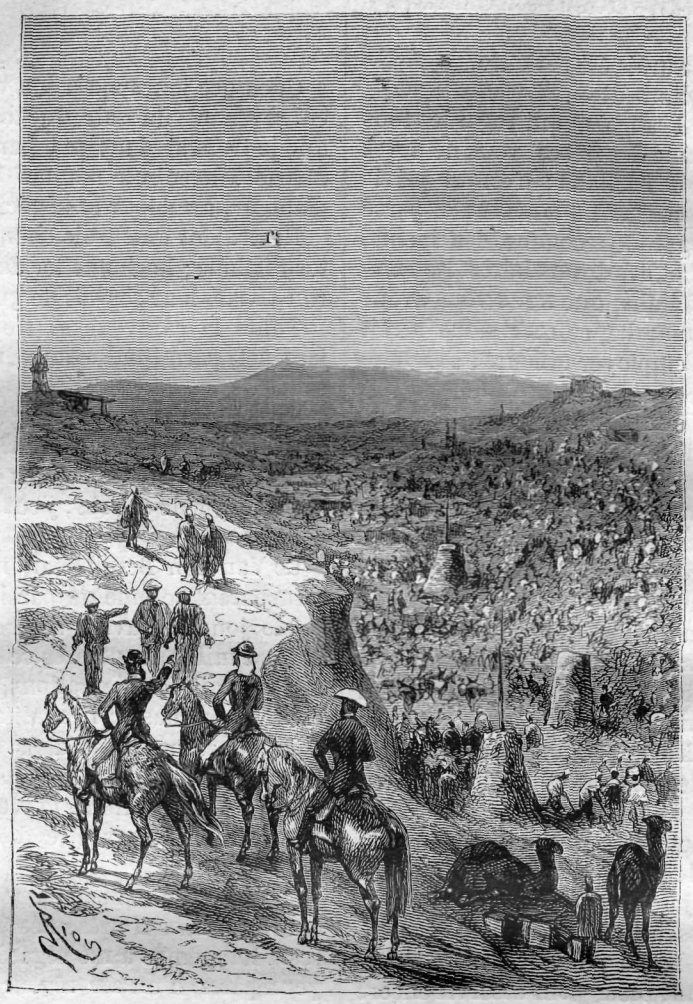
— Oui, fit-il en souriant, oui, j'ai largement usé de mon capital, et je ne m'en repens pas !... Non... je ne m'en repens pas ! »

Je crois qu'il s'en repentait tout de même un peu, ne pouvant plus recommencer la danse.

Arambourou vint nous servir le café dans de petites tasses chinoises grandes comme des coquilles de noix, et M. Van den Bergh nous offrit des cigares délicieux.

Lui ne fumait plus ; étant poussif, il devait se contenter du parfum des autres.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ils arrivaient à cheval et regardaient. (Page 19.)

Voilà ce que c'est, Jean-Baptiste, que d'avoir brûlé, comme on dit, la chandelle par les deux bouts, et de se trouver usé jusqu'à la corde.

Nous causâmes longtemps du canal, des travaux, du nombre des ouvriers sur les chantiers, du prix de la main-d'œuvre pour les Européens et les Arabes, de la quantité de sable qu'il nous restait à extraire, de l'arrivée prochaine des dragues et de leur puissance, enfin de toute l'Entreprise en gros et en détail.

Après cela nous parlâmes de la nouvelle situation où se trouvaient les puissances en Europe depuis Sadowa.

Mais ce qui me surprit dans un homme aussi positif, c'est que dans cette guerre, si dangereuse pour tout le monde, il en voulait beaucoup moins aux Prussiens, cause unique de tout ce bouleversement, qu'aux Anglais, qui ne s'en étaient pas mêlés du tout. Il leur souhaitait toutes les misères, et je crois qu'il nous en souhaitait autant à nous autres Français, qu'il accusait d'avoir conquis son pays soixante-douze ans avant, sous la première République, de se l'être annexé jusqu'en 1814, et de l'avoir entraîné dans toutes nos misères.

Son grand nez blanc se recourbait en parlant de ces choses lointaines, et ses yeux pâles s'allumaient comme des lanternes.

Je regardais Charlot, qui souriait et lui disait :

« Calmez-vous, monsieur Van den Bergh ;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ils portaient à deux le panier de la mère Aubry. (Page 28.)

votre état nerveux ne vous permet pas de si longues discussions irritantes, qui n'aboutissent à rien. »

Mais il ne voulait rien entendre et disait :

« Laissez-moi !... j'ai raison, et quand j'ai raison, le reste m'est parfaitement égal. »

Puis il reprenait d'un air de satisfaction :

« Maintenant la partie est engagée, les Prussiens ont gagné la première manche et relégué l'Autriche dans son coin; la seconde, ils la joueront contre vous; si vous aviez bougé après Sadowa, ce serait déjà fait, heureusement vos troupes étaient au Mexique, vous avez été prudents malgré vous; ils la gagneront aussi, car ils s'y préparent depuis cinquante ans, et vos meilleures armées se sont englouties en Crimée, en Italie, au Mexique; et la troisième ils la joueront contre l'Angleterre; l'enjeu de la partie, c'est la Hollande. C'est malheureux pour nous autres Hollandais, mais tôt ou tard cela devait arriver, comme pour le Schleswig-Holstein; il était impossible de supporter la situation plus longtemps. Le despotisme des mers est le plus épouvantable des despotismes, tous les peuples en souffrent, il fallait que cela finît d'une manière ou d'une autre; l'aristocratie anglaise, avec sa marine exclusive contraire au droit des gens, ne peut durer toujours. Ne s'est-elle pas opposée à votre canal ? N'a-t-il pas fallu la pression de l'opinion de tous les peuples et de plusieurs gouvernements, pour l'empêcher d'intervenir ? C'était tout simple, ce canal doit rétablir un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jour la grande route de l'Asie, interceptée bêtement au XV^e^ siècle par les Turcs, qui se sont coupé eux-mêmes les vivres en jetant leur cimeterre en travers de la carte, et décidant ainsi toute l'Europe à prendre le chemin du Cap. Votre canal doit forcer le commerce du monde de repasser par la Méditerranée ; il doit ranimer le commerce et la marine de l'Italie, de l'Espagne, de la Grèce ; il doit réveiller le génie des races latines, tombé dans le marasme faute de communications. Cela suffisait à ces aristocrates anglais pour résister au progrès, pour vous mettre des bâtons dans les roues. C'était une grande idée, une idée généreuse à la française, dont l'univers était appelé à profiter ; une œuvre de paix, car tous les peuples ont besoin de travail, de commerce, de débouchés pour leurs produits ; la mer est le bien de tous ! Aussi Palmerston n'en voulait pas ; il a fallu que le peuple anglais lui-même, par esprit de justice, vînt vous appuyer et lui forcer la main. Est-ce vrai, monsieur Goguel? fit-il en me regardant en face.

— Sans doute, lui dis-je, il y a beaucoup de vrai là-dedans.

— Tout est vrai, dit-il. Mais aujourd'hui les affaires vont être portées sur un autre terrain, bien autrement grave pour cette aristocratie britannique que pour votre canal. On peut dire qu'elle branle au manche et que rien ne peut la sauver. Elle a eu beau s'emparer de tous les golfes, de tous les caps, de tous les détroits, de toutes les îles du monde, pour couper le chemin aux autres et les effacer de la carte des nations commerçantes quand il lui plaît... bientôt... bientôt on va la saisir corps à corps chez elle. Vous êtes jeunes et vous verrez ça!... Ces Anglais qui, par la ruse et la violence, vous ont pris à vous Français le haut et le bas Canada, la Nouvelle-Écosse, Terre-Neuve, la Grenade, Saint-Vincent, Saint-Dominique, Saint-Christophe, Tabago, Sainte-Lucie, l'Ile-de-France ; à l'Espagne, la Jamaïque, le Honduras, Campêche, la Trinidad, les îles Falkland ; à nous, Demerary, Essequibo, Berbice, le Cap, sans parler de ce qu'ils ont enlevé à la Turquie, au Danemark et aux autres puissances ; ces Anglais qui, en somme, ne sont que trente millions d'hommes pour dominer tout le globe, vont enfin trouver leurs maîtres!... C'est moi, Van den Bergh, qui vous le dis ; l'heure est proche, et toute la terre respirera ; les quatre-vingt-dix millions d'Indous qu'ils habillent malgré eux de leurs cotonnades, en leur refusant une poignée de riz et quelques grains de sel qui leur seraient bien plus nécessaires ; tous ces millions d'êtres humains lèveront les mains au ciel, pour le remercier de ce soulagement inespéré. »

M. Van den Bergh gesticulait comme un véritable fou ; et je dois t'avouer, Jean-Baptiste, que plus d'une fois pendant cette longue tirade je regardai Charlot, pour lui demander si la cervelle du pauvre homme n'avait pas complétement déménagé.

Les Hollandais n'ont pas la réputation d'être de grands discoureurs, et c'était une raison de plus de croire que celui-ci ne se trouvait pas dans son état naturel.

« Mais, monsieur Van den Bergh, lui dis-je, à supposer que les Allemands parviennent à nous battre, comme vous le croyez, grâce à leur magnifique organisation préparée depuis cinquante ans, comment pourraient-ils lutter contre les Anglais sur mer, eux qui n'ont pas de marine?

— Pas de marine! fit-il en haussant les épaules. Quand on a des côtes, et quand on a des marins, des ports, du bois, du fer, du chanvre, du charbon, on a bientôt des vaisseaux, des canons et tout ce qu'il faut pour passer un bras de mer comme la Manche. Depuis le commencement du monde, les nations exclusivement maritimes ont été dévorées par des peuples de terre ferme : Tyr, Carthage, Venise, Gênes, enfin toutes ont passé par là. Il suffit d'être le plus fort pendant quinze jours pour en venir à bout ; une expédition d'un mois et la réunion de toutes les matières premières nécessaires ne sont pas une grande histoire. Votre premier Bonaparte, qui se calquait sur les Romains, le savait bien. Et d'ailleurs la Prusse, en s'annexant la Hollande et la Belgique, aura, depuis le Niémen jusqu'aux bouches de l'Escaut, autant de côtes en Europe que les Iles-Britanniques ; c'est un des pays les mieux situés pour le commerce et la navigation ; il est maître des embouchures de quatre grands fleuves, qui traversent toutes les provinces de l'Allemagne du Nord, et d'un grand nombre d'autres rivières navigables. Les Prussiens avaient depuis longtemps les ports de Stettin, de Colberg, de Dantzig, de Memel et de Pilau, excellents pour la marine marchande ; ils viennent de s'en donner deux de premier ordre pour la marine de guerre : Kiel et Jahde ; ils sont en train d'augmenter leur marine militaire ; le budget de la Prusse, au moment où je vous parle, monsieur Goguel, s'élève pour cet objet important à trente-cinq millions de thalers, ce qui fait plus de cent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

millions. Et si vous ajoutiez à tout cela les fleuves, les ports, les forces navales de la Hollande, vous verriez une situation maritime fort respectable.

— Comment, lui dis-je, vous Hollandais, vous, un peuple libre, indépendant, vous pourriez un jour vous courber sous le joug des Prussiens; vous prévoyez cette situation avec calme?

— Écoutez, monsieur Goguel, fit-il d'un ton flegmatique, nous avons été la première nation maritime du monde; les Anglais, joints quelquefois aux Français, nous ont anéantis comme puissance politique; nous n'avons plus d'amour-propre; nous ne voyons plus que nos intérêts matériels... A qui la faute? Et puis à quoi bon se fâcher contre les choses? Cela ne leur fait rien, cela ne les empêche pas d'exister! Si jamais les Allemands l'emportaient sur vous, comme sur l'Autriche, ils voudraient profiter de leurs avantages, et le seul profit réel, durable, qu'ils pourraient en tirer, ce serait de s'enrichir; pour s'enrichir, il leur faudrait une bonne marine, de bonnes colonies. Tout cela ne conviendrait pas aux Anglais, il faudrait donc en venir aux mains, car, comme l'a dit Bismarck, c'est par le fer et par le feu que se tranchent les grandes questions. Nous autres Hollandais, nous ne sommes guère plus en état de résister que le Hanovre.

— Mais en rompant les digues?... dit Charlot.

— Rompre nos digues et nous engloutir pour faire plaisir aux Anglais, qui nous ont abaissés et dépouillés de tout ce qu'ils ont pu nous prendre!... s'écria M. Van den Bergh, allons donc! nous serions bien bêtes. Si les Anglais, les Français et les Autrichiens comptent là-dessus, ils ont tort. La force des choses, c'est que le commerce du centre de l'Europe passe entre les mains des Prussiens et les nôtres, sur tout le versant de la Baltique et de la mer du Nord. C'est un principe que tout pays industriel ayant les matières premières en abondance, qui ne se crée pas de marine, est appelé à disparaître. C'est justement le cas, et je ne crois pas que les Prussiens veuillent se laisser dépecer par n'importe qui... Que je me fâche ou que je rie, monsieur Goguel, cela ne changera rien à l'état des choses. »

Les discours de M. Van den Bergh m'avaient rendu tout pensif, et je finis par demander à cet original s'il considérait notre canal maritime comme inutile.

« Tant que la guerre menacera, dit-il, le canal maritime n'aura pas le quart de sa valeur; mais après la guerre, si les Anglais sont battus, toute l'activité du monde se portera vers le commerce, le droit des gens sera rétabli sur mer, et votre canal maritime ne sera plus assez large pour recevoir tous les bateaux qui voudront passer. Tout ce qui nuit à la paix nuit aussi à votre canal. »

Voilà ce que me dit ce monsieur, et si je t'en parle, c'est qu'il avait prévu notre guerre avec la Prusse.

Je me souviens aussi qu'il me dit que la Russie serait exclue définitivement des affaires de l'Europe, et que les Allemands lui diraient tranquillement : « Allez là-bas, en Asie, c'est votre chemin, et tâchez de nous laisser tranquilles. Happez Constantinople si vous pouvez; nous ne serons pas fâchés d'une pareille diversion, pendant notre affaire avec les Anglais; mais ensuite nous aurons encore à nous entendre, à régler nos comptes pour la Courlande, l'Esthonie et la Livonie. »

Il parlait avec beaucoup d'aplomb. Reste à savoir maintenant si la seconde partie de sa prédiction s'accomplira, Jean-Baptiste. C'était un finaud de premier ordre; mais je crois qu'il se trompait sur le patriotisme de ses compatriotes et sur la marine allemande. Pourquoi les Allemands auraient-ils besoin d'une marine? La haute aristocratie de la Prusse et celle de l'Angleterre peuvent très-bien s'entendre, faire des traités, se marier entre elles; et quant au peuple hollandais, je crois qu'il a trop de cœur et qu'il aime trop son pays, pour se laisser avaler par les Allemands sans se défendre. Tout se passera donc comme autrefois, j'espère; d'autant plus que les Anglais, qui ne sont pas bêtes, occupent déjà Aden, ce qui leur permet de concentrer toutes leurs forces rapidement en Europe et en Asie, selon le besoin.

Il pouvait être alors huit heures du soir, et comme M. Van den Bergh n'avait pas l'air de vouloir aller dormir, n'ayant pas encore soupé, j'envoyai mon saïs Kemsé-Abdel-Kérim me chercher une bouteille de vin à la cantine, avec quelques autres petits accessoires; Charlot n'était pas fâché non plus de se mettre quelque chose sous la dent.

Depuis deux ou trois heures, Ker-Forme avait emmené l'équipe de nuit à la tranchée, mes hommes à moi se reposaient. Le plus grand silence régnait aux environs, et, sauf une lampe qui brillait sous la tonnelle, tous les feux du campement étaient éteints.

Un quart d'heure environ après le départ

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de Kemsé, nous l'entendîmes revenir causant et riant avec Georgette ; ils portaient à deux le panier de la mère Aubry, le tenant chacun d'une main par l'anse.

« Nous voilà, Goguel, dit Georgette tout ébouriffée ; tu n'auras pas grand'chose, les autres ont tout avalé. »

Elle riait, montrant ses petites dents blanches, et se mit à déployer la nappe sur la table d'un air joyeux, insouciant, sans regarder mes convives et ne s'adressant qu'à moi. Kemsé l'aidait.

« Ah ! faisait-elle, Kemsé est arrivé juste à temps, nous allions fermer. Par bonheur, la mère Aubry avait mis de côté la moitié d'un gigot et le fond d'un saladier, pour son déjeuner de demain ; c'est tout ce que nous avons ; et puis ces quatre oranges ; mais je sais que tu n'aimes pas les oranges, un bon morceau de fromage te convient mieux. »

Et poussant un éclat de rire :

« Tiens... il en reste... Oui... Au fond du panier, avec la bouteille de rouge. »

Elle me regardait :

« Hé ! tu ne me dis rien... c'est pourtant moi qui l'ai découvert au fond de l'armoire... la mère Aubry voulait le garder. »

Alors je pris sa jolie petite tête dans mes mains et je l'embrassai sur le front :

« Maintenant, va te coucher... Bonne nuit, Georgette... Dors bien !

— Et toi aussi, fit-elle en s'éloignant. Tu n'oublieras pas de m'éveiller, car j'ai bien sommeil, je vais m'en donner. »

Cette voix de jeune fille, vive et gaie, retentissant dans la nuit, sembla tirer M. Van den Bergh de sa rêverie, car il s'était accroupi dans mon fauteuil de canne et regardait de ses yeux pâles ce qui se passait.

« C'est étonnant, murmurait-il, étonnant.

— Allons, si le cœur t'en dit, prends place, dis-je à Charlot en me mettant à dépecer le gigot. — Vous ne vous décidez pas, monsieur Van den Bergh ?

— Merci ! fit-il, je me sens bien et ne veux pas me charger l'estomac à cette heure avancée du soir ; c'est une précaution dont je me suis toujours bien trouvé, monsieur Goguel.

— Oui, monsieur Van den Bergh ; mais comme je suis forcé de me lever demain de grand matin pour aller au chantier, vous comprenez...

— Sans doute... sans doute !... fit-il ; à chacun ses nécessités, les positions sont différentes et les besoins aussi. »

Et tandis que Charlot et moi nous mangions de bon appétit, en nous regardant, tout à coup il reprit :

« Qu'est-ce donc que cette jeune fille, monsieur Goguel ? cette enfant qui tout à l'heure est venue vous apporter ces provisions ?

— Georgette ?

— Elle s'appelle Georgette... C'est une jolie enfant.

— Oui, monsieur Van den Bergh, une pauvre enfant dont le père est mort voilà dix-huit mois, à la première invasion du choléra ; mais nous l'avons adoptée ; tout le campement du Sérapéum, tous les anciens l'ont prise sous leur protection ; elle est de la famille.

— Elle est charmante, fit-il, oui, charmante, pleine de vivacité, d'espièglerie, de bonne humeur. »

Je pensais :

« Tu voudrais bien l'emmener à Batavia, vieux farceur, ou bien en Hollande ; mais un instant, nous sommes là, nous autres. »

Et j'ajoutai :

« Oui !... Et malheur à celui qui la regarderait de travers, qui lui rendrait la vie dure, qui chercherait à mettre la main dessus... Vous comprenez, monsieur Van den Berg... il se trouve dans le monde des gueux capables de tout... Mais celui-là n'aurait pas beau jeu.

— Je vous crois, fit-il. C'est bien... c'est très-bien. »

Il semblait tout pensif, et, tirant de la poche de sa redingote une toute petite pipe en or, dont le fourneau n'était pas plus grand qu'un dé à coudre, il y mit quelques grains d'opium, renfermés dans une petite boîte.

Alors je me dis en moi-même :

« Ah ! ah ! voilà donc pourquoi tu es si maigre ! »

Car j'avais vu des Chinois adonnés à cette passion terrible et tous secs comme des allumettes.

Il alluma sa pipe à la lampe et me demanda :

« Vous avez connu le père de cette enfant ?

— Sans doute, je l'ai connu ; dans les premiers temps de mon arrivée au Sérapéum, nous n'étions pas plus de six ou huit employés de l'Entreprise ; on se voyait tous les jours, on vivait ensemble. Le père de Georgette était un excellent homme au fond, mais un peu maniaque, ne communiquant ses affaires à personne, et toujours comme absorbé par une idée fixe.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Quelle idée? demanda Charlot.

— Ma foi! je n'en sais rien. Dans tous les cas, ce n'était pas une idée gaie, car, malgré son humeur joviale qui le portait à chanter des gaudrioles au haut de son échelle, en badigeonnant les murs, quelquefois il se mettait tout à coup dans une fureur incroyable, jurant comme un possédé, lançant ses brosses, ses pots de couleur, tout ce qui lui tombait sous la main, à droite, à gauche, et hurlant : « Je ne le retrouverai donc jamais!... Il faudra donc que je me pende sans avoir eu le bonheur de l'étrangler!... Où est-il?... où est-il?... » Sa petite fille seule parvenait à le calmer, *par ses pleurs et ses cris. Alors il* remontait à son échelle et se remettait à l'ouvrage comme si rien ne s'était passé. Voilà, monsieur Van den Bergh, ce que je puis vous dire sur Bernard Lafosse, le père de Georgette, et personne n'en sait plus long que moi. »

Le Hollandais avait changé deux ou trois fois de figure en écoutant mon histoire; ses grands doigts maigres s'allongeaient et se raccourcissaient au bord de la table, comme sur les touches d'une épinette.

« C'était un singulier caractère, fit-il en regardant Charlot du coin de l'œil. Et sans doute ce Bernard Lafosse était chargé de décorer votre chapelle?

— Non, monsieur Van den Bergh, il était chargé de mettre en couleur au blanc de céruse les baraques bretonnes, pour empêcher les insectes de s'y loger et les planches de pourrir.

— Alors, fit-il brusquement, c'était un malheureux!

— Un malheureux, monsieur! Dites un simple ouvrier, un homme de métier qui gagne ses cinq à six francs par jour.

— Bon... bon!... fit-il en se levant, c'est ce que j'entends... et le gueux traînait l'enfant avec lui... il l'exposait à périr misérablement... il n'avait pitié de rien!... »

Une sorte d'indignation sourde avait saisi M. Van den Bergh, qui se promenait de long en large, les yeux à terre, ses longs bras croisés sur le dos.

Charlot me faisait signe de me taire; mais en entendant cette espèce de diplomate appeler *gueux* un bon et brave ouvrier, parce qu'il n'avait pas eu la chance d'hériter de quelque oncle de Batavia, la colère me gagnait à mon tour, et je lui dis :

« Que vouliez-vous donc, monsieur, que fît Bernard Lafosse? Son enfant, il l'avait avec lui; il l'entretenait aussi bien que possible, d'après son état et sa paye; il ne pouvait pas l'élever en duchesse. Je vous trouve bien singulier aussi, moi, d'appeler un de nos ouvriers : gueux!

— Allons.... allons.... Goguel, me disait Charlot, tu vois bien que M. Van den Bergh raisonne d'après son point de vue.

— Je vois qu'il raisonne très-mal, » lui répondis-je.

Mais M. Van den Bergh ne nous écoutait déjà plus ni l'un ni l'autre; il allait et venait, les poings crispés, et bégayait :

« Oui... oui.... voilà ce que je supposais.... Et elle.... elle.... qu'est-elle devenue? fit-il en s'arrêtant tout à coup et me regardant.

— Qui, elle?

— *La femme.*

— La femme de Bernard Lafosse?

— Oui, la mère de l'enfant?

— Ah! monsieur, m'écriai-je, vous m'en demandez trop, je n'ai jamais connu que Bernard lui-même; il n'était pas communicatif, je vous l'ai déjà dit.

— C'est bien, fit-il en se rasseyant, tout cela doit être tiré au clair, sans perdre une minute, vous m'entendez, monsieur Hardy?

— Très-bien, monsieur Van den Bergh, je ferai mon possible, » répondit Charlot.

J'étais stupéfait de leur air grave à tous les deux, je n'y comprenais rien.

« Et, dit encore M. Van den Bergh, il faut que la jeune personne soit retirée immédiatement de la situation déplorable où l'autre l'a laissée.

— Qui cela.... Georgette? lui dis-je.

— Oui, monsieur Goguel.

— Ah! ah! ceci est autre chose, monsieur Van den Bergh, lui répondis-je; pour mettre la main sur Georgette et l'emmener à Batavia ou ailleurs, vous trouverez des gens qui vous crieront : Halte! Moi tout le premier, je vous en préviens. »

M. Van den Bergh haussa les épaules sans daigner me répondre et dit :

« C'est bon!... Vous m'avez entendu, monsieur Hardy, cela suffit. »

Puis, s'adressant de nouveau à moi, d'un ton plus convenable :

« Monsieur Goguel, me dit-il, votre ami Hardy m'a promis l'hospitalité de votre part; mon état de souffrance ne me permet pas de passer la nuit en plein air, comme les jeunes gens; je coucherai sous votre toit, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, lui répondis-je, et je vous souhaite même un bon sommeil. Seulement, sur le chapitre de tout à l'heure, je vous préviens que nous ne serons jamais d'accord. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il ne me répondit pas et entra se coucher sur mon lit. Charlot et moi nous restâmes dehors ; le chamelier tira quelques couvertures du sac d'un de ses chameaux accroupis dans mon jardin ; Charlot, tout rêveur, m'en remit une ; j'éteignis ma lampe, et chacun se coucha de son côté contre le mur. Il pouvait être alors onze heures, je ne tardai pas à m'endormir profondément.

VII

Le lendemain vers quatre heures, Arambourou vint éveiller mes hôtes ; Charlot roula sa couverture, moi la mienne ; M. Van den Bergh sortit de ma baraque, et me dit en souriant :

« Je vous remercie, monsieur Goguel, de votre bonne hospitalité. Je pense rester encore quelque temps en Égypte, et vous me feriez bien plaisir d'accepter à déjeuner pour dimanche prochain, dans l'Ouadi de Bir-Abou-Ballah, où je me rappelle avoir vu de jolies cultures autrefois.

— Nous verrons cela, monsieur Van den Bergh, lui répondis-je ; en ce moment, le travail presse ; il s'agit de terminer notre tranchée avant l'arrivée des dragues ; mais, si c'est possible, j'irai. »

Là-dessus Charlot me serra la main, ils se mirent en selle, les chameaux accroupis se levèrent, et la petite caravane partit en silence dans la direction d'Ismaïlia.

Moi, je fis mon tour dans le campement, comme à l'ordinaire ; j'allai donner mes ordres aux chameliers de l'Entreprise, voir, en passant, si Choubra avait eu sa ration ; bref, je m'occupai de mes affaires, sans m'inquiéter davantage des propos du Hollandais, que j'attribuais à l'abus de l'opium.

Vers six heures j'allais toquer aux vitres de Georgette, lorsque je l'aperçus sur le seuil de sa petite baraque.

« Hé ! me dit-elle en riant, tu viens trop tard ce matin, Goguel, je suis plus matinale que toi ; vous vous êtes bien amusés, hier soir ?

— Pas trop, Georgette, » lui dis-je en m'arrêtant sur le pas de sa porte, et regardant à l'intérieur la petite chambre blanchie à la chaux, le plancher déjà balayé et le petit lit déjà fait.

« Tu te soignes bien, lui dis-je ; tu sais t'arranger dans ton nid.

— Tiens ! fit-elle, qui donc penserait à moi, si je ne veillais pas à mon ménage ?

— C'est juste, Georgette. »

Et remarquant une petite croix de bois contre le mur, au-dessus du lit :

« Tu fais donc aussi tes dévotions, Georgette ?

— Mais, sans doute, je ne suis pas païenne.

— Est-ce que tu vas aussi te confesser aux Pères de la Terre-Sainte ?

— La mère Aubry m'en parle tous les jours.... Mais j'ai tant de péchés.... tant de péchés, que je n'ose plus.... Depuis six mois *je n'y suis pas allée.* »

Elle riait, et je la regardais dans le blanc des yeux, ce qui la fit rire encore plus fort.

« Écoute, lui dis-je, quand tu voudras te confesser, viens auprès de moi.... Tu me raconteras tout.... tout.... jusqu'à tes plus secrètes pensées, et je te donnerai toujours l'absolution.

— Oh ! le bon apôtre, faisait-elle.... oui.... le plus souvent !... aller lui dire mes péchés à lui !

— Méfie-toi toujours d'Olympios, repris-je, et de tous les Grecs, même des Hollandais ; tu ne sais pas combien de gens t'en veulent. »

Et je lui racontai ce que M. Van den Bergh, le grand pâle, m'avait dit. Elle ne finissait pas de rire, ne croyant pas un mot de cette histoire.

Enfin, comme Abou-Gamouse sonnait le départ de mon équipe, je la quittai, tout réjoui moi-même de sa bonne humeur et bien persuadé qu'elle ne ferait jamais rien sans me consulter.

Ce jour se passa comme tous les autres ; et le dimanche suivant, les Italiens et les Dalmates ayant laissé l'ouvrage en plan pour aller assister à la messe du Père Domingo, je me rappelai l'invitation de M. Van den Bergh. En conséquence de quoi, sitôt après déjeuner, je sellai mon cheval, et je partis pour l'Ouadi de Bir-Abou-Ballah (l'oasis du Père des Dattes).

Cette petite oasis, située sur le canal d'eau douce de Suez à Néfich, était le rendez-vous habituel des employés d'Ismaïlia, les jours de fête. Ils y venaient en famille, par bateau ; on y dansait, on y riait ; les jeunes dames et les demoiselles se faisaient un bonheur d'y respirer à l'ombre des palmiers ; et nous autres employés de l'Entreprise, venus de neuf kilomètres pour jouir d'un instant de distraction, nous n'étions pas moins heureux de renouveler connaissance avec les doux yeux bleus de la mère-patrie. On ne se quit-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tait jamais sans regrets, sans promesses de se revoir et sans une légère pression de main à l'heure des adieux.

Bref, cet endroit me rappelait les plus gracieux souvenirs, et puis aussi d'agréables parties de chasse à la saison d'automne, au grand passage des cailles.

Combien de fois M. Durant, notre chef comptable, notre chef de section, M. Laugaudin, Saleron et moi, n'avions-nous pas fait ce petit voyage en barque, une volaille froide, un gigot, quelques bouteilles de vin sous la banquette, de grand matin, à la fraîcheur, pour être à notre poste avant le lever du jour!

Le mulet de halage ne se pressait jamais, il fallait une bonne heure et demie pour arriver le long des rigoles d'irrigation bordées de jeunes saules, où les sarcelles, les canards et autres oiseaux aquatiques se plaisaient à dormir la tête sous l'aile, avant de prendre leur vol vers les grands lacs.

Au premier rayon de soleil, le cri d'éveil était donné, la fusillade commençait.

Ah! si nous avions eu des chiens d'arrêt, surtout des épagneuls qui vont à l'eau, quelles belles chasses nous aurions faites!

Tout en galopant, voilà les souvenirs qui me trottaient par la tête.

Je me rappelais aussi le vieux cheik Békri, de la tribu des Benou-Hadjar, venu de l'Arabie bien des années avant la création du canal, avec ses femmes et ses enfants, pour cultiver au milieu des sables ce coin reculé du monde, un bon vieux bédouin à tête d'épervier, toujours assis dans l'ombre de sa vieille tente effilochée, les joues creuses, la barbe blanche, le gros turban enfoncé jusqu'aux épaules, le tuyau du chibouck entre ses lèvres tremblantes.

En rêvant à ces choses, au bout d'une heure environ, j'aperçus de loin, par-dessus les hautes berges du canal, sur l'autre rive, l'oasis de Bir-Abou-Ballah; la jolie maisonnette à l'égyptienne entourée de son élégante vérandah, les persiennes peintes en vert, offerte par la Compagnie universelle à l'émir Abd-el-Kader lors de sa visite dans l'isthme en 1863; et à côté, la belle gerbe de palmiers et l'antique puits du Père des Dattes surmonté de sa roue vermoulue, où pendait un long chapelet de pots plongeant dans la citerne. En tournant la roue, les pots remontaient à la file, vidant leur contenu dans une petite auge de bois, et redescendaient sur la poulie. L'auge répandait l'eau dans un bassin plus large, qui la distribuait par de petites rigoles sur toutes les terres environnantes. C'est la noriah d'Égypte, une invention qui date des premiers temps de la Bible et qui nous prouve que les gens d'alors n'étaient pas bêtes.

Tout cela me revient quand j'y pense; il me semble le voir peint devant mes yeux, avec les tamarix qui poussaient au voisinage du vieux puits, et sans oublier la tente du père Békri, ni ses fils, dispersés dans les cultures d'orge, de maïs, de coton, en train de faire la seconde ou la troisième récolte.

Comme j'arrivais, ma première idée fut de découvrir au loin les trois dromadaires de mes amis Charlot et Van den Bergh, dont le profil n'aurait pas manqué de se détacher sur cette plaine immense, s'ils avaient été là; mais j'eus beau regarder, rien de pareil n'apparaissait sur l'horizon, ce qui me fit pousser un juron, Jean-Baptiste, chose bien naturelle en semblable circonstance.

Enfin, ayant pris mon fusil en bandoulière, je m'écriai :

« Bah! passons le canal tout de même, je suis peut-être en avance, et les canards, s'il en vient, m'aideront à prendre patience. »

Là-dessus, descendant la berge, je mis Choubra à la nage. Mais au moment de reprendre pied en face, près d'une mare d'infiltration comme il s'en rencontrait sur le parcours du canal, deux grands buffles, enfoncés jusqu'aux yeux dans la vase, se relevèrent le muffle en l'air, soufflant et me regardant d'un air menaçant. Choubra frémissait, et je tenais déjà le plus avancé des deux buffles en joue, entre les yeux, à quelques pas, lorsqu'il eut la bonne idée de se détourner et de me livrer passage.

Je n'en fus pas fâché, car du plomb de canard aurait bien pu glisser sur une tête pareille.

J'abordai donc et je m'avançai tranquillement au pas vers le vieux cheik, qui m'avait reconnu de loin et me regardait venir sans bouger, d'un air de satisfaction.

« Allah te donne une longue vie, père Békri! lui dis-je en mettant pied à terre près de la noriah.

— Qu'il t'entende! répondit le vieux bédouin d'un ton de bienveillance.

— Tu n'as vu personne auprès du puits? lui demandai-je.

— Personne, fit-il. Mais le soleil est haut, il peut venir quelqu'un avant la nuit. »

J'étais fort ennuyé, mais l'observation du cheik me semblait juste; j'attachai Choubra au tronc d'un tamarix, et je m'assis au bord

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je m'avançai tranquillement au pas vers le vieux cheik. (Page 31.)

de l'auge, les yeux sur le canal, du côté d'Ismaïlia.

Le père Békri était rêveur; nous restions ainsi en silence depuis quelques instants, lorsqu'il me demanda :

« Combien as-tu de femmes, mon gentilhomme? »

C'était un titre d'honneur qu'il me donnait d'après l'inspection de mon cheval.

Il voulait entrer en conversation, je le compris tout de suite, et, n'ayant rien de mieux à faire, je lui répondis :

« Je n'en ai point, je suis encore trop jeune.

— Trop jeune! fit-il après avoir aspiré lentement une bouffée de son chibouck; quel âge as-tu donc?

— Vingt-quatre ans.

— A vingt-quatre ramadans (1) j'avais deux femmes, dit-il; mon fils Hamoud en a deux, il est de ton âge, et mon fils le plus jeune, Zalim, en a deux aussi.

— C'est possible, lui dis-je; mais dans mon pays on ne se marie pas si jeune, et puis il ne nous est jamais permis d'avoir plus d'une femme. »

Là-dessus il resta pensif pendant deux ou trois minutes, pour se mettre cela dans la cervelle, et moi, ne voyant rien venir sur le canal, pour passer le temps, je repris :

« Non, nous n'avons jamais plus d'une femme, père Békri; elle est maîtresse de la

(1) Neuvième mois du calendrier arabe. Les musulmans comptent les années par ramadans.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le père Domingo ferma brusquement la porte. (Page 34.)

maison et nous ne pouvons pas en changer, à moins qu'elle ne meure avant nous, alors il nous est permis d'en épouser une autre. »

Cela lui paraissait étrange; il fixait sur moi ses petits yeux noirs, et, remarquant sans doute que je parlais sérieusement, il me demanda :

« Et combien une jeune vierge vaut-elle de guinées dans ton pays, mon gentilhomme?

— Dans mon pays, les femmes ne s'achètent pas, lui répondis-je; au contraire, le père vous donne de l'argent pour qu'on prenne sa fille. »

Et voyant combien ce chapitre l'intéressait, je lui racontai dans tous les détails la manière dont se font les mariages en France, l'âge où l'on peut se marier, la demande, la dot, le contrat, la comparution devant le maire, et puis la bénédiction à l'église.

Il comprenait tout cela très-bien, et, selon son habitude, il inclinait doucement la tête, en murmurant :

« Bon!... bon!... ah! c'est ainsi qu'on se marie dans ton pays... Alors, les femmes sont très-heureuses et très-fières, mon gentilhomme.

— Sans doute, lui dis-je; elles sont libres d'aller et de venir; elles n'ont point de voile sur la figure; on les mène partout, à la danse, au spectacle; plus l'homme a d'argent, plus il se fait d'honneur d'en dépenser pour elles. »

Il clignait des yeux et me demanda :

« Vont-elles aussi à la mosquée, vos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

femmes? Font-elles leurs prières? Votre prophète a-t-il dit qu'elles auraient part au paradis?

— Cela va sans dire, père Békri; elles ont part à tout, et même le prêtre conserve la direction de leur âme après le mariage, pour être sûr de la sauver. Elles vont, quand il leur plaît, lui raconter en secret, dans un petit pavillon, leurs péchés et leurs plus secrètes pensées.

— C'est bon, fit-il, je comprends : ils sont eunuques.

— Eunuques! m'écriai-je avec indignation; tu oses avoir une idée pareille, père Békri? c'est abominable.

— Vos marabouts ne sont pas eunuques? fit-il d'un ton sec.

— Certainement non, lui dis-je.

— Et vos femmes vont les voir en secret... les maris ne disent rien?...

— Sans doute. »

A peine eut-il entendu cela, que, se levant de sa place, il me tourna le dos en criant :

« J'avais cru tout ce que tu me disais; mais, à cette heure, je vois que tu n'es qu'un menteur! »

Et sans vouloir m'entendre davantage, il entra dans sa tente.

Voilà les Arabes, Jean-Baptiste, la foi leur manque; et quand la foi vous manque, tout est perdu, on ne peut pas être sauvé. Jamais notre sainte religion ne se répandra dans ce pays; il n'y a que les Français, avec quelques autres peuples intelligents, qui soient dignes de comprendre nos saints mystères.

Si je t'ai raconté ces choses, c'est pour te montrer la bêtise des hommes, lorsqu'on n'a pas soin de leur ouvrir l'esprit dès l'enfance par l'enseignement du catéchisme.

Après cela, voyant que rien ne venait sur le canal, du côté d'Ismaïlia, je détachai Choubra et je repris la direction du Sérapéum.

Je me souviens que le chaland-coche arrivait justement de Suez, ce qui me força d'attendre qu'il eût passé; il était encombré de monde, comme toujours, et je remarquai le Père Domingo et son servant, debout au milieu de la foule, contre la cabine. Dès qu'ils m'aperçurent près de la berge, ils firent un mouvement de surprise. Le Père Domingo ferma brusquement la porte contre laquelle il s'appuyait, et me lança un coup d'œil singulier.

Ces choses, je n'y fis pas attention alors, elles me sont revenues depuis.

Le chaland passé, je me mis à la nage, et sur l'autre rive Choubra prit le galop.

Maintenant, Jean-Baptiste, il faut te figurer mon indignation contre Charlot et M. Van den Bergh, qui m'avaient fait venir là pour se moquer de moi; je ne voyais pas d'autre raison, et je me promettais bien de leur rendre la pareille, si l'occasion s'en présentait.

Mais une bien autre surprise m'attendait au Sérapéum.

Comme j'entrais dans la rue de l'Hôpital, au tournant du four de Sainbois, voilà que le grand Olympios, ce fameux pharmacien grec dont je t'ai déjà parlé, ce bel homme qui rôdait à la cantine autour de Georgette, et dont la vue seule me rendait de mauvaise humeur, le voilà qui se met à m'appeler, à crier, me faisant signe des deux mains d'arrêter.

Naturellement je passais sans vouloir l'entendre, quand je distinguai dans ses cris le nom de Georgette, ce qui me fit retourner furieux, en demandant :

« Eh bien, quoi?... Quoi?... Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que vous voulez?...

— Ils l'ont emmenée, monsieur Goguel, fit-il tout pâle.

— Emmenée... Qui... qui... animal?

— Elle... Georgette... le Père Domingo...

— Le Père Domingo... vous dites?...

— Le Père Domingo et son vicaire ont emmené Georgette voilà deux heures... Et tout ce que j'ai pu dire, monsieur Goguel, tout ce que j'ai pu faire, ne les a pas arrêtés... Ils sont partis par le coche. »

Je ne l'écoutais plus. J'avais sauté à terre devant les écuries de l'Entreprise; je poussais Choubra dedans et je l'attachais à sa place, sans penser à rien. Olympios, derrière moi, continuait à parler, à gémir; tout ce que je me rappelle, c'est qu'en ressortant, tout à coup je lui dis brusquement :

« Et vous n'avez pas empoigné le moine, grand lâche? Vous l'avez laissé faire!... Ah! si j'avais été là!... »

Puis je courus à la cantine. Olympios me suivait toujours, et, en entrant, je dis aux camarades en train de dîner :

« Vous savez, les Pères de la Terre-Sainte viennent d'enlever Georgette? »

Bonnifay se retourna tranquillement et me répondit :

« Oui, ils avaient des ordres supérieurs, les papiers étaient en règle.

— Et vous n'avez pas protesté? m'écriai-je... la fille d'un vieux camarade!...

— Bah! s'écria Ker-Forme, toutes les protestations n'auraient servi de rien... Et d'ail-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leurs, chez les Pères de la Terre-Sainte elle sera mieux qu'ici... tous les jours elle courait des chances ; si le père Lafosse avait vu ça, il aurait été le premier à donner son consentement, il aurait été le premier à dire...»

Je me retournai sans lui répondre, et m'adressant au pauvre Olympios, aussi désolé que moi :

« Allons voir M. Laugaudin, lui dis-je ; c'est là que nous verrons s'il est permis à ces Espagnols de mettre les pieds dans le plat... si nous ne sommes plus rien ici... Arrivez !...»

La grande baraque était partagée en deux compartiments ; d'un côté nous prenions nos repas, nous autres chefs de chantier, conducteurs, surveillants, et de l'autre nos supérieurs : MM. Laugaudin et Saleron.

Nous entrâmes, et, par bonheur, Olympios se trouvait devant moi ; c'est lui qui prit la parole.

« Monsieur Laugaudin, dit-il en ânonnant, vous savez que le Père Domingo vient d'emmener la petite Georgette sur le chaland-coche ? »

Et il resta bouche béante.

M. Laugaudin s'était retourné sur sa chaise, il écoutait, surpris de notre brusque entrée.

« Eh bien ? fit M. Laugaudin, un ancien officier d'artillerie, à la physionomie militaire ; après ?

— C'est la mère Aubry qui l'a conduit à la baraque de Georgette ; ils l'ont endoctrinée ensemble.

— Et puis, monsieur Olympios ?

— Elle pleurait..... elle ne voulait pas partir... Elle demandait Goguel, qui n'était pas là.

— Tiens... c'est étonnant ! Et puis ?

— Et puis, à force de sermons, de promesses de la ramener, ils ont fini par la décider.... Ils l'ont emmenée sur le bateau....

— Et puis.... monsieur Olympios.... Est-ce que cela vous regarde ? Est-ce que c'est une question de votre pharmacie ?... Êtes-vous le frère, le tuteur de cette petite ? »

Moi, derrière lui, je voyais que les autres se mettaient à rire, cela me défrisait. Olympios n'ajoutant plus rien, M. Laugaudin, qui buvait son café à petites gorgées, lui demanda :

« Êtes-vous chargé, monsieur Olympios, de veiller sur cette jeune fille ? Voyons... qu'est-ce qui vous amène ? »

Le Grec avait un air si bête, si penaud, que tous éclatèrent de rire, et moi-même, je fis comme eux par contenance.

Cependant, élevant alors la voix, je dis :

« Monsieur Laugaudin, cette enfant est la fille d'un camarade mort au service de l'Entreprise, et de vieux amis du père ont bien le droit de demander si des moines espagnols...

— Écoutez, Goguel, interrompit M. Laugaudin, nous sommes ici pour faire le canal maritime, et notre devoir n'est pas de nous mêler des affaires de police. Ces moines de la Terre-Sainte avaient leur ordre en règle ; ils étaient autorisés régulièrement à prendre la petite, qui est mineure, et dont personne n'a jamais su positivement la nationalité, car Lafosse n'a jamais dit de quel pays, de quel endroit il était, de sorte qu'on avait cette charge sur le dos. Les moines nous en délivrent. Ils étaient autorisés à l'emmener, et nous n'avons pas à mettre le nez dans ce genre d'affaires. »

Là-dessus, il se retourna sur sa chaise et se mit à reprendre une conversation interrompue par notre arrivée.

Nous sortîmes, Olympios et moi, nous regardant tout vexés. Mais sa figure à lui était si longue, si drôle, que malgré moi je ne pus m'empêcher de lui dire :

« Elle vous a passé devant le bec, mon pauvre Olympios... c'est malheureux... hé ! hé ! hé ! oui, bien malheureux !... Ah ! les gueux de moines, quelle chance ils ont eue que je n'aie pas été là !... mais ils reviendront, ils auront à s'expliquer. »

Et l'idée me vint au même instant que l'invitation de M. Van den Bergh n'avait été que pour m'écarter du Sérapéum, pendant que les moines, envoyés par lui sans doute, viendraient faire leur coup. Cela m'agaça jusqu'au bout des ongles ; j'aurais été capable de remonter à cheval pour les rattraper, mais ils avaient au moins deux bonnes heures d'avance, ils étaient même arrivés à Néfich depuis une heure, et à partir de là quelle route avaient-ils prise ? Était-ce du côté de Zagazig pour Alexandrie, ou d'Ismaïlia pour Port-Saïd et Jérusalem ?

L'indignation me tenait au cœur, et ce sentiment me poursuivit longtemps, mais à quoi bon ? Georgette était partie sur un ordre régulier, tous les amis et connaissances trouvaient cela bien, que pouvais-je faire tout seul ?

C'est alors, Jean-Baptiste, que je vis combien l'existence des faibles tient à peu de chose ; combien l'indifférence des gens est grande à l'égard de ceux qui n'ont point de défenseurs naturels.

Tous les amis du père Lafosse, qui s'étaient promis de défendre Georgette, aussitôt qu'elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fut partie, se dépêchèrent en quelque sorte de l'oublier. La mère Aubry s'indignait quand on lui faisait des reproches au sujet de cet enlèvement, et tout le monde lui donnait raison ; le Père Domingo, du moment qu'il avait agi par ordre supérieur, ne pouvait avoir tort. Personne ne s'informait d'où venait cet ordre supérieur, qui l'avait délivré ; on aurait cru que l'Éternel lui-même avait parlé.

Bien des fois depuis, en passant le matin devant la petite baraque de Georgette, l'idée me revenait de frapper à la vitre et de crier :

« Georgette, lève-toi, c'est l'heure !... »

Et puis, songeant qu'elle n'était plus là, je poursuivais mon chemin tout triste et rêveur. Insensiblement cette impression s'effaça comme tant d'autres, et je ne songeai plus qu'à mes propres affaires.

VIII

Vers la fin de septembre, le seuil du Sérapéum était enlevé, notre rigole terminée, ma locomobile et ses wagons chargés sur chalands et dirigés par le canal d'eau douce vers Chalouf.

La plupart de nos terrassiers partaient, ils allaient offrir leurs bras plus loin, sur d'autres chantiers. L'armée de M. Lavalley, les travailleurs du fer, arrivaient ; ils installaient leurs ateliers et leurs forges en grand, pour la réparation des machines, qui ne pouvaient plus tarder à venir.

En attendant, les bassins 158 et 125 se remplissaient ; en novembre, on put ôter les derniers barrages et ouvrir au large les communications de notre tranchée avec les deux lacs ; l'eau douce était de niveau, du bassin de Toussoum au Nil, à la hauteur du Caire. On n'attendait plus alors que les dragues et les bateaux porteurs destinés à la section du Sérapéum. Ils stationnaient déjà dans le lac Timsah, mais M. Lavalley décida que le plus urgent était d'envoyer son matériel à la section de Suez.

Et voilà qu'on apprend un beau matin que les cinq dragues destinées à Suez ont franchi les écluses d'Ismaïlia et qu'elles s'avancent sur le canal d'eau douce.

On court sur la butte, derrière les ateliers, et l'on découvre ces grandes masses noires qui s'approchent lentement, au milieu du désert. Elles venaient remorquées par des mulets et par des hommes ; un gabari les précédait d'au moins deux kilomètres, pour empêcher ces masses de fer de s'engager dans des passages impossibles. Sur le fond vide du désert, elles paraissaient immenses.

Arrivées en face du Sérapéum, à l'écluse du kilomètre 16, distante de notre campement d'environ dix-huit cents mètres, elles firent halte.

Avant de pousser plus loin du côté de Suez, on voulait s'assurer que le passage était possible ; le gabari partit donc dans cette direction, pour s'assurer que rien ne leur ferait obstacle jusqu'au kilomètre 42, où se trouvait l'écluse suivante.

Mais, dès le kilomètre 21, le gabari rencontre une résistance ; on l'allége, on le redresse, rien n'y fait. On commence des sondages, et l'on constate que sur un parcours de trois kilomètres le canal d'eau douce est trop étroit dans le fond d'un mètre cinquante centimètres, et que le fond lui-même est trop haut de dix à quarante-cinq centimètres.

On télégraphie aussitôt la chose à M. Lavalley, qui donne l'ordre de diriger les cinq dragues sur le Sérapéum.

Le lendemain elles étaient en place dans notre tranchée, à deux kilomètres l'une de l'autre, et huit jours après les bateaux porteurs à clapets latéraux étant arrivés, les dragues fonctionnèrent.

D'autres, Jean-Baptiste, ont décrit ces machines colossales, ils les ont analysées dans toutes leurs parties ; ils ont raconté l'usure de leurs articulations par le sable et la manière de les réparer ; quant à moi, tout ce que je puis te dire, c'est qu'on n'a jamais rien vu de plus grand, de plus imposant que le travail de ces dragues, rien qui puisse vous donner une plus haute idée du génie humain et de sa puissance à vaincre les résistances de la matière.

Il fallait voir ces énormes hottes de fer descendre à la file sous le bateau, plonger au fond du canal, remonter pleines de sable, de vase, de déblais jusqu'au bord, s'élever, basculer en haut contre l'énorme roue à engrenage qui les tirait, verser leur charge dans le couloir et redescendre s'emplir de nouveau.

Chacune de ces hottes contenait quatre cents litres de sable, chacune faisait seule par jour le travail de cinquante fellahs ; et comme le chapelet de ces hottes allait son train à la vapeur, sans interruption, en tournant verticalement autour d'une grosse charpente en tôle, imagine-toi le nombre de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mètres cubes qu'une drague pareille vous extrayait du canal dans un mois.

Encore n'étaient-ce pas les plus grandes dragues de l'Entreprise : les dragues à longs couloirs, qui faisaient jusqu'à quarante mille mètres cubes par mois, en déversant les déblais directement sur les berges, par des couloirs immenses.

Mais celles-ci suffisaient pour nous convaincre à l'avance que le canal maritime se terminerait quand même, chose dont nous avions douté jusqu'alors, moi tout le premier, attendu que je n'étais pas très-fort en mécanique.

Entre nous, je crois que plus d'un ingénieur de la Compagnie se trouvait dans le même cas, de sorte que je ne suis pas trop honteux d'avouer mes doutes ; au contraire, je me fais en quelque sorte honneur d'être en si bonne société.

Mais c'est le bruit de ces machines, leur respiration haletante, leurs sifflements qu'il fallait entendre ; et puis le passage des bateaux à clapets, venant les accoster sous le couloir, pour recevoir les déblais, et repartant à toute vapeur se décharger dans les lacs artificiels, tandis que d'autres arrivaient prendre leur place ; c'est la circulation des bateaux à citernes, pour alimenter d'eau douce toutes ces machines ; les allées et venues des jolis canots d'employés à deux rameurs, la petite voile blanche déployée, surveillant le travail, allant chercher ou rapportant les ordres ; les visiteurs assistant du haut des berges à ce mouvement ; les hautes cheminées des dragues déroulant dans le ciel les flots de leur fumée au milieu du désert aride... C'est tout cela qu'il faudrait te représenter et que je me reconnais incapable de te dépeindre.

Souvent *le Julien*, canot à vapeur de M. Lavalley, filant ses vingt-cinq kilomètres à l'heure, passait comme une hirondelle au milieu de ce mouvement, tantôt tout bondé de visiteurs, tantôt M. Lavalley seul avec M. Cotard, ses papiers sous le bras ; ils allaient inspecter les travaux et tout vérifier par eux-mêmes.

Et notre pauvre campement du Sérapéum, quel changement il vit alors s'accomplir au désert !... Ah ! nous n'en étions plus au temps des cinq maisonnettes et des vingt baraques bretonnes élevées sous la direction de l'ami Gendron ; une partie de l'activité de l'isthme se portait chez nous ; c'est là maintenant qu'on allait aussi travailler en grand, et que les écus allaient rouler.

La nouvelle s'en était répandue du jour au lendemain, de Port-Saïd à Suez ; et les commerçants accouraient, les établissements se montaient, on apportait sa baraque comme à la foire, on clouait son enseigne, on posait ses affiches, on étalait sa marchandise.

Des buvettes, des cantines, même des cafés-concerts s'ouvraient. On ne s'y reconnaissait plus ; la mère Aubry avait dû fermer boutique devant la concurrence du fameux Robichon, cuisinier d'Ismaïlia, qui donnait le vin, les biftecks, les rosbifs à moitié prix ; sans parler des jolies Valaques, Italiennes, Albanaises, qui vous servaient en costume national, ce qui ne laissait pas de vous charmer les yeux en vous ouvrant l'appétit.

Je me rappelle même avoir vu dans ce temps s'ouvrir un théâtre sur chalands ; le fifre, la trompette, annonçaient les débuts de Mlles Angèle, Malvina, etc.

Oh ! l'argent... l'argent !... Quelles merveilles il fait faire, Jean-Baptiste ! Si le bruit se répandait qu'on gagne beaucoup d'argent à Tombouctou, dans le centre de l'Afrique, avant six mois Tombouctou serait peuplé comme le boulevard des Italiens.

Le 3 décembre, au moment de toutes ces installations, comme il s'agissait de faire passer d'autres dragues à Suez, et qu'il était bien constaté que le passage du kilomètre 23 était impossible, MM. Lavalley et Cotard vinrent au Sérapéum, ils agitèrent la question et se consultèrent avec M. Laugaudin ; après quoi, on me fit appeler. Ces messieurs me dirent que j'irais le lendemain enlever le banc de rocher, et que ce travail se ferait au compte de la Compagnie.

Je partis donc de grand matin pour m'établir là-bas dans une de ces petites bâtisses en pierre, hautes de trois mètres sur quatre de largeur, construites le long du canal d'eau douce de distance en distance ; enfin une baraque de cantonnier.

Je m'étais fait accompagner d'un cuisinier et de trois surveillants. Un comptable, M. Philipot, était aussi de la compagnie. J'avais des hommes autant qu'il m'en fallait pour les premières opérations.

Après avoir inspecté les lieux, je fis crever une berge du canal et lever l'écluse du kilomètre 42. Le soir, tout était à sec ; j'écrivis au Sérapéum, à Ismaïlia, à El-Guisr, de m'envoyer des travailleurs, et quelques jours après j'avais douze cents hommes à ma disposition ; les Arabes enlevaient les déblais au couffin, les Européens faisaient jouer la mine.

Sainbois, notre boulanger, m'approvision-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nait tout cela ; tous les matins, ses chameaux arrivaient chargés de pain, de vin, de comestibles en abondance.

Le 23, tout était terminé, la roche était enlevée, le canal avait la largeur et le tirant d'eau voulus, les dragues n'avaient plus qu'à passer.

Je me souviens avec plaisir que M. Lavalley me dit :

« Vous avez bien conduit le travail. »

Et qu'il me fit donner mille francs de gratification.

Mais quelles fatigues ! Être debout le premier, se trouver tout le jour au milieu des travailleurs et des coups de mine, et ne se coucher qu'après avoir mis la comptabilité en ordre avec l'ami Philipot ! Ceux qui n'ont pas passé par là ne peuvent s'en rendre compte.

En janvier 1867, j'étais à la tête d'un chantier de dragues ; j'avais en plus à surveiller la décharge des bateaux à clapets dans le bassin 158 ; il fallait baliser le bassin et faire approcher les bateaux le plus près possible des berges, avant de les décharger, autrement les premiers auraient fermé le chemin à ceux qui devaient arriver par la suite, et les lacs artificiels n'auraient pas reçu la quantité de déblais qu'ils devaient recevoir. La décharge de ces bateaux se faisait en lâchant un déclic ; dans les grandes profondeurs, le fond s'ouvrait, le sable tombait ; près des rives, les bateaux plats ouvraient leurs portes ou clapets sur le côté ; ainsi aucun espace n'était perdu.

IX

Sur la fin de janvier, les Pères de la Terre-Sainte, absents depuis cinq mois, revinrent dire la messe au Sérapéum ; je courus aussitôt leur demander des explications ; mais les braves gens avaient opéré une mutation dans leur personnel ; l'Espagnol était allé dire sa messe ailleurs ; celui qui le remplaçait s'appelait Ambrosio, un gros court, avec une grosse barbe d'un rouge sale, qui lui cachait une partie de la figure, et sentant l'ail à plein nez.

Quand je lui parlai de Georgette, il eut l'air de ne pas me comprendre.

« Je ne sais pas, signor, ce que vous voulez dire, faisait-il ; j'ignore de quelle personne vous me parlez ; le Père Domingo pourra peut-être vous en donner des nouvelles ; actuellement il est en Cilicie, je crois, pour recueillir le denier de Saint-Pierre ; mais ayez patience, mon fils, il reviendra. »

L'odeur du personnage et son accent papelard me révoltaient ; je compris qu'il se moquait de moi, et j'en devins tout rouge ; quelques Italiens et Dalmates, qui nous observaient du seuil de la chapelle, m'empêchèrent de lui dire vertement ma façon de penser.

Seigneur Dieu, faut-il recourir à de pareils instruments pour répandre vos saintes doctrines ? Quelle opinion les Turcs et les Arabes peuvent-ils prendre de nous, sur de tels échantillons ? — Enfin, comme disait un homme pieux rempli de bon sens, il faut bien que notre religion soit divine, puisque ces ordres mendiants, criblés de vices, la véritable peste de l'Orient, n'ont pu la détruire... Oui, c'est la meilleure preuve qu'elle nous vient d'en haut, aucune autre religion n'a de preuves aussi solides que celle-là.

Je me retirai donc fort triste, n'espérant plus revoir Georgette ; d'ailleurs, j'étais le seul à m'en souvenir encore : le travail nous absorbait tous, quatre mille ouvriers finissaient à la brouette les quatre kilomètres qui nous séparaient des lacs amers, et de notre côté les dragues approfondissaient le canal sans relâche.

Les bassins, toujours remplis jusqu'aux bords, nous donnaient de l'eau douce en abondance ; aussi jamais nos petits jardins n'avaient été si beaux : radis, pois, salades, y foisonnaient, sans parler des plantes grimpantes qui montaient jusque sur nos baraques.

Ker-Forme, Philibert, — un ancien zouave, — et moi, nous faisions notre popote ensemble. Tout allait donc très-bien.

Une seule chose m'ennuyait ; depuis quelque temps, mon saïs Kemsé-Abdel-Kérim maigrissait à vue d'œil, ce n'était plus le même garçon, gai, riant, que tout le campement m'enviait à cause de sa belle humeur ; il semblait toujours rêvasser et négligeait son service.

A chaque instant j'étais forcé de le brusquer, de le rappeler à l'ordre ; finalement, un beau matin il vint me dire :

« Je pars.

— Tu pars !... Pour aller où ?

— A Kartoum, mon pays ; je suis assez riche, je m'en vais. »

Naturellement, cela m'ennuya ; mais je n'ai pas l'habitude de retenir les gens malgré eux ; je lui réglai son compte, et, supposant qu'il avait peut-être la nostalgie et qu'après avoir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vu son pays il ne serait pas fâché de revenir, je le prévins que pendant deux mois j'attendrais pour le remplacer définitivement.

Il parut bien heureux et se mit en route.

En attendant, comme je ne pouvais pas me passer de domestique, je pris un autre saïs, un jeune nègre venu du Soudan, noir et luisant comme des bottines bien vernies, et la tête crépue comme un agneau; il s'appelait Achmet et courait devant Choubra durant des kilomètres, sans reprendre haleine; souvent le pauvre diable me faisait de la peine, je lui criais de rester en arrière, mais il ne voulait pas m'entendre.

Nous avions en outre un cuisinier fellah, Charaf, grand, sec, grêlé jusqu'au bout du nez, et qui s'entendait à rôtir le mouton et la volaille comme pas un cuisinier d'Europe.

Ma position était donc améliorée, j'aurais dû me trouver heureux, mais tout cela ne m'empêchait pas de regretter le bon temps du Sérapéum, où nous vivions en famille, le temps de la sécheresse, des sauterelles, des cinquante degrés à l'ombre... voilà l'homme!

Peut-être le souvenir de Georgette n'était-il pas étranger à mes regrets; même au milieu des travaux, il m'arrivait de songer à elle et de m'indigner contre Charlot et Van den Bergh, qui m'avaient écarté du campement par ruse, pour faciliter leur enlèvement aux moines; cette pensée me rendait tout mélancolique.

Un soir, revenant à pied de mon bassin 158, je rencontrai le vieux chamelier Saad-Méhémèche; nous n'avions plus de rapports ensemble depuis l'arrivée des dragues, et je poursuivais mon chemin, en lui faisant un petit signe de main d'ancienne connaissance, lorsqu'il me dit :

« Attends, conducteur, j'ai quelque chose pour toi. »

Il fouillait dans sa robe, et finit par me remettre un chiffon de papier tout crasseux, en disant :

« Tiens, c'est à toi! »

C'était une lettre de Charlot, remontant à plusieurs mois.

« Qui t'a remis cela? dis-je au vieux bédouin.

— Arambourou-Omar, le mouker de Suez, en revenant d'Ismaïlia, le troisième jour avant la fin du Ramadan; il s'est arrêté sous ma tente et m'a demandé si je te connaissais; j'ai dit oui... et voilà!

— Tu ne pouvais pas venir plus tôt?

— Je t'ai cherché, conducteur; je pensais toujours à toi; mais depuis que tu travailles sur l'eau, je ne te vois plus, et puis j'ai été malade.

— C'est bon, lui dis-je en fourrant brusquement la lettre dans ma poche, quand je serai pressé, je t'enverrai en courrier. »

Et je partis de mauvaise humeur.

Cette lettre m'avait rappelé la petite; j'allais devant moi tout pensif; il me semblait revoir la pauvre enfant, entendre ses joyeux éclats de rire.

L'idée de lire ma lettre ne me venait pas, c'est machinalement que je l'avais fourrée dans ma poche, je pensais : « C'est une lettre d'excuse.... une farce! » Mais, arrivé dans la baraque, me trouvant seul avec Charaf, qui faisait sa cuisine, par curiosité je la lus.

Tiens, la voici, Jean-Baptiste; hier, en fouillant mes vieux papiers pour te raconter mon histoire, je l'ai trouvée; écoute :

« Ismaïlia, le 10 septembre.

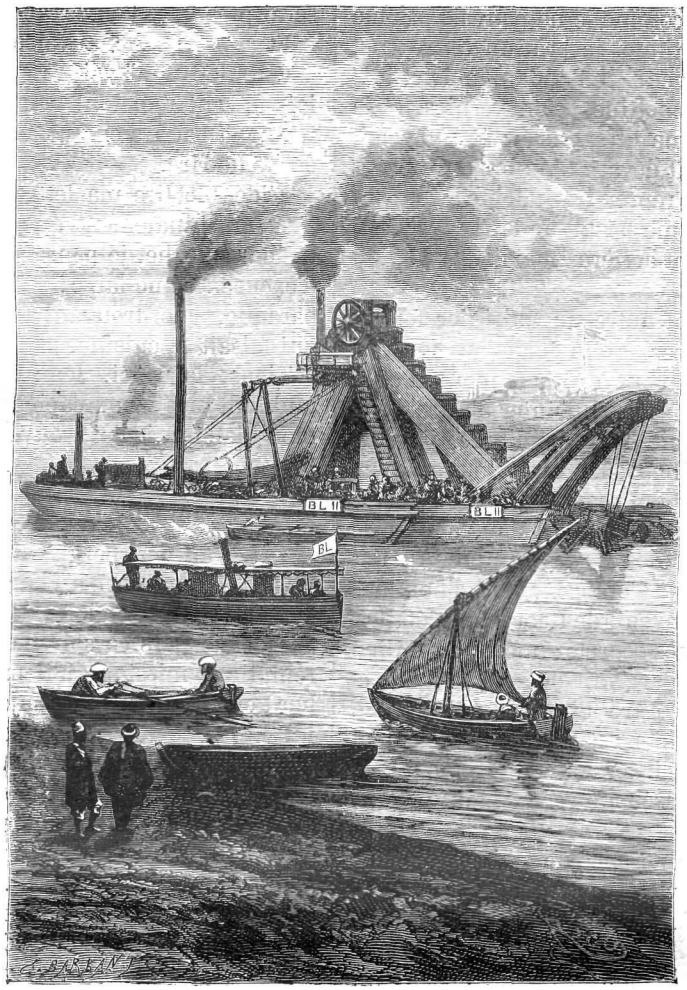
« Mon cher Montézuma,

« M. Van den Bergh est mort avant-hier à l'hôtel Noger; il m'a chargé de liquider ses affaires en Hollande et dans l'Amérique du Sud, et je pars ce soir même, sans pouvoir remplir la mission qu'il m'avait confiée d'abord en ta présence, au sujet de Georgette Lafosse. Je me repose sur toi pour veiller au sort de cette enfant jusqu'à mon retour; les bons sentiments que je te connais, et l'intérêt que je t'ai vu témoigner à Georgette Lafosse, me donnent pleine confiance dans ta vigilance et ton dévouement. Tout me porte à croire que Georgette est la fille de M. Van den Bergh et qu'elle doit succéder à son immense fortune. Il a fait un testament en sa faveur avant de mourir, mais sous condition.

« Pour te mettre à même de remplir les intentions de M. Van den Bergh et les miennes, je vais t'ouvrir un crédit de mille livres sterling sur la maison Sinadino, d'Alexandrie; tu pourras toucher cette somme à mesure des besoins, et tu retireras d'abord Georgette Lafosse de la triste position où je l'ai vue; tu l'installeras dans un bon établissement d'éducation, soit en France, soit ailleurs. Il est inutile de rien ménager sous le rapport de la dépense; il faut que tout soit convenable; mais je te recommande la plus grande discrétion.

« Dès mon retour en Égypte, il s'agira de recueillir les preuves légales de la filiation, car le sort du testament en dépend, et la famille aura le plus grand intérêt à les faire disparaître... Il importe que je prenne les devants dans tous les consulats où cette preuve peut exister.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'est le bruit de ces machines qu'il fallait entendre. (Page 27.)

« Tu me comprends... Je n'insiste pas davantage, mon cher Goguel, et je te serre la main de tout cœur.

« Ton vieux camarade,

« CHARLES HARDY. »

« *P. S.* La poste est déjà partie, mais le mouker Arambourou part à l'instant, il te remettra lui-même cette missive, c'est plus sûr. »

Figure-toi mon indignation à cette lecture : les moines avaient donc agi pour leur propre compte en enlevant Georgette.... Ils voulaient bien sûr happer sa succession ; mais comment avaient-ils pu savoir que la pauvre enfant était fille de Van den Bergh, homme riche, étranger au pays et prêt à la reconnaître? Le gueux de mouker leur avait donc communiqué la lettre ?

Je courus tout de suite au campement des chameliers pour m'en assurer. Le vieux Saad-Méhémèche se trouvait là ; il fut tout surpris de mon animation, lorsque je l'interrogeai sur le papier.

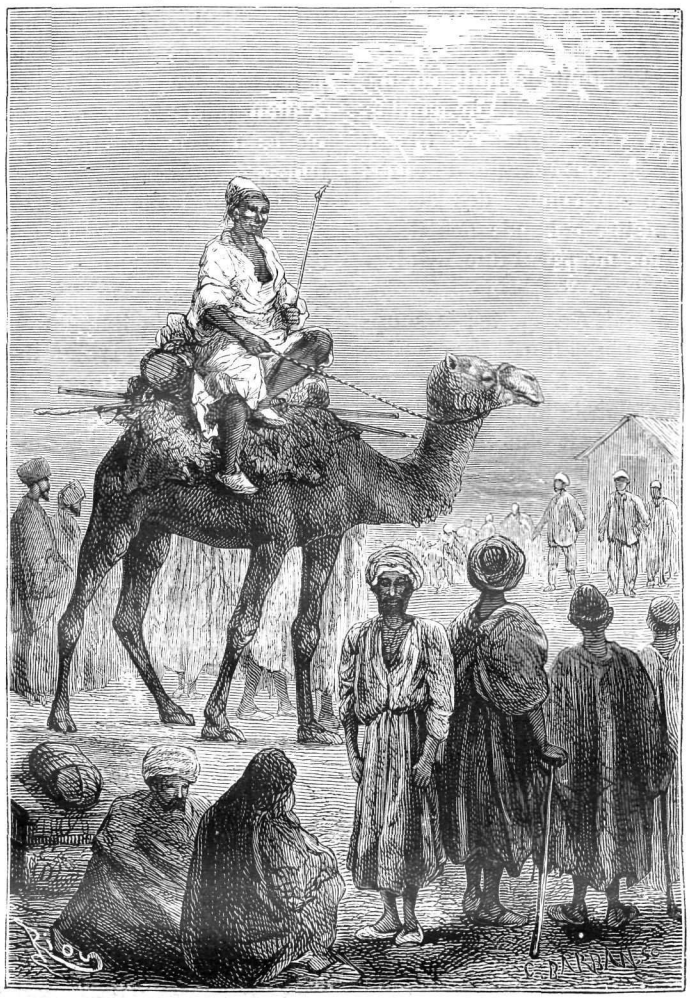
« Quand Arambourou t'a-t-il vu, lui dis-je, à quelle heure ?

— Il est arrivé juste à la nuit ; l'étoile était déjà levée, fit-il, nous mangions, mes enfants et moi ; je lui ai dit de s'asseoir, il a mis la main dans l'écuelle....

— C'est bon, je ne te demande pas ce qu'il a mangé ; mais venait-il directement d'Ismaïlia ?

— Oui.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Les Arabes venaient déjà par petites bandes. (Page 46.)

— Il ne s'était arrêté nulle part ?

— Non, il s'est arrêté juste à la nuit, près de nos tentes, pour manger, car nous étions en Ramadan ; l'étoile venait de se lever, et il avait faim, n'ayant pas mangé de la journée, comme tout bon croyant.

— Et alors il t'a remis la lettre ?

— Oui ; il m'a demandé d'abord : « Tu connais le conducteur chez lequel j'ai fait halte avec mes gens, voilà six jours ? » — J'ai répondu que je te connaissais ; alors il m'a remis le papier pour toi, et je l'ai gardé jusqu'à ce que je t'aie vu moi-même. »

Comme il parlait, la réflexion me vint que Charlot n'avait écrit sa lettre que le 10 septembre, six jours après sa visite au Sérapéum, et que les moines étaient venus faire le coup la veille de ce jour ; ils n'avaient donc pu connaître la missive, leur action l'avait devancée.

Je remerciai le vieux chamelier de ses explications et je repris le chemin du campement.

Si Charlot ne m'avait pas demandé le secret, ma première pensée aurait été de consulter M. Laugaudin, Saleron et tous les amis capables de me donner un bon conseil, car je n'ai pas l'habitude de ce genre d'affaires, moi ; je n'aime pas les longs détours et je vais directement au but ; mais dans le cas particulier, étant forcé de me taire, tout s'embrouillait dans ma tête, et, le souper terminé, je me promenai plus d'une heure dans ma baraque, me demandant comment réclamer la petite,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui pourrait m'aider, quel moyen prendre.

Malheureusement, plus j'y songeais, plus cela me paraissait difficile ; je finis par me coucher, renvoyant les réflexions au lendemain.

Il paraît que j'y rêvai toute la nuit, car ma première idée en me levant fut de confier l'affaire à Yâni Olympios. Tous ces Grecs, même les plus bornés, sont remplis de ruse ; ils s'entendent entre eux comme des larrons en foire ; l'idée de mettre la bande des Grecs sur le dos des moines me parut une inspiration lumineuse.

Yâni Olympios aimait Georgette ; je soupçonnais même un peu la petite de le regarder d'un œil favorable ; mais, à cette heure que les Pères de la Terre-Sainte tenaient l'oiseau sous leur griffe, il n'y avait plus aucun danger du côté d'Olympios, je pouvais me fier à lui.

Malgré cela, c'était grave, et je ne me pressais pas, quand l'ordre m'arriva d'aller à Kabret-el-Chouche, à quarante kilomètres du Sérapéum, établir un nouveau chantier au milieu des sables, pour la continuation du canal maritime vers Suez.

J'allais être employé principal à 416 francs par mois, sans parler des autres avantages, car, en plus de mes appointements, j'avais un dixième sur les travaux, d'après un prix fixé d'avance par M. Cotard ; mais la position par elle-même laissait beaucoup à désirer, il fallait un bon tempérament pour y vivre.

Représente-toi, au milieu d'une plaine immense brûlée par le soleil d'Égypte, sans un brin d'herbe et sans une goutte d'eau, un monticule de galets agglomérés, d'où l'on ne découvrait rien, absolument rien que le désert à perte de vue ; voilà Kabret-el-Chouche, entre les grands et petits lacs amers.

Quant à ces lacs, c'étaient d'anciens marais desséchés, que la mer Rouge avait remplis quelques milliers d'années avant nous ; le soleil ayant pompé l'eau après sa retraite, les coquillages et les galets étaient restés au fond, avec des plaques de sel, qui craquaient sous vos pieds comme des coquilles d'œufs.

Du Sérapéum à Chalouf, ces lacs mesuraient environ quarante kilomètres, sur une largeur variant de dix à vingt.

La mer Rouge les avait abandonnés en deux fois ; elle s'était retirée d'abord des grands lacs enfoncés dans le désert, puis, après un repos, des petits lacs rapprochés de ses rives, chose visible, car entre les deux s'étendait un large banc de sable, formant un second rivage amoncelé sur ses bords avant sa retraite définitive dans le golfe de Suez.

A l'ouest de la barre se trouvait la butte de Kabret-el-Chouche (le Tombeau des Oiseaux), ainsi nommée par les bédouins, sans doute parce que des quantités d'oiseaux aquatiques avaient laissé là leurs ossements, à l'époque où les marais salants entouraient ces solitudes.

La ligne droite du canal maritime devait couper cette barre, pour arriver dans les petits lacs et plus loin à Chalouf, puis dans la plaine de Suez.

Je te dis cela tout de suite, pour te faire connaître ma nouvelle destination ; j'avais déjà poussé plus d'une reconnaissance dans cette direction, aux grands passages des cailles, en automne, et j'avais découvert au loin l'îlot de Kabret-el-Chouche, sans me douter que j'irais passer là deux années de ma vie.

Enfin, aussitôt mes ordres reçus, ma décision était prise. Je fis mon paquet, je mis mes poules, mes dindes et mes lapins sous la surveillance de Charaf, puis, avant de seller Choubra, je dis à mon saïs Achmet d'aller prévenir Olympios que j'avais des communications à lui faire et que je l'attendais dans ma baraque.

Il partit en courant, et M. Olympios ne tarda point à paraître.

Je le vois encore arriver dans sa polonaise, le tarbouche sur l'oreille et l'air grave.

« Vous m'avez fait appeler, monsieur Goguel ? me dit-il.

— Oui, monsieur Olympios ; donnez-vous la peine d'entrer, et toi, Charaf, va voir dehors si j'y suis. »

Le cuisinier sortit ; alors, me retournant brusquement vers le Grec, je lui demandai :

« Vous avez aimé Georgette ? »

Et comme il hésitait à répondre, j'ajoutai :

« Vous n'étiez pas le seul ; tous les honnêtes gens du Sérapéum aimaient cette pauvre enfant ; elle ne méritait pas de tomber entre les mains des moines ; c'est abominable.

— Oui, c'est abominable ; cela m'a fait de la peine, dit-il, beaucoup de peine. »

Je remarquai qu'il avait les yeux troubles, et j'en fus touché.

« Asseyez-vous, lui dis-je ; et d'abord, lisez-moi ça. »

Je lui présentai la lettre de Charlot, qu'il se mit à lire, penché sur sa chaise, le coude sur la table, avec la plus grande attention.

Il la lut deux fois, et c'est alors que je me rendis compte du caractère de ces Grecs ; au lieu de se fâcher, il devint tout pâle, puis une lé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gère rougeur colora ses joues; il déposa la lettre au bord de la table pour rouler une cigarette, et, comme je voulais parler, il me dit à voix basse, en me posant la main sur le bras:

« Attendez, monsieur Goguel, je n'ai pas fini. »

Il se remit à lire, exhalant la fumée par les narines, comme ils le font tous.

Je l'observais ainsi depuis deux minutes, lorsque, se relevant lentement, il me dit, en jetant son bout de cigarette par la porte d'un air flegmatique :

« Tout cela, je le savais déjà.

— Comment, vous le saviez?

— Oui, quatre ou cinq jours après l'enlèvement de Georgette, j'avais pris toutes mes informations. »

Et voyant dans ce moment quelqu'un passer dehors, il cria:

« Hé! Angélo! Angélo! »

C'était le second du docteur Chabassi, qui passait dans la rue, un docteur de la fabrication de M. Aubert-Roche, autrefois simple porte-mire au campement de Raz-el-Ech, et devenu du jour au lendemain médecin en titre. Aussi tout le monde l'appelait en riant: le docteur de la Faculté de Raz-el-Ech!

« Eh bien, fit-il en entrant, qu'est-ce que vous désirez, monsieur Olympios?

— Tenez, racontez donc à Goguel votre aventure d'Ismaïlia... vous savez, l'histoire des moines... vous pouvez tout dire. M. Goguel est des nôtres.

— Ah! fit-il, je sais tout l'intérêt que M. Goguel portait à Georgette. »

Et sans autre préambule, s'asseyant au bout de la table, les jambes croisées, il me raconta qu'environ cinq mois avant, se trouvant à l'hôtel Noger, en train d'extraire une dent à la dame de l'établissement, on était venu l'appeler en toute hâte pour un malade qui se mourait à côté.

« Je n'eus que le temps de serrer mon instrument, dit-il, de replier ma trousse et de grimper quatre à quatre à la galerie. Arrivé là, je vis, sous une grande tente dominant le lac Timsah, un monsieur déjà pâle comme la mort, étendu sur un lit, entouré d'un grand nombre de personnes, entre autres Arambourou-Omar, le mouker de Suez, un agent consulaire, cinq ou six autres personnages et deux moines, l'un le Père Domingo, et l'autre appelé, je crois, Tomasio, de la Propagande romaine, un beau moine napolitain à barbe noire et large tonsure, qui se tenait debout au pied du lit, levant un crucifix qu'il montrait au moribond.

« L'agent consulaire, assis devant un petit bureau, taillait sa plume, attendant que le monsieur revînt à lui, car il avait perdu connaissance. Sa face était baignée de sueur. Je lui fis humecter les tempes de vinaigre et je lui donnai mon flacon de sels à respirer. Il ne me quitte jamais, monsieur Goguel, tenez, le voilà.

— Bon... bon... monsieur Angélo, je vous crois... Après!

— Eh bien, après, il revint à lui et se mit à dicter son testament. C'était un riche planteur de Java, un nommé Van den Bergh. Il parlait avec le plus grand calme, et légua tout son bien, une fortune considérable : des navires, des plantations, des esclaves, il légua tout sans exception à la fille d'un certain Julien Desrôses, et finit par dire que ce Julien Desrôses n'était autre que Bernard Lafosse, mort du choléra au Sérapéum, et la légataire, sa fille Anne-Louise-Georgette.

— Vous avez entendu cela, monsieur Angélo?

— Comme je vous entends, fit-il; et les moines aussi l'ont entendu; le Père Domingo, penché sur le lit du monsieur et l'oreille tendue, recueillait son moindre souffle.

— Oh! les gueux! m'écriai-je; c'est pour sa succession qu'ils ont enlevé la petite!

— Parbleu! dit Olympios en ricanant; mais je me charge de leur apprendre qu'on n'est pas plus bête qu'eux. »

L'indignation me possédait, et je criai:

« Où peuvent-ils l'avoir emmenée?... où?... où? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Cela ne signifierait rien, dit Olympios. Si nous conduisons bien l'affaire, ils seront forcés de la rendre eux-mêmes, mais surtout gardons le secret; votre ami M. Hardy n'a pas tort, la famille aura le plus grand intérêt à faire disparaître les preuves de la filiation, et, si la chose s'ébruitait, les moines auraient aussi le plus grand intérêt à les rechercher, pour les vendre aux héritiers deux ou trois petits millions; vous comprenez, monsieur Goguel? »

Il clignait de l'œil, et je faisais semblant de comprendre; mais toutes ces histoires de preuves, de filiation, de micmac en tout genre, n'ont jamais pu m'entrer dans la tête; les Grecs, au contraire, nageaient là dedans comme le poisson dans l'eau, c'est leur élément naturel.

Enfin Achmet, que j'avais envoyé chercher Choubra, revint; le cheval piaffait à la porte, et je n'en fus pas fâché.

« Tout ce que vous me racontez là est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

clair, dis-je aux Grecs, je m'en rapporte à vous; mais il faut que je parte pour Kabret-el-Chouche, et j'espère que vous me donnerez des nouvelles.

— Partez tranquillement, me dit Olympios, et comptez sur moi, j'aurai soin de vous tenir au courant. »

Ils sortirent là-dessus; je bouclai mes éperons et je me mis en route pour Chalouf, heureux d'avoir laissé les affaires de Georgette en aussi bonnes mains.

X

L'ordre que j'avais reçu me mettait à la disposition de M. Montrichard, chef de section à Chalouf; la section des Petits-Lacs, quoique distante de ce campement d'au moins vingt kilomètres, était par le fait une de ses sous-sections.

C'est à Chalouf que se concentrait en ce moment le plus grand travail; huit à dix mille ouvriers occupaient sa tranchée; le sol se composait en partie de rocher, et, depuis le début, on n'avait pas cessé d'en extraire mille à quinze cents wagons par jour.

Impossible de se représenter un tel gouffre; plusieurs chantiers se trouvaient au fond même du canal; la mer Rouge, à quelques kilomètres, le dominait de huit mètres; ses infiltrations menaçaient de tout engloutir; des pompes énormes, de distance en distance, en épuisaient l'eau et la jetaient par des coulottes dans l'ancien canal des Pharaons, qui la déversait dans le désert. Ces pompes marchaient jour et nuit.

Quant au campement, il s'étendait entre le canal d'eau douce et le canal maritime, distants l'un de l'autre en cet endroit d'environ cinq cents mètres; tout cet espace était rempli de constructions variées, les unes en briques cuites au soleil, les autres en torchis.

Dans l'origine, toutes ces constructions s'étaient faites au hasard; la seule chose qu'on eût ménagée, c'étaient des rues entre les bâtisses; mais plus tard, à l'époque dont je parle, comme on ne trouvait plus de place pour les déblais le long du canal, les wagons allaient se décharger dans les rues. Ces déblais, s'élevant de jour en jour, bouchaient les portes et les fenêtres, et finissaient par écraser les baraques, d'où les gens se sauvaient à la dernière minute, emportant tout ce qui leur tombait sous la main.

Tâche de te figurer ces tas de roches et de terre allant les uns par-dessus les autres comme des montagnes, et, parmi ces décombres, ici un cabaret : *A la Belle Hélène*, plus loin un poste de cawas, ailleurs la cabane d'un surveillant, surmontée de son petit pavillon blanc et bleu, portant les deux grosses lettres B.-L. (Borel-Lavalley), et puis encore un tripot fourmillant de Grecs et d'Arabes, un piéton, avec sa gibecière, courant porter les ordres de service, des bandes d'ouvriers en blouse, en vareuse, des Arabes tout nus, la pioche et la pelle sur l'épaule, allant à l'ouvrage. Que sais-je? Il faut avoir vu ce spectacle, cette confusion de gens de tous pays, accourus pour avoir leur part des millions tambourinés par les journaux jusqu'au bout du monde.

C'est au milieu de tout cela que j'arrivai vers cinq heures du soir, et que je m'arrêtai devant les écuries de l'Entreprise.

Le gros Bernard, de Saucy, surveillant des écuries, vint aussitôt prendre la bride de Choubra et me serrer la main. Je lui dis ma nouvelle destination, ce qui le réjouit beaucoup, car, étant de la même section, nous devions nécessairement nous rencontrer plus souvent et nous entretenir des nouvelles du pays.

Mais Bernard m'avertit que M. Montrichard était un fort mauvais coucheur, qu'il ne s'entendait avec personne et trouvait moyen de vexer tout le monde, depuis ses premiers employés jusqu'au dernier ouvrier de l'Entreprise.

« Méfiez-vous, disait-il, c'est un renard; vous verrez cela tout de suite à sa mine. »

Je riais, et me rendis ensuite chez ce monsieur, dont le portrait se rapportait assez bien à ce que Bernard m'en avait dit. Il avait une fort jolie femme, qui ne devait pas avoir les sept joies du paradis en sa société, mais cela les regardait.

M. Montrichard, sur le vu de mon ordre, me renvoya sans explications à M. Rodolphe, sous-chef de section aux Petits-Lacs.

M. Rodolphe était un brave homme, qui me reçut en camarade. Nous dînâmes gaiement ensemble. Sa bonne figure bourguignonne, aux gros favoris ébouriffés, me plut, et je crois que ma physionomie lui revint également, car, vers la fin du repas, il me dit :

« Je vois, Goguel, que vous êtes un excellent garçon; c'est un grand point de se convenir, quand on a la perspective de passer ensemble de longs mois au désert. Vous me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

convenez, et j'espère que tout ira bien. Moi, je suis un peu vif, j'ai mes défauts... Mon Dieu ! qui n'a pas les siens ? L'essentiel, c'est d'être franc, ouvert, et de remplir exactement son service. Nous tâcherons de faire en sorte que MM. Lavalley et Cotard soient contents de nous. Seulement, nous avons pour chef immédiat un être insupportable, ce Montrichard... Ah ! vous ne saurez jamais le mal qu'il m'a fait depuis deux ans, toutes les mauvaises chicanes qu'il m'a cherchées, tous les détours qu'il a pris pour me nuire dans l'esprit de ces messieurs. Quelle chance nous aurions, si notre sous-section devenait une section indépendante !

— D'autres m'ont déjà raconté que ce monsieur n'est pas d'un commerce fort agréable, lui répondis-je en riant.

— Ah ! quel mauvais fond il a, dit-il, c'est à ne pas y croire ! »

Ce bon père Rodolphe paraissait désolé ; mais, s'étant remis, nous arrêtâmes d'aller le plus tôt possible jeter un coup d'œil sur notre futur campement.

Je passai la soirée avec quelques anciens camarades du Sérapéum, et le lendemain de bonne heure, mon chef de section et moi, nous étions sur le chemin de Kabret-el-Chouche.

La chaleur, en ce mois de mars, reprenait vigoureusement ; la lumière reflétée par les bancs de sel était éblouissante, mais le galop de nos chevaux nous donnait de l'air.

Au bout d'une heure environ, nous arrivâmes au Tombeau des Oiseaux, l'endroit le plus sec et le plus aride que j'aie vu de ma vie ; pas un insecte ne bourdonnait aux environs, pas un lézard ne rampait sur le sable, tout était mort.

En haut de la butte nous trouvâmes quelques planches et voliges entassées pour la construction des premières baraques ; je crois que, depuis Sésostris, personne, sauf peut-être quelques bédouins égarés, n'avait allumé de feu sur ce plateau.

Nous découvrions au sud les montagnes rocheuses de l'Attaka, à l'ouest, un peu plus près, le Djebel-Geneffé, d'où l'on avait tiré des blocs de pierre pour la construction des écluses du canal d'eau douce, puis, au fond de l'horizon, les grands lacs, dont les bancs de sel brillaient comme de la neige.

Du côté de la Syrie apparaissaient quelques touffes de tamaris ; c'est ce qu'on a nommé la forêt d'El-Ambach.

Hélas ! quelle forêt... Cela ne ressemblait guère à nos Vosges ; de deux en deux cents pas, une touffe énorme couvrait d'un peu d'ombre la terre poudreuse, où se marquaient le pas d'une hyène, d'une gazelle, ou les pieds nus de quelque bédouin à la recherche de brindilles pour son fagot.

Et pas un oiseau, malgré les belles descriptions qu'on a faites là-dessus.

Nous regardions l'immensité du désert et nous n'entendions que le souffle de nos chevaux.

Tout à coup M. Rodolphe, étendant le bras, me dit :

« Dans cette direction, Goguel, à huit kilomètres, passe le canal d'eau douce. »

En effet, il me sembla voir quelque chose, une hutte de cantonnier, puis cinq ou six chameaux se dirigeant vers nous à travers la solitude.

Je le dis à M. Rodolphe, qui supposa que c'étaient nos porteurs de planches, arrivant du canal d'eau douce avec un second chargement.

Là-dessus, nous poussâmes un temps de galop dans les grands lacs ; il m'indiqua le tracé du canal, estimant que nous aurions bien deux millions deux cent mille mètres cubes à déplacer, ce qui nous prendrait un certain temps.

J'étais de son avis, et, notre inspection terminée, nous reprîmes le chemin de Chalouf.

Voilà, Jean-Baptiste, ma première visite à Kabret-el-Chouche, entre les grands et les petits lacs amers.

Deux jours après, j'allai m'établir sur la butte, avec un maître charpentier et quelques ouvriers de Chalouf ; nous y construisîmes deux grandes baraques en planches, de vingt mètres de long sur huit mètres de large, parallèles l'une à l'autre et séparées par un espace de huit mètres. Cet intervalle formait une cour intérieure ouverte au nord, ce qui permettait à l'air d'y circuler. Ainsi nous eûmes autant de fraîcheur qu'il était possible d'en espérer sous ce ciel brûlant.

Derrière ces deux casernes, que nous avions couvertes avec des nattes en roseaux, j'établis les cuisines, et plus loin, au pied de la butte, longeant le canal, nos bureaux et les écuries.

L'eau recouvre maintenant tout cela, sauf l'emplacement où s'élevaient les deux grandes baraques sur le plateau.

Pour ce qui regardait les travaux à faire dans les petits lacs, il était prévu que nous serions forcés d'y creuser un chenal, dont les déblais seraient jetés sur les côtés et formeraient berge, pour empêcher le battement des vagues de les rejeter dans le canal.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On voit encore maintenant au milieu du lac, à trois kilomètres de Kabret-el-Chouche, un îlot ovale d'environ quarante mètres de long; cet îlot, c'est moi qui l'ai fait; j'avais établi là mon poste de surveillance dans une hutte comme au Sérapéum; à mesure que les travaux avançaient, je déplaçais ma baraque, pour être toujours au milieu des ouvriers, de sorte qu'à la fin elle se trouva juste en face de Kabret-el-Chouche, où débouchait notre tranchée dans les petits lacs.

Mais nous avions encore quelques chemises à suer avant d'en être là, Jean-Baptiste.

Dès que la première baraque fut terminée, j'envoyai l'ordre à Charaf de venir avec ma basse-cour, mes meubles, ma provision de conserves alimentaires, et tout ce qui m'appartenait.

Il arriva. Nous mîmes tout en ordre dans l'une des cases, la plus au nord.

J'avais deux chambres, une cuisine et une petite cour où je fis plus tard un jardin.

Huit jours après, M. Rodolphe vint à son tour, accompagné du personnel, qui se composait de deux conducteurs: le papa Moulin, un bon vieux marin, suivi de sa femme et de son fils, petit bonhomme de dix ans; puis le nommé Roux, grand et solide gaillard à barbe noire, ancien maréchal des logis d'artillerie, qui ne manquait pas de vigueur à l'occasion.

Sous mes ordres, j'eus comme surveillants un Italien, Agazi, qui m'avait suivi du Sérapéum, et un Hongrois nommé Sikoski.

C'était un homme instruit, connaissant plusieurs langues, entre autres l'arabe, le grec, le turc, l'anglais, l'allemand, etc., un vieux compagnon de Kossuth, blessé d'une balle au genou; cela le faisait boiter un peu, mais ne lui ôtait rien de son activité et de son énergie.

Que de fois il m'a parlé, les larmes aux yeux, de son ancienne position, de ses espérances de jeunesse et des malheurs de sa patrie!

Le pauvre Sikoski me faisait de la peine; je me représentais le malheur d'avoir tout perdu, jusqu'au foyer de sa maison, et d'errer à l'aventure dans le monde; mais depuis nous en avons vu bien d'autres!.... C'est chose commune aujourd'hui de rencontrer des gens qui ne savent plus où reposer leur tête, par la faute d'un tas de gueux qui s'en moquent et qui réclament le droit de recommencer leurs exploits.

Mais cela n'entre pas dans l'histoire du canal.

Le personnel s'établit dans les baraques. M. Rodolphe et moi nous prenions nos repas ensemble.

Charaf avait apporté du Sérapéum soixante et dix pièces de volailles, nous en mangions une tous les jours; mes lapins ouvrirent la marche, attendu que la salade et les feuilles de choux étaient rares dans nos environs; le grain se transporte et se conserve à volonté.

Les matériaux et les provisions continuaient de nous venir par le canal jusqu'au kilomètre 42, où nos chameaux allaient les prendre.

Dès la fin d'avril, les travaux de nivellement étaient faits, les piquets plantés, avec leur cote de hauteur par rapport au niveau de la mer, et les tâches de dix mètres en dix mètres marquées du côté Asie et du côté Afrique. Les Arabes venaient déjà par petites bandes, et tous les jours de grand matin j'étais à cheval pour me rendre au chantier, à neuf kilomètres du campement.

Là, je m'abouchais avec ces gens, je leur fixais le prix de chaque tâche, en raison du nombre de mètres cubes à extraire, leur expliquant tout en détail et les encourageant à se décider.

Une fois la tâche entreprise, je leur faisais distribuer les pioches, les pelles et les brouettes nécessaires, avec deux panneaux mobiles, qui se posaient en bonnet de police, pour s'abriter à l'heure des repas et la nuit.

A cela se passaient mes journées, ainsi qu'à la surveillance des travaux.

Le soir, on mettait ordre à la comptabilité, on soldait le compte de ceux qui avaient fini leur tâche; et la nuit venue, après souper, on s'étendait en chemise dans la cour, sur des nattes, pour fumer sa cigarette, causer des travaux, de la France, et des nouvelles du jour dans l'isthme.

Je me souviens qu'un jour, dans ces premiers temps, comme nous finissions de déjeuner, M. Rodolphe et moi, et que je m'apprêtais à retourner au chantier, nous aperçûmes tout au loin, du seuil de notre baraque, une longue cavalcade qui venait à toute bride, soulevant des flots de poussière; on aurait dit un coup de vent tourbillonnant sur nos routes de France.

J'ai toujours eu de bons yeux, et je criai:

« C'est M. de Lesseps avec sa société; c'est tout le grand monde d'Ismaïlia!... Vite, mettons un peu d'ordre chez nous..... Charaf, un coup de balai..... Allons, allons, qu'on se remue..... Avant dix minutes, ils seront ici..... »

Et, rentrant, je me dépêchai d'arranger la table, de passer la serviette dans mes verres et de remplir d'eau les gargoulettes. Après

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quoi je m'élançai dehors ; la cavalcade arrivait : M. de Lesseps en tête, sur son Simoun, le couffi noué sur le menton, il montait la *butte au galop* ; puis deux ou trois autres, des personnages de distinction ; puis M. Lavalley, M. Borel, M. Cotard, au milieu des dames en amazones ; et bien loin derrière eux, le petit docteur Angélo trottant sur sa grande bique.

Quel mouvement à l'arrivée de tout cela dans la cour !... On riait, on se félicitait d'être arrivés si vite.

Moi, j'avais pris la bride de deux ou trois chevaux fringants, que je passais à Charaf.

« Eh bien, Goguel, me disait M. Cotard tout joyeux, vous voyez qu'on ne vous oublie pas ; cela marche, à ce qu'il paraît ? les piquets sont établis, les tâches distribuées et le travail commencé par les Arabes ?

— Oui, monsieur Cotard. — Donnez-vous la peine d'entrer, mesdames. »

Elles entraient, relevant leurs longues robes sur le bras. C'étaient, Jean-Baptiste, des dames du plus grand monde, et belles... je ne te dis que cela.

Il faut avoir vécu dans les sables du désert durant des mois, pour bien savoir ce que c'est qu'une femme jeune, belle, gracieuse, et quel tapage son apparition fait dans votre cœur.

Elles étaient entrées dans la chambre où nous mangions.

J'offrais ce que j'avais, je montrais mon vin, mon eau fraîche, mon vermouth et mon café froid, balbutiant :

« C'est tout ce que j'ai ! »

Et les messieurs acceptaient ; le papa de Lesseps, vif, fringant comme à vingt-cinq ans, faisait aux dames les honneurs du campement ; il les invitait à se rafraîchir ; malheureusement, je n'avais ni glaces ni sirops !

« Ah ! disait le Président en me regardant de ses yeux vifs, puisque vous nous recevez ainsi, Goguel, je vous préviens que nous reviendrons. Et, reprit-il, je vous amènerai ma bru, qui désire voir Kabret-el-Chouche. »

Jamais il n'avait été plus gai, plus aimable ; j'en étais aux anges.

M. Rodolphe, un peu timide de sa nature, se tenait au second plan. C'est moi qui recevais.

Quant à M. Lavalley, qui s'entendait à vivre au désert, il était entré dans une de mes cases pour se passer un peu d'eau fraîche sur la figure ; puis, rentrant dans la salle, il s'informait des travaux.

Ainsi se passa plus d'une heure.

On était sorti pour respirer sous les nattes de la cour. Au moment de partir, MM. Lavalley et Cotard, nous prenant à part, annoncèrent à M. Rodolphe que notre sous-section serait à l'avenir une section : la section des Petits-Lacs, et qu'il en dirigerait les travaux.

Tu ne saurais te figurer l'émotion de cet excellent homme ; il balbutiait des remerciements, promettant que tout irait bien.

Ils le savaient, car M. Rodolphe, depuis longtemps, avait fait ses preuves sur les chemins de fer français, avant de venir dans l'isthme.

Enfin, vers trois heures, tout ce beau monde, ayant vu ce qu'il voulait voir, se remit à cheval. Je me souviens avoir présenté l'étrier au plus joli brodequin de la cavalcade, avoir reçu des poignées de main affectueuses et avoir vu la brillante société s'éloigner comme elle était venue, au triple galop de ses chevaux enragés.

M. Rodolphe et moi nous regardions du haut de la butte ; quand le tourbillon de poussière eut disparu, tournant les yeux de mon côté et me tendant la main, le brave homme s'écria d'un accent de soulagement inexprimable :

« Me voilà donc débarrassé de mon cauchemar ! Il n'était pas trop tôt, mon cher Goguel... Maintenant, en route, et bon courage, nous sommes sauvés ! »

Il riait, et j'étais presque aussi content que lui.

J'allais partir pour le chantier, Achmet me présentait la bride de Choubra, et je mettais le pied à l'étrier, lorsque le petit docteur Angélo, resté au fond de la cour, vint me saluer agréablement.

« Ah ! c'est vous ? lui dis-je. Vous venez du Sérapéum ?

— Oui, monsieur Goguel, et j'y retourne après ma tournée d'inspection.

— Eh bien, faites mes compliments à votre compatriote M. Olympios ; il remplit joliment ses promesses !... Pas un mot de notre affaire depuis trois semaines !... »

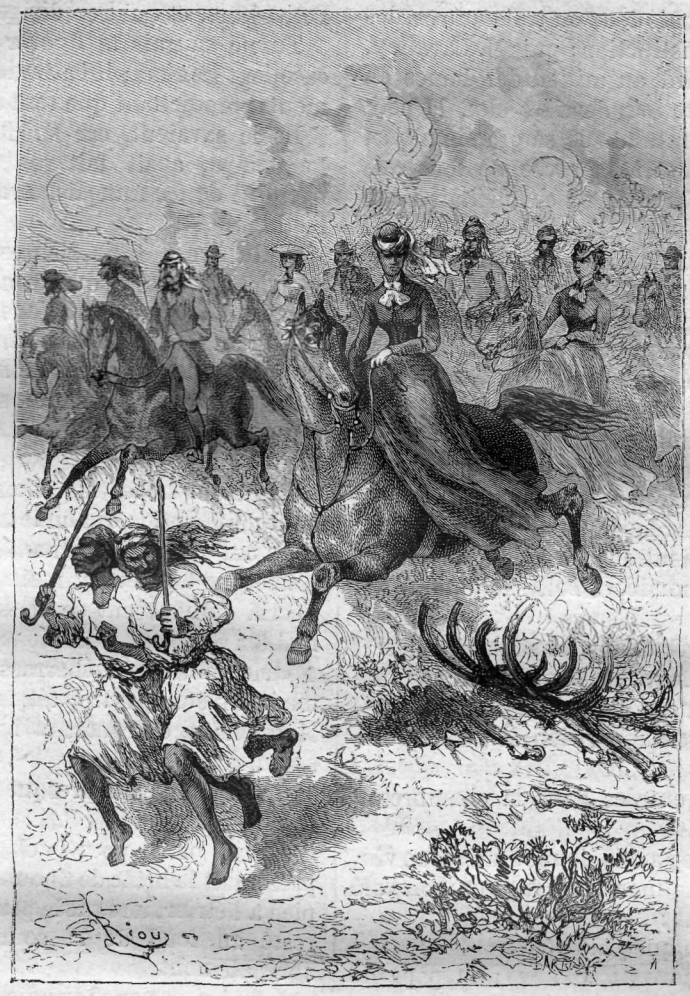
Il souriait et me répondit :

« Pour avoir des nouvelles certaines, monsieur Goguel, il faudrait pouvoir mettre des gens en campagne ; les gens ne marchent pas sans qu'on leur graisse un peu les bottes, vous comprenez ? Nous savons maintenant que les Pères de la Terre-Sainte ont emmené Georgette à Jaffa ; mais pour aller plus loin, il faudrait un peu d'argent. »

Comme je ne répondais pas, il ajouta tranquillement :

« Il ne tiendrait qu'à vous d'avoir des nouvelles tous les huit jours...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'était M. de Lesseps et sa société. (Page 46.)

— Comment cela ?

— Sans doute ! N'avez-vous pas une lettre de crédit sur la maison Sinadino, d'Alexandrie ? Quatre mots suffiraient : « *Bon pour cent livres sterling,* — Goguel. » Et tout de suite l'affaire serait lancée.

— Tiens... tiens... cette idée ne m'était pas encore venue.

— Et, fit-il, ce serait de l'argent bien employé d'après les instructions de M. Hardy, car, pour placer Georgette dans un établissement d'instruction, il faut d'abord la retrouver.

— C'est juste, lui dis-je, vous avez raison. »

Et, sans réfléchir, j'entrai dans ma baraque faire un bon de cinquante livres sterling, que je lui remis contre un reçu en règle au nom de Yâni Olympios.

Il paraissait content et promit de m'envoyer bientôt de bonnes nouvelles, après quoi nous nous séparâmes, et je partis pour le chantier.

XI

Nos travaux de Kabret-el-Chouche prenaient tous les jours un nouveau développement. Au plus fort des chaleurs de l'année, nous avions déjà plus de quinze cents ouvriers à la tâche, car les Arabes y prenaient goût ; sans leur malheureuse habitude d'interrompre le tra-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les rues de Suez. (Page 50.)

vail pour faire la fantasia (la fête), puis de reprendre la pioche et de travailler quelquefois dix-huit heures de suite pour rattraper le temps perdu, ce qui ne les avançait guère, sans cela ces gens auraient pu se ramasser du bien. Mais ils suivaient leur nature : à chacun sa manière de voir ; nous autres Européens, nous n'aurions jamais supporté leur régime ; il nous fallait le travail régulier, mesuré, la sieste à midi et la reprise jusqu'au soir.

Les dimanches, nous allions en promenade voir les dunes, chercher des coquillages, des dents de squales et de crocodiles pétrifiés ; ces choses en intéressaient plusieurs ; ils parlaient du déluge, des siècles écoulés depuis la formation de l'isthme, comme on parlerait du carnaval ou des fêtes de Pâques de l'année dernière.

J'allais aussi visiter mes anciens camarades, tantôt à Chalouf, tantôt au Sérapéum ; j'en retrouvais avec lesquels j'avais débuté cinq ans avant, aux chemins de fer d'Espagne, et je poussais même quelquefois jusqu'à Ismaïlia, pour serrer la main de notre compatriote M. Pierre, qui recevait tous les Vosgiens comme des amis et dont tous aussi ont gardé le meilleur souvenir.

Mais à quoi bon entrer dans ces détails ? Tu connais mon caractère, tu sais que je n'aime pas m'endormir dans un coin, lorsqu'il est possible de se donner de l'air.

Une mission que je remplissais quelquefois avec le père Rodolphe, parce qu'elle était dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

licate et que l'on pouvait faire de mauvaises rencontres, c'était d'aller prendre l'argent de la paye à Suez ; la somme montait souvent à cent mille francs, et comme les Grecs se doutaient du but de ces petits voyages, tu comprends qu'ils auraient mieux aimé ramasser nos sacs en route que de courir les campements, pour vendre des sardines ou du tabac. Aussi, nous nous faisions accompagner souvent par un cawas turc.

Ayant quarante kilomètres à parcourir, nous partions de bon matin, et nous arrivions à Suez pour déjeuner.

Ceux qui n'ont pas vu l'Orient ne peuvent se faire une idée d'un endroit semblable ; c'est un entassement de vieilles bâtisses dominées de loin en loin par le dôme d'une mosquée à côtes de melon et la flèche de quelque minaret ; un enchevêtrement de ruelles larges de deux mètres et demi au plus, sales, décrépites, les maisons percées de lucarnes grillées comme des prisons, les portes basses, cintrées, entrant sous terre par deux ou trois marches usées, et portant à leurs angles des sortes de guérites en encorbellement, d'où les femmes des harems vous observent à travers leurs moucharabis déchiquetés en sculptures ; enfin, de vrais labyrinthes, où règnent une chaleur, une poussière, une puanteur intolérables.

Au-dessus des ruelles, d'une terrasse à l'autre, pendent des nattes filandreuses, des paillassons de roseaux, sans doute pour empêcher la bonne odeur de s'évaporer.

Les rayons du soleil, blancs comme la lumière électrique, éclairent sous ces guenilles la foule qui s'agite, les turbans, les tarbouches qui passent, les files d'ânes qui trottinent comme des rats dans un égout, les grands chameaux pelés, chargés de ballots, allongeant le pas dans l'ombre ; les vieilles femmes sèches, ridées, frôlant les murs, le voile d'Islam tiré jusqu'aux yeux d'un air pudique ; mais elles ont beau se cacher, cela ne vous empêche pas de reconnaître qu'elles sont plus laides que les sept péchés capitaux. Et dans le fond du cloaque, vous entendez braire, hennir, nasiller, réciter des versets du Coran, qu'est-ce que je sais, moi ? On ne s'entend plus soi-même.

Puis, de distance en distance, se présente un bazar, vieille halle affaissée, le toit en auvent sur des piliers vermoulus, pleine d'antiques friperies, de ferrailles rouillées, de pistolets détraqués, de pierreries fausses en étalage devant de sales niches, où les marchands pansus, leurs jambes cagneuses croisées comme nos tailleurs, rêvassent en fumant leur chibouck, en bâillant et psalmodiant : « Oh ! que je m'ennuie !.... » Un autre répond : « Et moi aussi !..... » Cela fait le tour de la vieille bâtisse et se prolonge en forme de chant.

Il y a de quoi dormir debout.

La boucherie et la fruiterie sont aussi là-dessous, au milieu d'un nuage de mouches qui vous poursuivent à deux cents pas.

Et pour compléter le tableau, Jean-Baptiste, des bandes de chiens roux, pelotonnés dans tous les recoins par bandes de dix, de quinze, de vingt, et chargés, comme l'on dit, du service de la voirie, en fouillant dans les tas d'ordures, — des sortes de chacals, — se rencontrent à chaque pas ; ces animaux, dans leur opinion particulière, doivent se croire les maîtres de l'endroit, car ils ne se dérangent pas pour vous laisser passer, et tout le monde se détourne pour les laisser dormir.

Voilà le sujet des belles descriptions que nous font quelques touristes revenus de l'Orient !...

Quant au reste, la mer Rouge est très-verte ; elle baigne le pied des montagnes de l'Attaka. La rade est grande ; les messageries maritimes françaises, les transports britanniques, les bateaux de guerre égyptiens, y déroulent leurs pavillons ; la jetée du canal maritime est superbe.

En ce temps, les marins arrivant avec des pacotilles de la Chine ou du Japon vendaient pour rien leurs porcelaines, leurs boîtes à thé, leurs peaux de tigre, leurs singes et leurs perroquets ; mais il fallait aller les acheter à bord.

Quelques-uns vous offraient aussi de petites balles de vrai moka ; s'il avait été possible de transporter ces objets à peu de frais en Europe, la spéculation n'aurait pas été mauvaise ; mais le canal maritime a rendu depuis ces articles bon marché : l'occasion est passée.

En résumé, sauf deux nouvelles rues, où se trouvaient les établissements européens et le Grand Hôtel péninsulaire oriental, la cour, pleine de fleurs comme une serre chaude, encombrée de gentlemen et de ladies arrivant des Indes, buvant à la glace et se faisant servir par des coolies vêtus de blanc, sauf cela, Suez, qui donne son nom au canal maritime, est une véritable bicoque, même depuis que le canal d'eau douce y conduit de l'eau potable.

Le canal de Suez devrait s'appeler simple-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ment *Canal de Lesseps*, puisque c'est lui qui l'a fait ; — s'il était roi ou empereur, on n'aurait pas attendu si longtemps.

Nous arrivions donc à Suez, M. Rodolphe et moi, entre onze heures et midi, et nous allions prévenir tout de suite le payeur de la Compagnie, M. Lesieur, de notre arrivée. Il demeurait dans une maison arabe, derrière l'hôtel d'Orient ; c'était un homme très-agréable, aimant à s'informer des nouvelles ; sur le vu de notre bon, il nous disait de repasser dans une ou deux heures, et nous allions déjeuner à l'hôtel de Normandie, chez un nommé Alexandre, qui faisait très-bien la cuisine à la française. Les coquillages, le rôti et le bon vin ne manquaient pas ; c'était le meilleur coin du port ; les amis de Chalouf me l'avaient indiqué.

Le déjeuner fini, nous retournions compter notre argent, le ficeler dans les sacs et le mettre sur un chameau qui nous attendait à la porte. Après quoi nous partions, sans plus nous arrêter nulle part.

Le soir nous étions au campement.

Jamais nous n'avons fait en route de mauvaises rencontres ; M. Rodolphe et moi nous étions prêts à les bien recevoir, les Grecs le savaient, ils nous laissaient le passage libre.

Les choses allaient ainsi de semaine en semaine, de mois en mois, sans incidents extraordinaires ; le nombre des ouvriers augmentait ; la tranchée, large et profonde, avançait lentement ; M. Lavalley venait nous voir de temps en temps sur son Old-Roderer, et vérifier l'avancement des travaux.

M. de Lesseps, suivi toujours d'un nombreux cortége de personnages, de dames et quelquefois de dignitaires, venait aussi ; c'était alors grande fête, grande émotion, et, comme disait le père Rodolphe, le *sursum corda* général. On tirait les tables des baraques, on les rangeait dans la cour ; mon cuisinier Charaf se dépêchait de tordre le cou à quelques volailles, de tuer un mouton ; les dames s'émerveillaient de son adresse ; elles voulaient tout savoir : nos distractions, notre manière d'être, notre existence avant d'en venir là.

M. de Lesseps, lui, s'informait de nos familles, de nos parents ; je crois qu'il connaissait les oncles, les tantes, les cousins et les cousines de tout le personnel ; il prenait intérêt à tout, aussi comme on l'aimait !

Après ces visites, le travail se poursuivait avec un nouvel enthousiasme, tellement, Jean-Baptiste, que j'ai vu quelquefois des enragés ne plus vouloir quitter le chantier, même à l'heure de midi, travailler au grand soleil et tomber en criant :

« Vive le canal !... Vive la France !... »

Quelques gouttes de sang leur sortaient de la bouche et du nez : c'était fini.

XII

J'aurais pu demander, en juin 1867, un congé de deux ou trois mois, comme plusieurs de mes camarades et bon nombre des employés de la Compagnie universelle, qui voulaient assister à la grande Exposition de Paris. Ils l'obtinrent presque tous et partirent, conservant leurs appointements jusqu'au retour. Mais l'intérêt du travail me retenait, j'avais fini par m'attacher à Kabret-el-Chouche ; et tandis que les amis se promenaient en Europe, le père Rodolphe et moi, nous eûmes la magnifique idée de faire venir l'eau douce à notre campement, en contournant les dunes.

Naturellement notre rigole devait en être allongée du double, mais la dépense aussi devait en être réduite des sept huitièmes.

Nous voilà donc partis un dimanche avec le niveau ; nous relevons les plans du terrain et nous reconnaissons que l'opération est facile ; cinq ou six mille francs de dépense allaient économiser 150 francs par jour à l'Entreprise pour le transport de l'eau douce à nos chantiers.

Nous faisons approuver notre projet, et l'on se met tout de suite à l'œuvre. Tout marchait ensemble, les travaux du canal maritime et ceux de la rigole.

Nous avions établi notre prise d'eau au kilomètre 56, et, trois semaines après, l'eau douce arrivait à notre porte, les cinquante chameaux avec leurs outres et leurs tonnelets étaient supprimés ; nous semions des radis, des pois et d'autres légumes dans nos jardinets, et, pour la première fois depuis la cinquième ou la sixième dynastie des Pharaons, le Tombeau des Oiseaux revoyait de la verdure.

Quelque temps après, les camarades revinrent de France. Ils nous racontèrent les merveilles de l'Exposition, les bons dîners qu'ils avaient faits ; mais nous avions bien employé notre temps, nous ne regrettions pas d'être restés.

A cette époque, Kabret-el-Chouche était le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

seul chantier qui pût vous donner encore l'idée complète des travaux primitifs du canal; tout le reste de l'isthme s'était à peu près civilisé, on y circulait comme de Paris à Pontoise : le costume des gens, les dromadaires et les ânes faisaient toute la différence ; le Tombeau des Oiseaux seul, dans l'endroit le plus aride des lacs amers, n'avait pas changé.

A la fin de cette année, l'expédition anglaise en Abyssinie compléta la ressemblance de l'isthme avec les pays européens.

Les Anglais avaient établi leur camp de ravitaillement à Suez ; un de leurs grands transports remonta même le canal maritime jusqu'au lac Timsah, et des bateaux moindres, partant de là, transportèrent par le canal d'eau douce leur matériel de guerre, — canons, caissons, munitions, approvisionnements de toute sorte, — à la mer Rouge.

Vingt-deux mille mulets et douze mille chevaux achetés en Égypte, en Italie, en Turquie et sur tout le littoral de la Syrie, arrivèrent ainsi ; le chemin de fer d'Alexandrie à Suez était encombré, les trains succédaient aux trains sans interruption ; si la Compagnie n'avait pas établi le canal d'eau douce quelques années avant, les Anglais auraient été bien embarrassés.

Les troupes, les tentes, les ambulances, les magasins de vivres s'étendaient à perte de vue sur la plage ; des bateaux en rade ne faisaient qu'embarquer tout cela dans le plus grand ordre et partaient pour l'Abyssinie.

Une affiche posée à Suez dépeupla nos ateliers et nos chantiers pour quelque temps. Cette affiche promettait à tout homme qui consentirait à faire partie de l'expédition, comme conducteur de mulets, cinq francs par jour, un pantalon neuf, une bonne paire de souliers et la nourriture.

Les amateurs de changement quittèrent en foule la pioche pour le fouet. Ils voulaient voir du pays ; ils en ont vu.

Au commencement de ce mouvement extraordinaire, vers la fin d'octobre, trois bédouins parurent un jour sur nos chantiers, m'amenant un mulet qu'ils proposèrent de me vendre ; c'était un jumart, comme j'en avais vu quelques-uns en Espagne, les oreilles courtes et la queue de vache ; ce ne sont pas les plus beaux mulets, mais ce sont les plus solides.

Je compris tout de suite que les bandits avaient profité de la bagarre pour le voler ; je leur dis d'attendre dans ma baraque, et je donnai l'ordre à un de mes surveillants de courir au kilomètre 43, prévenir les cawas de service de venir tout de suite, que j'avais du gibier pour eux.

Mais les bédouins, au bout d'une demi-heure, se doutant de la chose, s'esquivèrent en m'abandonnant l'animal, que je fis conduire aux écuries. Ce même jour, j'écrivis au consul anglais de vouloir bien faire prendre le mulet à Kabret-el-Chouche, ajoutant de ne pas perdre de temps, que le fourrage dans l'isthme était très-rare, et qu'après un certain délai je serais forcé de le vendre pour me couvrir de mes frais.

Ces messieurs trouvèrent bon de ne me répondre qu'au bout de cinquante-sept jours, et c'est le consul de France qui m'écrivit de me présenter à Suez avec l'animal.

Je partis donc le dimanche suivant, et je n'oubliai pas ma note, montant à près de trois cents francs, pour deux mois de nourriture et d'entretien.

Achmet m'accompagnait, il montait le jumart ; moi je galopais en avant, le fusil en bandoulière, tâchant de faire lever quelques canards sur le bord du canal. Je ne vis absolument rien, mais je devais faire ce jour-là une singulière rencontre.

D'abord, en arrivant là-bas, nous trouvâmes Suez dans la consternation ; le bruit courait que les Anglais avaient été battus par Théodoros ; les bateaux de la rade tiraient le canon pour hâter l'embarquement des hommes en retard ; les Européens engagés ne voulaient plus partir : c'était un tohu-bohu terrible.

Arrivés devant l'hôtel du consulat, je remis la bride de mon cheval au saïs, en lui disant de m'attendre, et je gravis l'escalier, songeant avant tout à présenter ma note.

En haut, au premier, trouvant une porte entr'ouverte, je la poussai ; elle donnait dans une assez vaste salle, éclairée par deux fenêtres en plein cintre garnies de vitraux, et entourée de hautes armoires grillées, pleines de registres.

C'était la salle des archives, comme qui dirait la salle de la mairie, où se trouvaient les registres de l'état civil ; et quel ne fut pas mon étonnement de voir assis devant une longue table deux moines en robe de bure, le Père Domingo et un autre, long, maigre, le nez pointu, orné de lunettes en verre bleu, que je voyais seulement de profil, mais qui me produisit l'effet d'une véritable fouine.

Tous les deux feuilletaient un tas de registres, me tournant le dos et me montrant leur tonsure.

Les coups de canon de la rade faisaient gre-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lotter les vitres de seconde en seconde, la foule courait en tumulte dans la rue ; mais rien ne dérangeait les moines, ils feuilletaient toujours.

Au bout de la table se trouvaient assis deux employés du consulat, et un troisième, perché sur une échelle roulante, compulsait les registres, la tête près du plafond.

Le bruit du dehors avait empêché ces gens de m'entendre venir, et je restai près d'une demi-minute sur le seuil à les regarder.

« Voici la lettre D, mon Révérend Père, dit tout à coup l'employé du haut de son échelle ; vous trouverez le nom de la personne au répertoire ; vous disiez ?

— Desrôses Julien, dit Bernard Lafosse, » répondit le Père Domingo en se levant pour aller prendre le registre que l'autre lui tendait de son échelle.

Mais en même temps il m'aperçut et resta stupéfait ; il se rassit en me regardant d'un œil louche.

Je m'approchai lentement et lui posai la main sur l'épaule, en disant :

« C'est moi, mon Révérend Père, je suis heureux de vous retrouver ici après ce que je viens d'entendre. »

Et lui, s'adressant en espagnol à l'autre moine, également étonné, lui dit avec volubilité :

« C'est l'individu que la petite réclame, l'ami de l'exécuteur testamentaire, un être dangereux. »

Puis, élevant la voix en français, il me demanda :

« Qui êtes-vous, monsieur ? Je ne vous connais pas.

— Comment ! vous ne me connaissez pas, saint homme ? lui dis-je en espagnol. Ah ! ah ! mon Révérend Père, c'est ainsi que vous mentez ! »

Alors lui, vexé de m'entendre parler sa langue, se redressa brusquement, et, me regardant face à face, il bégaya en propres termes, les mâchoires serrées :

« Eh bien ! oui, je te connais, et je me moque de toi. (Il se servit en espagnol d'un mot plus énergique.) Tu m'entends, fit-il, je me moque de tous ceux de ton espèce. »

Il avait la figure terriblement mauvaise, le bon Père Domingo, en me disant cela ; ce n'était plus le bon moine s'en allant les reins courbés comme un malade, prononçant des sentences d'un ton papelard et donnant sa bénédiction aux pauvres gens rangés sur deux lignes, qui le contemplaient avec attendrissement lorsqu'il allait dire sa messe à notre petite chapelle du Sérapéum. Non ! il était droit ; ses joues musculeuses tremblaient de colère, et ses yeux, d'un brun roux, me lançaient un éclair de défi.

C'était une de ces têtes de paysan ou de soldat espagnol, rude et hardie, comme on en voit dans les tableaux de leurs cathédrales, ce qu'ils appellent des têtes d'apôtres, mais qu'on serait fâché de rencontrer au coin d'un bois, sans être armé d'une bonne trique.

« Cela vous fâche, Révérend Père, lui dis-je en souriant ; vous êtes terriblement vexé d'être pris la main dans le sac ; vous venez ici chercher les preuves de filiation, pour happer le magot de M. Van den Bergh, n'est-ce pas ? »

Alors l'autre, se levant, s'écria d'une voix aigre :

« Vous nous insultez, malheureux, vous insultez de pauvres moines sans défense, c'est abominable ! »

Il pensait soulever les employés contre moi, mais eux, sans doute, ne tenaient pas à la confrérie, et puis ils étaient curieux de savoir le reste : cette rencontre les intéressait, ils écoutaient, et, voyant cela, je dis en me tournant de leur côté :

« Tenez, messieurs, ces gens-là sont des voleurs d'enfants ; ils ne les volent pas pour faire leur salut, oh ! non !... Ils les volent pour avoir l'héritage des parents ; ils viennent ici chercher la preuve qu'il leur faut. »

J'allais leur raconter toute l'histoire, lorsque le Père Domingo me dit en espagnol :

« Si tu n'étais pas un grand lâche, nous sortirions ensemble vider cette affaire. »

La colère, l'indignation, me saisirent bêtement, et je criai :

« Tu m'appelles lâche, vieux cafard !

— Oui, tu as peur.

— Peur !... Sortons !... »

Et nous sortîmes.

L'autre n'avait plus rien dit, il resta tout rêveur.

Pendant que nous descendions l'escalier, le Père, reprenant son ton papelard, se mit à bredouiller :

« Imbécile, c'est ton Olympios qui va happer la petite... elle qui t'aimait.... qui ne voulait que toi !... C'est lui... ce Grec, qui l'aura par ta bêtise... C'est toi qui lui as tout dit... qui lui as donné de l'argent pour faire des recherches... S'il la trouve, il l'emmènera en Grèce pour avoir son héritage. Il l'épousera !... Chez nous, elle est en sûreté... Ce n'est pas nous, pauvres moines mendiants, qui la dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pouillerons ; nous voulons la sauver, au contraire ; sans nous, elle serait déjà entre les mains de ce Grec, qui se serait dépêché de la compromettre... Nous voulons la garder pour la rendre saine et sauve à son tuteur, M. Hardy, avec tous les papiers qui établissent ses droits... Et voilà... voilà comme nous sommes récompensés !... Ah ! faites... faites du bien !... »

Moi, je n'entendais pas de cette oreille, et pourtant ces choses me troublaient. L'idée me passait par la tête qu'il avait peut-être raison, que le Grec voulait peut-être faire le coup pour son propre compte, et que j'avais eu tort de tout lui confier.

En bas, dans le vestibule, le Père Domingo, s'étant arrêté, demanda :

« Où allons-nous ?

— Vous m'avez défié, lui dis-je ; vous êtes un ancien soldat, vous devez savoir où nous allons.

— Écoutez, dit-il, vous avez raison, j'ai servi dans le temps ; vous m'avez insulté, je me suis souvenu que j'avais été soldat, et, que Dieu me le pardonne ! un instant j'ai souhaité de voir votre sang ; mais à cette heure je suis prêtre, je me repens et je vous demande pardon. »

J'étais tout bouleversé, d'abord à cause de ce qu'il m'avait dit d'Olympios, et puis de voir cet homme qui se soumettait et reconnaissait ses torts.

« Frappez-moi, dit-il, frappez !... Je ne répondrai pas ; ce sera la punition de ma faute, de mon orgueil. »

Alors je lui dis :

« Vous m'avez appelé lâche, et...

— C'est moi qui suis un lâche, dit-il, de n'avoir pas observé le vœu d'humilité que j'avais fait... vous voyez... je m'humilie !... »

Après cela, Jean-Baptiste, je ne savais plus quoi répondre ; et comme dans le même instant le consul entrait, je me dis en moi-même :

« Que le vieux gueux s'en aille au diable ! »

Je lui tournai le dos ; je me présentai au consul, qui vit le mulet à la porte en bon état et me dit de monter, ce que nous fîmes ensemble.

Nous entrâmes dans son cabinet, il examina la note et me dit que c'était très-bien, qu'il la ferait solder le plus tôt possible.

Il donna l'ordre à l'un de ses domestiques de descendre et de conduire le mulet aux écuries.

Cette affaire étant réglée de la sorte, l'idée des moines me revint. En passant, je regardai dans la salle des archives, mais ils avaient disparu.

Je repris le chemin de Kabret-el-Chouche, et la pensée de la gueuserie d'Olympios ne me sortit pas de l'esprit. Je me reprochai cent fois d'avoir confié au Grec une affaire aussi grave, mais c'était fait, il n'y avait plus à en revenir, et je tâchai d'y songer le moins possible, pour ne pas me tourmenter inutilement.

Quant à l'expédition d'Abyssinie, elle suivit son cours naturel ; l'annonce de la défaite des Anglais était une fausse nouvelle ; sans doute ils eurent beaucoup de difficultés à surmonter sur le littoral, avant d'arriver aux montagnes, ils perdirent du monde. Nous en voyions de temps en temps des nôtres revenir épuisés, et qui ne se félicitaient pas d'avoir quitté le chantier pour courir les aventures ; mais l'expédition réussit mieux que la nôtre au Mexique, et, vers les mois de juillet et d'août, elle revint triomphante.

Les Anglais avaient vaincu le nègre Théodoros, qui, voyant ses soldats découragés par les nouvelles armes de précision des Européens, s'était fait sauter la cervelle.

L'empereur des noirs, dans cette circonstance, prouva qu'il avait plus de cœur et de dignité que beaucoup de rois blancs, en ne voulant pas survivre à sa défaite.

Seulement Théodoros avait un fils, jeune enfant de huit à dix ans, que les Anglais emmenèrent aux Iles-Britanniques. Ils ont eu soin depuis de lui donner une éducation anglaise ; ils l'ont mis sous la direction d'un colonel anglais, qui n'aura pas manqué, j'en suis sûr, de lui donner les principes de la vieille Angleterre et les sentiments de dévouement à la mère-patrie anglaise. Plus tard, quand il sera suffisamment imbu de ses devoirs envers ses bienfaiteurs, ils le reconduiront peut-être là-bas et le feront nommer empereur d'Abyssinie.

Ainsi faisait le fameux Nabuchodonosor, emmenant les enfants des rois d'Israël à Babylone, pour les instruire dans sa loi ; ainsi faisaient les Romains, emmenant les enfants des souverains vaincus, pour les élever dans les idées romaines et dominer plus tard sous leur nom les peuples insoumis ; ainsi font et feront toujours les conquérants, spéculant sur l'attachement servile des multitudes ignorantes aux dynasties de toute sorte, anciennes ou nouvelles.

Mais tout cela ne regarde pas Kabret-el-Chouche, et j'en reviens au canal maritime.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

XIII

A la suite de cette expédition d'Abyssinie, des quantités de chevaux, de baudets, de dromadaires, revinrent plus ou moins écloppés de la campagne ; les Anglais, pressés de retourner chez eux, s'en défaisaient à tout prix ; des Italiens et des Arabes les achetaient, et, pour les utiliser, venaient offrir d'entreprendre des tâches.

Comme il s'agissait de pousser le travail par n'importe quel système, M. Cotard les accueillait très-bien ; il organisa même pour eux des tâches d'un nouveau genre ; des chemins furent tracés le long de nos talus, aboutissant dans la tranchée ; en bas, on chargeait les baudets de déblais dans des paniers et les chameaux dans des caisses en bois, qui s'ouvraient par le fond en frappant un déclic ; ces animaux, par files de dix, quinze, vingt, après le chargement, montaient sous la conduite d'un bédouin. En haut, le conducteur renversait les paniers, ou frappait les déclics de sa trique, les caisses se vidaient, et toute la bande redescendait pour recommencer le même manége.

Ce mouvement perpétuel sur toute la ligne réalisait un nombre de mètres cubes incroyable, à ce point que, vers la fin de 1868, notre tranchée dépassait la butte de Kabret-el-Chouche d'au moins trois kilomètres.

Alors nous résolûmes de transporter le campement à sept kilomètres plus loin, vers Chalouf, et, grâce aux bêtes de somme dont nous disposions, ce transport s'opéra dans un seul jour ; nos baraques étaient construites pour se démonter ; on n'avait qu'à déboulonner, à lever les toitures, et le reste tombait comme un château de cartes.

On partit donc ensemble, et le soir, étant arrivés au nouveau campement, on remonta le tout dans les mêmes dispositions qu'à Kabret-el-Chouche. Rien ne paraissait changé, sauf qu'au lieu de se trouver sur un rocher, où nous venait le vent du large, nos baraques étaient dans un fond, où la chaleur et le défaut d'air nous accablaient.

Tu conçois, Jean-Baptiste, qu'au milieu de ces occupations incessantes, de ces déplacements, et des mille soins qu'il fallait donner aux chantiers, aux bureaux, le souvenir de Georgette ne me revenait plus que rarement. M. Olympios, depuis que j'avais eu la bêtise de lui signer un bon de cinquante livres sterling sur la maison Sinadino, ne donnait plus signe de vie ; enfin tout allait à la grâce de Dieu, lorsque vers la fin de novembre l'apparition des moines dans notre nouveau campement me remit en éveil.

Ces gens rôdaient autour de nous, ils donnaient des bénédictions à droite et à gauche, ils observaient ce que nous faisions, et Charaf me dit même un soir que l'un d'eux avait pénétré jusque dans ma baraque, marmottant et priant, ouvrant la porte du cabinet, de la cuisine, regardant ce qui s'y trouvait, et finissant par s'en aller sans explication aucune.

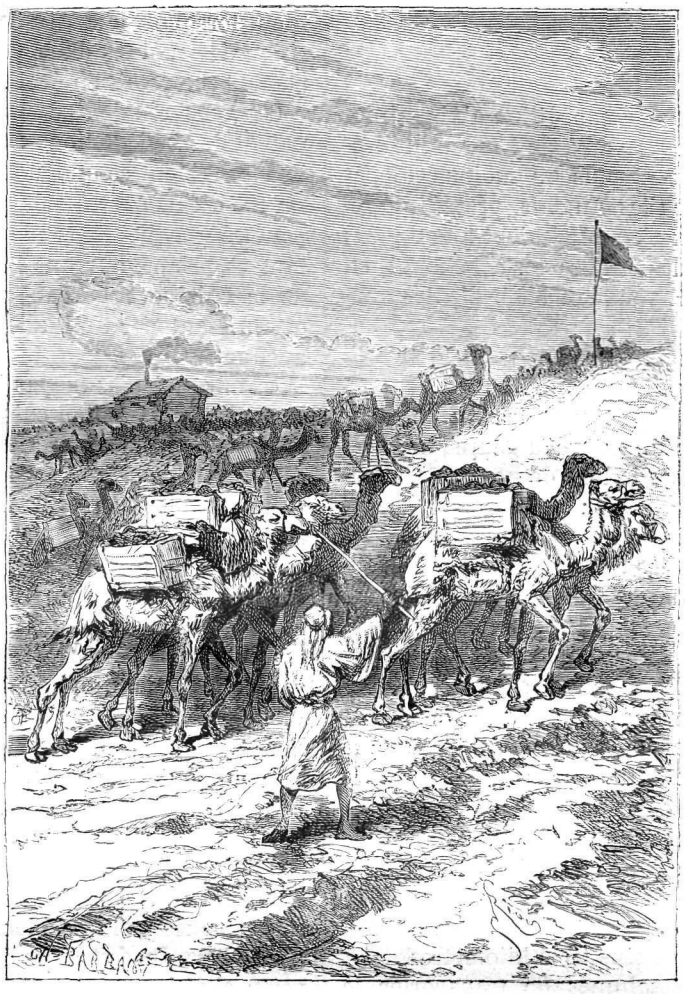
« Pourquoi n'as-tu pas jeté le mendiant à la porte ? dis-je à mon cuisinier. De quel droit les gueux viennent-ils nous épier ? qu'est-ce qu'ils nous veulent ? »

Impossible de me rendre compte de cette inspection. Le soir même j'en parlai longuement au père Rodolphe, pendant le dîner ; je lui racontai l'histoire de Georgette Lafosse, l'abandon de la pauvre enfant, tant qu'il n'existait pas d'héritage en perspective, et son enlèvement immédiat, à la nouvelle des dispositions testamentaires de M. Van den Bergh.

Il m'écoutait en souriant et finit par me répondre :

« Hé ! de quoi vous étonnez-vous, mon cher Goguel ? Les moines font leur métier... Quand on n'a rien, qu'on ne produit rien et qu'on ne gagne rien, il faut bien mendier ou voler pour vivre. On fait alors de la mendicité une vertu chrétienne, et quand la mendicité ne suffit pas, eh bien, on tâche de happer les héritages du prochain ; c'est une nécessité de la situation. Moi, je méprise moins un voleur de grande route qu'un mendiant de profession ; le voleur court des risques ; il est plus dangereux pour la société, mais il est moins lâche que cette race de cagnards. Dépouiller les familles de leur patrimoine ; voler le pain des vrais pauvres, des vieillards et des orphelins par des grimaces hypocrites ; invoquer le nom sacré de Dieu pour entretenir sa paresse, son ivrognerie et tous ses vices, c'est réellement ignoble, et c'est ce que nous voyons ici sur la plus large échelle. Tous ces moines de Nazareth, de Bethléem, de Djebelmar-Elias et d'ailleurs, qui se disputent les aumônes venues de l'Europe et se déchirent impitoyablement entre eux, lorsqu'il s'agit de l'intérêt particulier de leur confrérie, mais qui s'entendent on ne peut mieux pour gruger et dépouiller le genre humain, tout cela

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ces animaux montaient par longues files. (Page 55.)

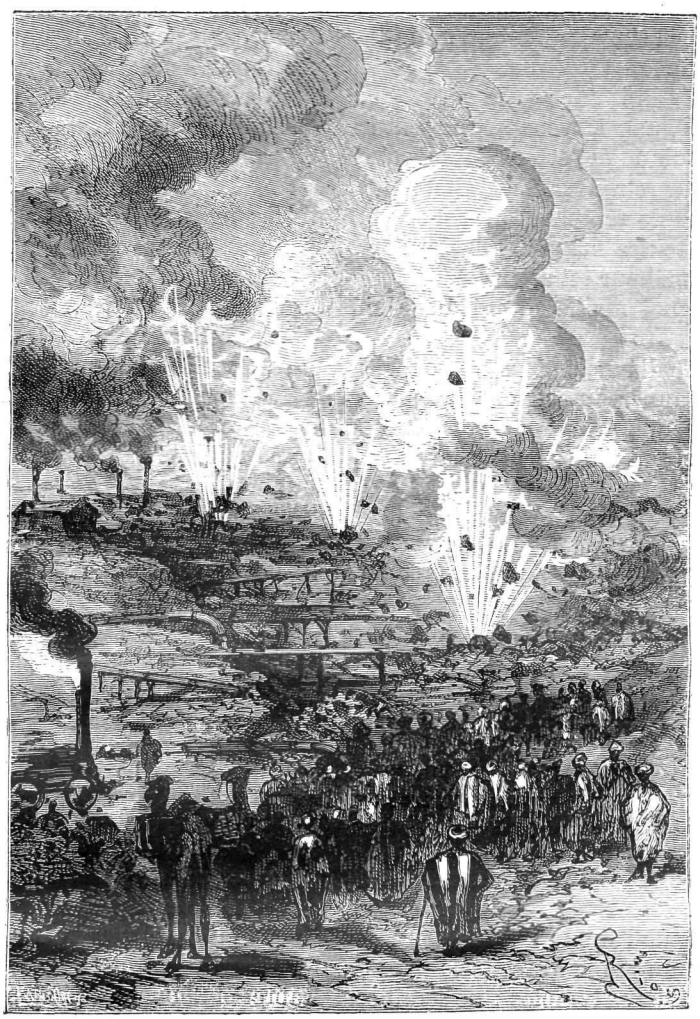
c'est l'opprobre de la nature, le dernier vestige de la dégradation d'un autre âge, qui, par bonheur, tend à disparaître tous les jours. Mais la corporation est encore puissante, elle s'appuie sur toutes les vieilles pécheresses et les vieux criminels, auxquels elle octroie la rémission de leurs méfaits, en leur promettant les joies du paradis, après celles de ce monde ; elle s'appuie sur l'ignorance et la bêtise humaines... donc elle est redoutable. A votre place, Goguel, je ne m'occuperais plus de cela, je laisserais courir les événements, car, par le mensonge et la calomnie, ces gens-là peuvent vous faire le plus grand tort. »

Cette façon de voir tenait au caractère prudent, circonspect, de M. Rodolphe ; quant à moi, je me moquais de la calomnie et de tous les mauvais bruits qu'on pouvait semer sur mon compte.

Mais ce qui m'ennuya beaucoup, ce fut une lettre de Charlot, qui m'annonçait son prochain retour en Égypte. Il me racontait que tout avait assez bien marché, que les affaires de M. Van den Bergh, en Hollande et dans l'Amérique du Sud, étaient liquidées, et qu'il venait s'occuper activement de celle dont il m'avait confié le soin au sujet de Georgette, ne doutant pas que j'eusse rempli toutes ses prescriptions.

Cette lettre, qui devait me réjouir, me produisit un effet tout contraire. En songeant que je n'avais rien fait par moi-même pour retrouver la petite, et que depuis plusieurs

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le rocher fut à nu, et l'on put s'occuper de le faire sauter. (Page 62.)

mois je n'en avais que des nouvelles incertaines, le dimanche suivant de bon matin, je partis à cheval, résolu de secouer solidement ce gueux d'Olympios, qui me mettait dans un pareil embarras, car toute la faute retombait sur lui ; puisqu'il avait accepté la commission et reçu de l'argent, c'est lui qui devait rendre des comptes, moi je m'en lavais les mains.

Voilà ce que je me répétai tout le long du chemin, et, vers neuf heures, en arrivant au Sérapéum, je poussai droit à l'hôpital, où le Grec demeurait, sans m'arrêter nulle part ailleurs.

Il était chez lui, couché sur son lit, la figure longue et mélancolique.

« Eh bien, lui dis-je en entrant, après avoir attaché mon cheval à la porte, puisque vous ne m'envoyez pas de nouvelles, il faut que je vienne, moi, vous en demander. C'est abominable, ce que vous faites là, monsieur Yâni ; quand on se repose sur vous, quand on vous avance de l'argent, quand on vous donne toute sa confiance, c'est indigne d'en abuser de cette façon ! »

Il paraissait consterné.

« Vous ne répondez pas, lui dis-je... Voyons, qu'est-ce qui se passe ? Avez-vous fait des démarches sérieuses pour trouver cette pauvre enfant, comme vous me l'aviez promis ? Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Savez-vous, monsieur Olympios, que mon ami Hardy m'annonce son prochain retour, qu'il croit tout en ordre ? Qu'est-ce que je lui dirai, moi ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

car il faut pourtant bien que je dise quelque chose. »

Je me promenais de long en large, les bras croisés et la courbache à la main ; l'indignation me possédait.

Le Grec alors s'assit sur son lit et me dit :

« Monsieur Goguel, si vous saviez tout le mal que je me suis donné et tout l'argent que j'ai dépensé pour retrouver Georgette, vous ne me feriez pas de reproches.... Est-ce ma faute, à moi, si tout a manqué à la dernière minute et si le malheur est arrivé ?

— Quoi ?.... quel malheur ? lui dis-je en m'arrêtant.

— Un grand malheur, monsieur Goguel : Georgette s'est sauvée du couvent de Djebel-el-Deïr avec un jeune Arabe.

— Sauvée avec un Arabe ! m'écriai-je furieux, Georgette ?

— Oui, » fit-il froidement, mais tout pâle de colère.

Je voyais qu'il serrait les dents, qu'il était encore plus furieux que moi ; qu'il avait travaillé pour rattraper cette petite, et qu'un autre l'avait enlevée à sa place. Je compris du coup que les moines étaient venus rôder à Kabret-el-Chouche pour voir si ce n'était pas moi qui l'avais dans ma baraque ; et malgré mon indignation contre l'Arabe, que je ne connaissais pas, malgré tout je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction de voir que ni le Grec ni les moines ne l'auraient.

« Ah ! ah ! elle est partie, lui dis-je, elle a filé.... elle a pris de l'air.... c'est assez naturel.... mais avec un jeune Arabe, cela me paraît louche, monsieur Olympios : ne serait-ce pas avec un autre.... avec un Grec, par exemple ?

— Non, fit-il brusquement, c'est avec un jeune Arabe, je le sais, j'en suis sûr. »

Alors, voulant en savoir davantage, je m'assis pour l'écouter ; et tout en s'indignant, en serrant les poings, il me raconta que les Révérends Pères avaient emmené Georgette au couvent de Djebel-el-Deïr, et que là, dans cette grande et vieille bâtisse, où l'on entre par une échelle, sans autre société que de vieux moines, au fond d'une cellule, elle s'ennuyait beaucoup ; qu'il était arrivé à correspondre avec elle ; qu'elle devait partir dans sa société, que c'était convenu ; qu'il l'aurait conduite à Athènes, dans sa propre famille, jusqu'au retour de Hardy et jusqu'à la constatation de ses droits, et qu'alors il l'aurait rendue ; mais que huit jours avant, au moment de réaliser leur projet, il avait appris qu'elle s'était enfuie avec un jeune Arabe, en plein désert, sur un âne ; que cet Arabe s'était introduit dans le couvent, soi-disant pour se convertir au catholicisme ; qu'on avait battu tout le pays pour les découvrir, et qu'on supposait qu'ils s'étaient hasardés sur une barque, près d'Aïr-Hawarah, pour gagner Suez.

Il me dit ces choses en s'interrompant à chaque instant.

« Ah ! oui, je commence à comprendre, lui dis-je ; mais les titres.... les titres qui prouvent sa filiation.... vous n'avez rien appris ?

— Hé ! mon Dieu, fit-il, à quoi bon courir les chercher au Caire, à Suez ?... Ils étaient ici.... au Sérapéum.... Je les ai découverts tout de suite au bureau des engagements : « M. Julien Desrôses, dit Bernard Lafosse, « peintre. » M. Lucazowich m'en a même délivré copie : le passe-port, l'acte de naissance, tout est là.

— Bon, me dis-je en moi-même, il était en règle, le Grec ! il avait pris toutes ses mesures, et c'est moi qui lui fournissais l'argent pour enlever l'héritière ! Quel chance que le hasard ait tout fait manquer ! »

Et là-dessus, n'ayant plus rien à lui demander, je lui tirai le chapeau sans autre cérémonie, en m'écriant que les moines allaient répondre de tout, que Hardy poursuivrait cette affaire.

Je sortis et je remontai à cheval fort triste ; l'idée d'aller voir mes amis Saleron, Durand et autres ne me vint même pas, tant mon cœur était serré de savoir Georgette errante dans le désert avec un Arabe ; je la considérais comme perdue, et je repris le chemin de Kabret-el-Chouche au galop, songeant à quels misérables hasards tiennent quelquefois les destinées humaines. Encore quelques jours, et l'enfant de Bernard Lafosse, après avoir passé par les plus tristes épreuves, arrivait sans transition à la fortune ; et, en croyant se sauver, la pauvre petite s'était perdue elle-même.

Ces idées et bien d'autres semblables m'assiégeaient l'esprit, lorsqu'au bout de trois heures, arrivant à l'entrée de notre cour, j'aperçus devant ma baraque M. Rodolphe, Charaf, Georgette et un jeune Arabe qui causaient entre eux ; l'Arabe tenait encore à la main la bride d'une bourrique tout efflanquée ; il était coiffé d'un tarbouche et portait une souquenille grise ; Georgette avait un vieux chapeau de jonc, en pointe ; ils causaient là tranquillement, s'informant sans doute de moi, comme des étrangers qui arrivent à l'instant.

J'avais fait halte, croyant rêver, et tout à coup je criai :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Hé ! c'est toi !... »

Alors Georgette, se retournant, me répondit par un cri étrange et accourut les bras en l'air.

J'étais encore à cheval, je la levai des deux mains et je l'assis sur le devant de ma selle, pour l'embrasser ; elle ne disait rien et sanglotait.

Au bout d'une minute, elle se mit à balbutier :

« Oh ! Goguel... Goguel... que je suis contente de te voir... Que j'ai trouvé le temps long après toi... Nous resterons ici maintenant... nous ne nous quitterons plus !

— Non, lui dis-je, vraiment attendri, et sois tranquille, nous ne serons plus malheureux. »

J'allais lui parler des grands biens qui lui étaient promis, mais je retins ma langue ; et dans le même instant je sentis quelqu'un me prendre la main et la baiser à la manière des Arabes.

Je regardai... c'était mon saïs, Kemsé-Abdel-Kérim, qui me demanda :

« Es-tu content, maître ?

— C'est lui qui m'a ramenée, » dit Georgette.

Alors, je lui répondis :

« Tu es un brave garçon, Kemsé, je te reprends à mon service ; et, n'en doute pas, ta belle action sera récompensée, j'en réponds !

— Oui, monsieur Rodolphe, repris-je tout ému, voyez ce jeune homme qui quitte tout pour me faire plaisir, pour me ramener celle que des gueux nous avaient enlevée... Quel dévouement !... Et qu'on vienne encore prétendre que les Arabes sont ingrats, égoïstes ! »

Ce trait de fidélité m'avait touché profondément ; mais ce qui me faisait encore plus de plaisir, c'était de revoir Georgette, brunie par le soleil du désert, et ayant conservé toute sa grâce enfantine et sa bonne santé.

Il va sans dire que tout ce jour et les suivants, à l'heure des repas, et le soir, quand je revenais du chantier, on ne faisait que parler des moines, du couvent d'El-Deïr, de la vie que l'on menait dans ce vieux nid à rats, des vingt-cinq chapelles souterraines, où brûlent les flambeaux et les cierges sans interruption, des sermons sur le néant des richesses de ce monde qu'on adressait à Georgette, chose qu'elle ne pouvait comprendre, croyant ne rien avoir, mais que les Révérends Pères comprenaient on ne peut mieux ; puis l'arrivée d'Olympios en pèlerin, la manière dont le Grec avait pu l'entretenir, en glissant quelques talaris au frère Pacôme; l'apparition de Kemsé, s'offrant de recevoir le baptême et de servir la communauté pour rien... Qu'est-ce que je sais encore ? c'était toute une histoire, qui nous faisait rire aux larmes, lorsque Georgette nous la débitait, en l'accompagnant de réflexions sur les Grecs et sur les moines.

Jamais je n'ai passé de jours plus joyeux.

J'avais écrit tous ces détails à Charlot, et j'attendais son arrivée avec impatience, ne voulant rien dire à Georgette des brillantes espérances qu'elle était en droit de concevoir. Non, après tant de traverses, il valait mieux attendre l'événement, pour éviter les désillusions en cas de nouveau malheur.

Il n'était donc jamais question de l'héritage entre nous. Georgette aidait Charaf à la cuisine, comme autrefois chez la mère Aubry; Kemsé-Abdel-Kérim avait obtenu de M. Rodolphe une petite surveillance aux écuries du campement, et tout allait ainsi le mieux du monde, lorsque enfin Charlot arriva.

C'est en février qu'il parut aux petits lacs, comme un grand seigneur ou comme un patriarche, à ton choix, Jean-Baptiste, accompagné d'une dizaine de chameaux et de toute une cargaison de meubles, de caisses, de ballots qu'il emportait à Batavia.

Il arriva le matin; j'étais sur nos chantiers, et, seulement en rentrant le soir, je vis cette caravane à l'ombre de nos baraques, Arambourou-Omar et son nègre Caleb en train de déballer, et plus loin, dans la cour, mon vieux camarade qui se promenait gravement avec le père Rodolphe, Sikoski et l'ancien maréchal des logis Roux.

Dès que Charlot m'aperçut, il vint à ma rencontre, et nous nous embrassâmes.

« Je t'ai donné bien des tribulations, dit-il, mais tout est bien qui finit bien ; les titres que tu m'indiquais au Sérapéum sont en ma possession depuis longtemps, l'identité de Julien Desrôses et de Bernard Lafosse ne peut plus faire aucun doute, Georgette est prévenue de son prochain départ pour Bornéo et du sort splendide qui l'attend là-bas ; elle ne peut y croire, et, chose étrange, mon cher Goguel, elle s'en désole, elle pleure.

— Hé ! dit l'ancien maréchal des logis en riant, c'est comme à la veille d'un beau mariage, la fiancée pleure toujours, ça rentre en quelque sorte dans son rôle. »

J'étais un peu de l'avis de Roux, mais cela me parut singulier tout de même.

« Elle se méfie, lui dis-je ; après tous ces enlèvements, elle craint quelque nouvelle surprise; je vais lui parler seul et lui faire entendre raison. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

J'entrai dans la cuisine, où Charaf était en train de préparer le dîner, et je vis Georgette assise sur un escabeau, près de l'âtre, la figure sur les genoux dans son tablier; elle pleurait tout bas, et je la regardai quelques instants, étonné d'une singularité pareille, puis je lui demandai :

« Qu'est-ce que tu fais donc là, Georgette ? Au lieu de chanter et de rire comme les autres jours, tu pleures..... Qu'est-ce que cela signifie ?.... »

Mais elle continuait de sangloter sans répondre, ce qui m'étonnait de plus en plus.

« Comment, lui dis-je, on t'apprend que tu es riche, que tu as des plantations, des jardins magnifiques, que tu vas rouler en voiture à quatre chevaux, avec un petit nègre derrière, pour t'abriter d'un parasol; que tu vas avoir des robes de soie, des diamants, tout ce qui fait la joie des personnes raisonnables..... et tu pleures..... ça te désole !.... Est-ce que tu perds la tête ?.... Voyons..... réponds-moi donc ! »

Mais plus je lui parlais, plus elle fondait en larmes !

« Allons !.... repris-je en ayant l'air de me fâcher, ça n'est pas naturel..... Est-ce que tu te méfies de mon ami Charlot, le plus honnête homme du monde ? Est-ce que tu le prends pour un Père Domingo qui veut te tromper, te mettre dans une capucinière, par hasard ?.... Parle donc !

— Ah ! Goguel, fit-elle à la fin, je ne veux pas m'en aller..... Je veux rester ici..... Je veux avoir une petite cantine comme la mère Aubry..... C'est tout ce que je souhaite, Goguel. Je ne veux rien..... Je ne veux pas être riche..... Je suis contente comme cela..... pourvu qu'on ne me force pas de partir. »

Sa désolation me chagrinait réellement.

« Mais tout cela, lui dis-je, ne peut pas aller..... Une cantine !.... une cantine..... ça n'a pas le sens commun..... chacun doit tenir son rang..... et puisque maintenant tu fais partie du grand monde, il faut absolument suivre ses habitudes. Il faut voyager, aller au bal, au théâtre, qu'est-ce que je sais, moi ? Il faut jouir de l'existence, quoi ! »

Cette simplicité m'impatientait, et je finis par m'écrier :

« Écoute, Georgette, je te croyais plus de bon sens..... Un joli steamer, qui s'appelle *la Favorite*, t'attend à Suez; il est à hélice, il est en acajou, poli, ciré, il est à toi, tu n'auras qu'à commander, à te faire servir, tu seras comme une petite reine, et tu veux rester ici à surveiller des marmites.

— Ah ! s'il faut que je parte seule, cria-t-elle, j'en mourrai, Goguel..... Au moins si Kemsé venait avec nous !

— Kemsé-Abdel-Kérim ? lui dis-je stupéfait, mon saïs ?

— Oui.....

— Tu l'aimes donc bien, ce garçon !

— Oui, fit-elle tout bas.... il m'a délivrée !.... Et puis..... et puis, depuis longtemps, chez la mère Aubry, il m'aidait à la cuisine; il portait l'eau pour moi, il remplissait toutes mes commissions.....

— Ah ! le gueux, m'écriai-je, il profitait de mon absence..... Voyez-vous cette finesse !.... Tiens !.... tiens !.... tiens !.... Et moi qui te supposais un faible pour cette grande bête d'Olympios..... Eh bien ! j'aime encore mieux ça !.... »

Et je sortis prévenir Charlot de ce qui se passait.

Sikoski, M. Rodolphe et Roux se trouvaient encore avec lui dans la cour; je leur racontai ce que je venais d'entendre, et nous retournâmes ensemble dans la cuisine, où Georgette, tout en continuant à pleurer, répéta devant tous ce qu'elle m'avait dit.

Je donnai l'ordre aussitôt à Charaf d'aller chercher Kemsé-Abdel-Kérim. Il paraît que le brave garçon savait déjà ce qui se passait au campement, le changement de fortune de Georgette, car il arriva tout tremblant.

« Tu sais que Georgette est riche, lui dis-je, qu'elle est devenue une grande dame et qu'elle va partir..... J'ai voulu t'en prévenir par considération pour votre ancienne amitié, et pensant que tu ne serais pas fâché de lui souhaiter bon voyage.

A peine eut-il entendu cela, qu'il s'écria d'une voix déchirante :

« Allah, aie pitié de moi !.... Allah, fais-moi mourir ! »

Sa désolation était si grande, que moi-même, Jean-Baptiste, j'en fus navré. Nous nous regardions les uns les autres, tout saisis.

Mais alors Georgette, se levant comme une folle et se jetant dans ses bras, se mit à crier :

« Kemsé, n'aie pas peur..... jamais je ne te quitterai..... jamais !.... jamais !.... »

Ils se tinrent longtemps embrassés, et Charlot, élevant la voix à son tour, leur dit :

« Eh bien, vous ne vous quitterez pas..... Non..... ce serait trop barbare !.... Kemsé nous accompagnera..... Il sera mon ami..... et dans un an, Georgette, quand vous connaîtrez bien votre nouvelle position, si vous répétez les paroles que je viens d'entendre, nous vous marierons ensemble. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et, tournant vers moi sa figure de brave homme :

« Est-ce que toutes les richesses de la terre valent une affection désintéressée ? dit-il. Est-ce que l'amour véritable s'achète avec de l'argent ?

— Non, lui dis-je, tu as raison ! »

Après cela, Jean-Baptiste, tu penses bien que tout était pour le mieux.

Le soir de ce même jour, pendant que les autres dormaient déjà, me trouvant seul avec Charlot, je lui demandai s'il était bien sûr que Georgette fût la fille de M. Van den Bergh, car cette histoire me produisait l'effet d'un rêve.

Alors, tout en fumant son cigare, Charlot me raconta que, vers 1851, M. Van den Bergh, se rendant en Hollande pour affaires de famille, avait lié connaissance au départ d'Alexandrie avec un certain Julien Desrôses, se disant peintre décorateur, lequel retournait à Marseille, accompagné d'une fort jolie femme, sa maîtresse.

« Van den Bergh poursuivit son voyage en société de cet heureux couple, me dit-il ; la liaison devint intime, et l'on se sépara les meilleurs amis du monde. Rien n'avait fait soupçonner les relations de Van den Bergh avec la jeune personne, et M. Desrôses, croyant remplir le devoir d'un homme de cœur, épousa sa maîtresse pour légitimer un enfant sur le point de naître. Malheureusement, un peu plus tard, Mme Desrôses, venant à tomber gravement malade, et désireuse d'obtenir l'absolution de notre sainte Église, fit à son mari des aveux qui faillirent le rendre fou de désespoir.

— C'était un fameux gueux, ton Van den Bergh ! m'écriai-je indigné.

— Oui, dit Charlot, c'était un profond égoïste ; il posait en principe que celui qui se prive d'un plaisir qu'il pourrait se procurer est un imbécile. Tu as vu toi-même où cette belle morale l'avait conduit. Enfin Van den Berg, s'étant marié à Batavia, ne put avoir d'enfants ; alors l'autre lui revint en mémoire. J'étais son principal commis, j'avais un intérêt considérable dans ses entreprises, et je jouissais de toute sa confiance ; il me donna l'ordre de retrouver coûte que coûte l'enfant qu'il avait abandonné, et je partis immédiatement pour Marseille, où j'appris ce que je viens de te dire. Julien Desrôses avait disparu avec la petite fille. A force de recherches, je finis par découvrir qu'il était retourné en Égypte et qu'il travaillait au canal maritime. J'écrivis aussitôt à Van den Bergh, qui tout de suite accourut me rejoindre à Suez.

« Tu sais le reste aussi bien que moi : tu te rappelles ma première visite, les questions que je t'adressai touchant un nommé Julien Desrôses, et puis l'émotion extraordinaire de M. Van den Bergh à l'arrivée de Georgette dans ta baraque du Sérapéum ; il paraît que cette chère enfant est le portrait vivant de sa mère ! »

Voilà ce que me raconta mon ami Charlot.

Le lendemain, toute la caravane partit pour Suez. Les adieux furent tristes, Georgette resta longtemps pendue à mon cou ; elle m'appelait « son bon Goguel » et pleurait à chaudes larmes ; Kemsé me baisait les mains. Charlot aurait bien voulu m'emmener avec eux, mais j'avais autre chose à faire que d'aller me promener à Java !

XIV

Les travaux de terrassement du canal maritime approchaient alors de leur terme, plusieurs chantiers n'avaient plus que les règlements des talus à faire, la masse de leurs ouvriers se portait chez nous. Notre tranchée des petits lacs touchait aussi à sa fin, lorsque le bruit se répandit qu'un grand banc de rocher venait de se découvrir dans la section de la plaine de Suez, que les dragues envoyées par M. Lavalley ne pouvaient y mordre, de sorte qu'il allait falloir exécuter cette partie à bras, avec des plans inclinés, des brouettes, des wagons.

Ce banc de rocher, qui n'avait pas été signalé sur le profil géologique des sondages exécutés par les ingénieurs de la Compagnie, ne nous regardait pas aux petits lacs ; n'ayant plus que vingt à trente mille mètres de terrassements à faire, nous pensions finir les premiers notre section, nous y mettions de l'amour-propre.

Mais voilà qu'un beau matin M. Cotard vient me prendre sur le chantier et me dit en me conduisant au bureau :

« Goguel, nous avons besoin de vous, il faut que vous nous rendiez encore de grands services ; la section de la plaine de Suez est fort en retard ; nous dirigeons là tous nos agents énergiques, et je compte sur vous pour nous donner un coup de main. Nous allons partir ensemble ; demain vous reviendrez prendre votre matériel et tout votre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

monde. Je ne doute pas que d'ici quelques jours votre nouveau chantier ne fonctionne vigoureusement. »

Je t'avoue, Jean-Baptiste, que si tout autre était venu me donner cet ordre, j'aurais jeté, comme on dit, le manche après la cognée, car j'en avais assez au bout de quatre ans, et l'idée de retourner en France et d'embrasser les vieux parents m'avait saisi comme tant d'autres; mais de refuser à M. Cotard, un des hommes que j'aimais et que j'estimais le plus, à cause de sa droiture et de ses capacités hors ligne, ce n'était pas possible. Je donnai l'ordre aussitôt à mon saïs de seller mon cheval, et je partis sans faire aucune objection.

Deux heures après nous étions dans la plaine de Suez; là les camarades Egermann, Boursière et M. Guillaumet, le chef de la section, nous reçurent avec empressement. On me conduisit sur le chantier que je devais diriger.

Jamais tu ne t'imagineras rien de comparable: trois mètres de vase, recouvrant sur plusieurs kilomètres le rocher qu'il s'agissait d'enlever; cette vase était liquide, la mer ayant séjourné dessus pendant plus d'un an. Et pas même de baraque pour se loger. Celle qu'on me promit ne put se faire que dix jours après, les charpentiers étant écrasés d'ouvrage.

En attendant, mon petit lit de fer, mes bagages et mes quelques ustensiles de cuisine, que j'avais fait venir des petits lacs, étaient gardés en plein air par Charaf et un autre Arabe. J'allais manger et dormir chez mon ami Boursière.

Enfin tous mes ouvriers arrivèrent. Il s'agissait avant tout d'ouvrir des rigoles d'assainissement, pour dessécher et raffermir cette boue; l'eau de nos rigoles se rendait dans des puisards plus profonds que le canal, d'où des pompes à vapeur la rejetaient plus loin, en la déversant dans des coulottes.

Ce fut un rude coup de collier à donner; mais enfin, au bout de trois semaines, grâce à mes six cents baudets, à mes quatre-vingts chameaux et à mes douze cents hommes, grâce surtout au soleil ardent de l'Égypte, qui dardait ses rayons sur cette mare et produisait plus d'effet que toutes les pompes du monde, grâce à tout, le rocher fut à nu, et l'on put s'occuper de le faire sauter.

Pendant les repas on tirait les mines, et l'on trouvait ensuite des masses de déblais faciles à charger.

La section de Chalouf, sur le point de se terminer, nous envoyait aussi son matériel et ses travailleurs, qui nous furent d'un bon secours. Les bateaux dragueurs venaient à notre rencontre du golfe de Suez.

Je ne te parle pas des visites d'Anglais, de personnages, de dignitaires, que nous recevions presque tous les jours; ces gens venaient contempler les derniers travaux du canal, et les Anglais reconnaissaient enfin que la chose n'était pas impossible.

Naturellement, toutes les cantines, toutes les boutiques et les tripots, qui ne faisaient plus leurs affaires sur les chantiers déjà terminés, venaient chez nous; en moins d'un mois, nous eûmes entre le canal maritime et le canal d'eau douce un campement surnommé le « Petit-Paris », qui résumait en lui tout ce que je t'ai dépeint ailleurs. Ce campement, bientôt aussi grand que les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, portait des noms de rues fort drôles. Cafés-concerts, restaurants servis par de jeunes femmes, pâtisseries, charcuteries, cantines et roulettes tenues par des Grecs, rien n'y manquait, pas même de grands breacks attelés de quatre chevaux arabes, qui faisaient le service d'omnibus du Petit-Paris à Suez, sept kilomètres pour douze sous, aller et retour.

C'est en ce temps, où les fatigues et les ennuis de la première installation commençaient à se dissiper, que nous apprîmes la fin de notre digne et bien-aimé patron, M. Borel, associé de M. Lavalley, mort subitement à Paris.

Ce fut une grande perte pour nous employés de l'Entreprise, et tous la ressentirent, car M. Borel nous aimait, nous savions qu'il veillait à nos intérêts et qu'il ne nous aurait jamais abandonnés.

Une autre perte également douloureuse pour la section de Suez fut celle de notre chef, M. Guillaumet, enlevé en trois jours par la fièvre pernicieuse.

Je me rappellerai toute ma vie le chagrin que nous causa cette mort, le service funèbre dans la petite chapelle de Chalouf, et puis le transport des restes par le canal d'eau douce, à Ismaïlia. J'étais un des trois délégués, représentant la section, pour rendre les derniers devoirs à notre chef. Une chaleur accablante régnait, et dans la barque, n'ayant pas d'autre abri que la petite voile, dont l'ombre couvrait le cercueil, nous avions fini par nous asseoir sur le couvercle, et nous nous regardions en silence. Que de pensées vous traversent l'esprit dans des moments pareils, que de tristesses et de souvenirs!...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Enfin, il repose aussi là-bas, comme tant d'autres braves camarades, le bon Guillaumet; heureux ceux qui dorment, ils n'ont plus à supporter les misères de ce monde!...

Parlons d'autre chose.

Un des plus beaux coups d'œil qui se soient vus en fait de travaux, c'est l'enlèvement du rocher de Suez : dix-huit mille hommes à l'ouvrage, les pompes à vapeur qui jouent sans relâche, les coups de mine qui partent par milliers tous les jours, et surtout la fièvre, cette fièvre sainte du travail, qui saisit les hommes lorsqu'ils approchent de la fin et qu'ils se disent :

« Encore un... deux... trois jours!... Encore un coup de collier... un dernier effort... et ce sera fini!... »

Un homme tombe, on l'emporte; un autre est malade, on a besoin de lui, on court le chercher... Il arrive lentement... il se dresse avec peine... puis le feu sacré le saisit, il se met à l'œuvre, et ses souffrances sont oubliées.

Et les chevaux, les mulets, les dromadaires, tous ces êtres brutes, qui s'animent, qui subissent l'entraînement général et semblent comprendre la grandeur solennelle du moment... Oui! les animaux eux-mêmes semblent se transformer et vivre d'une vie supérieure à leur nature... c'est inconcevable!...

Depuis trois mois, au milieu de l'horrible chaleur de ce climat tropical, toutes les forces de l'Entreprise se concentraient de plus en plus dans la plaine de Suez. On touchait à la fin... on y était!

M. Cotard commandait et dirigeait tout depuis quelque temps, M. Lavalley se trouvant alors à Paris. Enfin, c'était fini!

A sept kilomètres de nous, vers la mer Rouge, toute la terre du canal étant enlevée, un barrage et un déversoir en bois solidement construits nous empêchaient seuls encore d'être engloutis au fond de la tranchée; et le 15 août on retirait à la hâte les madriers, les tuyaux des pompes, les rails des chemins de fer; on les rangeait sur le talus.

Entre le barrage et le déversoir, au bout de la section, non loin de la mer, du côté Afrique, une grande tente recevait alors les autorités égyptiennes, les consuls de toutes les nations, M. de Lesseps, M. Cotard, etc.; des discours, des félicitations s'échangeaient sans doute entre ces personnages, pendant que nous retirions le matériel du canal.

Et tout à coup, sur les six heures du soir, Ali-Pacha-Moubareck, ministre des travaux publics de l'Égypte, sortant de la tente suivi d'un long cortége, prend la pioche des mains d'un ouvrier et crève le barrage. L'eau entre en mugissant contre la grande charpente en bois dont on lève quelques vannes; alors elle se précipite dans cette immense cuvette de vingt-cinq kilomètres; et comme depuis un mois la Méditerranée entrait par le déversoir du Sérapéum, ce 15 août 1869 les deux mers furent mariées pour toujours.

La plus grande œuvre du siècle, et peut-être la plus durable, était accomplie.

Ai-je besoin de te peindre maintenant les fêtes, les réjouissances qui suivirent cette solennité? La paye générale du lendemain, où dix-huit mille ouvriers de toutes les nations, armés jusqu'aux dents et furieux, — Dieu sait pourquoi! — se pressaient autour de nos bureaux, croyant que nous allions lever le pied sans leur solder le dernier compte; les coups de revolver qui partaient de tous les côtés sur nos baraques; l'arrivée des troupes et de l'artillerie égyptiennes pour nous protéger; et puis, tous étant payés, le départ des immenses convois emportant cette foule vers Alexandrie; enfin, ces six derniers jours d'anxiété, où tous les employés de l'Entreprise risquèrent d'être massacrés cent fois?

Non, il vaut mieux passer de si tristes détails : les plus grandes choses ont leur vilain côté.

Après ce tumulte, au bout de quelques jours les campements étaient déserts, il ne restait plus qu'un petit nombre d'équipes en train de déménager à leur tour; les lacs se remplissaient lentement, les bancs de sel se fondaient, mon îlot de Kabret-el-Chouche se resserrait d'heure en heure, et bientôt les navires, toutes voiles déployées ou battant la vague de leurs hélices, allaient apparaître. Toutes les puissances étaient convoquées par M. de Lesseps à cette grande fête de la civilisation.

Pourtant une dernière surprise assez désagréable nous attendait encore; les souverains, répondant à l'appel du président, arrivaient, et l'Égypte se mettait en fête pour les recevoir, lorsqu'on apprit qu'une énorme lentille de roche vive venait de se découvrir au fond du canal, non loin du Sérapéum.

Figure-toi notre indignation.

On aurait dit que cette roche avait poussé là tout exprès, à la dernière minute, pour nous mettre en affront; tout ce qu'il restait de bras dans l'isthme courut s'acharner à ce dernier obstacle, que l'on fit sauter sous huit mètres d'eau, et le 19 octobre, jour fixé pour le passage de la flotte, il ne restait plus trace du rocher.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ici, Jean-Baptiste, je m'arrête ; les grandes cérémonies de l'inauguration n'entrent pas dans mon récit, d'ailleurs je ne les ai pas vues. Tandis que les impératrices, les princes, les hauts dignitaires, les artistes, les écrivains en renom, toutes ces mille célébrités conviées à la fête, se rendaient en Égypte, moi je retournais à l'Ermitage de Saint-Dié, j'allais revoir mes vieux parents et me reposer quelques jours à l'ombre de nos sapins ; j'avais besoin de l'air des Vosges et des embrassades de la famille, car j'étais épuisé.

Toutes ces fêtes sont passées, les principaux acteurs ont disparu, mais le canal maritime reste pour témoigner du courage et du génie des enfants de la France à travers les siècles.

Je voudrais pouvoir te citer ici les noms de tous les braves camarades que j'ai rencontrés à l'isthme de Suez, non pas seulement ceux de nos chefs, tout le monde les connaît, mais ceux des simples conducteurs et chefs de chantiers qui se sont distingués ; la liste en serait trop longue ; et puis qu'importe le nom de gens qui n'ont fait pendant dix ans que remuer de la terre ? S'ils avaient tiré des coups de fusil ou de canon, à la bonne heure ! le moindre d'entre eux mériterait de figurer en lettres d'or sur les tables du temple de la Gloire. Laissons donc ces noms de côté ; qu'on s'appelle Jean, Charles ou Nicolas, cela revient au même, pourvu qu'on fasse son devoir et qu'on se rende utile à ses semblables. Il serait bon pourtant de se rappeler quelquefois que la France brille autant par ses œuvres en temps de paix, que par ses exploits à la guerre ; qu'elle a toujours marqué les premiers pas dans la voie de la civilisation, et qu'elle l'a souvent ouverte aux autres peuples !

Aujourd'hui des bateaux innombrables, sous tous les pavillons, passent à Kabret-el-Chouche, quelquefois d'immenses transports britanniques chargés de dix-huit cents à deux mille hommes pour les Indes. La mer intérieure des deux lacs leur chante son hymne éternel, les bouées que la Compagnie des forges et chantiers a établies sur le parcours du canal leur tracent le chemin, de petits phares éclairent la nuit le flot qui baigne au loin les sables du désert ; et les passagers, qui de leur bord contemplent ce spectacle grandiose, ne savent souvent pas ce qu'il en a coûté de travail pour amener la mer jusque-là. Ils trouvent tout naturel d'avoir à travers le désert ce canal maritime, qui leur permet de s'endormir tranquillement sur leur couchette à Port-Saïd et de s'éveiller à Suez, ce qui leur épargne trois mille lieues de chemin, trois mois de fatigue et de dangers.

Ainsi va le monde ; nous jouissons du travail de nos anciens, sans savoir ce que le moindre progrès leur a coûté !...

Et maintenant, Jean-Baptiste, mon histoire est finie ; je n'ai plus qu'un mot à te dire, touchant Georgette Lafosse : la fortune ne l'a pas changée, elle a épousé Kemsé-Abdel-Kérim. Ils vivent heureux avec mon vieil ami Charlot, qui dirige leurs affaires, et m'écrivent souvent d'aller les rejoindre : — ce sont deux bons cœurs !

FIN

Paris. — Imprimerie Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY